TRAITÉ

DES MALADIES DES ENFANS,

Ouvrage qui est le fruit d'une longue observation ; & appuyé sur les faits les plus authentiques.

TRADUIT DU SUÉDOIS,

De feu M. NILS ROSÉN DE ROSENSTEIN, Chevalier de l'Étoile-Polaire, Président de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, Médecin de la Famille Royale.

Par M. LE FEBVRE DE VILLEBRUNE, D. M.



A PARIS,

Chez PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue Saint-Jacques, au Lys d'or, près la fontaine Saint-Séverin.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Habemus enim liberos parvos : incertum est quàm longa nostrûm cujusque vita futura sit. Consulere vivi, ac prospicere debemus ut illorum solitudo & pueritia quàm firmissimo præsidio munita sit. Cic. in Verr. 6.

L'Académie des Sciences de Stockholm publie elle-même, dans ce volume, les différens articles que j'avois auparavant fait imprimer les uns après les autres, dans les Calendriers de Suede, sur les Maladies des Enfans. Elle a jugé que c'étoit rendre un vrai service au Public, d'autant plus que les exemplaires où sont répandus ces morceaux ne se trouvent plus aisément. Si l'Académie ne m'avoit elle-même chargé de cette entreprise, je n'aurois jamais osé m'y résoudre, tant la matiere me paroissoit importante & l'exécution difficultueuse ; mais la déférence que je dois à ce Corps

illustre, & l'accueil avantageux qu'on a fait aux premiers essais de cet Ouvrage, m'ont encouragé au travail. Je souhaite qu'il soit utile à la Patrie, & que l'Académie ait par-là rempli les vues qu'elle avoit pour le bien public.

IL y a deux ans que je dois cette Traduction au Public : je l'ai promise en publiant ma version du *Traité de la Dissenterie* de M. Zimmermann. Différentes occupations m'ont empêché d'exécuter ce travail aussi promptement que je l'aurois voulu. Mais *sat citò, si sat benè.* Sept éditions de ce Traité, faites en peu d'années, tant en Suedois qu'en Allemand & en Hollandois, m'ont donné lieu de croire que (a) M. Zimmermann ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il l'avoit regardé comme un des meilleurs Ouvrages de Médecine de notre siecle.

J'ai tâché de me conformer à l'extrême simplicité de l'original, afin de mettre l'ouvrage à la portée de toutes les classes de la Société. MM. Murray & Sandifort, qui l'ont traduit chacun en leur langue, en ont usé de même : j'ai suivi leur exemple. Ces deux habiles Médecins ont joint à leur Traduction un grand nombre de remarques, dont j'ai pris tout ce qui pouvoit rendre ma Traduction plus utile ; & j'ai mieux aimé me répéter que de laisser la moindre obscurité dans un ouvrage de cette importance. *Malim equidem indisertam prudentiam, quàm stultitiam loquacem*, dit Cicéron, *de Orat.* l. 3 §. 21.

Il me siéroit mal de juger ici nommément ceux qui ont précédé notre Auteur dans la même carriere. Leurs travaux, plus ou moins heureux, ont produit des avantages réels. C'est

(a) Dans son Traité de la Dyssenterie.

au Public à comparer leurs Ouvrages avec celui-ci. Voyons quelques détails sur l'Auteur.

Nils (Nicolas) Rosen, naquit en 1706, le premier Février, dans le voisinage de Gothenbourg. Son pere Erich Rosen étoit alors Aumônier d'un Régiment. Sa mere Anne Wekander étoit aussi de famille Ecclésiastique. Cette bonne mere, persuadée qu'aucune occupation ne pouvoit la dispenser du devoir que lui imposoit la Nature, voulut le nourrir elle-même. A l'âge de quatre ans, Nils Rosen fut attaqué de la peste. Laissé pour mort pendant ving-quatre heures, il dut la vie à la tendresse de sa mere, qui, croyant appercevoir en lui quelques signes de vie, ne voulut pas qu'on l'ensevelît. Son pere lui donna les premiers principes de Morale & des Lettres, & ne l'éloigna de lui que lorsqu'il l'eut assez bien formé pour être garanti de la corruption des Colleges. Il passa donc à douze ans au Gymnase de Gothenbourg. En 1720, il alla étudier à Lund. Son pere le destinoit à l'état ecclésiastique. Il eut là pour Maître le Savant André Rydelius, qui fut ensuite Evêque. Mais Rosen se sentoit une inclination décidée pour la Médecine. Sans s'écarter des vues de son pere, il se livra à l'étude de la Philosophie & des Mathématiques; y fit les progrès les plus rapides, & suivit en même tems les leçons de Médecine du Professeur Kilian Stobe. Rydelius crut ne pas devoir le gêner, & le pere céda à l'inclination de son fils. Rosen, malgré son étroite fortune, apprit plusieurs Langues étrangeres, passa avec cette ressource à Stockholm en 1724. Il y fut chargé d'instruire les trois fils du Conseiller

Sandberg, & celui de l'Archiâtre Mathia Riben. Infatiquable, il inftruifoit fes Eleves, pouffoit plus loin fes connoiffances, écrivoit, traduifoit des Ouvrages étrangers, & fe procuroit avec les Libraires certaine aifance. En 1728, la mort prématurée de l'Affeffeur Pierre Martin laiffoit vacante une place d'Adjoint en Médecine à Upfal. L'Archiâtre & Profeffeur Rudbeck jetta les yeux fur Rofen, en exigeant cependant que ce choix fût confirmé par un acte public, où le Récipiendaire foutint une thefe, *De ufu methodi Mechanicæ in Medicina.* Tous les fuffrages fe réunirent en fa faveur, & il obtint fes provifions.

Rofen voulut voyager pour augmenter & perfectionner fes connoiffances, en voyant la Nature fous fes différens afpects. Il s'attacha au Confeiller d'Etat Maurice Poffe, Comte de Cronhielm, & partit avec lui. Ils virent les endroits les plus remarquables du nord de l'Allemagne, Berlin, Halle, où il jouit quelque tems de la converfation du célebre Hoffmann. A Léipfic, il profita des connoiffances de Platner. Wolff, cet habile Mathématicien, ne put s'empêcher de l'admirer à Marboug. De-là il vit Befançon, Genêve, où il s'arrêta quelque tems, & apprit plufieurs exercices pour lefquels il montra une finguliere adreffe. De-là il prit fa route par la Suiffe, obfervant tout, & fe rendit à Turin, vint voir la célebre Faculté de Montpellier, & arriva enfin à Paris, où il fe lia particuliérement avec Juffieu, Winflow, Petit, & les autres habiles Maîtres de ce tems-là. Il en remporta une eftime générale. La Flandre lui parut un théâtre digne de

ſon attention. Après quelque ſéjour à Bruxelles, il alla faire connoiſſance à Utrecht avec le ſavant Muchembrock. La Hollande, qui étoit alors une pépiniere de Savans, lui offroit encore Boerhaave, Albinus, s'Graveſande, qui faiſoient l'ornement de l'Académie de Leyde. La réputation du docte le Clerc l'attira à Amſterdam, où il le fréquenta quelque tems; il ſe félicita ſouvent de l'avoir connu perſonnellement. Gorter enſeignoit à Harderowick. Roſen s'y rendit, & fut flatté de recevoir de la main de ce grand Médecin, le bonnet de Docteur. Il y ſoutint une theſe des plus ſavantes, *De Hiſtoriis morborum conſcribendis*: il fut promu à ce grade. Roſen avoit différé juſques-là, pour être plus libre avec les Savans qu'il vouloit connoître & entendre dans leurs Colleges. Après cette démarche, il crut que ſa patrie avoit de juſtes prétentions à l'uſage de ſes talens. Il y retourna, revit à Lund le Docteur Stobe, ſon ancien Maître.

En 1731, il entra à Upſal dans l'exercice de ſa place d'Adjoint; & c'eſt une des plus glorieuſes époques pour la Médecine en Suede. Ce fut alors que la Société littéraire l'agrégea à ſon Corps. En 1732, Stobe ayant quitté la chaire de Profeſſeur, pour enſeigner l'Hiſtoire, ſa place fut offerte à ſon Diſciple Roſen. Mais les Profeſſeurs d'Upſal eurent recours à l'autorité du Roi pour le retenir parmi eux. Dès ce moment les connoiſſances médicales firent, par ſon moyen, les plus grands progrès: le nombre des Etudians ſe multiplia, & les Etrangers n'eurent plus eſpérance de prétendre aux places de Profeſſeurs en Suede. Roſen

avoit déjà formé plus de Sujets qu'il n'en falloit. Son mérite fut bientôt connu à la Cour. Le roi Frédéric eut même recours aux lumieres de Rosen, dans un dérangement de santé, dont les suites étoient des plus à craindre. Les succès de Rosen lui mériterent le titre de Médecin du Roi. Sa Majesté avoit voulu se l'attacher particuliérement ; mais Rosen fit alors tant d'instances pour n'être pas separé du Corps Académique d'Upsal, que le Roi crut devoir sacrifier au bien public son intérêt particulier.

En 1739, époque glorieuse pour la ville de Stockholm, l'Académie Royale des Sciences fut établie dans cette Capitale. Rosen fut nommé parmi les premiers Membres de ce Corps, dont il exerça deux fois la Présidence. Le Roi voulut même être présent à sa seconde inauguration. Le professeur Rudbeck vint à mourir en 1741. Rosen, qui avoit suppléé à ses fonctions pendant neuf ans, de même qu'à celles du Professeur Roberg, fut nommé pour lui succéder. Le surcoît de ses travaux étant alors diminué, il se livra tout entier à la partie de la médecine, qu'il avoit toujours préférée. Malgré les conoissances supérieures qu'il avoit dans la Botanique, & qui l'égaloient à Linnée, il se voua tout entier à l'enseignement de l'Anatomie, de la Physiologie, & de la Médecine-pratique. En quittant sa place d'Adjoint, il fit nommer pour le remplacer l'habile Naturaliste Wallérius, qu'il avoit formé. Les talens supérieurs du Disciple prouverent le discernement du Maître. Rosen, à la place où sa capacité l'appeloit, donna dès ce moment à l'étude &

aux progrès de la Médecine en Suede, toute l'étendue dont elle y étoit susceptible. Il obtint la fondation d'un (a) Hôpital pour les leçons de pratique, d'une chaire particuliere pour les Dissections anatomiques, & d'une autre pour les leçons expérimentales de Chymie. Il ne veilla pas moins à rectifier toutes les parties de l'enseignement. La Théologie, la Philosophie, furent aussi l'objet de ses soins. Les theses se soutinrent même dans ces deux parties des études sans aucuns frais de la part des Etudians, tant qu'il fut à Upsal; avantage que les Sujets ont perdu depuis qu'il l'eut quitté. Loin de perdre de vue les Etudians hors des heures de College, il les réunissoit chez lui, levoit leurs doutes, dirigeoit leurs travaux, animoit leur activité, aidoit ceux qui se trouvoient gênés. Les pauvres qu'il visitoit avoient également part à sa fortune; & jamais il ne reçut aucune gratification, sans que ses Auditeurs y eussent part. Tels sont, en bref, les principales obligations que lui eut l'académie d'Upsal, tout le tems qu'il y resta.

Obligé de paroître à Stockholm, il quitta sa chere Upsal, pour laquelle il ne pouvoit plus rien faire de mieux, & fut remplacé par le Docteur Auriville, son gendre. Il laissa tout en très-bon ordre, & entre les mains d'habiles Professeurs, qu'il avoit imbus de ses sages maximes. L'essentiel est qu'il les avoit tous mis en garde contre cet esprit de cabale qui déshonore & détruit enfin tous les Corps. Con-

(a) Il y eut même un logement destiné au professeur qui seroit occupé de cette fonction.

ſulté de toutes les parties du Royaume, & même des princes étrangers les plus éloignés, il ſe rendit à Stockholm, où il fut auſſi utile qu'il l'avoit été à Upſal. Les fréquentes viſites qu'il faiſoit à la Cour, les conférences qu'il avoit avec le College Royal de Médecine & avec l'Académie, dont il étoit un des principaux ornemens, acheverent de donner à la Médecine tout le luſtre qu'il lui deſiroit. Il aima mieux inſtruire & mettre ſes Diſciples en état d'écrire, que de faire imprimer un grand nombre d'Ouvrages. La prudence avec laquelle il traita Leurs Majeſtés en différentes maladies, lui mériterent enfin l'Ordre de l'Etoile-Polaire, qu'il fut obligé d'accepter, après avoir déja refuſé la Nobleſſe & le titre d'intendant de la Cour. La Reine elle-même lui ordonna de céder aux deſirs de Leurs Majeſtés. Elle voulut avoir ſon portrait exécuté en medaillon, par l'habile Artiſte Larchevêque, & le fit placer à Drottingholm, parmi ceux des Savans, qui ont contribué à la perfection des Arts & des Sciences. Ses amis firent même graver ſon portrait à Paris à ſon inſu. Roſen ne pouvoit prétendre à plus de gloire & d'eſtime. Il avoit joui de tous les honneurs dont Hippocrate avoit été comblé à Athênes; & s'il n'eût laiſſé à ſes Deſcendans une aſſez riche fortune, ils euſſent ſans doute été ſoutenus & produits par le gouvernement. En 1734, le 18 Mai, il s'étoit marié avec Anne-Chriſtine d'Hermanſon, ſœur du Comte d'Hermanſon, Conſeiller d'Etat. Il ne reſte de ſes trois enfans que M. de Roſenſtein, qui jouit de la plus grande conſidération à la Cour de Stockholm.

Rosen mourut en 1773, le 16 Juillet, universellement regretté. Son éloge fut prononcé par M. Schulzenheim, dont on peut voir le discours, pour savoir plus en détail les circonstances de la vie de cet homme, si cher à sa patrie.

Malgré ses occupations auxquelles trois & quatre autres auroient à peine suffi, il nous reste de lui,

1°. Près de cinquante Dissertations latines sur différens sujets de Médecine. Les matieres y sont traitées avec le plus grand intérêt.

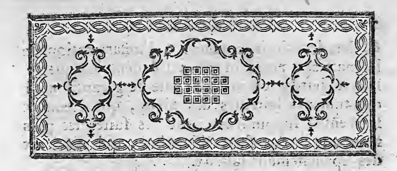
2°. En Suédois, un traité d'Anatomie, ouvrage lumineux, & que l'Auteur vouloit retoucher sur la fin de sa vie : il n'a pas eu le tems de le faire. Les Observations physiologiques & pratiques y accompagnent par-tout les détails anatomiques.

3°. Plusieurs Mémoires importans, qu'on retrouvera dans la Collection académique de Stockholm.

4°. Un Traité de Médecine domestique, fait par ordre de la Reine; ouvrage du genre de celui de Tissot, mais infiniment mieux travaillé.

5°. Un Discours sur les devoirs d'un Médecin raisonnable & libre de tout esprit de parti; & l'on peut assurer que jamais Médecin n'a mieux rempli que lui les devoirs qu'il y fait connoître.

6°. Ce Traité des Maladies des Enfans, dont il répandit les articles dans les Calendriers, persuadé que c'étoit la voie la plus convenable pour détruire les préjugés du Peuple.



TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Nourrices.

IL faut, pour la ſanté d'un enfant, une nourriture bonne & ſuffiſante. La plus avantageuſe eſt, ſans contredit, le lait de la mere. Un enfant ſe trouve même toujours aſſez bien, lorſqu'il eſt allaité par ſa mere, quoique le lait n'ait pas toutes les qualités qu'on a coutume de requérir pour le trouver bon : au contraire, un enfant étranger à ſa nourrice ſe trouve bientôt mal de ſon lait. Ainſi une mere jalouſe de ſon devoir le plus eſſentiel, doit allaiter ſon enfant : d'ailleurs, elle y gagne beaucoup ; elle paſſe au moins le tems de ſes couches plus aiſément : elle évite en général la fievre de lait

& les éruptions cutanées, l'inflammation de la matrice, accident assez fréquent lorsque le lait se jette à ce viscere; elle se garantit aussi des tumeurs laiteuses des aines, qui viennent souvent à suppuration avec les suites les plus fâcheuses; des fleurs blanches, qui résultent des épanchemens laiteux.

Toutes ces circonstances doivent donc engager une mere à nourrir, au moins pendant qu'elle doit garder la chambre. Son premier lait est ce qu'il y a de plus propre à purger l'enfant de son *meconium*, & prévient nombre d'incommodités que l'enfant essuie autrement. Il est constant que l'enfant (a) prend avec le lait le caractere de sa nourrice & ses inclinations. On a remarqué que des lionceaux allaités par une vache ou par une chevre, en étoient devenus aussi privés que leur nourrice : au contraire, on a vu des chiens allaités par une louve, dégénérer en animaux féroces & cruels.

Mais supposé que la mere manque de lait, ou qu'elle ait les bouts trop gros, trop petits ou trop pointus, de sorte que l'enfant ne puisse les tenir à la bouche pour téter ; supposons aussi que les bouts soient blessés, ou que la mere soit valétudinaire, ou d'une foible constitution, qu'elle soit phthisique, ou qu'elle ait la pierre ou toute autre maladie qu'elle pût donner à son enfant avec le lait; ou quelle se livre trop légérement à la joie ou à la tristesse, ou qu'elle ne puisse être assez maîtresse d'elle-même pour ne pas

(a) Van-Swieten mérite d'être comparé avec notre Auteur, qu'il contredit. *Voy. Edit. Paris*, t. 4. p. 593.

s'irriter à la moindre occaſion ; dans toutes ces circonſtances, elle ne doit pas nourrir, mais donner ſon enfant à la nourrice qui réunira le plus des qualités néceſſaires au bien-être de l'enfant.

Il faut qu'une nourrice étrangere ſoit d'un caractere tranquille, doux, modéré, gai & vertueux. Elle doit avoir depuis vingt juſqu'à trente ans, être accouchée un peu plutôt que la mere, & avoir déjà manié des enfans. On doit être sûr qu'elle eſt ſaine ; de ſorte qu'il n'y ait pas à craindre qu'elle communique aucun mal a ſon nourriſſon : ſur-tout elle doit être exempte de la moindre impreſſion de ſcorbut : ainſi l'on examinera ſoigneuſement ſi ſes gencives ſont fermes & ſaines. On prendra garde auſſi qu'elle n'ait aucune attaque de virus cachés, ni aucune éruption cutanée, ni les glandes endurcies, ni toute autre affection qui décele une dépravation des humeurs.

Il eſt avantageux qu'une nourrice ſoit plutôt graſſe que maigre ; le mieux eſt lorſque ſa conſtitution revient le plus à celle de la mere. Elle doit être en état d'allaiter des deux mammelles, & avoir des bouts d'une groſſeur bien proportionnée : ces bouts doivent être aſſez irritables pour devenir fermes lorſqu'on y paſſe le bout du doigt : car autrement c'eſt un obſtacle à la ſortie du lait.

Il eſt néceſſaire que le lait, pour être bon, ait les qualités ſuivantes :

1°. La couleur doit en être d'un blanc bleuâtre. 2°. Il ne doit avoir aucune odeur. 3°. La ſaveur doit en être très-douce ; & non ſaline, ni amere, ni ſemblable à celle

qu'a le premier lait d'une mere, lorsqu'il commence à changer & à devenir un vrai lait. Le mieux est lorsqu'il a la saveur du lait ordinaire, atténué avec un peu d'eau, & adouci avec une légere dose de sucre. 4°. Le lait doit avoir peu de corps, & tomber aisément de dessus l'ongle où l'on en aura exprimé une goutte, pour peu qu'on incline l'ongle; & si l'on secoue la main subitement, il ne doit rester aucun trait blanchâtre sur l'ongle. 5°. Le lait ne doit faire aucune impression dans l'œil si l'on y en laisse tomber une goutte. 6°. Si en le faisant cailler il donne beaucoup de fromage, il ne vaut rien. 7°. Si en le laissant reposer pendant quelques heures il rend beaucoup de crême, ce n'est pas un bon signe : ce qu'on reconnoit aussi en pesant le lait; car plus il est léger, plus il rend de crême. 8°. Plus le lait est vieux, plus il est épais & désavantageux. Si l'on a donc a choisir entre deux nourrices, dont l'une est âgée de trente ans, avec un lait d'un mois de plus que celui de la mere; & dont l'autre n'auroit que vingt ans, mais avec un lait de six ou sept mois, la premiere, quoique plus âgée, doit être préférée, toutes choses égales d'ailleurs.

Si l'on ne peut se procurer de nourrice, & que la mere ne puisse allaiter, il faut accoutumer l'enfant au (*a*) *biberon*; & l'on s'en sert

(*a*) On a objecté contre l'usage du biberon, que l'aliment devant y être très-délayé pour passer par les trous de la peau dont on le garnit, affoiblit l'estomac de l'enfant : ce qui est aisément suivi de diarrhée. Conséquemment on a préféré un vaisseau de figure oblongue; dans

avec beaucoup d'avantage dans l'Oſt-Bothnie. On a ſoin de tenir le vaiſſeau toujours bien net. Le bout de ce biberon ſe garnit d'un mammelon de vache, ou d'une peau fine percée de pluſieurs petits trous. On y verſe autant de lait crud de vache ou de chevre, qu'on préſume que l'enfant en a beſoin chaque fois. Il faut délayer ce lait avec un peu d'eau, & l'adoucir d'un peu de ſucre. Lorſque l'enfant eſt plus fort, on lui donne plus de nourriture, comme on le verra ci-après.

Il ne ſuffit pas d'avoir une nourrice qui ait les qualités mentionnées : la ſanté de l'enfant exige encore qu'elle tienne un bon régime. D'abord on lui donne, ſi l'on peut, une chambre aſſez ſpacieuſe, exempte de tout paſſage, de vents coulis, & claire. Elle doit être modérément chaude, & d'une grande propreté ; autrement il s'y manifeſte une mauvaiſe odeur, & l'enfant & la nourrice y deviennent galleux. La nourrice ne doit pas s'expoſer imprudemment au froid ; au moins ſon ſein ſera toujours bien couvert. Si elle y a ſenti du froid, elle doit le réchauffer avant de le préſenter à l'enfant ; autrement il en gagneroit une toux ou un rhume de cerveau. Cependant je ſuis bien éloigné d'obliger une nourrice à garder toujours la chambre ; au contraire, elle aura la liberté d'aller à ſon gré dans les autres appartemens, & de

---

lequel on jette l'aliment à la doſe de trois ou quatre cuillerées ordinaires, chaque fois que l'enfant doit prendre quelque choſe. On préférera un vaiſſeau de terre ou de fayence, que l'on aura ſoin de tenir propre.

s'occuper du ménage. J'ai remarqué qu'en renfermant une bonne nourrice dans sa chambre, son lait s'étoit altéré; il reprit ses bonnes qualités en quatorze jours, après lui avoir permis d'aller & de venir dans la maison, & de s'occuper de quelques petits travaux.

Elle doit avoir à manger suffisamment & à des heures réglées: on ne lui refusera pas la petite bierre dont elle boira autant qu'elle voudra, en observant qu'elle ne soit ni aigre, ni nouvelle, ni de baissiere, ni tirée de la veille. Le vin (*a*), l'eau-de-vie, la bierre-double, le café ne lui conviennent pas. On peut lui permettre, quoique rarement, le thé au lait. Le vase dont elle boit sera bien rincé tous les jours: il sera de terre. Quelques-uns ont coutume de jetter du syrop dans la bierre de la nourrice; mais j'en ai vu le nourrisson pris d'un dévoiement considérable. Il n'y a pas de choix si scrupuleux à faire pour les alimens. Les meilleurs sont ceux auxquels la nourrice est accoutu-

---

(*a*) Un enfant sain & bien portant avoit une très-bonne nourrice, & se trouvoit toujours très-bien lorsqu'il étoit à la ville. Emmené à la campagne avec cette même nourrice pendant l'été, il y étoit incommodé tous les Dimanches. Je ne pus m'imaginer la cause de ce dérangement périodique, voyant que la nourrice observoit le même régime que tous les autres jours. Je découvris enfin qu'elle prenoit le matin un petit verre d'eau-de-vie ce jour-là. Je le défendis, & l'enfant n'eut pas de récidive de son dérangement. « Le vin détrempé d'un peu d'eau, pris modérément, ne peut que faire du bien à une nourrice. La petite bierre est la boisson ordinaire du pays de l'Auteur.

mée, & qu'elle prend le plus volontiers. Cependant elle doit se garder des acides & de toutes les especes d'oignons. De tems à autre on lui accordera quelque aliment salé (*a*) : mais l'enfant sera bientôt tourmenté de vents, si elle mange des pois, des navets, des choux.

La nourrice doit aller à la selle tous les jours ; & elle est indispensablement obligée d'avertir si le contraire lui arrive. On y remédie moyennant un suppositoire fait de deux gros de miel, d'un demi-gros de sel, & de coton qu'on y trempe. Il faut éviter les purgatifs, relativement aux nourrices ; car si le sein n'est pas plein lorsqu'ils sont administrés, & que la nourrice peu après cela soit obligée de donner à téter ; les purgatifs restent sans effets : l'enfant devient foible, malingre, & en perd aisément la vie. Si la nourrice est prise d'un cours de ventre, on lui donne un demi-gros de rhubarbe, & huit heures après, s'il est besoin, plein une cuiller à thé d'électuaire *diascordi*. Dans l'intervalle on donne à l'enfant une (*b*) autre nourriture que son lait.

(*a*) On excite par ce moyen la nourrice à boire, & son lait en devient plus fluide : ce qui doit se faire de tems en tems, sur-tout lorsqu'on s'apperçoit que l'enfant râle en dormant plusieurs fois de suite, sans avoir pris trop de lait. Je propose plus bas un autre moyen pour éviter la moindre acrimonie dans les humeurs.

(*b*) L'Auteur conseille de faire prendre du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs, dans le cas où la nourrice doit interrompre la lactation. Cette nourriture seroit bonne pour un jour ou deux ; mais il faut quelque chose de plus substantiel, si l'enfant doit ne pas téter pendant plusieurs jours, & qu'il ait plus

Une nourrice qui allaite bien, eſt rarement priſe de ſes régles. Si cela lui arrive, elle ſent le plus ſouvent des tranchées. J'ai diſtinctement obſervé que les enfans qui tétoient alors, s'en trouvoient aſſez mal. Le plus sûr pour la nourrice, eſt de faire tirer ſon ſein par une autre femme, & de ne donner pendant ce tems-là à l'enfant que du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs. On a ſoin de bien couvrir les vaiſſeaux où l'on met ce que l'on fait prendre à l'enfant, de peur qu'il n'y tombe des inſectes ou autre choſe de malpropre.

Il n'eſt pas moins avantageux d'accoutumer de bonne heure l'enfant à une autre nourriture que ſon lait. Auſſi long-temps qu'il eſt encore très-jeune, on lui donne celle que je viens d'indiquer, & ſur-tout avec un biberon : enſuite on pourra eſſayer du lait crud, que l'on atténuera avec de l'eau de riz ou d'orge perlée. Si

---

de quinze jours. Voici un lait qui ſoutient très-bien ces petites plantes Théranthropes, d'après l'expérience que j'en ai faite.

℞ Amandes douces pelées. . . *deux.*
Ecraſez en verſant peu-à-peu, Eau bouillie . *quatre onces.*
Jettez-y . . . . lait. . . . . *ſix onces.*
ſucre fin . . . . *une drachme.*

On obſervera cette proportion pour en donner à l'enfant autant qu'il en a beſoin ; & on lui fera paſſer deux cuillerées de bouillon léger à trois différentes fois dans la journée : j'ai ſoutenu un enfant pendant deux mois avec ce ſeul aliment, & il s'en accommodoit très-bien.

on lui voit de la diſpoſition à être reſſerré, on mêle ce lait avec une décoction de gruau d'avoine paſſé au tamis, & l'on y délaye un peu de miel (*a*) purifié. La bouillie (*b*) de farine, même claire, ne convient pas aux enfans. C'eſt une nourriture viſqueuſe, glaireuſe, qui produit les obſtructions au méſentere, l'endurciſſement de l'eſtomac, les aigreurs, les flatuoſités & mille autres maux qui font périr au moins la moitié des enfans. La 263ᵉ Obſervation de Moriceaux & celles que M. Zimmermann a produites dans les Mémoires de Zurich & dans ſon Traité de l'Expérience, le démontrent aſſez évidemment. Lorſque l'enfant a ſix mois, on peut commencer à lui donner du lait crud chaud, dans lequel on jette un peu de pain très-cuit, fait de farine de ſeigle bien fermentée : on fait d'abord tremper ce pain dans un peu d'eau chaude.

Une nourrice ne doit pas écouter l'amour,

(*a*) Si l'on donne cet aliment à l'enfant, on préférera un peu de ſucre, il fait mieux paſſer le lait. Le *gruau* d'avoine, quoiqu'en diſe l'Auteur, peut être ſuivi de cours de ventre opiniâtres, ou il faut ne le donner que de tems en tems.

(*b*) On ne ſauroit trop inſiſter ſur ce conſeil de l'Auteur. Voyez ma traduction du *Traité de l'Expérience* de M. de Zimmermann. Voici avec quoi l'on ſupplée à la bouillie de farine ſans courir aucun riſque. Prenez mie de pain raſſis, émié très-fin, *une once*; faites bouillir quelques minutes dans moitié eau, moitié lait, 8 *onces*. Pendant que cela chauffe, jettez-y peu à peu *farine de ſeigle* paſſée au four, *quatre petites pincées*; paſſez cela dans un linge fin, en preſſant de maniere que tout paſſe.

l'enfant en souffre, parce que le lait devient alors salin & mal-sain. Ainsi on apportera tous les soins pour qu'une nourrice mariée ne se laisse pas approcher de son mari. Si on remarque quelle le désire, il faut qu'elle quitte l'enfant : elle n'est plus propre à nourrir. Il en est de même, à plus forte raison, si elle devient grosse (*a*).

(*a*) Voyez Brouzet, *Éducation Médicinale* des Enfans ; & Van-Swieten, t. 4, p. 598, sur la nécessité de la continence pendant la lactation, & dans le cas de grossesse. Van-Swieten n'est pas si sévere que M. Murrey le pense. Il est cependant vrai que le manque de réserve dans les circonstances où se trouve une nourrice, peut rendre le mal plus considérable si l'enfant est dérangé. Mais un Médecin doit s'être bien informé du tempérament de la nourrice, avant de lui interdire les approches de son mari. Voici un exemple qui peut servir de regle à cet égard : Je fus appellé, il y a environ quatorze mois, chez une Dame de la rue Aubry-le-Boucher, jeune & d'un tempérament plein de feu ; elle nourrissoit elle-même & s'en trouvoit très-bien. Son enfant, âgé de cinq mois & demi, commençoit à dépérir depuis cinq ou six semaines. Après toutes les questions nécessaires, je conseillai certaine continence ; l'enfant s'en trouva bien. La mere charmée de voir son enfant reprendre nourriture, prit le parti d'une continence absolue, & tomba, trois mois après, dans la plus sombre mélancolie. Je fus appellé. Instruit de ce qui s'étoit passé, je conseillai moins de réserve sur les besoins de la nature. L'enfant & la mere s'en trouverent aussi bien que je pouvois l'espérer. Les Physiologistes font voir que si la déperdition excessive du fluide génital tend à la ruine du tempérament, la surabondance n'en est pas moins dangereuse. Quant à la fréquence des approches pendant la grossesse, voyez l'exemple important que produit M. Zimmermann, *Traité de l'Expérience en Médecine*,

Le mouvement eſt d'une néceſſité indiſpenble à une nourrice, tant par rapport à ſa ſanté, que pour ſe faire un bon lait, qui ne ſoit pas trop épais, & qui ne s'aigriſſe pas trop aiſément. Ainſi on la fera aller & venir, & même travailler un peu tous les jours, de maniere à lui ſuſciter une légere ſueur. Mais il faut qu'elle prenne ce mouvement une heure avant le repas, & non immédiatement après.

Si l'enfant n'eſt pas aſſez tranquille pour laiſſer bien dormir ſa nourrice, elle ſe ſent des chaleurs, le lait s'arrête, il devient jaune & nuiſible. Alors on donne une garde à la nourrice, afin qu'elle puiſſe dormir ſept ou huit heures par jour.

Une nourrice doit ſavoir modérer ſes mouvemens coleres : car ſi elle donne le ſein après quelque emportement, l'enfant s'en reſſent auſſi-tôt ; il a des mouvemens convulſifs ou d'autres affections dangereuſes, qui ſouvent lui coûtent la vie. Albinus rapporte l'exemple ſuivant. Une femme priſe d'un mouvement de colere, donna alors le ſein à ſon enfant : auſſitôt l'enfant eut une hémorragie par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, &c. & mourut. Voyez un autre exemple au chap. 10. *de l'Eclampſie.* Il eſt donc très-intéreſſant que tous les gens de la maiſon, ſur-tout la garde, ne donnent à la nourrice aucun ſujet de ſe fâcher : ſi cela arrive ; on doit l'empêcher de préſenter le ſein juſqu'à ce que ſa colere ſoit paſſée, & qu'elle ſe ſoit fait téter par une autre femme, pour prendre enſuite une poudre de huit ou dix grains de nitre purifié,

& trente grains de trochifques de citron. J'ai dit que la nourrice devoit fe faire téter ; car fe traire elle-même ou fe faire traire, comme on le fait dans le cas de plénitude laiteufe, je condamne cette manœuvre, qui d'ailleurs eft défavantageufe au fein.

Il n'eft pas moins nuifible pour l'enfant de prendre le lait immédiatement après une peur qu'aura eue fa nourrice. Elle doit encore fe faire téter par une femme, & prendre enfuite trente gouttes de *Liquor. corn. cerv. fuccin.* avant de préfenter le fein à l'enfant. On voit aifément fi la peur fe paffe pendant ce tems-là.

Si la nourrice a quelque inquiétude d'efprit ou du chagrin, l'enfant ne tarde pas à diminuer & à perdre fa fanté. Il faut tâcher de connoître la caufe de cet état de la nourrice ; & fi l'on ne peut y remédier, il faut la changer.

Lorfque la nourrice vient à être malade, l'enfant doit en être éloigné jufqu'à ce qu'elle foit guerie. Pendant ce tems-là il prend le lait d'un autre, ou les alimens dont j'ai parlé ci-devant.

Il n'y a point de danger à changer la nourrice pour l'une ou l'autre des caufes mentionnées, fi celle qu'on prend en fa place a les qualités requifes, & que fon lait foit d'ailleurs un peu plus jeune que celui de la premiere, de fix femaines au plus ; autrement l'enfant en auroit aifément un cours de ventre très-mauvais.

La nourrice doit préfenter le fein toutes les fois que l'enfant a faim ou foif, mais non toutes les fois qu'il crie ; autrement l'eftomac de l'en-

fant feroit furchargé par un aliment qu'il ne digéreroit pas. Le lait toujours difpofé à fon altération naturelle, devient alors aigre, acrimonieux, caufe des vomiffemens & des tranchées. Les meres & les nourrices regardent ces vomiffemens comme très-avantageux aux enfans; fans doute ils leurs font auffi utiles que ceux qui arrivent aux adultes qui mangent & boivent fi fouvent pendant la journée, qu'ils font forcés de vomir plufieurs fois. Mais une nourrice fait très-bien d'accoutumer fon enfant à ne prendre le fein qu'à des heures réglées, & lorfqu'il a réellement befoin. Elle reconnoîtra aux fignes fuivans s'il a befoin. 1°. S'il y a du tems qu'il n'a rien pris. 2°. S'il fixe fes regards fur fa nourrice & la fuit des yeux lorfqu'elle va & vient. 3°. Si la joie eft peinte dans les yeux de l'enfant, au moment où elle découvre fon fein. 4°. Si en lui préfentant le bout du doigt bien propre à la bouche, il le ferre comme pour téter.

La nourrice en fortant de fes repas ne doit pas donner le fein à l'enfant; autrement le lait s'aigrit très promptement & caufe des tranchées. Elle ne le fera pas non-plus le matin avant d'avoir pris quelque chofe, parce que le lait a néceffairement alors un peu d'acrimonie.

Si le lait diminue, la nourrice doit prendre du lait de vache atténué avec de l'eau où l'on a fait bouillir de la femence de fenouil. Mais fi elle eft groffe, cela eft inutile.

Pour éviter que l'enfant devienne contrefait, il faut lui donner tantôt l'un, tantôt l'autre fein. C'eft auffi un abus dangereux, que

de toujours porter l'enfant ſur le même bras.

Il eſt de la derniere importance qu'une nourrice ſache bien emmailloter un enfant : ſur-tout il ne faut pas que la bande ſoit ſerrée, ni qu'elle ſoit conduite juſqu'à l'eſtomac & la poitrine. Il ne faut pas non-plus oublier de conduire la bande alternativement du côté droit & du côté gauche : autrement l'enfant devient contrefait. Si l'enfant crie après être emmailloté, il faut le démailloter ſur le champ. Peut-être qu'il eſt alors moleſté par quelque pli de ſes langes, ou par une épingle, ou qu'il s'eſt dérangé l'un ou l'autre membre (*a*) pendant qu'on l'arrangeoit. Il faut démailloter un enfant auſſi ſouvent qu'il a lâché ſon urine ou ſes excrémens ; autrement il ſe gerce dans les cuiſſes. Pendant qu'on l'emmaillote, il faut tenir les portes fermées, de peur qu'il ne ſoit pris d'un air frais ou froid. Mais *il ſeroit beaucoup plus raiſonnable de ne* (*b*) *pas emmailloter les enfans.* Les Médecins l'ont prouvé par les exemples les plus convaincans ; & M. le Profeſſeur Schultzen-

(*a*) Un enfant de trois mois crioit un jour très-fort après avoir été emmailloté ; on lui donna le *ſpecific. cephalic.* du Doct. Michael, mais ſes cris redoublerent. Une jeune Dame qui ſe trouvoit-là, dit qu'il falloit le démailloter. A peine l'enfant fut-il deſſerré, qu'il ſe tut. Il avoit un bras tourné ſous le dos, & qui devenoit déjà bleu. Un autre, dont la garde avoit plié un pied ſur la jambe en l'arrangeant, ſe plaignoit également par les cris les plus amers : on le débanda, & l'ont reconnut la cauſe de ſes plaintes. Heureuſement il n'en fut pas bleſſé.

(*b*) Voyez Van-Swieten, ſur l'abus des maillots. Page 590, tom. 4, *édit. Paris.*

heim par ses propres enfans; de maniere à ne laisser aucun doute sur mon assertion. En effet, si un adulte se trouvoit au lit dans la gêne où l'on y met les enfans, ne regarderoit-il pas cela comme un très-grand tourment ? Mais nous sommes sans pitié pour ces pauvres innocens.

Les bonnets d'un enfant doivent être changés souvent, & sur-tout être tenus aisés: autrement la tête trop serrée ne prend pas un accroissement convenable. Nombre de nourrices ont coutume de mettre sur la fontanelle un morceau de drap, pour tenir cet endroit-là chaud : mais il vaut mieux coudre ce morceau dans le bonnet, ou garnir un peu plus le bonnet à cet endroit. Il faut aussi avoir cette attention pour la fontanelle de l'occiput; car celle ci reste quelquefois assez long-tems ouverte. (Il en est de même à tous les angles des os qui forment la boëte du crâne).

On aura grand soin de laver avec de l'eau de savon les saletés que les enfans ont sur la tête après la naissance, & réitérer cela aussi souvent qu'il est besoin, autrement cela devient le principe d'une très-mauvaise galle. Ce qu'il y a de visqueux à la peau du corps se lave avec de l'eau tiede: autrement cela se desséche, & tombe par desquammation.

Il ne faut pas permettre à une nourrice (*a*) sujette à s'endormir, d'être auprès du feu

(*a*) On ne sauroit être trop en garde avec de pareilles nourrices. Une nourrice ne doit pas coucher son enfant avec elle. La suffocation des enfans dans le lit

avec son enfant. Il n'y a que trop d'exemples des malheurs qui peuvent en résulter. Il faut aussi se garder d'allumer des charbons dans la chambre. Nombre d'enfans en sont morts suffoqués. Les moindres symptomes qui résultent de cette imprudence sont des maux de tête & des vomissemens. On dissipe ces symptomes, (si cela est arrivé) avec un morceau de linge trempé dans du vinaigre rosat, que l'on applique sur le front. Le mal qui peut en être résulté pour la nourrice, se dissipe bientôt, si elle passe dans une chambre plus fraîche, & s'applique une tranche de gazon sur le front.

Quand on arrange l'enfant à la lumiere, il faut qu'elle soit posée du côté des pieds. Or, l'enfant la regarde sans cesse & très-fixément.

---

en est souvent la suite. J'ai vu le cas arriver ces jours derniers dans la rue de Jouy, le lendemain de la naissance de l'enfant. On compte en Suede, moyen terme, près de sept cents enfans étouffés au lit. On a recommandé à Florence le berceau qu'on y appelle *Arcuccio*. Les couvertures des enfans y sont soutenues par de petits demi-cercles de bois ; ou, comme les Italiens s'expriment, « *Arcuccio, arneze arcato, fatto di* » *strisce di legno : si tiene nella zana ai bambini* per tener sollalzare le coperte che non gli affoghino » *afin qu'ils n'en soient pas étouffés.* M. Murrey a décrit le berceau très-commode de Laponie, dans les Mémoires de Gottingue, 1769 ; & M. Knud-Leem en a fait graver la figure dans les détails qu'il a donnés sur la Laponie, 1767, planche 36. Ce berceau a l'avantage de bien soutenir le corps des enfans ; & l'on peut les y porter. Un peu d'enjolivement, dit M. Murrey, feroit peut-être adopter ce berceau de nos Dames Européennes, éloignées du pôle. Nous avons nos petites Barcelonettes.

Il pourroit donc devenir louche si on la mettoit à côté de lui. On guérit le strabisme des enfans de cet âge, en leur mettant un bandeau sur l'œil non-dérangé, pour les obliger à regarder directement de celui qui l'est.

Lorsqu'un enfant ne tête pas bien, nos femmes disent qu'il a la langue liée, & veulent conséquemment qu'on lui coupe le filet. Mais je n'ai jamais remarqué cet inconvénient. La cause de cela vient sans doute ordinairement des tranchées que sent l'enfant, ou de ce que le lait a pris une mauvaise saveur. Le plus souvent ce sont les bouts de la mere ou de la nourrice qui en sont la cause, par les raisons que j'ai rapportées plus haut. Il semble alors que l'enfant mâchonne avec le bout dans la bouche. Les vices des bouts ne peuvent guere disparoître : il faut donc changer de nourrice. Si l'enfant en criant n'applique pas la langue au palais, ou la pousse hors des levres, non ovale, mais avec une espece de bifurcation, on peut croire alors qu'il a langue tenue de trop court. Mais s'il faut la lâcher, que ce ne soit jamais avec les ongles qu'on coupe le prétendu filet : il faut pour cela un habile Chirurgien ; autrement on pourroit couper les *ranines* avec le filet. Les hémorragies qui en sont la conséquence, ne s'apperçoivent pas toujours, parce que l'enfant avale le sang. Moriceau, Observ. 30, & Dionis dans son Cours d'Opérations, nous donnent des exemples de ces accidens. On a vu même une suffocation à la suite de cette section du filet ; l'enfant a replié sa langue vers la gorge, & s'est étouffé.

Petit nous en fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, an. 1742.

Un enfant a d'abord l'ouie extrêmement foible : c'eſt pourquoi, loin de parler bas dans la chambre où il eſt, il faut l'accoutumer peu à peu au bruit. Une nourrice aura ſoin auſſi de paſſer de tems en tems le doigt propre ſur les gencives du nourriſſon, & de différens côtés de la bouche. Outre que cela donne certaine aiſance aux muſcles, cela facilite encore la ſortie des dents.

Lorſqu'elle tient droit un enfant encore tendre, il faut qu'elle lui ſoutienne la tête. Elle doit avoir autant d'attention à la maniere dont elle le couche. Sa tête ſera toujours un peu plus élevée que le reſte du corps ; parce qu'un enfant eſt déjà de lui-même aſſez ſujet aux coups de ſang. Il faut auſſi le tenir peu long-tems couché du même côté. S'il s'éveille, ou que pendant ſon ſommeil il jette quelque cri ou quelque ſoupir un peu fort, il faut auſſitôt le changer de côté.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on quittât la mauvaiſe coutume de bercer les (*a*) enfans. Cela leur entreprend la tête & les étourdit : le lait

(*a*) J'ai ſouvent vu en Allemagne, en Flandre, en Suiſſe & ailleurs les enfans devenir tout bouffis, & avoir les yeux très-prominens, après avoir été long-tems bercés ſans s'endormir. J'en ai vu d'autres agiter les bras par ſecouſſes pendant la premiere heure de leur ſommeil, & faire des grimaces qui ne ſont que les préludes d'une apoplexie imminente. C'eſt donc un abus extrême de les bercer. Ainſi le conſeil de l'Auteur eſt des plus ſages.

en digere mal dans l'estomac, ou il y réside en caillots : d'ailleurs, c'est toujours un mauvais sommeil qu'on leur procure par-là. Il n'y a qu'à faire cesser les causes des cris des enfans; ils s'endorment assez d'eux-mêmes quand ils ont pris de la nourriture, & leur sommeil est tranquille. Nos paysans se servent communément de berceaux suspendus, dont le mouvement est plus doux. Van-Swieten fait mention de cet exemple-ci. Un jeune homme de huit ans fut mis dans un berceau par ses camarades, qui l'y tinrent ferme, & le bercerent au point qu'il fut pris d'un étourdissement considérable, & vomit une bile semblable à du verdet. Le berceau ne doit pas être près de la cheminée, ni d'un four, ni de la muraille le long de laquelle s'éleve le tuyau de la cheminée d'une autre chambre où l'on fait du feu. L'enfant s'accoutumeroit trop à la chaleur, & auroit un rhume de cerveau pour peu qu'il prît l'air à la fenêtre. Il faut aussi que le berceau de l'enfant soit situé de maniere qu'il ne lui tombe pas un trop grand jour sur les yeux, ni obliquement. Chacun a pu remarquer combien la vue est fatiguée lorsqu'on travaille sur une table, le visage tourné devant la fenêtre, même de côté avec un trop grand jour.

Pour empêcher que l'enfant n'ait la galle, il ne suffit pas de tenir son appartement propre; la nourrice doit également tenir les linges, les langes, les bandes bien propres, & en changer avec soin.

On donne le sein à un enfant en général, jusqu'à ce qu'il ait ses dents de lait; ainsi il

n'y a pas de tems bien fixe à cet égard. Un enfant d'une foible complexion a plus long-tems besoin du téton, qu'un enfant robuste. Il faut cependant l'en déshabituer peu à peu, de maniere qu'il ne l'ait plus que pendant la nuit, s'il a besoin. Lorsqu'on voudra le févrer entiérement, la nourrice se frottera les bouts du sein avec de l'essence d'absynthe, & l'enfant y renoncera bientôt.

Lorsque l'enfant est févré, son ventre se resserre. Cependant il mange beaucoup : ce qui cause des especes d'indigestions & des douleurs d'estomac. Ainsi on lui donnera de l'électuaire de manne à succer, ou, de tems à autre, un peu de teinture de rhubarbe, qui lâche le ventre, & en même tems tempere les acides, fortifie l'estomac & les intestins.

Les enfans, dans leur premier âge, ont ordinairement le derriere des oreilles humides, & peuvent, malgré celà, se bien porter. Il faut se garder de tout répercussif : autrement cette humidité se jette aisément sur les yeux. C'est ainsi qu'on frotta le derriere des oreilles d'un enfant bien né, avec un onguent de blanc de plomb. Les oreilles se desséchérent à la vérité; mais les paupieres en furent si offensées & les yeux si rouges, que je craignis pour lui la perte de la vue. Néanmoins l'enfant fut guéri, moyennant une petite mouche peu active, appliquée derriere les oreilles ; & on lui oignit le bord des paupieres avec l'onguent (*a*) rouge de S. Yves.

(*a*) Boerhaave y ajoute trois grains d'opium, à la pro-

Il eſt avantageux que l'enfant n'ait aucune occaſion de crier ; car cela peut avoir de mauvaiſes ſuites. Le ſang, pendant les cris, eſt retenu dans les ventricules du cerveau ; il entre auſſi dans les arteres pulmonaires, ſans pouvoir en revenir ; ſans parler de la ſéchereſſe qui arrive à la gorge, de la chaleur que l'enfant contracte, & d'une deſcente qui n'eſt arrivé que trop ſouvent dans ces cas-là.

Tout l'art de tranquilliſer un enfant, conſiſte à éviter les occaſions des cris, à le diſtraire par quelque objet qui le fixe, de ſorte qu'il ne penſe plus à ces occaſions, ou n'y faſſe plus d'attention ſuivie.

S'il crie pour quelque maladie, comme on pourroit le conjecturer, de ce qu'il laiſſera perdre ſon hochet, ou que ſes crachats ſeront verdâtres, ou ſes langes tachés par les urines ; ou pour quelque cauſe externe, comme des gerçures entre les cuiſſes, quelques tumeurs ; ou autre choſe ; alors la nourrice eſt obligée d'en avertir, afin qu'on y porte promptement remede.

Si l'enfant a faim ou ſoif, il faut lui préſenter le ſein.

S'il a trop tété, il n'aura de repos qu'après avoir vomi.

Il faut faire attention que ſon berceau ſoit ſuffiſamment chaud.

---

portion que S. Yves donne des ſimples de ſon onguent. Quant à cette humidité, elle vient de la tranſudation du fluide ſéreux dont le cerveau eſt abreuvé. Les os ne ſont pas ſi-tôt joints-là qu'on le penſeroit.

S'il eſt reſté trop long-tems ſur un côté, de maniere qu'il en ait été incommodé, il faut le mettre ſur l'autre.

Si l'enfant eſt mal emmailloté ou trop ſerré, ou s'eſt dérangé un membre en dormant, ou a lâché ſes excrémens ou ſes urines, on le calme bientôt en le démaillotant, préſentant ſes pieds au feu, & lui mettant du linge propre. Une bande trop ſerrée fait monter, & trop vîte, le ſang à la tête. Voilà pourquoi un enfant bien portant a toujours un air plus revenant après être démailloté.

Un enfant crie auſſi quand il entend parler haut près de ſon berceau une perſonne à laquelle il n'eſt pas accoutumé. Ou la perſonne doit changer de ton de voix, ou s'éloigner du berceau, ou ſe taire entiérement.

Si l'enfant crie parce qu'on a négligé le tems de l'arranger ou de le mettre au lit, il faut être plus attentif par la ſuite: car pour peu qu'on ſe dérange des heures ordinaires, un enfant crie & témoigne ſon mécontentement.

Il faut auſſi s'informer de la nourrice ſi ſes régles ne lui ſeroient pas ſurvenues: car l'enfant eſt toujours agité dans de telles circonſtances. La vraie cauſe eſt que les femmes ſont alors plus ſenſibles & plus irritables qu'en tout autre tems.

Si l'on ne peut pas découvrir la cauſe des cris, ou la faire ceſſer promptement, on ſe ſe ſert d'un autre moyen. On montre à l'enfant quelque choſe d'étranger ou de ſingulier, dont la couleur, l'éclat, l'ornement puiſſe fixer ſes regards. On le met à la fenêtre, devant un mi-

roir, on tape quelque chose, on agite une clochette, un grelot; on chante d'un air de gaieté, on l'agite prudemment; mais jamais après qu'il a pris son lait: on le porte dans une autre chambre, ne le laissant pas prendre à une personne qu'il refuse. On lui montre un joujou, un colifichet, une poupée, un cheval de carton, si c'est un garçon, &c.; & on remarque par-là ce qui le tranquillise ordinairement. Il faut sur-tout prendre garde que la nourrice ne donne à un enfant du *Philonium*, de la *thériaque* ou autre chose semblable; car les enfans à qui on donne souvent de pareilles choses deviennent idiots, stupides, ont des convulsions, & en meurent.

On peut conclure de tout ce que je viens de dire, combien une nourrice peut être coupable du dépérissement d'un enfant; combien on doit être attentif à la choisir & à veiller sur sa conduite. La santé de l'enfant dépend de la complexion de la nourrice; & c'est de sa conduite qu'il peut arriver des défauts ou des malheurs au nourrisson. Celui qui ne s'abandonne pas au hasard dans un point aussi délicat, met en usage tous les moyens que lui offre la providence pour le bien être de ses enfans.

On peut voir à ce sujet le discours que le Professeur Schultzenheim a prononcé dans notre Académie des Sciences en 1760.



CHAPITRE II.

De la Constipation.

UN enfant nouveau-né ne doit prendre le ſein qu'après (*a*) vingt-quatre heures : on lui donne à ſuccer un nouet de mouſſeline où l'on

(*a*) Il eſt étonnant combien les opinions ont été partagées à cet égard. Il ne s'agit que de ſavoir ſi c'eſt 1°. la mere qui doit allaiter ; ou, 2°. une nourrice étrangere à l'enfant. Dans le premier cas conſultons la nature, & nous verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès que la mere a repoſé après l'accouchement, on lui préſente ſon enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche pour prendre le ſein ; & le meilleur purgatif qu'il prend alors pour évacuer le méconium, eſt ſans doute le lait très-délayé de ſa mere. Il faut être dans le délire pour prétendre que le lait d'une mere eſt dangereux juſqu'à ce que les vuidanges aient ceſſé. Si l'on s'appercevoit que l'enfant ouvrît la bouche pendant que la mere repoſe, on ſe contenteroit de lui préſenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiede très-peu ſucrée, ſoit avec une petite cuillier, ſoit avec un linge roulé & bien imbibé de cette eau, & cela ſeulement pour déterger la bouche & la gorge. Je ne vois pas pourquoi la mere laiſſeroit paſſer vingt-quatre heures avant de préſentet le ſein. Le moment où l'enfant ouvre la bouche pour ſaiſir le ſein, eſt le plus intéreſſant pour le ſuccès de la lactation. 2°. Si l'enfant doit avoir une nourrice étrangere. On fera ce que dit l'Auteur ; ou même mieux, en délayant vingt gouttes environ de ſyrop de chicorée, compoſé dans une cuillier à café d'eau chaude. L'enfant avale cela très-bien. On réitere cette doſe deux ou trois fois pendant le premier jour ſur-tout ; & on le préſente à la nourrice lorſqu'il a évacué. En attendant, on lui

a mis un peu d'électuaire de manne : car, en général, un enfant doit lâcher ses excrémens trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours, afin que son méconium soit bien évacué ; après quoi il suffit qu'il fasse deux selles par jour. Plus l'enfant téte, plus il doit aussi évacuer.

Si l'enfant ne lâche rien dans les vingt-quatre premieres heures, il est alors constipé. Le plus sûr moyen de le lâcher est (*a*) l'électuaire mentionné, dont on prend une once pour lui en faire avaler plein une cuillier à café toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive quelque effet par le trouble de l'estomac. Pour un enfant de six mois, on en donne deux cuillerées semblables chaque fois. Si cela reste sans effet, on sollicite les selles par un suppositoire de toile trempé dans de l'huile, ou fait d'un grain de raisin sec, dont on ôte les pepins, & trempés dans de l'huile. Les enfans que l'on serre fort dans leurs langes, ne rendent leurs selles que lorsqu'ils sont desserrés & dégagés de leurs bandes.

Un bouillon de viande fort clair passe pres-

---

donne, dans les intervalles du purgatif, un peu d'eau chaude très-légerement sucrée. Cette conduite est la plus sage. Si l'on ne peut se procurer une nourrice qui ait un lait aussi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle fasse prendre de cette eau sucrée différentes fois par jour à l'enfant pendant les quinze premiers jours. En général, plus le lait est délayé pendant ce période, mieux l'enfant s'en trouve.

(*a*) le syrop de chicorée, comme je l'ai prescrit, est préférable. Van-Swieten y joint un peu de savon de Venise. Tom. 4, pag. 581. L'expérience m'a prouvé la bonté de son avis.

que totalement dans le ſang : ce qui n'a pas lieu avec le lait. Voilà pourquoi le lait laiſſe beaucoup de matiere excrémenteuſe à rendre par les ſelles. Les enfans ſont d'ailleurs foibles & ne digerent pas trop bien. Leurs inteſtins ſont proportionnément plus grands que ceux des adultes : ce qui fait que les alimens laiſſent dans leur eſtomac beaucoup plus de réſidu, ou de ſabure, & que leurs ſelles ſont auſſi proportionnément plus conſidérables que dans les adultes.

Si le lait de la nourrice eſt ancien, les enfans ſont la plupart du tems tourmentés d'une conſtipation douloureuſe. On parvient à les ſoulager quelquefois en faiſant manger le matin à la nourrice un peu de hareng (*a*) ſalé : alors elle boit davantage & ſe fait un lait plus coulant. Si cela ne produit pas l'effet qu'on attend, il faut prendre une nourrice qui ait un lait plus jeune, mais de plus de ſix ſemaines.

Si un enfant ſévré eſt encore diſpoſé à la conſtipation, on lui frotte tous les jours, avec la main chaude, le ventre & l'eſtomac ; on lui donne un peu de lait avec une décoction de gruau d'avoine mêlée d'un peu de miel ; on le laiſſe courir çà & là, & l'on ſollicite enſuite les ſelles à une heure déterminée. Lorſque cela eſt arrivé quelques jours de ſuite au matin, on parvient

(*a*) L'Auteur l'entend du *Clupea harengus*, dont on uſe beaucoup dans le Nord. J'aimerois mieux faire une eau legere de chiendent, & y mettre enſuite infuſer de la bourrache nouvellement cueillie : je dis *infuſer ;* car ceux qui font bouillir cette plante en perdent tout le ſel nitreux dans lequel réſide ſa vertu.

enfin à lui procurer à tems les évacuations néceſſaires. Recourir continuellement aux médicamens, c'eſt augmenter le mal. On rend par-là les inteſtins inſenſibles.

L'huile, le beurre, la graiſſe nuiſent à l'eſtomac, diminuent le mouvement périſtaltique des inteſtins, & ne rendent pas le ventre plus libre habituellement. On a la même choſe à craindre du lait de la mere ou de la nourrice, ſi elle eſt trop graſſe. *Voy.* Haller, Phyſiolog., tom. 6. p. 200; & tom. 7. pag. 90, 103. Voilà pourquoi les Suiſſes, qui prennent beaucoup de laitage, ſoutiennent de ſi fortes doſes de purgatifs, comme dit M. Tiſſot, pag. 573.

CHAPITRE III.

De la chûte de l'Anus.

IL arrive aſſez ſouvent une (*a*) chûte du rectum aux enfans qui ont un cours de ventre : cet accident devient quelquefois permanent ſi l'on

(*a*) L'inteſtin dans ce cas-ci ſort ſimplement tombé par atonie, ou il eſt comme étranglé par le reſſerrement du ſphincter, ce qui lui donne l'apparence d'un corps d'un rouge obſcur ou livide. Ceux qui ne ſont pas inſtruits de cet accident, pourroient prendre cette tumeur pour des hémorrhoïdes, choſe extrêmement rare à cet âge, à moins que quelque topique irritant appliqué à cet endroit n'y ait donné lieu. Une perſonne m'a aſſuré que l'os de ſeche, dont on fait uſage pour amuſer les oiſeaux, légérement calciné ſur la pêle, étoit très-bon

n'y porte un prompt remede. Je n'ai pas trouvé de meilleur remede que de fomenter la partie avec une éponge fine trempée dans de bon vin chaud. La ſuie bien fine ou l'écorce de pin pulvériſée & paſſée au tamis ſont utiles : on en ſaupoudre la partie, que l'on fait enſuite rentrer. Il eſt auſſi avantageux d'expoſer l'anus à une fumigation de maſtic.

Si le mal eſt opiniâtre, on ſoulage certainement l'enfant, en le mettant à la ſelle ſur un vaſe ſoutenu par un eſcabeau élevé, de maniere que l'enfant n'ait pas non plus les pieds à terre. On empêche par-là le rectum de tomber. Du reſte, on ne doit pas trop s'inquiéter de cet accident, qui ſe paſſe aſſez ordinairement de ſoi-même, à meſure que l'enfant prend de l'âge & des forces.

CHAPITRE IV.

Des Gerçures.

LES rougeurs & les gerçures des cuiſſes ou des feſſes ſe guériſſent aiſément en ſaupoudrant

en poudres pour les vues de l'Auteur, & même pour les deſcentes de matrice, employé de la même maniere. Si cela étoit vrai, les Médecins devroient y faire attention, en ſe ſouvenant du précepte de Ruland, *non eſt tutum aliquid in corpore humano experiri quod longo uſu non ſit comprobatum.* Mais avec de la prudence on peut eſſayer.

ces parties-là avec de la farine de (*a*) *Lycopodium*, ou mousse terrestre, *muscus repus*, C. B. Si le mal est déjà avancé, on oint les parties affectées avec l'onguent suivant :

℞ Onguent. pommad. céra. *demi-once.*
Flor. Zinc. de chacun *un gros.*
Farin. Lycopod. de chacun *un gros....*
Mêlez exactement.

CHAPITRE V.

Du Pneumatocele.

On guérit aisément cette (*b*) maladie des enfans, en appliquant sur la partie un morceau de flanelle ou du coton parfumé de mastic. On

(*a*) Quelques personnes sont assez imprudentes pour y suppléer par le blanc de plomb & autres choses qu'il n'est pas indifférent d'employer. On a remarqué que le blanc de plomb a causé des convulsions, & les autres drogues une galle opiniâtre.

(*b*) On sait à présent que le *Pneumatocele* auquel les enfans sont sujets, n'est pas un amas d'air dans le scrotum, dit M. Murray ; mais que cela provient d'un peu d'humidité qui est restée dans la tunique vaginale, après que la communication de cette partie avec les anneaux du bas-ventre a cessé : ou c'est même une vraie hernie, quoique peu considérable. Heister, & Pott dans son *Traité de Pneumatocele*, ont prouvé qu'il n'y avoit pas d'air dans ce cas-là. Levret observe, que cette humeur aqueuse tombe même quelquefois dans le prépuce, & que des gardes ignorantes ont envain essayé de l'en tirer par succion ; ce qui fait plus de mal que de bien. Les enfans apportent quelquefois cette

fomente aussi très-souvent la partie avec des linges trempés dans du vin de France chaud, ou de l'eau de chaux; ou l'on y met avantageusement l'emplâtre de Klein (*a*), fait avec le baume de soufre de Ruland. Les pauvres gens négligent assez souvent les secours nécessaires dans ces circonstances, & les enfans deviennent par là inhabiles à de forts travaux. C'est de-là qu'il arrive qu'un huitieme des hommes est aujourd'hui incommodé de descente. Les enfans en sont aussi pris très-aisément par leurs cris, vû la délicatesse de leurs tuniques intestinales, quant aux endroits où ces accidens peuvent arriver. *Voyez* Haller, *Physiol.* tom. 6. page. 378; & Arnauld, *Mémoires de Chirurgie.* Le secours le plus sûr dans ce cas-là est un bandage, & le plus commode que l'on peut.

incommodité en naissant, ou ils la gagnent par leurs cris violens. M. Murray auroit dû ajouter qu'il arrive très-souvent une hernie de l'épiploon infiltré; c'est même le cas le plus fréquent. Les topiques sont absolument inutiles; je l'ai éprouvé sur mon fils. Un suspensoir seul qui prenoit bien les bourses, & serré sans gêner la verge, l'a parfaitement guéri.

(*a*) Martin Ruland le pere vante beaucoup son baume soufré, *centur.* 1. *curat. empiric.* C'est de là que Klein l'a pris. *Select. ration. medicamin.*, pages 86 & 29. M. Murray dit que Ruland le décrit dans cette centurie; il se trompe. Il ne parle que de ses vertus depuis n°. 83, 93; & cent. 2, n°. 10. Mais, comme je viens de le dire, ces topiques peuvent faire plus de mal que de bien.

CHAPITRE VI.

Du Rhume de Cerveau.

CES rhumes empêchent les enfans de dormir, & les incommodent beaucoup pendant qu'ils tétent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux ſont près des fours ou expoſés au paſſage des allants & venants, ou à un vent coulis, attrapent aiſément ces rhumes. On les calme en oignant le nez de beurre lavé dans de l'eau de marjolaine, ou en leur ſoufflant du ſucre dans le nez. Mais ce que j'ai vu réuſſir le mieux, c'eſt de l'huile d'œuf, dont on leur frotte ſoigneuſement le nez. Si le mal eſt ſi opiniâtre que l'enfant ne puiſſe téter, il faut prendre un linge trempé dans un mêlange d'une demi-once d'eau de marjolaine chaude, d'un ou deux gros de vitriol blanc, & d'autant d'élatérium blanc, & le lui porter dans les narines.

CHAPITRE VII.

Des Tranchées.

UN enfant a des tranchées lorſqu'il s'agite, eſt inquiet, & que tout-à-coup même il crie, ſe courbe, s'agite les pieds, ne dort pas bien, rit dans le ſommeil ; ou que quelquefois,

criant après le sein, il le prend & le laisse aller aussitôt. Les selles sont alors ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges sont teints de couleur verte lorsqu'ils sont secs : l'enfant a aussi un odeur aigre de même que les rots qu'il pousse de tems en tems. Si cela dure quelque-tems, ses excrémens tiennent d'une nature dyssentérique. Lorsqu'un enfant lâche plus d'urine que de coutume, de sorte qu'il se mouille jusque sous les bras, il a des tranchées. On doit regarder ce phénomene comme un effet probable de la constipation.

Il est important d'user alors de prompts secours ; autrement les tranchées se termineront par des convulsions & une *éclampsie*. Il est remarquable qu'un enfant qui a des tranchées & ne veut pas téter, prend le sein volontiers, téte sans difficulté jusqu'à se rassasier lorsque quelqu'un le tient droit devant (*a*) sa nourrice.

L'enfant est constipé ou non, dans le cas de tranchées : s'il est constipé, il faut le lâcher avec l'électuaire de manne mentionné, comme nous l'avons vu. Si même l'effet en est trop tardif, on lui donne un clystere fait de six cuillerées de lait, de quatre d'huile, & d'un peu de sucre ; le tout bien mêlé. Si au contraire l'enfant a le ventre libre, on adoucit ses douleurs en lui appliquant sur l'estomac un gâteau chaud, fait d'un peu d'huile d'olive, de farine, de jaunes

(*a*) L'enfant seroit-il tranquille tout droit, parce que les acides contenus dans l'estomac ne causent plus alors d'irritation au *cardia?* On sait combien cette partie est garnie de nerfs. Cette demande n'est assurément pas mal fondée.

d'œuf, & cuit dans une poële. On peut aussi prendre un peu de baume de (*a*) Schetzer, le faire fondre dans une cuillier, en oindre une peau, & la lui appliquer sur le nombril. Mais cela ne procure que quelques heures de soulagement. Les poudres absorbantes laissent entrevoir quelque utilité pour soulager les enfans même très-jeunes; mais la difficulté est de savoir quand ils en ont pris assez. La magnésie blanche preparée selon la Pharmacopée d'Edimbourg, est ce qu'il y a de mieux. Elle émousse les acides (*b*) & procure en même-tems des

(*a*) Voici la composition de ce baume, selon la Pharmac. Suéd.

℞ Huile de Muscade par express. *une once*,
essentielle de Rue,
de Lavande,
d'Origan, } de chacune *une drachme*.
de Succin.... *huit gouttes*.... M. f. un baume.

La Pharmacopée de Berlin, pag. 37, & Klein dans son *Choix des médicaments raisonnés*, pag. 23, prennent un plus grand nombre d'huiles essentielles; mais cela est très-inutile.

(*b*) Un Pharmacien de Paris, & qui jouit de certaine réputation, me soutenoit, il y a quelque-tems, que la magnésie blanche étoit un médicament inutile à tous égards. Voyez cependant ce qu'en pense M. Lewis, d'après la distinction qu'il fait. *Nouveau Dispensaire.* Comme on en fait aujourd'hui un grand usage, les Praticiens éclairés sont intéressés à examiner cette question. Pour moi, jamais je ne l'emploie. Tout ce fatras de remedes chymiques est de la pure drogue en bonne Médecine. Quand à la quantité que les enfans peuvent prendre de ces absorbans, on jugera qu'ils ont en pris assez, si après quelques selles fréquentes, les selles retardent plus que dans l'état naturel, & si les poudres ne paroissent plus altérées.

ſelles. On peut l'adminiſtrer dans les boiſſons ordinaires des enfans, dans un lait d'amande, ou de l'eau de fenouil : outre cela, je fais prendre à la mere ou à la nourrice, quatre ou cinq fois par jour, dans de l'eau chaude, de la poudre ſuivante, autant qu'il en tient ſur la pointe d'un couteau.

℞ Magnéſie blanche, *une once.*
Ecorce d'orange confite & ſéche.
Semence de fenouil.
Sucre blanc; de chaque *deux gros.* Mêlez pour en faire une poudre.

Comme cela peut ſe prendre ſans répugnance & ſans cauſer aucune ſenſation déſagréable, la nourrice peut en continuer l'uſage auſſi long-tems que l'enfant ſent des tranchées. Je me rapppelle une nourrice qui, il y a quatre ans, fut obligée d'en uſer pendant huit mois de ſuite ſoir & matin. Dès qu'elle en ceſſoit l'uſage pendant deux jours, l'enfant redevenoit malade & avoit ſes tranchées. Tous les deux vivent & ſe portent bien aujourd'hui.

Je fais même prendre à l'enfant un peu de gelée de corne de cerf, mais préparée ſans acides ; & même chaque heure, ou chaque demi-heure, plein une cuillier à café de la potion ſuivante, que j'appellerai *lait d'enfant.*

℞. Eau de fleurs de tilleul, *deux onces.*
De ceriſes noires.
Huile d'amande douce, tirée à froid par expreſſ. ; de chacune *une once.*

Sel de tartre (alkali), *un scrupule.*
Jaune d'œufs frais, *trois gros.*
Mucilage de gom. Arab. *un gros.* M. f. pot.

S'il étoit possible en même-tems de faire prendre aux enfans des pillules d'un demi-grain, faites de fiel d'anguille & de safran, on émousseroit beaucoup mieux les acides avec cela, & l'on favoriseroit les digestions. Le savon seroit avantageux, s'il n'étoit si disposé à devenir rance. Voyez à ce sujet Van-Swieten, tom. 4, pag. 581, & particuliérement sur l'usage de la bile, Haller, *Phisiol.* tom. 6. pag. 608.

La nourrice doit alors ne prendre pour mets que la viande ordinaire & du bouillon peu fort de viande, où l'on bat quelques jaunes d'œufs; & éviter aussi tout ce qui se sent un peu d'acidité. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la seconder dans les soins qu'elle doit à l'enfant, de peur que son lait ne s'altere par la trop grande agitation & le manque de repos nécessaire. On lui recommandera cependant de prendre un mouvement suffisant pour entretenir chez elle une douce transpiration, si nécessaire dans ces circonstances, comme en toute autre. Car j'ai déjà remarqué qu'une vie trop sédentaire corrompoit le lait en quatorze jours, & que le lait reprenoit ses bonnes qualités dans le même espace de tems, avec un mouvement convenable. Si ces avis ne réussissoient pas, il faudroit prendre une autre nourrice, dont le lait n'eût aucune aigreur, & fût plus jeune que le précédent.

Les tranchées sont fort communes parmi les

enfans de la campagne, sur-tout pendant l'Été; lorsque la nourriture de la mere est principalement du lait aigre; & nombre d'enfans en périssent. En effet, ces tranchées sont suivies de convulsions, d'éclampsie, & enfin d'apoplexie.

Si les femmes de la campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées des travaux du labourage & des prairies, ce qui affoiblit en grande partie leurs acides, elles verroient presque toutes périr leurs enfans.

On soulage ces enfans, en faisant prendre à la mere plusieurs fois par jour, dans de l'eau, autant qu'il tient sur la pointe d'un couteau, *d'écailles d'huîtres* pulvérisées, jusqu'à ce que la couleur verdâtre des selles des enfans, & leur odeur aigre aient cessé. La mere doit aussi avoir près d'elle une bouteille d'eau de fontaine, où elle aura fait fondre du sel de tartre, pour en prendre souvent dans la journée, à la dose d'une cuillerée ordinaire, lorsque l'enfant est tourmenté de tranchées, & elle ne doit pas tarder de le faire, dès que l'enfant paroît malade; car si elle differe, comme on fait assez ordinairement, jusqu'à ce que l'enfant ait des mouvemens convulsifs, la réussite en est très-incertaine.



CHAPITRE VIII.

De la Dentition difficile.

Dès qu'un enfant de quatre mois se sent mal à son aise, on rapporte cela à la dentition, quoique souvent ces incommodités aient une toute autre cause. On laisse ainsi gagner la maladie qui se fortifie; & les enfans ne tardent pas à en être les victimes. Il ne faut donc pas de traitement précipité dans ces circonstances; mais au contraire on doit faire de tout l'examen le plus prudent, pour savoir au juste si l'on doit attribuer ce mal-aise à la dentition.

On pourra se conduire d'après les signes suivans (*a*). Examinez donc

(*a*) Le premier signe que Van-Swieten a remarqué, tom. 4. pag. 663, est que le bord supérieur de la mâchoire commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet os, se séparent un peu l'une de l'autre; de sorte que la dent trouve moyen de se faire jour. J'ai eu occasion de voir des enfans qui pendant trois semaines entieres avant l'eruption me présenterent les signes n°. 1, 2, ce qui les rendit assez malades pendant cinq ou six jours. Malgré cela, ils s'en tirerent heureusement. Trois semaines après j'apperçus au bord de la gencive un petit trou par où sortirent les dents le jour suivant, & sans difficulté. Ceci semble confirmer que l'éruption des dents a deux périodes marqués, comme le prétend Harris. Le premier est lorsque la mâchoire commence à se séparer, & qu'ensuite la peau & les chairs qui recouvrent les alvéoles, se dilatent. Le second, lorsque la dent va perforer cette peau & les chairs des gencives.

1°. Si l'enfant porte souvent à sa bouche ses doigts, ou ce qu'il a à la main, ou presse trop fort les bouts de sa nourrice, c'est signe que la dent veut faire éruption, & cause un chatouillement à la gencive par sa pression, qui est encore modérée à cet instant.

2°. Si l'enfant bave, ou avale sa salive: dans ce dernier cas, il lui arrive souvent un vomissement ou un cours de ventre; & la dent en sort plus aisément.

3°. Si la gencive est douloureuse, enflée, ou même déjà réellement enflammée, ce qu'on peut en partie voir & en partie sentir, car l'enfant a la bouche chaude, & pleure lorsqu'il veut prendre le sein.

4°. Si les amygdales, les yeux, les joues paroissent tuméfiées & rouges.

C'est en général par ces signes que se décele une dentition difficile; & les choses vont dans l'ordre que j'ai marqué. S'il n'y a qu'une dent qui veuille percer, tout se passe sans beaucoup de douleur & de peine: mais lorsqu'il y en a plusieurs qui percent en même-tems, il se manifeste une fievre, des insomnies, des mouvemens spasmodiques aux yeux, une grande agitation pendant le sommeil, l'éclampsie; & si les choses vont mal, une léthargie qui doit faire craindre la mort. Lorsqu'un enfant est venu à terme, né de pere & mere bien-portans, qu'en outre la mere, loin de s'être livrée à ses passions pendant sa grossesse, a toujours eu l'esprit tranquille, & ne s'est pas jetée non plus sur des alimens bizarres ou de fantaisie; si d'ailleurs l'enfant a eu à sa naissance un bon lait, les

dents percent toujours sans de grandes douleurs & assez aisément. Plus les circonstances ont été contraires à celles que je viens de rapporter, plus la dentition est difficile, & plus aussi le danger est grand pour la vie de l'enfant. Les œilleres & les dents opposées de la mâchoire inférieure, sont celles qui percent le plus difficilement quand elles ne paroissent pas avant les premieres molaires, comme cela arrive ordinairement; parce qu'alors elles doivent percer entre ces dents & les incisives antérieures, qui souvent sont trop serrées les unes contre les autres.

La dent, pour paroître, doit percer (*a*) la chair de la gencive. Si la dent n'est pas dure intérieurement, elle ne peut exercer assez de pression par le haut. Si d'ailleurs la gencive est fort épaisse, il faut plus de tems pour que la dent sorte: car, alors il y a plus de fibres charnues à pénétrer ou à déchirer, ce qui cause de l'irritation, de la douleur: or l'irritation & la douleur causent de la chaleur à la bouche, une plus grande affluence de sérosité, du gonflement, de l'inflammation, des insomnies, &c.

Il suit de là que pour en faciliter la sortie, on doit tâcher de donner certaine dureté aux dents encore cachées, & de diminuer la densité & la sensibilité de la mâchoire. On parvient au premier point en donnant un bon lait à l'enfant. Le second s'obtiendra de cette maniere,

(*a*) Voyez ce qu'ont dit au sujet de la difficulté de la dentition, Bertin, Eustache, *de dentibus*, & Albinus, *annot. Academic.* L. 2.

dès que l'enfant a trois mois, la nourrice doit ſouvent paſſer ça & là le bout du doigt ſur la gencive. Ce frottement léger ſouvent réitéré, diminue l'épaiſſeur de la mâchoire, au point que la dent perce ſans preſque faire de mal. Je ne parle pas d'après une théorie de pure ſpéculation, mais d'après nombre d'expériences. On tire auſſi beaucoup d'avantage d'un hochet d'os, d'ivoire, qu'on attache aux enfans, le leur faiſant ſouvent porter à la bouche. Il faut ſeulement prendre garde qu'ils ne ſe frappent les yeux, la tempe, &c. en jouant. Si l'on a négligé cette manœuvre, ou que cela ſoit rarement arrivé, & que l'enfant, au premier terme de la dentition, préſente les ſymptômes mentionnés, il faut amollir les gencives & les ſtupéfier; enfin conduire les choſes de maniere qu'il éprouve le moins de douleur qu'il eſt poſſible par la preſſion de la dent qui veut percer.

Pour amollir la gencive, on oindra l'endroit douloureux, & très-ſoigneuſement, avec du miel chaud, du ſyrop violat, du ſyrop d'althæa, ou de bonne huile d'olive, de l'huile d'amande douce, tirée à froid par expreſſion, du beurre frais, de la cervelle toute fraîche de veau, de lievre, & autres choſes ſemblables. Ce qui amollit le plus, & reſte plus long-tems attaché ſur la gencive, eſt toujours ce qu'il y a de plus utile.

Si l'on a accoutumé l'enfant à ſe laiſſer toucher dans la bouche, on peut lui mettre ſur l'endroit enflammé une figue rôtie, ou une éponge fine trempée dans la décoction d'une carotte ou dans du lait où l'on a fait bouillir

quelques figues, de la racine d'althæa, & un peu de safran. Ceci procure un grand soulagement; & il faut le changer souvent. Quelques personnes font cuire dans du miel un morceau entier de racine d'althæa & le donnent à mâchonner aux enfans; ce qui est également bon: mais les enfans ne veulent rien mordre lorsque la gencive est enflammée. Si l'inflammation est assez considérable pour faire craindre la gangrene, il faut mettre sur l'endroit, qui est d'un rouge terne, du miel rosat, avec quelques gouttes d'esprit de sel marin. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4, pag. 666.

Pour rendre les douleurs moins sensibles, on donne à l'enfant une très-légere dose de syrop de pavot de la Pharmacopée de Londres; cela lui procurera du repos. On commence par une très-petite dose, qu'on augmente jusqu'à ce qu'on en voie l'effet; & par ce moyen-là, on voit où l'on doit s'en tenir pour tranquilliser l'enfant; car la même dose ne leur convient pas à tous. On commencera donc par dix ou douze grains pesant, chaque demi-heure. Si la dose a été poussée à une drachme, & que l'enfant recommence à crier cinq ou six heures après, on sait alors qu'il faut lui donner cette dose après cet espace de tems. Mais on continuera avec cela les médicamens émolliens externes mentionnés; & la nourrice tiendra un régime rafraîchissent. On a cependant observé qu'il faut faire prendre à l'enfant assez d'électuaire de manne pour lui lâcher le ventre, ou on le lâchera avec un clystere; car il y a un inconvénient dans l'usage du syrop de pavot

c'eſt qu'il ſupprime les ſelles. Or les douleurs ſont toujours plus ſupportables lorſque le ventre eſt libre.

Si rien ne réuſſit, (quoiqne je n'aye jamais échoué avec ces médicamens & cette conduite) & que l'enfant crie continuellement, qu'il ne dorme pas, ait la fievre, des mouvemens convulſifs dans les yeux, s'agite, & qu'on apperçoive enfin les ſignes précurſeurs de l'éclampſie, il n'y a pas d'autre reſſource que la ſaignée, ou d'appliquer les ſang-ſues derriere les oreilles; & ſi cela eſt ſans effet, il faut auſſitôt lui donner, quoique prudemment, une aſſez forte doſe de ſyrop de pavot; même une ou deux gouttes de laudanum liquide dans ce même ſyrop, (ſuppoſé cependant que la maladie ne ſoit encore que commençante) & par-là on prévient les convulſions qui ſurviennent à la ſuite des douleurs. Il pourroit cependant arriver que cela fût encore ſans effet, & que la gencive fût très-rouge & très-enflée : pour lors, il faut la faire ouvrir. Il n'y a pas (*a*) de danger, ſi l'on a ſoin

(*a*) Il faut prendre garde d'ordonner cette ſection mal-à-propos. L'état de la gencive en peut impoſer. L'enfant ſouffre de cette opération, & ſouffrira encore plus (ſi la plaie ſe referme ſans que la dent paroiſſe) lorſque cette dent voudra pouſſer après la ſection refermée. La cicatrice oppoſera une réſiſtance beaucoup plus grande que les chairs dans leur état naturel; & les douleurs qu'occaſionnera la dent comprimée, feront plus que ſuffiſantes pour faire périr l'enfant dans les convulſions. Outre l'honneur du Médecin, que Van-Swieten enviſage, on voit qu'il s'agit auſſi de la vie de l'enfant. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4. pag. 668.

de ne laisser aucune fibre charnue sur l'endroit où la dent presse ; autrement les symptômes augmentent même jusqu'à ce que ces fibres restantes aient été coupées. Lorsqu'on a ouvert la gencive, on bassine la section & les parties voisines avec une éponge fine trempée dans du vind chaud impregné d'un peu de sucre candi.

Il arrive néanmonins quelquefois qu'il reste encore plusieurs fibres sur la dent après la section faite avec le plus d'attention ; & cela est même fréquent lorsque les dents percent d'elles-mêmes sans aucun secours de l'art. Si l'on s'apperçoit donc que l'enfant est toujours aussi malade, lorsqu'on pense que la dent a percé, il faut bien examiner sa bouche, & l'on s'appercevra de la cause qui fait continuer ses douleurs. On coupera ces fibres sans différer. On verra aussitôt l'enfant se calmer & reprendre : au lieu qu'il lui en eût peut-être coûté la vie, si l'on n'eût pas examiné sa bouche.

Autant un léger cours de ventre est utile à la dentition, autant un considérable est nuisible. Les insomnies continuelles abattent. Si, outre cela, l'enfant est épuisé par de nombreuses évacuations, on ne peut attendre que les convulsions & la mort. On peut voir (ch. XI.) par les détails que j'ai donnés sur la diarrhée, dans quels cas elle est trop considérable, & les moyens efficaces dont on doit user pour la guérir.

On voit donc par les détails de ce chapitre :

1°. Quels enfans ont leurs dents à tems & sans difficulté.

2°. Qui sont ceux au contraire qui les ont tard, & avec de mauvais symptômes.

3°. Qu'un pere qui a une maladie, une mere qui s'est livrée à ses passions & a tenu un mauvais régime pendant sa grossesse, ou qu'une nourrice qui n'a pas un lait de bonne qualité, sont cause de la dentition difficile d'un enfant, qui en perd assez souvent la vie.

4°. Combien il est nécessaire d'accoutumer de bonne heure les enfans à se laisser toucher dans la bouche avec un doigt bien propre.

5°. Combien il est important de bien discerner & bien différencier les maladies; & que ce n'est pas d'une sage-femme ni d'une garde-malade qu'il faut attendre ce discernement.

6°. Que les médicamens émolliens ne sont utiles que lorsque la gencive est douloureuse & enflammée.

7°. Que la cervelle d'un lievre, ou le sang de la crête d'un coq noir ne sont pas préférables aux émolliens mentionnés, toujours plus efficaces qu'un hochet de crystal, ou d'os, ou d'ivoire.

8°. On voit aussi quand il faut ouvrir la gencive. Ce seroit une imprudence de le faire au premier période; & au second, on ne doit le faire que lorsque tous les autres moyens sont inutiles.

9°. Qu'il ne faut pas arrêter aussitôt un petit vomissement, ou un foible cours de ventre.

10°. Qu'il ne faut pas rapporter aux dents la maladie d'un enfant qui a déjà vingt dents: car un enfant n'a jamais plus de vingt dents avant sept ans.

CHAPITRE IX.

Des Aphtes.

LORSQUE les enfans ont dans la bouche des pustules qui se couvrent aussitôt d'une croute, ils ont une maladie que nous appellons *des aphtes*.

Ces aphtes sont accompagnés de douleurs, & même deviennent quelquefois mortels; car outre que les enfans crient alors jours & nuits, par rapport à leurs douleurs, ils ne peuvent non-plus téter, & sont par-là exposés à souffrir la faim & la soif. S'ils tétent, les bouts de la nourrice en sont endommagés, & deviennent purulens. Si les aphtes gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler. S'ils se portent jusque dans l'estomac, il s'ensuit un violent vomissement & un hoquet dangereux. S'ils se jettent jusque dans les intestins, le lait que l'enfant a pris ne passe plus dans les secondes voies, mais sort par les selles en dévoiement. C'est pourquoi, si cela dure quelque tems, l'enfant doit en mourir, faute de prendre nourriture.

Les aphtes sont ordinairement de couleur blanche, & diaphanes, ou jaunâtres. Plus la couleur tire sur le noir, plus les aphtes sont dangereux; car tous les boutons de cette derniere couleur sont autant de boutons gangreneux. Plus les boutons sont denses & profonds, plus

la maladie eſt mauvaiſe. Ceux qui diſparoiſſent & reviennent bientôt en plus grande quantité, ſont également dangereux.

Ces boutons ſe différencient auſſi par le lieu qu'ils occupent. 1°. On guérit le plus aiſémeut ceux qui paroiſſent d'abord aux levres, aux gencives, à la langue, à l'intérieur des joues, au palais, à la luette, aux amygdales. 2°. Ceux qui pouſſent aux pharynx, à l'eſtomac, dans les inteſtins ſont très-mauvais. 3°. S'ils ſe portent à la gorge, dans les poumons par la trachée, ils ſont encore plus dangereux. 4°. Mais les plus funeſtes de tous ſont ceux qui après avoir commencé dans les inteſtins ou dans l'eſtomac, montent par l'œſophage & prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le goſier.

Il faut bien différencier ces diverſes eſpeces. On peut voir les premiers, les ſeconds ſe laiſſent appercevoir en partie, & en partie on en reconnoît la préſence par le hoquet & le vomiſſement de l'enfant, ſur-tout lorſqu'il téte, ou par un dévoiement qui laiſſe voir le lait parmi les excrémens. Dans le troiſieme cas, l'enfant eſt enroué, touſſe beaucoup; & ſa voix ſort comme par un tuyau de métal. On préſume le quatrieme cas par la forte fievre, & par les ſelles fréquentes que l'enfant a faites pluſieurs jours de ſuite; par ſon agitation, ſon hoquet, la rougeur extrême de ſa langue, & en ce qu'il ne peut retenir ſon lait.

Les enfans dont on ne tient pas la bouche propre, ſont ſur-tout expoſés aux aphtes, de même que ceux qui prennent un lait trop vieux

où aigre, ou qui s'endorment (*a*) le bout dans la bouche : car il arrive souvent à ceux-ci de s'endormir ayant encore dans la bouche du lait qui devient alors aigre & acrimonieux. On remarque aussi des aphtes à ceux qui ont eu un grand dévoiement lors d'une fievre. Les aphtes se manifestent particuliérement, lorsque les dents veulent percer.

Les aphtes de la bouche sont les plus communs. On peut les éviter en ordonnant à la nourrice de regarder tous les jours la bouche de l'enfant, & de la tenir propre. Le meilleur moyen pour cela est de faire bouillir des feuilles de sauge, bien lavées, dans de l'eau, ou avec de l'eau & un peu de vin de France. On passe cela, & on y délaye un peu de miel purifié. La nourrice y trempe alors un linge dont elle s'entortille le bout du doigt, qu'elle porte doucement dans la bouche de l'enfant çà & là, surtout où elle apperçoit quelques taches blanches.

Si l'on a négligé cela, & que l'enfant ait réellement des aphtes, alors on fait prendre, quatre ou cinq fois par jour, à la nourrice de la poudre dont j'ai parlé, & on la fait boire un peu plus que de coutume. 2°. On mêle ensemble, *Rob. diamor. Rob. dianuc. mel. rosat. ana drachm. semis.* dans quoi on jette quelques gouttes d'acide vitriolique, autant qu'il est besoin pour donner à ce mêlange une saveur légérement acidule. La nourrice bassinera de cela les endroits affectés cinq ou six fois par jour;

(*a*) Cette remarque est de la derniere importance : presque toutes les nourrices commettent cette faute.

quelque-tems après l'avoir fait, elle lui lavera la bouche avec la décoction de sauge, mais toujours avant de lui donner le sein. On peut aussi employer le vitriol blanc, dissous dans de l'eau tiéde, à la dose de quelques grains, penchant ensuite la tête de l'enfant en devant. Les aphtes se passeront sûrement en peu de jours, si on fait comme il faut ce que je prescris ici. Si, outre cela, l'enfant a des tranchées, on emploie la magnésie blanche seule, ou avec un peu de rhubarbe: car il faut avoir grand soin d'émousser les acides & de les faire évacuer aussi-bien que les glaires, dès qu'on en soupçonne dans les premieres voies.

Si les cris subits & violens de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup des aphtes, on fait prendre à la nourrice, une ou deux fois par jour, du syrop de pavot mentionné. Si elle a les seins vuides lorsqu'on lui en fait prendre, on se contentera de deux drachmes. S'ils sont pleins, on peut en donner jusqu'à trois ou quatre drachmes; & l'enfant en sera certainement tranquillisé en tétant. Si l'on ne veut pas que la nourrice prenne de syrop, on peut en toute sûreté donner à l'enfant, une ou deux fois par jour, selon la différence de l'âge; une ou deux gouttes de la panacée du (*a*) Doct. John.

(*a*) Selon M. *Tralles* (*usus opii salub. & noxius*, *sect.* 1. *pag.* 327.) cette panacée liquide n'est autre chose qu'une solution aqueuse d'opium, dont il a probablement pris la description dans l'ouvrage anglois de John, intitulé: *Mystere de l'Opium révélé*. Lond. 1700 8°. On

Riviere

Riviere n'a pas hésité de donner à son fils un grain entier de laudanum, & avec grand succès. Le médicament que propose Boyle contre les aphtes, est très-bon, comme les expériences l'ont prouvé. On prend du jus de grande joubarbe, à la dose de quelques demi-onces, avec autant de miel: lorsque cela a bouilli, on y jete assez d'alun pour donner au mêlange une saveur légerement acerbe; & on en bassine les aphtes toutes les heures. La fiente de poule, délayée dans du vin blanc de France, & filtrée, est aussi un bon moyen. On en bassine souvent les lieux affectés avec un linge très-tendre.

Si l'enfant a encore quelque lésion à la bouche après que la croûte des aphtes est tombée, on lui bassine les lieux avec du mucilage de coin, ou seul, ou mêlé avec autant de syrop de grande joubarbe.

Si les aphtes sont internes, ou se sont portés à l'estomac & aux intestins, on prend du jus de raves cuites sous la cendre; on y mêle un peu de miel rosat, & on en fait prendre souvent une cuillerée à café à l'enfant: ou l'on mêle une décoction de carottes jaunes, avec un peu de miel rosat; & on en use de même. On peut

fait dissoudre huit onces d'opium dans deux livres d'eau de pluie, & on passe cela: *c'est la panacée liquide*. Celle qui est solide se prépare en tirant du résidu de la premiere une teinture aqueuse qu'on réduit à consistance d'extrait. John Jone a imaginé cette panacée, croyant que le principe dangereux de l'opium ne résidoit que dans la partie résineuse, dont l'eau ne se charge pas apparemment, selon lui. M. Murray pouvoit dire sans risque que cela est faux.

aussi prendre une demi-once de graine de lin écrasée, la faire cuire dans une livre d'eau jusqu'à consistance de syrop, que l'on filtre, pour y mêler ensuite deux onces de miel rosat, & s'en servir de même. Mais la nourrice doit en même-tems prendre soigneusement de la poudre mentionnée ci-devant pour atténuer son lait.

Lorsque les croûtes des aphtes commencent à partir par les selles, il est tems de donner à l'enfant un léger purgatif qui fortifie aussi les intestins. Le syrop de rhubarbe seul, ou mêlé avec quelques grains de rhubarbe en substance, est très-utile pour ces vues. *Voy. le* 10ᵉ *art.* de la diarrhée.

La prudence exige qu'on ne donne qu'un très-foible purgatif à chaque fois, & toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive un effet marqué: car les intestins sont très-sensibles lorsque les croûtes sont tombées; de sorte même qu'une très-petite dose du purgatif produit un très-grand effet. Si on apperçoit le moindre signe d'une dissenterie rouge, on donne soigneusement à l'enfant une émulsion faite de gomme arabique, ou un breuvage fait de gruau de millet, cuit dans du lait & de l'eau.

♃ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites bouillir Eau, *deux livres.*
Ecrasez-y - - - - Amandes douces pelées, *une once* (a)

(a) L'émulsion de gomme arabique de la Pharmacopée d'Edimbourg, pourroit être d'un avantage plus marqué.

CHAPITRE X.

Des Convulsions & de l'Eclampsie.

LES enfans sont fort sensibles, & ont aisément les nerfs entrepris. Ces attaques nerveuses sont proportionnément plus vives chez eux que chez les adultes. D'ailleurs la quantité d'humeurs dont ils abondent, rend leurs nerfs incomparablement plus foibles. Outre cela ces nerfs sont couverts d'une tunique très-fine, & par conséquent très-susceptible d'irritation. C'est-là ce qui rend les enfans si sujets aux mouvemens convulsifs.

Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, & que le visage devienne bleu, nous appellons cette attaque (*a*) *éclampsie*. Cette maladie a par conséquent beaucoup d'analogie avec l'épilepsie; & les Médecins l'ont appellée par cette raison *épilepsie des enfans*. Hippocrate l'appelle *éclampsie*.

(*a*) J'ai conservé le mot d'*éclampsie* dont se sert Hippocrate, pour caractériser cette maladie. Voyez Foës, *Œconom. Hippocrat.* au mot ἐκλάμπειν. L'habile Traducteur Allemand dit que sa langue ne lui a fourni aucun mot convenable pour rendre le Suédois *Hiertsprång*, *cordis subsultus*. Ce sont cependant deux mots réellement Allemands dans un, & qui ne sont pas rendus par *Iammer*, *angor ærumna*, qu'a choisis M. Murray. Du reste, le mot d'éclampsie exprime bien l'idée de l'Auteur.

La maladie semble très-dangereuse : & il n'est réellement pas toujours si aisé d'en faire cesser les attaques, ni de les prévenir. Ainsi il est nécessaire de savoir quand on a lieu de les craindre. On a raison de les craindre lorsque l'enfant sourit pendant le sommeil, mais sur-tout lorsqu'il veille. Ce signe n'est cependant pas si grave en lui-même : mais si outre cela l'enfant ne fait pas de selles convenables, s'il a de la fievre ou des tranchées, ou de la difficulté à uriner; si ses dents poussent, ou que la nourrice se soit chagrinée ; si l'on a mal-à-propos appliqué quelque topique à l'enfant contre la galle, s'il est tourmenté de vers, il faut être très-attentif; l'éclampsie pourra se manifester.

Dès qu'il commence à agiter les yeux, qu'il les tourne fixément vers le front, le nez, & que son visage devient bleu, il est déjà pris de la maladie. L'attaque entreprend ou tout le corps en même-tems ou les membres l'un après l'autre. L'enfant serre les mâchoires, ou a la bouche pleine d'écume. Après un tems plus ou moins long, cela cesse ; il survient un profond sommeil ; l'enfant s'éveille & paroît assez bien. Mais si l'on ne fait pas cesser la cause du mal, il en est encore pris le lendemain, ordinairement à pareille heure ; ce qui récidive encore le troisieme jour. Alors la maladie cesse pour quelque-tems : cependant elle reprend aisément, soit par la cause primitive, soit par toute autre qui peut ébranler le genre nerveux. Elle ne se termine pas non plus toujours aussi heureusement : la mort en est souvent la derniere scène.

Chaque attaque de cette maladie a deux périodes. Le premier est celui des mouvemens convulsifs. Le second, celui du profond sommeil, accompagné de (*a*) râlement. C'est à ce période qu'arrive la mort. Comme les enfans sont étendus dans ces attaques de même que des gens frappés d'apoplexie, on dit que ces enfans meurent de cette derniere maladie. Voilà pourquoi nos feuilles périodiques de Suéde font mention de tant d'enfans morts d'apoplexie, qui réellement ne sont péris que d'éclampsie.

Les causes de l'éclampsie sont assez nombreuses & très-différentes. Il est essentiel de bien discerner la vraie cause dans un cas actuel, si l'on veut opérer avec succès. Il ne s'agit pas de savoir comment en général on doit guérir la maladie, mais comment on peut tirer un enfant de danger, en supposant cette cause déterminée. Je vais donc différencier les especes de la maladie par les causes; montrer comment on doit les chercher, & comment on les fait cesser chacune en particulier.

(*a*) Quelque danger que semble d'abord présenter cette maladie en général, il n'est pas si grand dans nos climats tempérés que dans les pays chauds, dit M. Murray, où la maladie est aisément suivie d'un *tetanos* ou *opisthotonos* chez lès enfans, par rapport à leur extrême sensibilité. Or, il n'est presque pas possible de donner de secours contre ces deux derniers accidens. Voyez Hillary, *Observations sur les changemens de l'air & les maladies de Barbados* pag. 240 Edit. Angloise.

Premiere Espece.

Un enfant nouveau né doit faire trois ou quatre selles par jour ; autrement son méconium n'est pas évacué en assez grande quantité. Ce qui reste devient acrimonieux, irrite les intestins & cause l'éclampsie. On voit donc aisément par-là quand cette premiere espece peut avoir lieu, & qu'un lavement suffit pour la guérir. On prend pour cela six cuillerées de lait tiéde, quatre cuillerées d'huile d'olive & un peu de sucre. Mais on obvie encore mieux à tout inconvénient avec l'électuaire de manne mentionné à l'article de la constipation.

Les enfans même plus âgés peuvent aussi être tourmentés des suites d'une constipation opiniâtre. La cause des douleurs sera ou la dureté ou l'acrimonie des excremens qui fatiguent les intestins. On s'informe alors de la nourrice ou de la garde, si l'enfant depuis un ou plusieurs jours n'a pas fait de selles. On tâte doucement l'abdomen ; on examine s'il est tendu & si l'on y sent quelque dureté. Dans ces cas-ci, on prescrit le lavement mentionné ou l'électuaire de manne, ou un peu de syrop de rhubarbe, avec autant d'huile d'amandes douces tirée à froid, ou de bonne huile d'olive, & un peu de sucre. On bat cela ensemble & on en donne à l'enfant une ou deux cuillerées à café toutes les trois heures jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelques mouvemens dans le bas-ventre, & que les selles paroissent. La rhubarbe fortifie les intestins, & leur donne le ton nécessaire pour se décharger

des matieres excrémenteuſes. Le ſucre amollit les matieres, & l'huile lubréfie les inteſtins. Voilà pourquoi pluſieurs Médecins prétendent qu'on doit donner tous les jours aux enfans, pendant quelque-tems, un peu d'huile d'olive au matin, lorſqu'ils ſont diſpoſés à être conſtipés. Je ne m'en ſers ordinairement que pour procurer un ſoulagement momentané, parce que l'uſage continué (*a*) en eſt dangereux, en ce qu'il relâche extrêmement l'eſtomac, affoiblit le mouvement périſtaltique des inteſtins, & donne même par-là lieu aux conſtipations.

Seconde Eſpece.

Cette maladie a auſſi lieu chez les enfans à la ſuite des tranchées : cette cauſe eſt des plus fréquentes. Les enfans ont des tranchées lorſque le lait qu'ils prennent n'eſt pas bon, ou quand on leur en donne trop, ce qui arrive ſouvent, dans l'intention de (*b*) les endormir ; ou ſi leur eſtomac & leurs inteſtins trop foibles ne font pas de bonnes digeſtions. Il eſt poſſible qu'un enfant ait des tranchées ſans que la nourrice en ſoit cauſe. C'eſt ce que j'ai vu ſans replique. Deux enfans, l'un fort & l'autre foible, tétoient la

(*a*) Voyez ce que Tiſſot a dit ſi ſenſément ſur l'abus qu'on fait de l'huile dans ces cas-là. Avis au peuple, *édit. de Lyon*, pag. 463.

(*b*) Il vaut beaucoup mieux frotter doucement le creux de l'eſtomac & le dos de l'enfant quand on le met au lit : on lui fait, par cette manœuvre, rendre les vents qu'il peut avoir dans le ventricule, & il s'endort promptement.

même nourrice : ni l'un ni l'autre ne prenoit plus de lait qu'il ne lui en falloit. L'enfant fort se trouvoit très-bien, & le foible étoit tourmenté de tranchées continuelles, rendoit des excrémens verdâtres, & se trouvoit dans un état de débilité aussi grand que s'il eût eu une mauvaise nourrice, quoiqu'après cela on lui eût donné une nourrice pour lui seul. Il fut cependant guéri ; mais lui & la nourrice qu'on lui donna durent prendre long-tems des alimens appropriés à son état ; & il ne reprit de santé qu'à proportion de l'augmentation de ses forces.

Si les tranchées sont la cause de cette seconde espece, il faut pareillement donner un lavement à l'enfant au moment de l'attaque. Il seroit inutile de tenter de lui donner quelque chose par la bouche parce qu'alors il ne peut avaler. Mais dès que l'accès est passé, la nourrice prendra, plusieurs jours de suite, quatre ou cinq fois de la poudre pour les nourrices, (*Voyez* Chap. des Tranchées.) autant qu'il en tient sur la pointe d'un couteau ; & on fera pour l'enfant ce que j'ai ordonné au même chapitre.

La nourrice & l'enfant continueront ces médicamens, jusqu'à ce que les excrémens de l'enfant aient pris une couleur naturelle. Outre cela, la nourrice suivra le régime que j'ai prescrit pour elle au même endroit, pour éviter à l'enfant le cas de récedive.

M. Zimmermann, dans les Mémoires de Zurich, fait mention d'un enfant qui, les six premiers mois de sa naissance, eut des convulsions continuelles, & l'éclampsie, dont les

retours ne cesserent que lorqu'on eut cessé de lui donner de la boullie.

Troisieme Espece.

Si la nourrice s'est fort fâchée, & qu'ensuite elle donne le sein à l'enfant, il pourra être pris sur le champ de la maladie. Aucune passion ne fait sur l'enfant d'effet plus mauvais & plus dangereux que les coleres secretes d'une nourrice. C'est aussi une passion qui fait le mieux se cacher. Mais la vivacité des regards, la pâleur & la rougeur alternative du visage, le changement & la précipitation de la parole donnent lieu de soupçonner la cause du mal. On en est encore plus sûr, lorsqu'on voit un enfant, bien portant peu auparavant, devenir jaune, ou vomir aussitôt qu'il téte, se plaindre par des cris, s'agiter, se tourmenter pendant le sommeil, & tomber enfin dans une éclampsie décidée; car s'il vomissoit pour n'avoir que trop tété, il seroit après cela soulagé. Il est de la prudence de s'informer des gens de la maison de ce qui peut s'être passé. Il périroit certainement plus d'enfans des mouvemens coleres des nourrices, si la (a)

(a) Cette réflexion sensée fait voir combien les enfans courent de risques dans des mains étrangeres, & souvent très-éloignés de la maison paternelle. Sera-t-on surpris d'apprendre la mort inopinée d'un enfant qui peu auparavant se portoit bien? J'ai tous les jours sous les yeux l'enfant d'une voisine assez riche, que des chagrins domestiques mettent très-souvent en colere: malgré tous les soins de la mere, qui nourrit elle-même & se prive de tous les plaisirs pour le bien-

crainte qui décele ces mouvemens ne les arrêtoit.

J'ai dit au chapitre des nourrices, ce qu'il y a à faire lorſque la nourrice s'eſt irritée ou effrayée, afin que l'enfant n'en ſouffre pas. Si le mal vient donc de cette cauſe, il faut donner un lavement à l'enfant. Lorſque l'accès eſt paſſé, on lui voit faire une bonne ſelle que l'on peut ſoutenir prudemment avec les purgatifs que nous avons déjà indiqués. La nourrice fait auſſi uſage des médicamens & du régime preſcrits dans le chapitre qui la concerne. Si, malgré cela, l'enfant paſſe encore la nuit ſui-

---

être de ſon fils, il eſt foible, languiſſant, plus ſouvent malade qu'en ſanté; à deux ans & demi il ne ſe ſoutient pas. D'où cela vient-il? Du mauvais lait qu'il prend, quoique d'une mere très-ſaine. Voici un autre exemple, qui donne tout à craindre aux meres qui ne nourriſſent pas, ou qui ne ſavent pas ſe modérer. Deux nourrices allaitoient chacune un jumeau dans une même maiſon, & ne s'accordoient pas entr'elles. Celle qui nouriſſoit le plus foible, lui donna un jour le ſein après un mouvement de colere. L'enfant ſe trouva auſſitôt ſi mal, qu'il ne pouvoit plus remuer ni bras ni jambes : il pâlit ſans jetter un cri, comme ſuffoqué. On fit promptement chauffer du vin de Rhin, (tout autre bon vin blanc peut y ſupléer dans lequel on trempa des linges dont on enveloppa l'enfant. Il revint de cet état, & on lui donna une nourrice plus modérée. En général, les femmes ſont beaucoup plus irritables lorſqu'elles nourriſſent : il faut donc éviter de les chagriner, ou l'on expoſe la vie de leur enfant. En vain preſcrira-t-on des médicamens à une nourrice dont le genre nerveux eſt ſans ceſſe, ou très-ſouvent irrité. Une mere expoſée à cela de la part d'un mari, doit renoncer à nourrir.

vante sans repos, s'agitant pendant le sommeil, on lui donnera quelques gouttes de syrop de pavot mentionné : le second jour il prendra un lavement; deux heures avant le moment où la maladie l'a pris le jour précédent.

Une mere ou une nourrice ne doit pas donner le sein à son enfant après un transport de joie considérable & inopiné ; car l'expérience a prouvé qu'il est mort d'éclampsie des enfans qui avoient pris le sein dans cette circonstance.

Les enfans y sont encore exposés, s'ils tétent lorsque (*a*) les regles surviennent à la nourrice :

(*a*) Quelle que soit l'autorité de notre Auteur, le conseil de Van-Swieten ne paroît pas moins important. « On demande, dit-il, à une nourrice qu'on veut prendre, si elle a eu ses regles lorsqu'elle allaitoit, & l'on pense qu'elle ne doit pas être admise si elle dit que oui. J'ai vu changer six fois de nourrice en un an pour cette seule cause. Mais dans ce cas-ci j'ai coutume d'examiner soigneusement & la personne & le lait. Si je n'apperçois aucune altération dans la santé ni dans le lait, je m'oppose au changement, en supposant néanmoins que le lait soit suffisant pour la nourriture du sujet. Il faut faire attention que les nourrices se troublent dès quelles s'apperçoivent de leurs regles, par la crainte qu'elles ont d'être changées ; ce qui altere le lait aussitôt : au lieu qu'en leur parlant avec douceur ; & en leur promettant de les garder, on voit aussitôt la joie paroître sur leur visage, & il ne résulte aucun dérangement. Je puis assurer de bonne foi que je n'ai jamais apperçu le moindre dommage des regles sous les conditions mentionnées, & en s'y prenant avec les nourrices comme je l'ai dit ; il y a beaucoup plus à craindre du changement », tom. 4. page. 597. D'après les deux opinions de ces habiles Médecins, on voit que ce sont les circonstances individuelles qui doi-

il eſt nombre d'obſervations qui le prouvent. La raiſon eſt ſans doute que cette évacuation cauſe beaucoup de douleur & de coliques à la nourrice, ou que les femmes ſont beaucoup plus ſenſibles dans ces momens-là. Quoiqu'il en ſoit, il eſt eſſentiel qu'un enfant ne téte plus une pareille nourrice. La maladie qui eſt arrivée à l'enfant ſe paſſera, moyennant un lavement, & en faiſant prendre après cela un peu de ſyrop de pavot mentionné.

Quatrieme Eſpece.

Si la dentition ne va pas bien, & que le ventre ne ſoit pas alors un peu relâché, la maladie pourra attaquer l'enfant : cependant les mouvemens ſpaſmodiques ſe font plus appercevoir au viſage qu'ailleurs, dans ces circonſtances. J'ai fait voir au chapitre de la Dentition, comment on pouvoit reconnoître cette cauſe : on y a vu des avis utiles, tant pour prévenir que pour guérir le mal ; car auſſi long-tems que le mal dure, il n'y a rien à adminiſtrer qu'un lavement. Mais ſi l'enfant crie continuellement, s'agite pendant le ſommeil, ou ne peut pas dormir, & que la maladie ſoit encore à ſon commencement, ſans fievre déterminée, on peut, ſans riſque, donner à l'enfant une goutte de la panacée de John, ou un grain de laudanum de Sydenham, ſous forme fluide convenable. On

---

vent régler la conduite du Médecin. J'ai été ſurpris que l'habile profeſſeur Murray n'ait pas parlé ici du ſentiment de Van-Swieten.

peut être sûr de prévenir par-là l'éclampsie ; sur-tout si on réitere une ou deux fois la dose avec prudence, sous l'inspection d'un médecin, en cas qu'il soit besoin de le faire, dans la crainte de récidive. Mais s'il y a réellement de la fievre, on passera à la saignée, ou l'on fera usage des sangsues. Voyez le chapitre de la Dentition difficile.

Cinquieme Espece.

Il est aisé de reconnoître la cause de la maladie, lorsqu'on a répercuté une galle, soit en exposant l'enfant au froid, soit en le frottant avec un topique. Pendant l'accès, il ne faut qu'un lavement : lorsqu'il est passé, il est essentiel de faire prendre tous les jours à la nourrice un peu de fleur de souffre dans de l'eau tiede : ou, toutes les deux ou trois heures, plein une cueillier à bouche de la mixture suivante.

℞ Camphre, *demi-drachme.*
Sucre Blanc, } *de chaque une dracm.*
Mucilage de gom. arab. }
Broyez cela dans un mortier, & ajoutez :
Eau de fleur de Reine-des-prés, *six onces.*
Syrop de framboise (*a*), *quantité suffisante.*
Mêlez le tout.

(*a*) L'Auteur dit *Syrop de baies de Norland.* Voici ce que dit à ce sujet l'habile Traducteur Allemand. « C'est ainsi que Linnée, dans sa matiere Médicale, *éd.* 2 *n.* 268. appelle les baies d'un arbrisseau particulier aux pays du

Outre cela on tâche de faire prendre à l'enfant, une ou deux fois par jour, un ou deux grains de musc (*a*) bien trituré, avec dix grains de sucre. Si la galle reparoît, l'enfant est aussitôt hors d'affaire pour cette fois-là : ou bien on fait mettre à l'enfant des linges d'un galleux, pour faire revenir la galle. *Voy.* Sauvage, *Nosolog.* t. 3. p. 431. Je dirai plus bas, dans un chapitre particulier, comment on doit prévenir ou guérir la galle.

Sixieme Espece.

Dans les cas de petite-vérole, de rougeole, de fievre Scarlatine, les enfans sont quelquefois pris d'éclampsie peu de tems avant l'éruption. Mais rarement il y a pour lors quelque danger à

nord, *rubus arcticus*, & qui a beaucoup de rapport au framboisier ordinaire. Sa vertu rafraîchissante & la saveur agréable de son fruit, surpasse de beaucoup celle du nôtre. Voyez-en la figure, *flora danica*, fascicul. 9. tab. 488. On envoie ce fruit confit de Norland en Suéde, & on en prépare un vin fort agréable. L'Auteur ordonne souvent ce fruit, dans cet ouvrage, comme cordial. On y suppléera, si l'on veut, par les framboises ordinaires, soit en syrop, soit autrement. Linnée a donné en 1762, dans les Mémoires de Stockholm, la maniere dont on doit cultiver cet arbrisseau dans les jardins ». Ne dégénéreroit-il pas dans nos climats plus chauds ?

(*a*) Le julep musqué dont j'ai fait mention dans ma traduction du Traité des Fievres de Grant, seroit au moins aussi utile. J'en ai plusieurs fois tiré les plus grands avantages comme calmant, dans des circonstances où l'éther avoit échoué.

craindre de ces attaques; c'eſt au contraire un ſigne que la petite-vérole eſt d'un bon caractere ; il ne faut alors faire attention qu'à la maladie principale. J'en parlerai dans des articles particuliers. Il ſuffit donc de ſavoir que l'enfant n'a pas eu la petite-vérole, &c. qu'il court des petites-véroles, &c.; que la contagion a pu être apportée au logis de maniere ou d'autre, & que l'enfant a déjà eu, dans les trois jours, une fievre accompagnée de ſymptômes qui annoncent cette fievre éruptive. D'ailleurs, on doit être tranquille lorſqu'on eſt prévenu que dans ce cas-là l'éclampſie eſt de bon augure. On m'a cependant rapporté l'exemple d'un enfant mort d'éclampſie après l'érupion.

Septieme Eſpece.

Si les vers ſont la cauſe de la maladie, l'éclampſie eſt alors très-violente & ſujette à reparoître ſouvent. Il eſt heureux que les enfans qui ne vivent encore que de leur lait, ne ſoient pas expoſés à cette eſpece : car je n'ai jamais obſervé de ſigne de ver chez les enfans que lorſqu'ils avoient pris avec le lait quelqu'autre nourriture. Cette eſpece eſt extrêmement difficile à différencier. En effet, j'ai ſouvent remarqué des vers chez des enfans très-ſains & très-robuſtes. Ainſi, l'on ne peut tirer aucune induction certaine de l'état du viſage. Cependant ſi l'on s'apperçoit que l'enfant ſe frotte ſouvent le nez, qu'il s'agite pendant le ſommeil, ou qu'alors il ſe faſſe entendre comme s'il vouloit avaler quelque choſe; s'il a une haleine forte

ou aigre, la bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin ; si la couleur de son visage change alternativement ; s'il a tantôt du dégoût, tantôt une envie de manger si grande, qu'il tombe en foiblesse dès qu'il ne peut prendre à l'instant quelque chose qu'il desire ; s'il a l'estomac dur & gonflé hors du tems ordinaire des repas ; si le sucre ou autre chose d'une saveur douce lui font mal ; s'il est bien dans un instant, malade bientôt après, & qu'il se plaigne de l'estomac ou de colique vers le nombril ; s'il est pris d'une fievre ou d'un vomissement qui se passe en grande partie rapidement, & revienne une autre fois aussi inopinément sans cause manifeste : alors on ne peut douter de la présence des vers, sur-tout si avant cela il a déjà lâché quelques vers. J'ai toujours vu le nombril *prominer* pendant les attaques d'éclampsie chez les enfans pris de cette maladie à la suite des vers.

Autant cette espece est violente, autant il est aisé d'en faire cesser les attaques. Il ne faut dans le moment que donner un lavement de lait tiéde, à l'enfant, où l'on aura jetté quelques grains de sel, si l'enfant est constipé ; autrement il n'en faut pas. Il ne faut y joindre ni huile, ni miel, ni sucre par le bas, parce que les vers ne se plaisant pas à ces médicamens, comme l'expérience le fait voir ; ils se porteroient plus haut dans les intestins. Mais quoique ces attaques cessent aisément par le moyen d'un lavement, la guérison n'en dure pas long-tems si les vers ne sont pas chassés dehors. La maladie reparoît dès qu'ils se font sentir de nouveau à l'enfant. Il ne faut donc pas tarder à faire en sorte de

les expulſer; autrement les vers augmenteront le danger en ſe fortifiant & en ſe multipliant. J'ai traité fort au long cette matiere dans un chapitre particulier. Je me contente donc de dire ici que les petits enfans doivent prendre tous les jours du miel & manger des carottes fraîches lorſqu'on peut en avoir. Les enfans plus âgés boivent d'une eau minérale, ſur-tout amere. S'ils ont de la répugnance à la boire, on peut les exciter à en prendre, en jettant au fond du vaſe quelque ſucrerie qu'on leur fait eſpérer d'avoir s'ils boivent bien. Quant au petits vers blancs qui ſe nichent au bas dans les cellules des inteſtins, on les détruit aiſément avec des lavemens d'eau minérale tiede : on y ajoute un peu de ſel, ſi l'on s'apperçoit que le premier n'ait pas procuré de ſelle. Les vers ne ſe détruiſent pas tout d'un coup : il faut ſouvent recommencer la cure. Voyez le chapitre *des Vers*.

Huitieme Eſpece.

J'ai auſſi vu des enfans pris d'éclampſie pendant les accès des fievres intermittentes. Comme dans ces cas là l'éclampſie reparoiſſoit au retour des accès, & finiſſoit à la ceſſation de la fievre, je regardai cette eſpece comme ayant ſa cauſe dans la fievre même : un lavement calmoit auſſitôt l'attaque; mais dès que l'enfant commençoit à ſe ravoir un peu, après l'accès, je lui donnois avec prudence un très-doux vomitif, tel que je l'ai écrit à la fin du chapitre de la Coqueluche. Dès que le vomitif avoit opéré, j'employois le quinquina.

Neuvieme Espece.

Mais il y a plus d'exemples d'enfans pris d'éclampsie à la suite de la présence de la pierre. Il est vrai que chez nous on voit rarement la pierre chez les enfans ; & elle est d'autant plus difficile à reconnoître, que les enfans ne peuvent exposer leurs besoins & leurs maux. On peut présumer la présence d'une pierre dans la vessie, si l'enfant crie en urinant ; si l'urine sortant avec douleur & abondance s'arrête subitement ; si l'on sait que le pere ou la mere, ou tous les deux sont sujets à la goutte, aux maladies articulaires, ou à la pierre, on est plus sûr dans les conjectures. Mais si en portant le doigt dans le rectum vers la vessie, on sent quelque chose de dur & de movible, on est encore plus certain : la chose est enfin moins équivoque lorsqu'on sent la pierre avec la sonde.

Il faut ouvrir la veine (*a*) pendant l'accès, & employer divers lavemens. D'abord on prendra quelques cuillerées de lait tiede, autant d'huile, & un peu de sucre : après cela on employera l'huile seule. On appliquera aux endroits douloureux, en dessus & en dessous, deux vessies remplies à moitié de graines de lin écrasées, d'un peu de safran & de lait qu'on aura fait cuire ensemble. On les changera dès qu'elles com-

(*a*) Tous ces remedes ne sont que palliatifs. Le plus sûr est d'en venir à l'opération avant que la pierre augmente de volume. Voyez de Haën, sur l'utilité du *raisin d'ours.*

menceront à se refroidir. Les demi-bains sont aussi fort utiles. Intérieurement on fait prendre un lait adoucissant, fait d'une infusion de fleurs de mauve, d'huile d'amandes douces, de jaunes d'œufs & d'un peu de syrop de pavot de Londres. Voici les doses :

Infusion, *six onces.*
Huile, *une once.*
Jaune d'œuf, *un demi.*
Syrop, *deux gros.*

On agite bien cela dans une bouteille de verre, & on en fait boire peu à peu à l'enfant jusqu'à ce qu'il soit soulagé.

Dixieme Espece.

J'ai déjà fait voir combien il étoit préjudiciable que la nourrice ou d'autres personnes fissent prendre à l'enfant de la thériaque, du diascordium, du philonium, ou autres médicamens qui contiennent de l'opium, vu l'abus qu'on en peut faire avec les enfans, qui ne peuvent en soutenir qu'une dose extrêmement foible, & en périssent souvent, ou au moins en éprouvent des convulsions. Nous en avons les exemples les plus tristes. Mais il est fort difficile de deviner cela lorsqu'on a commis cette imprudence, que l'on a soin de taire. Il faut donc d'abord s'informer soigneusement des gens de la maison, s'il en ont connoissance. Voici comment on pourra conjecturer que la chose est arrivée. Les effets généraux que l'opium produit sur le corps,

ſe réduiſent à ceux-ci il cauſe des chaleurs; rend le pouls très-fréquent, auſſi bien que la reſpiration, qui outre cela, devient encore difficile; il fait ſuer, & la ſueur a ſouvent l'odeur du médicament; il ſuprime les ſelles, les urines, rend le viſage bouffi & rouge, pouſſe le ſang à la tête, y cauſe de la douleur & de la peſanteur, rend les yeux hagards, cauſe une eſpece de *coma vigil*, ou une grande envie de dormir ſans ſommeil, & quelquefois un vrai ſommeil accompagné de ſonges & d'agitation.

Cependant ces ſignes ne ſont pas encore une preuve déciſive de l'adminiſtration imprudente de l'opium. Mais ſi l'on découvre la vérité, il faut, ſans tarder, faire prendre à l'enfant de l'eau tiede avec du beurre ou de l'huile, & lui tenir prudemment le bout poilu d'une plume trempée dans l'huile, à l'entrée du goſier, pour ſolliciter un vomiſſement. Si cela ne réuſſit pas, on donne un lavement avec du ſel; on frotte les pieds de l'enfant avec une broſſe un peu ferme: on y applique un ſinapiſme qu'on laiſſe juſqu'à ce que la peau devienne rouge; on lui baſſine la tête avec du vinaigre chaud, & on lui en tient de fort ſous le nez avec une éponge. Si l'on peut ouvrir la veine, c'eſt un avantage. Il vaut encore mieux mettre des ſangſues au cou, aux tempes. Si tous ces moyens ſont ſans effet, on pourra peut-être hazarder intérieurement les acides, ſur-tout le vinaigre de vin, au cas que l'enfant en veuille prendre quelques gouttes; ce qui eſt fort douteux, malheureuſement. Il n'y a cependant pas de

moyen plus efficace pour arrêter les suites fâcheuses de l'opium, & des autres poisons végétaux que les enfans plus âgés prennent quelquefois sans en savoir le danger ; tels que la jusquiame, les baies de la bella donna, & autres semblables : ce qui est ordinairement suivi de convulsions effrayantes. Si l'on peut parvenir à faire avaler quelques gouttes de vinaigre, on donnera ensuite un vomitif.

AUTRES ESPECES.

Je ne parlerai pas ici de l'éclampsie qui arrive à la suite d'un virus vénérien. On verra cela dans le chapitre que j'ai destiné au traitement de ces maladies. Je passe aussi sous silence celle qui arrive faute de nourriture, lorsque la nourrice cache qu'elle ne peut allaiter. On y remédie aisément, en changeant de nourrice. On doit rapporter ici celle qui a lieu à la suite d'évacuations considérables, soit par le haut, soit par le bas. On y remédie en faisant cesser ces évacuations. Voyez les chapitres *du Vomissement & de la Diarrhée.* Les Médecins disent que les enfans sont encore exposés à cette maladie, lorsqu'ils avalent quelques gouttes de sang après qu'on leur a coupé le filet. Mais un doux vomitif, ou un peu de syrop de rhubarbe & un lavement obvient à tout inconvénient. Il est dangereux de chatouiller les enfans ; les convulsions & l'éclampsie peuvent en être la suite ; ils peuvent même en mourir. Voy. Van-Swieten, t. 3. *de Epilepsia* ; & Robinson *on the sple en* (mal de rate) p. 148.

On obſerve en général :

1°. Que la ſeconde, troiſieme, quatrieme & ſeptieme eſpeces ſont les plus communes.

2°. Qu'il faut ſaigner ſi l'enfant eſt fort, & s'il a plus d'un an, en ſuppoſant qu'il n'ait pas été épuiſé par d'autres maladies. Mais les ſangſues ſont encore plus avantageuſes.

3°. Qu'il faut tenir quelque choſe dans la bouche de l'enfant, de peur de léſion à la langue.

4°. Que les lavemens ſont les moyens curatifs les meilleurs lors des accès. Ce qu'on fait prendre par la bouche, revient ordinairement ; & ſi l'accès eſt violent, les enfans ne peuvent rien avaler. Un bain tiede eſt en général efficace, il appaiſe les mouvemens convulſifs; de ſorte que pendant ce tems-là, on peut faire prendre quelque choſe.

5°. J'ai auſſi obſervé un avantage extrême de faire envelopper le corps de l'enfant dans un linge chaud, imbibé de bon vin de Rhin, lors de l'accès. Les pauvres gens peuvent appliquer ſur le creux de l'eſtomac un linge chaud mouillé dans de l'eau-de-vie.

6°. La verveine portée au cou de l'enfant n'eſt pas un moyen préſervatif. J'en ai vu un grand nombre attaqué malgré ce phylactere ou cette amulette.

Il y a des peres & meres qui craignent que leurs enfans ne deviennent enfin épileptiques à la ſuite de pluſieurs récidives d'éclampſie : je dois leur dire, pour les raſſurer, que cette maladie diſparoît avec les années, à pro-

portion que les enfans prennent plus de forces ; car, à mesure que les années & les forces augmentent ensemble, la sensibilité des nerfs diminue aussi ; & ce n'est que l'extrême sensibilité des nerfs des enfans qui les rend sujets à cette maladie. Voyez Haller, *Physiolog. t. 4.* page. 293, 294.

On doit soigneusement observer ce qui arrive aux enfans avant, pendant, & après chaque accès, & remarquer si l'accès se termine par un vomissement ou une diarrhée ; ou si l'on peut découvrir quelque chose dans le boire, le manger ou autres circonstances, qui puisse rendre les attaques plus ou moins graves ; ou quelle est la cause qui rend les invasions plus ou moins fréquentes. Si le Médecin à qui l'on confie le soin de l'enfant, découvre quelque chose de semblable, il a par-là des lumieres qui le conduisent plus promptement à son but. Ceux mêmes qui ont soin de l'enfant & qui n'ont pas un Médecin à leur disposition, peuvent voir par ces observations comment & pourquoi ils doivent suivre de près l'enfant, & ce qu'ils ont au moins à commencer en attendant des secours. Si, par exemple, on observe que les attaques viennent tous les quatorze jours, & se terminent chaque fois par un vomissement ou une diarrhée, il est aisé de voir qu'en donnant dans le premier cas un vomitif à l'enfant, dix jours après l'attaque ; ou un purgatif modéré dans le second cas, pendant deux ou trois jours, après le même tems, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de matiere dans les premieres voies, on évitera probablement les rechûtes. Si l'on a

remarqué que les attaques n'arrivent que tous les mois, on a par-là de bonnes raisons pour examiner si la nourrice n'est pas prise alors de ses regles, & on en prend une autre, si cela est: car une nourrice, dans cet état, ne peut qu'être extrêmement sensible; & la moindre chose la fâche & la chagrine; ce qui tourne toujours au préjudice de l'enfant. Si l'on remarque, quelques jours avant les attaques, que l'enfant a la bouche forte & mauvaise, on apprend par-là qu'il a des vers ou l'estomac sale; & l'on prend le régime & le traitement convenable. L'expérience des âges postérieurs apprendra ce que l'on doit attendre du *dictam blanc* ou *fraxinelle*, dans les cas d'épilepsie. Storck (*a*) en a fait beaucoup d'éloges (*de flammula jovis*, *Viennæ* 1769, ch. 2.) Backer loue les fleurs de cresson de prés (*cardamine pratensis*) à la dose de demi-gros chaque fois. Voyez les Transactions Médicales, par le Collége des Médecins de Londres.

(*a*) Les expériences de Storck n'ont cependant pas été toutes heureuses; ce qui prouve que les spécifiques ne sont bons que dans des cas particuliers. Backer n'a pas été le premier qui se soit servi des fleurs de cresson dans ce cas-ci; & l'on échoue avec ce remede comme avec tous les autres, qui n'en sont pas moins anti-épileptiques pour quelques individus. De Haën fait à cet égard des réflexions fort sensées.

CHAPITRE XI.

De la Diarrhée.

AVANT de paſſer à ce qui regarde proprement les enfans, je ferai quelques obſervations generales ſur cette maladie.

Nous appellons *Diarrhée*, des ſelles plus délayées & plus fréquentes que de coutume. C'eſt le mouvement vermiculaire ou périſtaltique des inteſtins qui produit la ſortie ordinaire des matieres excrémenteuſes. Les inteſtins ſont lubréfiés par l'humeur muqueuſe qui s'y filtre du ſang par de petites glandes dans le conduit inteſtinal. L'humeur ſéreuſe que les vaiſſeaux exhalans jettent dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, empêche que les excrémens ne ſe deſſechent & ne ſe durciſſent. Cette humeur eſt repriſe par les vaiſſeaux abſorbans. La ſalive qu'on avale, la bile, le ſuc pancréatique, qui tombe continuellement dans le duodenum, & qui délaye la bile, contribuent beaucoup auſſi à amollir les matieres.

La bile ſur-tout ſoutient & augmente le mouvement vermiculaire des inteſtins : mais les ſelles ſont dérangées dans la jauniſſe, ou lorſque la véſicule du fiel eſt percée ou obſtruée, ou lorſque la bile eſt trop affoiblie par l'uſage des acides, ſoit ſolides, ſoit fluides, comme il arrive dans la colique de Poitou.

Il peut réſulter une diarrhée de tout ce qui

produit un grand amas ou une trop grande affluence d'humeurs séreuses dans les intestins, ou de ce qui arrête l'effet des vaisseaux absorbans, ou qui augmente le mouvement péristaltique des intestins.

Les amas des matieres se font sur-tout en buvant & mangeant beaucoup, si l'estomac & les intestins ne peuvent digérer les alimens, il s'y amasse des crudités qui contractent ensuite de l'acrimonie & augmentent le mouvement des intestins par l'irritation qu'ils y causent : d'où il résulte enfin un écoulement plus extraordinaire de matieres fluides : comme on voit les yeux pleurer lorsqu'ils sont molestés par la présence d'un grain de sable. La même chose arrive si le sang a de l'acrimonie, parce que les humeurs qui se séparent du sang dans l'estomac & les intestins, ont aussi la même nature, & irritent ainsi les intestins : d'où résulte le même écoulement abondant. Voilà pourquoi on éprouve du trouble aux intestins, des borborymes peu de tems avant un cours de ventre : ce qui ne vient que de l'augmentation du mouvement péristaltique, la bierre nouvelle produit aussi ces effets. Le changement d'eau produit les mêmes symptômes, sur-tout dans ceux qui en font leur boisson ordinaire. Si l'on mange beaucoup de melons, de framboises, ou de tout autre fruit, on est exposé aux mêmes inconvéniens. Si la transpiration est arrêtée, elle prend son cours par les intestins, & augmentent ainsi l'affluence des sérosités. Voilà pourquoi ceux qui sont ordinairement resserrés, se lâchent en sortant du lit de bon matin ; ce qui supprime en partie la trans-

piration. Les forts purgatifs produisent encore de semblables effets, quoique plus considérables. S'il y a suppuration aux intestins ou à d'autres visceres, ou à l'extérieur du corps, & que le plus se jete de-là dans les intestins ou dans le sang, qui le portent ensuite dans le canal intestinal, il arrive la même chose.

Quelquefois cela arrive à l'avantage des malades; mais le plus souvent le sang en est dépravé & dissous, au point qu'il ne reste plus dans le corps, mais se dissipe par des sueurs nocturnes ou par des cours de ventre incurables; le malade s'éteint (*a*) enfin comme une lampe mourante, à proportion que sa substance se dissipe.

Les sérosités s'amassent encore dans les intestins lorsque les orifices des vaisseaux exhalans ou des glandes sont flasques, ou trop lâches, ou corrodés; ou lorsque les vaisseaux absorbans ne peuvent pas reprendre convenablement les humeurs séreuses: ce qui arrive lorsqu'ils sont flasques ou obstrués par des glaires, par les croûtes des aphtes, de la petite-vérole, ou les desquamations de la rougeole, ou lorsqu'il est survenu une obstruction au foie, aux glandes du mésentere. Les sérosités se trouvent aussi renfermées dans les intestins par une acrimonie. En effet, pendant que cette acrimonie augmente l'affluence des humeurs par les vaisseaux exhalans, elle occasionne aussi certaine astriction aux vaisseaux

(*a*) Voyez le traité *de la Dyssenterie* de M. Zimmermann.

abſorbans qui ne peuvent plus rien reprendre.

L'urine coule en très-petite quantité dans les cours de ventre : elle eſt plus rouge qu'à l'ordinaire : c'eſt pourquoi c'eſt un bon ſigne que l'urine redevienne abondante & plus claire. Cela fait voir que les ſéroſités ne ſe jettent plus en ſi grande quantité aux inteſtins, mais ſe diſtribuent plus également ; de ſorte que l'urine vient alors plus délayée. Un bonne tranſpiration ou même une ſueur, dans ce cas-là, ſont de bon augure. Il eſt probable alors que le cours de ventre va ceſſer. Ceux qui ſont beaucoup d'exercice, ou ſuent beaucoup, ou urinent ſouvent, ſont ſujets à être conſtipés par la même raiſon. C'eſt par ce principe que Riviere ſe guérit lui-même d'un cours de ventre par le moyen des bains chauds.

Le vomiſſement eſt ordinairement de bon augure dans les diarrhées. Il diminue en partie les matieres qui cauſent la maladie : d'un autre côté il occaſionne le rebrouſſement du mouvement périſtaltique des inteſtins : outre cela il fait lâcher priſe aux matieres qui ſe ſeroient fixées dans quelque endroit du canal inteſtinal, & y cauſeroient de l'irritation.

La diarrhée, dans la pulmonie, annonce une mort prochaine. Si même elle ne procure pas un prompt ſoulagement dans les autres cas de ſuppuration interne ou externe, elle accélere la mort. Il en eſt de même dans l'hydropiſie : voilà pourquoi les purgatifs ne conviennent pas dans les hydropiſies qui viennent de la dépravation de l'eſtomac ou des inteſtins, ou d'une

tranſpiration ſuprimée : ils affoibliſſent encore plus ces viſceres, & empêchent les digeſtions. Ils arrêtent auſſi la tranſpiration , & mettent le corps dans le cas d'attirer encore plus à lui l'humidité de l'air par les pores exhalans. Le dévoiement eſt auſſi pernicieux après les coups à la tête ; chez les femmes en couche ou groſſes (a) ; il ne l'eſt pas moins au commencement des fievres aiguës, ſi l'eſtomac & les inteſtins n'étoient pas pleins de crudités.

Il ne faut pas arrêter une diarrhée auſſi longtems qu'elle eſt ſans fievre , qu'elle n'affoiblit pas l'appétit ou les forces, que les coliques ne ſont pas trop vives ; & que le ſujet ſent du ſoulagement après les ſelles Ces dévoiemens emportent ſouvent quantité d'impuretés amaſſées dans l'eſtomac ou les inteſtins, ou dans d'autres endroits du corps où elles s'étoient fixées faute d'excrétion convenable. C'eſt même un effet ſalutaire de la nature , qui prévient par-là beaucoup de maladies qui auroient eu lieu ſans cela : il faut ſur-tout ne pas arrêter précipitamment les diarrhées chez les ſujets qui ſont tourmentés de maux de tête généraux , ou de migraine , ou de pituite à la gorge , ou de maux d'yeux, d'oreille , ou qui ont une leucophlegmatie ; car le cours de ventre eſt avantageux à ces ſujets.

(a) Il eſt des exceptions. Hippocrate le prouve par la femme d'Epicharme. Amatus & d'autres ont rapporté des cas ſemblables. Je crains davantage un dévoiement opiniâtre qui ſurvient à la ſuite des couches, lorſque les lochies ont ceſſé, même à leur tems convenable.

Il faut auſſi ſe garder d'éviter le cours de ventre qui arrive aux enfans à leur dentition.

Cependant il y a des termes à obſerver. Si le cours de ventre devient exceſſif, on l'arrêtera prudemment, de peur que les inteſtins n'en ſoient trop affoiblis, & ne perdent enfin le ton néceſſaire à la digeſtion des alimens. D'ailleurs les ſucs ou autres humeurs néceſſaires à la digeſtion, s'écoulent avec ces dévoiemens: ainſi le ſang ne peut plus être atténué par un nouveau chyle, & devient acrimonieux. Pour lors le corps ne prend plus de nourriture, & dépérit néceſſairement. Les forces s'abattent, les pieds s'enflent, & la ſcene ſe termine par une phthiſie ou par une hydropiſie.

La diarrhée eſt trop conſidérable lorſqu'elle eſt accompagnée de fievre, de dégoût, de fortes tranchées. Lorſque les ſelles ſont ſuivies de grandes foibleſſes, que les excrémens ont une couleur ou une odeur contre nature, que loin de ſentir du ſoulagement des maux qu'ils avoient auparavant, les ſujets éprouvent tout le contraire de ce qu'on devoit eſpérer du cours de ventre; ſi d'ailleurs on ſait que le ſujet avoit auparavant un bon eſtomac, étoit accoutumé à prendre un mouvement convenable, on peut arrêter le cours de ventre, qui autrement dégénéreroit en diarrhée habituelle. On doit ſurtout prendre garde à une diarrhée de long cours pendant Juillet & Août, lors des grandes chaleurs, parce que cela dégénere aiſément en dyſſenterie.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'il

eſt pluſieurs eſpeces de diarrhées. Je vais m'occuper de celles qui concernent les enfans.

Premiere Eſpece.

Plus nous ſommes jeunes, plus nous rendons nos ſelles & nous goûtons le ſommeil aiſément; mais le corps ſe reſſerre, & le ſommeil diminue à proportion de l'âge. Ainſi il ne faut pas croire que l'enfant a un cours de ventre, lorſqu'il fait trois ou quatre ſelles par jour, s'il téte bien.

Les enfans du premier âge ſont rarement pris de cours de ventre. Si cela arrive, c'eſt la faute de la mere ou de la nourrice, qui n'a pas bien ſoin de l'enfant, ou qui lui donne un mauvais lait, ou un bon ſans regle. Un enfant eſt mal ſoigné lorſqu'on n'obſerve pas ce que j'ai dit au *chapitre des Nourrices*. L'enfant ſouffre ſur-tout, ſi on lui a laiſſé refroidir les pieds ou l'eſtomac, ſi l'on a ſuſpendu dans ſa chambre des linges mouillés pour y ſécher; ſi la nourrice lui donne le ſein immédiatement après qu'elle a mangé, ou le matin avant d'avoir pris quelque choſe, & laiſſé certain intervalle entre ce moment & la lactation; ſi elle l'allaite trop ſouvent, ou toutes les fois qu'il crie; ſi elle lui donne des nourritures ſolides avant qu'il ait des dents; ſi elle prend trop ſouvent des choſes ſalées, beaucoup de fruits, des concombres, des fraiſes; de la bierre aigre; ſi elle a elle-même des douleurs de colique, ſans en avertir; ſi en changeant de nourrice on a pris un lait trop jeune. Voyez ce que j'ai dit de ce lait au chap. *de la Nourrice*.

Il ne faut dans presque toutes ces circonstances qu'une attention convenable pour faire cesser ce dévoiement. S'il continue, malgré les précautions requises, la nourrice prendra de la *poudre pour les nourrices*. Voyez le chap. *des Tranchées*. On frottera aussi le bas-ventre de l'enfant avec du baume de muscade. On peut aussi lui oindre une peau avec la mixture suivante, que l'on applique au creux de l'estomac.

> ℞ Thériaque, *deux drachmes*.
> Baume de muscade, *une drachm.*
> Huile de cumin, *six gouttes*. Mêlez-bien le tout.

S'il est besoin, on lui donne un ou deux lavemens avec du lait tiede & un peu d'amidon. Un dévoiement qui est la suite des tranchées cessera si on fait cesser cette cause.

Seconde Espece.

Un enfant qui mange & boit trop ne peut bien digérer. Les alimens, par leur poids seul, causeront de l'irritation aux intestins : ce qui peut être suivi d'un cours de ventre.

Les alimens sont aussi préjudiciables par leur nature que par leur quantité : ils sont susceptibles de subir dans les intestins le même changement que dans un vaisseau chaud & humide ; c'est-à-dire, de devenir acrimonieux, & de causer par-là un cours de ventre. Voyez l'art. *de la Toux*, sur-tout de celle qui provient de l'estomac ; celui *du Vomissement*, particuliérement

ment la quatrieme espece, où j'ai exposé *les signes des crudités* & leurs diverses especes.

Cette seconde espece de dévoiement arrive le plus ordinairement, & on ne doit pas l'arrêter trop tôt, parce qu'il emporte la cause du mal: cause qui produiroit les plus sérieuses maladies si on en arrêtoit l'effet par des médicamens astringens ou obstruans. Mais s'il ne cesse pas de soi-même, que les tranchées augmentent, que les flatuosités, les borborygmes deviennent considérables, & que le malade s'abatte, il faut recourir aux médicamens nécessaires.

Comme dans ce cas-là il y a toujours du dégoût ponr le boire & le manger, un vomitif devient très-utile, & il ne faut pas le différer.

Si le malade n'a pas de dégoût, mais seulement des tranchées & des borborygmes, on se sert de rhubarbe: on la fait prendre en poudre ou en teinture (infusion). Voyez l'article du vomissement. La dose de la poudre est de dix à douze grains, selon l'âge du malade. La teinture se prendra plein sept ou huit petites cuilliers à café, à quelque intervalle l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'on en voie l'effet; mais il est prudent de ne pas aller trop vîte. Quelquefois une seule dose suffit. Il arrive aussi qu'on est obligé de réitérer cela plusieurs jours de suite au matin, sur-tout pour ceux qui ont long-tems tenu un mauvais régime (*a*).

(*a*) Dans ce dernier cas on peut triturer trois grains d'ipecacuanha, avec dix ou douze grains de rhubarbe; & l'on en donne peu à peu à l'enfant, qui en est plus promptement soulagé.

On verra aussi à l'article du vomissement les signes nécessaires pour reconnoître l'acrimonie des crudités. Dans ce cas d'acrimonie, il faut joindre à la rhubarbe les autres médicamens qui y sont rapportés, ou employer ces médicamens seuls. Si les crudités sont d'un caractere acide, on se sert encore de magnésie blanche, ou de poudre d'écaille d'huître; ou l'on jette dans l'infusion de rhubarbe un peu de sel de tartre. Si elles sont putrides, on fait boire de la limonade très-foible ou du lait d'amandes. La boisson ordinaire sera une eau de millet ou de riz, avec quoi l'on pourra aussi faire ce lait d'amandes. Si l'enfant est déjà foible, on fait cailler du lait avec du vin, pour en avoir le petit-lait. S'il est tems d'arrêter le cours de ventre; on jette le petit-lait sur du pain de froment rôti, avec un peu de canelle, & on filtre à froid. Dans le cas de crudités acides, un foible bouillon de viande est ce qu'il y a de meilleur.

Si, malgré cela, le cours de ventre ne cesse pas, il faut employer d'autres moyens auxiliaires. On met sur le creux de l'estomac le liniment thériacale mentionné ci-devant; & par-dessus une serviette chaude, recouverte en outre par un petit plat de bois, & l'on fait prendre à l'enfant des baies de myrthe. On mettra, si l'on veut, au lieu du liniment susdit, l'emplâtre stomacal de la Pharmacopée de Londres. Si cela est sans succès, on prépare la poudre suivante.

℞ Bole (*a*) rouge, *dix grains.*
Gomme adragante, *cinq grains.* Mêlez.

On la fait prendre après chaque selle dans la boisson suivante.

℞ Gomme arab. *deux gros.*
Eau de riz très-claire, *deux livres.*
Faites-y dissoudre la gomme.

On peut aussi prendre deux gros de cire; que l'on fait fondre, pour y jetter & remuer soigneusement autant de poudre d'écailles d'huître que la cire peut en envelopper; & l'on s'en sert de même. Le soir on donne avec avantage à l'enfant quelques grains de thériaque dans du lait ou de l'eau simple de canelle. Voyez l'article *de la toux*. Plusieurs enfans ont pris chaud avec succès, deux ou trois gros de cire jettée par petits morceaux dans du lait où on l'avoit fait bouillir. D'autres se sont bien trouvés d'un bouillon fait d'un poulet, dans lequel on avoit bien enfermé un peu de cire. Quelques-uns enfin ont, à la fin du cours de ventre, pris avec avantage deux ou trois pommes cuites au feu, où l'on avoit aussi enfermé de la cire. Mais il faut toujours employer auparavant un vomitif ou la rhubarbe. Rarement on réussit sans cela.

(*a*) Il faut être bien sûr que ce bol n'est pas sophistiqué; autrement on doit s'en abstenir. Voyez Lewis, *Dispens.*

Après que le vomissement a cessé entièrement, on prend tous les soins possibles pour rétablir le ton de l'estomac & des intestins par un régime prudemment conduit, & par l'élixir (*a*) stomacal.

Mais si après la cessation du cours de ventre il survenoit des maux (*b*) de tête ou autres symptômes, on devroit conclure qu'il a été arrêté trop tôt, & qu'il reste encore dans les intestins des matieres qu'il faudroit chasser. On fait donc prendre encore de la rhubarbe à l'enfant, comme il a été prescrit.

Troisieme Espece.

Lorsque les orifices des pores inhalans & exhalans, ou des glandes intestinales sont si flasques, qu'ils laissent couler les humeurs séreuses dans le canal sans qu'elles puissent être reprises par les vaisseaux absorbans, il arrive une diarrhée qui épuise très-aisément.

Elle est différente des autres especes, en ce qu'elle n'est accompagnée ni de douleurs, ni de tranchées. On n'apperçoit aucune marque de purulence, ni rien d'extraordinaire, ni même aucun signe de crudité. Les sujets qui en sont pris sont foibles, pâles, abattus.

Comme l'écoulement est ordinairement abondant, & que toutes les humeurs du corps se dissipent

(*a*) Voyez le chapitre du vomissement.

(*b*) De la prudence ici : le purgatif pourroit susciter une fievre, s'il n'est pas indispensable.

en peu de tems, plutôt on l'arrêtera, mieux on fera. On y parviendra en faisant prendre des alimens secs au malade. Il s'abstiendra de bouillons, de pain avec du beurre, & de ce qui peut augmenter la flacidité interne. La boisson sera de l'eau où l'on aura fait bouillir un peu de canelle, ou de l'écorce d'orange, que l'on filtrera, & qu'on laissera refroidir : on fera prendre dans un peu d'eau de canelle, deux ou trois fois par jour, plein une cuillier à café de *vin chalibé*, ou autre teinture martiale, ou quelques grains de l'*éthiops martial* de Paris. M. de Haën loue la (*a*) lysimachie (*salicaria flore purpureo*) vulgaire en poudre.

Cette espece est souvent une suite d'autres cours de ventre qui ont été négligés & ont duré trop long-tems, comme il arrive aux pauvres gens.

Quelquefois elle vient de souci, d'une peur, d'un mécontentement. Il est vrai que les soucis & les inquiétudes des enfans ne durent pas long-tems, pouvu que cela ne vienne pas de la faute d'une mauvaise mere ou de semblables conducteurs qui les entretiennent. La frayeur

---

(*a*) Zuinger loue l'eau distillée de la plante contre la dyssenterie. Voyez son *Herbier* allemand. D'autres ont vanté l'herbe seule : ceux-ci la racine ; ceux-là les fleurs. Les anciens l'avoient employée dans ces cas-ci. M. de Haën l'a beaucoup préconisée. Mais les expériences que M. Heuerman a faites avec la poudre des fleurs, ont été bien contraires à ces éloges. Enfin il est autant & peut-être plus d'expériences qui en défendroient l'usage, qu'on n'en a pour la recommander.

eſt auſſi ſuivie de pareils cours de ventre ; au moins quelquefois. Le mécontentement des enfans vient plus ordinairement de ce qu'on paroît avoir plus d'égards & d'amitié pour leurs freres & ſœurs que pour eux. La diarrhée ne ceſſera probablement pas ſi cette cauſe continue : au lieu qu'il faut rarement des médicamens, ſi la cauſe de leur chagrin diſparoît.

Quatrieme Eſpece.

Si l'on permet aux enfans de s'expoſer tard à l'air frais de l'Eté ou de l'Automne, lorſqu'il a fait fort chaud pendant le jour, ils ſont pris de rhume de cerveau & de toux, ou ils lâchent ſouvent leurs urines, ou ils ont des cours de ventre, la plupart du tems accompagnés de coliques très-douloureuſes. On ſait que la chaleur ouvre les pores & excite une grande tranſpiration que l'air frais arrête ſubitement & avec danger vers le ſoir. Les humeurs qui devoient tranſpirer ſont donc répercutées, ſe jettent ſur les inteſtins, & elles cauſent auſſi la même diarrhée. Mais les enfans l'ont encore plus certainement, s'ils ſe couchent ſur terre après s'être fort échauffés & mis en ſueur. Les enfans ont la peau très-délicate & fort ſenſible : voilà pourquoi l'alternative de la chaleur & du froid leur fait beaucoup d'impreſſion, comme à tous les ſujets foibles ; ce qui n'arrive que rarement aux gens forts & robuſtes, qui ſe ſont durci la peau en travaillant & en portant de gros linge.

D'après ces circonſtances, il eſt aiſé de différencier cette eſpece des autres. On en voit

déterminément les causes, & la cure n'en est pas difficile. D'abord il faut examiner si l'enfant n'a pas de crudités dans l'estomac & les intestins. Voyez à ce sujet les signes que j'ai marqués à l'article *de la toux*. Dans ce cas-là, il faut, sans tarder, donner un vomitif ou un peu de rhubarbe : ensuite on mettra l'enfant chaudement au lit, & il prendra une infusion chaude de fleurs de sureau : on lui appliquera sur l'estomac trois ou quatre feuilles de papier brouillard trempées dans l'eau-de-vie, ou mieux dans de l'esprit-de-vin camphré, que l'on fait promptement chauffer dans un plat profond. Ces feuilles s'enveloppent aussitôt dans un linge fin, & on les pose au creux de l'estomac. La diarrhée cesse le plus souvent dès qu'on a ainsi sollicité les sueurs. Si le cours de ventre & les tranchées persistent malgré cela, il faut donner encore une fois un peu de rhubarbe; le soir un peu de thériaque avec un grain de camphre dans la même infusion de sureau.

Cinquieme Espece.

Les enfans à qui l'on fait manger des substances grasses, du lard, des beignets, ou du pain & du beurre, sont exposés à une autre espéce de diarrhée. Ils en amassent des crudités qui suscitent enfin, par leur acrimonie, une diarrhée fort pénible, accompagnée de tranchées. Les Médecins l'appellent diarrhée bilieuse, parce qu'elle provient d'une bile âcre, mordicante. Soit que cette bile ait été précipitée en trop grande quantité dans les intestins par l'effet de

quelque mouvement de colere, soit que la quantité ordinaire qui coule dans les visceres, ait contracté de l'acrimonie dans les sécheresses de l'Eté, & qu'aux approches (*a*) de l'Automne, lorsque la transpiration est diminuée, elle cause une mauvaise fievre ou une diarrhée, le cours de ventre est souvent un inconvénient avantageux dans ces cas-là, en ce qu'il prévient une fievre, qui même ne peut se guérir aisément sans cela, si elle a lieu.

Les circonstances que je viens de rapporter, & la couleur des excrémens, font connoître le caractere de cette espece de diarrhée. Quelque mauvaise qu'elle soit, elle prévient cependant ou guérit les douleurs d'estomac, les nausées, les mal-aises, les vomissemens, les coliques, les fievres intermittentes & bilieuses.

Il ne faut donc pas arrêter trop tôt cette évacuation; mais au contraire, délayer & adoucir les crudités rances & la bile acrimonieuse, afin que le cours de ventre ne soit pas trop violent. On y parviendra en faisant prendre souvent à l'enfant un peu d'eau tiede & de petit-lait (dont on a fait le départ avec (*b*) de la bierre) du

(*a*) Voyez, pour plus grand éclaircissement, le Traité des Fievres, de Grant, tom. 2, pag. 1, 8 & 157.

(*b*) L'Auteur recommande souvent dans cet ouvrage son petit-lait de bierre. C'est un *serum* dont on a fait le départ en jettant de la bierre dans le lait chaud. On aide même ce départ avec l'un des acides mentionnés, ou on le fait avec ces acides mêmes selon la vertu acidule qu'on veut donner au serum. Rien de meilleur que ces petits-laits dans les maladies inflammatoires.

jus de citron, d'épine-vinette, du vinaigre, du pain sûr, du fruit d'églantier. On lui fera aussi boire avec avantage du lait de beurre passé au tamis, du lait d'amandes, une émulsion de gomme arabique, une infusion de fleurs de mauve, ou une décoction de millet. On prendra le tems convenable pour le purger une ou deux fois (ou plus) avec quelques tasses de teinture de rhubarbe, ou une décoction de tamarin, à la dose d'une once dans demi-livre d'eau, qu'on passe ensuite. Si cependant le mal s'opiniâtre, on donnera six ou huit grains de rhubarbe (*a*) rôtie après chaque évacuation, ou une boisson faite d'un gros de cachou, dissous dans une demi-livre d'eau, & cela peu à peu; ou une décoction de feuilles de plantin; & si les douleurs de ventre ne cessent pas, on dissoudra dans cette décoction quelques grains de thériaque pour la nuit.

Il faut toujours avoir une attention particuliere à rendre, le plus promptement qu'il est possible, à l'estomac & aux intestins leur ton naturel, par un bon régime, avec l'élixir sto-

(*a*) La rhubarbe rôtie est une chimere dans la pratique de la médecine. La torréfaction lui ôte justement sa qualité astringente, & en fait tout au plus un absorbant. Elle peut être plus utile dans le traitement de la troisieme espece de ces dyssenteries. Quant au cachou, je ne crois pas qu'il convienne bien aux enfans, en quelque état qu'ils soient. Loin de resserrer, je lui ai vu causer un cours de ventre des plus violens après plusieurs purgatifs préliminaires. Etoit-il sophistiqué? C'est une raison de plus pour être prudent sur son usage. Il est d'autres médicamens plus sûrs.

macal, quelque teinture martiale, & autres choses appropriées aux circonstances, lorsque la maladie est à sa fin.

Sixieme Espece.

Les forts purgatifs administrés imprudemment aux enfans, peuvent susciter de violentes tranchées, des convulsions, & donner la mort. On y remédie encore, en leur faisant prendre du bouillon très-gras (*a*), du lait chaud & de l'huile, de la crême, du beurre frais. Les remedes astringens ou obstruans ne conviennent que lorsque le purgatif est hors du corps; autrement il en seroit arrêté dans les visceres, & y causeroit de l'inflammation. On se servira aussi des substances susdites en lavement, pour lubréfier les intestins & en enduire les parois internes, ce qui enveloppe en même-tems le purgatif dangereux, & en émousse l'activité.

(*a*) On remédie très-bien à cet inconvénient avec le lait d'amande suivant, qui est plus sûr que ces substances grasses dont l'effet est à craindre après avoir calmé la superpurgation.

℞ Eau de canelle simple, *six onces.*
Dissolvez-y . . . . Gomme adragante, *trente grains.*
Jetez-y . . . . . . Amandes douces pelées, n°. *six*, que vous aurez auparavant écrasées dans un peu d'eau de riviere. Mêlez-bien.

Faites-en prendre par cuillerées à des intervalles fréquents, en agitant la bouteille chaque fois que vous en donnez. Cela vaux mieux que les substances grasses.

Dès que les ſelles diminueront, on donnera un calmant, ſelon l'âge, comme une ou deux gouttes de laudanum de Sydenham dans du lait. Mais point de précipitation avec ce médicament: autrement on fixeroit le poiſon dans le corps, & la mort en ſeroit peut-être la conſéquence. Les eſſais d'Edimbourg nous rapportent un exemple de mort cauſée par vingt gouttes de laudanum de Sydenham, adminiſtrées pour arrêter les violens vomiſſemens & les ſuperpurgations qui réſulterent de l'effet de ſix grains de tartre émétique. Le Profeſſeur Cellarius fut plus heureux après avoir pris pour ſa ſurdité, en une fois, une doſe de pillules qu'il ne devoit prendre que pendant le cours de pluſieurs jours. Dès qu'il eut fait part de ſon erreur, on lui fit prendre beaucoup de bouillon: ce qui fut ſuivi d'un ſi grand ſuccès, qu'il en recouvra l'ouïe.

Septieme Eſpece.

La diarrhée qui ſurvient à la répercuſſion d'une galle ou d'une éruption quelconque, ſe traite comme on le verra au chapitre de la Toux, §. 7.

Huitieme Eſpece.

La diarrhée qui arrive lors de la petite-vérole, ſe traitera comme il eſt dit à cet article-là.

Neuvieme Eſpece.

Celle qui a lieu dans les cas de rougeole, ſe verra auſſi à cet article-là.

Dixieme Espece.

Quant à celle qui arrive dans les cas d'aphtes, lorsque les croûtes font départ, & qui est mêlée d'un peu de sang, on peut lire l'article des aphtes. On usera si l'on veut alors de ces médicamens officinaux, outre les autres, si l'on croit en avoir besoin.

♃ Blanc de baleine.
Mucilage de gom. arab. de chaque *deux drach.*
Mêlez & ajoutez-y :
Eau de canelle simple, *six onces.*
Mêlez en agitant, pour en prendre plein une cuiller à bouche chaque heure.

L'eau de canelle spiritueuse seroit trop pénétrante : on n'en prendra donc qu'une demi-once si on veut en user, & on la mêlera avec une eau de riz en place des ingrédiens précédens.

Ou bien

♃ Beurre de cire *de batte, demi-drachme.* (*a*)
Mucilage de gom. arab., *une drachme.*
Mêlez en triturant, & ajoutez :
Eau de canelle spiritueuse,
Syrop de diacorde; de chaque *une drachme.*
Décoction d'orge perlée, *vingt-quatre onces.*
Mêlez en agitant.

(*a*) Ce beurre se fait en mettant dissoudre de la cire jaune dans l'esprit-de-vin. On filtre au papier gris, & il y reste dessus une substance mollasse : c'est le beurre. Voyez *Pharm. Bat.* pag. 23, *édit.* 1734.

On en donnera une cuillerée à bouche toutes les heures, en commençant, & ensuite après chaque selle.

Onzieme Espece.

Lorsque les alimens sont rendus par les selles, sans être digérés peu de tems après avoir été pris, l'enfant a une espece de cours de ventre, qu'on nomme *lientérie.* Il est aisé de le distinguer des autres especes; d'abord par ce premier signe; ensuite en ce qu'il est sans douleur. Outre cela il est communément la suite d'une diarrhée ordinaire, mais de long cours, d'une dyssenterie, d'aphtes dans l'estomac, ou de toute autre maladie lente qui détruit les forces de l'estomac & des intestins, & les rend incapables de faire leurs fonctions naturelles. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle prive le corps de nourriture, & qu'il est par-là bientôt épuisé.

Les rapports aigres sont un bon signe dans cette maladie: ils marquent que les alimens commencent à s'arrêter dans les visceres destinés à la digestion & à se digérer.

Cette maladie est bientôt (*a*) terminée chez les sujets âgés qui en sont pris.

(*a*) Si cela vient à la suite d'une indigestion, ou d'une sueur répercutée, comme je l'ai vu; oui, avec des secours l'incommodité cesse bientôt à l'avantage des sujets. Mais dans d'autres circonstances, la mort en est souvent le dernier terme.

On peut aider & guérir les enfans des gens aisés, si,

1°. On les tient au régime que j'ai marqué à l'article *du rachitis*.

2°. En leur faisant tenir continuellement sur l'estomac l'emplâtre stomacal de la Pharmacopée de Londres.

3°. En les frottant (*a*) soir & matin de baume de muscade, tout le long de l'épine du dos, avec la main chaude.

(*a*) Ces frictions sont trop négligées dans la pratique. M. D. P. riche Juif, & naturalisé François se trouva il y a deux ans & demi à Paris avec une fievre quarte & un dévoiement qui duroient depuis sept mois. Malgré toutes les tentatives d'habiles Médecins, son état empiroit de plus en plus. Je lui prescrivis à ce période un régime approprié, lui défendant toute substance grasse sans exception. Pendant onze jours qu'il fut à ce régime, je lui fis frotter deux fois par jour toute l'épine du dos avec le mêlange suivant.

℞ Esprit de genievre, *deux onces*.
Jettez-y.... Huile de girofle.
De muscade; de chaque *un scrupule*.
Agitez-bien le tout.

On en prend plein un cuillier à café, & l'on frotte sans violence en versant peu-à-peu le long de l'épine.

La fievre & le dévoiement avoient presque entiérement cessé au douzieme jour, & je le purgeai, malgré la crainte que j'avois de rappeller la fievre par les purgatifs. Les frictions continuées soir & matin eurent le plus heureux succès : la fievre disparut entiérement ; déjà il digéroit bien, & je lui fis prendre le vin suivant,

4°. En leur faisant prendre tous les jours, une heure avant le dîner, selon l'âge, vingt, trente ou quarante gouttes du *vin chalybée* de la Pharmacopée de Londres, dans de l'eau de canelle simple.

5°. En leur donnant tous les jours, matin & soir, trois des pillules suivantes.

℞ Extrait (*a*) d'écorce de cascarille,
Etiops martial de Paris de chacun *deux drach.*
Syrop de canelle *quantité suffisante.*
Mêlez; faites-en des pillules de deux grains chaque.

L'eau de Spa, de la fontaine (*b*) Pouhon, est

---

sur les bons effets duquel on peut compter pour couper une fievre, lorsque le sujet est bien préparé.

℞ Bon quinquina en poudre, *deux onces.*
Sommités de petite centaurée, *une once.*
Fleurs de camomille, *deux onces.*
Corail rouge en poudre *deux drachmes.*

Jettez cela dans de bon vin blanc vieux : deux bouteilles (deux pintes de Paris).

Laissez infuser sur un four, ou au soleil, pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau bien bouché, passez pour en boire demi-septier de Paris en se levant, & autant en se couchant, jusqu'à ce que la dose soit achevée. Le malade étoit ce printems dernier de retour de Marseille, & avoit repris tout son embonpoint.

(*a*) Je n'aurois pas grande foi à cette formule.

(*b*) Cette eau n'a pas plus de vertu que bien d'autres vantées dans ces cas-là. L'Auteur n'en parle que par oüi-dire : d'ailleurs je soutiendrai toujours que les eaux

pareillement un bon médicament dans cette maladie.

Quant aux pauvres gens, ils suivront le régime prescrit autant qu'il leur sera possible, & prendront à midi & au soir du vin chalybée susdit. Pour en diminuer le prix par rapport à eux, on le prépare avec du vin (*a*) de France : ils le boiront avec de l'eau où l'on aura fait bouillir un petit rouleau de canelle. *Forestus* guérit un de ses parens avec de la muscade broyée, mêlée avec des jaunes d'œufs, le tout cuit ensemble sur une brigue rouge.

Une Dame qui se trouvoit au milieu de sa grossesse, & qui en huit jours de cette maladie pouvoit à peine se traîner, fut guérie en prenant un demi-gros de *la* (*a*) *feve pecairo*, après

minérales perdent toute leur vertu, si elles ne sont pas prises sur les lieux. Le plus sûr est d'en faire d'artificielles, ou même de s'en abstenir dans tous les cours de ventre : ou il ne faut commencer à en user que lorsque les selles reparoissent naturelles. L'eau froide toute simple est presque toujours préférable.

(*a*) L'autre est fait avec du vin de Rhin, qui par sa plus grande acidité, se charge de plus de particules martiales.

(*b*) L'Auteur avoue aussi à la fin de ce chapitre, que cette feve a souvent frustré son espoir. Elle vient de Portugal, ou plutôt de l'isle Maranhon, voisine du Bresil. Voyez Linnée. *diss. observ. in mater. medic.* Upf. 1772. On s'en sert en Portugal contre les coliques, les diarrhées. Mais on est encore si ignorant dans ce Royaume-là ! Malgré les expériences heureuses que quelques habiles Médecins en ont faites, on convient que la vertu n'en est pas aussi spécifique qu'on l'avoit d'abord espéré. L'auteur de l'*Hist. philos. & polit.* &c. en recommande la culture. Tous ces spécifiques sentent le Charlatan.

avoir tenté en vain différens autres médicamens.

Douzieme Espece.

Il y a une autre espece de diarrhée à laquelle les enfans sont sujets. Les Médecins l'appellent *flux* (*a*) *cœliaque*. Ceux qui en sont pris ont des tranchées & rendent de grandes selles; ce qui n'est cependant pas continuel, mais a lieu par intervalle. Les excrémens sont tantôt très-fétides, tantôt inodores. La couleur varie aussi. Elle est tantôt grise, tantôt jaune, tantôt d'un brun rougeâtre, quelquefois même il y a du sang dans ces selles. L'appétit (*b*) est tantôt très-grand, tantôt très-foible. Les malades ont un air pâle, maigrissent & perdent toutes leurs forces. Les mains & les pieds leur enflent; le ventre est météorisé. Les flatuosités fatiquent les malades, les glandes du mésentere sont obstruées; & si les humeurs sont

(*a*) Vogel, dans une dissertation intitulée : *fluxûs cœliaci genuina notio atque ratio*, prétend que les modernes se sont trompés relativement à cette maladie; & que le chyle n'y sort pas avec les excrémens. Voyez aussi, page 255 de son Traité, *Prælectiones de cognoscendis & curandis corpor. hum. affectib.* C'est, ajoute notre Auteur, la réputation de Baillou, qui a abusé les Médecins les uns après les autres. En faisant ce reproche à tous les Médecins qui ont suivi Baillou, l'Auteur devoit au moins en excepter ceux de Breslaw, d'où il a tiré son étiologie. Voyez le Recueil *des malad. de Breslaw*, édit. Haller, pag. 339. *Fernel* a tourné autour des mêmes idées. *Pathol.* l. 6. c. 10.

(*b*) Voyez Cartheuser *Pathol.* t. 2. p. 165.

très-corrompues, le foie se gonfle, se durcit, aussi bien que le pancréas.

Le principe de cette maladie peut donc être dans toute la masse du sang, lorsqu'il est corrompu; mais sur-tout dans les humeurs qui tombent dans les intestins, & empêchent par leur corruption les digestions avantageuses des alimens qui contractent alors le même caractere vicieux. L'estomac & les intestins dans ces cas-là ont perdu toute leur force.

On voit par ce détail que la maladie est lente & dangereuse, que c'est ou une cachexie décidée (dépravation de toute la constitution naturelle) ou au moins qu'elle y tend nécessairement.

Quand à la guérison, il faut recourir avec prudence, tantôt au vomitif, & tantôt à la rhubarbe. Après cela le malade fera long-tems usage de fortifians pris du Mars, en y joignant l'*élixir stomacal* dont j'ai parlé. Outre cela on lui fera tenir le régime prescrit au rachitis. Si l'on est déjà parvenu à faire cesser le cours de ventre, & que cependant on ait lieu de craindre que les glandes mésentériques, le foie, la rate ou le pancréas soient obstrués, on frottera doucement & souvent le bas-ventre du malade avec la main chaude, ou un morceau de flanelle. On promene aussi l'enfant, autant qu'il est possible, dans un petit charriot; on l'égaie, on l'engage à jouer avec ses camarades, à courir, sur-tout s'il fait beau, & que la saison le permette. On lui fera boire de l'hydromel foible, ou du petit-lait préparé avec des blancs d'œufs. On prendra pour cela le lait d'une vache qui a porté depuis peu, & se trouve au printems dans un

paturage où il y a des ruiſſeaux, de belles eaux & de l'ombre. Un tel lait n'eſt que le ſuc des herbes, & a une vertu réſolutive ſinguliere. Il eſt même ſi atténué, qu'on pourroit le boire comme du petit-lait, ſans le faire cailler.

S'il y a des ſignes d'acides ou d'aigreurs dans les premieres voies, on ſe ſert de pillules faites de *l'offa* (*a*) ou *daulec*, de Van-Helmont. Voyez l'article du rachitis. Ces pillules ſont très-propres à dompter les acides & à les prévenir; elles réſolvent très-bien les humeurs viſqueuſes, & ſont par conſéquent utiles dans cette maladie. Cependant, ſi l'on avoit intention de lever les obſtructions du méſentere, & d'en réſoudre les duretés, rien ne me paroît plus puiſſant que les pillules de cigues de Storck, à la doſe (*b*) d'un, deux, trois, quatre grains par jour, en faiſant boire par-deſſus chaque priſe de l'hydromel foible, ou du petit-lait. On commencera par une très-foible doſe de ces pillu-

(*a*) M. Murray remarque que cette belle préparation eſt due à Raimond Lulle. Voyez Boerhaave, chym. t. 2 *proceſ.* 122, & Spielman, inſt. chym.

(*b*) Commencez toujours par le quart au plus d'un grain, continuez ainſi pendant deux ou trois jours, puis augmentez par quart de grain juſqu'à trois grains; & c'eſt beaucoup pour la fibre très-ſenſible d'un enfant dans nos climats. Nous n'avons pas la fibre abreuvée d'autant d'humidité que les habitans du Nord; & je dirai à cette occaſion-ci, que c'eſt la raiſon pour laquelle les réſineux quelconques, ſoit ſolides, ſoit liquides, ni les médicamens un peu actifs ne nous conviennent pas, ou au moins très-peu.

les, & on l'augmentera peu-à-peu selon l'effet, les forces & l'âge de l'enfant.

Si la maladie étoit la suite de quelque lésion considérable aux intestins, comme plusieurs ont prétendu l'avoir remarqué, elle seroit absolument incurable : car il me semble impossible qu'on puisse se tirer d'une dyssenterie où les intestins seroient endommagés à ce point.

Treizieme Espece.

Les enfans ont quelquefois un cours de ventre dans lequel ils rendent du pus. Cela arrive à la suite d'une violente dyssenterie, d'une inflammation des intestins, des glandes du mésentere, du foie, de la rate, de l'estomac, si l'on n'a pas discuté l'inflammation, qui pour lors est venue à suppuration. On reconnoîtra qu'il y a quelque part une suppuration interne, lorsqu'il a précédé quelque maladie de celle que je viens de rapporter, & que l'enfant étant devenu après cela valétudinaire, il s'est senti en outre après le dîner, ou le soir, des chaleurs, de la fievre, les mains brûlantes, il a eu des taches rouges aux joues, les lévres séches, la langue aride, pâteuse, peu d'appétit, des insomnies; des sueurs nocturnes, avec affoiblissement & consomption.

Il arrive intérieurement dans ces cas-là tout ce qu'on remarque extérieurement lorsqu'un membre, ou une partie de la superficie du corps s'enflamme; on sent à cette partie une chaleur considérable; il y a de la rougeur; la partie s'enfle & devient plus ou moins doulou-

reuſe. Si on ne réſoud pas l'inflammation, elle aboutit à ſuppuration. L'abcès s'ouvre ou de lui-même, ou par des ſecours étrangers, & le pus en découle, mais ſi l'abcès n'eſt pas ouvert, ſoit par négligence, ſoit par une pitié mal entendue, le pus devient moins épais, acrimonieux, eſt repris dans les veines par les vaiſſeaux abſorbans, ſe mêle avec le ſang, cauſe d'abord des treſſaillemens extraordinaires, quoique fort légers, & enfin une fievre hectique. Pendant ce tems-là le ſang ſe corrompt, perd ſon ſuc nourricier, comme on voit un blanc d'œuf s'atténuer en pourriſſant. Les forces ſe minent, le corps ſe conſume, les humeurs ſont comme abſorbées par un feu interne, ou ſi atténuées, qu'elles ſe diſſipent par des ſueurs nocturnes, ou ſe précipitent dehors par un cours de ventre ou une diarrhée colliquative, qui n'eſt que la fonte totale de la partie la plus robuſte du ſang & des humeurs. Cette eſpece de diarrhée eſt la ſuite de la diarrhée purulente dont je parle à cet article-ci. Il arrive quelquefois à un ſujet entre mille, que le pus, après avoir été repris par les vaiſſeaux (*a*) abſorbans,

(*a*) J'ai parlé fort au long, dit M. Murray, de la circulation du pus, ſans qu'il ſoit mêlé avec le ſang, & de ſon écoulement par le nez, les oreilles, les urines, les ſelles, dans ma theſe *de puris abſque prægreſſâ inflammationis origine*, 1766. M. Murray devoit au moins nous donner une idée de ſon opinion. Preſque toutes ces diſſertations particulieres ſont perdues pour le grand nombre des lecteurs. Je n'ai pas vu la ſienne. Tous les Phyſiologiſtes s'accordent à dire que le pus eſt réſorbé par les vaiſſeaux ſanguins, dont le tiſſu cellulaire eſt garni,

ne se mêle pas avec le sang, & ne suit le sang que jusqu'aux reins & aux intestins, d'où,

---

En admettant même avec Van-Swieten, que les membranes regardées par les anciens comme *exsangues*, ne sont qu'un tissu de vaisseaux sanguins, §. 374. pag. 578; je ne crois point devoir me rendre à l'opinion commune. Le tissu cellulaire est une membrane dont la production se continue jusques dans l'intimité de nos parties, même les plus solides, telles que les os, sur-tout dans la jeunesse : car elle s'oblitere dans les os à mesure qu'ils durcissent. Ce tissu est coupé en mille sens différens, par une quantité innombrable de *locules* qui s'ouvrent les uns dans les autres, comme le prouve l'expérience du soufflet par le vent duquel on fait gonfler un animal, en faisant une ouverture à la peau. Les locules ne sont nullement déchirés, mais gonflés. Le vent passe donc de l'un à l'autre : ainsi il faut qu'il y ait communication. C'est ce que prouvent encore les expériences de Hales, *Hæmastatiq.* exp. XIV. Que peut-il donc arriver lorsque le pus a été porté dans ces *locules*, soit par les arteres, soit autrement? Il y reste ordinairement en stagnation lorsqu'il n'est pas acrimonieux : mais s'il est d'un caractere *mordicant*, *poignant*, il fatigue, irrite les nerfs dont ce tissu est parsemé : le nerf ébranlé souffre une astriction : le locule est comprimé ; le plus refoulé ou comprimé passe dans les locules voisins, & se porte ainsi ailleurs : de-là vient cette fluitation vagabonde ou ces métastases d'humeurs que les vaisseaux avoient déposées par un heureux effort de la nature. Je ne nie pas que les veines ne reprennent quelquefois ces dépôts, qui peuvent ensuite se décharger par des voies ordinaires ou insolites. Mais cela n'arrive pas toujours ainsi. En effet, comment expliquer ces métastases d'humeurs rhumatismales que les sujets éprouvent en sentant un picotement douloureux sous la peau dans différens endroits, à mesure que l'humeur change de place? Je fus un jour pris d'une douleur assez vive & très-brusque au côté droit. Elle se porta bientôt aux muscles pectoraux. Je me frottai

dans le premier cas, il s'écoule par les urines; & dans le second, par les selles. C'est ainsi que

---

le devant de la poitrine avec un linge chaud. Dans le moment l'humeur mordicante, se porta à l'épaule & au bras gauche avec la même sensation que si quelque insecte m'eût couru entre la chemise & la peau. J'éprouvai ensuite certaine stupeur au bras. Sans doute que l'humeur s'étoit jettée sur les gros nerfs en suivant le tissu cellulaire. Cet événement me donna lieu d'observer ceux qui se plaignoient à moi de ces douleurs rhumatisantes, & ils me dirent avoir plusieurs fois éprouvé la même chose. C'est donc par le tissu cellulaire que se font la plupart de ces métastases. Cette théorie a ses avantages. On voit par-là qu'il est souvent très-avantageux de faire une section aux parties douloureuses, lorsqu'il y a tumeur, & même sans attendre long-tems. L'expérience du goutteux Anglois, rapportée par M. Zimmermann, mérite attention: *de l'Expérience.* On voit aussi que les frictions au moins un peu fortes ne sont pas toujours avantageuses; puisqu'on risque en pressant de refouler l'humeur sur d'autres parties. Voilà pourquoi la plupart de ceux qui les mettent en usage, sentent bientôt ailleurs la douleur qu'ils ont fait cesser dans un endroit. Dans ces cas-là, je conseille un frottement léger, & de faire en même-tems agir les muscles de la partie douloureuse exposée à la fumigation du mélange suivant: prenez parties égales (deux onces) de

Romarin.
Lavande.
Pouliot.
Petite sauge.

Triturez légerement ces plantes seches avec

Mastic en larmes, ou *colophone*, une once.

Jettez cela peu à peu sur un rechaud, & exposez la partie à la fumée, toujours en frottant légerement. Après quoi frottez la partie avec un peu d'esprit-de-genievre; &

dans un cas d'abcès à la hanche, lequel devoit être ouvert le lendemain, le pus disparut pendant la nuit, & fut rendu moyennant quelques selles. Voyez *Misc. nat. cur. dec.* 2. A. 2 ; nous y lisons encore, qu'une personne ayant une grosse tumeur au bras, en fut guérie par une selle purulente. *Dec.* 3 An. 3. *Observ.* 2. p. 6. Voyez encore A. 5 & 6 *Obs.* 281 p. 635.

Mais ce bonheur n'arrive qu'à très-peu de sujets : & l'on ne sait pas encore par quel moyen on peut empêcher le pus de se mêler avec le sang. Dans les fievres inflammatoires le sang ne se mêle pas à l'eau qu'on boit ; mais l'eau est rendue clair par les urines sans

---

tenez-la chaudement. Cette opération doit se recommencer deux fois par jour. Je puis assurer qu'on tirera plus de soulagement de cette manœuvre, qu'on ne le penseroit dans les cas d'humeurs rhumatisantes.

Quand aux dépôts internes, je soutiens aussi qu'ils se font très-souvent par la voie du tissu cellulaire. C'est donc un bonheur de pouvoir saisir ces humeurs à la circonférence, si elles s'y portent, au lieu de leur donner le tems de rentrer. Si l'on a quelque transport à craindre, pourquoi ne pas en venir aux grands moyens ? Il faut de la hardiesse sans témérité. Il n'est de grands secours que dans le moment favorable. J'ai plusieurs fois ordonné un vésicatoire bien dosé dans ces cas-là, & il a fait sortir (sans retour) des humeurs visqueuses, qui s'étoient déjà portées en plusieurs endroits. Il est inconcevable combien ce moyen seul peut procurer de réussite ; mais si l'on y a recours, il faut qu'il soit actif ; autrement on fatigue le malade sans succès. J'ai sauvé par-là, il y a deux ans, une fille abandonnée pour des ulceres dans la poitrine : il n'est pas croyable combien elle a rendu de matieres infectes par le dos & par le bras.

aucun mêlange, à moins qu'on n'y joigne quelque ſubſtance qui ait une vertu ſavonneuſe, comme le ſucre; la gelée de groſeilles, & autres choſes ſemblables.

Les abcès internes, dont le pus n'a pas d'iſſue, ne peuvent ſe guérir que par une eſpece de miracle; on a même bien de la peine à le guérir lorſqu'il en a une.

Si l'abcès ſe trouve dans les inteſtins ou les méſenteres, & qu'il s'ouvre dans les inteſtins, on peut concevoir quelque léger eſpoir de guériſon: mais il faut que le pus n'ait pas corrodé les inteſtins, & qu'aucune partie du pus n'ait été réſorbée dans le ſang. Les inteſtins deviennent aiſément cancéreux par rapport au grand nombre des glandes qui y ſont ſemées. On a des exemples d'abcès guéris à l'eſtomac: mais s'ils ſont dans les poumons ou dans le foie, rien de ſi difficile que de les guérir, à moins qu'ils ne ſoient à la ſurface de ces viſceres & aux parties des poumons adhérens à la plevre, ou à la partie du foie adhérente au péritoine: ce qui arrive ordinairement dans les inflammations. Dans ces cas-ci, on fait extérieurement une ouverture qui pénetre juſqu'au ſiége du mal ou vis-à-vis: le pus trouve alors un écoulement, & l'on peut déterger l'abcès & le guérir; au moins en a-t-on des exemples. On a encore par-là la facilité de pomper & d'attirer le pus au-dehors avec des inſtrumens appropriés, en les portant dans l'ouverture qu'on a pratiquée vis-à-vis de l'endroit malade, & en plongeant autant qu'on oſe prudemment le riſquer. Mais cela doit être fait ſans différer, autrement le

pus devenu acrimonieux corrode les parties voiſine, s'épanche ou ſe répand dans le ſang qu'il déprave. Les cures heureuſes qu'on a déjà faites dans ces cas-là, doivent encourager à perfectionner les moyens de les hazarder.

On ſent aiſément qu'un cours de ventre purulent ne doit pas être arrêté. Si le pus des ſelles eſt encore blanchâtre & d'une ſeule couleur, il y a encore quelque eſpoir : mais tout ce que l'on peut entreprendre, c'eſt de preſcrire au malade une diete ſévere ; de s'abſtenir de tout aliment groſſier & ſalé du regne animal, de tout ce qui échauffe, & de ne vivre que du lait d'un animal mis au verd, comme je l'ai dit plus haut ; d'en prendre le petit-lait, le lait de beurre, d'uſer de gruau d'orge, d'avoine, de bouillons aux herbes, avec l'épinard, le cerfeuil, l'endive, l'ozeille ; de l'eau de Sedlitz avec du lait, de la tiſanne de *Faltranc* (*a*) Suiſſe (vulnéraire). S'il y a des tranchées, il faut donner vers la nuit un calmant ou anodin,

---

(*a*) Ces vulnéraires ſont un mêlange de plus ou moins de plantes qu'on peut avoir ici & reconnoître aiſément, vu qu'elles ne ſont pas hachées fort menu. D'après l'aſſertion de M. Sulzer, Médecin Suiſſe, & Conſeiller à Gotha, les eſpeces ſuivantes ſont les plus ordinaires :

1°. ℞ Sanicle, alchimille, hépatique nob.
Véronique, pulmonaire, bétoine, de chacune *trois poignées*.
Bougloſſe, domte-venin, pervenche.
Bleuet, pied-de-chat, mille-feuille, ſauge ; de chacune *une poignée & demie*.

tel que la confection de Japon, d'Edimbourg, ou quelque chose de semblable. Dans un cours de ventre trop violent & trop long, nous sommes forcés de donner quelques astringens, tels que le *cachou*, l'*éthiops martial*, l'exrait de casrille & autres choses de cette nature. Nécessité n'a pas de loi, quoique nous risquions peut-être alors de retenir les matieres purulentes dans les intestins. Je n'ai jamais vu de bons effets des balsamiques tels que le baume du Pérou, la myrrhe, le styrax, & autres semblables. Ils échauffent beaucoup, & augmentent l'inflammation aux levres de l'ulcere : le pus en devient plus abondant & l'ulcere plus grand. On peut attendre quelque avantage du quinquina dans de l'eau rose, en le donnant aux heures où la fievre à cessé.

Ou bien,

2°. ℞ Agremoine véronique, bétoine,
Sanicle, sauge, scolopendre, alchimille, *autant de l'une que de l'autre.*

Hachez bien, & mêlez ces plantes de l'un ou l'autre recette.

On peut voir la Matiere Médicale de Geoffroi, & l'Abrégé de M. Lieutaud, pour en avoir d'autres formules. (Il n'y a pas grand secours à attendre de ces plantes seules en général, dont les Charlatans font tant d'étalage aux yeux du peuple.) Si elles font suer, c'est à l'eau chaude qu'il faut rapporter la sueur : or, voilà le seul effet que j'en aie jamais vu. Mais fermentées avec du miel, elles sont dans la pulmonie d'un plus grand secours qu'on ne le penseroit. J'en dirai d'avantage ailleurs sur ce sujet.

Un enfant fut pris d'une mauvaise diarrhée avec du pus dans les selles, après une coqueluche très-longue : il fut rétabli en prenant certain tems une tisanne faite de roses, de petit-lait, de lait aigre & d'un peu de miel, que je lui prescrivis.

Le régime prescrit ci-devant conserva la vie pendant sept ans à un Officier qui avoit un abcès au foie. Pendant ces sept ans il put faire son service ; mais il fut enfin pris d'une anasarque dont on lui fit trois fois évacuer les eaux, qui s'amasserent encore & le firent enfin périr. On l'ouvrit & on lui trouva un grand abcès au foie. Cet abcès avoit son ouverture dans la vésicule du fiel : c'étoit par-là que le pus se jetoit dans les intestins (*a*).

J'ai aussi eu lieu de voir un homme de rang, & de moyen âge, qui, après une inflammation au foie (hépatitis) fut pris d'une maladie semblabe à celle que je viens de rapporter. Ce régime le fit encore vivre huit ans, & il mourut enfin d'une fievre hectique. Il avoit quelquefois une diarrhée si considérable, que j'étois obligé de l'arrêter ; ce que je ne pouvois même faire qu'avec des glans rôtis, en poudre, & pris dans de l'eau (Le gland tout naturel auroit encore fait plus d'effet.)

Je ne pus sauver un autre homme de qualité, âgé de vingt-sept ans : il touchoit à sa fin quand je le vis. Il avoit un abcès au intestins

(*a*) Je viens de voir mourir un homme de la même maladie. Après cinq mois de résidence à l'Hôtel-Dieu, il en étoit sorti sans guérison.

& une diarrhée très-douloureuſe, qui duroit depuis long-tems. Il s'étoit joué de ſa ſanté très-forte & très-robuſte auparavant, & s'étoit, outre cela, inconſidérément expoſé nud au froid. Depuis ce tems-là ſes ſelles avoient été fluides, d'un rouge, brun, & mêlées de ſang, quoique ſans tranchées. Quelqu'un lui conſeilla de boire du petit-lait dont le départ fut fait avec de l'alun : ce qui avoit été ſuivi de tranchées, d'une dureté au côté droit, & d'une conſtipation qui dura juſqu'à dix ou douze jours. Enfin un Cordonnier entreprit de lui rétablir ſa ſanté. Ce (*malus Sutor inopiâ deperditus.*) cordonnier prit donc de la mer des morceaux de bouleau imprégnés d'acide marin, les mit en travers les uns ſur les autres dans un four chauffé, afin d'en faire découler une eau blanchâtre qu'il recevoit dans un vaſe. Le malade en but ſans aucun effet la premiere fois ; il en reprit huit jours après. Depuis ce moment-là le malade avoit ſenti le plus grand trouble à l'eſtomac, des flatuoſités, des tranchés ſi vives qu'il ſe mordoit la langue où l'on voyoit même pluſieurs cicatrices. Il rendoit quelquefois de l'eau dans ſes ſelles, quelquefois un pus de pluſieurs couleurs, & de tems à autres, comme des corps glanduleux, & du ſang. Vers la fin de ſa vie, il ſe manifeſta une petite fievre hectique : les pieds & les mains lui enflerent ; le reſte du corps n'étoit qu'un ſquelette recouvert de ſa peau.

De tous les médicamens que j'employai, rien ne calma plus ſes douleurs que l'électuaire de diaſcordium, la confection de Japon, d'Edimbourg, encore ce n'étoit que pour huit ou

dix heures. Comme il alloit jufqu'à foixante-dix ou quatre-vingt fois à la felle par nuit, j'étois obligé de lui donner beaucoup de pois rôtis à mâcher & à avaler : ce qui, chaque fois qu'il en ufoit, fufpendoit fes douleurs & fa diarrhée pendant trois jours.

Quatorzieme Efpece.

J'ai parlé plus haut des diarrhées qui arrivent à la fin de la phthifie ou de l'hydropifie, ou lorfqu'il s'eft jetté de ces ulceres internes ou externes certaine quantité de pus dans le fang, qui en eft, pour ainfi-dire, fondu. Il n'y a pas de remede à ces diarrhées colliquatives. Tout ce qu'on peut y faire, c'eft de prolonger la vie au moyen de petits lavemens de lait & d'amidon, où l'on aura jetté un peu de bonne eau-de-vie, ou depuis dix jufqu'à vint gouttes de laudanum liquide. On fait auffi de femblables lavemens avec demi-livre de lait & un demi-gros de thériaque ; ou avec de l'eau de chaux, la confection de Japon, le baume de Lucatelli, diffous auparavant dans un jaune d'œuf. J'ai procuré pendant deux femaines quelque foulagement dans la diarrhée avec un demi-gros de *feve pécairo*, prife de tems à autre. Il mourut de phthifie. Je dois avouer ici que cela m'a auffi manqué très-fouvent.

CHAPITRE XII.

De la Petite-Vérole.

IL eſt fort difficile de fixer l'époque de la petite-vérole en (*a*) Suéde. On ſait qu'elle paſſa d'Arabie en Egypte en 622 ou 640, & en Eſpagne en 714. Elle étoit déjà généralement connue en Angleterre dès l'an 1270 ou 1280. Elle a paſſé d'Europe en Amérique, & du Danemarck dans le Groënland. Cette maladie a été des plus mortelles la premiere fois quelle s'eſt montrée dans l'une ou l'autre contrée : le danger en a diminué à proportion du tems qu'elle avoit régné : cependant elle enleve encore plus de monde que la peſte.

Depuis qu'elle s'eſt manifeſtée en Europe, elle a toujours régné, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre. C'eſt dans les grandes villes, & dans les endroits fort peuplés où elle eſt le plus ſouvent répandue. Il ſuffit pour la communiquer au loin, qu'une perſonne de l'endroit où elle regne paſſe ailleurs. L'expérience

(*a*) La plus ancienne date de la petite-vérole en Suéde eſt 1578. Benedictus Olai, Médecin d'*Eric XIV*. & de *Jean III*, en fait mention ſous le nom de rougeole; mais la deſcription qu'il en donne fait voir qu'il parle de la petite-vérole, & même de ſes differentes eſpeces. Cette maladie s'eſt manifeſtée en Arabie vers le tems de Mahomet. C'eſt la plus ancienne date qu'on en connoiſſe. Voyez Lorry, *de morb. cutan.* & Van-Swieten, §. 1379.

a fait voir que la contagion se répand aussi bien par les habits que par les miasmes ou les exhalaisons des corps attaqués de la maladie : on voit donc en même-tems pourquoi elle est si rare dans les couvents de Religieuses.

En Février 1755 personne n'en étoit attaqué à Upsal : un Etudiant y vint d'Oerebro, où la maladie régnoit, & l'apporta avec lui. Un autre Etudiant en fut pris & en mourut. Le frere de celui-ci fit le voyage de Stockholm à Upsal pour le faire inhumer, & rapporta la contagion à Stockholm.

Un navire Hollandois mouilla au cap de Bonne-espérance en 1718 ; il avoit à bord trois enfans guéris depuis peu de cette maladie. Dès qu'on eut pris terre, quelques personnes de l'équipage voulurent laver les linges qui avoient servi à ces enfans, & en furent attaqué aussitôt. La contagion fit les progrès les plus rapides. Les Hottentots, avertis du danger par un funeste expérience, éleverent une muraille pour couper toute communication, y mirent des gardes, empêcherent de pénétrer plus avant dans le pays, & arrêterent ainsi les progrès ultérieurs de ce fléau.

Ainsi l'on peut conclure que c'est une maladie contagieuse. Il est vrai qu'elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue, & qui ont dans leurs humeurs une disposition à en être pris. Mais il suit aussi de-là que le virus variolique n'est pas produit dans l'air, ni propagé (*a*)

(*a*) Dès qu'il suffit d'être dans l'athmosphere d'une personne qui a eu la maladie, ou qui a été près de ces

avec

avec l'air ; & que conséquemment il seroit possible de garantir une ville de cette contagion ; si l'on prenoit, pour s'en préserver, les mêmes précautions que l'on prend contre la peste. On pourroit même en préserver un royaume entier, si l'on inoculoit en même-tems tous ceux qui n'ont pas encore eu la maladie, ayant soin d'enterrer les habits, les linges de tous les convalescens, & de prévenir toutes les approches du mal, de quelque côté qu'il pût pénétrer, par le commerce, ou par les voyageurs.

A plus forte raison seroit-il possible d'arrêter les (*a*) progrès de la petite-vérole, lorsqu'elle s'est manifestée dans une ville ou dans une maison. Il ne faut pour cela qu'abandonner le soin des malades à ceux qui l'ont déjà eue, enterrer les habits & les linges qui ont servi aux convalescens, empêcher toute communication avec le voisinage. Pour lors la maladie n'a plus de suite, & ne reparoît que lorsqu'il vient quelqu'un d'un endroit où elle a régné.

La petite-vérole se propage ainsi. 1°. Si n'ayant pas encore eu la maladie, l'on s'expose au contact de l'athmosphere de celui qui l'a, le virus se communique ou par la déglutition de la salive, ou par les pores absorbans. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir une éruption ana-

---

malades, si le virus se communique sans contact immédiat ; c'est donc par l'air ? L'Auteur devoit donc s'expliquer différemment.

(*a*) Cela est bon pour la théorie : d'autres ont eu les mêmes vues, qu'on ne peut cependant réaliser.

logue à la petite-vérole sur le visage de ceux qui soignoient ces malades ou qui étoient restés quelque-tems, à différens intervalles, près de leur lit. Cette éruption n'étoit accompagnée d'aucune fievre, & ne laissoit aucune cicatrice. On peut voir quelque chose de semblable dans les Mémoires de la Société de Londres, nº. 473 & 390. Kirckpatrick dit que dans une pareille circonstance il lui étoit survenu un bouton variolique (*a*) à la levre supérieure. Voyez son *Essai sur l'Inoculation*, édit. 2. p. 21.

2°. Si l'on manie, ou si l'on touche même seulement les habits ou les linges des malades. On ignore jusqu'à quel tems le virus peut se conserver dans les habits: ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir été gardé dans une boîte bien fermée pendant tout un hyver, il s'est encore trouvé propre à l'inoculation le printems suivant. Il est donc très-probable qu'on peut être pris de la maladie sans y penser, lorsqu'on touche du linge qui a été jetté sur celui dont se sont servi les malades.

3°. Si l'on est piqué avec une (*b*) lancette qui a servi il n'y a pas long-tems à l'un ou l'autre de ces malades. En 1741, on saigna M. V. G. Le bord de la plaie devint purulent, & la petite-

(*a*) J'ai vu une femme qui en eut deux boutons bien marqués à la tête en pareilles circonstances. Sa fille gardant aussi un de ces malades, en a eu trois boutons, l'un au bras, les deux autres à la levre inférieure. Tous les jours les Médecins éprouvent ce même inconvénient. Voyez Van-Swieten.

(*b*) Van-Swieten rapporte un pareil exemple.

vérole ne tarda pas à paroître. C'étoit une vraie inoculation.

4°. On applique une piece d'argent sur quelques boutons varioliques ouverts, le pus s'y attache, & alors on serre cette piece sur la jambe nue avec une bande, le virus s'insinue par les pores. Ou bien l'on pique la peau avec une aiguille, & l'on fait entrer le virus par cette plaie légere. De l'une ou l'autre maniere, la maladie est comme implantée. C'est une vraie inoculation qui se pratique ainsi dans la Saxe, le Gothland, & dans le Duché de Wallis.

5°. Par une autre maniere d'inoculer ordinaire à la Chine. On laisse imbiber un petit rouleau de coton (*a*) dans le pus d'un bouton bien mûr; ensuite on le porte dans les narines, & la maladie paroît bientôt.

6°. En pratiquant l'inoculation comme le font les Circassiens. Les Anglois ont bien perfectionné cette méthode. Voyez le Mémoire de M. de la Condamine, sur l'inoculation.

Les signes précurseurs de cette maladie ne sont pas aussi décisifs que quelques-uns l'ont pensé. Ainsi l'on ne peut prononcer avec une entiere certitude que tel sujet est sur le point d'avoir la petite-vérole. Cependant voici ceux qui la présagent ordinairement.

1°. On doit prendre garde si la maladie s'est répandue dans l'endroit où est le malade.

(*a*) Pratique abusive, dont Van-Swieten a fait sentir le danger.

2°. Si le malade ne l'a pas encore eue ; s'il eſt entré dans un appartement où quelqu'un l'a eue ; s'il s'eſt approché d'une perſonne qui a été près d'un de ces malades, ou qui en a touché les habits, les linges.

3°. Si l'on remarque les ſignes qui précedent ordinairement les fievres accompagnées d'éruption. Tels que certaine langueur, certain affoibliſſement ſans cauſe manifeſte, un friſſonnement (*a*) ſuivi de chaleur, de la douleur dans les lombes, un ſerrement de poitrine, des ſoupirs.

4°. Si le viſage eſt bouffi, les yeux abattus, s'il coule quelques larmes, ſur-tout de l'œil gauche, de maniere que ces larmes ne ſoient pas auſſi chaudes qu'elles le ſont dans la rougeole, ſi le malade ſent de la douleur au creux de l'eſtomac lorſqu'on y appuie du bout du doigt, ſans violence; s'il a envie de dormir à des heures indues; s'il eſt agité pendant le ſommeil, & vomit (*b*) ſouvent. Si, dis-je, l'on remarque ces différens ſignes, on peut préſumer avec aſſez de confiance que le malade aura la petite-vérole.

La fievre ſe ſoutient alors, mais non avec la même force, juſqu'au moment de l'éruption. A ce moment quelques malades, ſur-tout

---

(*a*) Ce friſſonnement n'a pas toujours lieu, non plus que les douleurs des lombes, dans les petites-véroles bénignes.

(*b*) Le vomiſſement n'a pas toujours lieu.

les enfans sont attaqués de (*a*) l'éclampsie ; & si la dentition n'y contribue en rien, c'est ordinairement le signe d'une petite-vérole (*b*) de bon caractere. C'est-là le premier période de la maladie : il dure environ soixante-douze heures, & même quatre jours.

Vers le quatrieme jour, la fievre baisse, & l'éruption se manifeste par de petits points rouges. Ils paroissent d'abord au visage, à la levre supérieure, aux côtés du nez ; de-là ils se répandent par-tout le visage : ensuite ils se font appercevoir à la poitrine, aux lombes, aux jambes, aux pieds. On en voit rarement au bas ventre, où la peau est fort coriace ; sous la plante des pieds, sur-tout aux sujets qui marchent pieds nuds ; le cuir y est extrêmement dur. L'éruption augmente peu à peu ; les boutons s'élevent & deviennent plus larges, blancs à la pointe & rouges à la base. La peau qui est dans les intervalles des boutons est également (*c*) rouge. Le corps est par-tout comme tuméfié ; l'œil, sur-tout les paupieres, s'enflent au point de ne pouvoir presque plus s'ouvrir. Plus l'éruption est abondante & élevée sur la surface de la peau, plus la fievre & le vomissement diminuent promptement ; & l'un & l'autre cessent dès que l'éruption a paru totale-

(*a*) Voyez le chapitre de l'Eclampsie.

(*b*) Quelques malades après ce symptôme sont restés muets, ou perclus de l'un ou l'autre membre, pendant certain tems. Voyez Kirckpatrick, & Van-Swieten.

(*c*) Ce qui est un bon signe à ce moment-là.

ment. C'eſt-là le ſecond période : il dure trois ou quatre jours.

Le troiſieme période ſe prend du moment où les boutons ont paru ſur le viſage, à celui où ils commencent à ſe deſſécher. C'eſt pendant cet eſpace de tems, c'eſt-à-dire vers le huitieme ou neuvieme jour que les boutons mûriſſent & prennent une teinte jaunâtre. Ils ſe rempliſſent alors de pus, s'élevent & acquierent plus de dimenſion. Le fond en eſt abſolument rouge & douloureux. L'enflure du viſage devient ſi conſidérable, que le malade, comme nous l'avons dit, peut à peine ouvrir les yeux. On diroit qu'il eſt aveugle. Il commence à les rouvrir lorſque l'enflure a diminué ; & il voit comme auparavant Elle paſſe du viſage aux mains, aux doigts, aux pieds. Pendant cet eſpace il ſurvient de la fievre : c'eſt la fievre ſuppuratoire.

Le quatrieme période ſe prend au onzieme jour. Alors les boutons commencent à ſe deſſécher. La fin de ce période eſt le moment où les boutons tombent. L'éruption ſe deſſéche dans le même ordre (*a*) qu'elle a paru. Pendant ce tems-là il arrive quelquefois qu'une partie de pus eſt réſorbée par les pores inhalans, & reportée dans le torrent de la circulation. Pour lors il ſurvient une fievre que les Médecins appellent la ſeconde fievre de la petite-vérole : mais c'en eſt réellement une troiſieme. Comme elle a quelquefois lieu lorſque la précédente ne fait à peine que ceſſer, on l'a

(*a*) Cela n'eſt pas généralement vrai.

confondue avec l'autre, & cela mal-à-propos. On voit des petites-véroles où la fievre ne se fait presque pas appercevoir. La vraie petite-vérole ne se termine jamais dans l'espace de huit jours.

Tel est le cours ordinaire (*a*) de cette maladie, lorsqu'elle est de bon caractere. Si, au contraire, elle est maligne, l'éruption se fait entre les soixante-douze heures; non peu-à-peu, mais subitement & en grande quantité; de maniere que l'intérieur du nez est souvent bouché par les boutons; il en survient dans la gorge, & la déglutition devient très-difficile. L'éruption ne se fait pas dans l'ordre mentionné ci-devant, mais en tout autre endroit en même-tems qu'au visage. Les boutons sont très-petits sur la face, compliqués les uns avec les autres, & comme agglutinés ou par-tout ou

(*a*) Les autres especes de petites-véroles illégitimes, telles que celles que Van-Swieten appelle *steen-pocken*, *varioli lapidei*, *water-pocken*, *variol iaquei*, *wind-pocken*, *varioli statuosi*, paroissent en vingt-quatre heures, ou le second jour, rarement le troisieme, & se passent en cinq ou six jours au plus tard. Souvent les boutons *venteux* ou *séreux* disparoissent en peu de tems. Il ne faut pas les confondre avec la petite-vérole légitime. J'ai vu une femme prise de deux especes illégitimes différentes & en même-tems; une partie des boutons étoient durs comme pierre; les autres ne formoient que des vésicules séreuses. Les assistans prenoient la maladie pour une vraie petite-vérole; je leur montrai leur erreur. Voilà pourquoi tant de gens ont assuré mal-à-propos qu'on avoit la vraie maladie deux fois. Mais un Médecin ne doit rien avancer que ce dont il a été lui-même témoin: encore je le suppose en état de voir, & non de regarder seulement. Ce n'est pas le grand nombre,

en différens endroits. Ils ne jauniffent ni ne mûriffent pas, & conféquemment ne fe rempliffent pas de pus. Loin de s'élever en pointe, ils font des efpeces de cavités. Si on en ouvre quelqu'un vers le douzieme jour, il en coule encore une férofité très-claire ; ils prennent une couleur infolite, font verdâtres, violets ou noirs. Le huitieme ou le neuvieme jour la peau eft comme un parchemin.

La petite-vérole eft encore de mauvais caractere, lorfqu'elle eft accompagnée de violente hémorragie, ou de fievre pétéchiale, ou de point-de-côté. La fievre, qui devoit ceffer après l'éruption, continue toujours. La feconde fievre, c'eft-à-dire, la fuppuratoire, ne vient pas peu-à-peu, mais fubitement & avec violence. Les malades commencent à baver dès le fecond période. La falive devient de plus en plus vifqueufe & gluante, s'épaiffit enfin au point de faire craindre une fuffocation. M. Schroeder a fait voir de la maniere la plus fatisfaifante, les diftinctions qu'il y avoit à faire dans les différentes efpeces de cette maladie. *Difput. circà variolarum diftributionem, imprimis ratione febris cum cum iis conjunctatum, quædam analecta.* Voyez auffi ce qu'en a dit le Docteur Grand dans fon Traité des Fievres.

Il eft difficile, au commencement d'une épidémie varioleufe, de prédire fi la maladie fera de bon ou de mauvais caractere. Elle eft ordinairement moins mauvaife au commencement ou à la fin de l'épidémie. Mais il y a des exceptions. Celle qui parut à Stockholm pendant l'automne de 1751, & dura jufqu'à

l'été suivant, fut d'abord très-bénigne (*a*), & sur la fin, du plus mauvais caractere. S'il regne une autre maladie (*b*) pendant l'épidémie varioleuse ; cette derniere est alors fort critique, à cause de la complication presque inévitable. Lorsque la petite-vérole a régné quelquetems, elle est assez bénigne sur la fin. Plus elle avoit régné dans l'Isle de Minorque en 1746, moins il y avoit de danger ; de sorte qu'il est mort moins de monde au *Nord* de cette Isle, où elle se porta vers la fin. Le contraire arriva au *Sud*, où elle avoit commencé. Si elle a été longtems sans reparoître dans un endroit, elle ne s'y manifeste ensuite qu'avec beaucoup de malignité, comme on le vit dans cette même Isle en 1742, où elle n'avoit pas paru depuis 1725 : aussi y fut-elle extrêmement mortelle.

On a remarqué que de tous ceux qui en étoient attaqués dans une même maison, c'étoient les derniers qui couroient les plus grands risques. J'ai aussi observé que ceux qui étoient malades auparavant, avoient été les plus ex-

(*a*) M. Faxe a observé à Wæstervick, dans le Smoland, le contraire de ce phénomene. La maladie y fut très-mortelle au commencement, & très-bénigne à la fin de l'épidémie. Voyez l'ouvrage Suédois *Forsettning of provincial-medic. Berættelser*, c'est-à-dire, Continuation des rapports des Médecins de Province, p. 278.

(*b*) Hippocrate avoit déjà observé que la maladie qui prédomine, donne son caractere aux autres maladies de la saison. Voyez comment j'ai exposé sa doctrine dans mon discours préliminaire, Traité de l'Expérience de Zimmermann.

posés pendant la petite-vérole. Mais il y a des exceptions. Six enfans furent pris de la maladie dans la même maison. Le premier qui l'eut paroissoit le mieux portant, & très-sain. Il eut cependant une petite-vérole confluente, très-maligne ; les autres à qui il communiqua la maladie, n'en eurent qu'une très-bénigne.

Pour savoir si tel sujet aura une petite-vérole bénigne ou maligne, il faut faire attention aux circonstances que nous venons de rapporter, & aux suivantes.

En général la maladie sera bénigne dans un sujet médiocrement gras, qui a le sang doux, la peau molle & blanche, les couleurs du visage vives, le regard gai & gracieux, l'œil clair sans être trop animé. Le contraire arrivera dans un sujet maigre, qui a la peau rude, épaisse, dure, brune, des cheveux noirs, un regard sombre, l'œil abbattu, la voix rude (*a*).

Si l'on est pris de la maladie après avoir été bien préparé, bien purgé, elle ne peut être que bénigne (*b*) par elle-même ; & *vice versâ*.

(*a*) M. Lorry, ce sage & docte Médecin, croit que la petite-vérole est aussi plus pernicieuse aux roux, *iis eas esse pessimas, nemine contradicente, observaverim*. De morb. cut. pag. 14 & 72. *initio*. Et 537, il assure qu'ils sont plus exposés dans toutes les maladies éruptives.

(*b*) Pourquoi donc des sujets bien préparés, dans une saison favorable, & inoculés avec le pus d'une petite-vérole bénigne, ont-il été à deux doigts de la mort, & d'autres en sont-il restés perclus ou borgnes ?

On ne doit attendre qu'une petite-vérole bénigne au commencement d'une épidémie de ce caractere : mais si elle a duré six ou sept semaines, il y a plus à craindre de malignité. Il y a en général moins de risque vers la fin d'une épidémie qui étoit dangereuse au commencement.

Les sujets accoutumés à manger beaucoup de viande ; ceux qui prennent des alimens trop ou trop peu nourrissans, ou en général fort chétifs ; ceux qui ont fait quelques excès dans le boire & dans le manger, ou qui veillent trop long-tems, ou sont épuisés par une maladie antérieure, ne peuvent s'attendre qu'à une petite-vérole de mauvais caractere.

Une femme grosse a tout à craindre de cette maladie, tant pour elle que pour son fruit. Le danger n'est pas moins grand pour les femmes en couche (*a*).

La galle, même la plus étendue, est une cause de petite-vérole plus considérable, loin de donner lieu d'attendre une éruption moins grande. L'éruption est aussi plus forte après une fievre pourprée qu'on auroit essuyée depuis peu de tems.

Lorsqu'un enfant est pris de la petite-vérole

(*a*) L'histoire que Kirckpatrick rapporte (analyse, pag. 316), feroit croire que le moment le plus avantageux de l'éruption est pour une femme celui de l'apparition de ses regles. Mais on peut dire que ce sont les circonstances qui décident de l'avantage.

pendant une fievre intermittente, celle-ci (*a*) diſparoît, au moins à parler généralement.

J'ai dit que ceux qui avoient la peau d'une texture plus lâche, étoient moins expoſés aux mauvaiſes ſuites de cette maladie. C'eſt par une raiſon contraire que les Anglois y courent toujours de très-grands riſques. Les bains fréquens d'eau froide dont ils uſent, leur condenſent extrêmement la peau. Les Negres y ſont encore plus en danger, par rapport aux baumes, aux réſines & autres matieres viſqueuſes dont ils s'oignent le corps.

La petite-vérole eſt moins mauvaiſe chez les jeunes ſujets. Moins ils ſont âgés, plus elle eſt bénigne. Cependant on a des exemples d'enfans à la mammelle morts de petite-vérole maligne. Dans ces cas-ci, ce pouvoit être par la faute de la nourrice, & par manque de ſoins. Si la nourrice mangeoit beaucoup de viande, s'eſt miſe dans une grande colere, eſt devenue amoureuſe, avoit ſes regles, avoit mis l'enfant dans un endroit mal-ſain; ſi elle ne le nétoyoit que rarement, ou l'eſſuyoit avec un linge qui n'étoit pas aſſez ſec, ou qu'elle ne l'eût pas emmailloté dans des langes chauds; ſi elle l'avoit poſé à

(*a*) Cette fievre reparoît ſouvent lorſque la petite-vérole eſt terminée. Le Profeſſeur Bergier en a auſſi produit deux exmples dans les Mémoires de Suede. M. le Profeſſeur Ludwig en préſente auſſi un (*Adverſaria de contagio varioloſo*, *pag.* 14). Voyez les Médecins de Breſlaw, Huxham, Schulzenheim, de Haën, Dimſdale, &c.

terre & l'avoit laissé-là trop de tems, est-il étonnant qu'un enfant ait été la victime de ces négligences ? Les douleurs de la dentition peuvent aussi contribuer a faire prendre à la maladie un mauvais caractere, par rapport au trouble où est alors toute l'économie animale. Un enfant périt encore dans cette circonstance, faute de pouvoir téter, parce qu'il lui sera survenu quelque bouton aux levres.

L'âge où cette maladie a moins de danger, est depuis qaatre jusqu'à quatorze ans ; ensuite depuis seize jusqu'à vingt-cinq : celui-ci est plus critique.

J'ai souvent observé que les enfans gras ou maigres se tirent également bien de cette maladie.

Selon le dire ordinaire, un enfant doit en mourir, lorsque le pus des boutons a une saveur saline : autrement, non.

La petite-vérole devient maligne lorsque les pieds, les mains font remarquer au tact certain tremblement, pendant le premier période.

Les sujets qui ont bien vécu, ou qui ont essuyé quelque hémorragie, soit par une blessure, soit autrement, peuvent s'attendre à une maladie de bon caractere, si la petite-vérole les prend peu après (*a*) les pertes de sang.

(*a*) L'Auteur cite en note deux cas rapportés par Fuller, mais qui ne prouvent rien en faveur de sa théorie. Ce que rapporte Haller, *Opusc. min.* t. 3. p. 352, mérite d'être lu. Comparez Kirckpatrick, p. 78.

C'eſt au contraire un mauvais ſigne lorſque le malade a (*a*) le dévoiement au moment où l'éruption eſt près de paroître, & quelques jours encore pendant qu'elle a lieu.

Si les boutons démangent immédiatement après l'éruption, les choſes ne vont pas auſſi bien qu'on le deſireroit; au moins la maladie eſt-elle plus lente.

Si les douleurs des lombes, le vomiſſement ne ſont pas conſidérables, que l'haleine ne ſente pas mauvais, & que le nez ne ſoit pas bouché, on peut alors avoir beaucoup d'eſpérance; & *vice verſâ.*

C'eſt un ſigne dangereux qu'une hémorragie, ſoit de la poitrine, ſoit par les ſelles; & ſi elle avoit lieu avec les urines, il ne reviendroit pas un des ſujets ſur mille à qui cela (*b*) arriveroit.

S'il ſe complique une éruption pétéchiale à celle de la petite-vérole, il périt trois ſujets ſur quatre.

De ceux qui ont une petite-vérole confluente, il périt ordinairement un ſujet ſur quatre ou cinq. (Cela eſt faux, au moins en France).

(*a*) L'habile Obſervateur Dimſdale & d'autres prétendent au contraire que cela eſt très-avantageux, en ce qu'une partie du foyer de la maladie eſt entraînée par ces évacuations. Rien de plus ſage que ce que dit Van-Swieten à ce ſujet. Les avis ſont partagés.

(*b*) Cette éruption ſanguine n'a lieu que dans le cas d'une acrimonie extrêmement maligne qui diſſout la maſſe du ſang. Voy. Van-Swieten.

Il y a lieu de s'inquiéter ſur l'iſſue de la maladie, lorſque les boutons varioliques du viſage ſont petits, plats, ont une eſpece de cavité où l'on voit un point noir ſur un fond d'un rouge obſcur ou pâle ; lorſque les boutons ne deviennent pas douloureux au troiſieme période, qu'ils ne ſont ni ronds, ni fermes, mais mollaſſes & comme ſtriés & vuides.

Il n'eſt pas non plus trop bon que le malade lâche ſouvent ſon urine, & en petite quantité. Si les urines ſont pâles, on doit craindre le délire ou les convulſions, ſi l'on a pas appliqué un emplâtre véſicatoire peu de tems auparavant.

Le dévoiement n'eſt pas avantageux dans les trois premiers périodes, & peut être très-utile au quatrieme. Lorſque les ſelles paroiſſent comme purulentes, mêlées de ſang, ou noires, que le ventre eſt météoriſé, s'enfle même avec de la douleur, on a lieu de craindre la gangrene aux inteſtins.

Si la fievre ſuppuratoire au lieu de paroître peu-à-peu, vient tout-à-coup, avec un pouls dur, de la douleur de tête, de la rougeur aux yeux, des inſomnies & beaucoup de jactation, c'eſt un grand mal. Si l'on obſerve que les arteres du cou & des tempes battent avec dureté & fréquence, on doit attendre un grand tranſport ; & ſi les arteres ſuſdites battent de cette maniere, tandis que le pouls eſt foible au carpe, la mort n'eſt pas loin, au moins ordinairement.

C'eſt un très-mauvais ſigne que les pau-

pieres & les levres se tuméfient, sans que le visage paroisse bouffi.

Le malade ne tarde pas à mourir lorsque l'enflure du visage disparoît subitement, sans se manifester aux mains, si la salivation (*a*) cesse, si la peau devient pâle entre les bases des (*b*) boutons ; s'il survient une oppression de poitrine, & que le ton de voix change, ou que le malade devienne comme enroué & perde la mémoire.

Si la boisson revient au malade par les narines, c'est une marque qu'il y a beaucoup de boutons dans la gorge. Voilà pourquoi les enfans se prêtent si difficilement à boire dans cette maladie. Le signe est d'autant plus dangereux, qu'ils ne peuvent rien prendre, & que dans la petite-vérole il faut ou beaucoup boire, ou mourir.

Si le malade sent un grand froid au troisieme période, la salivation s'arrête aisément.

Plusieurs sujets se tirent d'une mauvaise petite-vérole par de grosses tumeurs. Il ne faut alors qu'appercevoir ces éruptions à tems convenable, & les ouvrir (*c*).

(*a*) Voyez Van-Swieten, sur les avantages ou les dangers de la salivation. Baglivi, qui parle partout en jeune présomptueux, dit qu'il n'a jamais vu périr ceux qui ont bien salivé ; mais Baglivi n'a pas tout vu ; l'âge lui auroit fait rétracter bien des choses.

(*b*) Avant leur entiere maturité.

(*c*) Même sans tarder, vu l'acrimonie extrême que

Je vais reprendre par ordre, & mettre en parallele les bons & les mauvais signes de cette maladie.

---

contracte ce pus par la moindre résidence. L'Auteur devoit au moins ajouter quelques autres avis sur le traitement de ces dépôts. Dès qu'on leur a procuré un écoulement, on déterge bien la plaie avec une forte décoction de quinquina, deux fois par jour, avant d'y remettre l'emplâtre ou la charpie. Sur-tout que les substances qu'on emploie pour les pansemens ne soient pas trop onctueuses; car le pus formeroit promptement un clapier, ou attaqueroit les os malgré tous les soins. Le traitement de ces sortes de dépôts n'est pas l'ouvrage d'un Chirurgien peu instruit. Les exemples que rapporte Van-Swieten prouvent combien il faut de prudence & d'adresse pour réussir. Il est étonnant que l'Auteur s'énonce avec autant d'indifférence sur un article aussi essentiel. J'ai vu l'acide vitriolique dulcifié, pris intérieurement par intervalle, & soutenu d'une décoction de quinquina, aussi pris en boisson, terminer promptement un de ces dépôts.



SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui présagent une petite-vérole bénigne.

1. Etre pris de la maladie au commencement ou à la fin de l'épidémie varioleuse.

2. Une épidémie de bon caractere.

3. S'il y a peu de tems que la maladie s'est manifestée dans l'endroit avant l'épidémie actuelle.

4. Si elle se manifeste au Printems ou dans l'Automne.

5. Si le corps a été bien disposé, & que l'estomac & les intestins soient nets.

6. Si le sujet est sain & bien portant d'ailleurs; qu'il ait l'esprit tranquille, & que le corps ne soit surchargé en aucune maniere.

7. S'il ne regne aucune autre maladie de mauvais caractere.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui présagent une petite-vérole de mauvais caractere.

1. Etre pris de la maladie lorsque la contagion a déjà fait de grands progrès.
2. Une épidémie de mauvais caractere.
3. S'il y a long-tems que la maladie n'a paru dans l'endroit.
4. Si elle a lieu lors des grandes chaleurs de l'Eté, ou des grands froids de l'Hyver.
5. Si l'on a négligé de se purger comme il faut lors de l'épidémie, avant d'en être attaqué.
6. Si le corps est plein de mauvaises humeurs, ou que le sujet ait actuellement une fievre miliaire, le pourpre, des tumeurs, des vers : ou s'il est affoibli par des maladies antérieures, par le chagrin, les veilles, des blessures à la tête, &c. ou que le sujet se soit enflammé les humeurs avec des boissons spiritueuses, ou surchargé ordinairement de manger.
7. S'il regne une autre épidémie, comme une fievre pétéchiale, le pourpre, des points de côté, &c.

Signes qui présagent une petite-vérole bénigne.

8. Si le sujet est médiocrement gras, a la peau mollette, blanche, des couleurs vives, un regard gracieux, un œil clair sans être trop animé.

9. Si l'enfant n'est plus dans un âge trop tendre, mais déjà âgé de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie est ordinairement bénigne.

11. Si c'est une fille, &c

12. Si pendant trois jours elle n'a éprouvé aucun dérangement.

13. Si le sujet est entre quatre & quatorze ans.

14. S'il n'est pas trop sanguin ou s'il n'a pas perdu le trop de sang qu'il avoit par les saignemens de nez, ou autrement.

15. Si le sujet n'est pas accoutumé à manger beaucoup de viandes.

Signes qui présagent une petite-vérole maligne.

8. Si le sujet est maigre, a la peau épaisse, dure, rude, brune, un air sombre, des yeux éteints ou abattus; si l'albuginée est rouge, les cheveux noirs, & que la voix soit dure, rauque.

9. Si l'enfant n'a pas encore près de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie s'est montrée de mauvais caractere dans le plus grand nombre des individus.

11. Si c'est une femme grosse ou en couches.

12. Si lors de ses mois elle est fort dérangée;

13. Si le sujet est déjà âgé de quatorze, quinze, seize ans.

14. S'il a trop de sang ou un sang trop riche ou trop appauvri.

15. Si le sujet est indiscret sur l'usage des viandes, sur-tout du *gibier*.

Quoique l'Auteur ne pût guere mieux déterminer ces signes, il est cependant vrai que c'est toujours des circonstances qu'il faut en déduire la vraie valeur. Tous les jours on voit des sujets périr presque subitement après deux ou trois jours de maladie, & cependant avec tous les meilleurs signes. L'économie animale est un systême si impénétrable, si mystérieux à l'œil de l'homme le plus éclairé, qu'il ne faut jamais se flatter dans une maladie de ce genre. L'essentiel est de donner de l'espoir au malade, & de ne s'ouvrir qu'à sa famille ou à ses amis. La petite-vérole est également dangereuse ou bénigne dans toutes les saisons: c'est particuliérement l'idiosyncrasie du sujet qui décide de son sort: *positis ponendis.* On en voit n'essuyer qu'une petite-vérole très-bénigne pendant d'autres maladies épidémiques des plus meurtrieres: d'autres, au contraire, sont pris d'une petite-vérole très-maligne pendant que leurs voisins, ou ceux qui la leur ont communiquée, en ont eu à peine trente boutons du meilleur caractere; & l'inoculation est aussi suivie des mêmes phénomenes. Je connois un jeune homme borgne, un autre privé de l'usage d'un bras à la suite d'une inoculation pratiquée avec le pus le plus bénin. Quant aux épidémies qui sont accompagnées de fievres exanthémateuses, il est sûr qu'ordinairement la petite-vérole y est presque par tout très-mauvaise, encore y a-t-il eu souvent des exceptions. On voit des filles plus mal que des femmes, & *vice versâ.* Les familles

où la maladie est ordinairement bénigne, voient assez souvent périr l'un ou l'autre sujet d'une petite-vérole maligne, sous les yeux des plus habiles Médecins. Confluente ou discrete, l'une est tantôt plus dangereuse que l'autre, tantôt *vice versâ ;* car une petite-vérole discrete est quelquefois mortelle, tandis qu'on se sauve tous les jours d'une confluente. J'ai vu deux femmes grosses se sauver, avec tous les succès, de la petite-vérole : d'autres en ont vu assez souvent. Cependant il est vrai que le danger est extrême pour elles. Un sang trop riche tend promptement à la dissolution. Aussi pour peu qu'il y ait de mauvais caractere dans la maladie, ces sujets-là ont des hémorragies mortelles, ou le millet, le pourpre sont bientôt compliqués avec la petite-vérole. Si le sang est trop dense, trop lié, ce qui a lieu dans les sujets robustes, la fievre inflammatoire est considérable, & souvent la maladie se termine par des dépôts mortels ou très-fâcheux. Un sang appauvri ou trop séreux, n'est pas moins cause de grands périls. Les hémorragies considérables antécédemment à la maladie, peuvent donc avoir alors des suites funestes. Le gibier, sans exception, sur-tout la perdrix, & ces oiseaux qu'une voracité infame fait manger aux Grands avec leurs ordures, causeront toujours une maladie très-critique. Un sang alimenté de pareilles substances, contracte promptement une putridité alcaline. Aussi la moindre fievre est-elle presque meurtriere à ces gens-là.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Bons Signes.

1. Si dès l'invasion de la maladie le sujet a usé de moyens curatifs convenables, s'il a été bien soigné, & a bien bu.

2. Si l'appartement est bien espacé, libre de tout courant d'air, & modérément chaud.

3. Si au premier période de la maladie la chaleur, les douleurs de tête & la soif sont supportables.

4. Si dans ce même période le malade ne vomit que peu ou point, ne sent aucune douleur dans le bas-ventre, & n'a pas le dévoiement, lorsque l'éruption commence à paroître.

5. Si le malade n'a presque point de trouble d'esprit, dort un peu, & n'est pas trop agité.

6. Etre pris de légeres convulsions, ou d'éclampsie, peu de temps avant l'éruption.

7. Saigner modérément du nez.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Mauvais Signes.

1. Si le ſujet a négligé les ſoins & les médicamens néceſſaires dès le moment de l'invaſion, & a peu bu : car dans cette maladie, il faut ou boire à chaque inſtant, ou mourir.

2. Si la chambre eſt petite, expoſée à quelque courant d'air, & ou trop chaude, ou trop froide.

3. Si le malade éprouve au premier période de grandes chaleurs, beaucoup de ſoif, des ſueurs conſidérables, de vives douleurs à la tête & aux lombes, un tremblement aux pieds, aux mains, lorſqu'on les lui touche.

4. Un violent vomiſſement, des douleurs dans le bas-ventre ; le dévoiement au moment de l'éruption.

5. Un grand trouble d'eſprit & permanent, ou trop de ſommeil ou d'inſomnie ; beaucoup de jactation, de ſorte que le malade ſoit obligé de ſe tourner ſouvent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

6. Avoir l'haleine mauvaiſe.

7. Perdre trop de ſang par le nez, par l'expectoration, les ſelles, & ſur-tout ſi le ſang ſort avec les urines.

Bons Signes.

8. Si les boutons paroissent d'abord au visage après soixante-douze heures, & peu-à-peu ensuite à la poitrine, aux bras, aux mains, aux jambes, aux pieds, & qu'ils soient bien *discrets* ou séparés les uns des autres, & non en trop grand nombre, sur-tout au visage.

9. Si le nez & la gorge restent libres intérieurement, & qu'il n'y ait que peu de boutons à l'extérieur du nez.

10. Si la fievre disparoît lorsque les boutons ont fait éruption.

11. Si les boutons s'élevent en pointe, ronds & larges à la base, ont la couleur requise, savoir, une pointe blanche & le fond rouge, & que la peau, dans les intervalles, soit également rouge.

12. Si l'on observe que peu ou point de fievre dans le troisieme période; que le malade dorme bien & respire sans difficulté.

13. Si les boutons deviennent jaunes, & mûrissent dans ce même période, bien pleins, un peu fermes, douloureux, de sorte que tout le corps soit assez sensible.

Mauvais Signes.

8. Si les boutons paroissent entre les soixante-douze heures, subitement, en grand nombre, sur-tout au visage, de sorte qu'ils se compliquent, forment une *petite-vérole confluente*, & démangent immédiatement après l'éruption.

9. Si les boutons sont très-nombreux, au nez, à la gorge, tant intérieurement qu'extérieurement, de sorte que le malade soit obligé de respirer bouche béante, & n'avale qu'avec difficulté.

10. Si la fievre se soutient après l'éruption.

11. Si les boutons sont petits, étendus en longueur, ou angulaires, ou entassés les uns sur les autres, ou ne s'élevent pas en pointe; s'il paroît au milieu une espece de cavité ou de point noirâtre; si le fond en est d'un rouge terne & livide, & que la peau soit pâle dans les intervalles, ou violette, ou noire.

12. Si la fievre suppuratoire paroît brusquement accompagnée de douleurs de tête, d'abattement; que les yeux soient rouges, & que le malade s'agite, se jette çà & là, ait du délire, & un serrement de poitrine.

13. Si dans ce même période les boutons ne jaunissent & ne mûrissent pas promptement, & s'ils sont comme striés, molasses & indolens.

Bons Signes.

14. Il ne doit alors paroître aucune ſalivation ou bave : ſi cela arrive, elle doit être délayée, légere & permanente.

15. Si l'enflure du viſage eſt preſque imperceptible ou égale par toute la face, de ſorte que le malade ne puiſſe pas ouvrir les paupieres.

16. Si l'enflure du viſage ceſſe le onzieme jour, & ſe manifeſte auſſi tôt aux bras, aux mains, aux doigts, & paroît enfin aux jambes & aux pieds.

17. Si la température eſt douce dans le troiſieme & le quatrieme eſpace.

18. Si les boutons ſe deſſechent dans le même ordre qu'ils ont paru.

19. Si dans le quatrieme période le malade fait quelques ſelles, ou s'il a le ventre libre dans la petite-vérole confluente à ce période, & qu'il ſe ſente ſoulagé à chaque ſelle.

Mauvais Signes.

14. Si la salivation a lieu depuis l'éruption jusqu'à la fin de ce période, que la bave soit visqueuse, rejettée avec peine, & s'arrête tout-à-coup.

15. Si les boutons sont très-nombreux; & qu'il n'y ait en même-tems aucune enflure au visage, ou qu'elle ne se fasse appercevoir qu'aux levres ou aux paupieres.

16. S'il paroît beaucoup d'enflure, & qu'elle disparoisse subitement sans se manifester aux extrémités dans le même ordre qu'au N°. paparallele.

17. S'il se fait sentir un froid vif dans le troisieme & quatrieme espace, & qu'il supprime la salivation.

18. Si les boutons ne se dessechent pas, ou le font trop lentement, ou se recouvrent deux ou trois fois d'une croûte, après que la premiere est tombée.

19. Si le malade ne fait aucune selle au quatrieme période, ou qu'il ait le ventre trop libre, avec de la douleur, & sans soulagement. Si les matieres sont comme purulentes ou mêlées de sang; si l'estomac est gonflé & prominent, & que le malade y éprouve une sensation douloureuse, ce qui est le signe de gangrene aux intestins. Si le malade rend peu d'urines à la fois & rarement, & qu'en outre elles soient pâles, il suit un délire,

Bons Signes.

20. S'il ne ſurvient aucunes tumeurs.

21. Si la déglutition n'eſt pas difficultueuſe au quatrieme période.

22. Si la langue eſt nette.

23. Si le malade ne ſent aucune douleur interne.

24. Si la nature ſe prête à la vertu des médicamens.

Mauvais Signes.

des convulsions, à moins qu'on ait appliqué peu auparavant un vésicatoire. Si le pouls est fréquent aux tempes & au cou, on peut s'attendre à un délire. Si le pouls est en même-tems foible aux carpes, la mort n'est pas loin.

20. Si dans le quatrieme période il survient des tumeurs qu'on ne laisse pas mûrir (*a*), & qu'on n'a pas soin d'ouvrir.

21. On remarque aussi pour lors une déglutition difficile, un enrouement particulier, & comme une voix venant d'un grand creux.

22. La langue est noire, il se leve des aphtes: le malade desire de succer un linge trempé dans du vin, ou une eau quelconque odoriférante.

23. Le sujet sent de la douleur dans l'intérieur du corps.

24. Si la nature est rebelle aux moyens curatifs les plus sages, qui restent alors sans vertu. Si le malade rend ses urines & ses selles sans le savoir, ou involontairement; s'il lui survient un hoquet; si la sueur, qui ne paroît que par goutte, est visqueuse & froide, & que le malade soit pris de convulsion, alors sa mort est certaine.

(*a*) Gardez-vous de trop laisser mûrir ces tumeurs; il s'ensuivroit un prompt ravage! j'en ai vu deux tristes exemples.

Traitement de la maladie.

Dès qu'un sujet est pris de la petite-vérole, il doit avoir du secours. Ce que l'on fait les trois premiers jours, est toujours l'essentiel du traitement, soit pour le bien, soit pour le mal. Si ces moyens curatifs sont négligés, aucun Médecin ne peut rien promettre de bon dans une petite-vérole de mauvais caractere. Aucune maladie ne demande plus de soin que celle-ci. Un vent coulis, une serviette ou une assiette froide que le malade touchera, peut causer la rentrée de l'éruption. Une boisson froide, de la bierre aigre, ou tout autre breuvage aigri peut arrêter la salivation. Si l'on n'empêche pas soigneusement le malade de se gratter, il en sera probablement défiguré toute sa vie. Si pendant la déficcation l'on n'observe pas sans cesse les yeux du malade, il est dans le cas de devenir aveugle.

La petite-vérole se guériroit aisément, si nous avions un (a) antidote sûr contre le virus variolique, pour l'arrêter dès son invasion : mais ce spécifique n'existe pas encore, ou du moins ne nous est pas connu. Ainsi, jusqu'à ce que l'inoculation ait été admise par-tout, nous devons tâcher de secourir les malades, en suivant

(a) Différens Médecins ont cherché ce spécifique, & ont même cru l'avoir trouvé : mais leurs tentatives infructueuses n'ont laissé de ressources que dans un traitement méthodique & bien réfléchi. Voyez Van-Swieten.

soigneusement les différens périodes de la maladie.

Mais avant de passer à la cure même, il me faut parler de différentes circonstances qui influent extrêmement sur les succès du traitement.

Il est avantageux que la chambre du malade soit spacieuse, claire, libre de tout courant d'air, & qu'il ne s'y fasse sentir ni trop de chaleur, ni trop de froid. Si la fievre est considérable, la chambre a besoin d'être un peu fraîche. Si la fievre se fait sentir moins qu'il est nécessaire, l'appartement doit être plus chaud. La chaleur est au degré convenable, lorsqu'en agitant vîte un évantail, on sent à peine une légere fraîcheur aux doigts. C'est à-peu-près la température qui seroit marquée entre le cinquante-cinquieme & cinquante-septieme degré du thermometre de Farenheit. Il faut aussi prendre garde qu'il ne se fasse sentir aucun vent-coulis, & admetre un nouvel air dans la chambre sans qu'il y entre par un courant rapide. On fera dans la chambre une jonchée de rameaux (*a*) de pin, que l'on arrose avec de la petite-bierre ou du vinaigre,

(*a*) Ils s'agit ici du *pinus-abies* ou *sapin*. L. dont l'Auteur fait plusieurs fois mention dans cet ouvrage. Ses rameaux jettent une odeur très-agréable. Il ne faut pas le confondre avec le pin, *pinus sylvestris*. On fait même ordinairement cette jonchée en Suéde dans les appartemens de gens qui se portent bien. D'autres le font avec des branches de genievre; mais l'odeur en est beaucoup moins flatteuse.

& avec du vin de Rhin, si le malade est très-foible. Il ne doit pas fumer dans cet appartement ; les yeux du malade, déjà trop sensibles, en souffriroient beaucoup. On obvie à cet inconvénient en faisant évaporer du vinaigre sur un réchaud. S'il est possible, il n'y aura tout au plus que deux de ces malades dans le même appartement. On sait quelle odeur forte il s'exhale du corps d'un seul de ces malades vers le huitieme & le neuvieme jour. S'il y en avoit donc plusieurs dans la même chambre, l'air s'y corromproit au point d'incommoder ceux mêmes qui se portent bien ; à plus forte raison les malades. Alors il ne faut pas faire la jonchée mentionnée, mais faire continuellement évaporer du vinaigre. Le lit doit être placé de maniere qu'on puisse en approcher des deux côtés. Sur tout on fera attention qu'il ne touche pas la muraille : car il est de fait que dans ce cas-ci les boutons mûrissent & sechent plus tard du côté du malade opposé à la muraille, que de celui qui est vers le centre de l'appartement. Il faut aussi que le lit soit posé de maniere que la lumiere ne donne pas sur les yeux du malade. Du reste, il peut être dans son lit accoutumé : cependant les matelas sont préférables aux lits de plume. Les couvertures doivent être épaisses dans l'Hiver, & légeres dans l'Eté. Les pieds (*a*) seront tenus plus chau-

---

(*a*) Une bouteille de grès de deux ou trois pintes, remplie d'eau très-chaude, & mise, couverte d'un linge, contre la plante des pieds, soulage infiniment

dement que le reste du corps. Le malade peut changer de chemise le quatrieme jour sans danger, avec la prudence requise. Il n'est pas besoin qu'une autre personne l'ait mise auparavant: elle sera seulement bien seche & repassée au fer chaud, & non simplement calendrée. Si la chemise s'attache au corps du malade, on l'en décollera en la baffinant avec une éponge trempée dans du lait un peu chaud. Tous ceux qui n'ont pas besoin d'être auprès du malade, ne doivent pas entrer dans son appartement. Moins on lui parle, mieux on fait.

Quand à la diete, il faut avoir grand soin que le malade ne mange que peu à la fois; les alimens seront de facile digestion. Il n'en prendra pas aux heures où la fievre est très-forte. Si l'on croit que la petite-vérole sera de bon caractere & peu considérable, le malade n'a besoin que de peu d'alimens: il faut, au contraire, une diete plus substantielle (*a*) à celui

---

les malades, & garantit beaucoup les yeux & le visage, en attirant par une grande chaleur la plus grande partie de l'éruption vers les extrémités inférieures. J'en ai fait plusieurs expériences, & les malades s'en sont bien trouvés. S'il faut quelque chose de plus actif, on a recours au synapisme dont il est parlé plus bas.

(*a*) C'est plutôt des symptomes qui marquent le caractere de la fievre, qu'on doit tirer les indications nécessaires pour la diete. Il est très-sûr qu'un malade peut se soutenir long-tems sans manger. Si donc le caractere & la marche de la fievre semblent s'opposer à des alimens solides, le Médecin doit les interdire, quand la maladie devroit durer long-tems. Mais il faut prendre garde de prendre le change, parce que ces malades ont besoin de quelques forces.

qui eſt pris d'une petite-verole dont on craint une trop longue durée & un mauvais caractere. Les décoctions de différens gruaux, de ceriſe, ſont utiles. Ceux qui ont un ſang appauvri & peu de fievre, peuvent prendre un peu de bouillon de veau ou de poulet, où l'on aura jetté du gruau. On paſſe ce bouillon au tamis. La panade faite de croûtes de pain bien cuit, & de ſuffiſante quantité d'eau, peut auſſi ſe prendre avec ſuccès. On a ſoin de jetter dans cette panade, lorſqu'elle eſt faite, deux ou trois cuillerées de vin, & un gros environ de ſucre, battu dans un jaune d'œuf. Si les boutons ne pouſſent pas, on jettera un peu de vin dans les bouillons, ou l'on donnera une tranche de pain rôti, trempé dans l'eau teinte d'une goutte de vin, où l'on jette une idée de ſucre. Si le ventre eſt trop libre, on ſaupoudre cette rôtie avec de l'écorce d'orange, de la muſcade, de la canelle, & cela très-légérement. Lorſque la fievre eſt trop forte, on jette dans le bouillon une goutte de vinaigre ou de jus de citron, ou d'épine-vinette, ſi le ventre eſt trop libre. En général la fievre eſt conſidérable dans notre contrée. Voilà pourquoi l'on ne permet chez nous aux malades ni bouillon de viande, ni œuf, ni vin.

Il eſt eſſentiel de bien boire dans cette maladie, ſur-tout pendant le premier période. Il faut peu prendre à la fois ; mais ſouvent. Celui qui garde le malade ne doit pas attendre qu'il demande à boire ; autrement il eſt pris de délire, & ne ſe ſent point de ſoif. S'il a des boutons dans la gorge, il ne peut pas boire, à cauſe de la difficulté qu'il éprouve. On ne demandera pas au malade s'il veut boire ; mais s'il eſt

éveillé, on lui portera le verre à la bouche aussi souvent qu'on le croira à propos. Une eau d'orge légere, coupée avec le quart de lait, fait une boisson excellente dans la petite-vérole. Le petit-lait, dont on a fait le départ avec de la bierre, & atténué avec même quantité d'eau bouillie, est aussi une boisson agréable & qui calme bien la soif. Le lait de beurre passé au tamis mérite également des éloges. On ne doit pas non plus mépriser le thé léger avec un peu de lait, ou le thé avec la marmelade de citron. On fait aussi une boisson très-rafraîchissante avec de la gelée de groseilles, sur laquelle on verse de l'eau bouillante, y mêlant un peu de vin lorsque cela est un peu refroidi. Les confitures de mûres (*a*) sauvages de Norland (*rubus arcticus*), substituées aux groseilles, font aussi un breuvage rafraîchissant & fortifiant, qui convient sur-tout le quatrieme & le cinquieme jour. L'eau d'orge où l'on a dissous un peu de gelée, est également utile pour calmer la soif. Il en est de même de l'eau pannée, mêlée avec un peu de jus de citron ou de vin de Rhin (*b*).

Les cinq premieres de ces boissons sont les plus utiles dans la petite-vérole, sur-tout si

(*a*) Il en a été fait mention ci-devant.

(*b*) L'Auteur fait ici mention d'une boisson qui se fait dans le nord avec les baies du *vaccinium vitis Idea* de Linnée. Voyez-en la figure, *Flor. danic. fascic.* I. tab. 40 de M. Œder. Nous y suppléons ici avec d'autres breuvages acidules mêlés de quelques cordiaux très-légers.

la fievre est forte, & exige quelque calmant. Les dernieres sont les plus avantageuses lorsqu'il faut entretenir la fievre ou l'augmenter. On proportionne à cet égard la quantité de vin qui y convient. S'il s'est répandu des boutons dans la gorge, on ne peut risquer rien d'acidule, ni dans le boire ni dans le manger du malade; à plus forte raison, rien de vraiment acide. L'état de la gorge empireroit, & l'enrouement deviendroit plus considérable.

Premier période.

La cure proprement dite, au premier période, consiste, 1°. à soutenir la fievre à certain degré de force; 2°. à faire enforte que l'éruption n'ait lieu que vers le quatrieme jour; 3°. qu'il ne paroisse que peu de boutons au visage, dans le nez, la gorge, & qu'il n'y en ait aucun aux yeux; 4°. à prévenir & empêcher les symptomes alarmans.

On modere la violence de la fievre, 1°. par la saignée, & elle est toujours nécessaire si le malade a trop de sang. On peut croire que le sujet est trop sanguin, lorsqu'il a toujours eu bon appétit, bon sommeil avant cette maladie, & s'est donné peu de mouvement; s'il a pris des alimens très-nourrissans, a fait un usage ordinaire de double bierre ou de vin; s'il n'a pas eu des évacuations considérables; si le pouls est actuellement élevé & fort, les arteres prominentes, & qu'il y ait en même-tems de la rougeur au visage, aux levres, aux gencives, dans l'intérieur du nez, au coin interne des

paupieres, des yeux mêmes, & à l'albuginée; si le sujet est jeune & d'un tempérament fort & disposé aux fievres inflammatoires; s'il regne actuellement de ces fievres, ou autres, dans lesquelles la saignée soit nécessaire; s'il a précédé un froid vif ou une grande sécheresse, ou un vent du Nord pendant quelque-tems; si la fievre est très-forte & accompagnée de douleur vive à la tête, aux lombes ou par tout le corps, de grandes inquiétudes qui présagent toujours beaucoup de délire, & qu'en même-tems le cou soit (*a*) gonflé, & qu'il y ait de l'inflammation. On peut dire que la fievre est très-forte lorsque le pouls est fréquent, dur & fort, & bat en même raison aux tempes; lorsque le malade éprouve de grandes chaleurs, ne peut rester couché, a la respiration précipitée & pénible, que l'urine est rougeâtre, la langue séche, & la soif considérable (*b*).

Le fort battement des arteres temporales, de

(*a*) Quel Médecin éclairé seroit assez timide pour ne pas faire saigner dans ces circonstances! Le relâchement qui se fait aussitôt à la peau, laisse pousser les boutons avec une facilité étonnante, & je puis assurer qu'il n'y a rien à craindre, malgré les préjugés des femmes.

(*b*) Cependant il faut être prudent sur la réitération de la saignée. Des Médecins Italiens inoculant un enfant de onze ans, le firent saigner si souvent pendant la préparation, & lorsque la fievre se fit sentir, que l'éruption disparut, excepté un seul bouton au visage: Le malade ayant ensuite repris des forces, la fievre reparut; & il essuya une très-grande éruption, dont il se tira cependant avec succès. Voyez les mémoires de Zurich, par. 3. p. 175.

grandes douleurs de tête, des insomnies, de la rougeur à l'albuginée, sont les signes d'un fort délire prochain. En pareilles circonstances, il faut saigner, même plusieurs fois, jusqu'à ce que la fievre devienne supportable. Si l'on ne peut ouvrir la veine, soit parce que le malade est trop timide ou trop gras, on lui applique les (*a*) ventouses à la nuque ou aux jambes. On parvient, par cette manœuvre, à empêcher le grand nombre de boutons au visage & au cou.

Si le malade se trouve dans des circonstances toutes contraires, il faut éviter la saignée. Ainsi l'on s'en abstiendra s'il est très-foible & s'il a un pouls profond & débile, des urines sans couleur; s'il ne sent ni douleur ni soif; s'il est comme assoupi; s'il se sent mal à l'estomac; s'il éprouve des défaillances & a l'esprit abattu. En pareilles circonstances, les boutons ne s'élevent pas, & ne mûrissent aucunement. Il faut plutôt employer des moyens capables d'élever le pouls & d'augmenter la fievre.

Comme les enfans sont toujours dans un état de foiblesse, perdent aisément leur peu de forces, croissent beaucoup proportionément, & que par conséquent une très-grande partie de leur nourriture est employée à l'accroissement de leur corps, il ne faut pas les saigner légerement si l'on n'apperçoit pas des indications décisives pour cette pratique, & si l'on n'a pas à

(*a*) M. Baglivi propose cette manœuvre avec sa jactance ordinaire. Entre un grand nombre de choses très-fausses qu'il a avancées, le succès de cet expédient est cependant une vérité.

craindre l'éclampsie : d'autant plus qu'un saignement de nez très-ordinaire à cet âge, leur procure de lui-même le soulagement convenable.

2°. On peut modérer la force de la fievre, par des moyens curatifs qui nettoient l'estomac (*a*) & les intestins.

Après la saignée, si elle a eu lieu, il faut aussitôt donner un lavement fait d'eau, d'un peu d'huile d'olive (*b*), de miel & de nitre. On réitere cela jusqu'au moment où l'on présume que l'éruption aura lieu, à moins qu'on ne juge à propos de donner l'un ou l'autre jour un laxatif : ce qui est même le plus souvent nécessaire, sur-tout si le malade étoit auparavant de très-bon appétit, a eu bonne table, & n'a été purgé que rarement. Mais un laxatif devient surtout nécessaire lorsque l'estomac est météorisé, que les vents y rugissent, & qu'il y a beaucoup de douleur (*c*) aux lombes. Voici les laxatifs

(*a*) Voyez Haller, Physiol. tom. 7. p. 179.

(*b*) Je ne vois pas trop à quoi bon ce bizarre mêlange dans un lavement. Un peu de nitre dissous dans l'eau du lavement est tout ce qu'il faut ; encore un peu de miel seul vaut-il mieux. Mais le plus avantageux est une légere décoction de son.

(*c*) Les Mémoires de Zurich nous produisent un exemple qui doit faire craindre de purger imprudemment, tom. 3. p. 174. L'enfant dont il y est parlé n'eut la fievre & l'éruption que lorsque le cours de ventre eut cessé. Si cela est arrivé dans le cas d'inoculation, la chose peut arriver dans le cas de petite-vérole naturelle. On rapporte néanmoins plusieurs exemples qui donneroient lieu de croire que le dévoiement à ce période n'est pas absolument à craindre. Voyez Van-Swieten, & ce que nous avons déjà dit plus haut.

que j'avois recommandés dans ma premiere édition.

℞ Teinture de rhubarbe, préparée avec du vin, *plein une cuillier à bouche* pour un enfant de trois ans.

C'est la (*a*) teinture d'Edimbourg, *tinctura rhei Edimb.* On peut prendre aussi

Rhubarbe concassée, *demi-gros.*
Grains de Kermès (*coccinellæ*), quelques-uns.
Raisins de Damas, *quatre grains.*

Jettez cela, avec trois tasses d'eau bouillante, dans un vaisseau; laissez infuser toute la nuit sur la cendre chaude, passez & joignez-y

Eau de canelle, *plein une cuillier à café.*

Pour en prendre deux tasses en une premiere dose, & le reste une heure après.

Mais ces laxatifs operent trop lentement, quoique plusieurs fois ils puissent remplir les vues. Or il est de la derniere importance de

(*a*) Voyez Lewis N. Disp. Elle est faite avec du vin de France; celle de Londres, avec du vin d'Espagne. Celle d'Edimbourg est extrêmement plus active, par rapport au séné & à l'ellebore qui y entrent. Dans le cas de douleurs, on doit préférer la seconde, où entre le safran. Du reste, l'Auteur a bien fait de changer d'avis. Il vaut mieux doubler prudemment les doses, que de risquer un médicament suspect.

modérer la fievre au premier période. Il est rare que l'on périsse de cette maladie si la fievre n'a pas été violente ces jours-là. Les médicamens que je prescris sont d'une très-grande efficacité, sur-tout lorsque les épidémies varioleuses sont accompagnées de fievres putrides. Rien n'en arrête tant la violence que les purgatifs : leur effet est prompt & salutaire : mais il faut les donner avant l'éruption. C'est une chose que les anglois nous ont apprise, & notre expérience nous en a prouvé la vérité. Dès que l'effet de ces médicamens a été produit avec célérité, on voit disparoître les douleurs de tête ; le délire, le gonflement & la rougeur des yeux, cette espece de sommeil léthargique, & tous les autres symptomes, tant dans la petite-vérole naturelle, que dans l'innoculée. L'éruption a eu ordinairement lieu la nuit ou la journée suivante, & les boutons ont poussé sans difficulté. Si la fievre n'a pas paru assez calmée à la premiere dose, on en a donné une seconde dans un moment favorable. Plusieurs Médecins de Stockholm m'ont assuré de cela par leurs lettres & se sont servi pour ces vues de la poudre suivante :

Crême de tartre *trois drachmes.*
Jalap en poudre, *demi-drachme.*
Tartre émétique, un grain & demi ou deux grains, selon l'âge & les circonstances. Ils ont fait de cela six doses, dont ils donnoient une dose chaque heure, jusqu'à ce qu'ils en apperçussent les effets. M. le Professeur Bergius prescrivit avec succès la poudre suivante :

Tartre émétique, *trois grains.*
Crême de tartre, *trois drachmes.*

Broyez-bien le tout ensemble. Faites-en huit doses.

Les Médecins François nous ont appris que le tartre stibié ne suscite point de vomissement, mais purge seulement par bas; lorsqu'on le triture bien avec quelque sel. On peut presque toujours se passer de vomitif dans cette maladie, parce que les sujets y vomissent assez d'eux-mêmes. On rendra le vomissement aisé, si l'on fait prendre un peu d'eau tiede au malade chaque fois qu'il vomit, jusqu'à ce qu'il rende l'eau sans (*a*) mêlange. Alors on a lieu de penser que l'estomac est net.

3°. La diete rafraîchissante, telle que je l'ai prescrite, calme aussi la fievre.

4°. On parvient encore à la modérer par les médicamens rafraîchissans: par exemple, on fera une poudre de six grains de nitre purifié, & de trente grains de trochisques de citron, & on en donnera la dose chaque heure, ou de deux en deux heures; ou même dix grains, mêlés avec autant de sucre. Si le ventre étoit trop libre, on substitueroit le sel ammoniac purifié au nitre. Pour lors on enveloppe la pou-

(*a*) Je ne conseillerois à personne d'attendre que l'eau fût rendue claire. Ce seroit risquer un épanchement de bile ou le déchirement de l'œsophage, &c. Les efforts du vomissement peuvent refouler la bile dans l'estomac: le sujet en rendroit donc long-tems avec l'eau.

dre dans une oublie pour en dérober la saveur. En général, il faut être prudent sur l'usage (*a*) du nitre avec les enfans, sur-tout avec ceux qui sont naturellement foibles, parce qu'ils en éprouvent des maux d'estomac la plupart du tems. Si l'on aime mieux un breuvage, on fera le suivant :

℞ Eau bouillie & refroidie, *quatre livres.*
Bon vinaigre de vin, *trois onces.* (*b*)
Syrop de framboise, *trois onces.*
Décoction très-claire d'orge mondée, Ou d'avoine, } *trois onces.*

Mêlez le tout, pour en boire une tasse de tems en tems & souvent.

5°. La fievre se calme, en tenant l'appartement modérément chaud.

6°. En couvrant légerement le malade.

7°. En le changeant de lit, c'est-à-dire, en le passant de l'un immédiatement dans l'autre;

(*a*) Le nitre a encore un grand inconvénient : c'est de trop délayer les matieres des premieres voies, & d'en faire ainsi passer une partie dans les humeurs. C'est ce qui le rend si dangereux dans les dyssenteries & les fievres putrides.

(*b*) Cette dose de vinaigre est un peu forte ici. On n'a, dans le Nord, que de mauvais vinaigre de bierre, & très-foible. Voilà, sans doute, pourquoi l'Auteur le met à cette dose. Une once & demie suffit. Observez que le vinaigre délayé dans de l'eau, a malgré le sucre, une saveur nauséabonde, qui révolte promptement l'estomac.

& ne le remettant dans le premier que lorſqu'il eſt un peu rafraichi.

8°. Mais le plus sûr moyen, c'eſt de faire en ſorte que le malade ſoit au moins auſſi longtems hors du lit que dedans.

Si la fievre eſt trop foible, ce qui arrive rarement à ce période, il ne faut pas ſaigner: néanmoins on tiendra toujours le ventre libre, comme il a été dit ci-devant. On augmente la fievre.

1°. En échauffant la chambre davantage.

2°. en couvrant plus le malade.

3°. En faiſant prendre un peu de vin avec le manger, outre les autres boiſſons: le petit-lait dont on a fait le départ avec du vin, convient bien ici.

4°. En appliquant ſous les pieds ou ſur les mollets un ſynapiſme; mais il faut l'ôter dès que l'on s'apperçoit que la peau eſt rouge & commence à s'élever en véſicules.

Il n'eſt pas poſſible d'empêcher avec certitude l'éruption des boutons avant le quatrieme jour, ſi l'on ne s'abſtient, pendant les trois premiers jours, de muſc, de camphre, & de fleurs de ſoufre, & de tout ce qui pouſſe à la circonférence, & en faiſant attention de tenir la chambre plus froide que chaude, & les malades plus (*a*) hors du lit que dedans.

Il faut tâcher auſſi de garantir le viſage, les yeux, le nez, la gorge d'une éruption abondante. On y parvient,

(*a*) Cet avis, donné par d'autres, a eu bien des contradicteurs. Il a réellement ſes limites.

1°. Par la faignée ou les ventoufes, lorfquelles font indiquées, comme nous l'avons dit plus haut.

2°. En irritant çà & là la peau des bras & des jambes avec la pointe d'une aiguille ou d'une lancette fans la pénétrer. (Voyez plus bas, à l'article de l'Inoculation, ce que j'ai dit fur cette manœuvre.) Cette irritation attire plus de fang aux extrémités. Plus on fufcite de boutons aux bras & aux jambes, & plus il s'y forme de petits abcès ; plus auffi garantit-on le vifage, les yeux, le nez & la gorge.

3°. Voilà même pourquoi il eft avantageux de mettre un fynapifme fous (*a*) les pieds, aux mollets & aux bras. Nous verrons cela plus évidemment dans l'article fuivant.

4°. En amolliffant la peau aux extrémités ; ce qui fe fait en les enveloppant d'une bande de flanelle ou de toile trempée dans une décoction de carottes où l'on aura jetté du lait ; ce qu'on a foin de renouveller avant que la bande foit entiérement defféchée. L'expérience nous montre avec quelle peine les boutons pouffent fous les pieds & au bas-ventre. Nous en avons dit la raifon.

5°. En tenant la partie inférieure du corps plus chaudement que le haut.

(*a*) Le Journal Encyclopédique, t. 4. p. 1. pag. 120, rapporte un exemple fingulier qui prouve l'avantage du fynapifme pour attirer le virus variolique. On ne peut donc mieux placer ce topique que fous les pieds, comme l'avoit confeillé l'Auteur dans fa differtation *de variolis curandis*, inférée dans la collection de Haller.

6°. En coupant les cheveux, pour tenir la tête plus fraîche, & pour faciliter la transpiration toujours arrêtée par l'épaisseur des cheveux : d'ailleurs les cheveux dans cette maladie s'aglutinent les uns aux autres, & empêchent par-là les boutons de pousser & de mûrir comme il faut. Voilà pourquoi il faut alors jetter les cheveux bas plutôt que plus tard.

On tâche de garantir les yeux (*a*) en y appliquant un linge sur lequel on a broyé un peu de camphre. On arrête ce linge sous le bord antérieur, & baissé du bonnet.

Comme on n'est jamais trop défiguré de cette maladie, pourvu qu'on garantisse le nez de toute lésion notable, on y appliquera quelques petits linges imbibés dans l'esprit de vin camphré, dont on laisse évaporer auparavant le principe trop odorant. On se sert aussi pour les mêmes vues de l'emplâtre de grenouilles mercuriel (*b*), étendu sur un linge, appliqué sur le nez. S'il y a beaucoup de boutons dans le nez, de sorte que le malade soit obligé de respirer bouche béante ; on trempe de petits

(*a*) Les fomentations, les injections recommandées par Van-Swieten, sont plus utiles. Voyez-le.

(*b*) Un habile médecin s'est servi du même topique & l'enfant n'a pas eu un seul bouton au nez. Voyez les Mémoires de Zurich, part. 3. pag. 59. Il seroit à souhaiter que cet expédient fût plus goûté : le visage même pourroit être garanti par-là. Il y a déja quelque tems que le hazard fit découvrir l'avantage d'un emplâtre mercuriel appliqué sur le visage pendant le cours de cette maladie. Les femmes sur-tout y sont interessées.

rouleaux

rouleaux de toile dans du lait chaud, on les porte dans les narines, & l'on remarque après cela que la partie la plus écrasée en est toujours seche.

Chez nous on a coutume de matelasser à volonté une bande de linge avec de la laine noire, d'enduire ensuite cela de thériaque, pour l'appliquer sur la gorge, & empêcher ainsi qu'il n'y pousse des boutons intérieurement; mais cette manœuvre n'a rien de bien intéressant. Il vaut beaucoup mieux appliquer des ventouses sur la nuque, & que le malade se gargarise souvent avec quelque eau (*a*) convenable.

℞ Camphre, *une drachme.*
Liqueur minéral anody. de Hoffmann, *quelques gouttes.*

Triturez cela dans un mortier de marbre Ajoutez-y,

Sucre fin, *demi-once.*

Broyez encore, & jettez sur le tout, peu-à-peu,

Eau chaude, *deux livres.*

Passez aussitôt, & jettez cela dans une bouteille qui sera ensuite bien bouchée. On en peut

(*a*) On peut même recourir à de forts acides, si le malade peut s'y prêter & cracher après s'être gargarisé. On les délaye dans du jus ou une forte décoction de grande joubarbe: rien de meilleur.

donner une demi-taſſe de tems en tems pour le gargariſme, ajoutant à chaque une idée de la liqueur minérale anody. Si les boutons ont déjà paru dans la gorge, il faut ſonger à les faire diſparoître promptement. On y parvient ſûrement avec un gargariſme de lait & de décoction légere d'avoine.

Les ſymptômes qui inquietent au premier période ſont le vomiſſement, le délire, le dévoiement, le ſaignement de nez & l'éclampſie.

On ſollicite & facilite le vomiſſement avec de l'eau chaude. S'il eſt trop fort, on applique au creux de l'eſtomac un ſachet de menthe & d'un peu de ſafran; ou bien l'on fait bouillir cela dans du vin de Rhin, & on l'applique modérément chaud ſur l'eſtomac. On peut auſſi y ſubſtituer une bouillie épaiſſe, faite de farine de ſeigle, de menthe, de vinaigre ou de vin de Rhin, que l'on étend ſur un linge, pour l'appliquer. Dès que les boutons ont paru, le vomiſſement ceſſe de ſoi-même.

Le délire n'a rien de dangereux en lui-même au premier période. On le calme avec les moyens qu'on emploie pour modérer la fievre: car il ne vient que du cours trop rapide du ſang dans le cerveau. Il ne faut quelquefois pour le calmer qu'un lavement ou des ventouſes à la nuque. Dans les enfans, il ceſſe ordinairement après le ſaignement de nez. Cette hémorragie eſt communément préſagée par une démangeaiſon au nez, ou par un point de côté qui ne fait que paroître & diſparoître.

Le dévoiement ceſſe par l'uſage de la rhubarbe priſe au commencement de la maladie,

comme nous l'avons indiqué. Le dévoiement n'eſt pas dangereux les premiers jours. S'il affoiblit le ſujet, & dure juſqu'à l'éruption, il faut y remédier par des alimens appropriés & par une émulſion de gomme arabique.

℞ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites fondre dans eau, *deux livres.*
Jettez cela ſur
Amandes douces pelées, *une once.*

Broyez les amandes en verſant peu à peu la ſolution de gomme. On peut auſſi uſer d'un lavement fait avec un peu de lait, de thériaque, d'amydon, ou d'eau de chaux; d'un peu de diaſcordium & de beaume de Lucatelli & de jaune d'œuf. Le ventre eſt preſque toujours libre chez les enfans pris de petite-vérole maligne pendant toute la maladie, & cela à leur avantage, au moins ordinairement.

Il en eſt de même du ſaignement de nez (*a*) lorſqu'il eſt modéré: il appaiſe & fait même ceſſer entiérement les douleurs de tête & le délire; & la fievre ne tarde pas à diminuer d'elle-même. Le malade doit ſaigner dans une aſſiette; on voit par-là combien de ſang il perd. S'il ſaigne trop, proportionnément à ſes forces, on s'apperçoit que le pouls foiblit, & l'on inſinue un peu d'amadou dans les narines; ou l'on battra un peu d'alun en poudre avec un blanc d'œuf, dont on impregnera un

(*a*) Voyez Haller, *Phiſiolog.* t. 5. p. 150.

linge roulé ; & on l'y laissera jusqu'à ce que le saignement s'arrête, ou que le rouleau tombe de lui-même.

L'éclampsie présage ordinairement une petite-vérole de bon caractere. Si elle a lieu, elle paroît ou la premiere nuit de la fievre, ou plutôt peu de tems avant l'éruption. On la prévient par la saignée, & on la fait cesser par un lavement de lait, d'huile & de sucre. Dès que l'enfant peut avaler, on lui fait prendre une poudre de deux ou trois grains de musc trituré avec dix ou douze grains de sucre ; ou, ce qui est encore plus sûr, par un doux vomitif.

Un enfant de huit mois fut pris de l'éclampsie en 1770, après avoir été inoculé au printems. Il râloit, il étoit très-pâle, froid par tout le corps, & avoit néanmoins le pouls très-fréquent. Il ne se réchauffa & ne reprit ses couleurs qu'après avoir vomi plusieurs fois, moyennant une dose d'ipécacuanha mêlé avec de l'oximel scillitique. D'abord cela lui fit rendre beaucoup de flegme, & ensuite quelques selles, mais avec modération. Le tartre stibié pourroit être plus utile que l'ipécacuanha, dans ces circonstances, parce qu'il pousse plus à la peau que cette racine (*a*) émétique.

Second Période.

Il faut alors porter toute son attention vers l'éruption, & faire ensorte que les boutons s'éle-

(*a*) Voyez cependant Lewis, art. Ipécacuanha. Sa remarque mérite attention.

vent en pointe ſur leur baſe. Il n'eſt pas beſoin d'employer de moyens curatifs qui pouſſent à la circonférence, dès qu'on voit les boutons paroître peu-à-peu, s'élargir, s'élever; que le pouls eſt grand & aſſez fort, & non précipité. Il doit battre cent vingt fois en une minute chez un enfant, & quatre-vingt-ſeize fois environ chez un adulte, & même plus. Une boiſſon copieuſe, priſe comme je l'ai dit, eſt ſuffiſante pour porter dans le ſang de quoi faire pouſſer & remplir les boutons.

Si l'éruption ne va pas bien, que les boutons ne s'élevent pas en pointe, ſi le vomiſſement continue & que le pouls foibliſſe & ſoit en même-tems précipité, alors il faut donner au malade une ou deux cuillerées de vin, ou un peu d'hydromel, ou du petit-lait extrait avec du vin. On employera auſſi-bien une petite poudre faite de quelques grains de camphre, d'un grain d'extrait de ſafran & de trente grains de trochiſques de citron, ou une émulſion camphrée faite ainſi:

℞ Camphre, *demi-drachme*.
Amandes douces pelées, nº. *ſix*.

Broyez-bien enſemble en y verſant peu-à-peu,

Eau ſimple de fleur d'ulmaire, *demi-livre*.
Battez-y ſucre, *demi-once*.

Pour en donner une taſſe chaque fois.

Ou une poudre faite de muſc & de ſucre

comme ci-devant, donnant à boire par dessus une infusion de fleurs d'ulmaire. Mais cela est rarement nécessaire. Dans les cas où j'ai au lieu de croire que l'enfant avoit d'abord été bien soigné, j'ai fait exposer le visage à la vapeur du lait tenu sur le feu; & les boutons paroissoient & s'élevoient peu après. Quelquefois un synapisme sur les mollets m'a très-bien réussi.

Tout cela est fort bien lorsque les boutons s'élevent, & que l'éruption se soutient: mais il arrive qu'ils s'affaissent lorsqu'on y pense le moins, ou qu'ils pâlissent & renferment un pus qui ne jaunit ni ne mûrit pas, ou qu'ils deviennent comme striés, fétides, & sont environnés de pétéchies. Pour lors j'ai promptement recours au quinquina, si l'éruption & l'élévation des boutons va trop lentement dans ce second période; sur-tout s'il court beaucoup de petites-véroles malignes, & que le malade soit d'une foible complexion. Je continue l'usage du quinquina pendant toute la maladie, réitérant plus souvent & augmentant même les doses à proportion que je sens le pouls foiblir & que la rougeur des pétéchies diminue autour des boutons, & *vice versâ*. Plusieurs Médecins ont mis cette pratique en usage dans nos provinces, avec des succès incroyables.

Il est fort difficile de rendre aux enfans le quinquina agréable à prendre. Je donnerai au chapitre des fievres intermittentes une maniere de l'exhiber sans causer de répugnance. Si les enfans pouvoient ou vouloient avaler une petite pillule, sans doute qu'il seroit très-aisé de

la faire avec un oublie, après avoir un peu détrempé le médicament. On l'adminiſtre aſſez commodément en poudre dans un lait d'amandes. On peut auſſi faire un rob avec les confitures & le ſyrop de framboiſes pour y mêler du quinquina : la ſaveur en eſt agréable, & la compoſition très-utile. On prendra, ſi l'on veut, une once & demie d'écorce de citron confite, autant de celle d'orange, que l'on écraſera enſemble, en y verſant, peu-à-peu, une demi-livre d'infuſion de fleur d'ulmaire & un quart peſant d'eau ſimple de fleurs d'orange. Lorſque tout cela eſt bien mêlé, paſſé & preſſé, on y jette trois gros de quinquina en poudre ; à-peu-près deux onces de ſyrop d'orange ou de celui de framboiſe mentionné. Si l'on aime mieux l'extrait de quinquina, on fera une mixture d'un goût fort agréable en s'y prenant ainſi :

℞ Extrait de quinquina, *deux drachmes.*
Diſſolvez cela dans, kirſchwaſſer (*a*) *dix onces.*
Jettez-y ſyrop de citron, (*b*) *une once & demie.*

Pour en donner une cuillerée ordinaire chaque fois.

Quelque avantageux que ſoit le quinquina, il faut prendre garde qu'il ne ſoit pas ſophiſtiqué. On le reconnoît de cette maniere. Faites-en bouillir un peu en poudre dans de l'eau ; verſez-

(*a*) *Ou eau de ceriſes.*
(*b*) Voyez Lewis. *Diſp.*

le auſſitôt dans une bouteille de verre blanc. Si la décoction paroît rouge étant chaude, & pâle en refroidiſſant, c'eſt une marque qu'il eſt bon : autrement il ne faut pas en uſer.

Il arrive ſouvent que les boutons ne paroiſſent pas à cauſe de la force de la fievre. Ceux qui ſont d'une forte conſtitution, qui ont la peau denſe, un ſang épais & très-chargé de globules rouges, ſont expoſés à cet inconvénient. Il faut alors employer les moyens que j'ai indiqués pour calmer la fievre. Voyez les n°. 1, 2, 3, 4, &c. & tâcher d'amollir la peau des extrémités, comme je l'ai dit. On peut auſſi uſer de la poudre ſuivante :

♃ Nitre purifié, *ſept grains.*
Camphre, *trois grains.*
Trochiſques de citron, *trente grains.*
Mêlez-bien le tout.

Les grandes douleurs des lombes empêchent auſſi l'éruption. On applique alors un ſachet de gruau d'avoine ſur l'épine du dos, & l'on fait prendre aux malades ou le ſyrop de pavot de la Pharmacopée d'Edimbourg, ou l'elixir parégorique de Londres, ou quelqu'un des médicamens diaphorétiques mentionnés. On donne de l'élixir depuis cinq juſqu'à vingt gouttes, dans un ſyrop avec lequel il faut le bien mêler.

Le malade a-t-il du délire, quoique les boutons aient déjà paru en aſſez grand nombre, il faut appliquer un ſynapiſme ſous les pieds, & les ventouſes à la nuque.

Si le malade se plaint d'une oppression de poitrine, crache du sang en toussant, si la fievre se soutient, & que la respiration soit difficultueuse & l'haleine chaude, ce qui se sent en passant la main sous le nez & devant la bouche, on doit craindre l'inflammation des poumons. Dès l'instant il faut ouvrir la veine. Voyez une plus ample instrution au chapitre de la rougeole.

S'il survient un point de côté, la saignée devient nécessaire, & l'on bassine le côté douloureux avec de l'huile (*a*) camphrée : un point-de-côté qui se fait sentir subitement & se passe de même, présage un saignement de nez.

Le dévoiement ou une dyssenterie réelle à ce période, exigent aussitôt les médicamens dont j'ai parlé à ce sujet, & en outre une poudre de camphre sans nitre, mais avec le huitieme ou le quart d'un grain d'opium, selon la différence de l'âge.

Troisieme Période.

Au troisieme période les boutons commencent à exhaler quelque odeur, à démanger, jaunir & mûrir. On peut user ici de ce que j'ai conseillé pour le commencement du second période. Si la nature se suffit elle-même, il ne faut que boire beaucoup. Si le pouls est trop foible ou trop fort, on use des moyens indiqués pour l'élever ou le faire baisser. Dans les petites-véroles de bon caractere, il n'y a pas

(*a*) Voyez Lewis. *disp.*

de fievre suppuratoire. S'il y a un peu de malignité, le malade éprouve de l'inquiétude vers la nuit & de l'insomnie; il s'agite beaucoup. Alors on a coutume de donner aux enfans un peu de syrop de pavot. Il est cependant mieux de s'en abstenir, & de leur faire prendre la boisson rafraîchissante, n°. 4, ou dix gouttes de la mixture suivante dans une tasse de décoction d'orge perlée.

℞ Esprit de vitriol (*a*) *demi-once.*
Syrop de violette, *trois onces.*
Agitez-bien le tout.

C'est alors qu'il est tems de lier les mains au malade, & de mettre quelqu'un à côté du lit, pour empêcher qu'il ne se gratte & passer très-souvent sur les boutons du visage une plume, afin de calmer la démangeaison.

(*a*) Il faut être extrêmement attentif avec cet acide, sur-tout à l'égard des enfans à la mammelle, que le lait caille, ou ne caille pas dans le corps humain, comme M. Bergins l'a prétendu dans les mémoires de Stockolm en 1772, pag. 46. M. Murray ne peut pas ignorer que le lait ne digere jamais sans cailler. L'acide vitriolique est trop actif pour exposer à son impression des fibres aussi tendres, sans les précautions les plus grandes. En forçant la dose du syrop, il est moins dangereux pour les enfans déjà sévrés. Dans les adultes, il procure des ressources incroyables aux premiers momens des fievres putrides, lorsque les malades sont comme entiérement abattus. Voyez ce que j'en ai rapporté dans le Traité *de la dissenterie* de M. Zimmermann. M. Murray dit, après Tissot, que cet acide

Si la maladie a de la malignité réelle, la fievre suppuratoire commencera avec un pouls fréquent, de la chaleur, de la soif, de l'inquiétude, de l'insomnie ; quelquefois la fievre survient précipitamment & avec tant de violence, que le malade, avant qu'on puisse le prévoir, est dans un grand délire, a le cou gonflé, une inflammation de poitrine ou une pleurésie. Les causes de cette fievre traîtresse sont :

1°. L'irritation que souffrent les nerfs qui se jettent à la peau ; irritation causée par l'enflure du visage & du reste du corps, si peu considérable qu'on la suppose, & par la douleur qui accompagne la suppuration des boutons.

2°. La diminution de la transpiration ; effet résultant du grand nombre des boutons qui couvrent la peau : en supposant même que les deux tiers de la surface du corps en soient exempts, il y aura toujours neuf onces au moins de cette matiere transpirable supprimée par jour ; & son acrimonie ne peut être suivie que d'une fievre si elle ne trouve pas d'issue.

Quelquefois les boutons s'affaissent alors, &

augmente la salivation dans la petite-vérole. J'ai remarqué le contraire. Cependant il ne l'a point supprimé. Avant d'attribuer une vertu à un médicament, il faut être bien sûr de n'avoir laissé échapper aucune circonstance ; & un phénomene vient souvent d'une cause qu'on n'a même pas soupçonnée. Les plus habiles Médecins voient tous les jours combien ils sont dupes de l'opinion.

une partie du pus eſt refoulée ſur la maſſe du ſang ; ce qui augmente la fievre. Ce phénomene eſt plus particulier au quatrieme période, J'en parlerai là plus amplement.

Plus le malade eſt d'une conſtitution ſenſible & irritable, plus ſa petite-vérole eſt mauvaiſe ; & moins ſon ſang eſt atténué & délayé dans les deux premiers périodes par des boiſſons utiles & copieuſes, plus auſſi cette fievre eſt rebelle & dangereuſe. Il faut apporter d'autant plus de ſoins pour la prévenir, & ſecourir le malade ſelon l'éxigence de ſon état.

On diminue la puiſſance de la premiere cauſe, on la détruit même par des boiſſons copieuſes, par des fomentations prudentes, & réitérés aux extrémités, comme nous l'avons preſcrit ci-devant : & ſi les boutons cauſent beaucoup de douleur, on donne à l'enfant une legere doſe de ſyrop de pavot.

On attaque la ſeconde cauſe en partie par les mêmes boiſſons abondantes (car toute acrimonie eſt néceſſairement émouſſée ſi on la délaie beaucoup) ; en partie en procurant à cette matiere acrimonieuſe une autre iſſue. On y parvient en la pouſſant avec la poudre (*a*) camphrée vers les endroits du corps où il ne s'eſt pas fait d'éruption. J'ai ſouvent obſervé qu'il paroit une ſueur à ces endroits, & qu'elle avoit

---

(*a*) M. Haller eſt le premier qui ait eu recours au camphre dans cette maladie. Voyez l'avantage qu'il en a tiré dans une épidémie dangereuſe. *Opuſc. min.* tom. 3 pag. 350.

lieu pendant le sommeil & le repos ; après avoir pris la poudre ; qu'ensuite les boutons y poussoient, se remplissoient, & que conséquemment une partie de cette matiere étoit poussée à ces vuides-là.

Ceci fait voir combien il est avantageux d'ouvrir par-tout les boutons, au moins les plus gros, & ceux qui sont entassés les uns sur les autres, avec une lancette ou la pointe d'une aiguille, ou des ciseaux, pour donner issue au pus acrimonieux de l'éruption. Il faut même ouvrir les boutons plusieurs fois le jour, parce qu'ils se referment aussitôt ; & avoir soin de les déterger avec une éponge trempée dans l'eau tiede.

Cette matiere transpirale est encore évacuée par une salivation abondante, dont je parlerai plus bas. Elle l'est aussi par un flux d'urine plus considérable. On pousse les urines par les boissons copieuses dans lesquelles on jette quelques gouttes de l'esprit de Minderer, ou à peu près, un gros d'oximel scillitique pour une fois ; ou par la poudre de crême de tartre mentionnée. Cette matiere se décharge quelquefois d'elle-même par des selles fréquentes, au grand avantage du malade. C'est ce qui engageoit Freind à donner un laxatif dans ces circonstances. On le fait lorsque la plus grande partie des boutons du visage ont commencé à se dessécher. Si l'enflure du visage disparoît sans se manifester aussitôt aux mains & aux doigts, & que les urines ne deviennent pas plus abondantes, ou que les moyens curatifs mentionnés restent sans effet, ou ne produi-

ſent pas celui qu'on auroit lieu d'en attendre; il n'y a (*a*) plus d'autre reſſource.

Le parti le plus ſage qu'on puiſſe prendre alors, c'eſt de donner un lavement, que l'on réitere tous les jours ſi le ventre n'eſt pas libre, & de prendre garde ſi, après qu'il a opéré, le pouls fréquent & trémuleux s'éleve, devient grand, ſi l'inquiétude & la cha-

(*a*) Pourquoi déſeſperer d'un malade, qu'on ſauve quelquefois à ce période avec un véſicatoire aux jambes? Il eſt sûr que ſi la nature ne ſe prête à aucun moyen curatif, il y a lieu de craindre: mais combien de fois ne voit-on pas la nature long-tems indolente & comme opprimée, faire un effort inattendu en la ſtimulant avec prudence? Ne vaut-il pas mieux haſarder ſans eſpoir, que de reſter oiſif dans un danger décidé? Il ne faut même pas trop attendre. Dès que cette maladie commence à tourner mal, les humeurs tendent promptement à une dépravation putride. Les véſicatoires feroient plus de mal que de bien, ſi l'on y recouroit trop tard. Si ces mouches ne cauſent pas une révulſion faute d'ébranler une fibre trop foible, pour répondre à leur impreſſion, elles portent dans les humeurs un principe alkalin très-acrimonieux, qui augmente bientôt la dépravation: voilà pourquoi l'on voit tous les jours les malades, dans la plupart des maladies aiguës, finir avec un véſicatoire que l'on a appliqué trop tard. Peu de gens font cette obſervation; & l'un des meilleurs moyens curatifs, devient un poiſon dans les mains de gens peu attentifs. On ne fait pas aſſez d'attention à l'avantage qu'on tireroit des bains chauds dans la plupart des fievres éruptives, ou qui tendent à la putridité. Un enfant dont la petite-vérole étoit rentrée trois fois, fut mis à la troiſieme fois dans le bain par mes avis, & la maladie a très-bien ſuivi ſon cours.

leur diminuent, si la respiration précipitée & difficultueuse devient plus aisée, plus libre. Dès que cela a lieu, on donne un doux laxatif, tel qu'une solution (*a*) de manne dans du petit-lait extrait avec de la bierre; ou l'on fait une décoction de tamarin, dans laquelle on jette de la manne & un peu de syrop de framboise, pour rendre cela plus agréable. Pendant que le purgatif opere, il faut avoir soin de donner au malade une ou deux cuillerées de quelque léger cordial.

Si la fievre est trop forte, la saignée devient également nécessaire à ce période. Cependant on pourroit s'en abstenir si l'on faisoit usage de la mixture vitriolique mentionnée ci-devant.

Je répete ce que j'ai déjà dit au second période; savoir, que tous ces moyens curatifs peuvent être très-bons, mais souvent infructueux dans les petite-véroles malignes. Pour lors j'ai recours au (*b*) quinquina; & si l'on

(*a*) L'Auteur propose le *diacassia* d'Edimbourg. Voyez le *dispens.* de *Lewis*, dont on vient de nous donner une traduction. Je ne conseillerois pas trop ce médicament pour les enfans.

(*b*) L'Auteur n'est pas le premier qui ait employé le quinquina dans ces fâcheuses circonstances. Les succès qui en résultent prouvent que la petite-vérole est en elle-même moins dangereuse que le caractere de la fievre particuliere dont elle est souvent accompagnée. Mais il est peu de gens assez habiles pour discerner le type composé de la fievre inflammatoire, qui est celle de la petite-vérole, de la fievre particuliere à la saison pendant laquelle le malade est pris de la petite-vérole, & de la fievre qui peut résulter du tempérament

veut dans ces cas-ci s'en servir, comme je l'ai dit, on verra qu'il fait souvent des merveilles, & supplée lui seul à tous les autres médicamens.

C'est un bon signe que l'enflure du visage persévere jusqu'au onzieme jour; mais la conséquence en est, que les paupieres restent fermées, & le malade comme aveugle pendant ce tems-là. Très-peu de Médecins font attention à ce symptôme. J'ai cependant soin de faire ouvrir les yeux une fois le jour, pour examiner s'il n'y a point de lésion. Il est aisé de les ouvrir avec un linge usé, que l'on trempe dans de l'eau chaude, mêlée d'un peu de lait. Ce linge, qui ne doit pas être trop mouillé, se met le long de la jointure des paupieres, & on l'y laisse jusqu'à ce que l'on puisse les ouvrir peu-à-peu avec les doigts.

J'ai promis de dire quelque chose de la salivation, évacuation inévitable dans les petites-véroles malignes: car il y a tout à craindre lorsqu'elle ne se soutient pas assez abondante; ou cesse trop tôt. Il est rare de voir baver les enfans dans ces maladies: mais elle survient chez les adultes le cinquieme ou le sixieme

---

particulier du sujet. Cette derniere circonstance mérite sur-tout d'être observée, parce que c'est elle qui décide particuliérement du caractere prédominant des fievres qui peuvent se trouver compliquées. C'est déjà être très-instruit de la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on ne doute plus de la fievre à laquelle le sujet doit être naturellement exposé. M. Murray devoit faire ici ces réflexions, que l'Auteur avoit omises.

jour;

jour ; quelquefois même le quatrieme. Plutôt elle paroit, plus la maladie est dangereuse. D'abord elle est délayée, claire & copieuse. Vers le dixieme ou onzieme jour elle épaissit, devient très-visqueuse, coule à peine, & menace de suffocation. On prévient les inconvéniens avec des boissons chaudes & suffisantes, avec les gargarismes, & en seringuant même de l'eau dans la bouche. Pour gargarisme, on se servira de la formule suivante :

℞ Décoction pectoral de Londres, *vingt-quatre onces.*
Vinaigre scillitique, *une once.*
Miel rosat, *une once.* Mêlez-bien le tout.

On emploiera, si l'on veut, une décoction de carotte avec un peu de syrop de violette, où l'on fera bouillir deux onces de racine d'althéa, quatre figues, dans trois livres d'eau, de sorte qu'il en reste deux livres après l'ébulition : ou l'on se servira d'une décoction de graine de lin, dans laquelle on jettera un peu de miel d'espumé. Ces formules peuvent aussi servir avec la seringue ; & par ces moyens-là les boutons de la bouche & de la gorge mûrissent & tombent plus promptement. Mais rien ne facilite plus la salivation, que de faire prendre au malade du lait chaud avec du sucre, ou (*a*) seul, ou en le mêlant avec du

(*a*) Quoique l'Auteur parle sans doute d'après ses observations, il est des sujets à qui cet expédient de-

thé, ou une décoction d'orge ou d'avoine. On aura soin, à ce période & au suivant, que le malade soit couché, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, & non pas sur le dos, de peur que la bave n'ait pas l'écoulement convenable, & ne retombe ainsi dans la gorge. On met un linge chaud sous la joue du malade, & on le change lorsqu'il est tems.

Quatrieme Période.

Si tout va bien à ce période, il ne faut que des soins & faire boire beaucoup, sur-tout si la petite-vérole est de bon caractere, si la salivation se soutient, si la respiration est libre & aisée, si les boutons mûrissent & se dessèchent, si l'enflure du visage cesse & passe aux mains, ensuite aux pieds, si le sommeil est bon, & qu'il se fasse sentir un peu d'appétit.

Mais dans une petite-vérole maligne, il se manifeste alors une nouvelle fievre. Elle vient de ce qu'une partie du pus ne pouvant sortir à cause de l'épaisseur des croûtes, est refoulée en partie dans la masse du sang; & des impuretés qui sont restées dans l'estomac & les intestins, si le malade a été resserré. Une par-

viendroit très-nuisible. Mêlé comme il est dit, ou plutôt noyé dans les autres liquides, il peut être plus avantageux. La bile est plus acrimonieuse ici que dans le Nord, où les tempéramens sont plutôt cacochymes que trop bilieux: c'est aussi ce qui les rend plus susceptibles du scorbut.

tie en a été reprise par les vaisseaux mésentériques, & portée dans le sang. C'est ce qui donne un caractere putride à la fievre qui résulte de l'irritation de cette acrimonie. Il faut donc débarrasser le corps de cette partie mentionnée du pus ; autrement la fievre ne cessera pas. S'il se porte au cerveau, il en résulte un délire maniaque, & ensuite un profond assoupissement : ou s'il se décharge sur les poumons, la respiration devient très-difficultueuse & la mort est presqu'inévitable. Quelquefois il se dépose aux oreilles, aux yeux ; de-là la surdité & l'aveuglement. Il est donc de la derniere importance de prévenir cette fievre. Le quinquina, les alimens fortifians & les boissons sont ici les moyens les plus convenables, en y joignant ceux qui peuvent chasser le pus hors du corps ; savoir, l'ouverture des boutons avec l'un ou (*a*) l'autre instrument, la salivation plus abondante qu'il faut produire, les urines qu'il faut pousser, de doux laxatifs administrés prudemment, comme je l'ai dit au troisieme période. Il est également utile de passer souvent sur les bras & les jambes une éponge trempée dans

(*a*) Plusieurs Médecins ont désaprouvé cette manœuvre, d'autres l'ont fort recommandé. Chacun a dit ses raisons : mais comme il n'y a pas de proposition qui n'ait sa contradictoire, & que les sentimens les plus absurdes ont souvent été les plus autorisés, le Lecteur peut voir ce qu'en dit Van-Swieten. Je desirerois, dans tous les Ouvrages de Médecine, la modeste candeur de cet habile homme.

l'eau chaude, & si le pouls est foible, de recourir aux synapismes.

Souvent le pus est rechassé à la circonférence, y cause une tumeur avec douleur; mais le plus souvent indolente. Si la matiere trouve une issue & n'est pas refoulée, le malade se tire d'affaire. Il faut faire une extrême attention à cela. Si l'on n'apperçoit pas de tumeur, on dit au malade de tousser & on lui demande s'il ne sent pas quelque douleur à l'une ou l'autre partie du corps. Mais au moindre signe de tumeur, on y met le cataplasme suivant. Prenez du lait, de la farine de froment, un porreau rôti, & un peu de safran : faites bouillir cela ensemble. Dès qu'on apperçoit du pus sous la peau, il faut ouvrir avec une lancette.

Aussitôt que les boutons se desséchent au (*a*) visage, on commence à les oindre avec quelque liniment, dans le même ordre qu'ils ont paru, mais prenant garde de ne le faire que (*b*) lorsqu'ils sont couverts d'une croûte. Je

(*a*) Quelques Médecins ont prétendu que les cicatrices des boutons étoient blanches sur les Négres. Elles ont, il est vrai, certaine pâleur, mais elles noircissent avec le tems.

(*b*) Il est également utile d'humecter ainsi la peau lorsque les boutons commencent à paroître : & si l'on peut le faire par tout le corps, la fievre éruptive en est beaucoup moindre. Pour lors il ne faut que de l'eau où l'on aura fait bouillir un peu de racine de guimauve; autrement la peau devient plus serrée : ce qui arrive après les bains. Aussi les anciens ordonnoient-ils de

me sers toujours pour cela de ces deux linimens : 1°. d'une décoction d'avoine, où je jette un peu de sucre ; 2°. du mêlange d'une once d'huile d'olive ou d'amandes douces, & d'une drachme d'huile de tartre, bien battues ensemble : j'en oins les boutons, usant tantôt de l'un, tantôt de l'autre alternativement, & à de cours intervalles, avec un petit pinceau. Quelquefois je me sers d'un bouillon de veau ; une autre fois de lait chaud, dans lequel je fais tremper une éponge fine, & l'on passe cela souvent sur le visage. D'autres se louent d'un mêlange de craie & de crême, que l'on passe sur les croûtes avec une plume.

Lorsque la maladie tire à sa fin, & que les boutons ont été ainsi desséchés, il faut purger le convalescent six ou sept fois, mettant quatre jours entre chaque purgation. On donne pour cela l'*électuaire lénitif* à la dose de deux, trois, quatre drachmes, selon l'âge du malade. Pour peu qu'on néglige cela, on expose le Sujet à une foiblesse de poitrine, à avoir les yeux larmoyans, à quelque éruption, soit galle, soit dartres, ou à des tumeurs.

Il n'est pas vraisemblable qu'on soit pris une seconde (*a*) fois de la petite-vérole après

---

se frotter d'huile en sortant de l'eau. Ces gens voyoient mieux la nature que nous, & saisissoient ses indications avec ce coup-d'œil de Maître, qui ne s'est remarqué que dans très-peu d'Observateurs modernes.

(*a*) N'aurions-nous que le témoignage de Van-Swieten, nous pourrions douter de cette assertion de l'Auteur : & si un Sujet a pu l'avoir deux fois, pourquoi tel

l'avoir eue réellement. J'entends dire le contraire tous les jours. Mais ni moi ni d'autres habiles Médecins, autant que je sache, nous ne pouvons en produire d'exemples satisfaisans. Il est possible d'être encore pris de la petite-vérole séreuse, & de celle dont les boutons sont durs comme pierre. Quelques personnes qui n'avoient eu que deux ou trois boutons de petite-vérole bénigne, se sont fait des craintes mal fondées; mais elles n'ont pas eu de récidive de la maladie, même auprès de ceux qui l'avoient de mauvais caractere. D'autres ont voulu se faire inoculer pour n'en pas être pris inopinément; mais l'inoculation ne leur a pas réussi, après avoir eu la maladie, soit naturellement, soit par cette opération.

---

autre n'y seroit-il pas exposé? Une Demoiselle, près de Saint-Sulpice, fut inoculée, il y a six ans, avec tous les succès possibles. Un an & demi après, elle fut prise d'une petite-vérole naturelle bien caractérisée, & qui a suivi le cours ordinaire de la maladie. En vain distingue-t-on plusieurs especes de cette maladie: il n'y en a qu'une. Les autres éruptions, qu'on appelle petite-vérole *volante*, &c. ne sont pas cette maladie. Ces noms n'ont été imaginés que pour se sauver des objections, ou que pour avoir confondu plusieurs maladies éruptives en une. Ces maladies présentent-elles les symptômes & suivent-elles le cours de la petite-vérole? Non: donc elles ne le sont pas; & je tiens fermement à mon opinion. Je ne reconnois que deux especes, qui réellement ne se différencient que par deux noms arbitraires, *la discrete & la confluente*. Elles sont l'une & l'autre bénignes ou malignes, selon le caractere que prend la fievre par des circonstances particulieres. La confluente est plus dangereuse, mais elle n'est pas maligne d'elle-même.

C'eſt toujours par le paſſage des hommes ou le tranſport des choſes d'un lieu en une autre, que la maladie ſe renouvelle & ſe propage ; & elle ne ceſſe plus tant qu'il y a quelqu'un qui a les diſpoſitions actuelles pour en être pris. La crainte fait quelquefois cacher des enfans ou des adultes qui l'évitent par-là, malgré les diſpoſitions. J'ai remarqué que le froid d'Hyver n'étoit pas ce qui faiſoit ceſſer la maladie. J'en ai vu l'exemple à Upſal en 1743.

Il eſt poſſible que tous les ſujets en ſoient exempts par eux-mêmes. Combien de millions d'habitans ont vécu autrefois en Amérique ſans l'avoir ? Car c'eſt en 1492 qu'elle y a paſſé d'Europe. On ne la connoiſſoit pas en 1733 dans le Groënland. Elle y a été porté du Danemarck. Les Médecins ont obſervé que ſur cent ſujets inoculés, il y en avoit cinq chez leſquels cette opération ne réuſſiſſoit pas. On peut donc croire que ces ſujets n'auront pas cette maladie. Cela prouve auſſi qu'il y a quatre-vingt-quinze ſujets ſur cent, qui ont en eux une diſpoſition à cette maladie : & cette diſpoſition ne peut alors ſe manifeſter que par le contact du principe morbifique actuel. Il en eſt de cela comme de la peſte. Cette maladie terrible ne naît pas d'elle-même dans nos contrées, & n'attaque jamais celui qui a pris la fuite à tems.

Il eſt très-difficile de dire avec confiance s'il ſe trouve à préſent chez nous quelque ſujet qui n'ait pas eu la petite-vérole, ou qui ſoit aſſuré de ne pas l'avoir un jour, dès qu'on n'eſt pas ſûr qu'il ne l'ait pas eue. Nous ſavons bien

que cinq ſujets ſur cent ne peuvent pas être inoculés ; & l'on a droit de croire qu'ils n'auront pas cette maladie : mais il eſt incertain s'ils ne l'ont pas eſſuyée au berceau, & ſi bénigne, que les parens ou les nourrices l'ont regardée comme une échauboulure ou autre éruption cauſée par la chaleur du ſang ou de l'athmoſphere. Voici un exemple qui autoriſeroit ma conjecture. Une jeune fille fut priſe d'une petite-vérole ſi bénigne, que ſes parens, loin de reconnoître la maladie, la prirent avec eux dans leur voiture, dans le deſſein d'aller aux eaux de Sœttra : je les rencontrai par hazard, & m'en étant apperçu, je les engageai de remettre leur voyage juſqu'à ce que la petite-vérole de leur fille fût guérie. D'ailleurs, nous ſavons que pluſieurs enfans ont apporté des marques de la maladie en (*a*) naiſſant :

(*a*) Ceci n'eſt plus un problême aujourd'hui. J'ai vu l'enfant d'une de mes voiſines naître le corps couvert de boutons de petite-vérole ; & la maladie a très-bien ſuivi ſon cours. La mere avoit eu la maladie longtems auparavant. Mais ſi la mere en eſt priſe étant groſſe, la donne-t-elle toujours à ſon fruit ? M. Baker, *médic. tranſact.* tom. 2. p. 314, rapporte deux exemples qui feroient préſumer le contraire, s'il étoit prouvé ſans replique qu'on n'a cette fievre éruptive qu'une fois dans la vie. Deux femmes groſſes ont été inoculées avec tous les ſuccès : trois ans après, les enfans qu'elles avoient portés lors de l'inoculation, le furent auſſi avec les mêmes ſuccès : donc, conclue-t-on, ils n'avoient pas eu la maladie dans le ſein de la mere. C'eſt conclure un peu légérement. Un partiſan de l'inoculation a prétendu tirer de cette exemple une induction fa-

il est donc vrai qu'ils doivent l'avoir eue dès le sein de la mere. En voici un exemple assez récent. Un enfant naît, on lui remarque des cicatrices & des croûtes. La mere étant sur la fin de sa grossesse, son fils aîné avoit été pris de la maladie : six ans après, les autres enfans de la mere furent pris de petite-vérole, & le plus jeune, qui l'avoit eue en naissant, en fut exempt alors.

Nous avons, au contraire, des exemples de sujets âgés, pris de petite-vérole. Un homme l'eut à Upsal, âgé de cinquante ans, & s'en tira très-bien. Une Dame l'eut en Angleterre, âgée de soixante-douze ans, & en mourut. Une autre l'eut au même âge ; la maladie fut très-bénigne au commencement ; vers le quinzieme jour, elle devint maligne & confluente. Une femme l'eut aussi dans le district des mines de cuivre, à l'âge de (*a*) quatre-vingts ans,

---

vorable à son hypothese, puisque deux femmes grosses s'en étoient bien tirées. Mais on auroit pu lui répondre, que neuf femmes grosses qui ont été prises de la petite-vérole naturelle en même-tems, & traitées par le même Médecin, ont aussi échappé au danger de leur état, & sans fausse-couche. *Voyez* Bernard Christin. de Juvellina, cet habile disciple de Riviere. *Observat. Medic. centur. V.* n°. 55. *de his centum octuaginta sex*, novem mulieres gravidæ *maximo periculo sanæ factæ sunt.*

(*a*) La Gazette de Suede fait aussi mention d'un paysan, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui se tira le plus heureusement de cette maladie. Mais en général elle est plus dangereuse chez les sujets âgés. J'en ai vu périr le Lieutenant-Particulier de chez moi, à l'âge de quarante-cinq ans ; & une Dame, à Châlons-sur-Marne, âgée d'environ cinquante.

s'en tira heureusement, quoique l'éruption eût été très-abondante.

Comme la crainte n'est pas cause qu'on est pris de la peste, puisque des enfans nouvellement nés en sont attaqués; de même aussi la crainte seule ne peut pas donner la petite-vérole. Des enfans dans le sein de la mere, d'autres nouvellement nés, d'autres dans un âge trop tendre pour leur supposer de la crainte de cette maladie, l'ont eue. Il est cependant vrai que la contagion gagne plus aisément les sujets timides, en qui se trouvent les dispositions à l'avoir. Les effets de la crainte sont une affoiblissement des nerfs & du cœur, & ainsi un ralentissement dans la circulation : les pores s'ouvrent alors, & le virus s'y insinue plus librement.

La petite-vérole fait périr tous les ans en Suede un dixieme des enfans ; & il est à remarquer qu'il en meurt toujours plus de filles que de garçons, quoiqu'il y naisse toujours plus de mâles. Mais il y a d'autres maladies qui se font plus sentir aux garçons qu'aux filles ; de sorte que, malgré le nombre supérieur des garçons, les deux sexes se trouvent égaux en nombre à l'âge de cinq ans. Dès que les enfans ont atteint l'âge de quinze ans, le sexe feminin est alors bien plus nombreux. Voyez à ce sujet les Mémoires de l'Academie Royale des Sciences, année 1755, pag. 247, *édit. Sued.* (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront voir deux cas remarquables de petite-vérole maligne, où il a fallu toute la sagacité & la constance imaginable, n'ont qu'à lire les Mémoires de *Zurich.* vol. 2. 386, 414. M. Zimmermann a donné ces détails en habile homme.

CHAPITRE XIII.

De l'Inoculation de la Petite-Vérole.

§. *I. Examen des Préservatifs.*

L'EXPÉRIENCE & les regiſtres ne prouvent que trop que la petite-vérole eſt une des maladies les plus mortelles ; & nous devons la regarder en Suede comme une des principales cauſes de la dépopulation. Je vais donc actuellement montrer comment, avec l'aide de la Providence & les moyens convenables, on peut donner cette maladie de maniere que peu de Sujets en ſoient les victimes.

La petite-vérole, ſe gagne de différentes manieres. Il s'agit donc de bien connoître comment elle peut ſe gagner avec le moins de danger. Je ſais qu'il vaudroit beaucoup mieux propoſer un moyen sûr de l'éviter : mais juſqu'ici cela eſt preſque impoſſible. Un homme a beſoin de l'autre : nous allons aux places publiques, aux Egliſes, aux aſſemblées ; chacun a ſa compagnie. On enterre dans (*a*) les Egliſes les en-

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter qu'on renonçât à cet uſage, dont il ne réſulte aucun bien. Ne ſeroit-il pas poſſible de deſtiner quelque endroit particulier pour la ſépulture des Grands ou des riches, puiſque l'opinion leur accorde quelques prérogatives juſque dans le tombeau ? Les lieux des aſſemblées en deviendroient plus ſains. Mais en vain a-t-on déclamé contre cet abus.

fans qui sont morts de cette maladie. L'un ou l'autre passe sur leur fosse : nous respirons l'air dans lequel le virus s'est exhalé. Les chiens & autres animaux le portent d'une maison à l'autre. De sorte qu'on peut dire avec fondement, qu'en général cette maladie est, pour ainsi dire inévitable. Que de graces à rendre à celui qui en trouveroit un jour l'antidote assuré !

Boerhaave a cru qu'on pouvoit tirer de l'antimoine & du mercure un antidote contre (*a*) cette maladie. Peut-être a-t-il réussi une ou deux fois ; mais il est probable que des

(*a*) M. Frewen a combattu cette opinion dans un Ouvrage anglois, intitulé : « Raisons produites contre » ceux qui pensent qu'un Sujet pris de la petite-vérole » peut être guéri par un antidote, sans essuyer la ma- » ladie ». M. Van-den-Bosch, au contraire, a prétendu prouver le contraire de M. Frewen, dans un Ouvrage flamand intitulé : *Essai sur la maniere d'éviter la petite-vérole*. Le point essentiel de la dispute est de décider, dit M. Murray, si l'éruption est une crise nécessaire ou non. Sydenham, & plusieurs autres Médecins après lui, sembleroient avoir pensé qu'on peut avoir la fievre varioleuse sans essuyer l'éruption. Voyez Van-Swieten, *de variolis*. De Haën l'a prétendu de la rougeole, & l'Auteur l'assure aussi de la fievre scarlatine. Mais ces exemples ne sont pas concluans. Quant à l'antimoine & au mercure, Boerhaave avoit sans doute vu ailleurs les succès qu'on en avoit eus dans le traitement de cette maladie. N'auroit-il lu que les observations de B. C. de Juvellina, il étoit sur la voie. Il est étonnant que cet habile Médecin Moine ne soit cité nulle part. Je sais que le recueil de ses Observations est très-rare ; mais des gens qui ont lu devroient le connoître. C'est à lui que nous sommes redevables de la conoissance des médicamens particuliers que Riviere s'étoit réservés.

épreuves ultérieures lui en avoient fait voir l'insuffisance, car s'il en avoit eu des preuves triomphantes, il étoit trop droit & trop ami de l'humanité, pour ne pas révéler avant sa mort un remede d'une si grande importance.

C'est-là ce qui a engagé les Médecins de Philadelphie à donner après l'inoculation, de deux jours l'un, vers le soir, un peu de mercure doux & d'antimoine diaphorétique, & de deux jours l'un, au matin, un peu de poudre cornachine, & enfin du soufre doré d'antimoine, mêlé avec du mercure doux. Quelque hasardée que fût cette tantative, ces Médecins eurent la satisfaction de ne voir mourir qu'un sujet sur sept cents inoculés. Voyez l'*Analyse de Kirkpatrick*, pag. 329.

Boerhaave crut encore pouvoir arrêter & comme étouffer l'éruption, en s'y prenant par un autre moyen au commencement de la maladie. Il regarda cette maladie comme une fievre inflammatoire, & chaque bouton comme une tumeur. D'après cette hypothèse, il crut pouvoir empêcher qu'il ne s'élevât de boutons, en faisant de fortes saignées, donnant beaucoup de lavemens, des boissons copieuses, prescrivant les bains, & faisant tenir l'appartement modérément chaud, & administrant des rafraîchissans. Il a souvent réussi avec cette pratique. Lamétrie l'imita avec succès. Le Docteur Cleghorn usa aussi de ces moyens dans la petite-vérole de Minorque en 1746, année où elle y fut si dangereuse. Quelques sujets se trouverent bien de cette méthode, & deux ou trois n'éprouverent pas d'éruption. Mais malgré

tous les soins de cet habile homme, & quoiqu'il eût fait tout ce qui est requis dans le traitement des fievres inflammatoires, la plupart des (*a*) sujets en moururent. On peut voir à cet égard la Dissertation du docteur Tralles : *Dissertatio epistolica de methodo medendi variolas hactenùs*, &c. D'ailleurs il est incertain si après avoir échappé à la maladie par cette méthode, on est plus dans le cas d'en être attaqué. Ceux qui ont échappé à une pleurésie, sont encore exposé aux récidives de la même fievre inflammatoire.

Le Docteur Lobb donna dans les deux idées de Boerhaave, & crut avoir trouvé dans l'éthiops (*b*) minéral un moyen, ou de dénaturer le virus variolique, ou de l'atténuer, déja porté dans le sang, au point de le rendre assez transpirable pour ne pas élever de boutons, & de s'exhaler sans peine par les pores. C'est pourquoi, dès qu'il couroit des petites-véroles, il faisoit prendre, soir & matin, de cet éthiops avec un peu de fleurs de soufre, prescrivant du reste une bonne diete. Il assure que nombre de sujets qui auroient eu la maladie pendant

(*a*) Tant il est vrai que c'est du caractere de la fievre accessoire que vient le plus ou le moins de danger de la petite-vérole, & non de la maladie même. Or combien de circonstances inconnues mêmes peuvent varier le caractere de la fievre. Est-il donc étonnant que ce traitement ait causé des ravages ? Empyriques, raisonnez donc avec la nature.

(*b*) *Voyez* Cotunni *de sedibus variol. syntagma.* Viennæ 1779, p. 73, 75 & *suiv.*

la contagion, y ont échappé par ce moyen, & que ceux qui l'ont eue, n'ont essuyé qu'une petite-vérole de bon caractere. Il avance même qu'il est possible, avec ce médicament souvent réitéré, d'empêcher que la fievre suppuratoire n'ait lieu au premier période, & de changer le sang déja impregné du virus au point de faire précipiter en partie ce virus par les urines, & de chasser le reste par la transpiration. Mais il ne prouve cette derniere assertion par aucun (a) exemple.

Je crois aussi qu'il est bon de prescrire l'éthiops, depuis six, dix, vingt grains jusqu'à trente, selon l'âge des sujets: mais il y a trois inconvéniens: 1°. les enfans ne le prennent pas volontiers, à moins qu'il ne soit mêlé avec du miel; 2°. si le sujet a de la disposition aux cours de ventre, l'éthiops se précipite totalement avec les selles. Alors il n'en passe rien dans le sang: il ne peut donc y produire aucun effet sur le virus; 3°. si, d'un autre côté, le sujet est naturellement resserré, le médicament produit bientôt une salivation. Il est vrai qu'on l'évite en mêlant un léger laxatif & un peu de camphre avec l'éthiops. Mais les pillules de Belloste peuvent remplir toutes ces vues, & tenir aussi bien lieu de préservatif.

L'Evêque (b) Berkeley attribuoit, entr'autres

(a) D'autres Empyriques, ont cru en avoir vu de grands avantages depuis.

(b) Prior a produit depuis un plus grand nombre d'expériences heureuses de l'usage de cette eau de goudron. Voyez son Traité: « Exposé des succès de l'eau » de goudron ».

avantage, à l'eau de goudron, celui de préserver de la petite-vérole, ou au moins de la rendre plus bénigne. Auſſitôt que la maladie s'eſt manifeſtée dans un endroit, on en prend le ſoir & le matin plein un gobelet d'antimoine proportionné à l'âge, & l'on continue, ou juſqu'à ce qu'on ſoit attaqué de la maladie, ou que l'épidemie ait ceſſé : il aſſure auſſi qu'on peut en prendre avec avantage pendant le cours de la maladie, ſi l'on en eſt pris.

C'eſt un médicament qu'on peut ſe procurer par-tout & à bon marché. Ainſi l'on devroit en faire prendre aux enfans, comme il le preſcrit, pendant ces épidemies. Je ne rapporterai pas toutes les expériences qu'il produit pour établir cette vertu (*a*) de l'eau de goudron. En voici ſeulement un exemple du Docteur Cantvel. De quatre enfans d'une même maiſon en Ecoſſe, l'un fut pris de la maladie ; le pere en fit inoculer deux autres, & prendre de l'eau de goudron au quatrieme. Les quatre enfans furent mis dans une même chambre. Les trois premiers eſſuyerent heureuſement la petite-vérole, & le quatrieme, qui prit de l'eau de goudron, ne l'eut pas. Le pere le fit inoculer, & boire encore de cette eau ; l'inoculation n'eut pas de ſuccès. Deux mois après on

(*a*) Dans le Nord, il eſt ſûr que cette eau réſineuſe peut produire de bons effets. Mais ſeroit-elle auſſi avantageuſe ici ? Je n'en crois rien. Du reſte, c'eſt un médicament très-peu coûteux & qu'on peut eſſayer, ſurtout dans les endroits marécageux, ou le long des rivieres.

réitéra l'inoculation sans faire prendre de l'eau : l'enfant eut la petite-vérole, mais si bénigne, qu'il ne fut presque pas malade.

Il y a quelques années qu'il régna dans la paroisse de Longthora, à trois milles d'Upsal, une petite-vérole si maligne, que tous les enfans en mouroient. J'y fus & je conseillai aux paysans de faire prendre de l'eau de goudron aux enfans. La petite-vérole y devint si bénigne, qu'à peine mourût-il un enfant après l'usage de cette eau.

Cette eau se fait ainsi. Prenez douze livres d'eau, jettez-y trois livres de bon goudron ; remuez-bien le tout avec une spatule pendant deux ou trois minutes ; laissez reposer pendant quarante-huit heures. Tirez-en ce qui est clair & le mettez dans des bouteilles. L'eau a une teinte de vin d'espagne, est transparente, a une saveur acidule & légerement résineuse, qui devient plus forte si l'on fait un peu évaporer. Elle fait rougir le syrop de violette, & fait effervescence avec une lessive alkaline. Cette eau consiste en une huile extrêmement atténuée, qui est tenue en dissolution dans l'eau par le moyen d'un peu d'acide : ainsi c'est un savon léger, qui, outre sa qualité résolutive, est encore antiputride.

En 1744 il régna une épidémie varioleuse à Upsal : elle étoit très-mauvaise. Je commençai par donner aux enfans des pillules préservatives : je vis avec satisfaction que ceux qui en prenoient ou échapperent à la maladie, ou ne l'eurent que très-bénigne. On s'en servit ensuite par tout le Royaume avec le même succès. Il

ne falloit que l'attention des parens pour en assurer la réussite. En voici la formule :

℞ Calomelas (*a*) bien préparé, *douze grains.*
Camphre, *huit grains.*
Extrait d'aloës, *douze grains.*
Gomme de gaïac, *seize grains.*

Mêlez-bien, pour en faire des pillules de *deux grains chaque*, dans une feuille d'argent.

Chacun peut aisément déterminer la dose qu'il en faut donner ; la vraie dose est celle qui produit de deux à quatre selles. Un enfant de deux ans prendra trois pillules ; il en faut trois pour un enfant de quatre ans ; cinq pour celui de six. Mais il faut s'en tenir à sept pillules, quoique l'enfant eut plus de sept ou huit ans. Si la dose ne faisoit point aller, on y ajoute un ou deux grains de résine de jalap bien trituré avec des amandes. On donne de ces pillules deux fois la semaine, le dimanche & le mercredi au soir, & leur effet se manifeste le lundi & le jeudi avant midi. Pendant qu'on en fait usage, il faut éviter les viandes (*b*) salées, & ne prendre de viande qu'à midi. On peut prendre l'air à volonté, sinon les jours que les pillules doivent opérer. Dès que l'épidémie s'est manifestée, & que conséquemment on a lieu d'en craindre la contagion, on commence

(*a*) *Aquila alba.* Voyez Lewis, *disp.*
(*b*) Dont on use beaucoup dans le Nord, au grand préjudice des habitans.

l'usage des pillules, & on le continue jusqu'à ce qu'elle ait cessé ; ou si l'on cesse auparavant, & que la maladie devienne maligne, c'est à soi seul qu'on en peut faire le reproche.

Il ne faut jamais prendre chez l'apothicaire beaucoup de ces pillules, parce que le camphe s'évapore aisément. Or il contribue le plus à garantir de la contagion : voilà pourquoi l'inoculation reste sans succès lorsque le pus est mêlé avec du camphre ou une pommade. Les expériences que j'ai produites dans les Mémoires de l'académie de Stokholm en 1751, prouvent assez que le mercure (a) dissout le sang, & sur-tout les autres humeurs. Ainsi ces pillules doivent avoir une grande vertu, comme laxatives, par rapport à la petite-vérole. Les détails qu'on en a donnés dans nos nouvelles publiques, le confirment également. Je suis assuré que tout enfant qui est d'ailleurs bien portant, fort, & dont la peau a une ferme texture, n'aura qu'une petite-vérole bénigne :

1°. S'il use des pillules pendant quatre semaines, comme je l'ai prescrit.

2°. S'il ne prend pas d'alimens trop substantiels, & ne mange que peu de viande.

3°. S'il évite ceux qui ont ou viennent d'avoir la maladie.

(a) Le Mercure peut donc faire beaucoup de mal, pour peu que le sang soit scorbutique, ou que la fievre ait un caractere putride. C'est à cette disposition du sang qu'il faut attribuer les ravages qu'il fait quelquefois dans les maladies vénériennes, lorsqu'on le donne, sans faire prendre des acides végétaux.

4°. S'il est purgé avec les pillules, dès qu'il est pris de la petite-vérole.

5°. Si l'on a soin de picoter légerement la peau des bras & des jambes avec une aiguille ou une lancette en divers endroits. Quand aux enfans foibles, il vaut mieux les préparer par l'usage du quinquina.

Ce qui fait voir la nécessité de picoter la peau, c'est que si on le fait peu avant que (*a*) l'éruption ait lieu, les boutons paroissent en grand nombre autour de l'endroit qu'on a piqué. Ils poussent aussi en plus grand nombre où l'on a inoculé le virus. Je connois un enfant que sa mere emportée fouetta vigoureusement la veille de l'éruption : l'enfant n'eut qu'un seul bouton au visage; mais les endroits où elle lui avoit sillonné la peau, furent couverts de boutons. Le picotement de la peau est donc un bon moyen pour garantir le visage.

On a coutume dans le Norlant de suspendre du musc aux enfans pour les préserver de la contagion pendant les épidémies varioleuses. Mais je n'ai là-dessus aucune expérience (*b*)

(*a*) M. Murray, après avoir donné quelques exemples des avantages que produit l'irritation ou la section même de la peau dans ces circonstances, renvoie aux Lettres Suisses sur *les suites de l'inoculation*. Ces Lettres, écrites en Allemand, ne sont pas lues, dit-il, autant qu'elles devroient l'être.

(*b*) Il sembleroit cependant qu'une des manieres d'inoculer à la Chine, soit opposée au préjugé de ce préservatif : car ils enveloppent un grain de musc avec les croûtes de deux grains de petite-vérole, mettent cela dans du coton, qu'ils font porter dans les narines pour donner la maladie.

suffisante. D'autres portent sur eux du mercure dans les mêmes vues. Belloste fait mention d'une Dame qui en porta plus de cinquante ans, & n'avoit pas encore eu cette maladie à l'âge de quatre-vingt. Lui-même en portoit aussi toujours, comme préservatif, & à soixante-dix ans il n'avoit pas encore eu la maladie. Il pensoit qu'il sortoit du mercure des émissions que les insectes redoutoient; & regardoit ces insectes comme la cause (*a*) de la petite-vérole, de la peste & d'autres maladies éruptives. Il est sûr qu'il émane du mercure quelque principe. Qu'on mette dans une assiette un lombric, & qu'on y,

(*a*) Les petits vers qu'on croit n'avoir remarqué que depuis peu dans les boutons de petite-vérole, sembleroient exiger que les médecins considéraſſent un peu plus particuliérement ce phénomene. B. C. de Juvellina rapporte cet exemple-ci; *cent.* 5, *observ.* 75. « Facies » personnata (le visage) erat crusta, ad crassitiem digi- » ti, quâ argenteo ablatâ instrumento, vermiculi undi- » que subbulliebant nidi formicarum ad instar, atque » hi decocto centaureæ minoris omnes moriebantur » &c. Il les fait donc périr avec une décoction de petite centaurée. Doit-on attribuer ces insectes aux animacules qui se nichent dans les sillons imperceptibles de la peau, ou aux mouches qui auroient déposé leurs œufs sur le visage du malade ? L'observation est du mois de Septembre. Dans un pays chaud, il y avoit assurément des mouches : ou ces vers furent-ils produits spontanément sous ces croûtes ? ou furent-ils la cause efficiente de la maladie, comme le présumoit Belloste ? Voyez M. Lorry, *de morb. cut.* pag. 230 & 570 & suiv. Quoiqu'on prétende aujourd'hui que tout ver vient d'un œuf, j'ai bien de la peine à me rendre à cette opinion. Voyez ce qui est dit à ce sujet, chapitre *des vers*, de notre Auteur.

jette ensuite du mercure, on verra le ver s'agiter comme s'il souffroit, & se retirer au bord du vase aussi loin qu'il peut le faire. Mais en supposant que ces moyens ne soient pas d'une grande utilité, ils ne peuvent être préjudiciables. Ils tranquillisent au moins ceux qui y ont quelque confiance; c'est déjà quelque avantage lors de ces épidémies.

Il y a quelques années qu'il vint de Finlande à Stokholm une femme se présenter à la Cour, pour découvrir un moyen qui rendoit l'éruption variolique beaucoup moins considérable. On me fit part de cette découverte ; le remede consistoit à donner un drap d'écarlate au malade au lieu de linge, & d'en couvrir même le visage. Je la louai de sa bonne intention, & je regardai sa découverte comme très-inutile. J'appris quelque tems après que le Docteur Mieg, de Basle, ayant inoculé un enfant, lui fit mettre des bas d'écarlate sans semelles dès le commencement de la maladie. Il s'étoit imaginé que la démangeaison que devoit causer cette chaussure, & la suppression de la transpiration feroit porter le virus aux pieds. Au moment où l'éruption devoit avoir eu lieu, il fit ôter les bas, espérant trouver beaucoup de boutons aux pieds : mais il fut fort étonné de n'y appercevoir que deux boutons. Comme le sujet avoit été bien préparé, que les bains & les lotions avoient excité chez lui une grande transpiration, M. Mieg pensa que le virus variolique s'étoit presqu'entiérement évaporé par les pores. Il résolut de jeter une poudre irritante

dans ces bas, telle que de la farine de ſénevé ; mais à peine en eut-il fait la tentative, qu'il fut obligé de faire ôter ces bas. Les chaleurs extrêmes qu'en éprouvra l'enfant, les lui rendirent inſupportables. Voyez les Mémoires de l'Academie de Zurich, tom. 3. p. 103 & 121.

L'habile Caſimir Médicus s'eſt long-tems occupé d'exterminer cette maladie, & crut enfin en avoir trouvé le moyen ; il le communiqua dans le ſecond Livre de ſon Recueil d'Obſertions, page 822, dans un tems où ces maladies s'étoient répandues avec un mauvais caractere. Il attendit que l'éruption eût lieu chez ſes malades, & donna auſſitôt une teinture de quinquina dans de l'eau diſtillée & remarqua que la maladie devenoit plus traitable. Après cela il adminiſtra cette teinture à un enfant d'un an & demi, dès le commencement même de la maladie : l'effet fut très-avantageux ; l'enfant n'eut que (a) deux boutons. voyez ſon Recueil, pag. 726 juſqu'à 732. Cela l'engagea de hazarder plus librement. Il n'ignoroit pas que la premiere fievre de cette maladie étoit inflammatoire, & crut, comme Boerhaave, que ſi l'on pouvoit anéantir cette fievre, il n'y auroit pas d'éruption. Il ordonna donc dès l'abord tout ce qui eſt néceſſaire dans les fievres inflamma-

(a) La Société de Chirurgie de Stockholm recommande la graiſſe du chien de mer dans cette maladie. On en donne quelques gouttes pendant la journée, lorſque l'éruption a paru. Par ce moyen, l'éruption eſt très-peu de choſe & des plus bénignes. Voyez les rapports de cette Société, en 1769.

toires, la ſaignée, les lavemens émolliens, les émulſions, les rafraîchiſſans, & une boiſſon copieuſe d'eau d'orge. Ce qu'il fit de particulier, ce fut de preſcrire auſſitôt le quinquina en poudre, ce à quoi perſonne n'avoit penſé, ou ce qu'on n'avoit pas oſé riſquer avant lui. C'eſt avec raiſon qu'il preſcrit les évacuans avant l'uſage du quinquina, ſoit purgatif, ſoit vomitif, ſur-tout lorſqu'il faut bien nettoyer un eſtomac ſale, car le quinquina devient inutile ou même nuiſible lorſque l'eſtomac eſt tapis de glaires, ou ſurchargé de crudités. Si ces ſaletés ſe trouvent dans les inteſtins, il ordonne un laxatif de manne de tamarin & d'un peu de jalap, ou la magnéſie & la crême de tartre, avec une émulſion. Si la premiere fievre n'eſt pas forte, il mêle la crême de tartre avec le quinquina. Si l'éruption a lieu, contre ſon attente, il preſcrit un véſicatoire pour attirer l'éruption vers un endroit où il n'y ait pas de riſque d'établir une eſpece dégout pour le virus.

Tout cela eſt bien imaginé : le tems ſeul apprendra ſi ces procédés découvriront quelque avantage, lorſqu'on en aura fait l'expérience ſuffiſante. Mais autant que je puis le voir par les écrits de ce médecin, il n'avoit pas encore éprouvé ſa méthode avant 1765, & n'a parlé que d'après ſa théorie, & les avantages qu'a cette méthode dans d'autres fievres inflammatoires, & par l'analogie qu'a la pétite-vérole avec la rougeole, le pourpre & les fievres pétéchiales. Il conſeille même d'éprouver cela ſur ſix enfans qu'on pourroit innoculer, pour ſavoir ſi réellement le quinquina n'empêche pas toute éruption.

Feu le Professeur Monro (*Journal des Savans*, 1766, *Janv.* pag. 218), dit que comme il régnoit de mauvaises petites-véroles, une femme fit user tous les jours à ses enfans d'un bain fait d'eau & de baie de genievre, faisant en même tems des fumigations dans leur appartement avec du même bois. Aucun des neuf enfans ne fut pris de la maladie, & ne l'eut même pas dans l'âge viril auprès de ses enfans qu'il soigna dans cette maladie. Je n'aurois osé produire cet exemple, s'il ne venoit d'un homme aussi considérable que Monro.

INOCULATION.

Mais le moyen (*a*) triomphant pour éviter les dangereux effets de la petite-vérole, c'est d'inoculer les enfans lorsqu'ils sont jeunes, & même

(*a*) Je crois que les gens sensés ne s'en laisseront pas imposer par les raisonnemens spécieux de notre Auteur. On commence à revenir de l'enthousiasme de l'inoculation. Il faut de tems en tems quelque délire au peuple, & cela passe comme les modes. Sans doute que quelque Philosophe maniaque nous prouvera quelque jour combien un Hongrois avoit eu raison de proposer l'inoculation de la peste. Je suis très-assuré que notre Auteur a eu pour lui les expériences les plus avantageuses, & qu'il n'a parlé que par l'amour du bien public; mais j'approuverai toujours le Magistrat éclairé qui défendit dans certaines Villes d'inoculer, sous les peines les plus rigoureuses. Van-Swieten a raisonné sur ce sujet en homme extrêmement sensé. Chacun peut balancer les raisons de part & d'autre. Eller, & nombre d'autres après lui, ont attribué à la petite-vérole naturelle des ravages qui venoient de toute autre cause.

en pratiquant cette opération comme on le fait en Angleterre. Il eſt en effet diſgracieux à chaque épidémie de prendre, tant qu'elle dure, de l'éthiops, des pillules préſervatives ou de l'eau de goudron ; & c'eſt trop riſquer, que de s'expoſer à être ſurpris par une maladie auſſi meurtriere, ſans y être préparé. Plus on prend d'âge, plus elle devient dangereuſe. On peut en être attaqué en voyage ou dans les endroits où l'on n'a pas de Medecins à ſa diſpoſition, où il eſt même difficile de ſe procurer des médicamens, & les bon ſoins qu'exige cette maladie. On en ſera peut-être pris dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, après avoir déjà été preſque épuiſé par une autre maladie de mauvais caractere, ou par le travail, ou de longues veilles, lorſqu'il regne d'autres maladies dangereuſes comme le pourpre, des pleuréſies, des inflammations de poitrine, ou des fievres pétéchiales ; peut-être même ſe ſera-t-on porté le feu dans le corps par des boiſſons incendiaires, ou ſurchargé par des alimens ſurabondans, & aura-t-on fait des amas d'humeurs vicieuſes, qui font tendre les autres à la dépravation.

Ce ſont les femmes ſur-tout qui devroient s'empreſſer de ſe faire inoculer. Elles voient tous les jours ce que leur beauté ſouffre de la petite-vérole naturelle. D'ailleurs elles peuvent en être priſes pendant leurs groſſeſſes, leurs couches, de ſorte qu'elles & leur fruit ſont expoſés à y perdre la vie. Les exemples qu'on pourroit produire de gens qui en ont perdu la vue, l'ouïe, l'uſage de la parole & de l'un

ou l'autre membre, devroient bien engager ceux qui ſont jaloux de leur bonheur, à ſaiſir avidément & avec reconnoiſſance le moyen d'éviter ces dangers, & même une mort prématurée.

Les gens inſtruits ſavent que la petite-vérole enleve un dixieme (*a*) des enfans Suédois, & combien eſt grande la perte que fait un Etat en perdant ſes habitans : ils devroient donc montrer l'exemple au Peuple. La mort de neuf mille Citoyens qui périſſent tous les ans de la petite-vérole & de la rougeole, n'eſt-elle pas un dommage des plus ſenſibles pour nous ? Pourquoi ne pas imiter d'autres nations éclairées, qui ont ſaiſi avec tant d'empreſſement ce moyen d'éviter la dépopulation ? Il eſt innocent, & l'utilité en eſt prouvé d'une maniere inconteſ-

(*a*) L'auteur prouve ce qu'il avance par les Regiſtres de la Commiſſion Royale de Suede, & donne ici les ſommes particulieres de chaque année depuis 1749 juſqu'en 1763 incluſivement. Cela nous eſt fort inutile. Je ſuis sûr que ſi l'on avoit bien examiné les circonſtances, on auroit vu que la petite-vérole y avoit la moindre part. Mais on a été l'écho d'Eller, qui, le premier, a tenté l'inoculation en France, lorſqu'il étoit à Paris. M. Murray ajoute auſſi beaucoup de notes, qui ne me préſentent que des faits dont nous ſommes très-inſtruits : ainſi je les ſupprime. Il y a aſſez de tems que nous ſommes rebatus d'écrits polémiques ſur cette matiere. M. d'Alembert eſt celui qui auroit le mieux raiſonné ſur cette matiere, s'il avoit enviſagé toutes les circonſtances qui devoient lui fournir les *données* de ſon problême. Malheureuſement, il ne les a pas connues; auſſi a-t-il beaucoup raiſonné ſans rien dire, & a-t-il fini par ne rien conclure.

table : l'autorité des Médecins honnêtes & aussi éclairés qu'il est possible, doit être ici de quelque poids. La théorie, la pratique, la religion, la morale, tout se déclare pour l'inoculation. Il meurt un sujet (*a*) sur sept de la petite-vérole naturelle. Dans l'Hôpital où l'on soigne, à Londres, ceux qui ont cette maladie, il périt deux Sujets sur neuf. Il y a peu d'années qu'il mourut ici deux cent soixante-dix enfans sur trois cens qui furent pris de la maladie. Au lieu que par l'inoculation il ne meurt qu'un Sujet sur deux cent cinquante, quatre cent vingt-cinq, & même cinq cent. Si même l'on prépare les Sujets comme il faut, & qu'on les soigne exactement, à peine en périt-il un sur plusieurs milliers. Dans la petite-vérole naturelle, c'est surtout au visage que se porte le virus; au lieu qu'en inoculant, c'est ordinai-

(*a*) Cela est faux & très-faux, à parler généralement; c'est aux épidémies particulieres, ou aux maladies sporadiques, compliquées avec la petite-vérole, qu'il faut attribuer les ravages dont on nous a tant étourdis. Voyez Van-Swieten à la fin de ses Commentaires, sur le Chap. de la petite-vérole, *Aphorismes* de *Boerhaave* : ses expériences détruisent entiérement tout ce que les Inoculateurs ont avancé. Est-il étonnant de voir beaucoup de Sujets périr de cette maladie dans des Hôpitaux, où quelquefois l'air rend très-mauvaises les maladies les plus benignes, malgré les ventilateurs & toutes les autres précautions, dès que l'expérience a prouvé qu'il périt un Sujet inoculé sur 200, ou 400 si l'on veut ; je ne sais si l'on peut, en conscience, risquer une opération dont un Sujet doit infailliblement périr. Pour moi, j'attendrois plutôt que le Ciel disposât de ses jours. Voyez outre ceci la fin de ce Chapitre.

rement au bras qu'il se fait le plus sentir ; & le pus s'écoule en grande partie par la plaie légere qu'on fait au bras pour inoculer. Je conviens cependant que cela ne paroît pas suffisant pour diminuer l'éruption : car le pus ne coule de la blessure que quand l'éruption a eu lieu.

On prétend qu'on peut être attaqué plusieurs fois de la petite-vérole naturelle, quoique je n'en aye jamais vu d'exemples ni d'autres habiles Médecins étrangers, tels que Boerhaave, Mead, Chirac, les Médecins d'Ecosse & les nôtres. Mais on n'a pas encore pu produire un seul exemple de récidive après l'inoculation ; du moins ce qu'on avoit avancé à ce sujet, n'a-t-il pas été sans replique. En effet, je soutiendrai que l'inoculation n'a pas procuré la petite-vérole, lorsque, 1°. les bords de la plaie n'ont pas suppuré ; 2°. qu'il n'y a pas eu de fievre le septieme, huitieme ou neuvieme jour ; 3°. qu'il n'y a pas eu plus ou moins d'éruption dont une partie des boutons ait suppuré, soit devenu jaune, mûre, & se soit couverte d'une croûte, qui ensuite soit tombée ; ou, 4°. si au défaut d'éruption la plaie n'a pas coulé abondamment & long-tems. Cet écoulement est pour lors un vrai virus variolique, puisqu'on inocule très-bien avec, comme les expériences de *Wall* & de *Gibbert* l'ont prouvé. Voyez Kirkpatrick, *Analys.* pag. 164 & 413. On inocula, il y a quatre ans, une Demoiselle de condition ; elle n'eût qu'onze boutons. Après sa convalescence, elle alla voir sa cousine qui étoit au lit, de la petite-vérole. Elle se mit pendant plusieurs

jours à côté d'elle ſous la même couverture ; & ne gagna pas la maladie. Le Profeſſeur Schulzenheim inocula trente-ſept enfans dans la maiſon des Francs-Maçons de Stockholm. Trois ans après, dix-ſept autres enfans y furent pris d'une petite-vérole naturelle maligne, & il en mourut neuf. Les dix-ſept premiers ſe trouverent avec ceux-ci dans la même chambre, & n'en furent pas attaqués.

L'inoculation eſt inutile ſi le ſujet n'a pas actuellement la diſpoſition requiſe pour avoir la maladie. Il a du moins l'avantage d'être raſſuré contre la crainte dans laquelle il auroit dû vivre.

C'eſt à tort qu'on reproche aux Inoculateurs de tenter Dieu par cette manœuvre. Ils ne s'oppoſent point par-là à ſa toute-puiſſance, n'en exigent pas des miracles, mais ſe ſervent avec prudence de ce moyen d'éviter une maladie cruelle, & dont les ravages ne ſont malheureuſement que trop prouvés. L'expérience a fait voir que ce moyen ſauve un grand nombre de Sujets, qui auroient probablement été les victimes de la maladie naturelle : & s'il meurt tant de Sujets de cette derniere, on doit s'en reprocher la perte, ſi l'on a négligé la reſſource de l'inoculation. Voyez les Lettres du Comte de Teſſin, *Part. II. p.* 192. Mais les ſuccès qu'on en a eu à Aobo, à Upſal, à Stockholm, au mois de Mars 1757, me font croire que nos compatriotes ſuivront (*a*) ces exemples. Il me reſte à détailler la

(*a*) Tant-pis.

maniere dont il faut procéder dans cette opération.

1°. La petite-vérole peut s'inoculer à tout âge, & même aux enfans de l'âge le plus tendre. Je voudrois cependant, qu'à l'égard de ceux-ci l'on temporisât jusqu'à ce qu'on n'eut plus rien à craindre des douleurs de la dentition. Les nerfs de ces enfans sont trop irritables, & les convulsions les prennent très-aisément : ce qui est toujours au moins très-désagréable. Je sais que M. Schulzenheim s'est vu plusieurs fois obligé d'inoculer des Sujets de cet âge, & qu'il le fit avec succès. Je trouve aussi que M. Maty (*Recherches & Observat. Médic.* tom. III. p. 287.) y a été porté aussi par de bonnes raisons ; & que le Docteur Locher a inoculé à Vienne, en 1768, trente-quatre enfans nouvellement nés, dont le plus âgé n'avoit que sept jours ; (*Observ. Pract. circà Inoculat. variol. in Neonatis Vindeb.* 1768.) & il est digne de remarquer qu'il n'en mourut qu'un seul ; car ils étoient & mal logés & mal soignés. La mere (*a*) de celui qui mourut s'étoit attiré un devoiement, pour avoir marché pieds-nuds sur un sol de pierre, & elle avoit caché cette incommodité.

Damsdale (*b*) n'exclut de l'inoculation que

(*a*) Et voilà comme on a toujours des raisons bonnes ou mauvaises à donner.

(*b*) Après avoir examiné très-attentivement les écrits qu'ont publiés plusieurs partisans de l'inoculation, calcul fait, j'ai trouvé que l'inoculation pouvoit être dangereuse aux deux tiers de l'humanité : ainsi, ce n'est

ceux qui sont pris de fievres ardentes, avec éruption ; ceux en qui l'on apperçoit les signes d'humeurs extrêmement acrimonieuses ; ceux qui sont disposés au marasme, & ont souvent des fievres intermittentes. Il ne la permet pas non plus aux femmes grosses. Mais il assure qu'elle réussit très-bien sur ceux mêmes qui ont des maladies chroniques quelconques ; sur ceux dont le sang & les humeurs ont de la disposition aux affections scrophuleuses, scorbutiques, goutteuses ; ou dont le corps est massif, gros, pesant ; ou qui menent une vie irréguliere. Ces Sujets, dit-il, s'en sont aussi bien tirés que les gens les plus sains & les moins corpulens. Ceux qui ont quelque éruption au visage, doivent les faire passer avant l'inoculation : ce qui est (*a*) très-aisé, avec une diete convenable, & en y joignant les pillules mentionnées de calomélas, de souffre doré d'antimoine, & quelques purgatifs.

Il ne faut pas risquer l'inoculation sur une fille à l'âge de quatorze ou quinze ans ; ni sur les Sujets qui sont actuellement menacés de la maladie naturelle : les boutons paroissent alors trop vîte ; & s'ils sont de mauvais caractere, on ne manquera pas d'attribuer cela à l'inoculation. Ainsi celui qui veut se faire inoculer dans ces circonstances, doit attendre

---

plus une ressource que pour l'autre tiers : mais la maladie spontanée ne fait pas périr un tiers des Sujets : elle est donc moins dangereuse que l'inoculation ?

(*a*) Pas si aisé qu'on le pense.

douze à quatorze jours, pour s'assurer qu'il n'est pas attaqué de l'épidémie, malgré les symptômes que l'on apperçoit en lui.

Il faut avoir soin de mettre en particulier ceux qu'on prépare à cette opération. Personne ne doit les approcher que leur garde. Je fais cette remarque d'après ce que raconte le Docteur Kirkpatrik ; de trente-trois personnes qu'il préparoit, onze furent pris de la maladie naturelle pendant les préparatifs, & il en périt trois. Voyez Kirkp. (*Analyſ. p.* 412.) Personne ne doit entrer dans l'appartement de l'Inoculé, si l'on vient d'une maison où il y a quelqu'un qui ait la petite-vérole naturelle. Il m'arriva aussi de voir un enfant pris de la coqueluche pendant la petite-vérole. Cette coqueluche lui avoit été communiquée par quelqu'un qui étoit venu auprès de lui. A peine les boutons furent-ils desséchés, que la toux se manifesta ; & il s'en seroit mal trouvé, si la petite-vérole, qui fut très-bénigne, ne lui avoit laissé des forces suffisantes pour soutenir la seconde maladie, qui fut plus longue que la premiere.

2°. On n'inocule aucun sujet sans le préparer convenablement, lorsqu'il est nécessaire que cela soit. On s'y prend quelques semaines avant l'opération, en administant les pillules préservatives, comme je l'ai prescrit (*a*). Le

(*a*) Ou bien, dit notre Auteur, un ou deux grains de calomelas mêlés avec un grain de camphre, soir & matin ; & pardessus autant d'électuaire lénitif, qu'on le croira nécessaire. Mes observations & celles de plu-

Sujet doit se garder de tout excès, dans le boire, le manger, le travail, le mouvement, les veilles. Il évitera les alimens trop substantiels, salés, enfumés, acides, durs, épicés, flatueux; la viande, sur-tout le soir. Les sujets foibles doivent cependant prendre proportionnément plus d'alimens, ou de plus nourrissans, que les sujets forts, & qui ont déja de quoi soutenir la maladie; car il faut préparer le corps de maniere que la fievre varioleuse ne cause aucun dommage; mais il faut aussi qu'elle ne soit pas comme étouffée, parce qu'alors les boutons ne paroîtroient pas, loin de s'élever, de mûrir & de se dessécher.

Toutes les vues de la préparation doivent tendre, 1°. à empêcher que le sujet ne soit pris d'aucune autre maladie que de celle qu'on veut lui donner: 2°. que le sang ne soit ni trop riche, ni trop appauvri, parce que, dans le premier cas, la fievre seroit trop forte, & dans le second, trop foible: car dans ce dernier cas, la matiere variolique se jette, comme on dit, sur les nerfs. 3°. A donner aux solides de la mollesse & de la flexibilité, de maniere qu'ils ne paroissent secs ni tendus; mais il faut leur donner aussi de la fermeté & certaine tension, s'ils sont trop relâchés. 4°. A corriger & améliorer une constitution bilieuse, parce

sieurs autres, m'ont prouvé que la réflexion que de Haen avoit faite contre cette pratique, étoit fort inutile. Le docteur Hast inocula même cinquante-cinq enfans dans l'Ost-Bohtnie sans ces préparatifs. Il jugea sans doute qu'ils n'en avoient pas besoin.

qu'ordinairement elle est toujours exposée à une petite-vérole de mauvais caractere. Telle étoit la constitution du comte de Gisor, qui fut inoculé à l'âge de vingt-quatre ans, & soutint cette maladie avec tous les succès, après les préparatifs convenables. On saigne les sujets d'un tempérament sanguin, lorsqu'on les inocule. Quant aux sujets maigres, on leur fait prendre les bains domestiques, s'ils ont une poitrine foible, on leur donne du petit-lait, ou du lait de beurre, passé au tamis. Il faut aussi guérir avant l'opération, les autres maladies que peut avoir le sujet, comme le dévoiement, la galle, les tumeurs, le pourpre; chasser (*a*)

(*a*) Tous les Médecins s'accordent à regarder les vers comme une occasion de très-grand danger dans cette maladie. On a vu périr, dans des convulsions, des enfans au moment même de la désiccation des boutons, quoique tout eût été très-bien jusques-là. Les vers qu'on trouva dans le corps des sujets en avoient été la cause; & c'est ce qui doit rendre les Médecins attentifs aux signes qui peuvent déceler les vers dans ces circonstances-ci. L'éthiops minéral ne peut donc qu'être très-utile, lors même qu'on n'apperçoit aucun signe d'affection vermineuse. Ce danger est égal dans la petite-vérole spontanée ou inoculée. J'inoculai, dit M. Murray, une petite fille de trois ans: pendant les préparatifs, je lui avois fait prendre inutilement quelques antivermineux & je lui vis, avec surprise, rendre un vers mort le troisieme jour de l'éruption. Vers la fin de la maladie, elle en rendit encore un autre vivant, par l'effet d'un purgatif. Quoique l'Auteur dise qu'il faut, avant d'inoculer, guérir les maladies que peuvent avoir les sujets, il prétend néanmoins, en note, que l'inoculation opere tous les jours

les vers, &c. On prendra garde de pousser de nourriture ceux qui sont accoutumés à manger beaucoup, & de les échauffer par quelque mouvement de colere. On ne leur permettra pas de jeux qui puissent leur nuire. Voyez-en un exemple dans les Mém. de Zurich, part. 3. page 47.

Ceux qui sont d'une constitution bilieuse doivent boire beaucoup, prendre un ou deux vomitifs assez doux. On jettera dans leur soupe ou leur potage une goutte de vinaigre, ou un peu de jus de citron, évitant le lait & toute autre substance grasse.

Ceux qui ne peuvent prendre des pillules, se prépareront avec de l'eau de goudron pendant trois ou quatre semaines, & prendront tous les quatre jours de l'électuaire lénitif, ou un autre laxatif doux quelconque, chacun selon l'âge. Celui qui ne (*a*) s'accommode pas de

---

les plus grands miracles, & conseille d'y avoir recours, pour guérir des maladies incurables par tout autre moyen, telle que l'épilepsie, la perclusion des membres, les maladies de l'esprit, les fievres intermittentes, opiniâtres, &c. Il cite, pour garants, les Mémoires de Gottingue, les Docteurs Lobb, Schulzenheim, Haartman, Bergius, Kirckpatrick, Mussel, & M. Murray ajoute Toggemburger, dans le Recueil de Dissertations de Sandifort ; mais on ne nous dit rien des sujets que l'inoculation a sans doute fait périr. Sur cinq sujets inoculés, il en est mort deux à Paris, il y a quelque tems. Ils seroient, dira-t-on, également morts de la maladie spontanée. La réponse est, en vérité, admirable ! & voilà comme on se tire de tout.

(*a*) Ce sera le plus grand nombre en France.

l'eau de goudron, ſe mettra à une diete bien exacte, & ſe purgera plusieurs fois. Mais j'ai d'autant plus de confiance au mercure, que je ne vois rien qui extermine ou affoibliſſe plus aiſément le principe de la diſpoſition qu'on a à cette maladie. Je conçus cette idée lorſque M. Van-G. fut pris d'une petite-vérole confluente. Je cherchai à en garantir ſes deux freres, & j'y réuſſis par le moyen des pillules mentionnées. Un d'eux en prit même à mon inſu pendant quelques jours, après que la fievre eut déja pris ſon cours : le troiſieme, il parut une légere éruption qui ſe paſſa le quatrieme avec la fievre. Cependant la fievre varioleuſe revint quatorze jours après, & il n'eut enſuite que cinq boutons.

Le docteur Watſon voulut voir à Londres quelle différence il pouvoit réſulter de l'inoculation, avec préparation ou ſans préparation. Il inocula, ſelon la nouvelle méthode, huit enfans, dont quatre garçons & quatre filles, de l'âge de ſix à douze ans, après leur avoir fait prendre un laxatif de dix grains de jalap & quatre grains de calomelas : le moyen terme des boutons fut quatorze pour les garçons, & cinq pour les filles. Il inocula quatre autres garçons & quatre autres filles, après

Cependant on ne doit pas négliger cette eau. Si l'eſtomac, & ſur-tout la poitrine, s'en accommodent, elle peut opérer les plus heureux effets dans toutes les maladies où il s'agit de détruire un virus quelconque : j'en ai vu de très-bons effets. Sera-t-elle auſſi avantageuſe chez nous dans la petite-vérole ?

deux laxatifs d'infusion de senné & de syrop de rose: le moyen terme des boutons fut huit pour chacun. Il en inocula onze autres sans faire prendre de laxatif auparavant. Il y eut trente-deux boutons pour moyen terme. Tous avoient été également bien soignés & mis au même régime. En supposant donc que le danger de la petite-vérole soit toujours en (*a*) raison directe du nombre des boutons, chacun voit par ces expériences ce qu'on doit conclure de l'usage des laxatifs, pendant la préparation à laquelle on soumet les sujets, même les plus jeunes. Voyez *la Préface* que le docteur Bœck a mise à la tête de l'*ouvrage* de M. Dimsdale sur *l'inoculation*, pag. 15.

L'eau seule ou coupée avec un peu de lait, le lait de beurre passé au tamis & coupé avec de l'eau, de la petite-bierre ou une décoction d'esquine, sont de très-bonnes boissons pendant la préparation. M. Tissot loue le petit-lait, & avec raison. Quant au manger, toutes les décoctions de gruaux, la pannade, le poisson grillé, ou cuit avec du pain émié, un peu de persil & de beurre, sont des alimens convenables : les épinards cuits dans du bouillon de viande pour le dîner, & sans bouillon au souper : en général, tout légume est ce qu'il faut alors préférer. Il ne faut permettre aucune pâtisserie. Les enfans foibles peuvent prendre du bouillon de veau ou de volailles. Si le ventre est resserré, on leur donnera une compote de pommes, ou des prunes cuites : car ils doivent

(*a*) Cette supposition est-elle assez bien fondée ?

aller à la selle tous les jours. Les pauvres se contenteront de légumes de gruaux, de petit-lait : ce n'est peut-être pas le pis. On peut se livrer à son appétit au dîner ; mais il faut être très-sobre le soir.

Il est cependant difficile de prescrire une regle générale pour cette préparation, parce que chaque tempérament exige des modifications particulieres. Un enfant foible, pâle, souvent tourmenté par des humeurs acides, des vomissemens, ou par la diarrhée, ou qui a quelque disposition au rachitisme, demande une préparation beaucoup plus longue qu'un enfant fort, gai, & de bon appétit. Il ne faut donner à celui-ci que beaucoup de légumes sur-tout & du petit-lait.

On pense que le sujet est assez préparé lorsqu'il a de l'appétit aux heures ordinaires des repas, qu'il a envie de dormir à son heure, qu'il s'éveille comme de coutume, qu'il rend ses selles réguliérement, que le bas-ventre est mou, l'haleine douce, l'esprit gai, le corps agile, leste, prompt. Si pour lors la saison n'est pas trop chaude, ou plutôt, si elle est modérément chaude & humide, qu'il ne regne pas de maladie prédominante dont l'enfant soit attaqué, & que celui qu'on veut inoculer ne craigne point la maladie, alors on a tout lieu d'espérer de la réussite.

3°. La matiere de l'inoculation se prend sur un autre sujet ou avec une lancette ou avec un fil de coton. Les expériences des plus grands Maîtres prouvent qu'on ne doit pas nécessairement attendre que les boutons de celui de

qui l'on prend le virus soient jaunes & mûrs. Quelques inoculateurs ne se contentent pas de faire une seule incision, afin d'être plus assurés de leur opération. Ils imbibent leurs fils lorsque la fievre éruptive est au plus haut période, dans l'idée que le virus variolique est alors le plus énergique; & s'ils se servent, pour opérer, d'une matiere qui vient de petite-vérole (a) inoculée, ils la prennent à la plaie même, prétendant qu'elle a là toute la force requise pour communiquer la maladie. Plus la matiere est nouvelle, plus elle a de vertu. Il n'est pas toujours aisé de s'en procurer dans les campagnes ou les petites villes: c'est pourquoi l'on fait très-bien de s'en munir dans l'occasion, la prenant de sujets qui ont une petite-vérole bénigne, & la gardant dans un vase de verre bien sec & bien fermé. On ne peut déterminer (b) au juste combien de tems cette matiere conserve sa vertu. Elle a bien opéré au bout de vingt-six mois & même de cinq ans & onze mois. La croûte des boutons peut se garder aussi avantageusement pour les mêmes vues.

Cette opération se pratique également dans toutes les saisons de l'année, avec la prudence nécessaire, dès qu'on est assuré des bonnes

(a) Ces précautions sont fort inutiles, le pus d'une petite-vérole bénigne a plusieurs fois produit une petite-vérole maligne & mortelle, & une petite-vérole maligne en a produit une très-bénigne, comme il est dit plus bas. Voyez Van-Swieten.

(b) Voyez aussi Van-Swieten.

dispositions du sujet. A Constantinople, on ne la fait qu'en hiver, parce qu'il y regne communément en été ou la peste ou des fievres d'une nature pestilentielle : car il faut différer jusqu'à ce que les autres épidémies aient entiérement cessé, ou l'on expose les sujets à de grands dangers. Un Médecin fit inoculer son fils, lorsqu'il couroit des fievres pourprées ; obligé de voir beaucoup de malades, il communiqua cette fievre à son fils : le pourpre disparut bientôt ; les boutons firent éruption, & la maladie fut de bon caractere. On prit de la matiere de ses boutons pour inoculer, & l'on fut tout étonné de voir le pourpre mêlée avec la petite-vérole. Ce fut un bonheur que les sujets qui en avoient été inoculés s'en tirassent bien. Mais c'est toujours une imprudence que d'employer une matiere aussi suspecte. Voyez *Journal des Savans* 1766, *Janv.*

5°. Le lendemain de l'inoculation, l'on donne un laxatif très-doux. On peut aussi faire mettre les pieds dans l'eau tiede le soir, & continuer ainsi.

On choisit, pour faire l'ouverture, l'endroit du bras, où l'on ouvre ordinairement le cautere. Je préfere toujours le bras à la jambe, parce que l'inoculé peut aller & venir sans douleur. L'ouverture se fait longue d'un demi-pouce, sans entamer toute la peau, de sorte qu'il ne sorte à peine qu'une goutte de sang. On y place alors le fil impregné du virus, & sans emplâtre, à moins que cela ne soit néceſsaire le premier jour. Il faut aussi mettre un peu de coton entre l'ouverture & le linge

qu'on pose dessus, de peur qu'il ne s'attache à la plaie; & l'on assure cela avec une bande peu serrée. L'onguent digestif est absolument inutile. Les enfans ont volontiers peur de cette ouverture, sur-tout s'il la faut faire en plusieurs endroits. Je préfere un vésicatoire aussi borné qu'on le voudra. On le leve dès qu'il a produit son effet. Si on le pose le soir, on le retire le matin, & l'on enleve en même tems l'épiderme. On lave l'endroit avec un linge mouillé. On y pose ensuite le fil impregné qu'on recouvre d'un peu de coton, & l'on assure cela avec la bande. Le docteur Hast prend la croûte de deux boutons, l'écrase, la pose sur la plaie & la recouvre de l'épiderme qu'on avoit enlevé. Ce moyen lui paroît le plus avantageux. Si l'on s'apperçoit après un ou deux jours, que l'endroit ne devienne pas rouge, on y remet un nouveau fil, & l'on réitere encore cette manœuvre, s'il est besoin; ce qui est très-rare. Le docteur Schulzenheim y met en même tems trois fils, pour se mieux assurer de l'opération. C'est ainsi que trois personnes de la Famille Royale viennent d'être inoculées ici.

On peut aussi amener celui qu'on veut inoculer dans la chambre d'un sujet pris de cette maladie, soit par inoculation, soit spontanément. On plonge alors la pointe d'une lancette dans un bouton bien mûr, & l'on fait aussitôt une petite ouverture à la peau, & très-peu profonde. On a soin de prendre, s'il est besoin, d'autre pus pour en frotter les bords de la plaie, avec le plat de la lancette, en écartant les levres de l'ouverture avec le pouce

& l'index. Pour moi, je crois qu'il eſt de la prudence de ne pas laiſſer entrer celui qu'on veut inoculer dans l'appartement même de celui qui a la maladie, quoiqu'il puiſſe être dans la même maiſon. Les docteurs Schulzenheim & Aman n'inoculoient que dans la chambre voiſine. M. Bœck a fait voir quelles étoient les autres précautions qu'il falloit prendre, dans ſa Préface de la traduction Suédoiſe de l'ouvrage de M. Dimſdale.

J'inoculai, le printems dernier, trois enfans, deux comme je l'ai expoſé ci-devant, & le troiſieme ſelon la pratique de Dimſdale, avec cette différence qu'au lieu de lancette, je me ſervis d'un véſicatoire & du fil impregné. L'inoculation ne prit pas ſur le premier; je remis pluſieurs fois du fil, mais inutilement. Là-deſſus, la mere ſe rappela que cet enfant avoit eſſuyé la petite-vérole. Le ſecond eut la maladie très-bénigne; mais il étoit ſi ſenſible, que je pus à peine le faire tirer quelquefois du lit, & encore moins lui faire prendre l'air. Le troiſieme ſe trouva très-bien, n'eut que très-peu de boutons, étoit gai, & prenoit volontiers l'air, lorſqu'il ſe ſentoit moins bien, ce qui lui rendoit toute ſa vivacité. Il n'eut pas beſoin d'autres ſecours. M. Haſt a ſouvent mis en uſage la pratique de Dimſdale, & s'en loue beaucoup. Il a même remarqué que les gens de la campagne ſe prêtoient plus volontiers à l'inoculation de leurs enfans depuis qu'il avoit adopté cette méthode. Les enfans ont beſoin de bien moins d'attention & de ſoins. D'ail-

leurs, la liberté qu'on leur accorde leur plaît beaucoup plus que de garder la chambre.

Lorſqu'on recouvroit tous les jours la plaie d'un nouvel emplâtre, il étoit difficile de reconnoître l'effet que le pus avoit produit dans cette ouverture.

Le lendemain de l'opération, il ne ſe fait encore voir aucun changement; mais le troiſieme jour la peau ſemble commencer à ſe retirer le long des bords; il ſe fait ſentir un prurit, & l'on voit de la rougeur. Le quatrieme ou cinquieme, on remarque une vraie ſuppuration: l'Inoculé ſe plaint de quelque ſenſibilité ſous l'aiſſelle, de douleur aux épaules, & l'on diſtingue une eſpece de raie pâle dans l'ouverture: il s'éleve nombre de véſicules autour, & la rougeur ſe porte plus loin. Le cinquieme ou le ſixieme, ou du ſeptieme au huitieme, l'inoculé commence à ſentir un mal-aiſe, certaine triſteſſe, un léger friſſonnement. Le viſage devient rouge, la tête peſante. On y ſent du mal, de même qu'au dos; enfin, paroiſſent les nauſées & le vomiſſement. La fievre ſe met de la partie; elle dure trois jours, & ſe fait ſentir le plus le dernier. Alors l'ouverture ou la fente eſt ſeche; la croûte en eſt terne, livide, & la rougeur eſt encore plus étendue autour.

Pour lors, la fievre eſt ſi traitable, que le malade peut ſortir. A ce moment, je fais tomber ſur les yeux un linge, ſur lequel on a broyé un peu de camphre, de maniere que, fixé ſous le bonnet, il deſcend juſques ſur les paupieres. Vers le onzieme jour, ou le troiſieme depuis le commencement de la fievre, les

boutons paroissent peu à peu, & la fievre tombe avec le mal-aise qui l'accompagnoit. Le malade est alors hors de danger. La plaie rend aussi beaucoup de pus, sur-tout lorsque les boutons se desséchent. Ces boutons deviennent d'abord jaunes, mûrissent, & enfin, tombent par croûtes, de sorte que tout est terminé du dix-huit au vingt de l'opération; & quelquefois le malade n'a pas une seule cicatrice. Rarement les sujets ont la fievre suppuratoire, à moins que les boutons ne soient en très-grand nombre. On la fait cesser par un doux laxatif.

Les malades continuent la même diete qu'auparavant, & n'ont besoin que de doux évacuans, si la nature n'opere pas elle-même quelques selles. On permet aux sujets d'être levés & de se promener dans la chambre, évitant le grand mouvement, sur-tout celui du bras où l'on a inoculé. Ce bras ne doit pas non plus être gêné ou serré par les habits; autrement il s'enfle, rougit, se couvre de vésicules, mais on fait aisément disparoître cela par un laxatif & quelque emplâtre désiccatif.

La plaie de l'inoculation se ferme lentement. Lorsque les boutons mûrissent, elle se dilate sans s'alonger; quelquefois même elle se raccourcit. Le moment de la désiccation des boutons est celui où elle rend communément le plus de pus, & cet écoulement est entiérement le même que le pus des boutons. On la laisse donc couler librement: néanmoins si le flux étoit trop considérable, on serreroit l'ouverture avec une bande, en la couvrant de charpie auparavant: autrement elle pourroit s'enfler &

devenir calleuse. Dans quelques sujets, elle reste ouverte quinze jours; dans d'autres, elle se ferme plutôt.

Si, après les préparatifs convenables & l'opération bien faite, l'inoculation est sans succès, & que la plaie se ferme entiérement, sans se rouvrir dans l'espace de six jours, alors, 1°. ou le malade a déja eu la maladie, & ne l'aura par conséquent plus; 2°. ou il ne l'aura jamais, quoiqu'il ne l'ait pas encore eue; 3°. ou le fil impregné étoit trop vieux, ou s'est dérangé; 4°. ou le virus a été enveloppé par les gouttes de sang, qui l'ont chassé dehors en s'écoulant. Dans ces circonstances, on réitere l'opération, parce que celui qu'on vouloit inoculer pourroit être pris de la maladie pendant ce tems-là. On ne risque rien de le faire aussitôt, quoique plusieurs Médecins aient jugé à propos de laisser passer douze jours.

Il ne faut pas non plus s'inquiéter s'il se passe quelques jours de plus que de coutume, avant qu'on voie l'effet marqué de l'opération. Un fils unique fut inoculé à l'âge de treize ans. Le quatrieme jour il se sentit un léger tremblement au bras gauche, où l'on avoit fait l'incision. Le sixieme jour, on apperçut une petite croûte sur la plaie. Le sujet sentit de la douleur à l'aisselle. Le huitieme jour, la fievre parut, augmenta le neuvieme avec des douleurs au dos & à la tête : le vomissement suivit : la sueur fut considérable. Ces symptômes ne durerent que quelques instans. Le dixieme, survint un saignement de nez peu considérable, & l'on n'apperçut encore aucuns boutons. Le pere étoit

inquiet. Le Médecin examina la plaie le douze, il la nettoya & trouva sur ses bords cinq boutons bien marqués : malgré cela, il y remit encore de nouveau pus. Le lendemain, le malade eut au visage, aux lombes & aux genoux, quatre autres boutons, qui s'éleverent comme les premiers, mûrirent, se désécherent & tomberent en croûte. La plaie rendit beaucoup de pus pendant vingt-quatre jours, & tout se termina par-là.

On voit donc que le virus, qui fut mis en second lieu dans la plaie, ne produisit rien; autrement, il auroit paru une nouvelle fievre le septieme jour, une nouvelle éruption : ce qui n'arriva pas.

Il est bon de remarquer encore que le tems où la fievre paroit dans l'inoculation, n'est pas bien déterminé. Quatre enfans furent inoculés le même moment à Stockolm, & avec le même virus; l'un d'eux eut la fievre deux jours plus tard. Quelquefois l'effét de l'inoculation ne s'est manifesté que le quatorzieme jour, & même le vingt-six; mais ces exemples sont rares. Dans ce dernier cas, le sujet avoit déjà le principe actuel de la rougeole dans le sang: l'enfant s'en tira cependant très-bien. D'abord il essuya la rougeole, & ensuite la petite-vérole. On a vu aussi la fievre ne paroître qu'après la onzieme semaine de l'inoculation. Pendant ce tems-là le sujet ne s'étoit pas trop bien trouvé. Voyez-en plusieurs autres exemples dans l'*Analyse* de Kirkpatrik, pag. 102. Néanmoins, il est plus avantageux que les choses viennent à leur tems.

Celui qui soigne l'inoculé, doit être sûr d'avoir eu la maladie. Une mere fait inoculer ses enfans, les soigne, croyant avoir eu la petite-vérole; elle la gagne & (*a*) en meurt. Celle qui soigna la Duchesse d'Orléans a péri de même.

Il ne faut pas omettre la saignée, pour peu que le sujet soit sanguin; autrement, les yeux deviennent rouges, & l'éruption est semblable à celle de la fievre scarlatine.

Dans quelques sujets, ou voit d'abord beaucoup de boutons, dont une grande partie se desséche avant qu'on s'en apperçoive; de sorte qu'il n'y en a que peu qui viennent à maturité, & parcourent le période ordinaire. Les enfans (*b*) gras en ont plus que les maigres; & les bruns, à ce qu'on prétend, plus que les blonds.

Il est rare qu'on ait besoin, contre la fievre, d'autre chose que de thé léger, ou de petit-lait, extrait avec la bierre. Mais si elle est forte, & la respiration difficultueuse, on peut donner un lavement ou faire une saignée. Si l'on veut absolument faire prendre quelque drogue, on donnera une émulsion légere, avec un peu de sel de nitre; la dose sera d'une tasse toutes les deux heures. On n'en fait préparer que peu à la fois, parce qu'elle contracte une mauvaise saveur. En général, on se servira, s'il est besoin, des boissons rafraîchissantes

(*a*) J'ai vu deux exemples de pareil événement.
(*b*) Il n'y a rien de régulier à cet égard.

dont

dont j'ai donné les formules aux Chapitres des fievres intermittentes. Ou l'on boira de l'eau simple, & l'on se tiendra hors du lit.

J'ajoute que dans le cas de grande fievre, il faut donner au malade un laxatif, dès le second jour de la fievre, ou au commencement du troisieme. On ne tarde pas à en voir l'effet. La fievre se calme dès que le laxatif a opéré ; l'éruption paroît ; mais quelquefois si petite & si bénigne, que le malade doute même s'il a la petite-vérole. Il est néanmoins très-certain que le Sujet a eu la maladie par cette inoculation, puisque c'est envain qu'on a tenté de la pratiquer une seconde fois sur les Sujets qui en avoient eu si peu par ce moyen.

Le Docteur Bierchen inocula un Sujet de douze ans, ayant beaucoup de sang, le visage rouge comme une rose, & quelque chose de hagard dans les yeux. Il fut malade au tems ordinaire, eut une fievre des plus fortes ; son visage devint d'un rouge pâle ; il tomba dans un sommeil si profond, qu'on l'eût cru en léthargie. On l'enleva du lit pour le promener çà & là dans la chambre. Ensuite on lui donna un lavement & des médicamens rafraîchissans : la fievre se soutint encore très-forte. Dès qu'il eut pris de la poudre mentionnée *de crême de tartre & de jalap*, & qu'elle eut opéré, il fut entiérement à lui-même. Les boutons pousserent ; mais si imperceptiblement & en si petit nombre, que le Docteur craignit que le Sujet ne fût pas à l'abri de la contagion. Il fut donc encore inoculé deux mois après,

ſelon la méthode de Dimſdale, mais inutilement.

Comme le ſaignement de nez eſt fréquent dans ces maladies, il eſt bon d'en connoître les ſignes. On aura lieu de s'y attendre lorſque les malades ſentiront un point de côté, des douleurs de tête, de la démangeaiſon au nez, auront les joues très-rouges. Ce ſaignement ne doit s'arrêter que lorſqu'il eſt conſidérable, ou qu'il affoiblit le Sujet. Dans ce cas, on roule un linge ou un peu de charpie, qu'on imbibe d'un mêlange d'alun & de blanc-d'œuf triturés enſemble. Mais un ſeul lavement eſt quelquefois ſuffiſant pour arrêter cela; car un Sujet qui ſaigne du nez, a communément le ventre reſſerré.

Le vomiſſement s'arrête (s'il eſt trop grand) avec un ou deux lavemens, ou avec un ſachet de menthe crépue & d'un peu de ſafran, qu'on fait bouillir dans le vin. On preſſe légérement ce ſachet, & on l'applique au creux de l'eſtomac; ou l'on boit ſimplement de l'eau chaude. Ce vomiſſement ceſſe de lui-même, lorſque les boutons ſont entiérement ſortis.

Les enfans qui s'endorment pendant la fievre, s'éveillent ordinairement en ſurſaut & tout effrayés des ſonges qui les troublent, ſurtout s'ils ne voient pas à côté du lit la Garde qui y étoit lorſqu'ils ſe ſont endormis. Cet effroi ſe diſſipe au moment qu'on leur parle.

Le délire ou le tranſport n'eſt pas un mauvais ſigne. Un ſaignement de nez, un peu de poudre camphrée ou un lavement, le font ceſſer.

Le tremblement de la levre inférieure est un signe de vomissement, ou au moins de nausées.

Si l'enfant avoit été pris d'éclampsie auparavant, ou étoit tourmenté de maux de dents, il est possible qu'il ait des convulsions ou l'éclampsie la premiere nuit de la fievre, ou plutôt, quelques instans avant l'éruption des boutons. C'est ordinairement le signe précurseur de petite-vérole bénigne. Un lavement appaise ces symptômes. Rarement on a besoin d'autre chose que d'un peu de poudre camphrée, ou d'une autre poudre faite avec quelques grains de musc broyé avec dix grains de sucre, que l'on fait prendre à l'enfant aussitôt qu'il peut avaler.

Mais si l'enfant est inquiet, s'agite, ne dort pas, on lui fait prendre, vers la nuit, du *syrop diacod*, ou de l'élixir parégorique, qu'on mêle avec un syrop, sur-tout celui de framboise.

Si l'enfant est foible, & que les boutons ne jaunissent ni ne mûrissent pas, on lui donne un peu de quinquina toute les trois ou quatre heures, comme je l'ai déjà dit ; ou comme on le verra dans l'article des fievres intermittentes.

Lorsque les boutons sont desséchés, il faut purger six ou sept fois, avec trois ou quatre jours d'intervalles. Le Sujet s'abstiendra de tout aliment trop nourrissant, ou trop difficile à digérer : autrement, il pourroit survenir une éruption aux bras, aux jambes, au dos, à la poitrine, & accompagnée d'une grande démangeaison. Si le malade se grattoit alors inconsidérément, il en sortiroit une sérosité

acrimonieuse, dont les suites ne seroient que très-désavantageuses. Ce n'est pas sans une très-grande utilité qu'on fait boire alors aux enfans, pendant quatorze jours, une tisanne de squine, coupée avec du lait. Les plus âgés pourront boire une décoction de gayac, également coupée avec du lait.

Je ferai encore les observations suivantes sur la maniere d'inoculer. Si l'on met du pus de petite-vérole, ou la croûte des boutons desséchés, sur quelque endroit de la peau, & qu'on le recouvre d'un emplâtre, afin que le virus ne s'évapore pas, mais passe, au contraire, dans les pores, la maladie se communique également. Cette opération se fait avec plus de certitude, si l'on mêle le pus avec un onguent, pour pouvoir le faire entrer en frottant. Mais il ne doit pas y avoir de camphre; car le virus perd alors toute son énergie. On s'est servi de cette méthode avec succès à Londres & à Leipsik. Voici un exemple. Un pere avoit une fille âgée de dix ans, & il la chérissoit extrêmement. La crainte du danger l'emporta chez lui sur l'amour paternel; ou plutôt, la tendresse lui fit prendre la sage précaution de garantir sa fille d'une petite-vérole naturelle. Il mêla du pus avec un peu de pommade inodore, en oignit le dedans d'un gand à l'entre-deux du pouce de l'index, & du doigt du milieu, le fit mettre à sa fille. Le huitieme jour elle eut une petite fievre : le onze les boutons parurent, suivirent leur période avec un bon caractere, & tomberent sans laisser presque aucune cicatrice.

Le Docteur Bergius, Membre de l'Académie des Sciences de Stockolm, rapporte aussi le fait suivant. Un enfant qui eut une petite-vérole mortelle, prit le sein de sa mere pendant cette maladie. La mere fut attaquée de petite-vérole, mais très-bénigne : les boutons firent éruption au sein gauche, & sur-tout autour du mamelon. Il n'en parut que quelques-uns au visage, & presque point au reste du corps.

On peut ranger parmi les inoculés, ceux qui ont gagné la maladie en maniant la main, le pied d'un de ces malades.

Il n'est pas possible de gagner la petite-vérole autrement que des différentes manieres dont j'ai parlé ; c'est-à-dire, par le contact. Et l'on conclura aisément de tout ce que j'ai dit, que celui qui est pris de la contagion, lorsqu'il est bien préparé, est toujours le moins exposé.

Additions.

Avec cette bonne disposition de corps, il est sûr qu'il y a beaucoup moins de danger ; mais il peut arriver aussi qu'on soit inutilement inoculé, comme je l'ai déja dit. L'expérience a prouvé que plusieurs ont eu la maladie spontanée après avoir été inoculés sans succès. On a donc plus d'aptitude à cette maladie dans un tems que dans un autre. Voilà pourquoi plusieurs Médecins, jaloux de s'assurer si le sujet, après une premiere tentative infructueuse, n'avoit réellement pas l'aptitude actuelle, ont réitéré trois & quatre fois l'éruption. D'ailleurs,

les Professeurs Acrel & Schulzenheim ont produit des exemples qui feroient croire que le virus variolique de certains Sujets a plus d'efficacité sur un individu que sur l'autre. Après avoir tenté sans succès avec le pus d'un sujet, il faut donc essayer avec celui d'un autre. Haller nous apprend que sa fille, âgée de quinze ans, fut inoculée trois fois inutilement. Elle se maria, eut sept enfans, dont elle soigna la plupart pendant leur petite-vérole, sans être attaquée de la maladie. Je ne parlerai pas d'autres Médecins qui ont encore réitéré plus souvent cette opération. J'ai déjà dit que l'âge le plus tendre pouvoit être inoculé. J'ajouterai que l'on a même fait l'essai sur des enfans d'un jour, & avec tous les succès. Les Médecins Suédois n'ont pas encore osé faire la tentative sur des enfans si jeunes. Les moins âgés avoient quatre ou sept mois. Le Docteur Percival s'étoit opposé aux avis de M. Maty; mais l'expérience a décidé la chose. Voyez les Mémoires de la Société Hollandoise des Sciences. part. 6. p. 327. & *Essais de Médecine & Expérienc.* 1772. p. 351 & suiv.

Pendant l'opération même de l'insertion, j'ai soin de faire tenir un mouchoir sur la bouche & le nez, de peur que le pus variolique ne porte quelque émission dans le corps, par l'une ou l'autre de ces deux voies, & ne cause ainsi une petite-vérole naturelle. M. *Casim. Medicus* n'a pas goûté cette précaution. Voyez ses Observations, l. 2. p. 771. Je pense aussi qu'un Médecin ne doit pas visiter le sujet inoculé

ſans avoir changé (*a*) d'habit, lorſqu'il a plu-ſieurs Sujets à traiter de la petite-vérole. Le Sujet qui vient d'être inoculé ne doit pas non plus ſe trouver avec un autre Sujet, qui vient d'eſſuyer la maladie, avant qu'on ſoit ſuffiſamment aſſuré que l'inſertion du pus à produit ſon effet. Pour cela, il faut examiner la plaie avec la plus grande attention. Autrement, on riſque de le voir pris de la maladie ſpontanée. J'ai même défendu de remettre à un Sujet inoculé, une lettre qui venoit d'un endroit où regnoit la maladie, parce que j'avois eu preuve que la contagion s'étoit communiquée par cette voie, à la diſtance de dix-huit mille. Ainſi,

(*a*) Des gens peu réfléchis ne croiroient peut-être pas de quelle importance eſt cet avis, tant pour le Sujet inoculé que pour les autres malades que voit le Médecin dans le même tems : mais il eſt conſtant qu'un Médecin porte, avec ſes habits, les exhalaiſons des malades qu'il voit, & peut en impregner les uns ou les autres, par ſa ſeule préſence. Voici un fait bien certain. Un Médecin traitoit une femme en couche ; pendant ce tems-là il fut appelé chez une perſonne priſe d'une fievre extrêmement mauvaiſe, & dont le Sujet manqua de périr. Le troiſieme jour de l'accouchement de cette Dame, il vint la voir en ſortant de chez cette autre malade. A peine fut-il à ſon lit, qu'elle lui dit : « Eh ! Monſieur, que vous ſentez la » fievre : quelle odeur ! » Le même jour au ſoir, elle fut dans un aſſoupiſſement extraordinaire, paſſa une très-mauvaiſe nuit. La fievre maligne ſe manifeſta avec les plus dangereux ſymptômes ; & en trente-huit heures elle en mourut. Il eſt donc auſſi poſſible qu'une autre maladie ſe communique au Sujet pris de la petite-vérole. Or, quel danger de la complication dans une maladie déjà ſi critique d'elle-même ?

Sutton & Dimſdale ne m'ont pas paru aſſez prudens ſur cet article. Cependant, Dimſdale conſeille à un Sujet de ne pas ſe trouver en compagnie, où il pourroit propager la maladie par les émiſſions qui ſortoient de ſon corps, & avoient alors toute l'odeur fétide qu'elles ont dans ces circonſtances. Quoiqu'il ſoit aſſez probable que la matiere fluide & ſubtile qu'on prend dans un bouton, ne jette aucune émiſſion, car on n'y ſent aucune odeur, il eſt cependant vrai que lorſque la matiere des boutons eſt mûre, elle a une odeur révoltante & fort active, & peut communiquer la maladie très-promptement. Auſſi ceux qui ne prennent pas de tabac, ſentent aiſément ſi la matiere eſt à ſa maturité, & l'haleine d'un Sujet inoculé leur décele (*a*) ſur le champ ſi l'inſertion a produit ſon effet. On peut donc être pris de la maladie par la reſpiration d'un de ces malades, à la maturité de la matiere, ſi l'on n'a pas eu la maladie. La Princeſſe Hedwig Sophie en fut priſe en paſſant dans une anti-chambre, près duquel étoit un de ces malades. Frappée de l'odeur qu'exhaloit le Sujet, elle ſe mit ſur le champ ſon mouchoir ſur la bouche & le nez; mais le virus avoit fait ſon impreſſion, & elle mourut de la maladie.

L'Auteur dit qu'après l'éruption & la ceſſation de la fievre, il n'y a plus rien à craindre

(*a*) Ces gens *tam nare ſagaci* ſont rares. Pluſieurs faits prouvent qu'avec les ſymptômes les plus caractériſés, quelques Inoculateurs célebres ſe ſont trompés.

pour le malade, en ſuppoſant ſans doute une conduite exacte à tous égards. Voici cependant l'obſervation de l'habile Traducteur Allemand.

Preſque tous les Inoculateurs nous aſſurent la même choſe. Qu'il me ſoit néanmoins permis de faire quelques réflexions à ce ſujet; car il eſt des exceptions. La fievre & les autres ſymptômes qui ont précédé l'éruption, peuvent en général nous indiquer ſi la maladie ſera bénigne ou non; mais il eſt pareillement vrai que la moindre choſe peut rendre la maladie très-mauvaiſe & mortelle. Un enfant de ſix mois en mourut, ſans aucuns mauvais ſymptômes précurſeurs, parce que (*a*) l'éruption ne parvint pas à une ſuppuration légitime. Il ne ſortoit des boutons qu'une ſanie acrimonieuſe & pénétrante. J'inoculai un enfant qui n'avoit pas encore un an, mais déjà ſevré. Quelque répugnance que j'euſſe à le faire, dans un âge ſi tendre, je crus ne pas devoir différer, parce que ſes freres & ſœurs devoient être bientôt inoculés; & que, conſéquemment, on avoit à craindre pour lui la maladie naturelle. D'abord je le purgeai très-doucement, lui fis mettre les pieds dans de l'eau tiede, deux fois, le ſoir; & pendant la maladie, il étoit

(*a*) Ce raiſonnement n'eſt pas abſolument juſte. On voit que ce n'eſt pas directement par le défaut de ſuppuration légitime que cet enfant mourut, mais par la mauvaiſe diſpoſition de ſes humeurs, ou parce que le pus lui porta peut-être dans le corps un principe acrimonieux, dont l'enfant ne fut pas en état de ſoutenir l'impreſſion.

dans une chambre bien aérée, & modérément chaude. L'effet de l'infertion fe décela le fept ; comme chez les autres, par un fommeil inquiet ; & le huit, par la rougeur du vifage & de la foif. Je n'apperçus aucuns autres fignes qui décelaffent de la fievre. Quatre jours après, il parut quelques boutons au-deffus du nez, deux autres au dos & plufieurs aux lombes. Tout le danger fembloit être paffé, & je ne m'attendois plus qu'à voir paroître quelques autres boutons çà & là. Néanmoins une obfervation du Docteur Schintz (voy. Dimfdale) me donnoit quelque inquiétude. Cet homme attentif avoit remarqué que la pâleur des plaies, entre autres fignes, déceloit, dans le cas d'inoculation, une petite-vérole qui n'étoit pas de trop bon caractere ; & l'enfant fe trouvoit dans ce cas-là. Les deux plaies étoient encore fermées le fixieme jour de l'infertion, fans enflure & fans rougeur remarquable, quoiqu'il fe fût levé quelques véficules aux environs. L'enfant avoit, d'ailleurs, certain air hagard qui ne me plaifoit pas ; mais cela difparut le deuxieme jour après l'éruption. L'enfant reprit certain air de gaieté. Ce même jour & le fuivant il parut nombre d'autres boutons fur la levre inférieure, à la pointe de la langue, & à la partie chevelue de la tête, fans que les boutons fuiviffent l'ordre des parties : ils ne s'élevoient pas & ne venoient pas à fuppuration, quoique leur bafe fût ceinte d'un trait rouge. L'enfant paffa trois jours & trois nuits à pleurer & à gémir. Sa voix étoit un peu rauque ; cependant il avaloit bien, & la

refpiration étoit libre. Trois jours après cette éruption ; il parut une efpece d'éruption miliaire, (ou *pétéchiale*, ce mot allemand eft équivoque *friefelichter*, que M. Murray rend par le mot anglois *rash*, efpece de taches rouges ou pétéchies,) éruption qui n'eft pas extraordinaire avant celle de la petite-vérole, mais qui arrive rarement pendant la maladie. L'enflure du vifage, déjà très-fenfible le quatrieme jour au matin, augmenta avec beaucoup de rougeur & une fievre affez forte ; de forte que le feptieme jour les yeux étoient prefque fermés. Je lui fis donner des boiffons acidules convenables, d'autres calmans, & des lavemens. Envain eus-je recours au fyrop diacod vers le foir, pour procurer du repos. La fquine, (*die china*, dit le texte allemand, l'entend-il du quinquina, comme quelques Auteurs de fa Nation ?) la fquine, dis-je, produifit un des plus heureux effets : les boutons s'éleverent & vinrent à fuppuration. L'acide vitriolique calma les chaleurs, les fpafmes & l'inflammation du vifage. L'enflure paffa infenfiblement de cette partie aux mains. Enfin, la nature feconda mes foins ; la plaie droite rendit un écoulement confidérable de pus, ce qui dura même long-tems après la déficcation des boutons. Je ne déciderai pas fi l'abondante falivation fut occafionnée par l'éruption imminente des dents, ou fi elle fut une vraie crife. Les urines abondantes doivent, felon moi, être regardées comme un effet des acides. La rougeur de la peau entre les boutons du vifage fe foutenoit encore pendant leur déficcation ; & je

crois que l'on auroit trop différé d'ouvrir les boutons, si l'on avoit attendu jusqu'à ce que la rougeur eût disparu. La déficcation se fit à tems convenable ; mais elle laissa de grandes taches rouges & des cicatrices considérables. Je lui fis prendre, à ce période, un purgatif de manne & de sel de segnette, comme à ses freres & sœurs.

M. Murray, ni ceux qui ont inoculé des enfans d'un âge si tendre, ne nous disent point quelle fut précisément la diete de ces petits individus, lorsqu'ils se trouverent sevrés. Cependant l'Auteur insiste très-fort sur cet article. Le Professeur Bergius inocula deux enfans mis à une diete légitime ; leur petite-vérole fut très-bénigne. Une domestique inoculée avec eux en eut une très-mauvaise : elle avoua que devant & après l'insertion du pus, elle avoit mangé de petits harengs salés, du lard, &c. sans qu'on s'en apperçut. Le Professeur Acrel rapporte aussi, dans le même ouvrage, combien il eut de peine à sauver une jeune fille qui avoit mangé des épinards réchauffés, dans un vaisseau *de cuivre*, *sans doute* qui n'étoit pas étamé. Si deux autres femmes qui en avoient mangé ne s'en étoient pas trouvées incommodées, on auroit ignoré la cause du danger que cette fille avoit couru. Ces deux faits nous prouvent combien il faut être attentif sur les moindres circonstances, lorsqu'on inocule. L'honneur du Médecin y est sur-tout intéressé, sans parler de la vie du malade. Voyez les circonstances de ces deux faits dans l'ouvrage suédois, *Détails donnés au College Royal de*

Médecine, 1764. p. 14 & 255. *Berettelser Lemnade*, *til. Kongl. Coll. Med.*

Avant de finir ce Chapitre, dit l'Auteur en notes, je dois répondre à une objection spécieuse qu'on fait contre l'inoculation. On dit qu'elle peut propager la maladie d'une maison à l'autre, soit que le Médecin la porte lui-même avec ses habits impregnés de la vapeur qu'exhalent les malades, soient ceux qui les soignent; d'où il doit nécessairement résulter que la contagion regne dans un endroit plus souvent qu'il n'a coutume d'arriver. Cette objection tombe d'elle-même, si l'on réfléchit que les détails qu'on a produits à cet égard sont faux. L'épidémie qui regna à Boston en Avril & Mai 1722, ne venoit pas de l'inoculation, puisque l'on n'y a commencé cette opération qu'au mois d'Août suivant. L'épidémie qui regna à Paris en 1762, n'en venoit pas non plus, puisque l'inoculation n'y fut pratiquée qu'en 1763. Et l'on ne voit pas que la contagion se soit répandue en Angleterre, ni à Stockholm, par les Hôpitaux destinés à cette opération. C'est ce qu'on n'a même pas vu dans toute la Suede ni dans toute l'Angleterre, où l'on a inoculé tant de monde. Pour cet effet, on empêche tous ceux qui n'ont pas eu la maladie, d'approcher de ceux qu'on inocule. Nous sommes en Suede plus prudents qu'on ne le fut en Angleterre, lorsqu'on commença d'inoculer ; car on permit à six filles d'aller voir l'enfant de M. Batt, & de le caresser pendant la maladie. Il en résulta qu'elles eurent toutes six la petite-vérole. Voyez Kirckpatrick,

Analyse, p. 119. Après la maladie, on doit laver & expoſer les habits à l'air. On ouvre toutes les fenêtres, les portes ; on balaie, nétoie bien l'appartement, & l'on brûle les croûtes des boutons. (Il ſeroit encore très-avantageux de brûler quelques réſines, mêlées avec des aromates, dans ces appartemens, pour les purifier entiérement.) On n'a jamais remarqué qu'un Sujet ait été pris de la maladie en plein air. On doit ſuppoſer trop d'honneur & de probité aux Médecins, pour chercher à répandre la contagion. S'ils ſont obligés de voir d'autres malades, ils doivent changer d'habits en allant chez les uns & chez les autres, comme on l'a déja dit : ce ſont des précautions qu'on ne néglige pas chez nous. D'après la volonté du Roi, l'inoculation ne ſe pratique que ſous l'inſpection d'un Médecin ; & le Médecin qui a ſoigné un de ces malades, ne ceſſe de ſe trouver à ſon logis, que lorſqu'il en a fait laver & ſécher tous les vêtemens, linges, &c. en plein air. Avec ces précautions, il n'eſt pas poſſible que la maladie devienne contagieuſe par cette opération. On ne permet pas aux Sujets inoculés de ſe trouver en aucune ſociété au dehors. Il n'y a donc aucun ſujet de crainte pour le public. Il eſt permis à chacun de chercher à ſe ſauver la vie ; mais ce ne doit pas être en expoſant celle des autres.

Il eſt sûr que la maladie gagnée auprès de celui qui l'a, eſt & doit être plus dangereuſe. Le virus ne ſe communiquant que lorſque la matiere à ſa maturité, exhale une odeur rebutante, il doit affecter le genre nerveux de la

maniere la plus ſenſible, & d'autant plus vivement que le principe vital eſt alors attaqué dans ſa ſource, par un principe d'une extrême activité. Au lieu que la maladie gagnée au dehors par le contact ou par l'inoculation, ne ſe réaliſe que comme par des progrès inſenſibles. Le virus produit ſon effet; mais il doit être beaucoup affoibli en circulant dans les humeurs qu'il rencontre. C'eſt alors un levain qui n'agit qu'avec lenteur. On ne diſconviendra pas de la juſteſſe de ces réflexions favorables à l'hypotheſe de l'Auteur, à qui je rends toute la juſtice que mérite ſa candeur : malgré cela, je ne puis me ranger de ſon parti. Les raiſons de Van-Swieten ont juſqu'ici fait plus d'impreſſion ſur moi, que tous les écrits françois & étrangers, que j'ai lus en faveur de l'inoculation. Comme les réflexions de cet habile homme ne peuvent pas être lues de nombre de perſonnes qui exercent la Médecine dans les campagnes, je vais les rapporter ici, afin de rendre cet Ouvrage auſſi utile qu'il peut l'être. Voici *en ſubſtance* ce qu'il dit d'après les rapports les plus exacts.

» Sans doute, ce ſont de grands avantages que ceux qu'on nous fait eſpérer de l'inoculation; mais pour ſavoir ce que j'avois à faire, il me falloit examiner les moindres circonſtances avec la plus ſcrupuleuſe attention, avant d'oſer décider quelque choſe. Après m'être bien examiné moi-même, je me ſuis cru libre de tout eſprit de parti, au moins autant qu'il eſt poſſible de l'être à l'homme. Malgré la différence de leurs ſentimens, les

Médecins qui favorifent l'inoculation vifent tous au même but ; c'eft-à-dire, au bien de l'humanité. A ce titre, j'ai pour eux toute l'amitié, toute l'eftime qu'ils méritent. S'il en eft quelques-uns qui aient tâché de défendre leurs opinions par le menfonge ou des voies peu honnêtes, j'ai pour eux le mépris qui leur eft dû.

D'abord je penfois que je devois favoir s'il étoit poffible de connoître précifément le nombre de ceux qui étoient ou morts, ou guéris de la petite-vérole naturelle. J'examinai donc avec foin les Journaux que j'avois écrits lorfque j'exerçois la Médecine en Hollande : j'y avois vu plufieurs épidémies varioleufes, & j'avois traité affez de ces malades, dont j'avois écrit la maladie & fon cours ; mais je n'ai pu établir aucune proportion entre le nombre des convalefcens & des morts.

J'ai trouvé d'auffi grandes difficultés à l'égard de ce que j'avois vu à Vienne. J'ai pu me procurer affez exactement le nombre de ceux qui périffent de la maladie, mais non de ceux qui en font attaqués dans une ville fi peuplée. Ainfi, rien de certain pour établir quelque proportion. Si tous les malades appeloient un Médecin, j'aurois pu être inftruit ; mais nombre de Citoyens, non-feulement du bas peuple, mais encore les gens de bonne maifon, n'ont pas recours au Médecin. D'ailleurs, comme il eft défendu à tout Médecin qui traite ces malades, d'approcher de la Cour ni de ceux qui la fréquentent, pendant l'efpace de quarante jours, plufieurs fe taifent fur les malades qu'ils traitent ;

traitent ; ainſi point d'inſtruction de ce côté-là.

J'ai donc tâché de me procurer de différens autres endroits la ſomme de ceux qui avoient cette maladie, & en mouroient ou en revenoient. Voici ce que je puis certifier véritable:

L'Impératrice Reine a établi une Ecole Militaire à Neuſtadt en Autriche. J'ai trouvé que pendant huit ans, trente-trois Sujets y avoient eu la petite-vérole, dont un ſeul étoit mort. On ne reçoit là que des Sujets qui ont atteint l'âge de puberté.

Il y a une autre Ecole Militaire dans un des Fauxbourgs de Vienne, où l'on reçoit des Sujets depuis l'âge de ſix ou ſept ans. On les y garde juſqu'à l'âge de puberté. Depuis le ſolſtice d'hiver 1756, juſqu'à celui d'été 1757, quarante Sujets y eurent la petite-vérole, & tous s'en ſauverent. Du ſolſtice d'été à celui d'hiver de la même année, trente autres y eurent la maladie, & tous s'en tirerent encore.

La maladie ſe manifeſta en 1749 & 1750 dans *le College de Thérèſe* : trente Sujets l'eurent ; pluſieurs furent très-mal ; un ſeul en périt. En 1753, un Sujet ; en 1757, deux ; en 1759 & 1760, vingt-cinq y eurent la maladie, pluſieurs furent aſſez mal, tous ſe ſauverent. En 1761, deux, en 1763, un, en furent attaqués, & ſe rétablirent très-bien. Ainſi, depuis 1749 juſqu'en 1763, ſoixante-un Sujets y eurent la maladie, & il n'en périt qu'un ſeul, & malheureuſement ce fut mon fils. En 1759, cinquante-neuf Sujets eurent la maladie dans l'Hôpital de Vienne, & il en périt deux, que

le rachitis avoit réduit au plus trifte état avant la petite-vérole.

En 1767, vingt-fept Sujets l'eurent dans l'Hôpital des Orphelins de Vienne, deux en moururent. En 1759 & au commencement de 1760 dix-huit Sujets en furent pris. Une petite fille en eft morte, le huit de la maladie. Elle avoit depuis long-tems la levre fupérieure enflée & livide, & lors de la fuppuration, la gangrene s'y mit, ce qui l'empêcha de prendre aucun aliment, & les médicamens convenables.

En 1769, trente l'eurent dans l'Hôpital des Pauvres. Tous fe fauverent.

Pendant cette épidémie, cinquante-fept Sujets l'eurent dans un autre Hôpital d'un des Fauxbourgs, & cela en quatre mois; tous fe fauverent. Or, la maladie fut alors fi mauvaife, que les petites-véroles difcretes étoient des plus dangereufes. Tous les Sujets préfenterent les fymptômes les plus critiques, &c. La fomme de fes malades fe réduit donc à trois cent cinquante-cinq, fur lefquels il en eft mort fept. Si l'on en retranche trois, dont la mort ne peut être attribuée à la petite-vérole feule, la proportion des morts aux convalefcens fera donc de 1 = 89.

Il n'y a donc pas entre les Sujets morts de petite-vérole naturelle & de l'inoculation une fi grande difproportion qu'on le prétend, au moins dans cette ville & les environs. Si les Médecins on pu en conferver un fi grand nombre, il me femble que c'eft être un peu

inhumain de risquer de donner à un Sujet une maladie dangereuse, & qu'il n'auroit peut-être jamais eue.

C'est un fait hors de doute, que le même pus varioleux affecte diversement les différens Sujets, & qu'ainsi la virulence de la maladie ne dépend pas de la contagion, mais de la disposition particuliere du Sujet qui la reçoit. J'ai vu, & les Inoculateurs en conviennent, le pus d'une petite-vérole confluente produire une maladie très-bénigne. Et *vice versâ*, je ne crois pas que personne soit assez clair-voyant pour assurer que l'effet de l'insertion sera une maladie bénigne. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, Hollandoise, nous rapporte qu'une inoculation faite au printems, avec toutes les précautions requises, & un pus très-bénin produisit une maladie, dans le traitement de laquelle Gaubius eut besoin de tout son savoir & de sa prudence, pour sauver le Sujet. Cet homme candide remarque qu'on ne peut jamais prédire si l'inoculation ne sera pas suivie d'une fievre secondaire, ni d'aucunes mauvaises conséquences.

Un jeune homme de douze ans fut convenablement préparé, & même saigné; après quoi on lui inséra le pus à chaque bras, par une petite plaie, le 24 Mars 1758; le 26, il sentit déjà un purit & quelques douleurs lancinantes, vers les aisselles. Son visage pâlit; les levres d'une des plaies s'écarterent & il en sortit beaucoup de pus, tandis que la plaie de l'autre bras étoit entiérement seche. Le 27, le malade avoit une plus grande chaleur, le pouls

plus fréquent, bâilloit continuellement; sa langue étoit blanche. Il sentit une pesanteur de tête qui cessa par un saignement de nez. Le bras gauche rendit tant de pus, que tout l'appareil en étoit abreuvé. La plaie étoit cave, & les levres s'étoient écartées environ de trois lignes. Le soir, la douleur de tête augmenta avec pulsation & de la fievre. Le 28, les urines étoient rouges, le pouls fréquent, le visage rouge, enflé, les yeux larmoyans; même pesanteur de tête vers le front. La plaie du bras gauche rendoit toujours beaucoup de pus, & les levres en étoient plus écartées; la partie supérieure du bras s'enfloit. Le soir, les paupieres & les bras s'enflerent; le visage devint d'un rouge de feu. Les envies de vomir, la fievre, augmenterent vers les onze heures du soir: la nuit fut très-inquiete, de tems en tems du délire. La partie supérieure du bras gauche étoit enflammée, & d'un tiers plus grosse que d'ordinaire. L'ulcere se dilatoit de plus en plus; les levres en étoient rouges, douloureuses: toujours beaucoup de pus. Vers le même tems, les levres de la plaie droite commencerent à durcir & à s'enflammer. Une inflammation éréſipélateuse s'étoit manifestée à toute la partie supérieure des deux bras. La fievre étoit continue, accompagnée de quelque délire, des vomissemens pituiteux vers midi: au soir, il coula beaucoup de pus du bras droit, & l'ulcere se dilatoit. La nuit suivante, beaucoup d'inquiétude, peu de sommeil, un léger saignement de nez. Le jour suivant, mêmes symptômes; l'ulcere du bras gauche avoit quatorze

lignes de large ; ainsi dix lignes de plus que la plaie faite au bras. Le 31 Mars, mêmes symptômes, après une nuit inquiete, & quelque délire, comme il étoit ordinaire à ce Sujet dans la moindre fievre ; mais les yeux étoient enflammés, le visage & le nez enflés. Survint un saignement de nez, avec soulagement de la douleur de tête : au soir, beaucoup de sueur par tout le corps : la tumeur du bras droit disparut ; mais toujours un pus aussi abondant : de sorte qu'il falloit nétoyer l'ulcere trois fois par jour. Il suffisoit de panser le bras droit une fois en vingt-quatre heures.

Malgré cette abondance de pus, il parut beaucoup de boutons aux quatre membres & peu au visage. L'ulcere du bras droit fut guéri le 9 Avril, & fermé le 7 Mai au bras gauche. Le frere puîné du malade essuya une petite-vérole confluente par l'inoculation, & le trentieme jour de l'insertion il s'étoit manifesté une tumeur sous l'aisselle droite : elle vint ensuite à suppuration. L'inoculation est-elle donc exempte de danger, ou toujours suivie de maladie bénigne ? N'a-t-elle même pas été suivie d'autres maladies ? De quatorze enfans qui, en Mars, Avril, Mai 1754, avoient été inoculés, trois ou quatre furent pris de la fievre éréfipélateuse, avec chaleur brûlante, rougeur, tumeur du visage au moment de la desquammation des boutons, malgré toutes les précautions les plus prudentes. Kirckpatrick remarque que trois jeunes filles, prises de petite-vérole discrete, perdirent l'usage de la parole & le mouvement des membres.

ce qu'elles ne recouvrerent qu'avec le tems. Il vit la même chose arriver à un adulte, à la suite d'une petite-vérole bénigne & discrete; cet homme ne fut entiérement rétabli que seize mois après. Un enfant, foible il est vrai, après une fievre qu'il avoit essuyée, fut inoculé entre trois & quatre ans. L'insertion fut suivie de violentes convulsions, & il n'eut que peu de boutons, qui parcoururent le période ordinaire; mais il perdit entiérement l'usage de la parole & le mouvement des membres, au point même qu'il ne pouvoit pas tenir la tête levée. La parole ne lui revint qu'au bout de trois mois; & au bout de cinq il n'avoit pas encore recouvré assez de forces pour marcher seul. Je pourrois citer ici un plus grand nombre (*a*) d'exemples : je me contente de ceux-ci, que je prends dans les écrits des Partisans de l'inoculation.

J'ai tâché de prouver que le pus variolique ne produisoit que la petite-vérole, & non une autre maladie. Cependant, il est arrivé que l'insertion du pus a suscité une fievre sans éruption, parce que les humeurs n'étoient pas disposées de maniere à produire la maladie complette par cette opération. La fievre dura

(*a*) Il est donc vrai qu'une petite-vérole discrete est quelquefois, j'oserois dire assez souvent, plus dangereuse qu'une confluente; & que l'inoculation n'est pas exempte des risques de la maladie spontanée. Mais, dira-t-on, cela n'arrive qu'à peu de Sujets inoculés. Je réponds la même chose de la maladie naturelle.

irréguliere pendant quatorze jours. Le pus avoit été inféré aux deux bras. La plaie du droit se ferma le quatrieme jour. Celle du gauche présenta tous les signes d'où l'on infere ordinairement que le virus a exercé son action sur tout le corps. Il en coula du pus, & le quarantieme jour l'ulcere se ferma entiérement. Ce Médecin n'affirma pas que la jeune fille seroit exempte de la maladie naturelle par la suite; mais il en avoit une très-grande espérance, parce qu'elle avoit couché avec son frere, inoculé du même pus, & avoit toujours été avec lui. Néanmoins les observations ont montré que cette espérance est assez mal fondée.

Il est constant que le corps n'est pas toujours également disposé à recevoir l'impression du virus variolique, de maniere que le Sujet essuie la maladie. J'ai vu, pendant des épidémies varioleuses, plusieurs Sujets s'exposer impunément à la contagion, & en être pris dans une autre épidémie, même (*a*) assez dangereusement. Une fille en fut prise à soixante ans, tandis que dans sa jeunesse elle avoit joué, mangé impunément, & couché dans la même chambre, avec ses freres & sœurs pris de la maladie. Elle s'en tira heureusement.

(*a*) En vain les Inoculateurs citent-ils donc à leur avantage nombre d'exemples, d'après lesquels ils prétendent que les Sujets ne devoient jamais avoir la maladie, ou l'avoient eu dans le sein de leur mere; mais je leur demanderai s'ils étoient-là?

Depuis ce tems-là elle s'étoit exposée en tout tems à la contagion; sans aucune crainte.

Il n'est pas non plus prouvé que l'inoculation ne (*a*) communique aucun autre principe

---

(*a*) Voilà le grand point de la difficulté. Malgré le ton affirmatif avec lequel les Inoculateurs assurent que l'on n'a rien à risquer de ce côté-là, je pense qu'on a trop de raison de ne pas les croire. Il est constant que le pus de la petite-vérole a communiqué la galle, la rougeole, le pourpre, en même tems. Ensuite, les Inoculateurs sont-ils sûrs que l'enfant le mieux portant, dont ils prennent le pus pour opérer, n'a pas en lui le germe d'une maladie qui ne s'est pas encore développé chez ses peres & meres? Il est de fait que des gens nés de parens goutteux n'en ont senti les premieres atteintes que dans un âge avancé, & que cette maladie passe souvent une génération pour se faire sentir à la suivante. Nous avons des exemples de véroles, dont les Sujets n'ont apperçu les symptômes qu'après vingt & trente ans, quoiqu'ils l'eussent de leur pere ou de leur mere. S'il est donc né des enfans, quoique bien portans pendant ces intervalles : peut-on être sûr que le pus de leur petite-vérole ne contiendra pas le germe de l'autre maladie? Car on a vu, en nombre de circonstances, que la petite-vérole ne délivre le corps que du germe de son genre particulier. D'ailleurs, combien de gens ignorent les maladies qu'ont eues leurs pere & mere? Ensuite, le Sujet qu'on inocule peut lui-même avoir dans les humeurs un mauvais principe, qui peut-être se seroit corrigé avec le tems, sur-tout à l'âge de quatorze ou vingt-quatre ans, & qui, développé par l'inoculation, deviendra indestructible par la suite, ou mortel dans le moment même de la petite-vérole artificielle. Les mauvais succès de nombre d'inoculations ne font-ils pas preuve? Ce n'est pas par une préparation de quinze jours, ni même de plusieurs mois, qu'on détruit un mauvais principe, surtout inné. L'on court donc les plus grands risques. Les

de maladie. Nombre d'Inoculateurs tiennent pour la négative.

---

faits rapportés ci-devant prouvent qu'un mauvais levain, soit dans le pus variolique, soit dans le Sujet inoculé, attaque de la maniere la plus terrible le principe même de la vie, dans cette complication de mauvaises humeurs, dont on suscite l'effervescence. Inoculateurs hardis, nous direz-vous encore qu'une femme vous a donné l'exemple, qu'un Poëte, deux Mathématiciens célebres, des Evêques Anglois, ont préconisé votre hypothese? Je souhaiterois de tout mon cœur que vous eussiez raison; mais ce ne sera pas d'après ces témoignages, dont s'est autorisé l'Auteur respectable des rapports faits en 1764. Vous avez tous répété que la petite-vérole faisoit les plus grands ravages: notre Auteur fait périr un mâle sur dix; & une femelle sur neuf, de cette maladie. Cependant il nous prévient que la somme des morts qu'il produit, contient aussi ceux qui sont péris de la rougeole. Eller avoit également fait beaucoup de bruit sur les ravages de la petite-vérole. Ce témoignage est respectable. Mais qu'on envisage le caractere épidémique étranger, compliqué avec cette maladie; la mauvaise pratique qui régnoit alors, & qui regne encore en nombre d'endroits où l'on étouffe ces malades dans le lit, dans des appartemens clos hermétiquement si on le peut, les médicamens incendiaires qu'on donne aux malades, la misere du peuple, qui est toujours plus dangereusement malade par la malpropreté, & le défaut de nourriture convenable, & l'on verra que le danger de la petite-vérole, considérée en elle-même, est infiniment moindre qu'on ne l'a dit. Pour moi, j'ai eu la petite-vérole à l'âge de dix ans, avec deux de mes freres, &, grace à la prudente fermeté de mon pere, je fus obligé de sortir de la maison tous les jours jusqu'au second jour de l'éruption naturelle, & jamais je ne restai au lit qu'aux heures accoutumées. Tout se passa si bien que je ressortis encore pendant la désiccation des boutons. Je n'en fus cependant point marqué,

Une des principales raisons qui a fait adopter cette opération, c'est, dit-on, qu'après l'inoculation l'on n'a plus à craindre la petite-vérole naturelle. Mais il y a plusieurs exemples certains du contraire ; je garde des lettres que me fit tenir un Ambassadeur, & dans lesquelles j'ai, de la main de deux habiles Médecins, le Journal de la petite-vérole spontanée, qu'a essuyée un Sujet après avoir été inoculé complétement, comme le Journal de la maladie le prouve.

La persuasion où l'on a été que l'on n'avoit plus à craindre la maladie après l'inoculation, a porté les Partisans de cette hypothese à pratiquer l'opération à tout âge. Cependant on n'ignore pas qu'elle produit des petites-véroles très-mauvaises, quoique discretes. Or, comment risquer cette manœuvre avec des enfans d'un âge si tendre, qui périssent si souvent des autres maladies, par la seule opiniâtreté avec laquelle ils se refusent à prendre des

quoique j'en ai eu un assez grand nombre. Si l'on prenoit cette pratique pour guide, avec les modifications nécessaires, je suis sûr que la maladie seroit beaucoup moins dangereuse. Mes freres s'en sont tirés comme moi. Un an après environ, je fus encore pris d'une éruption cutanée, dont les boutons étoient très-gros, avec une forte fievre. Je fus très-mal. Cela se passa sans suppurer, & mon corps pela de la tête aux pieds. A peine fus-je rétabli que j'essuyai une troisieme récidive avec suppuration. Je me souviens très-distinctement que le Médecin soutenoit que celle-ci n'étoit pas légitime : mais il changea d'avis. Je l'aurois donc eue deux fois, comme le prétendoit le Chirurgien.

médicamens, même des alimens convenables? Si la dentition survient alors, que n'a-t-on pas à risquer? C'est ce qui avoit déterminé plusieurs Médecins à différer cela jusqu'à l'âge de cinq ans.

Comme il est vrai qu'on peut avoir deux fois la maladie naturellement, il est également indubitable qu'on l'a après l'inoculation. Mais c'est au tems à nous apprendre si l'on a plus à craindre la récidive après l'insertion, qu'après la maladie spontanée.

Tralles, homme éclairé, considérant toutes les circonstances que je viens de rappeler, après avoir été zélé partisan de l'inoculation, s'arrêta au moment d'inoculer sa propre fille, & conclut en ces termes : « L'inoculation, » considérée sous différens aspects, se présente » aussi différemment. Il est difficile de l'en» visager sans être comme entraîné par une » espérance flatteuse ; & d'un autre côté, » sans en être effrayé à certain point. Nous » ne touchons pas encore au moment heureux » où l'on pourra considérer la chose sous son » vrai rapport, & sans risquer de se tromper ».

Il y a quelques années que l'enthousiasme de l'inoculation gagna quelque partie de la Hollande ; mais cela cessa bientôt, & l'on n'y pensa plus. Le Magistrat même de la Haie défendit de la pratiquer dans cette ville.

On sait combien de choses les Inoculateurs ont marquées comme autant de raisons de ne (*a*)

(*a*) C'est-à-dire, que les Sujets qui auroient le plus

pas inoculer, en les ſuppoſant actuelles. Le Profeſſeur Gaubius la tenta donc à Leyde, dans

---

beſoin de l'inoculation pour éviter les dangers extrêmes qu'ils courroient dans la maladie naturelle, doivent en être exclus par rapport à la mauvaiſe diſpoſition de leurs humeurs: voilà, en vérité, un ſingulier préſervatif, qui n'eſt bon que pour ceux qui pourroient s'en paſſer. Quel délire! un traitement bien réfléchi eſt ſans doute le préſervatif le plus sûr. Je conviens, ai-je déjà dit, des ravages que la maladie naturelle a faits en pluſieurs tems; mais a-t-on traité les Sujets ſelon que l'éxigeoient les circonſtances? a-t-on pris garde à la fievre particuliere de la ſaiſon? Cette fievre étoit-elle légitime, ou une fievre prolongée d'une ſaiſon dans une autre: dans ce cas, la fievre tenoit de deux caracteres, de celui de la ſaiſon actuelle & de la ſaiſon antérieure, qui peut-être prédominoit. A-t-on bien examiné enſuite la modification que pouvoit y faire le tempérament particulier du Sujet, ce qui devoit réſulter de la poſition des lieux, du régime, des exercices habituels des malades? C'eſt ce que je n'ai vu dans aucun de ces détails. Or, ſans examen de toutes circonſtances, peut-on attribuer à la maladie des ravages qu'elle n'a fait qu'indirectement? B. C. de Juvellina nous rapporte une obſervation qui fait voir que les ravages viennent ſouvent du mauvais traitement & non de la maladie. Il avoit traité un très-grand nombre de Sujets, dont la petite-vérole étoit accompagnée de ſi mauvaiſe fievre, qu'il l'appele peſtilentielle, *omnes erant malignæ, & cum febribus peſtilentialibus*. Il ne perdit cependant qu'un jeune garçon & une petite fille de ce grand nombre, & aucun des convaleſcens n'eut de mauvais reliquats. Dans le même tems, la maladie faiſoit de ſi grands ravages dans une ville voiſine, que le Médecin de l'endroit, après avoir vu périr cent cinquante malades, s'étoit ſauvé dans la crainte de cette cruelle contagion. B. C. de Juvellina y vint & guérit un grand nombre de Sujets pendant les mois de Janvier & Février. Si l'on s'y étoit bien pris d'abord, il ne ſeroit donc pas péri tant de monde. Dans

un tems où il n'y avoit aucune épidémie ; cependant le Sujet en eut une petite-vérole extrêmement mauvaise.

On risque encore de propager la contagion par cette manœuvre. Il est de fait qu'un Sujet exhale encore quelque tems après sa convalescence, l'odeur de la maladie : ce qui est suffisant pour la répandre. Quoique je n'ose pas déterminer le tems où il y a plus de risque de la part du Sujet inoculé, ce que j'ai observé dans *le College de Thérese* à Vienne, me donne lieu de croire qu'un convalescent est encore long-tems susceptible de communiquer la contagion.

Enfin, je suis effrayée du rapport que nous fait avec franchise un habile Médecin de Leipsik : « Cette année-ci, j'ai traité quatre Sujets inoculés, & douze autres pris de la maladie naturelle. J'ai perdu un des quatre premiers, tandis qu'il ne m'est mort aucun des douze autres ; quoiqu'il y en eût parmi eux que j'avois jugé ne devoir même pas être inoculés, par rapport à la mauvaise disposition naturelle de leurs humeurs. Cependant ils se sont sauvés de la maladie. »

---

d'autres circonstances, la petite-vérole faisoit ailleurs de grands ravages. Il y vint, & de cent quatre-vingt-six malades, il n'en perdit que quatre, encore des enfans à la mamelle : âgé de quatre ou six mois. Neuf femmes grosses s'en sauverent par ses soins. Voyez ses *Observ. Médic. cent.* 5. *obs.* 55. 60. 94. Il n'a pas toujours été aussi heureux ; mais ses Observations prouvent que le plus grand mal se fit avant qu'il fût appelé.

Telles sont, en général, les réflexions qui m'ont porté à ne conseiller l'inoculation à personne.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

LA rougeole est communément une maladie si bénigne, qu'on voit peu d'enfans en mourir, pourvu qu'on ait bien soin d'eux, & qu'ils n'aient aucun vice à la poitrine.

Cependant elle a quelquefois été si mauvaise, que presque tous ceux qui en ont été pris en sont morts. Voilà pourquoi les Anciens l'appeloient, *morbili* c'est-à-dire, petite peste. Lorsqu'elle a été si cruelle, elle a dû être du caractere de celle qui a enlevé tant de Sujets à Stockholm en 1713. On en vit regner une pareille, & peut-être encore plus mauvaise à Vienne, en 1732. Presque tous les malades étoient attaqués de gangrene dans la gorge, & périssoient le trois ou le quatre de la maladie. Ce fut aussi une pareille rougeole qui fit tant de ravages à Londres en 1762 (*a*), de sorte que chaque semaine elle enlevoit trois cens personnes. Celle qui regna à Hambourg en 1758, fut regardée comme

(*a*) Voyez Morton, *Pyretologia* & *l'Appendice*. Dickinson, *Observ. Med.* & vol. 4. p. 256. *éd. angl.*

bénigne : néanmoins il mourut un douzieme (*a*) des Sujets qui en furent pris.

La rougeole eſt le plus ſouvent une maladie épidémique, & ſe répand comme la petite-vérole. Elle a donc auſſi ſon virus particulier, & qui certainement n'eſt pas dans l'air, mais ſe communique, ſoit par les choſes, ſoit par les hommes, & toujours en ſuppoſant un contact. Ainſi, l'on peut ſe garantir de la contagion de cette maladie, ſi l'on prend les précautions requiſes.

Il n'y a dans notre ſang aucun principe de ce virus; mais ſeulement une diſpoſition, ou, ſi l'on veut, une aptitude à être pris de cette fievre éruptive, qui jamais ne ſe manifeſte, à moins que le virus n'y ait été importé.

Il n'eſt pas vraiſemblable que cette maladie ait des récidives, ſi on l'a eu complétement, & qu'il n'en ſoit pas reſté de tumeurs aux glandes ; car ces tumeurs renfermeroient le principe d'une nouvelle éruption, qui ſe manifeſteroit quelque tems après. Home en rapporte un exemple. Pluſieurs Médecins prétendent cependant qu'on peut avoir cette maladie deux ou trois fois. Depuis quarante-quatre ans que j'exerce la Médecine, je n'ai pas vu un ſeul exemple de récidive.

Perſonne ne peut être sûr d'échapper à cette maladie ; homme, femme, vieux, jeune, chacun y eſt expoſé. Il eſt poſſible que

---

(*a*) Voyez *Watſon*, *Obſerv. Medic.* &c. vol. 4. p. 132, *éd. angl.*

quatre ou cinq entre cent n'aient pas la rougeole, comme il arrive à l'égard de la petite-vérole. Cependant, nous n'avons pas encore de certitude à ce ſujet. Il faut attendre que l'inoculation de la (*a*) rougeole ait été adoptée comme celle de la petite-vérole. Ce feront les Journaux exacts que l'on en tiendra, qui nous en inſtruiront.

La rougeole attaque plus particuliérement les enfans. Nous avons, l'ai-je déjà dit, des exemples de gens très-âgés qui l'ont eue. Nombre d'enfans l'ont apportée avec eux en naiſſant. Ainſi, ce ne ſont ni les cris des enfans, ni la crainte qui en ſont la cauſe. Dès qu'elle s'eſt une fois répandue en quelque endroit, elle continue auſſi long-tems qu'il y a de Sujets actuellement ſuſceptibles de la gagner ou juſqu'à ce que la crainte d'en être pris faſſe interrompre tout commerce avec les malades : & c'eſt ce qu'on devroit faire, lorſqu'il regne une rougeole de mauvais caractere.

On croit communément que celui qui a eu la petite-vérole ne peut plus la communiquer ſix ſemaines après, pourvu qu'il change d'habit ; ainſi, ceux qui ont eu la rougeole, ſeront encore moins aſtreints à cette quarantaine, puiſque les fils impregnés ne conſervent

(*a*) Tant il eſt vrai qu'une extravagance eſt promptement ſuivie d'une autre. Oui, je me rendrois plutôt à l'inoculation de la petite-vérole, qu'à celle de la rougeole ; maladie infiniment plus dangereuſe. *O cæcas hominum mentes !* &c.

pas à beaucoup près leur vertu aussi long-tems que ceux de la petite-vérole.

Si l'on s'apperçoit que la rougeole regne dans l'endroit où l'on est, soit qu'on y demeure ou non habituellement, & que l'un ou l'autre Sujet mâle ou femelle, qui ne l'a pas encore eue, tombe malade, de maniere qu'il se trouve dans un état qui puisse faire juger qu'elle lui ait été communiqué, alors il est très-vraisemblable qu'il est menacé de la maladie. En outre, si l'on remarque une toux séche, un éternument fréquent, que les yeux & le nez coulent, que le malade devienne enroué, & soit surpris d'une fievre, il n'est plus possible de méconnoître la maladie.

Voyez en général les signes précurseurs de la rougeole ; du reste la maladie considérée comme épidémique est le plus souvent très-différente. Communément les Sujets éprouvent d'abord un froid plus ou moins sensible. Le premier jour, cela est suivi de chaleur ; mais le second, c'est la chaleur qui prédomine. En outre, tous les sujets ont une toux séche, les yeux coulans, éternuent plus ou moins ; avec cette différence que l'écoulement des yeux & l'éternument diminuent à proportion que la toux est forte. Ensuite le visage est un peu bouffi ; les paupieres s'enflent, ne s'ouvrent qu'avec peine : les yeux ne soutiennent pas la lumiere & deviennent rouges. Les malades se plaignent d'une grande foiblesse, de mal de tête & de poitrine, de douleur à la gorge & aux lombes.

Le vomissement survient ; les malades ont

une répugnance pour les alimens, de la ſoif; la langue blanche, la colique, le ventre trop libre, du tranſport; ils ſaignent du nez; & ſont rarement pris d'éclampſie. Dans quelques Sujets, ces ſymptômes ſont accompagnés de grande envie de dormir, & d'une forte fievre continue.

Vers le quatrieme jour, il paroît au viſage grand nombre de (*a*) taches rouges, qui, le premier jour de l'éruption, ſont tant ſoit peu élevées ſur la peau. Le ſecond jour, elles reprennent le niveau de la ſuperficie, & deviennent alors de larges taches rouges, de figure irréguliere, rondes, longues, triangulaires, quarrées ou polygones. Le nombre & la grandeur en augmentent peu à peu; elles ſe manifeſtent inſenſiblement à l'extérieur de la gorge, à la poitrine, aux bras, au dos, à l'eſtomac, aux lombes, aux jambes; & ce ne ſont que des taches rouges, planes à ce dernier endroit, même en paroiſſant.

Les ſymptômes mentionnés ne ceſſent pas après cette (*b*) éruption, comme dans la petite-vérole. Il n'y a que le vomiſſement qui ceſſe alors en quelques Sujets. Ces ſymptômes, au contraire, augmentent, ſur-tout la fievre, la difficulté de reſpirer, la gêne de la

(*a*) C'eſt par là que la rougeole ſe diſtingue de la fievre rouge.

(*b*) Le vomiſſement bilieux qui ſurvient un ou deux jours après l'éruption, procure un plus grand ſoulagement que l'éruption même.

poitrine, la toux, la foibleſſe, l'écoulement des yeux, l'aſſoupiſſement & le dégoût.

Au ſixieme jour, la peau eſt un peu rude au front, les taches y diminuent & ſe deſſèchent beaucoup, mais ſont très-larges & très-rouges par le reſte du corps.

Le huitieme, on apperçoit à peine une ſeule tache ſur tout le corps; & le neuvieme, elles ont toutes diſparu. Au lieu des taches, on remarque que l'épiderme ſe ſépare par écaille, ou que le corps eſt couvert comme d'une poudre farineuſe très-fine.

Bien des gens s'imaginent qu'alors tout eſt terminé; mais il arrive ſouvent que la fievre devient plus violente, la reſpiration plus difficultueuſe, & que le malade ne repoſe ni jour ni nuit. La plupart du tems il paroît un dévoiement ſubit avec ſoulagement, & qui enleve tout le mal, ſi le flux eſt modéré; mais il abat le malade, s'il eſt trop fort. S'il dure trop, comme quelques ſemaines, il attire au Sujet une fievre hectique, la conſomption même, & l'on voit l'eſtomac s'enfler. S'il ne ſurvient pas de dévoiement utile, tout va bien, pourvu que la maladie ait de tems à autre quelque diaphoreſe douce & uniforme; car cela enleve la fievre. Un ſaignement de nez abondant diſſipe le mal de tête, de gorge & des yeux. En général, ſi l'on a ſoin de bien ſuivre ces évacuations, l'on n'a rien à craindre des ſuites de la maladie.

Si la fievre & la toux continuoient, que la reſpiration devînt fréquente, difficultueuſe & chaude, &, outre cela, les joues rouges, c'eſt

un mauvais ſigne : l'inflammation des poumons a peut-être déjà lieu.

Si la fievre continue, & qu'il ſurvienne un point-de-côté, le malade eſt également en danger. Il en eſt de même lorſque la gorge s'enflamme, de maniere que la reſpiration & la déglutition ſoient difficiles.

Si la fievre tombe, & ſe fait cependant ſentir tous les jours, qu'outre cela la reſpiration ſoit halletante, que le corp s'émacie, & que le malade expectore beaucoup de pus, il eſt certain qu'il y a un abcès aux poumons.

Si la rougeole rentre bruſquement, & qu'il s'en ſuive un tranſport, le malade eſt dans le plus grand danger. L'on a ſujet de craindre les taches d'un rouge chargé, ou celles qui pâliſſent promptement, & celles qui paroiſſent trop tôt ou trop tard, comme il a été dit.

Cependant la rougeole eſt quelquefois ſi bénigne en certaines épidémies, qu'elle paroît avant que les enfans ſe plaignent de la moindre incommodité. D'autres au contraire, ſont pris des plus violens ſymptômes. La rougeole s'étoit répandue à Upſal en 1752; elle étoit très-bénigne, & malgré cela j'eus bien de la peine à ſauver un enfant de cinq ans. Il ſe trouvoit dans la même chambre avec un autre, qui avoit auſſi la maladie. Son frere en étoit pareillement attaqué. On apperçut en lui les ſignes ordinaires de la maladie : il avoit la fievre, des friſſons, & les yeux larmoyans. Sa toux étoit ſi violente, qu'on l'auroit priſe pour une coqueluche, & les accès n'en ceſſoient que par un vomiſſement. Il n'empiroit

cependant pas d'une nuit à l'autre. Cette ſcene dura vingt & un jours, & la rougeole parut. Pour lors ſon état lui devint ſupportable.

Les femmes groſſes ou en couches ſont très-expoſées, ſi elles ſont priſes de cette maladie. Il en eſt de même à l'égard de ceux qui ont une poitrine foible, de la diſpoſition aux hémorragies, ou qui ſont incommodés de deſcentes. La toux leur cauſe beaucoup de trouble & de dérangement.

L'on a l'éclampſie à craindre lorſque le malade a de grandes ſueurs au premier période, & urine très-peu, ou point. Si une mére ou une nourrice ſe font peine d'allaiter leur enfant dans cette maladie, il court le plus grand riſque.

La petite-vérole & la rougeole regnent quelquefois enſemble dans le même lieu. Jamais je n'ai vu de Sujets pris des deux maladies en même tems. Ils les ont eſſuyées l'une après l'autre. Le Profeſſeur Bergius rapporte pluſieurs exemples (*a*) qui confirment mon aſſertion.

La cauſe matérielle de cette maladie n'eſt qu'un virus particulier qui ſe porte dans le ſang. Quant aux ſymptômes, ils ont pour cauſe l'irritation cauſée par l'action du virus, & l'inflammation qui en réſulte. La toux eſt occaſionnée par une partie du virus que la reſpiration inſinue dans les poumons, qui contractent

(*a*) Voyez des détails plus circonſtanciés dans les Mémoires de Suede, 1766, pag. 71, 199.

les mêmes taches qu'on remarque extérieurement à la surface de la peau, & qui empêchent la transpiration. Les taches cessent à la circonférence du corps par desquammation, ou par une espece de poudre farineuse, comme je l'ai dit : il arrive la même chose dans l'intérieur des poumons. Comme ce viscere est toujours humide, le départ s'y fait plus lentement; mais pendant ce tems-là il y reste quelque matiere qui suscite la toux; c'est même le seul moyen par lequel cette matiere peut en être chassée. Si ce que le malade expectore a été condensé par une cause quelconque, l'expectoration sera paroître des croûtes, ou cette poudre farineuse dont les poumons se débarrassent.

Il est aisé de voir que les choses se passent ainsi, par les exemples de ceux à qui Home inocula cette maladie. La plupart n'eurent pas de toux, quelques autres n'en furent pas exempts; mais elle fut pour eux si bénigne, qu'elle ne méritoit pas la moindre attention.

Ce que nous venons de dire prouve que la rougeole a ses périodes marqués comme la petite-vérole; mais il n'y en a que trois pour celle-là. 1°. Celui où le malade en est pris (*stadium contagii*,) il se prend du commencement de la maladie à l'éruption. 2°. Celui de l'éruption, (*stadium eruptionis*,) il se prend du moment de l'éruption à la desquammation des taches. 3°. Celui qui se passe depuis la desquammation commencée, jusqu'au tems où l'éruption a totalement disparu, soit en

croûte, ſoit en poudre farineuſe, ce qui ſe paſſe en général du ſix au neuf.

Premier période.

Si la rougeole eſt de bon caractere, & que le malade n'ait point de vice à la poitrine, il ne faut autre choſe que des ſoins & un bon régime. Ce que nous avons dit ſur cet objet, concernant la petite-vérole, peut s'appliquer ici. Cependant comme la toux eſt toujours plus forte dans la rougeole, il faut être prudent ſur l'uſage des acides dans le boire & le manger.

La matiere de la rougeole eſt plus volatile que celle de la petite-vérole ; & par cette raiſon, elle rentre plus aiſément : ainſi, l'on y aura plus de circonſpection que dans la petite-vérole. Il faut éloigner du malade toute autre perſonne que ſa Garde. L'on ne tiendra dans la chambre qu'une foible lumiere pour la nuit : outre que la lumiere fatigue les yeux du malade, une chandelle ou une lampe trop forte alterent néceſſairement l'air de l'appartement, ſelon les expériences de Hales.

Si la rougeole régnante eſt de mauvais caractere, il eſt le plus ſouvent néceſſaire.

1°. *De ſaigner*, car la fievre eſt ici généralement très-forte. On peut voir à l'article de la petite-vérole les raiſons qui l'autoriſent ici ou la défendent, (n°. 1) *des moyens de calmer la fievre.* Un Médecin des amis de Méad lui demandoit un jour comment il devoit s'y

prendre pour qu'il ne mourût aucun Sujet de la rougeole entre ses mains. Méad lui répondit sincérement qu'il faisoit toujours (*a*) saigner, parce qu'il craignoit l'inflammation des poumons. Quelque temps après, il alla revoir Méad & le remercia d'un avis aussi sage, & qui lui réussissoit le mieux qu'il eût pu desirer. En effet, il sauvoit tous ses malades. Le sang de la saignée est toujours couvert d'une couene dans la rougeole: du moins, c'est ce que j'ai observé en tout tems. C'est aux autres Médecins à remarquer si leur expérience s'accorde avec la mienne.

2°. Il faut que le malade *vomisse* ou *soit purgé.*

Si l'on remarque au malade une envie de vomir, une langue sale; s'il a la bouche amere, des étourdissemens, un mal de tête, & vomit même; pour lors on donnera un vomitif. On se sert, à cet effet, de l'eau tiede, avec de l'huile d'olive, ou du beurre frais, ou bien d'une infusion de (*b*) camomille romaine. On

(*a*) Comparez ici les Réflexions importantes de Watson de Dickinson, *Observ. Méd.* &c. vol. 4. page. 146. 247 pour voir quel restriction il faut faire à l'avis de Méad.

(*b*) Pringle & Mouro ont montré l'usge de la camomille (*anthemi nobilis*) comme vomitif. Les Médecins Suédois l'ont employée depuis avec succès pour les mêmes vues. M. Lewis n'en dit rien à cet égard : il ne lui donne qu'une saveur nauséabonde, *a very biter and nauseons taste.* Voyez *Lind*, Essai sur les Maladies des climats chauds, p. 250. *édit. angl.*

préférera, si l'on veut, la poudre suivante :

℞ Ipecacuanha, *trois grains.*
Sucre blanc, *seize grains.*

Mêlez. Faites-en trois parties égales.

Ceci convient à un enfant de deux ou trois ans. On en donne d'abord une partie. Si cela n'opere pas dans l'espace d'un quart-d'heure, on en donne une seconde ; & si une heure & demie après cela n'a rien opéré, on passe à la troisieme, dont l'effet est certain & modéré.

Les enfans vomissent aisément. Leurs fibres sont souples, beaucoup plus humides que celles des adultes ; & je donne toujours un vomitif aux enfans, avec plus d'assurance qu'aux adultes. Le vomitif pris de cette maniere peut s'administrer à tous les Sujets, qui n'ont pas d'ailleurs quelque partie lésée ou trop foible.

Mais si le malade ne présente pas les signes mentionnés, & qu'au contraire l'estomac soit météorisé, qu'il sente un grouillement dans le bas-ventre, ou soit sollicité d'aller à la selle quoiqu'inutilement, on doit préférer un doux laxatif. On choisira parmi ceux qui sont indiqués à l'article de la petite-vérole, (*n*°. 2.) *des Moyens de calmer la fievre.* En nettoyant les premieres voies, comme il faut avant l'éruption, on évite au malade beaucoup d'incommodités pendant le cours de la maladie ; sur-tout une diarrhée trop forte le huitieme jour : on la rend même utile. Si le Sujet est

tourmenté de tranchées & d'un dévoiement ; il doit pareillement prendre un laxatif. On choisit sur-tout la rhubarbe, qui chasse promment ce qui causoit les tranchées, & calme le cours de ventre.

3°. On a ensuite recours aux moyens indiqués n°. 3, 4, 5, 6, 7, à l'article *de la fievre*, dans la petite-vérole.

Outre cela, il faut aussi soigner attentivement les yeux du malade. On évitera de les tourner au jour ; & de tems en tems on les bassinera avec de l'eau tiede, tâchant d'en faire entrer sous les paupieres, pour déterger l'humeur saline qui en découle, & qui pourroit les enflammer par l'irritation qu'elle y cause.

Il ne faut pas arrêter le saignement de nez trop tôt, s'il a lieu ; car c'est une évacuation très-propre à calmer les maux de tête. On l'arrêtera promptement si l'on s'apperçoit que les levres & le visage pâlissent, que les extrêmités perdent de leur chaleur naturelle, ou que le malade se plaigne d'envie de vomir. Nous avons déjà dit comment on s'y prenoit pour cela. Voyez à l'article des symptômes de la petite-vérole, *saignement de nez*. On verra aussi là comment on doit conduire le malade dans le cas de grand vomissement, de transport, de dévoiement violent, & de convulsion.

La toux est ce qui chagrine le plus les Sujets dans la rougeole. On fait une potion fort agréable à prendre avec les especes suivantes :

℞ Jaune d'œuf, *un*.
Huile d'amandes douces, par expression, *deux onces*.

Mêlez-bien, en verſant l'huile peu à peu, après quoi jetez-y

Décoction légere d'orge perlée, *deux onces.*
Syrop d'althéa, *une once.*
ou Syrop d'orgeat, *même doſe.*
Mêlez-bien le tout.

Lorſque tout cela ne fait qu'une eſpece de lait épais, on en donne à l'enfant une cuillerée de tems en tems. Si le malade a le ventre trop libre, on emploira mieux le looch blanc du codex de Paris, ou tout autre béchique peu pâteux. Cependant l'on tirera plus d'avantage d'une infuſion de fleurs de ſureau, que l'on mêle avec un cinquieme de lait, & dont on fait boire tiede le plus ſouvent qu'on peut.

Si l'on remarque que la gorge eſt près de s'entreprendre dangereuſement, on a recours à un gargariſme émollient. Voyez l'article *de la petite-vérole.*

Si la gorge eſt très-enflée intérieurement, on y met un ſynapiſme chaud tout autour, & on l'ôte auſſitôt qu'il y a cauſé quelque inflammation.

Second Période.

Vers le quatrieme jour, le malade doit éviter de s'agiter dans le lit. Il ne lui faut pas alors de ſueurs, mais une douce diaphoreſe. L'expérience a fait voir que la rougeole pouſſe bien de cette maniere, & épargne les parties

internes. Le malade peut toujours prendre un vomitif; s'il est nécessaire, ou de la poudre camphrée, ou une émulsion camphrée, ou de la poudre de musc, si la rougeole est trop lente à paroître. Voyez *à la petite-vérole.* Mais on doit sur-tout le faire bien boire, quand même la rougeole pousseroit suffisamment d'elle-même. Dans ce cas-ci on laisse de côté les autres moyens curatifs.

Lorsque l'éruption a paru, l'on doit considérer attentivement la couleur des taches; ensuite, si elles persévèrent pendant trois jours, & se desséchent dans le même ordre qu'elles ont poussées.

Si la couleur en est trop rouge, on donne au malade les rafraîchissans mentionnés, & la boisson proposée au premier période.

Si les taches sont les unes rouges, les autres pâles, on administre la poudre ou l'émulsion camphrée.

Si les taches rentrent précipitamment, on aura recours à ces mêmes médicamens, ou à l'une ou l'autre poudre de musc. On fait aussi beaucoup boire d'infusion de fleurs de sureau ou d'ulmaire, & l'on applique un synapisme aux jambes ou à la nuque, si le malade a du transport. On se tranquillisera dès que les taches reparoîtront. On sera très-attentif à garantir le malade du froid, de chagrin, de peur, & de tout autre mouvement de l'ame. Rien ne fait si aisément rentrer l'éruption.

Si le Sujet est trop agité à ce période, on lui donnera, sur-tout le soir, plein une ou deux cuillers à thé de syrop diacode, & aussi souvent qu'il sera agité.

Troisieme Période.

C'eſt ici le moment critique, qui va décider ſi le malade guérira ou mourra, ou tombera dans une nouvelle maladie dangereuſe. C'eſt pourquoi il eſt eſſentiel de le bien ſoigner, & d'examiner ſi la peau eſt molle ; & ſi le pouls bat moins fort dans ce cas-ci, l'on peut s'attendre à une douce diaphoreſe, ou à une bonne ſueur qui diſſipe la fievre. Pour lors il ſuffit que le malade boive beaucoup d'eau. Si la diaphoreſe ou la ſueur ne viennent pas ſpontanément, & que le malade n'ait point de grouillement dans le bas-ventre, ni l'eſtomac météoriſé, on tâche de les pouſſer par une boiſſon chaude, ou avec la poudre camphrée : mais il n'en faut que la doſe néceſſaire à cet effet. On entretient cette tranſpiration juſqu'à ce que la fievre ſoit tombée, & l'on donne enſuite deux ou trois laxatifs très-doux.

Si au contraire, l'eſtomac eſt méthéoriſé & la peau ſeche & que le malade ſente des tranchées & de grouillemens dans le ventre, on doit s'attendre à un cours de ventre qui arrive aſſez communément, & quelquefois ſi précipité, que le malade rend dix à douze ſelles de ſuite.

On doit prendre garde d'arrêter ce dévoiement, qui eſt ſalutaire, ſi le malade ſe meut avec moins de peine, ſi la toux tombe, ſi les yeux déviennent plus vifs, & la région de l'eſtomac plus molle, ce dévoiement, qu'il ne faut pas arrêter alors, n'a pas de ſuite dans

ces circonſtances & le malade s'en trouve très-bien.

Si le cours de ventre eſt accompagné de tranchées qui ne cedent ni à l'application de ſerviettes chaudes, ou de vieux couvercles de pot de terre pareillement chaud, on fait prendre à l'enfant la potion de rhubarbe mentionnée, & l'on applique ſur le ventre un onguent fait de

Thériaque, *deux drachmes.*
Huile de macis exprimée, *deux drachmes.*
Huile eſſentielle de cumin, *deux gouttes.*
Mêlez-bien.

On étend cela ſur un cuir: on jette un peu d'huile d'olive ſur le nombril, & on y met l'emplâtre.

Si le dévoiement alloit trop loin, & que les moyens n'euſſent pas les ſuccès qu'on en eſpéroit, on l'appaiſe avec ce que nous avons dit (p. 179, 187.)

Dès que la maladie s'opiniâtre malgré les moyens curatifs ſuſdits, & l'abondance des urines, il paroît une nouvelle fievre que nous appelons *péripneumonie* ou inflammation des poumons. Cette fievre eſt des plus dangereuſes. Il faut auſſitôt appliquer un véſicatoire entre les deux épaules. Lorſqu'il a produit quelque effet, on en poſe un autre ſur la poitrine du côté où l'on a ſaigné. On a ſoin de ſaupoudrer légérement de camphre ces emplâtres avant de les poſer, pour éviter l'ardeur des urines qui pourroit en réſulter.

Si ces véſicatoires rendent la reſpiration plus libre & plus lente, on fait prendre de la poudre camphrée, afin de ſolliciter une douce ſueur. Après cela, on fait boire beaucoup de petit-lait, coupé avec de l'eau bouillie, où l'on a jeté un peu de miel épuré & du vinaigre, une partie ſur deux de miel. Cela doit être toujours bu un peu chaud.

Si le malade commence à expectorer ſans peine une matiere jaunâtre, mêlée de ſang, il ne faut plus ſaigner, ni donner de la poudre de camphre; mais inſiſter ſur la boiſſon & ſur la décoction légere de gruau d'orge, & l'on a lieu de bien eſpérer.

Si le malade ſe dégoûte de cette boiſſon, on en fait une autre de parties égales de lait & d'eau. On met cela ſur le feu, & pendant l'ébullition, on y jette aſſez de vinaigre pour faire le départ du ſérum que l'on filtre enſuite; puis on y diſſout une drachme de ſel de nitre purifié, & autant de ſucre qu'il faut pour corrompre la ſaveur acide. Si le ventre n'eſt pas libre, on donne tous les jours un lavement le matin & le ſoir.

Mais ſi le malade eſt pris d'un point-de-côté, avec fievre, on ſaigne du bras, du côté de la douleur & l'on met un véſicatoire avec du camphre, comme ci-devant, à l'endroit même où le Sujet ſent le mal. Dès qu'il a opéré, on donne la poudre camphrée, beaucoup de boiſſon chaude, telle que celle que nous avons déjà recommandée pluſieurs fois. Mais lorſque la toux a commencé, il ne faut plus ſaigner, ni trop inſiſter ſur la ſueur, parce

que l'on arrêteroit l'expectoration. Il suffit seulement d'entretenir une transpiration convenable, par une boisson modérée. Soir & matin, l'on donne un lavement, si le ventre est paresseux.

Si le malade ne s'accommode pas du vésicatoire, on met en place un synapisme, ou une vessie que l'on emplit de fleurs de sureau, de camomille & de safran, le tout bouilli dans du lait; & l'on change cela soigneusement. Ou l'on frotte légerement le côté malade avec de l'huile de lin (*a*) camphrée, ou de l'onguent d'althéa, mêlé avec un peu d'esprit-de-vin camphré. On a recours, si l'on aime mieux, à cinq ou six sangsues posées sur l'endroit douloureux, ou l'on y applique des ventouses, ou un pain de seigle sortant du four.

Dès que la fievre tombe, malgré ses retours dans l'après midi, & que le malade devient enroué, tousse, expectore beaucoup de pus & que le corps s'émacie, on le met au petit-lait, ou au lait coupé avec moitié eau. Mais le lait ne vaut rien ici, lorsque le sang s'est couvert d'une couenne. Pour lors on prend du lait de chevre, dans lequel on jette de la pressure non salée, ou du blanc d'œuf, pour en tirer le sérum; on le filtre, & l'on en fait prendre deux ou trois livres par jour, jusqu'à guérison. Mais si l'on a lieu de croire que le sang soit trop aqueux & peu lié, le lait devient plus utile; & c'est le parti le plus sage d'en faire la seule

(*a*) Voyez Lewis, N. O.

nourriture

nourriture du malade. Voyez Haller, *Elem. Phisiol.* t. 7. part. 2. pag. 42. L'on peut aussi faire bouillir (*a*) un peu de quinquina dans le lait.

Le lait de femme est le meilleur, ensuite vient celui d'ânesse, de jument, de chevre, de vache, qui est le moins bon (*b*).

(*a*) Voyez Haller, *Opuscule*, t. 3. p. 371. sur l'avantage considerable de cette décoction dans la phtisie. Les Anglois vantent l'élixir vitriolique. De Haen s'accorde en cela avec eux.

(*b*) Le lait d'ânesse & de jument paroît plus relâchant, celui de femme & de brebis plus nourrissant. Voy. Haller, *Phisiol.* tom. 7 part. 2. p. 28-39. M. Médicus a eu la même confiance au quinquina dans cette maladie & dans la petite-vérole, & prétend que l'effet en est de diviser l'éruption sans causer aucun préjudice. Mais lorsque la rougeole est compliquée de fievre putride, on nettoie d'abord bien l'estomac & les intestins, & ensuite le quinquina devient très-utile. Cette observation de l'Auteur est juste. Cependant on ne trouve pas toujours les momens favorables de placer le quinquina dans la rougeole & la petite vérole, par rapport à l'état de la poitrine, comme l'observe très-bien M. Lieutaud. M. Murray fait ici quelques réflexions qui méritent d'être lues. Il vaut mieux, dit-il, différencier la rougeole par le caractere de la fievre qui l'accompagne. M. Grandt a dit la même chose de la petite-vérole. La fievre peut donc être putride, inflammatoire, ou bilioso-putride; ou ce sera un affoiblissement des nerfs qui sera joint à la maladie. Souvent il y a complication de plusieurs de ces circonstances, & l'on parvient à la guérison en se fixant sur ce qui prédomine dans cette complication. Dans les cas de rougeole putride, dont parle M. Watson, la fievre putride étoit d'un caractere assez inflammatoire. Il divise la maladie en deux périodes, dont le premier finit lorsque l'éruption disparoît. La saignée n'y fut pas aussi utile qu'elle l'est ordinairement, par rapport à la complication,

Le sujet boit autant qu'il le peut, sans trop se gorger, s'abstient de tout aliment salé, prend l'air & du mouvement.

Les yeux sont ordinairement rouges dans cette maladie, & peuvent être lésés, si l'on n'y fait pas attention. J'ai déjà dit qu'on les bassine avec de l'eau-rose, tâchant d'y en faire entrer. Mais si l'on ne peut prévenir l'inflammation par ce moyen, on met des sangsues aux tempes & dessous les yeux. Si ces insectes n'ont pas assez sucé, l'on expose les yeux à la vapeur de l'eau chaude, par le moyen d'un entonnoir, & l'on en fait ainsi découler autant de sang que l'on veut. Ensuite on applique un petit vésicatoire aux deux tempes. Dès qu'il a opéré, l'on donne au malade un laxatif, l'on réitere selon les forces du sujet; les ventouses séches ne sont pas inutiles, posées sur la nuque.

On peut appliquer sur les yeux un cataplasme de pomme de reinette, cuite sous la cendre, sans la pelure & les pépins, écrasée avec cinq grains de camphre trituré, & vingt grains de musc.

---

quoiqu'elle eût été faite de bonne heure. Le vomissement suscité après la saignée, avec le tartre stibié fut très-utile. On ne négligea pas les boissons convenables. Le malade prit les bains tiédes lorsque la peau étoit trop séche. Les vésicatoires furent très-avantageux au second période. Le vin fut permis par rapport à la grande foiblesse. Les selles douloureuses furent calmées avec le sénéka de Virginie, les aromates & les calmans effectifs. La décoction de quinquina fut un très-bon fortifiant, lorsque la toux, la difficulté de respirer eurent presque disparu: autrement elle devenoit nuisible. Les cadavres ouverts firent appercevoir une disposition à la gangrene.

CHAPITRE XV.

De l'inoculation de la Rougeole.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que la rougeole, quelque bénigne quelle soit souvent, devient cependant quelquefois une maladie très-dangereuse. C'est ce qui a fait penser à quelques Médecins qu'on pouvoit en hasarder l'inoculation.

Le premier qui a eu occasion d'en faire la tentative, a été le Docteur Home, Médecin du (*a*) College d'Edimbourg. Il inocula cette maladie comme la petite-vérole, mais aux deux bras, & sans préparation.

Au lieu de fil impregné du virus, il se servit de coton, qu'il trempoit dans un peu de sang des malades, & tiroit ce sang par une très-petite incision à la peau, entre les taches les plus rapprochées de l'éruption. Il observa que les sujets inoculés commençoient à être malades vers le soir du sixieme jour. L'ouvrage du Docteur Home étant traduit en françois, nous y renvoyons le lecteur.

(*a*) Il ne paroît pas que l'inoculation de la rougeole ait pris en Angleterre. Cependant M. Cook dit que plusieurs Médecins ont suivi en Ecosse l'exemple de M. Home. Si j'ose dire mon avis, c'est exposer mal-à-propos les enfans à une maladie qu'ils ont décidément plusieurs fois.

CHAPITRE XVI.

De la fievre rouge ou ſcarlatine.

Il eſt une autre eſpece de fievre accompagnée d'éruption, à laquelle les enfans ſont ſujets; mais rarement les adultes. Le corps en devient auſſi rouge que de l'écarlate, ce qui a donné à cette fievre ſa dénomination.

Cette maladie ne ſe voit pas ſouvent. En trente-huit ans, je ne l'ai vue regner qu'à Upſal en 1741 & à Stockholm en 1763, pendant l'été & au bout de l'automne. Elle avoit ceſſé en Novembre, Décembre & Janvier: mais on la vit reparoître en Février 1764.

L'infréquence de cette maladie eſt cauſe que peu de Médecins en ont parlé. La reſſemblance qu'elle a avec la rougeole & autres fievres éruptives de ce regne, la fait regarder comme une eſpece de ces fievres. M. Tiſſot la prend, mal-à-propos, pour une eſquinancie: mais le cours de la maladie, ſes ſuites, les précautions néceſſaires pour s'en garantir, font aſſez voir qu'elle mérite un (*a*) nom particulier.

(*a*) Sydenham la nomme *ſcarlatina*, & n'en a obſervé que des eſpeces très-bénignes. Morton, qui étoit du même tems & réſidoit dans le même lieu, en a obſervé de très-malignes, & regarde la maladie comme une vraie rougeole. Schultz la décrit, *Ephem. nat. curioſ.* A. 6. 7. & l'appelle *Purpura maligna.* Le Docteur Plencitz retient

Je vais la décrire d'après mes propres obſervations, comme je l'ai vu attaquer les enfans, & même quelques adultes, à Upſal en 1741. Les uns l'eurent très-bénigne; mais elle fut très-dangereuſe pour les autres. De ſorte que dans une maiſon quelques enfans s'en tirerent très-aiſément, & d'autres furent près d'en perdre la vie.

Elle commença toujours par un embarras à la gorge; à cela ſuccédoit un abattement & une extrême ſenſibilité par tout le corps. Dix à douze heures après il ſurvenoit des dégoûts, un grand vomiſſement bilieux, un friſſonnement, un mal de tête, & un aſſoupiſſement inſurmontable le premier jour. Le mal de gorge augmentoit ſi promptement, qu'en un jour, cette partie étoit très-rouge & très-enflée, le ſujet en s'éveillant avoit la reſpiration précipitée & difficultueuſe. L'éclampſie, dont il paroit que Sydenham & d'autres ont fait mention, n'a eu lieu chez aucun des Sujets que j'ai vus. La plupart avoient, le ſecond jour, & d'autres le troiſieme, une éruption de petites taches rouges. Elles paroiſſoient d'abord au viſage & au cou, enſuite à la poitrine, au bas-ventre, aux lombes, aux jambes. Il y avoit quelques taches un peu grandes parmi

---

la dénomination de Sydenham, *Opere Medic-Phiſic. Tractat III*, & l'a auſſi vue très-bénigne. Il dit que cette fievre étoit ſi inconnue du tems de Sennert, que cet habile Médecin ne ſut même lui donner un nom. Voyez de Haen *Rat. Med.* & Storch, Traité *Théoret. & pratiq. de la fievre ſcarlatine édit. allem.* 1741. Gotha.

les petites, & le jour ſuivant, toutes s'étoient ſi dilatées, que tout le viſage ne paroiſſoit couvert que d'une ſeule tache. On voyoit la même choſe au reſte du corps, ſur-tout au pli du bras; mais elles ne s'étendoient que dans l'ordre qu'elles avoient paru; de ſorte que la rougeur ſe portoit aux jambes & aux pieds, lorſqu'elle commençoit à ſe paſſer au viſage.

Ces taches ne s'élevoient aucunement, ni le premier jour ni les ſuivans. Néanmoins la partie du corps où elles ſe portoient, ſembloit être plus volumineuſe que de coutume; & cela diſparoiſſoit en même tems que la rougeur. Si l'on preſſoit la peau du bout du doigt, elle blanchiſſoit, & la rougeur revenoit auſſi-tôt.

La plupart avoient un hoquet fatiguant vers la fin du quatrieme jour. On leur remarquoit auſſi une difficulté de parler, outre qu'ils parloient, comme on dit du nez. Il leur ſurvenoit encore un enrouement, & ils commençoient à expectorer une abondance de flegmes, qui ſe détachoient de la gorge par les injections. Pour lors la difficulté d'avaler ceſſoit, les yeux ſe ranimoient, & l'on obtenoit quelque réponſe des ſujets, en les interrogeant.

Le même jour quelques-uns rendoient auſſi cinq ou ſix ſelles délayées; après quoi l'on appercevoit beaucoup de ſoulagement.

Quelques-uns avoient un petit ſaignement de nez le cinquieme jour, & cela leur rendoit quelque gaieté : d'autres ne l'avoient que très-modéré le ſeptieme jour.

La chaleur & la fievre qui juſques-là avoient été conſidérables, ſur-tout l'après-midi & vers

le ſoir, commençoient alors à ſe modérer; mais ne ceſſoient qu'au ſeptieme jour.

Vers le ſoir du troiſieme ou quatrieme jour, les ſujets avoient communément le tranſport; mais ſans donner lieu de craindre, s'il finiſſoit aux heures que la fievre diminuoit.

Le pouls étoit plus ou moins fréquent, aux uns élevé, aux autres foibles, & ceux-ci étoient les plus malades.

Le cours de ventre paroiſſoit rarement de lui-même, ſinon les jours mentionnés.

Je n'ai pas vu de ſujet avoir des ſueurs avant le ſoir du quatrieme jour.

Les malades ne bavoient pas comme cela arrive dans une forte eſquinancie.

L'intérieur du nez étoit communément ſec. On ne remarquoit pas d'éternument comme dans la rougeole. Les yeux ne couloient pas.

L'urine avoit ſon cours, mais avec certaine difficulté, & n'étoit pas ſi rouge que la chaleur devoit la rendre. Je ne l'ai pas obſervée mêlée de ſang dans aucun ſujet. D'autres Médecins l'ont cependant vue, à ce que je trouve dans leurs écrits.

Aucun ſujet n'étoit fatigué de la toux, que quand le flegme ſe détachoit de la gorge; & la toux étoit rarement inutile alors.

La plupart des malades ſe plaignoient de la gorge & de la chaleur brûlante de la peau.

Le cinquieme jour au matin, la rougeur du viſage commençoit à diminuer; & diſparaſſoit peu-à-peu au reſte du corps les jours ſuivans; de ſorte que le huitieme jour au matin il n'y avoit plus de rougeur nulle part.

Le ſeptieme ou le huitieme jour on obſervoit à quelques-uns çà & là, ſur-tout aux oreilles, à la gorge, aux articulations de la main, des pieds, certaines petites veſſies, ſemblables au pourpre blanc, mais entiérement vuides. Elles s'étendoient peu à peu, & l'épiderme commençoit à tomber par deſquammation. La même choſe arrivoit enſuite au reſte du corps, ſur-tout aux pieds & aux mains, où l'épiderme ne ſe ſéparoit ainſi, ni en poudre farineuſe, mais par lambeaux. Cette deſquammation ſe faiſoit à quelques ſujets avec promptitude; à d'autres, cela tardoit juſqu'à deux ou trois ſemaines.

Plus l'éruption & la chaleur des mains étoient conſidérables, plus la deſquammation l'étoit auſſi. Le docteur Plencitz a cependant vu quelques ſujets qui n'ont pas eu cette deſquammation. Durant ce tems-là les malades étoient extrêmement ſenſibles au froid ou à la chaleur. Il ſuffiſoit même, pour les affecter, d'ouvrir la porte de la chambre, qui étoit un peu chaude, ou de les toucher avec une ſerviette préſentée au feu.

Les malades paroiſſoient hors d'affaire le huit ou le neuf; ne ſe plaignoient plus, commençoient à ſe promener dans la chambre, avoient de l'appétit & du ſommeil. Néanmoins leur état n'étoit pas encore déterminément aſſuré.

Pluſieurs ſujets ſe rendirent ponctuellement aux avis qu'on leur donna; ſe tinrent dans un appartement modérément chaud, prirent quelques purgatifs, ne paſſerent point les ordres

dans le boire & le manger : malgré cela, les glandes s'enflerent aux oreilles & à la mâchoire inférieure, d'abord d'un seul côté, & ensuite de l'autre, mais plus au premier côté. Cette enflure n'eut aucune mauvaise suite, & se passa peu à peu spontanément. Les sujets qui ne voulurent pas se contraindre quelques semaines, commencerent à se sentir de la foiblesse du vingt au vingt-deux, & se plaignirent bientôt d'un grand abattement. En même tems le corps s'enfla peu à peu comme dans l'anasarque, ce qui commençoit par le visage. La fievre s'y joignoit : les sujets éprouvoient de l'inquiétude, des anxiétes, un serrement de poitrine, & la respiration devenoit très-courte. Les urines couloient peu, & ressembloient à de la lavure de viande crue. Ce fut pendant ce période qu'il périt à Stockholm plusieurs enfans en 1763, pour n'avoir pas voulu s'abstreindre à ce qu'on leur avoit ordonné, ou pour l'avoir suivi trop tard.

Comme je n'ai vu que très-peu de sujets à qui cette enflure & ces symptômes soient survenus, je vais en parler d'après les observations du Docteur Plencitz.

1°. Une pareille hydropisie succede de tems à autre à une fievre rouge, sur-tout lorsqu'elle est de mauvais caractere, & que l'éruption est considérable.

2°. L'enflure a été plus grande lorsque la desquammation l'avoit été aussi. Cependant quelques sujets sont devenus très-enflés, sans avoir éprouvé de desquammation sensible.

3°. Les enfans ont été plus sujets à cette enflure que les adultes.

4°. Elle a été plus grande en hiver qu'en été, sur-tout pour ceux qui sont sortis trop tôt, au lieu de garder le logis.

5°. Il est péri plus de sujets à ce période, que pendant la fievre qui étoit réunie à l'éruption.

6°. L'enflure n'est pas une suite inévitable de cette fievre, puisqu'on peut en garantir les Sujets avec les précautions convenables. Le Docteur Plencitz avoue cependant que malgré toute la prudence, il n'a pas pu quelquefois l'empêcher.

Tel est le cours ordinaire de la fievre rouge; qui se manifeste toujours comme une maladie épidémique, selon les observations les mieux vues.

Mais elle n'est particuliere à aucune saison de l'année; car elle a regné pendant l'hiver à Upsal en 1741. Ce fut en été & en automne qu'elle parut à Stocholm en 1763, & elle y revint en Février 1764.

Il semble aussi qu'elle ne dépend pas de la différence des températures; car la température étoit fort différente dans les trois saisons mentionnées. Outre cela, cette maladie est manifestement contagieuse, & attaque sur-tout les enfans au-dessous de l'âge de quinze ans, quoique les plus âgés n'en soient pas à l'abri, s'ils ne l'ont pas eue, car je n'ai pas vu de sujets l'avoir deux fois.

Je dois aussi avertir qu'elle attaque diffé-

remment les enfans d'une même maison. L'un est à peine malade, tandis que l'autre en est exposé au plus grand danger ; & le troisieme en périt, malgré tous les soins possibles.

Je crois avoir observé qu'un enfant s'est tiré de cette fievre sans éruption, dans une maison où il y avoit trois malades ; car deux de ces enfans eurent une fievre rouge bien caractérisée, l'un après l'autre. Le troisieme eut le même mal de gorge, même dégoût, des vomissemens, des frissons, des chaleurs : ensuite il sua très-fort pendant un jour, & tout se passa ainsi pour lui.

D'après l'exposé précédent, il est aisé de différencier la fievre rouge, sur-tout si l'on est assuré qu'elle regne dans l'endroit où l'on est, ou dans celui qu'on vient de quitter, & que le sujet malade se trouve dans des circonstances où il peut en être attaqué.

Elle a dès le premier abord ses symptômes comme toutes les fievres éruptives. Si le malade a déja eu la petite-vérole, que l'œil gauche ne coule pas, & que les yeux ne soient pas chauds, il est vraisemblable que les symptômes ne seront pas suivis de la petite-vérole. Si l'on ne remarque aucune toux séche, ni d'éternument fréquent, il est probable qu'on n'a pas de rougeole à craindre.

On voit aussi par-là & par les symptômes de cette fievre, qu'elle est une espece particuliere de fievre éruptive, que l'on doit distinguer de toutes les autres.

1°. Dans la petite-vérole, l'éruption reste élevée au-dessus de la peau, & tourne en

ſuppuration. Dans la fievre rouge au contraire les taches ſont planes & n'ont aucune élévation.

2°. Dans la rougeole, les taches ne ſont pas ſi rouges. On y ſent au tact certaine élévation au viſage, le premier jour de l'éruption. Il découle des yeux une ſéroſité aſſez chaude. L'éternument eſt permanent : l'épiderme tombe preſque en farine, ſans une deſquammation auſſi conſidérable que dans la fievre rouge. Outre cela, la fievre ſe paſſe en huit jours dans cette maladie ; au lieu que dans la rougeole elle eſt ſouvent plus forte le huitieme ou le neuvieme jour : la difficulté de reſpirer augmente, & la toux s'irrite.

3°. Dans la fievre *ortiée*, les taches s'élevent. Il en eſt de même dans

4°. La fievre pourprée. J'ai obſervé qu'après celle-ci les pieds ſeuls s'enfloient & non tout le corps, (cela commence par le viſage,) comme il eſt arrivé quatorze jours environ après que les ſujets étoient quittes de la fievre rouge.

5°. Dans les fievres péticulaires, les taches ne paroiſſent pas ſitôt, & ne deviennent pas confluentes.

6°. Dans l'éréſipele, il n'y a qu'une partie rouge & enflée, comme le viſage, la jambe, le pied : au lieu que tout le corps l'eſt dans la fievre rouge. Lorſque l'éréſipele ſe paſſe, la peau ſe ride, & l'épiderme tombe.

Outre cela, le mal de gorge n'eſt pas auſſi fâcheux dans les autres fievres éruptives que dans la fievre rouge. Les veſſies pâles, par leſquelles la deſquammation commence dans

cette fievre-ci, ne paroissent dans aucune autre fievre éruptive.

La cause matérielle de la fievre rouge est encore aussi inconnue que celle de la petite-vérole & de la rougeole. Nous savons seulement qu'elle se répand par contagion, & qu'on peut s'en garantir avec des précautions. Il est clair que la peau en éprouve de l'inflammation; car il ne faut, pour une inflammation, que de la rougeur, de la chaleur, de la douleur & de l'enflure. Cependant l'inflammation est ici d'une nature particuliere, & ne tourne pas en suppuration, mais sépare l'épiderme de la peau; de sorte que celui-là tombe par desquammation ou par lambeaux. L'inflammation qu'on remarque à la gorge, est de même nature que celle de la surface de la peau; car elle ne suppure pas non plus, mais se termine par desquammation ou par gangrene. Les observations du Docteur Plencitz le prouvent assez, comme on l'a vu ci-devant.

La fievre rouge est quelquefois si bénigne, que les malades n'ont besoin que d'être bien gouvernés, mais aussi les sujets en périssent quelquefois le premier jour.

Les enfans s'en tirent mieux que les adultes.

On regarde comme un bon signe que l'éruption paroisse peu à peu, & non avant le troisieme jour. Néanmoins j'ai vu la maladie bénigne en 1741, quoique l'éruption ait eu lieu le second jour.

On doit regarder comme de très-mauvais signes l'inflammation considérable de la gorge, la grande difficulté d'avaler, beaucoup de

chaleur à la peau, le pouls précipité & bas, la respiration fréquente & pénible, le grand affoiblissement, le grand assoupissement ou l'insomnie continuelle, un grand transport après le mal de tête, l'inquiétude, l'anxiété, l'agitation dans le lit: & *vice versâ.*

Lorsque les taches paroissent tantôt plus, tantôt moins, sont plus rouges dans un moment & moins dans l'autre, il survient aisément un grand transport, qui est suivi de mort subite, ou avant ou après la paralysie d'un côté (l'hémiplégie.) Si au contraire il sort alors de l'oreille du pus mêlé de sang, l'on a lieu d'espérer quelque mieux.

Les crachats, ou même les urines, paroissent mêlés de sang chez quelques sujets, au tems de l'éruption, & ensuite le corps s'enfle. Le Docteur Plencitz assure que cette circonstance n'est ni bon ni mauvais signe.

A l'égard des petits enfans pris de fievre rouge, il faut faire attention aux gencives & aux signes qui présagent une dentition difficile. Nous en avons parlé. Si donc cet inconvénient se joint à la fievre, ils sont dans un plus grand danger.

Si après avoir essuyé une fievre rouge, une forte érup ion, beaucoup de chaleur à la peau, une desquammation considérable, & s'être bien trouvé, au bout de quatorze jours, l'on perd l'appétit, l'on devient pâle, on sent de la foiblesse, & que les urines ne coulent pas bien, il y a lieu de craindre une hydropisie.

Si l'on ne peut y porter remede aussitôt, & qu'au contraire l'urine ne coule pas, qu'en

outre il ſurvienne de la fievre, une grande ſoif, de l'inſomnie, du tranſport & des convulſions, il n'y a plus rien à eſpérer.

La cure de la fievre rouge eſt au premier période, la même que celle de la rougeole. Si la maladie eſt bénigne, il ne faut que de bons ſoins. Voyez les articles *petite-vérole*, premier période, *rougeole*, *fievre intermittente*, pour ce qui concerne *la chambre*, *le lit*, *les linges*, *le boire* & *le* (*a*) *manger*. Le commun du peuple voit ſes enfans ſe tirer aiſément de cette maladie, en leur donnant pour boiſſon *quatre parties d'eau bouillie ſur une de lait*, ce qui ſe prend chaud. Qu'on n'oublie pas ſurtout de retenir les enfans au logis après cette fievre, pendant au moins trois ſemaines, autrement l'on a l'hydropiſie à craindre, quelque bénigne qu'ait été la maladie.

Dans le cas de fievre rouge maligne, on demande s'il faut ſaigner. On doit ſe régler à cet égard par ce que nous avons dit à l'article de la petite-vérole.

La ſaignée eſt preſque inévitable pour les adultes; mais c'eſt une choſe un peu délicate pour les enfans. La violence de la maladie doit décider du parti qu'il y a à prendre. Si la ſaignée ne peut avoir lieu, on poſe des ſangſues ſous les oreilles, & l'on tire par-là autant de ſang qu'il faut pour diminuer la fievre &

(*a*) Si la ſaiſon fournit des fruits bien mûrs, les malades en peuvent prendre peu à la fois, comme les cériſes, les fraiſes, les groſeilles, framboiſes, &c.

l'inflammation. Cette manœuvre est d'autant plus inévirable, si la dentition difficile se joint aux autres circonstances : il n'y a plus alors d'autre moyen de conserver la vie des sujets.

Si l'on sent un mal-aise & qu'on vomisse, on favorise le vomissement avec de l'eau tiéde ou une infusion de camomille, dont on boit après chaque vomissement, jusqu'à ce que l'on ne rende rien que de clair. Voyez ce que j'ai conseillé au premier période de la rougole : ce n'est presque point la peine de donner un vomitif ici : s'il en faut un, on fera ce que j'ai dit au même endroit.

Lorsque le vomissement a cessé, ce qui ne tarde pas, le malade va ordinairement à la selle ; & dans le cas où cela n'arriveroit pas, on purgeroit le malade, sur-tout si l'estomac étoit météorisé. Si les vents causent du tumulte dans le bas-ventre, & que le sujet ait des envies inutiles d'aller à la selle, on se servira de la formule suivante :

♃ Electuaire lénitif d'Edimbourg, *demi-onc.*
Crême de tartre, *une drachme.*
Syrop de rose solutif, *demi-once.*

Mêlez-bien.

Pour en donner plein une cuiller à thé toutes les heures, jusqu'à ce qu'on en voit l'effet.

L'on choisit, si on l'aime mieux, un des laxatifs ordonnés à l'article de la petite-vérole. En cas qu'on ait lieu de présumer que l'éruption va

va se faire, on renonce au laxatif, & l'on donne le lavement suivant:

℞ Petit-lait extrait avec de la bierre *neuf onc.*
Huile d'olive, *deux cuillerées ordinaires.*
Sucre en poudre, *demi-once.*

Ajoutez, pour le premier jour seulement.

Nitre purifié, *demi-drachme.*

Mêlez bien.

Ce lavement doit se réitérer tous les jours de la maladie, même deux fois par jour, si la fievre est violente; & l'on prend pour le donner le moment où elle est moins forte.

Le but qu'on se propose avec tous ces moyens curatifs, est de prévenir les mauvais symptômes durant la maladie, & de rendre l'inflammation de la gorge & de la peau aussi traitable qu'il est possible.

Cependant la gorge demande une attention particuliere. Pour cet effet, on prépare, 1°. le cataplasme suivant:

℞ Graine de lin, *deux onces.*
Feuilles de mauve écrasées, *quatre onces.*

Faites cuire dans du lait, en consistance de bouillie, & appliquez-le chaud autour du cou, dans un linge usé. On en prépare deux, afin d'en avoir un à chauffer, lorsqu'on présume que l'autre est prêt de se refroidir. Dans le cas

de besoin, on met en place un synapisme que l'on ôte dès que la peau est rouge, & paroît inégale.

2°. On fait un gargarisme avec quelques figues hachées & bouillies dans l'eau, que l'on passe. Si le malade ne peut s'en gargariser, on lui dit de le garder au moins long-tems dans la bouche : ou l'on mêle deux livres d'infusion légere de fleur de sureau, avec deux cuillerées de vinaigre surard, & autant de gelée de (*a*) groseille, & l'on injecte cela doucement dans la bouche, portant le bout de la seringue de côté. On réitere souvent cette injection.

3°. On fait aussi avaler de tems en tems un peu de cassis confit.

4°. On trempe ensuite une éponge dans de l'eau & du vinaigre surard, & l'on applique cela sur la poitrine, pour remplir l'athmosphere du malade de ces vapeurs acides & résolutives. Comme le malade a le nez sec & bouché, & respire bouche béante, ce qui desséche la langue & la gorge.

5°. On insinue de tems en tems dans les narrines, un linge trempé dans du lait chaud.

Si cela est inutile pour humecter le nez & soulager la gorge, on pose des sang-sues sous (*b*)

(*a*) Page 333.

(*b*) Pringle loue le gargarisme suivant dans les maux de gorge.

℞ Décoction pectorale de Londres, *quinze onces.*
Miel commun, *une once.*
Esprit de sel ammoniac, *une drachme.*

les oreilles, & même dans un cas urgent, on fait des ſcarifications externes à la gorge, avec une lancette maſquée. Voyez *Heiſter Chirurg. part.* 2. *cap.* 94.

Lorſque le Sujet commence à expectorer des flegmes en crachant ou touſſant, on a enfin opéré le point eſſentiel, & il ne faut plus alors que tenir la gorge bien couverte, & réitérer ſouvent les injections dans la bouche.

On peut faire prendre intérieurement la poudre rafraîchiſſante, que j'ai recommandée au premier période de la petite-vérole. Comme

---

Je n'ai pas éprouvé ce gargariſme, dit l'Auteur. Le tems nous apprendra ſi le *romarin ſauvage* eſt auſſi utile dans les maux de gorge que le prétend un Médecin. On l'applique en cataplaſme ſur la gorge, & on en prend en même tems une infuſion comme du thé. Voici un gargariſme que j'ai épouvé pluſieurs fois avec de grands ſuccès.

℞ Graine de lin, *une pincée.*

Faites infuſer dans *demi-ſeptier d'eau.* Jettez-y

Suc de grande joubarbe, *deux onces.*
Sel de nitre, *une drachme.*

Edulcorez avec un peu de ſyrop de limon.

Je fais en même tems appliquer chaud ſur la gorge un gros navet noir, cuit ſous la cendre, ſans être pelé, & écraſé ſur un linge. On le renouvelle dès qu'il eſt froid. Après deux ſaignées, j'ai ainſi ſauvé, il n'y a pas long-tems, un homme, d'une eſquinancie très-dangereuſe. Je m'en ſuis ſervi dans le cas d'aphtes à la gorge, y faiſant jeter une forte infuſion de quinquina.

les malades ont beaucoup de peine à avaler ; il faut calmer la fievre par une diete très-rafraîchissante, telle que celle dont j'ai déja parlé; on peut employer l'acide du citron ; si l'on n'a pas de vinaigre.

Quant au saignement de nez, voyez ce que j'ai conseillé au premier période de la rougeole

Si l'éclampsie se met de la partie, l'on aura recours à ce que j'ai prescrit en dernier, au premier période de la petite-vérole.

Supposé que le transport survienne le premier jour vers le soir, lorsque la fievre est la plus forte, & se passe lorsqu'elle tombe, il ne faut d'autre adoucissement que ce qui a été prescrit pour calmer la fievre. Mais s'il survient le sixieme, le septieme jour, ou l'un des suivans, alors il est dangereux. On a recours aux sang-sues, à la saignée, aux lavemens, aux synapismes sur les jambes, & même au vésicatoire sur la nuque. Les observations nous prouvent que le transport n'a pas eu lieu, si l'on avoit procuré dès le commencement les évacuations nécessaires.

Le quatrieme jour & les suivans, on donne pour boisson une infusion de fleur de sureau ; car il est inutile de donner plutôt ce qui pourroit pousser la transpitation ou la sueur. Il ne peut rien transpirer aussi long-tems que la peau est enflammée. Je n'ose pas conseiller d'autres sudorifiques trop actifs. Dès que la sueur paroît ; il faut être bien attentif ; autrement il pourroit en résulter de mauvaises suites.

Lorsque la maladie est conduite au point qu'on

ne voit plus de rougeur, & qu'on ne sent plus de fievre, mais qu'au contraire le Sujet se sent de l'appétit, il faut,

1°. Faire garder la chambre pendant trois semaines.

2°. Frotter le corps soir & matin, avec un morceau de flanelle que l'on a exposé à la vapeur des baies de genievre, de mastic, ou de quelque poudre odorifante.

3°. Le sujet sera très-réservé sur le manger.

4°. De deux jours l'un il prendra le matin un des laxatifs mentionnés : en cas que les urines ne viennent pas bien, il boira une infusion de baies de genievre, légerement rôties. Si cela ne remplit pas les vues, on jettera une ou deux fois par jour, dans l'infusion, depuis quinze jusqu'à trente gouttes d'*essence scillitique*, (*essentia scillæ*, Pharm. *Wurtemb.*) ou l'on emploiera d'autres diurétiques.

C'est ainsi qu'on évite l'hydropisie si redoutable à la suite de cette maladie. Si malgré tout cela elle survenoit, il faudroit s'y opposer avec les moyens les plus efficaces.

Les pauvres prendront une infusion de baies de genievres rôties, dans la quelle on jettera tous les matins la poudre suivante :

℞ Nitre très-pur, *grains*, *cinquante*.
Squille séchée doucement, *grains*, *dix*.
Gingembre, *grains*, *cinquante*.

Mêlez bien.

Faites-en dix parties égales, pour prendre

en une dose, les unes après les autres. Cette poudre ne cause point de dégoût. Deux heures après, on donnera une demi-dose, & même la dose entiere, si l'enfant est fort. On continue ainsi tous les jours, jusqu'à ce que l'enflure ait disparu.

Les gens plus aisés prendront plein un cuiller à thé de *vin scillitique*, (*vin. scillit. Pharm. Paris.*) ou de la poudre précédente, dans une pareille cuillerée d'eau de canelle simple. Si cela leur cause quelque mal-aise à l'estomac, ils réitereront la cuillerée d'eau de canelle, dans laquelle ils jetteront un peu de syrop de canelle : & au bout d'une heure, la poudre ne cause plus d'incommodité. Les eaux partent alors ou par la voie ordinaire ou par les selles.

Si l'on donne la poudre avant midi, on pourra prendre l'après-midi trois ou quatre très-petites cuillerées ordinaires de la portion apéritive suivante.

♃ Ecorce d'orange, *deux onces & demie.*
Vin de Moselle, *dix onces.*

Agitez cela, jusqu'à ce que le vin ait pris la saveur de l'écorce, & ajoutez :

Double arcane, *deux onces & demie.*

Agitez encore pour le faire fondre, & ajoutez, en remuant,

Sucre fin, *six onces.*

Filtrez.

Si l'on n'a recours à la Pharmacie que quand la fievre, la soif, &c. se sont jointes à l'enflure, il est ordinairement trop tard. Mais comme on ne doit pas abandonner un malade tant qu'il a un soufle de vie, on essaie encore de lui faire prendre de deux à quatre grains de crême de tartre par jour.

Si l'on est assez heureux pour dissiper l'enflure, on donne ensuite au malade des alimens secs, on lui frotte le corps: on joint à cela le quinquina, le vin chalybé. Ou, si le ventre est resserré, on fait prendre la teinture amere de rhubarbe de la *Pharma. d'Edim.* faite avec du vin. J'ai déja dit comment on devoit administrer ce médicament.

CHAPITRE XVII.

Du Vomissement.

Le vomissement est quelquefois si modéré, qu'il ne faut rien pour le calmer: il est même utile assez souvent. Aussi remarque-t-on que la colique, les maux d'estomac cessent dès qu'on a vomi. Mais il est quelquefois si considérable, si souvent réitéré, qu'on doit le regarder comme une maladie très-dangereuse, & qui exige les secours les plus prompts.

Je ne dirai rien ici de la perte que fait nécessairement le corps lorsque les alimens ne peuvent y rester, ni combien les humeurs

deviennent acrimonieuſes, lorſqu'elles ne ſont pas renouvellées par un nouveau ſuc nutritif. On en peut voir les ſuites par l'abattement où ſe trouvent les enfans lorſque les premiers jours de la petite-vérole ou de la rougeole, ils rendent du ſang par le nez, par l'expectoration à chaque vomiſſement.

Mon but eſt de ne m'arrêter ici qu'au vomiſſement des enfans. Comme la cauſe de cette incommodité peut être très-différente, j'en ferai des eſpeces différentes.

1°. Il vient de ce que l'enfant très-jeune a tiré le ſein plus qu'il n'eſt en état de digérer. Dès-lors il crie, s'agite, eſt privé de ſommeil. S'il parvient à rejetter une partie du lait qu'il a pris, il s'endort, & ſe trouve mieux. On doit rapporter ici le vomiſſement & les maux d'eſtomac, qui ont lieu chez les enfans plus âgés lorſqu'ils ont mangé trop vîte ou trop bu. Dans l'un & l'autre cas le vomiſſement eſt le vrai moyen curatif. S'il n'arrive pas ſpontannément, on trempe le bout d'une plume dans l'huile d'olive, pour en châtouiller la gorge.

2°. Il peut venir de refroidiſſement. Lorſqu'on démaillotte un jeune enfant, & qu'il eſt ſaiſi d'un froid à l'eſtomac, il lui prend un hoquet; ſi la Nourrice lui donne le ſein dans cette circonſtance, il ne manque pas de vomir. On fait ceſſer cela par le moyen d'une ſerviette chaude, appliquée ſur l'eſtomac.

3°. Il vient de la vapenr du charbon. J'ai ſouvent vu vomir les enfans expoſés à la vapeur du charbon. Cela ceſſe dès qu'on ôte le

charbon, & qu'on fait évaporer du vinaigre dans l'appartement. Les enfans périroient même de cette exhalaiſon, pour peu qu'on manquât d'attention.

4°. Il vient de crudités qui s'ammaſſent peu à peu, lorſque les enfans ſont accoutumés à trop manger ou prennent quelque aliment de difficile digeſtion (*a*).

L'eſtomac en eſt incommodé, ou par leur abondance, ou par leur acrimonie. Je renvoie à cet égard à l'article de la toux; car le vomiſſement & la toux ſtomachale ſe reconnoiſſent aux mêmes ſignes & ſe guériſſent de même. On y verra auſſi les ſignes par leſquels on reconnoit ſi l'eſtomac eſt chargé de crudités. Mais il eſt bon de ſavoir de quelle nature elles ſont.

Les enfans à la mamelle n'ont ordinairement que des crudités acides, parce qu'ils ne vivent que de lait. Il ſe trouve auſſi des crudités acides chez les enfans plus grands, lorſqu'ils prennent ſur-tout beaucoup de laitage, de la bierre nouvelle; du vin de tems en tems, des fruits non mûrs ou trop mûrs, des groſeilles, des ceriſes, du vinaigre ou du jus de citron dans leurs alimens. On reconnoît ce vice à l'haleine acide, à l'odeur aigre des crachats, des ſelles, à la couleur pâle du viſage; & dans

(*a*) Ces crudités fatiguent plus l'eſtomac des enfans que des adultes, à cauſe de l'extrême ſenſibilité de leurs fibres: c'eſt auſſi la raiſon pourquoi les enfans en ſont ſi expoſés aux convulſions.

les enfans très-jeunes, à leurs excrémens verdâtres & mêlés de lait caillé.

On fait cesser ces crudités chez les enfans à la mamelle, par le moyen de ma poudre pour les enfans. La voici.

℞ Magnésie blanche, *demi-once.*
Cumin, *trois drachmes.*
Racine de flambe, *deux drachmes.*
Safran, *trente grains.*

Pulvérisez & mêlez bien.

Pour en prendre cinq ou six fois par jour deux petites pincées dans de l'eau de fenouil, jusqu'à cessation des crudités, & que l'enfant soit tranquille. Les enfans plus âgés s'en trouveront bien aussi; mais ils doivent prendre immédiatement après de la teinture de rhubarbe, préparée sans sucre, mais il n'y a rien de meilleur pour dompter les crudités acides, tant dans les enfans que dans les adultes, que l'alkali du tartre, à la dose d'une drachme, dans une livre d'eau de fontaine. On en fait prendre plein une cuiller à café deux ou trois fois par jour, dans une eau légérement antimoniée. Les Sujets plus âgés en prendront plein une cuiller à bouche autant de fois, dans un verre d'eau fraîche.

L'acrimonie que les alimens contractent dans l'estomac, peut être d'un caractere putride: ce qu'on a lieu de présumer, si l'enfant a mangé trop de viande. L'odeur d'œuf pourri qui

revient à la bouche en eſt le ſigne. On dompte cette acrimonie avec la crême de tartre & les trochiſques de citron,

℞ Crême de tartre, *ſix grains.*
Trochiſques de citron, *vingt grains.*

Broyez bien enſemble.

Pour en prendre de deux à quatre fois par jour, dans un peu d'eau, juſqu'à ce que la mauvaiſe haleine ait ceſſé.

Ces crudités ſont quelquefois d'un caractere rance; cela arrive lorſque les Sujets prennent trop de lard, de jaunes d'œufs, de pâtiſſeries, de beurre ou de viandes graſſes. On guérit cela avec un peu de ſucre pris de tems en tems, ou avec la poudre précédente. La teinture de rhubarbe eſt enſuite néceſſaire, parce qu'autrement il ſurviendroit une mauvaiſe diarrhée bilieuſe.

Ces crudités ne ſont auſſi ſouvent qu'un flegme viſqueux, qui s'accumule dans l'eſtomac lorſque les enfans ſont gorgés de bouillie, à l'eau ou au lait, de pain mal fermenté; ce qui météoriſe l'eſtomac & le rend dur au tact. Pour lors, il ne faut qu'un vomitif, & enſuite une infuſion de rhubarbe.

Si l'on s'apperçoit que l'enfant rend ſes alimens non digérés ou peu changés, c'eſt une marque qu'il mâche peu, ou que les alimens ſont de trop dure digeſtion, ou que l'eſtomac eſt trop foible : dans ce cas, on donne un

élixir ſtomachal après le vomitif. Voici (*a*) le mien :

℞ Ecorce d'orange, la partie jaune ſeule, *demi-once.*
Rhubarbe choiſie, *demi-drachme.*
Terre foliée de tartre, *une once.*
Vin blanc de France, *ſept onces.*

Faites infuſer à une douce chaleur, pendant quatre jours, paſſez & jettez-y

Extrait de gentiane rouge, *demi-once.*
Huile eſſentielle de fleurs de camomille *dix-gouttes.*
— de millefeuille, *même doſe.*

Mêlez bien.

Pour en prendre quinze à vingt gouttes par jour, dans une eau foible de canelle.

La cinquieme eſpece de crudité vient peu à peu des vaiſſeaux de cuivre mal (*b*) étamés, où l'on a laiſſé refroidir ce qu'on y avoit fait cuire, ou dans leſquels a reſté trop long-tems le lait ou le petit lait qu'on deſtine aux enfans pour la nuit. J'en vis un il y a peu de tems qui

(*a*) J'ai inſéré cette recette dans le texte, quoique l'Auteur ne la donne pas. M. Murray dit qu'on la lui a communiquée, & c'eſt ſur ſa bonne foi que je la produit.

(*b*) Voyez Haller, *Phiſiol.* pag. 216.

me parut mort au premier aſpect. Après être parvenu à lui inſinuer le doigt dans la bouche, je le lui portai juſqu'à la gorge. L'irritation ſuſcita un vomiſſement. Après cela je lui fis avaler de bon lait & de l'huile d'olive, & je le ſauvai contre tout eſpoir.

On doit rapporter ici le vomiſſement que j'ai vu ſurvenir, pour avoir mangé du rôti qui étoit reſté quelques heures ſur un plat d'argent. Qu'on tienne, par exemple, ſur le feu dans un plat d'argent, une aîle de poulet; on appercevra autour de l'aîle, ſur le plat, un trait légérement verdâtre, qui ne vient que de l'alliage du cuivre, que le ſel a développé en pénétrant le plat; ainſi, c'eſt un pur verdet. Il ſurvient quelquefois un vomiſſement après avoir mangé des œufs au miroir, lorſqu'ils ont paſſé la nuit ſur un plat d'étain. La couleur noir que prend le plat, eſt une preuve que le blanc d'œuf attaque le vaſe. C'eſt un bonheur pour l'enfant qu'on le faſſe vomir promptement, ou qu'il vomiſſe de lui-même : autrement on trempe une plume dans l'huile, comme je l'ai dit, & on la lui porte à l'entrée du goſier. On n'a pas le tems d'aller chercher des drogues chez l'Apothicaire, il faut prendre ce qui ſe trouve ſous la main, de l'eau tiede avec du beurre fondu, du bouillon gras, du lait & de l'huile d'olive, & faire avaler de l'une ou l'autre choſe, autant qu'il eſt poſſible. Le poiſon émouſſé perd ſon activité. Tout ce qui peut calmer le vomiſſement eſt dangereux ici.

La ſixieme eſpece eſt celle qui a lieu dans la petite-vérole ou la rougeole. Nous en avons

parlé. Le vomiſſement fut un des plus dangereux ſymptômes de la rougeole qui parut à Sthockolm en 1740. Je me rappelle ici un enfant dont le vomiſſement fut ſi violent, que le ſang lui ſortoit de la gorge, comme preſſé avec effort. Il fut ſoulagé auſſitôt qu'on lui eut appliqué ſur l'eſtomac, dans une ſerviette chaude, deux couches de gruau d'avoine, entre leſquelles on en avoit fait une de menthe crépue écraſée.

La ſeptieme eſpece vient d'une galle imprudemment répercutée. On le fait ceſſer en rappelant la galle. Voyez les articles *éclampſie*, *toux*.

La huitieme vient des vers dont ces Sujets ſont ſouvent très-moleſtés. J'ai deſtiné un article particulier pour *les vers*. On le conſultera.

La neuvieme vient de la coqueluche, de la toux ſtomachale, de la toux qui réſulte du chatouillement ou d'un ſentiment d'éroſion au cardia. Dans les deux premiers cas, le vomiſſement eſt utile. Voyez l'article *toux* & *coqueluche*.

Je paſſe à la dixieme & la plus dangereuſe eſpece. C'eſt le vomiſſement douloureux, qui prend les enfans attaqués d'une hernie, avec étranglement, ou dont les inteſtins ſont obſtrués de quelque maniere que ce ſoit, ou ramaſſés par peloton en un endroit par une cauſe irritante ; de ſorte que les matieres fécales n'ont plus d'iſſue. Il arrive de là que le mouvement vermiculaire & ondoyant des inteſtins ne pouvant plus ſe faire par le bas, mais ſe portant vers le haut, tout ce qui y eſt contenu

eſt repouſſé dans l'eſtomac, & de là dans la bouche. Il n'eſt donc pas poſſible de porter aucun médicament dans l'intérieur du corps, bien loin d'y faire reſter rien.

Cet état eſt accompagné de la plus vive douleur, la fievre & l'inflammation ſont bientôt de la partie, & la gangrene ne tarde pas à donner la mort. Il faut ici le plus prompt ſecours: car ſi l'on attend juſqu'à la gangrene, il n'y a plus de reſſource.

Si la deſcente eſt la cauſe du vomiſſement, il faut la guérir le plutôt poſſible. De quelque eſpece qu'elle ſoit, on ne doit ſonger qu'à faire rentrer la partie, l'*inteſtin*, l'*épiploon*, &c. (*a*) Les livres de Chirurgie & de Médecine donnent toutes les inſtructions néceſſaires à cet égard. On aſſure enſuite l'état de l'enfant par un bandage.

Si l'on eſt aſſuré que le vomiſſement ne vient pas d'une deſcente, & qu'au contraire l'enfant ſe plaigne d'une vive douleur dans le bas-ventre, ſi les vents y rugiſſent, ſi les excrémens ne peuvent ſe précipiter par le bas, malgré les lavemens réitérés, & que le vomiſſement continue, c'eſt une marque qu'il y a quelque obſtruction aux inteſtins, ou qu'ils ſont tortillés par l'effet d'une cauſe irritante. On a tout lieu de craindre le redoutable *Miſerere.* Dans ce cas-là,

---

(*a*) Je ſupprime ici quelques détails inutiles de l'Auteur. Nous les avons dans tous les Ouvrages de Chirurgie.

1°. Il faut faigner auffitôt, pour le peu qu'on fente de fievre.

2°. On continue les lavemens tels que ceux dont nous avons parlé, ou d'huile d'olive feule.

3°. On adminiftre le huitieme, ou le quart d'un grain d'extrait thébaïque (d'opium), pour fufpendre au moins pendant quelques heures les fecouffes du vomiffement, & avoir le tems.

4°. De préparer une infufion de fenné proportionnée au befoin, y mêlant un peu de jus de citron. On en donne peu chaque fois, mais fouvent : enfuite on fait tenir au malade un peu d'écorce de citron confit dans la bouche, ou autre chofe femblable, qui foit de fon goût.

5°. Après quoi l'on met l'enfant dans un demi-bain tiede, on le couvre bien, & on l'engage à y refter le plus qu'il peut, & à boire de l'infufion fufdite. Si le vomiffement vouloit reparoître, on donneroit un autre grain d'extrait d'opium. Si l'enfant ne veut pas refter plus long-tems au bain, on le met au lit, & on lui applique fur le ventre des feuilles de mauves, cuites dans du lait. On revient encore au bain, dès qu'on le peut, & l'on continue cette alternative de traitement au lit & au bain, jufqu'à ce que le malade fe fente mieux.

Ceci me rappelle l'inquiétude que nous eûmes, le Profeffeur Schulzenheim & moi, il y a quelques années, en traitant un fils unique, enfant de condition, pris de cette terrible maladie; car nous n'ofions dire notre penfée pour ne pas alarmer la tendreffe extrême du pere &

de

de la mere. Ce fut par ce traitement qu'il en réchappa. Mais il prit jusqu'à une once & demie d'infusion de senné, avant de rendre une selle.

Je fais mention de ce cas-ci, parce qu'on pourroit être étonné que nous ayons administré en même tems un narcotique & des purgatifs. Mais sans l'opium, l'enfant n'eût rien retenu de l'infusion ; & les crampes, les tiraillemens n'eussent point cessé. D'ailleurs, sans la cessation de ces crampes, sans le bain, les fomentations, l'infusion fût restée sans effet. Le point essentiel d'une cure, est de combiner les moyens curatifs, de maniere qu'ils tendent tous au même but. Or, ce but est de détruire la cause morbifique, & en même tems d'empêcher d'agir ce qui peut empêcher de l'anéantir : le succès a justifié notre conduite, & prouve la solidité de ma réflexion (*a*).

La onzieme espece vient des mouvemens de l'ame, sur-tout de la crainte ou d'un saisissement.

La crainte affoiblit le cœur, qui dès-lors ne lance plus le sang avec la vigueur requise à la surface du corps : les muscles perdent leur ton, & tout se relâche. De-là la pâleur, l'abattement, la diminution de la transpiration. Les pores inhalans attirent l'humidité & le virus contagieux ; l'on tremble, on a envie de vomir, & le dévoiement survient.

Le saisissement trouble tout le genre nerveux,

(*a*) MM. Bruckner & de Haen approuvent un vésicatoire sur l'endroit où le malade souffre le plus.

& quelquefois il eſt ſuivi de crampe, de convulſions, d'épilepſie. Le ſang eſt refoulé ſur le centre, d'où il réſulte une palpitation de cœur & des anxiétés précordiales. On pâlit, les évacuations ceſſent ou s'augmentent. On voit donc combien il eſt dangereux de maintenir les enfans dans une crainte continuelle.

Les parens & les maîtres doivent par conſéquent ſe comporter de maniere que les enfans les regardent comme leurs meilleurs amis, & que l'envie ſeule de leur plaire les éloigne de toutes les fautes qui ne ſont pas des erreurs de leur âge, & dont ils peuvent même ſe corriger avec le tems. Les peurs qu'on leur fait imprudemment, ne ſont pas moins dangereuſes. Il faut peu à peu les accoutumer à voir & toucher tous les animaux domeſtiques; car les obſervations nous prouvent les (*a*) inconvéniens auxquels les enfans, & même les adultes, ont été expoſés, pour n'avoir pas été familiariſés avec ces objets.

Si le vomiſſement réſulte de la crainte, il faut raſſurer l'enfant en l'égayant; enſuite on lui donne un peu de vin avec de l'eſprit (*b*) de corne de cerf, (*liquor corn. cerv. ſuccinat.*) ou quelques gouttes de baume de vie, ou d'eſprit de lavande compoſé, ſur un morceau de ſucre, ou dans un peu d'eau de canelle, ou de menthe crépue, ou du vin.

(*a*) Voyez Boerhaave, *Conſil. II.* 29. Ab-Heer, *Obſerv.* 24. Andrée, ſur l'épilepſie, pag. 55. *éd. ang.* Schenck, *Obſerv.* p. m. 100. Zimmermann, de l'*Expérience*, &c.

(*b*) Dans un peu de ſyrop d'orgeat.

S'il vient d'un ſaiſiſſement, on uſe de calmans, non ſeulement par rapport au vomiſſement même, mais encore pour en prévenir les mauvaiſes ſuites. Le meilleur parti eſt d'étendre de la thériaque ſur un cuir, & de l'appliquer au creux de l'eſtomac avec une ſerviette chaude.

On fait prendre intérieurement, ſelon l'âge, un ſeizieme, un huitieme, ou le quart d'un grain d'extrait d'opium, avec un peu d'eau de rhue diſtillée. Si l'enfant eſt ſi foible qu'il ne puiſſe rien prendre, on bande le ventre avec une ſerviette trempée dans du vin chaud, juſqu'à ce qu'il ſe trouve mieux ; & alors on lui fait avaler quelques gouttes d'eſprit de corne de cerf, dans de l'orgeat. Le ſoir, on lui donne un peu d'extrait d'opium, broyé avec un peu de ſucre.

On n'oublie pas de faire reſter à côté de l'enfant ceux qu'il aime le mieux de la maiſon pour l'égayer, & lui faire comprendre qu'il n'y a pas de riſque pour lui.

Si l'enfant n'a pas encore aſſez de raiſon pour ſentir ce qu'on lui dit, on l'amuſe, on joue pour le faire jouer, & fixer par-là ſon attention ſur quelque objet agréable. Par-là il oublie bientôt ce qui s'eſt paſſé ; & l'on tâche de lui dérober tout ce qui pourroit le lui rappeler.

Le cocher d'un homme de qualité prit avec lui un enfant d'un an & demi, pour l'amuſer de la vue d'un poulain qui ſuivoit ſa mere. La jument inquiete par rapport à ſon poulain, à côté duquel cet homme marchoit,

lança un coup de pied qui renversa cet homme avec l'enfant. La mere qui se rendit là au moment même, prit sont enfant, qui étoit décidément comme mort. On ne lui sentoit plus de pouls; il avoit les yeux & la bouche fermés, étoit entiérement froid. On le mit au lit, en l'enveloppant dans un linge imbibé de vin de Rhin chaud. Quelque tems après, l'enfant commença à revenir, & à crier très-fort. On lui donna de l'esprit de corne de cerf succiné, dans du vin de Rhin; il dormit six heures, & eut une grande sueur. Quelques jours après il se trouvoit mieux. Mais bientôt il fut pris d'une diarrhée très-longue, qui ne cessa que lorsque je lui eus fait prendre de l'eau de canelle, dans du vin chalybé. (*Vin. chalib. Lond.*) Quelque jeune que fût cet enfant, il avoit eu une si grande frayeur, qu'il ne pouvoit plus voir la porte de l'Hôtel sans être épouvanté. C'étoit-là où cet événement étoit arrivé.

CHAPITRE XVIII.

De la Toux.

TOUT ce qui irrite les nerfs de la trachée peut occasionner une toux: que la cause agisse immédiatement ou non dans le premier cas, cette cause a son siege ou dans la trachée, ou dans la poitrine même, ou dans une autre

partie dans les nerfs correfpondent à ceux de la trachée. Voilà pourquoi un médicament utile dans une efpece de toux, peut (*a*) être inutile dans une autre, ou même préjudiciable.

Je ferai d'abord mention de la toux la plus fréquente chez les enfans, & dont la caufe réfide dans l'eftomac : ce qui la fait appeler toux ftomachale.

Les enfans ne gardent point de mefure dans le manger ; ils en prennent autant qu'on leur en donne, & fouvent on leur en donne fans qu'ils le demandent. De forte qu'on en voit malheureufement manger du (*b*) matin au foir. Le mal eft encore plus confidérable, fi on leur farcit l'eftomac de laitage, ou de chofes faciles à s'aigrir.

Il n'eft donc pas étonnant que les mauvaifes digeftions continuées laiffent différentes fortes de crudités dans le ventricule qui fe durcit, fe météorife. Bientôt on fent un fort battement aux arteres temporales ; l'enfant eft pris de maux de tête, ne refpire qu'avec peine, prend du dégoût pour les alimens, & même vomit

(*a*) Voyez Haller, *Elém. Phyfiol.* vol. 3. pag. 300.

(*b*) Dès que vous voyez un enfant demander à manger très-fouvent, & pleurer fi vous lui en refufez, purgez-le avec un peu de fyrop de chicorée, ou donnez-lui quelques abforbans ; car il eft sûr que ce font les acides qui fatiguent fon eftomac. Plus vous lui donnerez d'alimens, moins vous le nourrirez. J'ai toujours goûté la maxime des Spartiates, qui nourriffoient peu les enfans, afin d'en faire des hommes robuftes.

ſouvent. Si ces crudités reſtent long-tems dans le ventricule, elles y deviennent acrimonieuſes, les nerfs de ce viſcere en ſont irrités, & l'ébranlement ſe porte à ceux de la poitrine, ce qui cauſe cette eſpece de toux. La poitrine eſt alors excitée à la toux, comme l'eſtomac au vomiſſement dans une colique néphrétique. Cette toux ſe reconnoît aiſément à l'haleine mauvaiſe, à la ſaleté de la langue, à l'élévation de l'eſtomac & au dégoût des alimens; & ſur-tout ſi l'on s'apperçoit encore que la toux ait lieu après les repas, ſi le Sujet ſent un chatouillement à l'orifice de l'eſtomac, avant qu'elle commence, & ſi elle ſe termine par un vomiſſement ſuivi d'un calme aſſez long. On peut auſſi dire à l'enfant de retenir ſon haleine; ſi pour lors il touſſe, la cauſe irritante a ſon ſiege dans la poitrine, & non dans le ventricule. Cette toux ſe diſtingue de la coqueluche, en ce que celle-ci a une exacerbation tous les deux jours, & laiſſe à peine le tems de reſpirer, qu'au moment où l'accès ceſſe par une pâmoiſon ou par un vomiſſement. D'ailleurs, la coqueluche eſt une maladie réellement épidémique, ce qui n'a pas lieu avec la toux ſtomachale.

On voit par cet expoſé que les béchiques, les pectoraux, ſont plutôt nuiſibles qu'avantageux dans la toux ſtomachale; car tout ce qui affoiblit le ton du ventricule, augmente les crudités, & par conſéquent cette toux. Un doux vomitif, au contraire, la fait ceſſer promptement. J'ai dit à l'article de la rougeole comment on pouvoit faire vomir les enfans ſans

danger. Si quelques heures après la prise du vomitif on ne voyoit pas encore de selles on donneroit au sujet un lavement fait de lait, d'un peu d'huile & de sucre. On peut employer ces deux moyens curatifs alternativement pendant quelques jours, & se promettre avec raison de faire cesser la toux. Mais il ne faut, après cela donner que très-peu d'alimens, fortifier l'estomac avec quelques légers cordiaux ou un élixir (*a*) approprié.

Les enfans sont encore sujets à une autre toux, que j'appelle *catarrhale*. Elle vient d'un froid dont ils sont saisis de maniere quelconque, étant ou trop peu couverts dans l'hiver, ou exposés imprudemment à un air frais sortant d'un endroit chaud, ou allaités par une nourrice qui, ayant froid elle-même, leur présente le sein. Le rhume les prend aussi, lorsqu'après la grande chaleur d'un jour d'été, on les expose à la fraîcheur du soir.

La trachée & les poumons ont une infinité de pores, par lesquels il s'exhale une vapeur acqueuse continuelle. Ce qu'on voit aisément en respirant sur une glace, où cette vapeur se condense & coule même. Cette évaporation est si grande, qu'il s'exhale ving-deux onces de cette vapeur par cette voie, tandis qu'il n'en sort que onze onces par la circonférence du corps. Il est donc sensible que c'est une extrême

---

(*a*) On fait beaucoup d'usage de différens élixirs dans le Nord. Quoique ces médicamens en général y conviennent mieux que dans nos climats, on les néglige trop ici.

imprudence que de s'exposer à l'air froid ; lorsqu'on a quelque mal de poitrine, dans la persuasion que les habits chauds suffisent pour se garantir de l'impression de l'air. Outre ces pores exhalans, il se trouve le long de la trachée un grand nombre de glandes, dont les orifices lâchent une humeur un peu muqueuse sur les parois de ce canal, pour le lubréfier, l'amollir, & en garantir le tissu nerveux de l'irritation qui causeroit la poussiere & autre chose semblable. Si donc les orifices (*a*) des pores & des glandes sont resserrés par l'impression du froid, la trachée perd aussitôt sa souplesse, s'irrite à la moindre impression de l'air ; l'humeur qui devoit s'y répandre s'aigrit dans les glandes, ne coule que très-séreuse, & il arrive là les mêmes symptômes que dans l'enchifrenement. Il est donc aisé de discerner cette toux de toute autre. La gorge y est toujours entreprise, & le mal s'irrite, sur-tout le soir. Ce que l'on rend en toussant est d'abord

(*a*) Je ne sais si l'Auteur copie ici Hippocrate. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet habile Observateur Grec nous donne mot à mot la même ætiologie. Qu'on nous dise encore que les Anciens n'avoient pas de connoissances anatomiques bien exactes. Voici la texte : il mérite d'être lu.

Ἐς δὲ τὸν πνεύμονα ῥέει θαμινὰ κατ' ὀλίγον — ξηραινόμενον γὰρ τὸ ἐπιῤῥέον ἐν τῷ βρόγχῳ πέπηγος, ὥστε οὐκ ἐκκλυζόμενον ἀλλὰ κατ' ὀλίγον ἐπιῤῥέον καὶ ἐπιχεόμενον βῆχα ποιεῖ, ἔν τε τῇσιν ἀρτηρίῃσιν ἐνεχόμενον τὸ ῥέον, ὥστε στενὰς διατρήσιας ἐχούσας τὰς ἀορτὰς στενοχωρίην τῷ πνεύματι παρέχει. Hipp. *de locis in Hom.* Je suis la leçon du manuscrit de Foës, non son texte, qui est moins exact.

délayé. Tant que cela dure, la toux ne cesse pas, quelque considérable que soit l'expectoration. Dès que les crachats deviennent jaunes & épais, la maladie cesse bientôt.

Cette toux n'est cependant pas très-dangereuse en elle-même : mais si on la néglige, & qu'elle traine en longueur, la matiere devient encore plus acrimonieuse, la gorge s'enflamme, les poumons s'entreprennent, & la pulmonie (*a*) peut en être la conséquence.

Si la toux est violente, il en résultera peut-être un crachement de sang, outre les autres mauvais symptômes. Il faut le prevenir par la saignée, dès qu'on le craint ; mais on ne voit cela que rarement chez les enfans. Leurs fibres souples prêtent long-tems avant de se déchirer.

Si la toux n'est que commençante, on la fait souvent cesser en tenant l'enfant au logis dans une chambre modérement chaude, ou dans le lit, qu'on a soin d'impregner de fumée de sucre brûlé dans une bassinoire ; & la Nourrice prend une infusion de fenouil ou d'anis. Si l'enfant est déjà sevré, on lui fait boire de cette même infusion, ou un peu de petit-lait chaud, extrait avec de la bierre, jusqu'à ce qu'il ait une bonne transpiration.

Si, au contraire, la toux a duré quelques jours, cela n'est plus suffisant ; mais on suivra ce traitement-ci :

1°. Chaque jour ou tous les deux jours au

(*a*) Voyez Pringle, *Maladies des armées*, pag. 165. de l'édit. angl.

matin, on lui donnera un doux laxatif proportionné à ses forces. Ce sera, par exemple, deux ou trois drachmes de manne dissoute dans le même petit-lait, à la dose d'un petit verre; ou bien trois ou quatre drachmes d'électuaire lénitif d'Edimbourg, dans le même excipient. Si cela n'opere pas sensiblement, on réitérera en augmentant la dose du purgatif.

2°. Dans l'après-midi, on lui fera prendre un lait d'amande très-léger, un peu de ce petit-lait, une légere décoction de gruau, du thé au lait, ou autre chose analogue.

3°. Chaque jour au soir on lui donnera un calmant, jusqu'à ce que la matiere paroisse cuite & assez épaisse; & par là il reposera tranquillement. Ce sera, si l'on veut,

℞ Extrait d'opium, *un grain.*
Ipécacuanha, *deux grains.*
Sucre fin, *dix-huit grains.*

Triturez ensemble.

On partage cela en quatre doses, qu'on fait prendre par intervalle le même soir. On double la dose des especes, si l'enfant n'a pas reposé la nuit. Mais il n'en faut plus dès qu'il a passé la nuit sans tousser.

La toux disparoît heureusement. Si outre cette pratique on a soin de tenir le Sujet dans la chambre & même au lit, en lui frottant les pieds avec du suif de bouc, que l'on tient fondu dans un vaisseau, joignant à cela une boisson copieuse, des alimens légers & fluides;

& s'abstenant de tout acide & de toute chose salée.

L'enrouement provient de la même cause ; savoir, du desséchement de la partie supérieure de la trachée. Ce qui a lieu par le resserrement des orifices qui lâchent l'humeur lubréfiante des glandes de ce canal ; ou par l'obstruction de ces mêmes ouvertures, comme il arrive dans la petite-vérole, la rougeole, les aphtes : ou par l'épaississement trop grand de ce mucus, ce qui a lieu après l'usage des breuvages spiritueux, acides, ou quelques maladies. Aussi voyons-nous souvent enroués presque tous ceux qui aiment les liqueurs fortes, ou boivent beaucoup de vin, &c. L'enrouement peut aussi venir de ce que la toux continuelle épuise l'humeur musqueuse de la trachée, avant qu'elle ait été réparée. C'est pour cela que tous les pulmoniques sont ordinairement enroués.

On peut rapporter ici la toux *titillatoire* ou *gutturale*, qui a son siege au haut de la trachée. On y sent alors un châtouillement qui suscite une toux ou le vomissement. Cette toux se calme & se dissipe avec le julep suivant :

℞ Miel purifié, *une cuillerée à bouche.*
Gingembre passé au tamis, *une petite cuillerée à café.*
Délayez cela ensemble dans *deux ou trois cuillerées d'eau.*

Pour en prendre peu à peu.

J'ai eu, dans le même cas, recours à *quelques*

grains d'extrait de jusquiame, & l'effet en a été plus prompt.

Les enfans sont encore sujets à une toux qui vient de *galle répercutée.* Elle est d'autant plus dangereuse, que l'humeur psorique produit sur les poumons le même effet que sur la peau, & peut causer la phthisie, ou même la mort, si le Sujet n'est pas secouru à tems. Le plus court moyen est de rappeller la galle à la circonférence. Pour cet effet, on purge bien l'enfant, on le tient au lit, en lui faisant prendre un peu de fleur de souffre dans du lait: peu de tems après il boira de l'infusion de fleurs d'ulmaire avec du lait, ou seule, jusqu'à ce qu'il sue bien; & l'on soutiendra cette sueur pendant quelques heures, avec la même infusion.

On continue ainsi cette manœuvre pendant plusieurs jours. Si la galle reparoît, on a tout gagné. Dans le cas contraire, on applique sans tarder un synapisme, ou même un vésicatoire, à l'endroit où il y avoit auparavant le plus de galle. Dès que le Sujet en sent l'activité, on lui donne par petites cuillerées *du julep* musqué de la *Pharm. de Lond.* jusqu'à ce qu'il sue; ou des pillules faites de *trois grains de musc*, *d'un grain de camphre*, mêlés avec un peu de syrop de baie de Norland; & par-là dessus il boira beaucoup d'infusion d'ulmaire. Il est possible que la galle ne paroisse pas encore. Pour lors, on donnera deux ou trois fois par jour *cinq grains d'éthiops antimonial*, lié avec un peu de syrop apéritif, dans une oublie, & la même infusion à boire par-dessus. Si la toux est trop impor-

tune, on la calme avec ce que j'ai conseillé, n°. 3. à la *toux catarrhale.* Il y a d'autant moins de danger, que la matiere n'est pas de nature à devoir être expectorée; mais doit être poussée (*a*) à la peau.

Il n'est pas si difficile de faire prendre une pillule à un enfant. On jette dans l'oublie, où est déjà le médicament, un peu de sucre en sa présence. On l'humecte & on la roule encore dans un peu de sucre; on lui en donne même un petit morceau seul auparavant, & il avale la pillule volontiers.

Quand aux autres especes de toux, qui proviennent de maladies, il en est parlé aux articles particuliers.

(*a*) M. Zimmermann parle d'une toux aussi singuliere que violente. L'enfant avoit d'abord eu au cou des tumeurs renitentes qui avoient disparu, & l'humeur s'étoit jetée à la poitrine. Il n'employa que les mêmes médicamens pour la guérir. Voyez les Mémoires de Zurich.



CHAPITRE XIX.

De la Coqueluche.

LA coqueluche eſt une maladie inconnue de nos ancêtres, & il eſt probable qu'elle a paſſé de l'Afrique ou des Indes Orientales en Europe. Je ne puis déterminer le tems où elle s'eſt manifeſtée la premiere fois en Suede. C'eſt en 1414 qu'on l'a vue paroître en France.

Cela prouve que cette maladie ne vient pas d'un vice naturel ni d'une humeur acrimonieuſe qui découle de la tête, ni de viſcoſités de la poitrine, ni d'une abondance de flegmes dans l'eſtomac; autrement nos ancêtres l'auroient eue comme nous. La quantité de flegmes que rejettent les enfans n'eſt donc pas, ſelon moi, la cauſe de la maladie; mais plutôt l'effet que produit la cauſe ſur les glandes muſqueuſes. L'irritation qu'elles éprouvent alors, les force à excerner plus de mucus que d'ordinaire, comme nous le voyons arriver aux glandes de la veſſie, à la ſuite de l'irritation cauſée par la préſence d'une pierre. C'eſt donc une abſurdité de regarder l'excrétion abondante des flegmes comme la cauſe des douleurs dans l'un & l'autre cas, puiſqu'elle n'en eſt que la conſéquence néceſſaire.

D'ailleurs, il eſt conſtant que la coqueluche eſt d'un caractere épidémique; ce qui jette un

grand jour sur cet article : car je n'ai jamais vu un enfant pris deux fois de cette maladie, pendant trente-deux ans que j'ai pratiqué la Médecine. Elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue. Ainsi il en est de la coqueluche comme de la petite-vérole ; elle se communique par contagion ; & moi-même, sans le vouloir, je l'ai transporté d'une maison dans une autre. Un enfant qui en étoit pris, la communiqua à deux autres dans une maison où il avoit été envoyé.

On peut donc être assuré de ne (*a*) jamais l'avoir une seconde fois. Hillary a fait la même observation. Ni moi, dit-il, ni d'autres Médecins à qui je l'ai demandé, nous n'avons vu de récidive de la maladie chez le même Sujet, & les vieillards qui en étoient pris, nous ont assuré qu'ils ne l'avoient jamais eue auparavant. Bisset assure que ceux qui en furent pris dans le Cléveland, jeunes ou vieux, ne l'avoient pas encore eue non plus. Voyez *Essais Médic. & Observat.* p. 174. *édit. angl.* & les réflexions qu'il fait sur la nature de la maladie. Voyez aussi Kirkpatrik, *Analyse*, pag. 64. seconde édition, *ib.* pag. 178.

Il est cependant des exemples qui sembleroient prouver le contraire de ces assertions, & je ne dois pas les omettre ; mais ces récidives n'ont été que le renouvellement de la maladie sous la vraie forme, qu'elle avoit

(*a*) Malgré les autorités alléguées par l'Auteur, je suis convaincu qu'il se trompe.

quittée pour continuer sous une autre. Le Docteur Morris, *Observ. Médic. & Recherch.* vol. 3. p. 281 *édit. angl.* a remarqué que les enfans qui en étoient pris en automne, en avoient une récidive au printems. Mais l'état de ces enfans prouve que la maladie n'étoit point passée entiérement, & que ce n'est que le même foyer qui s'est rallumé au printems. Les fievres intermittentes sur-tout semblent faire cesser la maladie : ce qui n'est assurément pas. La coqueluche régnoit en Suede en 1769, & jamais je n'en avois vu d'aussi violente. Un enfant de quatre ans, entre autres, en fut pris. Après lui avoir duré quelque tems, il fut pris inopinément d'une fievre quotidienne, avec frisson, chaleur, sueurs, & cette scène se réitéra ainsi plusieurs jours vers le soir. La coqueluche disparut pendant ces jours-là. Ensuite la fievre se passa d'elle-même, & la coqueluche reparut avec la même violence. L'enfant eut de fréquens saignemens de nez ; enfin, il s'ouvrit entiérement, ou se rompit un vaisseau de chaque côté du nez, & l'hémorragie fut considérable. On n'avoit pas ouvert la veine au commencement. La coqueluche dura quelques semaines ; & alors il parut une éruption de mauvais caractere autour des aines. Malgré la quantité de matieres très-acrimonieuses qui en sortoit, la toux ne cessa pas immédiatement. L'éruption se soutint encore quelque tems, & la scene se termina par une tumeur au périnée. On la traita méthodiquement, & l'enfant fut guéri. Un autre enfant, pris de la coqueluche, ne put s'empêcher de se gratter à la racine du nez,

nez, dans le coin de l'œil, il en résulta un ulcere, & la coqueluche continua avec la même violence.

J'ai aussi vu un enfant pris d'une toux excessive, avant l'éruption de la rougeole : on l'eût regardée comme une coqueluche, si l'on n'eût considéré que le son de la toux & les vomissemens qui en terminoient les accès. Mais il n'y avoit pas un jour de bon & un jour de mauvais : ce qui est le vrai diagnostic de la coqueluche ; & elle cessa dès que l'éruption eut lieu.

Cette maladie est quelquefois accompagnée de fievre. Si l'on n'en trouble pas la suite par des médicamens administrés mal-à-propos, il y a, comme je l'ai dit, une exacerbation de deux jours l'un. Les malades sentent ordinairement un froid au bas de la jambe.

Jusqu'au dix ou onze de la maladie, la toux devient séche de plus en plus : alors elle change de caractere, le malade expectore, & les matieres paroissent cuites. Malgré cela, la toux devient plus forte, ne laisse que peu de repos ; reprend à des intervalles assez fixes, & secoue les Sujets avec tant de fureur, que ces pauvres enfans deviennent tout bleus. Les yeux sont très-prominens, les larmes coulent ; & quelquefois il survient un saignement de nez. Enfin, les enfans perdent la respiration, & sont près d'être suffoqués. S'ils peuvent tirer leur haleine, ils le font avec un son aigu, qui prouve avec quelle énorme difficulté ils ont respiré dans ce moment. La toux persévere, & ne lâche prise que quand le Sujet vomit une

abondance de flegmes. Si elle a cessé sans ce vomissement, elle ne tarde pas à revenir. L'accès qui prend après le manger est toujours plus violent. Le Sujet en devient livide, tombe comme suffoqué, & périt quelquefois si l'on n'a pas la précaution de lui porter le bout du doigt ou une plume imbibée d'huile dans la gorge pour le faire vomir. Il est donc prudent de ne jamais laisser ces enfans seuls, ne seroit-ce que pour les garantir des chûtes qui leur arrivent. Il faut les soutenir dans ces quintes; & c'est ce qu'ils font eux-mêmes en saisissant une chaise, une table, ou ce qu'ils trouvent, pour ne pas tomber.

Nous ne voyons aucune mention de cette maladie ni chez les (*a*) Grecs, ni chez les Romains.

(*a*) Au moins les Grecs ont-ils connu des toux épidémiques. Je remarque dans une pareille toux de l'assoupissement dit Hippocrate, jusqu'au septieme jour : ce qui a aussi lieu dans la coqueluche. A peine ces malades sont-ils près de s'endormir, que les envies de tousser les prennent. La matiere de la toux dans Hippocrate, Liv. 7. étoit d'abord visqueuse, blanche, épaisse, & ne s'est détachée que vers le onzieme jour.

Il y a eu de la fievre pendant cinq jours, & assez forte. On en remarque aussi dans la coqueluche, au moins en nombre de Sujets. La coqueluche fait tousser les malades par quintes. Le malade d'Hippocrate toussoit de même, *quand les accès le prenoient*, dit-il. Dès que la matiere fut cuite, elle ressembloit à du pus. Après l'accès de la toux, la matiere étoit aisément expectorée; de même dans la coqueluche, après la toux, la matiere vient quelquefois si abondamment, que les malades sont près de suffoquer. Le treizieme jour, le malade sentit de la

On voit par cet exposé, que la cause de la maladie doit être une matiere étrangere, ou un principe nuisible qui se répand & se propage comme celui de la petite-vérole, parmi les individus qui n'en n'ont pas encore éprouvé l'impression. Je ne sais pas si l'on doit rapporter cette cause à des insectes : ce qu'il y a de certain, c'est que ce principe morbifique s'insinue en partie dans la poitrine par la respiration, & en partie dans l'estomac par la déglutition de la salive. Il ne peut causer que de l'irritation dans l'une ou l'autre partie, sur-tout dans l'estomac, où les nerfs sont en très-grand nombre. Cette irritation se fait périodiquement, & laisse quelques intervalles de repos. De sorte que pendant ce tems-là, il se fait un amas de flegmes, qui renouvellent les accès, & le Sujet n'est plus tranquille que lorsqu'il s'est débarrassé de ces matieres acrimonieuses par un vomissement.

Ainsi, c'est une alternative continuelle de bien & de mal-être, jusqu'à ce que le foyer du principe morbifique ait été entiérement détruit.

La nature de la maladie indique assez qu'il faut en anéantir le principe, dans l'endroit même où il s'est fixé, ou le chasser hors du corps par la voie la plus courte, & cela sans tarder.

douleur au côté droit du bas-ventre. Ce qui a très-souvent lieu dans la coqueluche, par les efforts de la toux, &c. Enfin, si ce n'est pas là une coqueluche, au moins est-ce une toux épidémique assez singuliere, & qui ne tient rien des toux ordinaires. Foës traduit le mot βηχιον, par *tussicula*. Il n'a pas pris garde à l'Idiome Ionien.

La maladie eſt des plus cruelles, & de long cours pour peu qu'on la néglige. Elle peut durer ſix mois & davantage. Conſéquemment elle ſera peut-être mortelle pour le Sujet. Auſſi voyons-nous tous les jours les enfans en périr, les uns ſuffoqués, les autres par une hémorragie; ceux-ci dans des convulſions; ceux-là par une apoplexie, un maraſme ou enflés: ou s'ils en reviennent, ils en ſont incommodés de deſcentes, ou tout contrefaits.

Les régiſtres publics nous apprennent que depuis 1749 juſqu'en 1764 incluſivement, il eſt mort en Suede quarante-trois mille trois cent quatre-vingt-treize enfans de cette maladie; ce qui fait deux mille ſept cent douze enfans par an. En 1755, il en eſt mort 5832; & dans les années moins mauvaiſes, depuis 1700 juſqu'à 2000. Des 43393, il y en eût 21543 du ſexe maſculin, & 21850 de l'autre. Ainſi, la maladie eſt encore plus dangereuſe pour les filles.

On évite la maladie en prenant les précautions néceſſaires pour n'en être pas pris; car il eſt plus que vraiſſemblable qu'elle ſe porte d'un endroit à l'autre comme la petite-vérole, par les habits, les marchandiſes qui viennent d'un endroit où elle regne, ſi elles ont été expoſées au contact du principe morbifique.

Il ſeroit aiſé de détruire ce principe, ſi l'on connoiſſoit un ſpécifique approprié. Les feuilles du (*a*) *romarin ſauvage* ſont au moins très-

(*a*) *Ledum Paluſtre Linnæi.* Voyez à ce ſujet les Ouvrages Suédois intitulés :

avantageuſes pour cela, priſes en infuſion. Linnée, dans ſon voyage de Gothie Occidentale, dit que le Payſan s'en ſert avec ſuccès dans cet endroit, pour guérir ſes enfans.

MM. Hartman & Wohlin confirment les ſuccès de cette expérience. Ils ont donné après l'émétique une doſe tantôt foible, tantôt forte de cette infuſion, avec du lait ou du ſérum. Le dernier s'eſt auſſi ſervi de ce moyen curatif dans une épidémie varioleuſe, compliquée avec la coqueluche. M. Wahlbom y a eu recours dans Calmar, pour le commun du peuple; & M. Blon en eut auſſi de bons ſuccès.

Je conſeillerois auſſi l'uſage du muſc dans cette maladie. Les Anglois s'en ſervent avec les plus grands ſuccès contre la coqueluche. On pourroit employer alors le julep muſqué de Londres, ou celui que propoſe Lewis dans ſon *Diſpenſaire* anglois. On profite des momens de tranquillité pour le donner. Je ne propoſe cependant cet avis que par les bons ſuccès que j'ai eu de l'uſage du muſc dans des maladies analogues à la coqueluche. M.

Eſſai ſur les Maladies épidémiques de Bergius, page 25.

Détail donné au College Royal de Médecine, avec continuation, pag. 157 & 212.

Progrès de la Médecine en Suede, de M. Blon, p. 12.

Il ſeroit à ſouhaiter que ces Ouvrages dont je traduis les titres, fuſſent connus de nos Médecins. La Suede eſt aujourd'hui le pays qui mérite le plus l'attention du Public, par rapport à la Médecine.

Hartman dit, qu'outre les vomitifs, il a encore joint le quinquina au musc, & qu'il en a vu des effets plus prompts qu'avec l'infusion du romarin sauvage.

Il seroit à souhaiter que les Médecins employassent les médicamens qui tuent les insectes, & sont utiles dans les fievres éruptives.

L'année derniere on a commencé à se servir de la graisse du veau marin, (*phoca vitulina.*) On en faisoit bouillir une demi-once dans une livre de lait, pendant un quart-d'heure. On en donnoit aux enfans de six à douze mois une cuillerée à bouche matin & soir. En huit jours de tems, la difficulté de respirer cessa : la toux dura plus long-tems; mais on la fit entiérement cesser avec quelques gouttes de goudron, battues dans un jaune d'œuf. Et M. Brandt assure, d'après son expérience, que la maladie a (*a*) changé en mieux dès le premier jour qu'on en fit prendre. Morris prescrit le *castoreum* & le quinquina contre la coqueluche. Il dit aussi que, selon les rapports qui lui on été faits, plusieurs enfans on été guéris en neuf ou dix jours, en les exposant à respirer l'odeur rebutante qui s'exhale d'un bouc ou d'un (*b*) renard. Il y a donc lieu d'espérer que la coqueluche ne sera plus long-tems rangée parmi les maladies les plus dangereuses.

(*a*) Voyez la Gazette de Suéde, en 1770, n°. 24. & les Expériences de la Société de Chirurgie Suédoise; en 1769, p. 105.

(*b*) Voyez les Expériences citées, p. 281.

Les pillules d'extrait de tabac sont souvent très-avantageuses dans une autre espece (*a*) de toux convulsive. Je ne les ai pas encore éprouvées dans la coqueluche. Werlhoff a preścrit, avec tous les succès possibles, la formule contre cette maladie. Tous les enfans en ont été guéris dans l'espace d'un mois,

♃ Sirop de Corail, *Huit onces.*
Esprit de nitre dulcifié, *une once.*

Mêlez bien.

pour en donner matin & soir plein deux petites cuillers à café.

M. Murrai dit aussi avoir employé ce médicament avec succès : après les remedes généraux, on a aussi loué l'esprit étheré de Froben. Voilà en général les remedes qu'on a mis en usage comme spécifiques. On pourroit y joindre l'*assafœtida*, recommandé par Millar, dans ses Observations sur l'asthme & la toux convulsive, p. 132, *édit. angl.* Il en dissolvoit une ou deux drachmes dans six ou huit onces d'eau de pouliot, & faisoit prendre cette dose pendant la journée, l'augmentant ou la diminuant selon les circonstances. Voyez cependant dans son ouvrage pourquoi il a dû en cesser l'usage avec quelques Sujets.

(*a*) Voyez ce que l'Auteur a rapporté du Syrop de tabac, *Observ. clin. in nosocomio, Varsaviansi*, Faici 1. p. 59. Il s'agit là d'une toux violente avec asthme.

TRAITEMENT.

Voici le traitement méthodique. On commence par un vomitif, pour chasser du corps le principe morbifique, qui est la vraie cause du mal. C'est aussi la voie que prit M. Strandberg, comme on peut le voir par les Mémoires de l'Académie de Stockholm, en 1749. Le Docteur Bergstral loue aussi cette méthode. Plusieurs Médecins en France sont du même avis. On objectera peut-être que c'est une témérité de donner de l'émétique à des enfans. Je réponds, d'après l'expérience, qu'ils en soutiennent mieux les effets que les adultes. Il faut procéder à petites doses. Les solides sont mous, souples, à cet âge, abreuvés d'humidité; conséquemment les enfans peuvent vomir sans risque. Le plus sûr vomitif est pour eux l'ipécacuhanha, donné comme je l'ai prescrit à l'article de la rougeole. On profite des intervalles tranquilles, & l'on réitere la dose avec prudence, jusqu'à ce qu'il opere. On peut avoir recours à d'autres vomitifs très-connus & plus actifs, si les circonstances l'exigent; cependant avec beaucoup de circonspection. On triture, par exemple, un grain de *tartre stibié*, avec trente grains de sucre & l'on en fait huit parties, qu'on fait prendre le même jour dans du lait chaud ou de l'eau, aux momens favorables. Comme le lait ne change pas de couleur, l'enfant le prend sans répugnance. Un quart-d'heure après la prise de la premiere partie, on en donne une seconde, si l'autre

n'opere pas ; & ainsi de suite. Voyez Fothergill, *Observat. Médic. t.* 3. pag. 319. *édit. angl.* Dès que le vomitif opere, on donne à boire à l'enfant ce qui lui revient le plus. On procede ainsi tous les jours jusqu'à ce que la toux se dessipe, augmentant ou diminuant la dose selon le besoin.

Quant à la méthode curative de Strandberg, elle consiste à donner des résolutifs capables de dissoudre les flegmes ; il donne la préférence à l'*arcane du tartre*. A cela, il joint les laxatifs, les vomitifs, parmi lesquels il choisit le miel schillitique, le quinquina, dont il sera fait mention ci-après. La viscosité des flegmes qu'expectorent les malades, le vomissement spontané qui survient & avec soulagement, l'état spasmodique, & le caractere périodique du mal l'avoit déterminé à cette méthode. Brendel, dans sa dissertation *de Tussi convulsivà*, 1747, p. 6. s'en est servi avec les mêmes succés à Gottingue, y joignant, selon les circonstances, la saignée, les tempérans, & les synapismes, ou épispastiques. Voyez aussi concernant les vomitifs dans cette maladie, la these soutenue à Paris en 1752, par M. Basseville, sous la présidence du Docteur Bourdelin, & ce qu'en dit Millar dans son Traité de l'asthme & de la toux convulsive.

Si contre la marche ordinaire de la coqueluche le malade ne se sentoit pas mieux de deux jours l'un, il faudroit donner l'émétique à la fin de chaque accès, lorsque l'enfant commence à être tranquille.

Si le Sujet est sanguin, ou saigne du nez

à chaque accès, il faut, sans tarder, ouvrir la veine. S'il est resserré, on lui donne quelques lavemens convenables, ou un peu de rhubarbe. S'il est déjà affoibli par la maladie, de maniere qu'on ne puisse hazarder un vomitif, on lui donnera du lait de jument, & en même tems il prendra du quinquina, selon l'avis de Strandberg.

Il peut arriver que le vomitif, même à forte dose, proportionnément à cet âge, n'opere rien, ou fatigue beaucoup sans succès. Cela n'est pas si rare. Un enfant de trois mois ne fut pas ébranlé par une dose qui suffit à son frere âgé de quatre ans. Les flegmes étoient si visqueux, si compactes, qu'on les tiroit par filamens de la gorge. Il prit pour lors de l'eau de pouliot, de l'oxymel scillitique, & de la liqueur de terre foliée dans un peu de syrop pectoral. Après cela, l'ipécacuanha, joint à l'oxymel scillitique, atténué avec une eau distilée, le fit vomir très-avantageusement. Le vomitif fut réitéré tous les jours proportionnément aux circonstances, ou de deux jours l'un avant midi; non seulement au commencement de la maladie, mais encore toutes les fois qu'il fut nécessaire pendant l'usage même des médicamens les plus spécifiques. L'enfant en fut plus tranquille. Les accès revenoient de deux nuits l'une, & beaucoup plus modérés & plus courts. Je fus cependant obligé d'administrer le quinquina avant de pouvoir faire cesser la toux sans vomissement, par le moyen des appéritifs, des vomitifs & des évacuans. Je l'ordonnai d'aborb en décoction,

avec la liqueur de terre foliée ; enſuite ſeul, ou avec quelques grains de caſtoréum. J'obſervai encore qu'on ne doit pas ceſſer trop tôt l'uſage du quinquina, quand même il n'y auroit plus de toux : autrement on eſt expoſé à des récidives.

Whytt, dans ſon traité des Maladies des nerfs regardoit auſſi le quinquina comme un des meilleurs ſpécifiques, s'il étoit pris à tems, avant qu'il y eût un embarras décidé aux poumons. Biſſet, *Eſſais Méd. & Obſervat.* p. 183, *édit. angl.* qui en a ſi juſtement limité l'uſage, ne l'épargne pas non plus pendant tout le cours de la coqueluche, en le joignant aux pectoraux. Il remarque néanmoins que la trop grande quantité de quinquina, lors de l'acroiſſement de la maladie, loin de l'arrêter, épaiſſit les flegmes & irrite la toux : qu'ainſi l'on ne doit l'employer qu'après quelque durée de la toux & entre les accès. Il prévient pour lors les récidives, & différentes mauvaiſes ſuites ; telles que les écrouelles, le rachitis, la phthiſie. Le malade, ſelon lui, doit en uſer juſqu'à ſon parfait rétabliſſement. Comparez avec ceci les obſervations de Millar, dans l'Ouvrage indiqué.

On jugera que le Sujet commence à ſe refaire lorſque la toux ceſſe, que la reſpiration devient libre, & que les intervalles des accès ſe prolongent.

Si l'enfant avoit une deſcente, avant tout, on ſongera aux moyens de le garantir des ſuites fâcheuſes qui réſulteroit des ſecouſſes de la toux. Un bandage eſt le plus sûr moyen.

CHAPITRE XX.

De la Jaunisse.

QUOIQUE la jaunisse soit une maladie de tout âge, les enfans en sont attaqués dès l'âge le plus tendre. Nous devons donc la considérer comme une de leurs maladies. Quelques médecins ont prétendu que des enfans avoit apporté cette maladie en naissant. Je n'en ai jamais vu d'exemples. Il est vrai que ceux dont on fait mention, l'avoient eu de leur mere, qui en étoit attaquée ; mais qu'un enfait l'ait eue comme une maladie qui lui fût particuliere en naissant, c'est ce qui n'est pas probable. Sylvius a sans doute pris la couleur plus ou moins rouge de la peau des enfans nouvellement nés, pour la jaunisse. Cette rougeur, souvent jaunâtre, disparoît insensiblement par desquammation, & c'est proprement un éréfipele. Du reste, voyez *Miscellan. nat. curios*. dec. j. A. vj. observ. 241. dec. iij. A. ij. observ. 40. Sylvius de le Boc. *Prax. Med.* lib. j. cap. 45. n. xj p. 302. Théod. Kerkering, *Op. Anat.* observ. 57. p. 118. Ces exemples, excepté ce qui est cité de Sylvius, font voir que les enfans qui avoient la jaunisse en naissant, la tenoient de leur mere : les uns sont venus morts ; les autres n'ont vécu que peu de tems.

La jaunisse n'est pas si fréquente dans nos

contrées, parce que le peuple a grand ſoin de bien laver les enfans dès qu'ils ſont nés.

La cauſe de cette maladie eſt en général tout ce qui peut obſtruer les pores biliaires, le conduit hépatique & le canal cholédoque, ou ſon ouverture dans le duodénum. Dans les enfans nouvellement nés, cette cauſe ne peut être qu'un flegme épais, ou des humeurs viſqueuſes, qui bouchent les voies ſuſdites. De là réſulte la jauniſſe. Le Docteur Bjuur, *Diſſertat. quâ icterus leviter adumbratur, Præſ. Samuele*, Aurivilles, 1763, pag. 38-39, a fait voir que la véſicule du fiel, le conduit cyſtique, & les concretions pierreuſes qui s'y trouvent, ne contribuent en rien à la jauniſſe, ſi ces pierres ne bouchent pas le canal cholédoque, ni ſon ouverture dans le duodénum. Le Roi Frédéric n'eut jamais la jauniſſe, & cependant on lui trouva, dans la véſicule du fiel, trois groſſes & trois petites pierres angulaires. M. Haller, qui a ouvert tant de cadavres, n'a jamais trouvé de pierres dans la véſicule du fiel chez les enfans. Voyez ſes *Opuſc. Anat.* part. 3. pag. 325 & 328. Le canal cholédoque peut être d'autant plus aiſément obſtrué, qu'il ſe prolonge dans les tuniques même du duodénum avant de s'y ouvrir.

Morgagni a eu un ſentiment qui mérite attention, voy. *de ſedibus & cauſis morborum*, épiſt. 48 art. 60. Quoi qu'il en ſoit, fixons-nous ſur l'ouverture du cholédoque. Lorſqu'un enfant a teté, le lait peut s'aigrir, & s'aigrit chez lui très-ſouvent ; la partie caſeuſe obſtruera

donc aisément cette ouverture. Ce qui arrive encore plutôt si l'enfant n'est presque nourri que de bouillie délayé. L'obstruction aura encore lieu si la présence des acides cause des tranchées, qui souvent produisent des invaginations aux intestins, ou les font tortiller.

J'ai observé que le visage des enfans jaunissoit lorsqu'ils prenoient le sein de leur Nourrice, qui venoit de se mettre en colere ; mais je n'ai encore pu m'assurer s'il résulte de là une vraie jaunisse.

Un enfant sevré demande presque toujours plus à manger qu'il ne lui en faut. On est assez foible pour céder à ses pleurs & bientôt on n'ose plus rien lui refuser : abus meurtrier, sur-tout de la part des meres, dont très-peu s'entendent à gouverner leurs enfans à cet âge. La mauvaise qualité des alimens est au moins aussi dangereuse que la quantité. De-là les mauvais sucs nutritifs, les crudités qui surchargent l'estomac, le durcissent, en alterent tout l'état naturel ; il se ratatine, change entiérement de forme. L'intestin en est dérangé, & l'orifice du cholédoque fermé : ce qui empêche l'épanchement naturel de la bile, obligée pour lors de prendre un cours contre nature.

Les enfans sont aussi attaqués de jaunisse, s'ils ont pris un vomitif trop actif, ou à trop forte dose, ou s'ils ont été purgés outre mesure. Les vers, qui causent souvent les tranchées les plus douloureuses, donnent pareillement lieu à la jaunisse, par le bouleversement des intestins. Le cholédoque ne peut qu'en être fermé.

Les fievres intermittentes de long cours, ou

informes (a) & ſans type, donnent encore lieu à une très-mauvaiſe jauniſſe chez les enfans, ſur-tout s'ils en ſont attaqués à pluſieurs repriſes, & que la fievre ait été accompagnée de beaucoup de vomiſſement ; ou ſi la violence & la durée de la maladie a détruit le ton naturel des inteſtins, y a cauſé des endurciſſemens, des obſtructions, & a perverti la maſſe du ſang. Ce qui ne peut être ſuivi que de l'embarras de tous les canaux ſecrétoires & excrétoires de la bile. L'expérience n'en eſt que trop fréquente.

Hillary fait encore mention d'une jauniſſe épidémique, qui attaque les enfans, ſur-tout de l'âge de trois à huit ans. Voyez ſes *Obſ. ſur l'air & les maladies*, de Barbados, p. 61. *édit angl.*

Ainſi la bile n'ayant plus ſon cours par l'une ou l'autre des cauſes mentionnées, elle s'amaſſe dans le cholédoque, reflue dans la véſicule du fiel & la diſtend. Elle gorge auſſi les autres conduits biliaires, irrite par-là les nerfs de ces endroits, ce qui ſuſcite quelquefois une fievre.

Comme il y a une liaiſon très-directe entre les nerfs du foie & de l'eſtomac, l'appétit ſe perd, le ventricule ſouffre : d'ou viennent les mal-aiſes, les vomiſſemens, les anxiétés précordiales, la difficulté de reſpirer. L'enfant crie, s'agite, & refuſe le ſein.

La bile eſt refoulée dans les vaiſſeaux ſanguins, par la voie des vaiſſeaux lymphatiques.

(a) Voyez Grant, *Traité des fievres.*

(Voyez la *Dissertation* du docteur Bjuur ; pag. 31. not. 5.) De-là son mêlange avec le sang qui la porte à toute l'habitude du corps, & dans tous les *canaux secrétoires* & *excrétoires*.

La peau, sur-tout aux tempes, l'albuginée, les ongles jaunissent. L'urine a la couleur d'une teinture de safran, & teint en jaune le linge, le papier qu'on y trempe. La sueur des Sujets teint de même les draps, la chemise. Les ranines, la salive, la graisse qui se sépare du sang, le cerveau, les visceres de la poitrine & du bas ventre, les muscles, les tendons, les cartillages, les os mêmes montrent aussi, par leur couleur, l'impression de la bile extravasée. J'ai même observé que le sang étoit devenu tout jaune. Plusieurs Médecins ont observé que la jaunisse faisoit voir tous les objets jaunes.

Comme la bile est amere, ceux qui ont la jaunisse trouvent aussi cette saveur à ce qu'ils portent dans la bouche.

L'acrimonie de la bile cause aussi une forte démangeaison, qui incommode beaucoup pendant la nuit, sur-tout les adultes, & leur cause de fréquentes insomnies.

La bile est un savon très-atténué, & ainsi très-résolutive ; aussi le sang est-il si dissous dans cette maladie, qu'il ne peut être retenu dans ses vaisseaux. Et c'est de là qu'il faut déduire les hémorragies dangereuses (*a*) &

(*a*) Réflexions des plus justes, & qui fait voir combien les apéritifs quelconques peuvent devenir nuisibles

l'hydropisie,

l'hydropisie, qui viennent à la suite d'une longue jaunisse.

Outre ces ravages causés par l'extravasation de la bile, il en résulte encore un dommage considérable pour les enfans sur-tout. Les acides, dont ils abondent, n'étant plus délayés par l'écoulement naturel de la bile, les digestions se dépravent de plus en plus. Le chyle n'est alors qu'un suc acrimonieux, qui obstrue les orifices des vaisseaux lactés, des glandes du mésentere. Les Sujets sentent des tranchées horribles, les intestins s'entortillent, s'invaginent en différens endroits. Les vents se mettent de la partie, causent des douleurs aiguës; le ventre se durcit, se météorise: d'où il résulte un état d'abattement, de langueur, & la mort.

D'après ces signes & ces symptômes, il est aisé de distinguer cette maladie de toute autre. Il est cependant facile de la guérir dans les enfans nouvellement nés; au lieu que la différente complication des causes & leur puissance, la rend plus ou moins rebelle dans ceux qui sont plus âgés; mais chez les uns ou les autres, les tranchées qui en résultent sont toujours extrêmement à craindre, si on n'y porte un prompt remede. En général, la jaunisse est très-opiniâtre, lorsque la salive est épaisse, amere, de même que la sueur, & que l'on

---

dans ces cas-là, si on les emploie sans être bien sûr de l'état pathologique du malade, sur-tout des causes de la maladie.

remarque dans les urines quelque chose de visqueux.

Celle qui n'eſt pas accompagnée de fievre cede plus aiſément au Médecin.

Lorſque ces malades ont une ſueur chaude univerſelle, que l'urine, qui étoit d'un jaune vif, & ſpumeuſe, ou d'un jaune obſcur ou noirâtre, commence à reprendre ſa couleur naturelle, que les ſelles paroiſſent ſpontanément & perdent (a) leur blancheur, on a lieu d'eſpérer que la maladie ceſſera bientôt.

La couleur jaune de la peau ne tarde pas à diſparoître, dès que la démangeaiſon ceſſe par une douce ſueur.

Ce ſont les cauſes de la maladie qui doivent régler le traitement. A l'égard des enfans nouvellement nés, il faut porter toute ſon attention ſur les flegmes viſqueux dont ils ſont pleins. De doux évacuans les précipiteront aiſément. Un peu de ſyrop de chicorée compoſé, remplit bien ces premieres vues. On le réitere à petites doſes, juſqu'à ce qu'il opere. S'il y a des tranchées, ce qu'on connoît en paſſant la main ſur le ventre, on diſſout une très-petite doſe de catholicum, dans une eau légere de

---

(a) Quant aux adultes, les ſelles ne ſont pas toujours blanchâtres dans la jauniſſe. Une femme que j'ai guérie d'un ictere très-noir, avec commencement d'hydropiſie & de folie, a toujours eu les ſelles très-brunes, au plus fort même de ſa maladie. J'en ai vu d'autres exemples. J'ai traité cette femme avec plus d'aſtringens légers que d'apéritifs ne preſcrivant pour boiſſon, qu'une décoction de carottes.

chiendent, & l'on procede de même. Les excrémens reprennent bientôt leur couleur naturelle. Il ne faut même souvent que le premier lait de la mere, (si elle nourrit) pour produire cet effet avantageux.

Les enfans plus âgés sont malheureusement nourris, en grande partie, avec de la bouillie; aliment visqueux, glaireux, plein d'un acide qui ne tarde pas à se développer dans l'estomac & les intestins. On commence par atténuer les flegmes & les crudités que laisse cette nourriture. Du petit-lait avec un peu de miel, une eau de chiendent légere avec un peu de sucre, seront les médicamens préliminaires. Ensuite on fait passer un doux vomitif. Souvent la nature prévient ce moyen curatif, & l'enfant rejette lui-même ce qui l'incommodoit. Malgré cela, on ne négligera pas quelques doux laxatifs. Pour les pauvres gens, j'ai toujours employé, avec succès, l'élixir de propriété de Boerrhaave, sans acide. On en jette depuis *six* jusqu'à *dix gouttes*, dans une infusion de *menthe crêpue*, édulcorée avec un peu de miel. Le vin aloétique alkalin de Londres remplit bien les mêmes vues, à la dose de quinze à vingt gouttes, selon les circonstances. J'aime cependant mieux que ce médicament soit préparé avec de l'eau. Les gens plus aisés se procureront de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg. On en fera prendre plein une ou deux cuillers à café par jour. Voici un élixir auquel la jaunisse cede aisément dans ce cas-ci.

Elixir hépatique.

℞ Rhubarbe choisie concassée, *huit onces.*
Arcane de tartre, *trois onces.*
Eau de canelle simple.

Faites digérer cela pendant un mois dans un lieu un peu frais, en agitant de tems en tems le vase bien bouché. Ensuite ajoutez-y

L'écorce jaune seule du citron nouveau, *deux onces.*
Semence de petit cardamome, broyée, *demi-once.*
--- De fenouil, *même dose.*

Faites digérer pendant huit jours, en agitant souvent. Passez & exprimez. Jetez dans ce qui a passé.

Décoction clarifiée de racine de chicorée, *six onces.*

Agitez-bien le tout, & faites-y dissoudre

Vingt-quatre onces de beau sucre.

Lorsqu'on a tout ouvert (*a*) par ce moyen,

(*a*) Le Docteur Grant vante l'*extrait de suie* dans ces cas-ci. On peut avoir une plaine confiance en cet apéritif, d'après l'expérience réitérée que j'en ai faite. On

& qu'il n'y a plus de douleur au côté droit, le malade ne doit pas être exposé aussitôt à l'air. On le tiendra dans une chambre modérément chaude, lui faisant boire plusieurs fois par jour une infusion de fleur de sureau, afin de chasser par la transpiration ce qui peut être resté de jaune à la peau.

Si la jaunisse est venue d'un vomissement, on la fera passer en suivant les avis que j'ai donnés à l'article du vomissement, secondant ces moyens curatifs avec l'infusion de fleurs de sureau, pour achever la cure.

Est-elle venue de superpurgation, on tâche de faire vomir l'enfant avec un mêlange d'eau tiede, de beurre frais, ou d'huile d'olive, & en insinuant une plume trempée dans l'huile, à l'entrée de la gorge. Ce qui pourroit être resté du purgatif sortira par ce moyen : les substances grasses quelconques calment les effets de ces superpurgations. On y joint des lavemens de lait & d'huile, & par ce moyen on appaise les tranchées, on lubréfie les intestins, & tout le mal cesse. La bile reprend son cours ordinaire, la jaunisse disparoît. Enfin, comme l'estomac ne peut manquer d'être affoibli, on fait prendre depuis trente jusqu'à cinquante gouttes de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg, tous les jours, en consultant les circonstances.

---

inférera quelque jour ce médicament dans le codex de Paris, lorsqu'on le réformera. Il en a grand besoin. En attendant, voyez dans *Lewis*, comment cet extrait doit se faire.

Lorſque la jauniſſe vient des vers, ou qu'on a lieu de le préſumer, on examine attentivement ſi l'on apperçoit les ſignes mentionnés au Chapitre ſuivant *des Vers*, & on emploie contre ces inſectes les remedes indiqués. La jauniſſe ceſſe bientôt lorſqu'ils ſont expulſés.

Ou un enfant peut avoir eu pluſieurs récidives de fievres intermittentes, ou en avoir traîné une long-tems; l'état naturel de l'eſtomac en a donc été néceſſairement dérangé; ce viſcere ſe durcit, ſe météoriſe dans ces cas-là. On ſait quel trouble il ſurvient alors à tout le ſyſtême du foie; & que la jauniſſe, ſouvent même l'hydropiſie, en ſont les conſéquences ordinaires. Il faut beaucoup de tems pour vaincre les obſtructions, & faire rentrer la bile & les autres humeurs dans leurs couloirs naturels. Ainſi, les médicamens ſeront continués ſelon l'opiniâtreté du mal, tantôt actifs, tantôt modérés, & variés avec prudence.

On donnera aux enfans des (*a*) pauvres gens, les pillules ſuivantes :

℞ Savon de Veniſe, *deux onces.*
Extrait de racine de piſſenlit, *une once.*
Bon miel, *quantité ſuffiſante.*

(*a*) Cette diſtinction que fait l'Auteur eſt purement gratuite. Pourquoi les enfans des Grands ne s'accommoderoient-ils pas de ces pillules auſſi-bien que le Payſan? J'aurois même plus de confiance en cette formule-ci & aux ſuivantes.

Mêlez-bien, pour en faire des pillules de trois grains, pour en donner depuis dix pillules jusqu'à vingt tous les jours.

On fera boire par-dessus une demi-livre, ou une livre de petit-lait, extrait avec de la bierre. On conçoit aisément que ce traitement ne peut se faire qu'au printems, si l'on veut avoir du lait d'un animal mis au verd. Dans les autres saisons, on y supplée avec la décoction suivante :

℞ Chiendent, *deux drachmes.*
Racine de pissenlit, *une drachme.*
Eau de riviere, *deux livres.*

Lavez-bien les simples, & faites bouillir suffisamment. Passez la décoction, & jettez-y un peu de miel, pour l'édulcorer.

Si les Sujets peuvent prendre du bouillon de viande, on jette dans le pot des feuilles de pissenlit, du cerfeuil, des épinards, de l'endive, & autres herbages semblables, si la saison le permet.

On frotte une fois, soir & matin, l'estomac avec un morceau de flanelle pendant un quart-d'heure, & on y applique ensuite quelques vieux linges un peu imbibés d'huile battue avec du vinaigre chaud. Dès qu'on peut se procurer de la ciguë nouvelle, on fait les fomentations avec cette plante, après le frottement. On coud, par exemple, trois poignées entre deux linges, comme une espece de piece piquée en lozanges, & on l'imbibe légérement de la

décoction de la même plante, pour l'appliquer ensuite. On a soin de l'ôter avant qu'elle soit froide, recouvrant l'endroit avec un coupon de flanelle, chaud.

On tâche d'égayer l'enfant, en lui procurant la compagnie de ses semblables. On le fait jouer. Il prendra l'air à propos, si la température est favorable. Si même il est assez fort pour aller à cheval, on lui procurera le mouvement de l'équitation.

Du reste, on observera, autant qu'il sera possible, le régime prescrit à l'article du rachitis, Chapitre XXIV.

Les enfans de gens plus aisés seront traités comme il suit. Au lieu des pillules précédentes, qui sont cependant très-bonnes, ils prendront celles de ciguë de Stork, ou celles-ci:

℞ Savon d'Alicante, *deux drachmes.*
Rhubarbe choisie, } de chacun *deux scrupules.*
Extrait de marrhube blanc, }
Tartre tartarisé, }
Bon miel, *quantité suffisante.*

Mêlez-bien; faites des pillules de trois grains. On en donne cinq en une fois, soir & matin, & l'on boit par-dessus ou le petit-lait de printems mentionné, ou la décoction de chiendent, &c.

Les enfans se prêtent aisément à avaler les pillules à si petite dose, pourvu qu'on les jette auparavant dans un syrop, ou autre chose qui soit de leur goût. S'ils n'en vouloient cependant

pas prendre, on dissoudroit une drachme d'extrait de ciguë dans six onces d'eau de fleur de sureau, que l'on édulcore avec du syrop de framboise, & on en donne une petite cuillerée à l'enfant deux ou trois fois par jour. On peut même prendre une infusion de ciguë. Mais que ce médicament soit en général manié par une habile main.

On ordonnera aussi, avec succès, l'élixir hépatique mentionné, ou la mixture apéritive suivante :

℞ Ecorce jaune seule d'orange, *deux onces & demie.*
Vin de Moselle, *dix onces.*

Agitez jusqu'à ce que le vin ait bien pris l'odeur de l'écorce. Ajoutez-y

Arcane de tartre, *deux onces & demie.*

Agitez encore, & ajoutez,

Sucre fin, *six onces.*

Laissez fondre & filtrez.

Il n'est pas possible de guérir une jaunisse, lorsqu'il y a une excroissance charnue dans le cholédoque, (Meckeren, *Observ. Chirurg.* 43. Bonet, *Sepulchret*, liv. 3. sect. 18. observ. 13.) ou lorsque ce canal est desséché, ridé, sans cavité, (Bonet, loc. cit. observ. 17.) ou lorsque

les parois en sont réunis par accrétion, (Bonet, loc. cit. obs. 8. §. 12.) ou s'il s'est bouché en devenant osseux, (Rhodius, *Observ. Méd.* cent. 2. *Obs.* 96. pag. 121. & cent. 3. *Obs.* 3. pag. 18. Bonet, *Observ.* 14. loc. cit.) ou si l'ouverture supérieur en est large, & l'inférieure si étroite, qu'à peine y passeroit-il un cheveu, (Bonet, loc. cit. *Observ.* 14.) ces cas, dis-je, sont incurables, parce que la cause en est toujours inconnue.

Il arrive quelquefois que la jaunisse est l'effet d'une maladie vénérienne. Le cours de ventre dégénere même en flux *hépatique.* Tout autre médicament que les mercuriaux, devient inutile. Au moins la cure doit-elle avoir le mercure pour base. Voyez le Chapitre des maladies vénériennes.

On voit par-là qu'on tenteroit envain de guérir toutes les especes de jaunisses. Je ne parlerai pas ici des vains spécifiques dont tant de fourbes ont fait & font leur profit tous les jours, par la crédulité du peuple.

Un officier, dont j'ai parlé vers la fin de la 13e. espece de diarrhée, s'étoit persuadé que la peau jaune du jabot d'une poule, réduit en poudre avec le blanc de la fiente d'oie & du sucre, le rétabliroit. Sa jaunisse, causée par un ulcere au foie, se termina par la mort, avec ses autres maux.

Une Dame âgée pensa de même avoir enfin découvert un remede infaillible contre la jaunisse, qui la reprenoit plusieurs fois dans l'année. Les retours en étoient très-subits, & précédés d'oppression d'estomac, d'anxiétés, de

vomiſſemens, de fievre, & de douleurs aſſez vives au côté droit ; pour lors, la jauniſſe ſe manifeſtoit avec un dévoiement. Dès que ſa fievre avoit un peu de remiſſion, elle prenoit une décoction de bourgeons de bouleau, faite avec de la bierre double. La jauniſſe diſparoiſſoit & revenoit quelques mois après, avec les mêmes ſuites. Cependant elle préconiſoit beaucoup ſon fameux remede. Mais elle n'oublioit pas de cacher qu'à chaque récidive on l'avoit ſaignée ; qu'elle avoit pris des lavemens émolliens, que ſon côté droit avoit été baſſiné avec du vinaigre & de l'huile, qu'on lui avoit donné beaucoup d'émulſion huileuſe, & qu'il étoit ſorti des pierres ou concrétions bilieuſes par le dévoiement.

Ces concrétions ont ſans doute été détachées & éconduites hors de la véſicule & du cholédoque, par les médicamens émolliens & ſavonneux que cette Dame avoit pris. Il étoit réſulté une jauniſſe de ces concrétions ; cela devoit être. A meſure que les concrétions étoient évacuées, la fievre & la jauniſſe diſparoiſſoient, cela devoit encore être. Il ſurvenoit un dévoiement à la ſuite de la jauniſſe ; il étoit néceſſaire par le plus grand écoulement de la bile qui s'étoit amaſſée dans l'intervalle des récidives. Lorſque toutes les concrétions furent expulſées, la fievre & la jauniſſe ceſſerent peu à peu. Rien de plus naturel. Tout cela fut l'effet de la ſage conduite du Médecin. Cependant, le Charlatan qui avoit vanté la décoction de feuilles de bouleau, eut tout l'honneur

de la guérifon. Pourquoi une femme raifonneroit-elle mieux que ces fourbes ? Voyez ce qu'a dit à ce fujet M. Zimmermann, *Traités de l'expérience en Médecine, & de la dyffenterie.*

CHAPITRE XXI.

Des Fievres d'accès.

LA premiere fois qu'un enfant eft pris d'une fievre d'accès, elle eft chez lui comme chez les adultes, très-longue & fans type régulier. La fievre ceffe pour quelques heures, & même pendant plufieurs jours ; enfuite elle reparoît à certaines heures. Chaque accès revient avec un friffon, fuivi de chaleur, & enfin de fueur. Après la fueur, la fievre fe calme, ceffe ; le malade fe trouve affez bien, jufqu'au prochain accès. La fievre eft ou quotidienne, ou tierce, ou quarte. Si la fievre a lieu tous les jours, de maniere, par exemple, que l'accès *du lundi* s'accorde avec celui *du mercredi*, pour le tems & la durée ; que celui *du mardi* s'accorde avec celui *du jeudi*, dans les mêmes rapports ; cette fievre eft une *double tierce.* Si le friffon prend deux jours de fuite & ceffe le troifieme, c'eft une *double quarte.* On penfe que la fievre quarte eft changée en quotidienne, lorfque les Sujets commencent à fentir du friffon tous les jours ; mais il n'en eft pas ainfi : c'eft alors une vraie *triple-quarte.*

L'accès du *jeudi* s'accorde avec celui du *lundi*, dans les mêmes rapports du tems & de la durée; celui du *vendredi* avec celui du *mardi*, & l'accès du *samedi* avec l'accès du *mercredi*; & c'est une attention qu'il ne faut pas manquer d'avoir dans l'examen des retours des accès. Car il est de la derniere importance de ne pas perdre patience, lorsqu'il s'agit d'épier la marche d'une fievre. En effet, comment la traiter avec sécurité, si l'on n'en connoît pas le type? On risque au moins de la voir changer en fievre informe, par un traitement mal entendu; & ce risque est d'une plus grande conséquence que ne le croient ceux qui n'ont pas encore vu quelle est l'opiniâtreté de ces fievres.

Il ne faut pas non plus commettre d'imprudence dans l'accès de ces fievres. On voit tous les jours que la sueur, qui doit avoir lieu dans ces circonstances, est supprimée. Si, au lieu de la soutenir patiemment, le malade boit de l'eau froide, se découvre, quitte sa chemise, ou se leve, ceci est bientôt suivi d'un nouveau frisson, de chaleur, & même seulement de chaleur qui ne cesse que lorsque la sueur reparoît; & si l'on fait la même faute au retour de cette sueur, la même chose arrive encore. L'accès se termine enfin par une sueur forcée, qu'on doit toujours éviter, lorsqu'elle n'est pas spontanée. Ce n'est qu'après la sueur que l'on peut changer de linge, encore faut-il qu'il soit bien sec & un peu chaud, si la température est tant soit peu froide. Voilà cependant comment les fievres d'accès deviennent informes, sur-tout chez les enfans. Comme

ce n'eſt que par les cris qu'ils peuvent faire connoître la gêne, & la peine même qu'ils ſouffrent de ces ſueurs, on les tire du lit pour les tranquilliſer; ils ſe refroidiſſent, la ſueur s'arrête; & par-là on les expoſe à des accès réitérés, qui n'auroient pas eu lieu, ſi on eût pris d'autres moyens pour les appaiſer, juſqu'à ce que la ſueur ſe fût paſſée ſuffiſamment.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ici quelles peuvent être les vraies cauſes de ces fievres; on a déja produit aſſez de conjectures à cet égard. Je remarquerai en paſſant que les malades ont auſſi chaud pendant le froid frébile qu'auparavant, & même plus, comme le thermometre le prouve.

Avant de parler ſpécialement du traitement de ces fievres, faiſons quelques réflexions préliminaires. C'eſt une abſurdité que d'en laiſſer la guériſon au tems & à la nature. En ſuppoſant que cela ait réuſſi dans d'autres contrées que les nôtres, l'expérience ne nous a que trop fait voir combien cela étoit dangereux chez nous. L'alternative du froid & de la chaleur fébrile, affoiblit ſi fort l'économie animale, au bout de quelque accès ſeulement, que les Sujets en ſont comme épuiſés; le ſang ſe diſſout totalement; les parties fluides & les plus robuſtes s'en exhalent par la ſueur; la tunique graiſſeuſe en eſt émaciée, deſſéchée; la couleur du viſage devient d'un jaune ſouvent livide; il ſe forme des endurciſſemens dans les inteſtins; l'eſtomac ſe météoriſe, & la conſéquence de ces déſordres eſt une hydropiſie incurable. Si l'enfant eſt naturellement

foible, & qu'ils soit pris d'une fievre d'accès (*a*) en automne, il est d'autant plus nécessaire de n'en pas différer le traitement, que le rachitis sera probablement la derníere scene qui précédera la mort à la suite de la fievre.

On nous rapporte que les fievres d'accès très-longues ont été quelquefois salutaires aux adultes. Le célebre de la Hire fut délivré de sa fâcheuse palpitation de cœur, par une fievre quarte & parvint à un grand âge. Mais peut-être fut-ce le quinquina seul qui le délivra de ces deux incommodités. On a vu aussi une douleur très-vive, & de très-longs cours à l'épaule droite, céder aux accès de cette fievre & ne plus revenir. Un homme d'un très haut rang fut pris d'une fievre quarte en automne 1766; après quelques accès, la cruelle douleur qu'il sentoit à l'épaule gauche depuis nombre d'années, parut cesser entiérement. Dès qu'il eut fait passer sa fievre avec le quinquina & le sel ammoniac, la douleur se fit ressentir au même endroit. Elle cessa encore, mais fut suivie d'un mal de dent extrême, qui

(*a*) Nous appelons *fievres d'automne*, celles dont on est pris dans l'intervalle du mois d'Octobre, à celui de Février ; les autres fievres d'accès sont appelées *fievres de printems.* On pense que ces dernieres se passent volontiers d'elles-mêmes avec le tems. (Oui, si l'hiver précédent a été légitime, autrement elles prennent tout le caractere des fievres d'automne, & doivent être traitées presque de même ; c'est-à-dire, par les vomitifs, les purgatifs. Il ne faut même saigner qu'avec prudence dans ce cas-ci. C'est la bile qui y joue alors le principal rôle.

céda à l'application d'un véficatoire, qu'on fixa fur le bras gauche. Cet homme fut quitte de toutes fes douleurs quelque tems après. Mais on voit aifément qu'il ne peut pas en être de même à l'égard des enfans. La plupart de leurs maladies ne viennent que des acides : or, ces acides augmentent néceffairement avec ces fievres d'accès. Le feul avantage que j'ai vu de ces fievres, eft l'augmentation de la taille. Un enfant pris d'une fievre quarte qu'il traîna deux ans & demi, grandit de deux pieds environ pendant ce tems-là, felon le rapport du Docteur Schulz de Halle.

Je ne nie pas que les enfans ne puiffent fans médicamens fe guérir de leurs premieres fievres d'accès, fur-tout lorfqu'ils en font pris au printems. Mais une fievre d'automne ne fe paffe pas aifément avant deux ou trois mois, ou même davantage, fi l'enfant n'a pas fous les côtes inférieures du côté gauche une enflure rénitente (*placenta febrilis*,) ou fi une maladie ne fait pas ceffer la fievre. Je me rappelle qu'un enfant fut pris de petite-vérole après une fievre d'accès, qui lui avoit duré trois mois : la petite-vérole qu'il gagna de fa fœur, enleva la fievre. Un autre, pris d'une fievre tierce, fut inoculé dans un des jours d'intermittence. La fievre ne reparut ni pendant ni après la petite-vérole. Voyez la Gazette de Suede, n°. 47. en 1769.

Quand à l'enflure dont je viens de parler, c'eft une efpece de crife imparfaite de la fievre. Cela paroît être ce qu'Hippocrate appeloit *obftruction*

obstruction de la rate : phénomene assez fréquent dans les pays chauds. Voyez les observations de Brocklesly, sur *les Maladies des Camps*, pag. 262, *édit. angl.* Cette enflure est moins à craindre chez les enfans que chez les adultes, sur-tout dans les Hôpitaux Militaires. Sydenham en auguroit la fin prochaine des fievres d'accès d'automne. Cependant on a observé depuis lui, que cette enflure est souvent le commencement d'une hydropisie, qui ne tarde pas à se confirmer. Les ouvertures des Sujets ont aussi prouvé la vérité de l'opinion d'Hippocrate : car on a trouvé la rate pesant jusqu'à cinq livres dans ces circonstances.

La fievre d'accès prend quelquefois l'apparence d'une autre maladie, & il est alors très-difficile de la bien connoître. J'ai vu un enfant avoir de grands saignemens de nez de deux jours l'un. Les hémorragies étoient déja assez considérables pour le faire périr, si je n'avois eu recours au quinquina sans différer. Une Dame fut prise d'une violente douleur, qui revenoit de deux jours l'un, avec rougeur aux yeux ; & je ne pus la faire cesser qu'avec le même médicament. Un homme fut pris d'une douleur poignante au côté droit. Elle revenoit tous les deux jours avec les mêmes symptômes qui accompagnent la présence de la pierre. Le quinquina la fit cesser pareillement. Un autre fut pris dans le même temps d'une toux violente, séche, & suivie, après chaque accès, d'un profond sommeil & de sueur : tout cessa par l'usage du même médicament.

Ces fievres ſecretes ne peuvent ſe reconnoître qu'aux retours, dont le période paroît aſſez fixe. Le malade bâille, a des ſueurs, & dans les intervalles ſon urine eſt (*a*) briquetée. La ſueur a même une odeur aigre. Voyez Haller, *Phyſiol.* part. 7. page 54. Loin d'admettre aucun retard dans le traitement, ces fievres ne peuvent être aſſez tôt domptées.

Les plus dangereuſes ſont celles qui ſont ſuivies d'autres ſymptômes dans le paroxyſme; comme un fort vomiſſement & en même tems un cours de ventre, de ſelles ſanguinolentes, des douleurs au cardia, de fortes ſueurs qui ne calment pas les chaleurs, des ſueurs froides; celles qui paroiſſent ſans cauſe manifeſte avec ſyncope & ſuffocation; celles dont les friſſons ne ſe terminent pas par des chaleurs ſuivies de ſueurs; celles dont les accès ſont ſuivis d'un profond ſommeil, de maniere que le malade paroît être frappé d'apoplexie; enfin, celles qui ſe terminent en fievre continue maligne. Toutes ces fievres ſont mortelles: il faut les bruſquer avec de fortes doſes de quinquina; autrement les malades périſſent avant même le troiſième accès. Rarement ils vont juſqu'au cinquieme. Ces fievres ſe font voir en Suede de tems à autre; mais ſur-tout en Italie, en Angleterre, dans l'Iſle de Minorque

(*a*) M. Murray renvoie, ſur ces ſignes, à l'excellent Ouvrage du Docteur Médicus, *Hiſtoire des Maladies périodiques*. Je donnerai quelques jours cet Ouvrage en François. C'eſt le ſeul traité conſéquent que nous ayons ſur cet article important.

& dans l'Hannovre. On prétend que c'eſt pendant le froid fébrile que les Sujets périſſent ; mais d'autres ont obſervé, comme moi, que la chaleur fébrile n'eſt pas moins redoutable. C'eſt ce qui eſt arrivé à Minorque. Voyez Lind, *Eſſai ſur les Maladies des climats chauds*, & l'addition, concernant *les Fievres intermittentes*, pag. 313, *édit. angl.* Il aſſure même qu'aucun Sujet n'y eſt péri pendant le froid, mais dans la chaleur fébrile.

Je n'ai fait ces obſervations que pour prouver qu'il ne faut pas regarder ces fievres avec indifférence, mais les traiter, dès le premier moment, avec toute l'attention requiſe. Voyons à préſent comment on doit s'y prendre avec les enfans.

Lorſqu'un enfant eſt pris d'une telle fievre, on le mettra dans un lit chaud ; l'appartement ſera d'une bonne grandeur, s'il eſt poſſible, & exempt de vents coulis & de tout paſſage. L'odeur aigre très-ſenſible qui s'exhale alors du corps, ſe rejette ſur le malade dans un petit endroit, & rend la fievre très-longue. L'appartement ſera très-propre. On y fera une jonchée de petites branches fraîches de ſapin, que l'on renouvellera de tems à autre. Si la ſaiſon le permet, on ouvrira au moins deux fois par jour la fenêtre de la chambre, prenant garde qu'il ne donne aucun vent du côté du lit. Plus l'appartement eſt élevé, mieux vaut. Autrement, on aura ſoin d'avoir continuellement un peu de feu dans la cheminée, pour purifier l'air de la chambre.

Le malade ne doit pas boire dans le froid

fébrile, autrement, il en eſt encore plus mal. Il a des inquiétudes, s'agite, & l'accès en eſt prolongé. On a ſoin de le faire boire ſuffiſamment pendant les momens de repos. La tiſanne ſera faite de chiendent, de piſſenlit. On peut lui donner, avant l'accès, de l'infuſion de fleurs de ſureau, édulcorée d'un peu de miel. S'il a envie de vomir ou vomit réellement, de l'eau tiede ſuffit pour l'aider.

Pendant la chaleur fébrile, on lui donnera un peu d'infuſion chaude, avec quelques gouttes de vin de Rhin, ou du petit-lait, de bierre délayée dans quelque peu d'eau, ce qui appaiſe mieux la ſoif; ou de l'eau pannée, avec quelques gouttes de jus de citron, & un peu de ſucre; ou de l'eau d'orge légere, où l'on aura diſſous de la gelée de corne de cerf, de l'eau (*a*) de groſeille ou de ceriſe; le tout modérément chaud. Les malades ſe dégoûtent aiſément de la même boiſſon. On aura donc ſoin de varier, ou d'avoir de quoi le faire, ſi le malade le demande. Il eſt fâcheux que la ſoif ne ſe calme principalement qu'avec les acides; car c'eſt par-là que peche ſur-tout l'état des enfans. Ainſi l'eau pure ou coupée avec un peu de bouillon de poulet, ſera une des meilleures boiſſons, ſi le malade s'en accommode.

(*a*) L'Auteur dit de délayer des confitures de deux fruits qui ne ſe trouvent que dans le Nord. *Baccæ rubi chamæomori.* Voyez *Flora danica*, d'Oder. tab. I. *Baccæ vaccinii oxy cocci.* Voyez Gorter, *Flora ingrica*, pag. 59; & *Flor. dan.* tab. 80.

Il vaut toujours mieux différer de faire boire jusqu'à ce que la chaleur soit à son plus grand degré. Les douleurs de tête qui se sentent alors, se passent aisément si le malade peut souffrir un linge clair & chaud sur le visage : l'évaporation qui a lieu dans ces momens-là, amollit ainsi les pores de la face, & la sueur ne tarde pas à paroître : ce qui soulage beaucoup la tête. On prendra garde de supprimer cette sueur en l'essuyant avec un linge froid. On frottera aussi les bras & les mains avec une flanelle chaude, pour y provoquer une plus grande transpiration. Pendant cette chaleur fébrile, on fera donc souvent boire ; mais peu à la fois. On tiendra les bras seulement couverts sans être dans le lit. Lorsque la sueur n'augmente plus, on met au malade une chemise blanche, bien séche, & exposée auparavant à une fumigation de mastic. Par-là on ressuie ce qui est resté de sueur dans les pores, & la vapeur du mastic empêche les pores de s'affaisser. Dès que l'accès est entiérement terminé, on tire le malade du lit, & on le place devant un feu modéré, pour achever de le bien ressuyer. On ne le remettra au lit que dans de nouveaux draps propres, ou l'on aura soin de bien sécher les autres avec une bassinoire. Encore vaut-il mieux en changer.

Quant à la diete, il faut que l'enfant soit assez nourri pour soutenir les accès. Il mangera quatre ou cinq heures avant l'accès, afin que la digestion soit faite lorsqu'il aura lieu. Dans ces fievres, je défends sur-tout le lait, le poisson, la viande fumée ou salée, les herbages

cruds, les œufs durs. Un peu de viande rôtie, du gruau, une rôtie, avec un peu de vin & plus d'eau, où l'on a jetté quelques pincées de sucre rempliroient bien les vues. Plus la fievre doit durer de tems, selon les apparences, plus il faut soutenir le Sujet; mais ne pas le surcharger. On ne réussira guere à dompter une fievre intermittente par la faim. Tulpius a prouvé le danger de cette méthode.

Dès que le malade a soutenu le premier accès, il faut songer aux médicamens qu'il doit prendre dans les momens d'intermittence. C'est ou un vomitif, ou un laxatif; mais l'un ou l'autre donnent certaines secousses aux forces & les affoiblissent. C'est une raison essentielle pour user promptement de ces moyens curatifs; autrement les Sujets, trop affoiblis par les accès, n'en soutiendroient pas l'action.

Le vomitif est préférable, si l'enfant a des envies de vomir, ou a déja vomi; s'il a toujours eu bon appétit, a mangé beaucoup, & des choses de difficile digestion; s'il a la langue & la gorge sales, ou un mauvais goût dans la bouche, une mauvaise haleine, des rapports nidoreux; si la levre inférieure a tremblotté; si l'enfant a eu des étourdissemens à l'invasion fébrile, on emploie alors l'ipécacuanha, comme je l'ai dit à l'article de la coqueluche. Il s'agit seulement de bien déterminer le moment où l'on doit administrer le vomitif. Ordinairement on le donne trois heures avant l'accès suivant, afin qu'il ait produit son effet avant l'invasion. Mais je suis convaincu, par de très-bonnes raisons, qu'on le donne toujours avec beaucoup

plus d'avantages, aussitôt que l'accès est fini. Ainsi, je voudrois qu'il fût administré à la fin du premier, ou au moins du second, tandis que les forces subsistent. En effet, si l'on tarde plus long-tems, on risque de ne pas pouvoir le donner, parce que le Sujet est toujours plus long-tems à se ravoir des accès subséquens, à mesure qu'ils ont été plus réitérés.

Ce moment de donner un vomitif étoit celui que conseilloient Sydenham & Boerhaave. Thomson, dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*, vol. 4. pag. 406. prétend, après une expérience de vingt ans, que le vrai tems est le commencement du froid fébrile, ou près de l'invasion de la chaleur. Grainger est aussi de cet avis, dans son *Hist. febr. anomal. Batav.* p. 76. Comme mon sentiment est moins connu, c'est une raison de plus pour y faire attention. Colombier, dans son *Code de Médecine militaire*, tome 4. page 88. choisissoit aussi ce moment-là.

On sue intérieurement comme extérieurement lors de la chaleur fébrile. La sueur externe emporte au dehors une partie de la matiere morbifique ; de même la sueur interne jette une autre partie de cette matiere dans l'estomac, les intestins, le foie, d'où elle coule encore dans les intestins avec la bile. Si l'on differe donc encore de la faire évacuer, avant qu'elle soit reprise par les pores lymphatiques & les vaisseaux lactés, elle ne peut qu'être portée dans le sang ; au lieu qu'on a souvent tout gagné par un seul vomitif, qui fait cesser la fievre sans retour. C'est une chose de fait;

Si d'après ces indications, le vomitif doit être réitéré, on le donne immédiatement après l'accès suivant.

Si l'estomac est rénitent, météorisé, que les vents rugissent, & qu'il y ait des douleurs à la colonne épiniere, il faut donner un ou deux purgatifs. Voici celui dont je prescris l'usage ordinairement.

♃ Jalap, *dix grains.*
Arum préparé, *quatre grains.*
Sel d'absinthe, *même dose.*
Tartre vitriolé *deux grains.*

Mêlez bien pour en faire une poudre fébrifuge apéritive.

On la prend dans un peu de bouillon de poulet, le jour d'intermittence, de maniere qu'elle ait produit son effet deux heures avant l'accès imminent. On la peut réitérer ces mêmes jours, si les mêmes indications l'exigent; & j'ai vu nombre de Sujets se délivrer avec cela seul de leur fievre.

Dans la fievre double-tierce, l'accès est plus fort de deux jours l'un. Comme la matinée qui suit le plus fort accès est le tems le plus tranquille pour le malade, on profitera de ces heures-là pour faire passer le purgatif.

Lorsque le troisieme accès est à sa fin, on fait prendre, toutes les deux ou trois heures, une cuillerée chaude de la mixture fébrifuge suivante:

℞ Sel d'absinthe, *une drachme.*

Versez dessus peu à peu,

Jus de citron, *deux onces.*

ou jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'effervescence. Edulcorez cela avec.

Syrop d'orange, *quantité suffisante.*

Cette mixture est alors d'une saveur fort agréable. Si l'on n'a pas de citron, l'on peut y substituer le vinaigre de vin. Si l'accès fébrile reparoît, on examine bien si les indications, qui exigeoient le vomitif ou le purgatif, subsistent encore. Dans ce cas-là, on donne l'un ou l'autre, selon le besoin; & après l'effet, on continue la mixture, jusqu'à ce que la fievre ait entiérement cessé.

On aura lieu d'espérer d'exterminer la fievre, si l'on apperçoit les signes suivans :

1°. Moins de durée & de force à l'accès du cinquieme jour.

2°. Des urines après l'accès, & avec un sédiment blanchâtre.

3°. Les accès de plus en plus modérés.

4°. Moins de diminution dans les forces.

5°. Une éruption au nez & aux levres à ce période. Car les éruptions qui paroissent avant ce tems-là, ou trop tôt, décelent une fievre opiniâtre, sur-tout si c'est une premiere fievre.

Si l'on n'apperçoit pas ces signes & que la

fievre continue, on continuera auſſi la potion fébrifuge; & l'on tâchera de faire changer le froid & le tremblement fébrile en chaleur & en ſueur, lors de l'invaſion ſubſéquente. Pour cet objet, on prendra garde de combien l'accès retarde, ou s'il revient toujours à la même heure, (ce qui ſeroit la marque d'une longue fievre.) Autrement on ne ſauroit à quel moment on devroit ſolliciter les ſueurs.

Je ſuis parvenu de différentes manieres à produire ce changement.

1°. J'ai fait mettre le malade dans un lit chaud, une demi-heure avant le retour de la fievre. Là, on lui faiſoit prendre une décoction de cumin, faite avec de la bierre, lui appliquant en même tems ſur l'eſtomac un coupon de flanelle, impregné de beurre chaud, battu avec du vinaigre. On a ſoin de preſſer un peu cette flanelle, & on l'enveloppe dans un linge fin, le plus chaudement que l'enfant peut le ſupporter.

2°. Pour d'autres, j'ai fait tremper cette flanelle dans de l'eau de la Reine de Hongrie; ou au défaut de cette liqueur, dans de l'eau-de-vie de vin.

3°. J'ai auſſi fait appliquer très-chaud, au creux de l'eſtomac, des tranches de pain de ſeigle, trempées dans cette même liqueur, ou dans de l'eſprit-de-vin camphré, & enveloppées dans un linge fin.

Peu de tems après, cela fut ſuivi d'une ſueur que j'ai ſoutenue pendant l'accès, avec une infuſion bien chaude de thé, ou avec du petit-lait de bierre, ou avec autres choſes

analogues, qui revenoient mieux à l'enfant. On se conduit de même avant & pendant l'accès suivant ; & la fievre est ordinairement exterminée, si elle n'est pas de mauvais caractere.

Ces moyens curatifs sont aussi toute la pratique de nos femmes ; car il n'y a pas de pays où les femmes se mêlent plus de traiter ces fievres que chez nous. Voici quelques détails sur les spécifiques les plus usités de nos contrées. Nos Ancêtres appliquoient un vésicatoire sur le corps, & dosé de maniere qu'il commençât à opérer lors de l'invasion de la fievre. Nos femmes se servent de la *renoncule* en sa place, & avec les mêmes précautions. Elle est souvent utile, lorsqu'elle fait lever les vessies au moment de l'invasion. La chaleur qui résulte de son action, est si grande, que le froid fébrile n'a pas lieu. Voyez sur l'activité de ces nombreuses especes de plantes, l'ouvrage que M. Krapf a publié, (*Experimenta de nonnullorum ranunculorum venenata qualitate, horum externo & interno usu*, 1766 ;) d'autres se servent d'un emplâtre fait de parties égales de *suie*, de *gingembre*, de *sel*, liées avec du jaune d'œuf, & appliquent cela sur le carpe. Quelques - uns emploient ensemble la *suie*, le *sel ammoniac*, la *toile d'araignée*, le *poivre*, la *thériaque*, & l'*huile de térébenthine*, dont ils font aussi un épicarpe. Mais le point essentiel est qu'on mêle quelque principe stimulant & acrimonieux dans ces emplâtres, dont le but doit être d'agir comme vésicatoire au moment de l'invasion fébrile.

Un de mes amis me communiqua un remede

semblable, m'assurant que, jeunes ou âgés, les Sujets à qui il en avoit recommandé l'usage, s'étoient délivrés de fievres intermittentes irrégulieres, & même de la fievre quarte dans l'espace de vingt-quatre heures. Prenez du tabac en feuilles, autant qu'il en faut pour emplir une pipe ordinaire; le double de pain aigre bien émié; mêlez bien cela en y versant assez de vinaigre pour en faire une espece de pâte, peu de tems avant l'accès. Partagez en deux cataplasmes, que vous appliquerez au carpes sur le pouls, avec une bande. On sent bientôt là une démangeaison & une chaleur brûlante. On doit laisser cela un jour, & ne pas ouvrir les vessies qui se seront levées. Je l'ai essayé pendant l'été de 1753; il a réussi aux uns, & manqué avec d'autres Sujets. Un homme croyable a eu de bons succès de l'emplatre suivant:

♃ Thériaque, *deux drachmes.*
Thérébenthine, *une drachme.*
Fleur de souffre, alun, poivre, de chaque *vingt grains.*
Huile essentielle de rue, *dix gouttes.*
Camphre, *dix grains.*

Mêlez pour en faire deux emplâtres qu'on applique au pli intérieur de la main. D'autres, suspendent au cou un peu d'assafœtida & de camphre, dans un petit sachet. Je n'en ai pas encore vu de succès. J'ai vu quelques adultes prendre de l'ail avec avantage. Prosper Alpin recommande un lavement d'une livre de

décoction de marjolaine, & de trois onces d'huile de laurier. D'autres font des frictions le long de (*a*) l'épine du dos, avec des huiles essentielles. Forest dit avoir exterminé une fievre-quarte commençante, en faisant ces frictions avec un mêlange d'*huile d'aneth* & de camomille. Voyez aussi dans Prosper Alpin, son Mêlange d'encens mâle, &c. pour les mêmes vues. M. de Haën, *Rat. Med.* par. 12. rapporte qu'une femme fut délivrée d'une fievre quarte de cinq semaines, par une forte sueur, après avoir pris du soufre à l'invasion de la fievre, qui la quitta la seconde fois qu'elle en eut usé. C'est un remede qui a été long-tems en usage parmi les pauvres de nos Provinces. Voyez ce que M. de Haën a dit d'autres épicarpes. *Rat. Med.* part. 2.

Tous ces moyens curatifs ont leur avantage dans certaines circonstances, & souvent le Médecin est obligé d'y avoir recours, soit pour céder, quoique forcément, à l'opinion des malades, soit pour paroître ne rien avoir négligé. Hippocrate vouloit qu'on ne crût rien légérement, mais en même tems il veut qu'on ne méprise pas toujours l'opinion. C'est par des expériences aveugles ou hasardées qu'on a commencé à connoître la vertu des productions de la Nature & de leurs combinaisons. D'ailleurs, saisissons-nous bien toutes les causes qui ont donné lieu à une fievre; ou plutôt la vraie cause, n'est-elle pas souvent celle qui

(*a*) J'ai parlé plus haut de ces frictions.

nous eſt cachée ? Ainſi, ſans donner dans l'empiriſme, on doit quelquefois haſarder avec prudence, loin de mépriſer ſans raiſon un remede qu'on n'a pas éprouvé.

Si la fievre eſt d'un mauvais caractere ces moyens curatifs ne ſont plus admiſſibles. *La triple tierce*, dont les plus mauvais accès ſont ceux des *jours pairs*, eſt la plupart du tems maligne. Le troiſieme accès des fievres tierces, fait ordinairement connoître ſi elle eſt de mauvais caractere, & s'il y paroît quelqu'un des mauvais ſymptômes mentionnés, ils ſont encore beaucoup plus violens au quatrieme accès. Dans ces circonſtances-là, j'ai recours au quinquina, & ſans retard. Je l'emploie auſſi dès que l'accès du cinquieme jour a été plus long, plus fort, que les accès antérieurs ; ou lorſque l'enfant eſt foible & ſemble ſe fondre en ſueur en s'endormant. Je ne m'arrête pas ici à démontrer la bonté de cette pratique, dont l'expérience m'a prouvé les avantages. D'autres Médecins de notre Royaume les ont reconnus comme moi. Il faut prendre garde que le quinquina ne ſoit ſophiſtiqué, & l'employer en aſſez fortes doſes & aſſez de tems, pour que la matiere fébrile en ſoit entiérement dénaturée & améliorée : car s'il en reſtoit quelque partie dans le corps, ce ſeroit un levain qui ſuſciteroit bientôt une recidive. Il en eſt de cela comme de la galle. Si l'on épargne la fleur de ſoufre, ou qu'on ne la prenne pas aſſez de tems, l'éruption reparoît. Ainſi les récidives de la fievre ne viennent pas du quinquina ; mais de ce qu'on n'en a pas fait l'emploi

convenable. Tous les maux qu'on attribue à l'ufage de cette écorce, étoient, avant que nous le connuffions, des fuites ordinaires des fievres d'accès : pourquoi ne les verroit-on pas aujourd'hui dans les mêmes circonftances ? Un Chirurgien François a reproché aux Médecins de Stockholm de faire un abus exceffif de ce médicament ; mais il ne mérite pas de réponfe.

Le grande difficulté eft de trouver un moyen de le faire prendre fans répugnance aux enfans. Je me fers du moyen fuivant. Faites bouillir trois drachmes de quinquina dans vingt onces d'eau, en réduifant à trois onces feules. Filtrez. Jettez fur le quinquina deux onces d'eau de fleurs d'oranges ; filtrez encore cela, & mêlez-le avec la colature précédente. Ajoutez-y demi-once ou une once de fyrop d'orgeat de Paris, felon que l'enfant aime plus ou moins la douceur. On en donne chaque fois quatre onces environ, de maniere que le malade en prenne deux fois pendant les bons intervalles. L'accès prochain n'a plus lieu : malgré cela le malade en prendra encore un petit verre tous les jours ; jufqu'à ce qu'il recouvre encore un peu de force, fes couleurs, enfin, un air de fanté ; & qu'il fe trouve auffi bien les mauvais jours antérieurs, comme les bons. Pour lors, on en interrompt l'ufage ; favoir, pendant fept jours dans le cas de fievre tierce, & treize jours dans une fievre quarte. Après ce tems-là, on en donne encore un petit verre tous les jours, pendant une femaine. On interrompt de nouveau pendant le même efpace de tems, & l'on recommence encore.

Je le reprends & le quitte ainſi alternativement juſqu'à cinq fois, ſur-tout ſi la fievre étoit quarte; & c'eſt le parti le plus sûr. Si l'enfant ſe laſſe de la boiſſon, le quinquina peut ſe donner ſous une autre forme. Par exemple, avec de l'écorce de citron & d'orange confite. On écraſe cela dans un mortier de marbre, & on y verſe doucement un peu d'eau de canelle & de ſyrop d'orange: enſuite on y jette le quinquina en poudre, & on agite bien le tout; de maniere que cela faſſe une mixture aſſez délayée. On en donne une cuillerée à bouche chaque fois, & aſſez ſouvent pour que le malade en ait pris un petit verre avant l'accès. Ou bien, l'on jettera le quinquina dans un lait d'amandes, ou dans du chocolat foible, Voici comment j'ai fait prendre le quinquina à un enfant de qualité, accoutumé au vin.

♃ Quinquina en poudre, *quatre onces.*
Eau de fontaine, *ſix livres.*

Réduiſez, en faiſant bouillir, à la doſe de *deux liv.*

Verſez ſur le reſidu,

Bon vin blanc de France, *deux livres & demie.*

Faites digérer pendant une heure, paſſez, exprimez; & verſez-y encore

Même vin, *une livre & demie.*

Faites

Faites encore digérer autant. Paſſez. Exprimez. Mêlez les colatures ſur le feu, & jetez-y

Sucre blanc, *quinze onces.*

Ajoutez-y

Ecorce jaune ſeule *de deux oranges.*

Donnez un bouillon ſur le feu, & jettez-y

Graine de kermès en poudre, *une drachme & demie.*

On donnera de ce vin fébrifuge plein une cuiller à bouche chaque heure, ou toutes les deux heures, pendant les intermittences ou les momens de calme.

L'enfant ſe trouvera toujours plus mal d'une trop foible doſe de quinquina, que d'une trop forte; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût le leur faire prendre en poudre, lorſqu'avant leur fievre ils ont été d'une bonne ſanté, & robuſtes. Les eſtomacs foibles naturellement & ſenſibles s'accommodent mieux de la décoction, qui eſt auſſi préférable ſeule à celle qu'on mêle à d'autres ingrédiens pour l'édulcorer. Ces excipiens émouſſent tous plus ou moins la vertu du médicament. C'eſt pourquoi il faut toujours joindre quelque ſtimulant, telle que *l'écorce d'orange*, &c. lorſqu'on eſt obligé de donner le quinquina maſqué dans une mixture.

Si l'enfant ne peut rien avaler, on fait une forte décoction de quinquina qu'on donne en

lavement, après un clyſtere ordinaire, pour faire évacuer. La décoction en lavement ne ſe donnera qu'à la doſe de quelques onces, afin qu'elle reſte & ſoit repompée par les vaiſſeaux lactés. Voyez Haller, *Phyſiol.* tome 7. page 178. & on renouvelle ſouvent ces lavemens fébrifuges.

Les parens demandent volontiers qu'on purge leurs enfans, lorſqu'ils ſont délivrés de leur fievre. Cela eſt rarement néceſſaire. Le bon quinquina procure ordinairement de lui-même des ſelles. Mais ſi l'enfant eſt reſſeré, on joint la rhubarbe au quinquina, & il reſtera auſſi peu dans le corps que les alimens.

L'enfant peut être pris de cette fievre à la mamelle : pour lors on lui nettoie l'eſtomac & les inteſtins avec le ſyrop de chicorée compoſé, & l'on fait prendre du quinquina à la Nourrice, comme ſi elle avoit elle-même la fievre. Elle le prendra en poudre, ou s'il lui répugne ainſi, dans une oublie.

En 1750 je fus pris d'une *hémitritée.* Il y avoit un accès un jour, & deux l'autre. Comme j'avois eu peu auparavant une mauvaiſe fievre méſentérique, j'étois ſi dégoûté du quinquina, ſi épuiſé, que je ne pus en prendre davantage. Je fis donc bouillir & bien réduire ſix onces de bon quinquina dans de l'eau. Je mis cette eſpece de marc dans un linge clair, que je m'appliquai au creux de l'eſtomac, le matin du troiſieme jour de la fievre. On réchauffoit cet épithême dès qu'il commencoit à ſe refroidir, & la fievre ceſſa. J'en continuai néanmoins l'uſage pendant ſept jours, & recouvrai en peu

de tems ma santé. Le docteur Samuël Pye a eu pareillement recours à cet expédient. *Obs. Médic. & Recherches*, tom. 2. pag. 245. Il montre, par différentes observations, avec quelle facilité les enfans se guérissent des fievres d'accès, régulieres ou non, par l'usage externe du quinquina. Le Docteur Guillaume Alexander s'est lui-même délivré d'une fievre pareille par les bains, où l'on avoit jeté de la décoction de cette écorce. On voit les avantages qu'on doit se promettre de cette pratique, pour traiter les fievres des enfans.

Mais ce médicament devenant de plus en plus en usage extérieurement, il est bon d'entrer dans quelques détails. Il y a déja du tems qu'on s'en étoit servi en lavemens & en épithêmes. Torti ne rejette pas les avis d'Helvétius, & d'autres Médecins en ont vu des avantages marqués. Torti en rejette les épithêmes, parce qu'il s'agissoit alors de les mettre au carpe. Le Docteur Hannes, *Lettres sur le pourpre*, &c. 1768, pag. 77. *édit. allem.* a eu recours à cette pratique, dans les fievres des enfans, avec cette différence qu'il faisoit bouillir le quinquina dans du vin. Ses succès ont été des plus heureux. Le Docteur Pye faisoit faire une camisolle de deux toiles très-fines, sans manches, entre lesquelles on renfermoit du quinquina en poudre, à la dose de quatre & même de six onces, pour les enfans de quatre à cinq ans; & c'est d'après douze exemples, qu'il en prouve les effets. Quant au Docteur Alexander, ce fut par le *pediluvium*, qu'il essaya d'exterminer la fievre. Voyez *Essais & Expériences sur l'usage*

des antiſeptiques, &c. pag. 38. *édit angl.* Il fit donc bouillir une livre de quinquina dans l'eau qui devoit ſervir au bain que l'on prend dans un vaiſſeau étroit, après que l'accès fébrile eſt terminé.

Je n'ai jamais eu recours pour les enfans à l'huile animale de Dippel, mais ſouvent pour les adultes, même dans la fievre quarte. Après avoir préparé le corps d'une maniere convenable, j'en ai donné trente gouttes dans de la bierre, où l'on avoit fait bouillir un peu de pain. Ce remede ſe prenoit une demi-heure avant l'accès, & l'on ſe tenoit tranquille dans la chambre en l'attendant. Les malades tomboient dans un profond ſommeil, accompagné d'une forte ſueur, & la fievre ſe paſſoit ainſi. Si, par haſard, on éveilloit le malade par quelque bruit, avant qu'il ſortit de lui-même de ce ſommeil, il falloit une ſeconde doſe du médicament, & prendre plus de précautions. Le ſel ammoniac a ſes partiſans : ce n'eſt pas ſans raiſon ; mais il n'eſt pas poſſible d'en faire prendre aux enfans, ni dans du bouillon, ni autrement. Voyez ce qu'en a dit l'habile Grant, *Traité des fievres.* Rarement je ſuis parvenu à en faire prendre une doſe convenable aux adultes. Un homme de qualité en prit deux drachmes dans une décoction d'avoine, & fut quitte de ſa fievre quarte : elle revint quelques ſemaines après ; mais il préféra le quinquina pour ſe guérir. On fera donc attention qu'il faut réitérer les doſes de ce ſel, comme le quinquina, ou l'on s'expoſera aux récidives de la fievre.

CHAPITRE XII.

Des Vers.

Les vers causent beaucoup de maladies. Il faut donc les expulser, dès qu'on en apperçoit, ou qu'on a lieu d'en soupçonner la présence. C'est toujours au grand dommage des Sujets qu'ils restent & pullulent dans le corps; car on ne jouit pas d'un moment de vrais santé, lorsqu'ils se sont une fois multipliés. Les enfans & les jeunes gens en ont aussitôt quelque sentiment; au lieu que les adultes forts & robustes, dont les intestins sont tapissés d'un mucus plus épais, & les vieillards dont les visceres ne sont plus si irritables, s'en apperçoivent à peine. Malgré cela, tous les Sujets en éprouvent ces inconvéniens-ci. Les vers leur prennent une partie de la nouriture, & leurs excrémens; les matieres glaireuses qu'ils occasionnent se mêlent avec les sucs des alimens, & en alterent les qualités. De-là vient souvent que les Sujets sont comme émaciés en mangeant beaucoup. Ainsi plus les vers seront gros, plus il en résultera de dommage. Les Sujets vermineux sont plus exposés que d'autres aux dangers dans les maladies inflammatoires, sur-tout dans la petite-vérole. Aussi ne doit-on pas risquer d'inoculer un enfant qui a des

vers. Il faut les expulser auparavant, & être bien sûr que le corps en est délivré.

Les vers viennent des (*a*) œufs, (ou de leur semence,) comme toutes les autres créatures vivantes du regne animal. De l'œuf d'une mouche, il vient une mouche, de celui d'une poule, un poulet, &c. de celui d'un ver, un ver, & rien ne se produit autrement. Ces semences sont portées dans nos corps avec les alimens que nous prenons, sur-tout l'eau froide. Le peuple boit beaucoup d'eau, sur-tout l'été, & souvent peu propre : il mange des viandes séches, de vieux lard. Or, les mouches ou les vers y déposent leur semence, qui ne manque

(*a*) Les faits que l'Auteur rapporte plus bas semblent cependant lui avoir donné quelque doute sur le premier principe de ces insectes du corps humain. Les expériences du Jésuite Bonanni, sur la génération spontanée des vers, méritent l'attention de tous les gens qui ne se paient pas de raisonnemens vagues. Je ne sais ce que M. Murray pense à cet égard, mais jamais on ne me fera croire qu'un enfant qui rend des vers en même tems que son méconium, les avoit dans son corps par des œufs qui y ont été portés dans le torrent de la circulation. Si le *tænia* peut être inné, comme notre Auteur semble l'insinuer, pourquoi les autres vers d'un fœtus ne le seroient-ils pas ? Or, ont-ils pu se produire autrement que par une génération spontanée ? Si un ver, quelque petit qu'il soit, devient spontanément un être organisé & parfait dans son espece, on voit quelles conséquences je laisse à tirer aux Philosophes : car du plus petit au plus grand animal, il n'est de différence que par la dimension : ce sont deux êtres également parfaits, & doués d'un mouvement progressif.

pas d'éclore dans le corps & quelquefois même on avale avec l'eau des vers tout vivans. C'est là, sans doute, la cause des fréquentes maladies vermineuses du bas peuple, & la raison pourquoi sur quatre pauvres malades qui sont nourris & soignés dans l'établissement du pieux Evêque Kalsenius, près des eaux de Sætra, il y en a trois dont la maladie vient des vers. On a aussi trouvé des vers, même le *tænia* (*a*) dans plusieurs especes de poissons, tels que *la brême*, *l'anguille*, *l'able*. Voyez dans les Mémoires du College des Médecins de Sthokholm, 1765, pag. 281, &c. ce que M. Faxe en a rapporté plus amplement. Il est croyable que c'est par la déglutition que ce grand ver entre dans nos intestins. Aussi le voyons-nous fréquemment chez les Sujets des Contrées où l'on mange beaucoup de poisson. Il est plus commun à Stockholm qu'à Upsal. Il est très-fréquent en Russie & en Finlande. En Hollande, sur deux Sujets vermineux, il y en a un incommodé du *tænia*, & un sur dix en Suisse. Il est vrai que celui que nous trou-

(*a*) Le ver dont l'Auteur parle ici est le *fasciola intestinalis*. Linn. *Systém. natur.* edit. 12ª. tom. I. part. 2. pag. 1078. Spœring en a fait insérer la figure dans les Mémoires de Suede, 1747, tabl. 5. lettr. *B*. M. Montin l'a encore fait connoître plus distinctement dans les mêmes Mémoires, 1763. pag. 114. & suivantes, à l'occasion d'une femme qui rendit des vers cucurbitins, des bout de tænia, des vers ronds, des ascarides lombricoides, & ce *fascia* plusieurs fois. Dans une autre circonstance, une femme qui mangeoit d'une Brême, se sentit un fascia vivant sur la langue.

vons ordinairement dans la brême eſt *plat* & *blanc*, aſſez ſouvent même ſans jointures, mais j'en ai trouvé un qui en avoit, & je le conſerve dans l'eſprit-de-vin. Les Obſervations de Linnée, de l'Eveque Mennander & du docteur Unzer, prouvent que ce ver ſe trouve dans l'eau : il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe rencontre dans (*a*) les poiſſons. Ruyſch confirme cela par ſes Obſervations anatomiques, p. 84.

Mais dira-t-on, nous faiſons cuire le poiſſon avant de le manger ; or, le feu ou l'eau bouillante ſont la perte décidée des inſectes. Sept perſonnes ont été, avec moi témoins occulaires que cela ſouffre des exceptions. On apporta ſur la table une brême où il ſe trouvoit un tel (*b*) ver qui vivoit & remuoit. On feroit une objection plus ſenſée en diſant qu'on mange ici le poiſſon à demi-cuit. M. Montin a fait voir dans les Mémoires de Stockholm,

(*a*) Les nouveaux rapports des Médecins de Province Suédois, ont aſſuré au College Royal de Médecine que le *tænia* eſt très-fréquent dans les lieux poiſſonneux & près des lacs. Dans Biœneborg, un quart des Habitans en eſt incommodé. Selon M. Faxe, le *tænia* ſe manifeſte chez les Habitans, particuliérement en Septembre & Octobre : or, c'eſt le tems où finit la pêche. Hill a prétendu que le *tænia* n'étoit porté dans l'eau que par les animaux du Continent ; mais cela eſt plus ingénieux que ſolide. Il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins de Province Suédois euſſent mieux différencié les eſpeces du *tænia*.

(*b*) Je croirois que l'Auteur veut parler ici du *faſcia lata*. Voyez Linn. edit 12ª. *Syſt. natur.* tom. 1. part. 2. pag. 1078.

année 1763, page 113. quel grand degré de chaleur il faut pour faire périr les vers.

Suivant les obſervations de Coulet, les vers cucurbitins reſtent douze heures vivans dans du bouillon de veau bouillant, & auſſi agile qu'au premier moment. Voyez ſon *Traité*, *de aſcarid. & lumbrico lato*, *Lugd. Batav.* 1729. Il les appelle mal-à-propos aſcarides avec Amatus Luſitan. M. Faxe attribue auſſi la préſence du *tænia* dans l'homme, au peu de cuiſſon des poiſſons; il a eſſayé d'en faire cuire, où ce ver ſe trouvoit, à petit feu, y jettant le ſel néceſſaire, ſelon lui, pour le tuer; il a remarqué qu'il périſſoit d'autant plus vîte, qu'il mettoit plus de ſel. Voyez les obſervations des Médecins de province de Suede, pag. 283.

Peu d'hommes s'imaginent cependant avaler des œufs de ver. Mais il y en a quelquefois des milliers dans un ſeul verre d'eau. Ces œufs écloſent dans les inteſtins ou dans l'eſtomac: 1°. s'ils y ſont dans une chaleur convenable; 2°. s'ils peuvent s'y fixer tranquillement, ce qui arrive lorſqu'ils s'agglutinent au mucus de ces viſceres, ou tombent dans les replis, les poches qui s'y voient, & n'en ſont pas chaſſés par le battement continuelle des arteres; 3°. lorſqu'ils ne ſont pas précipités par le mouvement vermiculaire de ces conduits: les œufs de poiſſons ne produiſent non plus que dans des eaux tranquilles, & qui ne les détachent pas d'où il ont été jetés: 4°. s'ils ne ſont pas comme diſſous par les humeurs qui tranſudent continuellement dans l'eſtomac & les inteſtins. Les grains abreuvés par de trop grandes pluies,

pourrissent au lieu de germer. On voit par cette comparaison que je crois juste, ce qui doit arriver dans nos corps, relativement à la génération des vers. Qu'un homme fort & un homme foible prennent un même aliment, où il y ait de la semence de ver; dans le premier, le mouvement & le ton des visceres, le précipitera; au lieu que dans le second, elle restera agglutinée au mucus dans les intestins, ou dans les poches & replis; vu la foiblesse du ton des intestins ou de l'estomac, à moins qu'elle ne soit entraînée par une boisson copieuse d'eau bouillie long-tems, ou par beaucoup de mouvement dans le travail. C'est ce défaut de ton dans les visceres qui rend les vers plus communs chez les enfans, les femmes, que chez les hommes robustes & travailleurs. Ceux qui menent une vie sédentaire y sont aussi plus exposés, & l'expérience le prouve.

Quoiqu'on ait trouvé des vers dans presque toutes les parties du corps humain, l'estomac & le canal intestinal en sont sur-tout le siege.

L'homme est particuliérement sujet à cinq (*a*) especes de vers.

(*a*) Voyez les Observations importantes de Van-Swieten, relativement à d'autres especes de vers d'insectes, trouvés dans le corps humain, page 620. 1363. tom. 4. *édit. Paris.* M. Rosen n'avoit compté que quatre especes de vers, selon le dénombrement de Linnée; il a ajouté le *fasciola intestinalis*, ou le ver plat sans jointures, & le *tænia* ou *gordius aquaticus*. On peut y joindre le *ver à queue* ou *trich urides* de Rœderer,

La premiere ressemble aux vers du fromage : nous les appelons *ascarides*. Ils sont en général blanc, court, pointus, mais plus minces à une extrémité. Ils se nichent dans le rectum, & quelquefois dans le colon; leur agitalité est incroyable. Souvent ils sortent de l'anus, y rentrent, & causent une ardeur extrême aux petites filles, & même un écoulement blanc vers l'orifice de l'urethre. Jamais on n'en trouve un qui soit (*a*) solitaire, mais accompagné de beaucoup d'autres.

Celui-ci ressemble à l'ascaride, sinon qu'il a une espece de fil à la queue, deux fois aussi long que le corps, & à la tête une trompe movible. Lorsqu'il la sort, le corps est plié comme en spiral; autrement il est tendu en ligne droite. Voyez les Mémoires de Gottingue, 1761, p. 25. M. le Proffesseur Wisberg, *Observ. de animalcul. infus.* pag. 6. & suivantes; le Docteur Wagler, *de morbo mucoso*, p. 41 & suiv. tabl. 3 fig. *A. B.* Linnée les a pris sous la dénomination d'*ascaris trichiura*, *Mantis. plant.* 2. pag. 543. Il seroit à souhaiter, ajoute M. Murray, que le Docteur Zœga de Copenhague, cet habile Naturaliste, publiât les figures des vers qu'il a trouvés dans les poissons, entre autres celle de ce *trichuris*, qu'il appella *echinorychos*. Le caractere générique est marqué, selon lui, dans cette lettre qu'il m'écrit par ces termes: *Proboscis retractilis*, *echinata*, *perforata*, & celui de l'espece par *corpus teres annulatum posticè attenuatum in caudam filiformem* (*corpore quadruplo angustiorem*, *& duplo longiorem.*) Outre cela, M. Leigh, *Transact. Medic.* vol. 1. pag. 54 fait mention d'une espece de ver qu'il appelle *botts*, qu'un homme vomit avec une prodigieuse quantité d'ascarides, après avoir pris une eau extrêmement salée. Ces vers se trouvent souvent dans les estomacs des chevaux: au lieu qu'en ce cas-là ils étoient plus petits, à peu près de la grandeur d'un grain de bled

La seconde espece & le *lombric rond.* Il ressemble au lombric terrestre, sinon qu'il n'a pas d'anneau bien distinct. Cependant le docteur Phelsum, *Traité des vers*, tabl. 5. *édit. holland.* les Savans de Gottingue & le Docteur Van-Den-Boïch, *Histor. constitut. verminosæ epidem.* lui en ont apperçu de très- distinct. M. Landdrost en a compté jusqu'à cent quarante à un lombric terrestre. A chaque anneau, excepté le grand du lombric terrestre, on apperçoit quatre rangées de poils, ou de pointes très-fines, qu'il pousse ou retire. Ces poils sont droits, mais se plient vers l'une ou l'autre extrémité, selon le besoin de l'insecte. C'est avec cela qu'il avance ou recule, & pince ou pique, lacere les intestins & y cause beaucoup de douleurs. Il a une espece de bouche à une extrémité, où l'on reconnoît trois petites protubérances. Le ver rond ordinaire dans le corps de l'homme ne peut s'alonger ni se raccourcir, comme celui-là. Le lombric terrestre est mollasse, qu'il soit vivant ou mort; au lieu que celui du corps de l'homme est toujours ferme & comme météorisé. Les anneaux en sont longs. Ce ver est rarement seul dans le corps, parce qu'il est rempli d'un nombre infini d'œufs, & que par-là il se multiplie promptement. Il est ordinairement assez petit. S'il sort du corps gros & long, on croit qu'il n'y en a pas d'autres, ou très peu. J'en fis sortir, avec des pillules, près de quatre-vingdix en neuf jours, du corps d'une jeune fille qui, depuis l'âge de huit ans, étoit tourmentée des vers, & restoit quelquefois sans mouvement

pendant une demi-heure après ses convulsions. Je parlerai plus bas de ces pillules. Ceux qui sont dans le corps de l'homme, sont les uns mâles, les autres femelles ; au lieu que les terrestres sont hermaphrodites. Quelques semblables que paroissent extérieurement les lombrics humains & les terrestres, on voit par l'anatomie que Willis, *De anima brutor.* cap. 3 pag. 20. édit. Geneve. 1680. nous a donnée des derniers, & celles qu'ont faites des premiers *Redi*, *Vallisnieri*, *Tyson*, *Klein*, qu'il y a une grande différence entre les uns & les autres. Nombre de faits ont prouvé que ces vers percent les tuniques des viscerés & se portent à différentes parties du corps. *Storck*, *Ruysch*, *Palla*, *Duvernay*, en ont trouvé dans les reins, les sinus du cerveau, à la racine du nez ; d'autres en ont trouvé le foie attaqué. On en a vu dans les ventricules du cœur. Les animaux ont aussi fait voir les mêmes phénomenes. Redi, Baglivi, Andry, le Clerc, Lanzoni, Torti &c. ont essayé d'en jeter de vivans dans différens fluides, pour connoître le moyen de les faire périr le plus promptement ; mais leurs expériences ont eu des succès si différens, qu'elles ne nous ont presque rien appris. Ils meurent bientôt dans l'eau froide ; & Van-Den-Bosch l'a aussi remarqué.

Ils craignent le mercure, quoique quelques expériences sembleroient insinuer le contraire. Voyez Van-Swieten, *de morb. infant.* On croit qu'ils ne peuvent soutenir ni le vin ni l'eau-de-vie. J'en ai cependent laissé un depuis le matin jusqu'au soir dans l'esprit-de-vin, & il

vivoit encore. Ils sont si vivans, que les semences vénéneuses ne les tuent pas. M. Pallas fit périr un chien avec celle de staphisaigre & l'ouvrit. Outre cette semence, il lui trouva des lombrics & un petit *tænia* vivant.

La troisieme espece est le *tænia*, ainsi appellé de ce qu'il ressemble à *une bande*. Le ver est plat, long, souvent blanc (*a*) & sans jointures. On pense qu'il s'accroît par des prolongemens articulés. Il s'en trouve quelquefois plusieurs dans l'homme. Il est large à une de ses extrémités; les divisions des productions y sont plus éloignées: c'est tout le contraire à l'autre bout; de maniere qu'il faut même une loupe pour les y distinguer. C'est là probablement son cou, qui se termine enfin par un petit nœud, que nombre de Médecins appellent sa tête. Il peut allonger & retirer son extrémité la plus étroite. Les productions de la plus large se séparent aisément en les tirant. Ce sont ce qu'on appelle *vers cucurbitins*, par rapport à leur figure; & c'est à tort (*b*) qu'on les a regardés comme des vers d'une espece particuliere. Si l'on ne fait sortir que quelques aunes de ce ver, les prolongemens en paroissent égaux en longueur & en largeur; mais s'il en sort seize ou vingt aunes, on reconnoît aisément qu'il est le plus large au milieu, & que les prolongemens sont

---

(*a*) Voyez ce que nous avons observé ci-devant.

(*b*) Malgré cette assertion de l'Auteur, on regarde ces vers comme d'une espece tout-à-fait différente. Voyez Journal de Médecine, par Roux, tom. 2c. pag. 445. & Van-Swieten, t. 4. p. 626.

plus courts qu'a l'extrémité large. Chaque jointure à une petite élévation, ou comme des pores abſorbans ronds. La premiere eſpece n'en a qu'un au bord, & la ſeconde deux ſur le côté. Le ver vivant peut pouſſer en dehors ces canaux & les retirer; c'eſt avec cela qu'il ſuce (*a*) ſa nourriture dans les viſceres, outre les autres avantages qu'il en tire probablement. On voit aiſément combien une production ſéparée ſe gonfle dans le lait tiede.

Il eſt preſque incroyable juſqu'à quelle longueur ce ver parvient dans un adulte. Je n'en ai vu que quatre-vingts aunes ſortir en même tems; d'autres en ont vu trois cents aunes. Un Payſan Hollandois en rendit quarante aunes en vomiſſant, après avoir pris l'émetique, & en auroit rendu davantage, s'il n'eût craint de rendre, diſoit-il, tous ſes inteſtins. Voyez *Van-Doeveren*. On voit par là que ce ver ſe porte juſques dans les inteſtins grêles: c'eſt ce qu'on a ſouvent vu dans des chiens. M. Raulin a vu un *tænia* de ſeize pieds dans l'Iléon d'un cadavre. M. Strandberg rapporte qu'une fille rendit, depuis le milieu de Juin 1759, juſqu'au milieu de Septembre 1764, ſept cent quatre-ving-treize aunes trois quart de ce ver, par morceaux.

Il paroît toujours plus large en ſortant, & plus long, que quelque tems après. S'il ſort

(*a*) Cette ſuccion du *tænia* a été revoquée en doute, & même niée formellement par d'autres. Ce que l'Auteur en dit plus bas ſembleroit cependant la prouver. Voyez auſſi Van-Swieten, t. 4. p. 630.

vivant, on reconnoît sa marche rempante, en ce qu'il se retrécit, s'élargit & se roule, en quelque façon, comme par ondulation, & c'est là ce mouvement que sentent dans le corps ceux qui l'ont. Il semble quelquefois en sortant qu'il est mort : mais il est encore vivant : ce que j'ai remarqué après l'avoir laissé vingt-quatre heures dans une assiete devant une fenêtre. Je le remis dans un autre vaisseau, où il y avoit de l'eau tiede, il se mit a y remper : dès que j'y versois de l'eau froide, il restoit comme mort. Après plusieurs alternatives d'eau chaude & d'eau froide, la peau trè-mince dont il est enveloppé par-tout s'est séparée. Je me suis assuré de sa sensibilité en le piquant avec la pointe d'une paire de ciseaux fins : il s'agitoit aussitôt & se mettoit à remper, en racourcissant ses productions. Il paroit, par les Observations de M. Kænig, qu'il a de l'odorat. *Act. Helvetic.* tom. 1 (*a*).

On s'imagineroit peut-être qu'il est aisé de tirer dehors le *tænia* lorsqu'on en tient un bout ; cela n'est pas : car quelque précaution qu'on prenne en le tirant, le malade sent bientôt un grand nombre de pelotons dans le corps, & une démangeaison qui cause des convulsions, si l'on ne coupe pas le bout que l'on tient. Si on y lie un fil & qu'on le lâche, le ver en fait entrer, en se retirant, jusqu'à trois

(*a*) Le *tænia* sembleroit même entendre les sons. Voyez Van-Swieten, d'après Kœnig, t. 4 p. 630.

aunes & plus : un inſtant après, il ſe ſouleve & reparoît au dehors.

On voit donc combien il eſt difficile d'extirper cet inſecte, qui a ſoin d'imprimer ſes canaux abſorbans comme autant de griffes aux parois des inteſtins, pour s'y fixer. Outre cela, il s'attache encore en pinçant les tuniques avec ſa petite extrémité, où il a probablement ſa bouche commune ; car les canaux ſuſdits ſont autant de bouches particulieres à chaque prolongement. Ce qui fait qu'il ne lâche priſe qu'à toute extrémité. Vepfer, *de cicut. aquat.* c. 3. dit qu'il l'a vu attaché aux inteſtins comme une ſangſue. Voyez Van-Swieten, t. 4. p. 657 & ſuiv.

Tyſon trouva dans un chien un *tænia* vivant, dont l'extrémité large paſſoit dans le rectum ſans y être fixé, mais dont l'étroite étoit ſi adhérente au duodenum, qu'à peine put-il l'en détacher avec l'ongle. Il le laiſſa encore s'attacher, & eut la même peine à l'en ôter. On voit donc qu'on ne peut eſpérer d'exterminer ce ver qu'en faiſant partir ſa petite extrémité entiere ; autrement il recroît par prolongement & d'une ſeule diviſion, il en reſulte encore un grand ver.

Il eſt probable qu'il s'accroît quelquefois au point de ne plus avoir de place dans les inteſtins, & qu'une de ſes parties doit alors ſe détacher. Souvent auſſi l'une de ſes parties pourrit, meurt & ſe précipite avec les ſelles, ou avec les médicamens. Voilà pourquoi quelques Sujets rendent de tems en tems des bouts de ce ver.

Le *tænia*, comme nous l'avons dit, se trouve dans les eaux, les poiſſons, le chien, le chat, l'agneau, les poules, les oies, les pigeons; dans un chien même qui vient de naître, comme l'a obſervé M. Darelius. Ne pourroit-on pas croire que c'eſt un inſecte quelquefois inné, d'autant plus que ce ver s'eſt trouvé dans la grand'mere, la fille & la petite-fille? C'eſt ce qui paroît très-vraiſemblable. Voyez Van-Doeveren, *de verm. inteſt. hominis*, p. 31. De Lille dit que ſa fille, âgée de onze ſemaines, rendit des vers, & n'avoit abſolument rien pris que le lait de ſa mere. M. le Profeſſeur Brendel de Gottingue a trouvé une quantité de lombrics dans un avorton. Voyez Pallas, *Act. Helvet. loc. cit.* pag. 59.

La quatrieme eſpece eſt celle que Linnée appelle (*a*) *aſcaris lumbricoïdes*. Ce ver ſe rapporte, à tous égards, avec l'*aſcaride*, ou le ver de la viande; il eſt comme lui pointu aux deux bouts, mais plus long. Il a quelquefois ſix ou ſept pouces. On l'a confondu avec celui de la ſeconde eſpece.

La cinquieme eſpece eſt celle du *faſciola inteſtinalis*. Le Docteur Montin l'a chaſſé du corps d'une femme, & l'a bien décrit dans les Mémoires de l'Académie Royale de Suede, 1763, page 113. Ce ver eſt épais: on lui remarque à chaque côté une raie formée

(*a*) Voyez Linn. *Syſt. natur.* loc. cit. pag. 176, & Faum. *Sueci.* édit. 2. p. 504 Clerici, *Hiſt. lator lumbrico.* tom. 10. fig. 3. M. Muller en a donné la deſcription la plus exacte. *Magazin d'Hannovre*, 1773, n°. 27.

par de petits points raboteux. Sa grosse extrémité se termine par une pointe mousse : l'autre bout va toujours en diminuant, jusqu'à l'extrémité de la pointe très-aiguë avec laquelle il s'attache si fortement dans les poissons, qu'on le déchire toujours en voulant l'ôter des viscеres, à moins qu'on ne jette le poisson dans de l'eau très-froide. Il a aussi à ses bords des caneaux absorbans & très-sensibles au moindre frottement. On les sent particuliérement aux morceaux qui sont fermes ; & ces canaux sont sans doute la cause des tranchées qu'on éprouve, lorsque ce ver est obligé de lâcher prise & de se précipiter par l'effet des purgatifs. Le même M. Montin a jeté ce ver, tiré d'un poisson, sur un brasier très-ardent de hêtre, & a remarqué que le mucus visqueux que le ver rendit éteignit le feu jusqu'à trois fois, avant que l'insecte mourût. Il a même vécu souvent deux minutes sur les charbons les plus embrasés. Selon le même, une femme de Halland mangeant la langue d'une brême, se sentit dans la bouche un bout de ce ver vivant qu'elle cracha aussitôt.

La sixieme espece s'appelle (*a*) *gordius*. Linn. *Syst. nat.* M. Rolandson-Martin l'a soigneusement décrit dans les Mémoires de notre Académie, 1771, page 261. Le corps de ce ver est cylindrique, pointu aux deux bouts ;

(*a*) M. Martin lui trouve beaucoup de ressemblance avec le *gordius argillaceus* ; la couleur en est différente. Voyez les Mémoires de Suede, à l'endroit cité.

mais plus à l'une des extrémités qu'il alonge en forme d'alene très-aiguë, lorsqu'on y verse de l'eau tiede. Le corps du ver est tout blanc; excepté cette pointe qui est plus pâle que le reste. La peau est à peu près de la même couleur; mais son intestin est encore plus pâle; & jeté dans l'eau-de-vie, il a l'apparence de brins de fil découpés. Ce ver se meut en différens sens, & semble s'aider à sa progression avec sa petite extrémité qu'il fiche pour se traîner: c'est sans doute sa bouche. Il se loge dans la vessie des poissons pour y pulluler. Les plus longs ont un pouce. Les vieux sont plus vivans que les jeunes. Ils percent la vessie des poissons, sans qu'elle se détende; & de-là passent à travers les intestins, le foie, &c.

M. Martin en a trouvé dans le *gadus virens*, le *salmo fario*, le *clupæa harangus*, le *salmo eperlanus*.

Ils se tiennent comme de petits pelotons de fil dans les œufs, la laite des harangs; c'est pourquoi personne n'ose manger de ce poisson à Helsingor, avant de l'avoir ouvert pour en ôter la vessie & ses parties. C'est le chyle qui fait leur nourriture.

Comme M. Martin a été tourmenté de ces insectes; voici les signes qu'il donne pour les reconnoître. On sent une démangeaison dans les narrines sur-tout le soir. La salive se répand dans la bouche, on a des vomissemens inopinés, on sue pendant la nuit, le sommeil est inquiet, on éprouve des tirraillemens vers la rate & le foie. De-là résultent des vents, des douleurs autour du cœur; les joues deviennent

rouges, sur-tout la joue gauche. On éprouve des anxiétés précordiales, de l'abattement, de la crainte. On devient soupçonneux, & l'on s'irrite à la moindre chose. Le corps est lourd, comme très-fatigué, indolent. L'estomac est météorisé, tendu avant ou après les selles. Il se fait sentir des douleurs sous les côtes. On vomit des glaires après ces selles, & souvent auparavant. La démangeaison des narines & le vomissement glaireux sont, suivant cet habile homme, les deux signes les plus certains de la présence de ces vers.

Il est rare que toutes ces especes de vers se trouve dans un seul homme. Cependant un pauvre enfant de quatre ans, très-émacié & très-foible, ayant pris un peu d'eau-de-vie de grain, que sa mere lui donna pour le fortifier, rendit, peu après, une quantité innombrable d'ascarides, quatre aunes d'un *tænia* mince & petit, & dix vers de la seconde & de la quatrieme espece. Après cette évacuation, l'enfant reprit ses forces & de l'embonpoint.

Le gordius est quelquefois fort dangereux. M. Brodd rapporte qu'en une contrée près de Marienstadt, dans la Gothie occidentale, il s'en trouve, dans différentes sources, d'une espece qui fait périr les hommes & les animaux ou leur cause des convulsions horribles, dès qu'on en a avalé, à moins qu'on ne les chasse aussitôt par les plus forts purgatifs.

On remarque que les vers sont plus fréquens en certaines années que dans d'autres. Si pour lors il se manifeste une maladie populaire, on est étonné de la quantité de vers que rendent

les malades, par haut & par bas. C'eſt ce qui eſt arrivé à un grand nombre de nos ſoldats Cavaliers ou fantaſſins, qui revinrent en 1743 de l'expédition du Finland. Cela vient-il des eaux ſales, de la chaleur, qui fait éclorre plus d'œufs, ou d'une autre cauſe qui ne peut ſe déterminer ? c'eſt ce que je laiſſe à examiner. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de faire ceſſer les maladies regnantes, à moins de chaſſer ces vers hors du corps : car d'eux-mêmes ils occaſionnent une fievre, ou augmentent celle qui a déjà lieu par les tranchées, les picottemens, les convulſions qu'ils cauſent. Voyez le Docteur Van-Den-Boſch, *Hiſt. conſit. epid. verminoſ.* 1769.

Van-Doeveren eut à traiter un Soldat, pris d'une fievre d'accès. C'étoit un homme fort. Au premier accès, il eut un friſſon conſidérable, ſur-tout aux bras : il ſe mit a rire extraordinairement. Le pouls étoit fréquent, bas, trémuleux, & quelquefois intermittent. Ce Médecin lui donna un vomitif avec lequel il rejetta un grand lombric & beaucoup de flegmes. Tous ſes maux ceſſerent auſſitôt, & la fievre diſparut. Comparez avec cet événement ce que rapporte M. Faxe dans les Mémoires du College des Médecins de Suede, 1765, p. 284.

Les ſymptômes que les vers occaſionnent viennent,

1°. De leur grandeur & de leur quantité ; plus ils ſont grands & nombreux, plus il nous dérobent de nourriture. De-là le grand appetit des Sujet vermineux, ſur-tout s'ils ont le *tænia*. Il eſt quelquefois ſi grand & ſi fort,

qu'il cauſe des défaillances, pour peu qu'on tarde de manger. Ceux qui en ſont incommodés font bien de manger trois fois par jour. Une femme enceinte qui a des vers, doit par la même raiſon, prendre plus d'alimens que celle qui n'en eſt pas tourmentée : autrement ils pourroient lui cauſer de fâcheuſes révolutions.

2°. Des maſſes ou pelotons que ces vers forment ſouvent dans un *magma* glaireux : ce qui tend les inteſtins dans un endroit, les obſtrue; d'ou réſultent les vents, les coliques, les tranchées, le *Miſerere*, la mort.

3°. De la matiere tranſpirable de ces inſectes & de leurs excrémens. Ces matieres, putrides par leur réſidence, venant à ſe mêler avec le chyle, paſſent dans le ſang, dépravent toutes les humeurs, occaſionnent des maladies lentes des plus rebelles, ou la diſſenterie, ou des fievres malignes. Il réſulte auſſi de grands dérangemens, ſi les vers viennent à mourir dans le corps & ne ſont pas évacués. La putréfaction qui en eſt la ſuite, ne tarde pas à faire ſentir ſes effets, & à porter le déſordre dans toute l'économie animale.

4°. De leur paſſage d'un viſcere à l'autre, ou dans la cavité du bas-ventre. Nombre d'obſervations en font foi. Voici un exemple aſſez récent. Un homme de vingt-huit ans, Tailleur de profeſſion, s'étoit plaint depuis dix-huit mois environ, de coliques cruelles d'eſtomac, & avoit pris pluſieurs médicamens pour les faire ceſſer. Il obtenoit quelques ſemaines de repos. Au bout de ces dix-huit mois, il ſe ſentit

une douleur d'abord assez modérée, au côté droit, sous les dernieres vraies côtes. On le saigna, la douleur ne fut que calmée : il prit des purgatifs, en masse, en apozêmes, obtint quelques jours de repos. Quelques jours après, la douleur le reprit ; il souffroit sans relâche. Son état commença à empirer visiblement. On lui appliqua quelques topiques sur le côté malade ; mais sans succès. Il demanda de lui-même de l'ail ; malgré ses instances, on lui en refusa. Les vers, pendant ce tems-là, lui dévasterent le foie, percerent jusques dans la poitrine. Il mourut, & l'on reconnut trop tard la maladie, & combien l'on à tort de se refuser quelquefois aux désirs des malades, quelqu'absurdes qu'ils paroissent. Ces vers avoient percé plusieurs endroits des intestins. L'estomac en avoit trois cicatrices, & le foie, le diaphragme, en étoient tout rongés. D'autres célebres Médecins ont rapporté plusieurs exemples de ces vers perforateurs. Voyez Haller, *Anatomic. disputat.* part. 6. p. 718. & les Mémoires de l'Académie de Suede, 1747, pag. (*a*) 104. On pense qu'ils furent aussi la cause de la mort d'Hérodes Agrippa. *Act. apost.* cap. 12.

5°. De leur mouvement, de leur reptation & de leur fuccion.

Ils se meuvent par un instinct naturel, lorsque

(*v*) Cet endroit est d'autant plus remarquable, dit M. Murray, qu'il y est fait mention d'un *tænia* sorti par un abcès dans l'aine.

quelque aliment les attire ou leur repugne ; ou s'ils ſont irrités par la préſence de médicamens qui les moleſtent. Alors ils ſe fixent, s'attachent le plus qu'ils peuvent aux parois des viſceres, pour n'être pas expulſés, & cauſent de grandes douleurs. En général, les vers n'aiment pas les alimens durs ou ſalés, les vins acides, l'ail, l'anis, le jus de régliſſe, le ſucre, le vin doux. Le lait leur plait le plus. Il calme ſouvent les douleurs qu'ils cauſent & les augmente aſſez fréquemment. C'eſt ce qui arrive lorſqu'ils ſont éloignés de l'eſtomac, où ils cherchent pour lors à ſe jetter. Nous ſavons combien *le ventricule & les inteſtins* ſont ſenſibles. Ainſi, le mouvement & la ſuccion des vers ne peut que produire des ſpaſmes, des mal-aiſes, une bouche mauvaiſe, de la blancheur à la langue, des ſerremens de poitrine, des anxiétés, des vomiſſemens, des grouillemens pénibles, l'élévation douloureuſe du bas-ventre, des tranchées ; tantôt de fortes ſelles, tantôt des conſtipations : enfin, une émaciation totale, &c.

La correſpondance qu'ont ces viſceres avec toutes les autres parties du corps, montre aſſez quels déſordres l'irritation des vers peut cauſer dans toute l'économie animale, lorſque la crampe ou les ſpaſmes internes ſe portent plus loin, comme il arrive ſouvent. Si la peau retirée ſe tend, il réſulte un friſſonnement : ſi les reins ſe contractent, l'urine eſt plus pâle ou ſe ſupprime. Si le ſpaſme ſe porte à la gorge, plus de déglutition. C'eſt donc de-là que proviennent tous les autres maux, les dangereux ſymp-

tômes qui ont lieu chez les Sujets incommodés de vers, tels que le pouls foible, profond, ou presque interrompu totalement ; les palpitations de cœur, le défaillances, les vertiges, la difficulté de parler, le bégaiement. Voyez les Mémoires de l'Académie de Suede, 1747, p. 111. La perte de la parole, l'aveuglement, les tintemens d'oreille, la crainte, l'abattement d'esprit, la surdité, le transport, les jactations pendant le sommeil, les pensées chagrines, les grandes anxiétés, les inquiétudes de tout le corps, les hoquets, le convulsions, l'épilepsie, & l'apoplexie. M. Wahlbom rapporte un exemple singulier de ces convulsions. Deux freres en étoient pris part tout le corps, conservant leur présence d'esprit, & si souvent qu'ils n'étoient quelquefois pas quatre ou cinq minutes sans les sentir. Il y avoit ceci de remarquable, que les convulsions, quelque violentes qu'elles fussent, cessoient dès qu'on souffloit au visage des malades. Comme M. Wahlbom a été témoin du fait, on ne peut le révoquer en doute. *Mémoires des Médecins de province de Suede*, pag. 221.

Quelques Sujets font devenus tout-à-coup furieux par l'action des vers ; mais à peine eut-on expulsé leurs vers, qu'il sont restés comme stupéfaits & aussi doux que des agneaux. Les vers causent aux femmes la rétention de leurs regles. Ils font couler trop tôt le lait des Nourrices ; les mamelles se crevassent aussi, & le mamelon est entouré d'un cercle pâle. Le docteur Spigel parle d'une fille incommodée de vers, laquelle avoit le même dégoût des alimens

qu'une femme groſſe. Son corps étoit enflé, ſes regles ſupprimées. Ses parens conſulterent; on leur répondit qu'elle étoit groſſe. Là-deſſus ils ne voulurent plus entendre parler de médicamens. Pendant ce tems-là, cette fille tomba dans une conſomption, & fut ainſi la victime de l'ignorance & de la négligence. On l'ouvrit, on reconnut ſa ſageſſe. Il n'y avoit aucun embrion dans la matrice. L'ouverture des inteſtins fit voir une quantité extrême de glaires, d'eau, & un *tænia* de la longueur de tous les inteſtins. Les Médecins doivent donc bien ſe convaincre une fois qu'il n'y a pas de maladie ſi particuliere, ni ſi grande, qui ne puiſſe venir des vers. Ainſi, dès qu'ils voient une maladie extraordinaire & rapide dans ſes progrès, ſans cauſe manifeſte, il faut auſſitôt s'informer ſi le malade n'a pas préſenté quelques ſignes de vers. Je vais donner quelques détails généraux ſur ces ſignes & enſuite je dirai à quels ſignes particuliers on peut reconnoître chaque eſpece.

Les ſignes des vers ſont, en général, la couleur changeante du viſage, qui eſt tantôt rouge, tantôt pâle; un demi-cercle livide ſous les yeux, des démangeaiſons au nez, de fréquens maux de tête auſſitôt qu'on a un peu mangé. On a ſouvent la bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin; la ſalive coule même ſur l'oreiller: le ſommeil eſt inquiet, on y eſt agité. On eſt volontiers couché ſur l'eſtomac: on grince des dents; on s'imagine pendant le ſommeil vouloir avaler quelque choſe; on ſe met ſur ſon ſéant, on parle, on appelle & l'on

ſe rendort. On a ſoif le matin. Les bourdonnemens d'oreilles, les défaillances, les vertiges, le dégoût du manger, quelquefois un grand appétit, une mauvaiſe haleine, l'exulcération des gencives, les vomiſſemens, les ſerremens de poitrine, une douleur poignante, lacérante, ſur-tout vers le nombril, l'enflure ſubite & douloureuſe du ventre, le rugiſſement des inteſtins, les borborygmes, un roulement & une ſuccion interne, même ſenſible; de grandes ſelles fétides; la maigreur, malgré le grand appétit, qui a ſouvent lieu, font de l'état des Sujets la ſcène la plus affligeante. Joignez à cela qu'ils ſe trouvent plus mal le matin, ſurtout s'il n'ont rien pris la ſoirée précédente; un chatouillement ſi vif à l'anus, qu'il cauſe quelquefois des défaillances; un air triſte, ſombre, indolent, de l'inaptitude à tout, des ſoucis; on veut, on ne veut pas, on ſe fâche de rien, on parle avec peine, ſans ordre, ſouvent on ne dit mot. Enfin, pluſieurs de ces Sujets deviennent furieux, d'autres pointilleux. Quelques-uns ſont pris de convulſions ſans s'en appercevoir. Si ces convulſions ſont modérées, il ne vient pas d'écume à la bouche, *& vice verſâ*. On en voit dont tout le corps ſe roidit; ils tombent ſans connoiſſance, & reviennent avec les plus fortes ſecouſſes convulſives; paſſent de là dans une vraie manie, s'endorment, ſe réveillent quelques inſtans après avec toute leur raiſon, & ne ſentent alors qu'un abattement. D'autres boivent ſouvent. Quelques-uns ont une toux ſéche, qui approche de la coqueluche: il leur eſt fort difficile de ſe ravoir après une

maladie. Ils ont des palpitations de cœur. Alex. Monro dit que le ſigne le plus évident des vers eſt la grande dilatation de la prunelle. Voyez Van-Swieten, *de morb. infant. comment.* Un ſigne des plus sûrs, eſt le bien-être que ſent un malade après avoir bu un verre d'eau froide. J'en ai dit la raiſon. Mais le ſigne le moins équivoque, c'eſt lorſque le malade rend des vers, ou des parties de vers.

Il ne faut pas croire que chaque Sujet préſentera tous ces ſignes. Il ſuffit qu'on en apperçoive pluſieurs bien marqués. Une jeune fille de dix ans étoit pâle, avoit un cercle livide autour des yeux, étoit émaciée, & au déclin des lunes ſentoit des douleurs qui l'obligeoient de garder le lit : je conclus de ces ſignes qu'elle avoit des vers. Je ne me trompai pas. La poudre vermifuge décrite plus bas, la rétablit. Je vis auſſi un enfant qui maigriſſoit ſenſiblement & étoit ſouvent malade, ſans pouvoir ſe plaindre d'aucun mal particulier. On le trouvoit le matin couché ſur l'eſtomac. Il prit des pillules laxatives, où il y avoit du mercure doux, & rendit un *tænia* mince & encore jeune. Voyez auſſi Van-Doeveren. Notre ſavant *Lindelſtope* fut demandé pour examiner la maladie d'une jeune fille de dix ans, qui ſe plaignoit ſur-tout d'une douleur poignante au côté gauche. Outre cela, elle avoit une toux ſeche, des chaleurs, un pouls fort, beaucoup de ſoif, la bouche très-aride, des picottemens à l'eſtomac, & quelquefois elle reſtoit comme muette & tomboit dans des convulſions. Le Médecin regarda cela comme des ſymptômes

vermineux, & ordonna une poudre appropriée à ses vues. Après en avoir pris deux fois, cette fille fut prise, vers midi, de si fortes convulsions, que ses pieds se replierent sur le dos, avec roideur. Dès que cela fut passé, elle ne se sentit aucun mal, & s'endormit. Sa mere voulant refaire le lit, la prit dans ses bras, & vit tomber par terre un ver rond d'une demi-aune, très-vivant & rempant comme un serpent. Il étoit sorti très-sec par les secousses convulsives. Il se détacha de ce ver quelques pellicules & des poches de vers. Voyez son *Traité des vers*, pag. 20.

Si l'on sent du trouble & de l'agitation aux intestins, sur-tout d'un côté, qu'outre cela le ventre soit météorisé, avec une pression au bas de la poitrine, de l'inquiétude d'esprit, du chagrin, & que cette pression se passe par un mouvement ondulatif toutes les fois qu'on a pris une bonne dose d'extrait d'absynthe, on peut être sûr d'avoir des vers. Le Docteur Darelius fait mention de l'exemple suivant. Un jeune homme sentoit, à la cuisse & aux lombes du côté droit, une très-vive douleur, qui l'obligeoit de porter le pied droit en dedans & de boiter. Son pere s'imagina qu'il y avoit une dislocation. Le Médecin voyant que le malade avoit l'estomac dur, & de fréquentes douleurs à ce viscere, qu'outre cela sa bouche étoit quelquefois pleine d'eau, avec (*a*) démangeaison

(*a*) La démangeaison du nez, sans les autres signes, est un signe très-incertain. Tous les enfans n'ont pas de vers, & cependant tous les enfans se frottent souvent le nez.

au nez, & des urines comme du petit-lait, se persuada que les vers étoient la seule cause de ces symptômes. Il les expulsa, & le malade se rétablit bientôt.

Dès qu'on est assuré par la séméiotique précédente que les Sujets ont des vers, on fera attention aux signes suivans, pour juger quelle peut être l'espece de ces insectes.

Le *tænia* fait sentir une espece de succion dans le corps, quelque chose de movible, qui cause une sorte d'agitation onduleuse, un poids semblable à celui d'un globe fixé dans un côté. Les excrémens entraînent des corps qui ont l'apparence de graines de citrouille, & ce sont des morceaux de l'espece de ver pourvu de canaux absorbans à ses bords : ce qui arrive sur-tout après qu'on a pris quelque laxatif, beaucoup de carottes, de l'eau de bouleau, ou du suc de hêtre. Linnée compare plutôt ce corps à la semence de chardon. Voyez Linnée *Amœnit. acad.* vol. 2. p. 66, &c.

Les signes particuliers de la présence du lombric sont les douleurs poignantes, lacérantes, qui se font sentir vers le nombril, & quelquefois un sautillement dans le ventre.

Le chatouillement du siege, des épreintes en se lâchant, du chagrin, un abattement d'esprit, décelent les *ascarides*. Voyez des choses dignes d'être lues, dans l'ouvrage du Docteur Phelsum. *Histor. ascarid. Pathologica*, 1769. cap. 4, 5, 6, 7.

On n'est pas toujours tourmenté des vers qu'on a dans le corps : ce n'est qu'en certains tems, ou dans des circonstances particulieres.

Le *tænia* se fait sentir sur-tout au déclin de la lune & à son renouvellement. Ce n'est pas que je rapporte ce phénomene à l'influence directe de la lune, (voyez Haller, *Physiol.* tom. 7. p. 11 & 152.) mais je parle d'après mon expérience constante, quelle que soit la cause de ces évenemens. Nombre d'enfans me les ont fait voir avec un ordre si réglé, que sans almanach je savois, à ces révolutions, la date du mois; & l'on doit me croire. M. Zimmermann, *Traité de l'Expérience*, parle aussi d'une femme qui, depuis trois ans, rendoit au déclin de la lune, deux à huit aunes & plus du *tænia*. Bisset rapporte de semblables phénomenes concernant les ascarides. Voyez son *Essai sur la constitut. médic. de l'Anglet.* p. 331. *édit. angl.* & le Docteur Phelsum, *loc. cit.* p. 150.

Si l'on ne veut qu'adoucir les douleurs que causent les vers, sans les expulser encore, on peut s'y prendre de différentes manieres.

1°. Les Sujets boiront une livre de lait chaud qui vient d'être trait. Celui qu'on a laissé refroidir & mis sur le feu, ne les tranquillise pas tant.

2°. Ou l'on fait passer un doux vomitif tel que celui que j'ai prescrit à l'article de la coqueluche. J'ai par-là fait cesser les symptômes les plus alarmans chez des enfans. En voici seulement un exemple. En 1752, une fille de quatre ans rendit le matin un grand lombric; pendant les vint-un jours suivans, elle ne fit qu'un cri depuis sept heures du soir jusqu'à onze, ne répondant rien à toutes demandes, sinon qu'elle sentoit du mal dans le ventre.

Les

Les Médecins les plus expérimentés, qui se trouverent là, ordonnerent les vermifuges les plus sûrs; mais en vain. On m'appella; je fis prendre une dose d'ipécacuanha; au moment où les cris commençoient, tous les maux cesserent. On lui donna par la suite des vermifuges de différente nature, sur-tout lorsqu'on l'inocula en 1758. La petite-vérole se passa bien; mais elle ne rendit jamais de vers, & n'en a plus présenté de symptômes.

3°. J'ai fait prendre aux adultes, pendant les accès, trente à quarante gouttes de la formule, dans un peu de vin ou d'eau-de-vie, lorsque j'ai eu lieu d'attribuer les symptômes actuels aux lombrics ou au tænia.

♃ (*a*) Assafætida, *deux drachmes.*
Opium, *demi-drachme.*
Sel volatil C. C. *même dose.*
Essence de castor, *trois onces.*

Faites digérer. Passez.

4°. Lorsque j'ai eu lieu de croire que le *tænia* causoit les anxiétés, la pression de poitrine, le gonflement du ventre, j'ai fait prendre, dans une ou deux cuillerées de vin, de l'extrait d'absinthe. Cela dissipoit ces symptômes, qui

(*a*) J'insere cette formule dans le texte, quoique l'Auteur ne la donne pas, se contentant de la nommer *les gouttes de la mer*, de Durier. M. Murrai la cite d'après M. Hertman. *Idea Pharmacop. reformatæ*, p. 18.

cessoient toujours par un mouvement onduleux ; & la tumeur se portoit à l'un ou l'autre côté.

Mais ces moyens ne font que procurer du soulagement, sans détruire la cause. Le vomitif peut cependant, par ses secousses, faire lâcher prise aux vers & les chasser quelquefois. Brouzet, *Educ. Médic. des Enfans*, t. 2. p. 60, le prouve. On l'a aussi démontré à Gottingue, dans une these soutenue sous la Présidence du Docteur Vogel, *De usu vomitor. ad expelland. vermes.* 1765. Les expériences heureuses qu'en ont fait Monro & Strandberg, devroient engager les Médecins à mettre ce moyen curatif en usage plus qu'on ne le fait, pour calmer les symptômes vermineux.

Voyons à présent comment on peut effectivement tuer & expulser ces insectes. On chasse les ascarides en mangeant des carottes crues, ou en prenant le suc de bouleau ou de hêtre, jusqu'à ce que le ventre devienne libre ; ou l'on insinue dans le rectum un morceau de lard, non salé & lié à un fil : quand il y a resté quelques instans, on le tire, & chaque fois ce morceau de lard en entraîne même beaucoup. On renouvelle le lard chaque fois qu'on en met, & l'on parvient à les avoir tous, si l'on ne se lasse pas de cette manœuvre.

On peut aussi les expulser avec du lait chaud très-salé, en lavement, ou avec l'eau de nos sources acidules, en y jettant un peu de sel. L'on emploiera, si l'on veut, des crottes de rats & du sucre fin, de chaque une drachme, que l'on jette bien broyée ensemble dans du lait tiede, & non bouilli. On en donnera cinq

ou six jours de suite, au soir, un lavement.

Le Docteur Héberden fait mention d'un exemple qui prouve combien il est difficile d'extirper ces vers. L'huile, jointe au lait en lavement, suspendoit les tourmens du malade. Une demi-drachme de rhubarbe & autant de cinnabre, prise intérieurement, faisoit évacuer beaucoup de flegmes visqueux, semblables à du blanc d'œuf, & en même tems beaucoup d'ascarides. Il prit de la rhubarbe seule, les vers ne parurent pas en aussi grand nombre.

Un autre Sujet, selon le rapport du même Médecin, fut pris de douleurs très-vives à l'estomac, de dégoûts, de vomissemens; il devint constipé, perdit presque entiérement le sommeil & l'appétit. Il maigrit bientôt, & fut hors d'état de marcher. Son estomac devint dur, enfoncé sur l'épine du dos. Ses urines ressembloient à du sérum, & déposoient un sédiment blanchâtre. Après avoir pris nombre de drogues inutilement, on lui conseilla de dissoudre du sel dans de l'eau & de la boire. Il en mit deux livres dans quatre livres d'eau, qu'il but en une heure. Il se trouva très-mal, eut un vomissement violent par lequel il rendit quantité de vers. Après une constipation de 14 jours, il fit six ou sept selles sanguinolentes, avec lesquelles il rendit encore beaucoup de vers. Il se rétablit de ces secousses, prit encore la même dose, avec presque les mêmes effets, & rendit le reste de ces vers qui étoient morts. Dès qu'il fut bien refait, il prit, deux ou trois jours avant chaque nouvelle lune, une

demi-livre de sel dans une livre d'eau, pour s'assurer de son état. Il est très-probable que s'il eût modéré les doses du médicament, il en eût eu les mêmes avantages, sans les mêmes secousses.

Un autre moyen très-sûr pour dénicher ces insectes, est de faire bouillir une once de mercure dans une livre d'eau, d'y jetter du miel, & de le donner en lavement. On a aussi essayé l'immission de la fumée de tabac par l'anus. L'injection aqueuse du tabac, comme la fit le Médecin dont M. Héberden rapporte l'histoire, a causé plus d'inconvéniens que d'avantages. Voyez *Transact. Médic.* vol. 1. p. 45.

Les lombrics ne se laissent pas expulser si aisément. Lorsqu'on veut les attaquer, il faut faire attention aux circonstances suivantes.

1°. On choisit le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. On donne le médicament le matin, au tems du déjeûner, parce que les vers prennent alors leur nourriture.

3°. Le médicament se donne dans du lait tiede, ou dans de l'eau bouillie avec du mercure; & avant qu'il fasse évacuer par le bas, on injecte un lavement avec du lait pur, tiede, afin de les attirer dans le rectum.

4°. Le malade ne doit pas préparer ni flairer ce qu'il doit prendre; autrement le ver se cache alors la tête aussi bien qu'il peut.

5°. Si l'on veut les expulser par des médicamens internes, il faut n'en avoir appliqué aucuns externes peu auparavant, pour la même raison. Si le Malade, quelques momens après

avoir pris un vermifuge, eſt pris de fortes douleurs en un endroit particulier du ventre ou de convulſions, c'eſt une marque que les vers ſe ſont retirés là, & veulent percer les inteſtins. Il faut les en chaſſer promptement. On frotte l'endroit avec de l'huile de *pétrole*, ſeule ou mêlée avec de la térébenthine; ou l'on y applique un cataplaſme chaud de ſommités d'abſinthe, d'ail, de farine de ſeigle, & de nouveau fiel de bœuf.

6°. Quelques jours avant d'uſer du médicament vermifuge, le malade doit s'abſtenir de tout laitage, & ne prendre que des alimens groſſiers, ſalés, épicés, de la ſoupe à l'oignon, du raifort, du pourpier, & le ſoir précédent, du hareng ſalé, ſans boire par-deſſus. On parvient ainſi à affoiblir les vers, à les obliger de gagner le bas, & à ſaiſir avec plus d'avidité le médicament qu'on fait paſſer.

La poudre, dont je me ſers, ſur-tout contre les lombrics, ſe prépare ainſi:

℞ Sel de Mars de Londres, *quatre grains.*
Barbotine, *dix grains.*
Jalap, *un ſcrupule.*
Bon miel, *même doſe.*

Triturez bien enſemble, ayant ſoin d'avoir auparavant écraſé le jalap avec un peu de ſucre.

Ceci eſt la doſe que je fais prendre à un adulte le matin. Si le malade eſt indifférent ſur la ſaveur, j'y fais mettre une goutte d'huile eſſentielle de *tanaiſie*. Si le Sujet eſt robuſte,

j'augmente la dose du jalap de cinq à dix grains ; ou je la diminue, selon la sensibilité. Un enfant prend de cela plein une cuiller à café, le premier jour supposé que cela ne fasse pas aller sensiblement, on augmente le jour suivant, selon les forces de l'enfant. Lorsque la poudre commence à opérer, on boit un bouillon entre chaque selle. On réitere cela trois jours de suite, chaque fois au commencement & à la fin du déclin de la lune. Il faut ne préparer les doses qu'au tems où l'on doit en user. On fera aussi passer, pendant ces jours-là, une livre ou même plus d'eau bouillie avec du mercure : les vers en sortent plus aisément. L'eau mercurielle est ou simple, ou préparée ainsi, avant d'y jetter du mercure :

℞ Chiendent, *deux drachmes.*
Ecorce jaune d'orange, *demi-drachme.*
Canelle blanche, } *six grains.*
ou Ecorce de Winter, }
Eau de riviere, *huit livres.*

Faites bouillir ensemble jusqu'à réduction d'un quart ; passez, jettez-y *deux onces* de mercure crud, & laissez-le tout bien couvert pendant une nuit, exposé à une douce chaleur. Décantez l'eau le lendemain matin ; dissolvez-y un peu de miel clarifié, selon le goût du malade. (Le miel vaut mieux sans être clarifié.)

L'infusion d'hyssope est aussi préconisée comme vermifuge. Une femme s'en servit un jour pour sa toux, & en fit aussi prendre à

ſon enfant une petite taſſe tous les matins. L'avantage qu'il en tira fut d'évacuer une grande quantité de vers.

Si le malade ne peut prendre de la poudre, je preſcris les pillules ſuivantes :

℞ Extrait de tanaiſie, *ſix grains.*
Barbotine écraſée, *même doſe.*
Sel martial de Londres, *quatre grains.*
Réſine de jalap, broyée avec une amande douce, *ſix grains.*
Huile eſſentielle de tanaiſie, *un grain.*

Mêlez : faites-en des pillules de deux grains ; avec une feuille d'argent. Ces pillules ſont une doſe pour un adulte. Un enfant en prendra depuis trois juſqu'à cinq, ſelon l'âge & les forces.

Ceux qui peuvent ſoutenir en même tems la poudre & les pillules, font très-bien de prendre la poudre le matin, & les pillules le ſoir. Alors on ne met pas de réſine de jalap dans les pillules, & il n'y en a plus que huit.

Si les enfans refuſent ces pillules & la poudre, on leur fait prendre de la poudre de nos boutiques, bien ſucrée, ou on l'étend avec du miel ſur du pain. Nous avons deux ſortes de poudre à vers, l'une de ſemence de zédaire, l'autre de barbotine ; il y a peu de ſemence dans cette derniere. C'eſt pourquoi Linnée vouloit qu'on lui ſubſtituât la ſemence d'*auronne champêtre.* J'eſpere que les Apothicaires feront attention à cet avis. Lorſque les enfans ont pris

la poudre, de maniere ou d'autre, on leur fait boire de l'eau mercurielle. On donne de tems en tems l'élixir de rhubarbe, à la dose d'une cuiller à café, deux jours de suite au matin. S'ils refusent absolument ces poudres, on leur applique sur l'estomac l'épithême dont j'ai parlé, & on leur procure des selles avec des lavemens de lait.

Pour peu que l'enfant se trouve incommodé au changement de lune, on doit lui faire prendre quelque chose le matin à jeun; par exemple, *trois* ou *quatre* grains de vitriol martial, dans deux cuillerées d'eau miellée. Le dernier jour du déclin de la lune & le lendemain, il prendra encore au matin de l'élixir de rhubarbe, ou *trentes gouttes* de l'élixir de propriété de Boerhaave avec vinaigre, dans un peu d'eau miellée. Il ne faut pas s'allarmer de voir alors les selles noires; cela vient du fer; ou l'on fera quelques petites pillules avec l'assafœtida, le vitriol martial, & un peu de miel. On les argente, & il en avale deux ou trois l'une après l'autre, deux fois par jour. Après cela, on lui donne quelques-unes des gouttes précédentes, pour le purger. Les intestins sont ainsi continuellement remplis de la saveur rebutante & de la forte odeur de ces drogues, qui rendent aux vers leur séjour insupportable, & ils délogent tôt ou tard. Les enfans prennent volontiers les pillules dans de la compote de pommes. Si, au lieu de gouttes, on veut leur donner une poudre laxative, on triturera depuis douze jusqu'à vingt grains de jalap avec du sucre, sur quoi l'on jettera une

goutte d'huile de canelle. On en fera deux prises. Cela procure promptement quelques selles.

Le docteur Bisset recommande fortement, contre cette espece de vers, les feuilles de l'hellébore fétide, (*Hellebor. fœtid.* Linnœi, *helleboraster max.* Gesneri.) Il donne des feuilles séches en poudre, *quinze grains* à un adulte; ou bien il prépare de leur suc un syrop, & en fait prendre *une drachme*.

Ces feuilles sont devenues très-en vogue dans le Duché de Cléveland. La plante est indigene en quelques endroits de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Allemagne & de la France. Dans le Cléveland, on fait prendre une décoction aqueuse des feuilles à la dose d'*une drachme* aux enfans de cinq à six ans, ou *quinze grains* de feuilles séches & en poudre, & l'on réitere cela deux ou trois jours de suite, le matin. Une dose entiere suscite plus ou moins de vomissement, souvent un petit cours de ventre, qui cesse dès que le vomissemeut survient. M. Bisset n'a sans doute pas été instruit des suites fâcheuses & même mortelles des effets de ce médicament. (Voyez *Oxfort's Magazin*, mois de Mars 1769, pag. 99.) Malgré cela, Bisset préfere le syrop du suc de ces feuilles, fait avec du sucre, prenant cependant la précaution de les faire écraser avec du vinaigre, pour en modérer l'activité. La dose en est, pendant deux ou trois jours au matin, d'une ou deux cuillerées à café, & une le soir. M. Bisset a néanmoins observé par la suite qu'il vaut mieux

donner le ſirop avec une teinture ſpiritueuſe de rhubarbe, lorſqu'on veut pouſſer les ſelles.

Le docteur Browne a fort préconiſé dans ſon hiſtoire de la Jamaïque, une plante que Linnée appelle *ſpigelia anthelmia*. Voy. *Amœn. Acad.* vol. 5. pag. 133. tabl. 2. Il en fait bouillir deux petites poignées dans deux livres d'eau, réduiſant à moitié. Quand cela eſt paſſé, il l'édulcore avec du jus de de citron & du ſucre, & en fait prendre deux, trois, & même quatre onces, toutes les ſix ou douze heures, pendant trois jours de ſuite. Enſuite il preſcrit un lavement qui fait abſolument partir les vers. Il dit que cette boiſſon fait dormir comme l'opium; mais que le malade en s'éveillant eſt gai, a les yeux animés. Un Médecin s'eſt auſſi ſervi du même moyen curatif avec beaucoup d'avantages. J'ai entendu le Profeſſeur Bergius en faire l'éloge, & M. Dahlberg le vantoit auſſi dans les lettres qu'il m'écrivoit. Il fait mention d'une femme très-tourmentée de vers. Le *ſpigelia*, ſoutenu par les purgatifs, la délivra de treize lombrics, l'été dernier. Il donne cette plante en poudre, à la doſe de vingt grains, juſqu'à trois fois par jour, & en infuſion juſqu'à deux ou trois drachmes dans le même tems. Il continue ainſi pendant quatorze jours, & tous les trois ou quatre jours un laxatif avec le ſpigélia. Il aſſure qu'à cette doſe le médicament ne cauſe point de ſommeil, ni aucun inconvénient.

Du reſte, la différence des opinions exige qu'un Médecin ſoit prudent ſur l'uſage de cette

plante, sur-tout avec les enfans d'un âge encore tendre. Van-Swieten, tom. 4. pag. 656, ne la présente que comme très-dangereuse. On sait l'usage qu'en faisoit la fameuse empoisonneuse Brainvilliers, dont cette plante a pris le nom. Linning, Médecin à Charleston, & Brocklesby, assurent aussi qu'à certaine dose, elle jette dans un profond sommeil, cause des vertiges & des symptômes allarmans. Robert Whytt ne fait mention que de la seule racine. Browne a employé toute la plante; Brocklesby les feuilles & la racine. Whytt pense que la plante, transportée de la Caroline méridionale en Angleterre, dégénere & perd de sa vertu.

J'ai souvent prescrit aux enfans, & avec beaucoup d'avantages, une infusion d'une once de barbotine, dans une livre d'esprit-de-vin rectifié. Après un jour d'infusion, l'on filtre & l'on y dissout un peu de sel martial pur; l'enfant en avale plein une cuiller à café le matin pendant tout le déclin de la lune. Les deux derniers jours, je prescrivis une poudre de jalap, comme je l'ai déjà exposé.

M. F. G. Fischer loue beaucoup l'extraït aqueux de la noix encore jeune. Selon lui, le lombric en périt en deux minutes. Il délaie deux drachmes de cet extrait dans quatre d'eau de canelle, & en donne trente gouttes à un enfant de deux à trois ans. Après sept ou huit jours, il donne un laxatif mercuriel.

Le Docteur de Lille loue beaucoup, dans son *Traité de la palpitation du cœur*, le mêlange d'un scrupule d'*extrait d'hellébore noir*, & d'un

demi-ſcrupule de *vitriol martial*, qu'il diſſout dans une once d'eau de *charbon béni*; édulcorée enſuite avec du ſyrop de violette ou du miel. Les enfans en prennent à jeun plein une cuiller à café.

J'ai parlé de l'ail, de l'eau ſalée, (la ſaumure du beurre eſt également bonne,) des carottes nouvelles mangées crues, juſqu'à ce qu'il vienne un cours de ventre, de l'eau de bouleau, du ſuc de frêne.

Lorſqu'on eſt parvenu à déloger les vers par l'un ou l'autre des moyens mentionnés, il faut en réitérer l'uſage au déclin de la lune, afin de completter la cure ou de dénicher les œufs, s'il en reſtoit. Dans ces vues, on fait prendre depuis trente juſqu'a quarante gouttes de la teinture amere de rhubarbe d'Edimbourg, préparée avec du vin. Lorſque cela n'a pas été ſuffiſant, j'ai fait prendre la même doſe du vin chalybé de Londres.

Quant aux ſujets vermineux, pris de maladies aiguës, je leur fais prendre de l'eau mercurielle, édulcorée avec du ſyrop du jus de citron, au lieu de miel. On peut y ſubſtituer un mêlange de deux parties de bonne huile d'olive, une partie de jus de citron, & une de ſucre en poudre; le tout bien battu enſemble. Ils en prennent par cuillerée quatre ou cinq fois le jour; ou je fais jetter dans la boiſſon ordinaire un peu de teinture de violettes, pour y donner une ſaveur acidule: enſuite, je fais appliquer ſur l'eſtomac l'épithême mentionné, d'*abſynthe*, de *fiel de bœuf*, &c.

Comme les vers ne s'accommodent pas plus

du camphre, & qu'il convient auſſi bien que les acides dans les fievres inflammatoires, on en peut préparer un breuvage très-propre aux circonſtances. On en diſſout *une drachme* avec quinze gouttes de bonne eau-de-vie dans un mortier de verre; enſuite on le mêle bien avec deux onces de ſucre fin en poudre, & l'on y jette dix onces de vinaigre de vin, pour en faire prendre une cuillerée à bouche chaque heure ou toutes les deux heures.

Le ver le plus difficile à exterminer, eſt le *tænia*; ce qui vient de ſa longueur, des replis qu'il fait dans les inteſtins, de ſa petite extrémité par laquelle il s'attache, & des canaux abſorbans qui lui ſervent à ſe fixer. Voilà pourquoi les malades ſont ſi vivement entrepris quand on travaille à l'expulſer. La choſe ſeroit aiſée, ſi nous connoiſſions un moyen de l'attaquer ſans attaquer en même tems l'eſtomac & les inteſtins. Dès qu'il eſt une fois mort, il ne peut plus enfoncer ſa tête ni ſes canaux abſorbans: il ſe précipite avec les ſelles. Le grand point eſt de lui faire lâcher abſolument priſe.

J'ai déja dit comment il ſe remuoit dans un plat où l'on verſoit un peu d'eau chaude, & comme il tomboit au fond en un inſtant, ſi l'on verſoit de l'eau froide. Cela me fit penſer que je pourrois l'expulſer, ſi, après avoir donné un purgatif, je faiſois boire beaucoup d'eau froide au malade, lorſque le purgatif commenceroit à opérer. Cela, penſai-je alors, doit l'empêcher de ficher ſa trompe & ſes canaux, & ainſi de s'attacher en aucun endroit. Je

communiquai cette reflexion à M. Darélius ; qui étoit alors préposé par la Faculté de Médecine d'Upsal, au soin des malades des eaux de Sœtra. Il eut occasion d'en faire l'épreuve. Quinze jours après, il m'envoya un *tænia* de dix-sept aunes de long, expulsé du corps d'une jeune fille de dix-sept ans, par ce même moyen. Sa petite pointe étoit entiere, & tout au bout on découvroit une petite tête, percée de quatre trous latéralement. On les vit très-distinctement alors avec la loupe de Cuff, & aujourd'hui même on les apperçoit sans ce secours. On le conserve dans la collection de l'Hôpital d'Upsal. M. Darélius en expulsa encore d'autres de plusieurs malades, & n'employa, outre l'eau froide, que le jalap en poudre le matin, & la teinture du Docteur Rothen l'après-midi. Voici la formule de cette teinture :

℞ Jalap, *quatre onces.*
Graine de perroquet, *deux onces.*
Scammonée choisie, *demi-once.*
Gomme-gutte, *deux drachmes.*

Concassez tout ensemble; jettez-y trois demi-septiers d'esprit-de-vin rectifié sur de l'écorce de citron, ou un autre aromate semblable. Laissez digérer ; décantez lorsque la liqueur est bien rouge ; versez un demi septier d'esprit-de-vin sur le mare, & laissez encore digérer : décantez & mêlez les digestions. On ne doit à chaque fois décanter que les deux tiers de l'esprit-de-vin. Lœsecke, dans son *Choix des médicamens*, page 139, appelle cette teinture

élixir purgatif de Michaël, & donne une autre proportion des ingrédiens. Des expériences réitérées ont confirmé la vertu vermifuge de cette teinture. Werlhof la donnoit, avec ſuccès, contre le *tænia.* Kaltſchimdt, *program. de tænia*, en loue l'efficacité. Biſſet s'étend auſſi beaucoup ſur la vertu vermifuge de la gomme-gutte. Voyez comment il s'en eſt ſervi, *Eſſais & obſervations de médecine*, p. 192. *édit. Angl.* Les ſuccès qu'il en a eu contre le *tænia*, les *lombrics*, les *cucurbitins*, méritent toute l'attention des Médecins. Le remede de M. Herrenſchwand contient auſſi de cette gomme.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'eau froide pût reſter long-tems ſans s'échauffer dans le corps: au moins, doit-on être attentif à la faire prendre plus froide qu'il eſt poſſible, au moment même que le purgatif agit. Si elle paſſe promptement dans les inteſtins, l'expédient ne manquera jamais. On ne riſque rien de réitérer cela pluſieurs fois, & l'on peut être sûr que ce ne ſera pas ſans ſuccès. Les expériences de pluſieurs Médecins l'ont prouvé. Voyez auſſi Van-Den-Boſch, *Hiſt. conſtit. apid. vermin.* p. 352.

Ceux qui ſeront à portée de prendre des eaux minérales à la ſource même ſe conduiront ainſi. On ſe repoſe un jour, après être arrivé à la ſource; après quoi on prend un laxatif & les eaux pendant ſept ou huit jours au matin. Lorſqu'on s'eſt ainſi fait peu à peu à l'impreſſion de ces eaux, on prend de bonne-heure un purgatif. Par exemple, deux ſcrupules de jalap en poudre, ou deux ou trois paquets de ſel de Seignette. Dès que le médicament ſe fait ſentir,

on avale un verre d'eau minérale, qu'on réitere de cinq en cinq minutes, ou même toutes les quatres minutes, sans s'inquiéter de la quantité de la boisson qui se décharge par les selles. Il ne faut pas boire plus souvent, parce que l'eau ne passe pas aussitôt dans les intestins. Si le ver sort entier à la premiere épreuve, la cure est finie. Si, au contraire, il n'en sort que des morceaux, on recommence les jours suivans, jusqu'à ce qu'il ait lâché prise ; on ajoute même l'après midi soixante à cent gouttes de la teinture purgative de Rothen, dont j'ai parlé, en les mêlant bien avec du syrop de Nerprun. Il peut arriver malgré cela que le ver ne sorte pas encore. Pour lors, on cessera les gouttes pendant deux jours, se contentant de prendre la dose ordinaire d'eau le matin. Après quoi on réitere les deux médicamens & l'eau. Telle est la conduite qu'il faut tenir jusqu'à parfaite guérison.

Une femme qui s'est délivrée du *tœnia* par mes soins, a écrit le détail de ses incommodités, aux instances que je lui en ai faites. Comme cet exposé confirme ce que j'ai avancé, & contient en outre des observations utiles sur cet objet, je rapporterai ici ses propres termes.

« Mes pere & mere m'ont dit que j'avois été
» incommodée de vers dans mon enfance.
» Mais je ne me souviens d'avoir été ma-
» lade que depuis 1740. J'avois alors vingt ans.
» Vous savez, Monsieur, que c'étoit alors la
» mode de boire des eaux ameres : j'en bus ;
» je ne sais pourquoi, si ce n'est pour une
» éruption cutanée. Deux ou trois semaines
» après,

» après, je fus prise d'une maladie inflammatoire, avec de fréquentes convulsions. La » fievre cessa; mais les convulsions me reprirent souvent pendant toute l'année. Je ne » songeai certainement pas alors au *tænia*, & » je ne me rappelle pas les médicamens que » j'ai pris.

» En 1741, vous m'ordonnâtes au printems » le petit-lait avec du suc de *beccabunga* & de » *cochléaria*. J'en pris cinq ou six semaines » de suite, & je me trouvai très-bien pendant » un an. En 1747, je pris les eaux de salubres » *du Parc*, sans qu'aucune maladie l'eût exigé; » ce fut même sans observer ni ordre, ni ré- » gime. Quelques semaines après, je pris, » par hazard, un verre de vin de Moselle, un » peu gâté. Je m'en trouvai mal aussitôt, & » une heure après je tombai en foiblesse. La » nuit suivante, je sentis de vives tranchées vers » l'ombilic, & une douleur extrême au-dessous » du pylore : cela se passa & revint alterna- » tivement pendant cinq jours. Je me déter- » minai de moi-même à prendre un pur- » gatif. On me conseilla la teinture du Doc- » teur Rothen, & j'en pris double dose dans un » syrop, un jour que les accès des douleurs » étoient les plus forts. Au bout d'une heure, » le médicament opéra avec vigueur, & je » rendis enfin cinq aunes d'un *tænia*, qui fut le » premier que je vis, & que je vous ai envoyé. » J'eus, après cela du repos, & je pus rester » au lit sans tranchées. Mais j'éprouvai bien- » tôt un grand affoiblissement. En 1748, je bus » pendant dix semaines des eaux de Norrmalm;

» & je rendis souvent des morceaux de *tænia*;
» mais jamais sans avoir pris le matin une
» dose des gouttes susdites. Néanmoins je ne
» sentis pas alors tant de mal, peut-être parce
» que l'eau froide affoiblissoit le ver. En usant
» de ce médicament ou de tout autre purga-
» tif, il me fallut toute la circonspection pour
» ne pas vomir. Je l'évitai en prenant froid
» mon boire & mon manger.

» Je fus ainsi délivrée de vingt aunes du ver
» pendant l'été, & je me servis du même
» purgatif, lorsque par la suite le ver me causa
» de nouveaux troubles. Mais il devint enfin
» aussi peu efficace que la poudre cornachine.
» Je pris alors le soir dix ou douze gouttes de
» l'huile animale de Dippel, & le matin un
» purgatif. Je continuai cela pendant deux
» ans, avec l'avantage de chasser chaque fois
» une partie du ver. Mais il n'en sortoit pas
» si je négligeois l'huile, qui cependant me
» répugna comme les autres médicamens.

» En 1753, je résolus d'attaquer le ver
» sérieusement avec les eaux de Norrmalm. Je
» pris donc tous les soirs de la poudre vermi-
» fuge (*semen cinæ*,) mêlée les huit premiers
» jours avec de la fleur de soufre. Je fus obligée
» de renoncer au soufre, vu les chaleurs &
» l'agitation qu'il me causoit la nuit. J'en sentois
» cependant quelque avantage, en ce qu'il
» chagrinoit beaucoup le ver. Tous les trois
» jours je pris un purgatif; tantôt c'étoit la
» poudre cornachine, tantôt le sel de seignette.
» Ce dernier opéroit avec plus d'avantage.
» L'expérience m'en avoit appris la dose les

» années précédentes ; car il eſt remarquable » que quand j'en prenois trop, ou trop fré- » quemment, il ne me faiſoit rendre aucun » bout du ver. Il falloit que je buſſe de l'eau » pendant deux jours avant de l'affoiblir, ou » peut-être pour le faire deſcendre plus bas » dans les inteſtins. Le troiſieme jour au ma- » tin je prenois un purgatif, & peu après je » buvois douze ou quatorze livres d'eau. J'é- » tois sûre de chaſſer un bout du ver. Les jours » que je ne me purgeois pas, je ne buvois que » ſix livres d'eau. Je continuai ainſi pendant » cinq ſemaines, & j'en rendis quatre-vingts » aunes. Le plus long bout fut de vingt aunes. » Il me parut auſſi que j'en avois rendu un » bout dans les flegmes ou glaires que j'éva- » cuois : car j'y apperçus clairement le bord » du ver.

» Cette cure m'affecta ſi fort que je maigris » extrêmement, quoique je mangeaſſe quatre » fois par jour. Mes forces tomberent au point » que je ne pus me refaire de long-tems. En » 1754 j'uſai des mêmes eaux, mais du même » médicament une ſeule fois par ſemaine ; & » je ne manquai pas de rendre quelques aunes » de ver, que j'oubliai de meſurer.

» Après cela, je me trouvai aſſez bien pen- » dant quelques années. Vous me dites alors » que jamais je ne me porterois bien, ſi je » ne me débarraſſois de la petite extrémité » du ver, & je pris le parti de me rendre, » en 1758, aux ſources ſuſdites. Je fis le voyage » par terre & bus de l'eau de ſource, dont la » froideur étoit preſque égale à celles des eaux

» minérales de Norrmalm. Cela m'ayant resserré, je pris deux ou trois verres d'eau amere, & réitérai deux fois mon purgatif. » Je ne rendis rien du ver. Je ne sais si ce fut » parce que je ne pris pas l'eau assez froide, » ou de ce que j'omis la poudre vermifuge le » soir. Le ver recommença à m'inquiéter en » automne, après être resté long-tems tranquille. Tous les jours il me fatigua plus ou » moins.

» Quant à mon état actuel, je sens avant » midi une espece d'astriction poignante à l'orifice de l'estomac, & un serrement au-dessus » de ce viscere. Cela va en augmentant, de » sorte que je suis baignée d'une sueur froide & » près de me trouver mal lorsque cette douleur » se fait sentir. Cela ne dure pas beaucoup, » mais recommence souvent. J'en fus une fois » incommodée quatorze jours de suite pendant » cet automne, au point même d'être éveillée » brusquement. Je me propose donc de recommencer la même cure qu'en 1753, lorsque » le temps deviendra favorable.

» J'ajoute encore ici, Monsieur, sur vos demandes, quelques circonstances que j'ai » observées. Lorsque je me leve le matin, je » dois prendre garde de me laisser refroidir le » dos; car je sens aussitôt des tranchées vers » l'ombilic, au point même de ne pouvoir » me redresser. Au bout d'une heure & plus, » cela se termine par un dévoiement. Plusieurs » fois le jour j'éprouve des récidives, & les » choses vont toujours de même. Lorsque cela » veut me prendre, je me me mets aussitôt

» au lit si j'ai le tems; & alors je n'ai pas » de dévoiement. Je reste au lit une heure » ou une heure & demie, & je me trouve » assez bien le reste du jour. Il en est de » même quand je prends du lait ou quelque » chose de doux. C'est avant midi que le ver » me chagrine le plus. Si je passe ce moment » sans douleur, j'ai une bonne journée. J'ai » quelquefois pensé que cela me venoit de » n'avoir pas déjeûné; mais je me suis trom» pée. Le mangé ne me soulage pas, lorsque » le ver veut m'attaquer. En général, j'évite de » jeûner, parce qu'il m'incommode par son » succement.

» C'est vers la fin du déclin de la lune & à » son renouvellement, que je sens le plus d'in» commodités. J'ai éprouvé les mêmes effets » des médicamens; que je les prenne dans » l'une ou l'autre de ces circonstances, je suis » aussi plus tourmentée vers le tems de mes » regles. La viande est l'aliment qui me va le » mieux, sur-tout le soir. Lorsque je ne prends » pas de viande à souper, mais d'autres nour» ritures plus coulantes, je suis éveillée au » milieu de la nuit par un sucement si fort » sous la poitrine, que je suis près de tomber » en foiblesse, comme si je n'avois rien pris. » Cependant je ne puis rien manger alors, & » je ne fais cesser le mal qu'en buvant un verre » d'eau fraîche.

» J'ai observé que je faisois très-bien de » m'abstenir du lait; car après m'en être privé » pendant six jours, je m'en trouvois mal depuis, » toutes les fois que j'en usois. Dans le cours

» des années que je me crus libre du ver, je » pris du lait sans en être incommodée jusqu'en 1759, qu'il m'incommoda de nouveau; & depuis ce tems-là j'y ai renoncé. » J'appréhende que le ver ne soit augmenté & » fortifié par le lait que je repris alors. Les » poissons secs, qui ont résidé dans la saumure, » me font mal. Souvent même la seule odeur » de la saumure m'a causé du trouble. Tous » les alimens forts me sont contraires, aussi » bien que tout ce qui est sucré ou confit. Les » vins doux me causent également des malaises. Je me sens incommodée si je mange du » pain d'épice. Le thé, le café, les viandes » salées, fumées, ni même les choses assaisonnées avec de l'oignon, ne me font aucun mal; ce qui paroît étonnant. Si je trempe » mon pain dans du bouillon, ou du vin, ou » de la biere, ou du thé, cela m'est nuisible; » je dois toujours le manger sec.

» Les eaux ameres ne m'ont jamais rien fait » rendre du ver, quelque quantité que j'en aie » bu en 1750. Je n'ai pas remarqué que j'eusse » jamais rendu de cucurbitins, mais de petits » vers avec une tête rouge. J'en remarquai » même une grande quantité dans une année. » Ce sont les lavemens, & non les purgatifs, » qui les ont expulsés.

» Mon ventre n'enfle ni ne rentre, mais » durcit lorsque le ver monte & que j'éprouve » un accès, soit par quelque erreur, soit autrement. Alors je suis obligée de me desserrer » le ventre & la poitrine, & même d'ôter mon » mouchoir de cou.

» Tous les purgatifs m'entreprennent vivement ; j'éprouve alors des tranchées, des spasmes, que j'attribue à l'agitation du ver. Ils me causent des nausées ; mais rarement je vomis. Si cela arrive, à peine le purgatif opere-t-il, que le vomissement cesse. J'ai quelquefois cru que le ver suivroit cette voie-là ; je l'ai pour lors prévenu par un verre d'eau froide. La semence ou poudre vermifuge n'est pas fatiguante ; au contraire elle me procure même du repos, peut-être parce qu'elle oblige cet insecte de se renfoncer.

» Vous me demandez aussi comment je me trouve lorsqu'il sort des bouts du ver ? Ce n'est jamais sans purgatif que j'en rends. Lorsque je l'ai pris, je sens le ver s'attacher à l'orifice de l'estomac & me causer le serrement douloureux dont j'ai parlé. S'il en part, il descend ; les douleurs se font sentir dans le bas-ventre, & j'éprouve un grand froid dans le dos. J'ai aussi observé la résistance qu'il fait pour ne pas se déplacer, & sa succion qui me moleste alors extrêmement. Je sens un grand soulagement lorsqu'il paroît ; mais j'en éprouve du froid à l'anus. La partie qui en paroît d'abord, n'est pas unie, mais comme rongée ; & ce qui en est ensuite arraché, n'est jamais si sain que la fin : cela arrive toujours à une jointure. Il faut avec le bout qui paroît, tirer du restant autant qu'il est possible ; & c'est tout ce qu'on en peut avoir pour cette fois-là : car il n'en paroît plus de la journée dans les selles. Si l'on ne saisit pas promptement le bout pour le

» tirer dehors, il rentre. Quand il n'eſt plus » poſſible d'en tirer, je ſens combien il ſe » débat dans le dos, &c. »

On voit aiſément ce qu'on doit conclure de ces détails. Je n'ai pas beſoin de dire que ce ver eſt un de ceux qui ont des canaux abſorbans aux côtés. C'eſt le plus large que j'aie jamais vu.

Plus les bouts qu'on rend ſont longs & en grand nombre, plus on eſt de tems tranquille après cela ; & l'expérience m'a fait voir que plus on en avoit rendu d'aunes, plus on avoit été d'années ſans le ſentir.

Si l'on n'a pas occaſion d'uſer du moyen propoſé, il faut tâcher de lui faire gagner le bas & de l'affoiblir ; par-là on l'empêche de s'attacher auſſi fortement, & on en rend l'expulſion plus facile.

Il eſt très-vrai qu'il ne peut ſouffrir la viande ſalée ou fumée, le jambon, le choux-croûte (on doit dire *ſauer-kraut*), les alimens aſſaiſonnés avec l'oignon, le raiffort, le pain-d'épice, le vin acide, l'ail, l'aſſafœtida, le ſemen-contra, la fleur de ſoufre, les martiaux, l'extrait d'abſinthe, & que tout cela lui fait gagner le bas. On ne prend donc de ces ſubſtances, comme alimens, qu'une ſeule fois par jour. Parlà il eſt affoibli. Enſuite on prend des médicamens qui lui ſont contraires, & par là-deſſus des purgatifs qui lui cauſent beaucoup d'agitation, le fatiguent, en le forçant de s'attacher fermement. Le premier jour il tient bon ; mais le purgatif du ſecond jour lui fait lâcher priſe. Si le malade peut ſoutenir un purgatif

dans la matinée & un l'après-midi, cela vaut beaucoup mieux, parce qu'alors le ver n'a pas le tems de reprendre des forces.

Celui qui voudra donc l'attaquer avec succès, s'y prendra ainsi :

1°. Il préférera le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. Il ne prendra pendant plusieurs jours que les alimens dont je viens de parler.

3°. Le même jour il avalera, toutes les deux ou trois heures, dix des pillules suivantes :

℞ Extrait de tanaisie,	de chaque *demi-drachme & six grains.*
Assafœtida,	
Semen-contra,	
Vitriol martial, *douze grains.*	
Bon miel, *quantité suffisante.*	

Mêlez ; faites en des pillules d'*un grain*, dans une feuille d'argent.

On continue l'usage de ces pillules jusqu'à ce qu'on sente du soulagement au-dessous de la poitrine, de la douleur dans le bas-ventre, & du froid à l'épine du dos ; c'est la marque que le ver a gagné le bas. Alors,

4°. Il faut essayer de le chasser avec du jalap en poudre ; on en donne de douze à vingt grains, en une fois, à un enfant de huit ou neuf ans, selon les forces : il doit avoir été broyé avec du sucre. Le jour suivant on réitere la dose, & on l'augmente s'il est besoin. Entre chaque selle, on fait boire un verre d'eau très-froide. Un adulte en prendra double dose.

La poudre vermifuge de M. Herrenschwand a été regardée pendant plusieurs années comme un très-bon vermifuge contre le *tænia*. Cependant elle ne réussit pas toujours. Il vient d'en découvrir aux Médecins la composition; & l'on voit qu'on peut la rendre plus ou moins active. Elle se fait (*a*) avec quinze, ou vingt,

(*a*) Van-Swieten parle du vermifuge d'Herrenschwand comme d'un remede encore inconnu. Il consiste, selon lui, en quatre poudres différentes. Voyez Van-Swieten. tome 4. page 657. M. Murray donne de ce vermifuge une recette bien différente de celle de notre Auteur, & dit la tenir d'un Medecin décédé à Gottingue, à qui le Docteur Herrenschwand l'avoit communiquée pendant le séjour qu'il fit en cette Ville. La voici :

℞ « Gomme gutte, *dix à vingt grains*.
» Sel d'absinthe crystallisé, *quinze à vingt grains*.

» C'étoit là une dose pour un adulte. Elle procure un » vomissement ou une purgation. Deux heures après, » on en prenoit une autre, & ainsi de suite toutes les » deux heures, jusqu'à ce que le ver sortît. Le Docteur » Vogel prétend (*Prælection. de cognoscend. & curano.* » *morb.*) qu'on ajoutoit à ce mêlange *du charbon de* » *bois de frêne*. Quant à la formule que donne l'Auteur, » elle est probablement prise de la thèse de M. Andrée, » *De tænia*, Gotting. 1769.

J'en croirois plutôt l'Auteur que M. Murray, d'autant plus qu'il a été, comme Van-Swieten, en commerce de lettres avec M. Herrenschwand; & que sa formule, si l'on y comprend le mercure doux, mêlé avec le diagrede, se rapporte plus aux quatre poudres dont parle Van-Swieten, *loc. cit.* — Herrenschwand écrivoit à l'Auteur & à Van-Swieten, que son remede manquoit quelquefois, quoique très-rarement, savoir, huit à neuf fois sur deux cents.

ou trente grains de *racine de fougere*, un jufqu'à cinq grains de *gomme-gutte*, cinq jufqu'à douze grains de *gratiole*, *& l'on tient trois poudres femblables toutes prêtes*. Le jour qui en précédera l'ufage, on donnera au malade un mêlange de *mercure doux* & de *diagrede fulphuré*, de chaque *dix grains*. Le lendemain on fait prendre, le matin, une dofe de la poudre, qui fufcite ordinairement un vomiffement, & quelques felles; deux heures après, la feconde dofe, qui procure de fortes felles, & le ver fort le plus fouvent avec les excrémens. S'il ne fort pas, on prend la troifieme dofe deux heures après. Le malade boit un verre de bouillon léger entre chaque felle. M. Herrenfchwand chaffoit avec cela tout entier le *tænia* de la premiere efpece; mais celui de la feconde ne fortoit que par morceaux, (*fecunda fpecies Plateri.*) Dans la lettre qu'il m'écrit, il dit que jamais il ne prefcrit l'ufage de cette poudre avant de s'être affuré fi le ver s'eft retiré; & il reconnoit cela lorfqu'il voit dans les felles comme de petits grains blancs, après que le malade a pris une once ou demi-once de fyrop de fleur de pécher.

On voit que cette poudre eft très-bonne pour ces vues. La fougere a été employée de tout tems en Médecine contre ce ver. Si elle le tue, on l'oblige de gagner le bas; la gomme-gutte & la gratiole font très-propres à l'expulfer, car l'une & l'autre purgent vivement. Le mêlange qu'on prend la veille & la poudre qui en foutient l'action, ne peuvent donc manquer leur effet.

Si l'on obſerve les circonſtances ſuſdites, il n'importe même de quel purgatif on ſe ſerve, pourvu que ſon opération ſoit vive & vigoureuſe. C'eſt ainſi que le Docteur Nitret a délivré de dix-huit *tænias* entiers la femme dont j'ai parlé. Il fit préparer les pillules ſuivantes :

℞ Réſine de ſcammonée, *douze grains.*
— de jalap, *ſix grains.*
Turbith minéral, *deux grains.*
Eſprit de vin, *quantité ſuffiſante.*

Faites cinq pillules.

Le malade en prit trois le dix Septembre au matin, & les deux autres une heure après. Le même jour elle rendit ſept *tænias* entiers vivans; le lendemain neuf autres, & le ſoir encore un qui étoit mort. Comme cette femme donnoit encore des ſoupçons de ver, il réitéra les pillules le quatre Octobre, y mettant un grain de plus de turbith minéral. Le ſix de ce mois elle en rendit un dix-huitieme. La malade ne ſe ſentoit pas auſſi bien qu'on l'avoit eſpéré. Elle reprit donc pluſieurs fois le médicament, & rendit des cucurbitins morts, & une quantité de lombrics vivans; de maniere que le médecin parvint ainſi à une cure complette.

Van-Swieten avoit déja preſcrit les mêmes pillules pour des vues différentes à un jeune homme. Elles lui avoient fait rendre un *tænia* entier. Ce Docteur les employa pour lors contre ce ver avec de bons ſuccès. Mais il ne les

ordonna que deux fois par mois, parce qu'elles operent vigoureusement. A la troisieme dose le ver sort ordinairement. Van-Swieten, t. 4. pag. 655. *simul ostendit mihi vermem latum, integrum, cum filo suo, qui vi medicamenti expulsus fuerat.*

Feu le Docteur Hasselquist dit, dans son *Voyage en Palestine*, que le *tænia* est très-commun en Egypte, & qu'au *Caire* le quart des Habitans, surtout les Juifs, en sont très-tourmentés. Le meilleur vermifuge qu'on y emploie est l'huile de pétrole, de vingt à trente gouttes en une fois dans de l'eau, pendant les trois derniers jours du déclin de la lune; & l'on se purge le quatrieme jour. Si le ver ne sort pas, on y attend le déclin prochain pour recommencer la curation. Un Médecin nous dit qu'après avoir fait prendre pendant 14 semaines inutilement nombre de médicamens à un homme incommodé de ce ver, il lui ordonna enfin l'huile de pétrole & de térébenthine, de chaque demi-drachme en trois doses. Le malade rebuté des médicamens ne vit celui-ci qu'avec une extrême répugnance, & le prit en une seule dose pour ne plus en entendre parler, & il fut délivré en une fois du ver entier. Quelque tems après, le même Médecin ordonna le matin trente gouttes du même médicament à une femme, & quarante autres à prendre l'après-midi, si le ver ne remuoit pas. Elle fut aussitôt délivrée de neuf aunes d'un ver mort.

S'il ne sort qu'un bout de ver pendant à l'anus, on le tire doucement jusqu'à ce qu'on

ſente de la réſiſtance. Pour lors on ſe met ſur un petit lit, & l'on attache au bout un poids léger, mais aſſez peſant pour empêcher le ver de rentrer; autrement il ſe romproit. Ce poids doit pendre hors du lit, ou le malade ſe couche ſur le côté droit. Si l'on a de la patience, on l'a ainſi tout entier, ou au moins en grande partie, ſur-tout en le paſſant dans une canule que l'on porte enſuite dans l'anus, de peur que le ſphincter ne le faſſe rompre en le ſerrant.

Je m'apperçus, il y a peu de tems à Calmar, qu'un homme étoit très-tourmenté du *tænia*, au point même de vouloir ſe tuer de déſeſpoir : on s'en ſaiſit. Je lui preſcrivis trois doſes de la poudre qui expulſa le ver, & tous les maux de cet homme ceſſerent.

Voici une poudre dont j'ai acheté la formule. On en fera uſage ſi l'on veut.

℞ Charbon de terre, (houille) } de chaque *une*
Poudre à tirer, } *drachme & dem.*
Poivre bien pilé, *ſept grains.*

Mêlez; faites-en trois parties égales.

On les prend l'une après l'autre dans un peu d'eau-de-vie pendant trois jours de ſuite, ſeulement lorſque le ver ſe fait ſentir; & l'on boit chaque fois un peu d'eau-de-vie par-deſſus. Si cette poudre ne cauſe aucun mouvement particulier dans le bas-ventre, on augmente la doſe la premiere fois qu'on en reprend; & ſi le ver ne part pas, on prend le quatrieme ou cinquieme jour au matin quarante grains de jalap en poudre dans de l'eau.

Le peuple ſe délivre du *tænia* dans le Biarneborg avec l'huile de térébenthine, à forte doſe. Dans la Botnie Occidentale, il prend un mélange de parties égales de lait & de goudron, à la doſe d'une cuillerée à bouche le matin, pendant ſept jours de ſuite. Le corps en eſt vivement entrepris. Les convulſions en ſont aſſez fréquentes. Mais tous les ſymptômes ceſſent dès que le ver eſt expulſé.

Je rapporterai encore comment un homme de qualité s'en eſt délivré; de ſorte que depuis 1748 il n'en a pas eu le moindre ſentiment.

Le détail du malade ſe trouve dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm; mais il mérite de trouver place ici.

« En 1747, comme j'entrai dans ma quarante-quatrieme année, je ſentis, au retour » de l'automne, pour la premiere fois, du » trouble & un grouillement dans les inteſtins, » ſur-tout du côté gauche. Mon ventre s'éleva; je ſentis une oppreſſion de poitrine; ce » qui fut ſuivi d'inquiétudes, de chagrin, de » triſteſſe. Je crus que cela venoit d'un dérangement d'eſtomac, & pris le parti d'eſſayer » de l'extrait d'abſinthe pour me ſoulager. J'en » préparai de très-fort avec du vin & même » de l'eſprit-de-vin. J'en éprouvai de bons effets. L'oppreſſion & gonflement du ventre » diſparurent; & chaque fois je ſentis du mouvement dans le côté gauche : ce qui me » ſembla n'être que des vents. Je remarquai » cependant dans mes ſelles de petits corps » blancs, tels que des graines de citrouille, » ſans trop ſavoir ce que je devois en inférer.

» En 1748, je fus pris d'un fort dévoiement,
» je ne fais par quelle caufe. En même tems
» je rendis un *tænia* pour la premiere fois. Je
» fus extrêmement effrayé ; car je pris cela
» pour une partie d'un inteftin. Néanmoins je
» tirai cela prudemment jufqu'à ce que le
» bout fe rompît : ce qui, loin de me caufer
» de la douleur, me procuroit un grand fou-
» lagement : j'en eu deux aunes. Le bout étoit
» bien vivant. Après cela je me trouvois mieux,
» & j'eus toujours un bon appétit. Mais je n'é-
» tois pas encore délivré de mon ennemi. Après
» avoir été fortement fecoué fur un cheval,
» je rendis encore un long bout du ver que je
» tirai doucement, tant qu'il voulut venir. Ce
» bout étoit auffi vivant.

» Je fongeai alors très-férieufement à l'ex-
» terminer tout entier ; car je le fentois au
» moins une fois par mois & très-vivement.
» Je le chaffois toujours de mon côté avec
» l'extrait d'abfinthe, me gardant de prendre
» ni lait, ni rien de doux ; autrement ma dou-
» leur de côté recommençoit. Un ami me
» confeilla de prendre de l'ail tous les matins.
» Je commençai donc en été à en avaler trois
» ou quatre fois par femaine deux ou trois
» têtes au matin, buvant par-deffus ou de l'eau
» froide ou du thé, & pris le parti de les
» couper très-menu par la fuite. Pour me pur-
» ger, j'ufai de l'élixir (*a*) fuivant, à la dofe

(*a*) L'Auteur ne donne pas la formule. M. Murray la

» d'un demi-verre d'antimoine, avec du vin
» blanc de France; ce qui me procuroit deux
» ou trois selles. Mes affaires me firent partir
» en Septembre pour la campagne. Pendant
» le voyage, j'usai de l'ail & de l'élixir. Je rendis
» une fois un bout de ver sans être obligé de
» le tirer. Il ne donna aucun signe de mou-
» vement. Pendant ma résidence dans l'endroit
» où je m'arrêtai, je me trouvai bien; il en
» fut de même à mon retour à Stockholm. En
» Novembre, je fus obligé de faire un autre
» voyage. Un jour que j'avois bien déjeûné &
» fait un bon bout de chemin, je me sentis
» vivement serré dans le bas-ventre, & je fis
» une grande selle, avec laquelle je rendis un
» très-long bout de ver, qui ne donna au-
» cun signe de vie. Depuis ce tems-là je n'en
» ai plus rien senti. Je n'ai pas maigri pendant

---

prend ainsi dans la Pharmacopée domestique Suédoise du Docteur Darélius.

℞ Racine de gentiane rouge,	de chaque *une drachme.*
Assafœtida, ou myrrh.	
Camphre. Ecorce d'orange, séche,	
Castoreum. Extrait d'aloës,	
Un peu de safran,	

Broyez un peu; faites digérer pendant six ou sept jours dans

Esprit-de-vin, *cinq livres.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Passez.

» qu'il m'a tourmenté, ayant toujours bon
» appétit. Lorſque je différois de manger, je
» ſentois un ſucement extraordinaire dans l'eſ-
» tomac, & un mouvement de reptation dans
» le côté gauche. »

Les mêmes mémoires nous rapportent un exemple ſingulier de la vertu de cet élixir contre le *tænia*.

Un enfant d'Aobo prit, pour ſuer, de cet élixir dans une bonne doſe d'eau-de-vie. On ne lui ſoupçonnoit point de *tænia*. Tout-à-coup il eut une forte envie d'aller à la ſelle, & rendit une quantité prodigieuſe de *tænias*. On courut au Médecin, croyant que l'enfant avoit rendu tous ſes boyaux. Le Médecin trouva, comme il le penſoit, un *tænia* dont on eût pu emplir un chapeau. Voyez *année* 1747, page 111. *édit. ſuéd.*

Que l'ail ſoit un excellent remede contre ce ver, c'eſt ce que j'ai prouvé dans les Mémoires de notre Académie, *année* 1760, p. 186, &c. Voici le cas.

Une Dame, agée de vingt ans & mariée, paſſa l'année 1755 dans des douleurs, des pleurs, des angoiſes preſque continuelles, tombant très-ſouvent en foibleſſe & preſque réduite au déſeſpoir; elle obtint du ſoulagement des eaux de la fontaine de Pouhon (de Spa), quoiqu'elle fût extrêmement émaciée & pâle. Elle en uſa le reſte de l'année, & avec ſoulagement. En 1756 elle retomba malade, & prit de différentes eaux du lieu de ſa réſidence. Il ſortit un bout du *tænia* de l'eſpece qui a des canaux abſorbans : mais les douleurs la reprirent de

tems à autre. En 1760 elle me demanda avis. Je lui conseillai d'avaler tous les matins un ou deux morceaux d'ail, & de se remettre aux eaux de Spa pendant l'été. Elle continua l'ail jusqu'en Juillet qu'elle prit les eaux. Dix jours après l'usage de ce fluide, elle fit une course de quinze milles, se reposa un jour, & continua les eaux tous les jours au matin, quelque peine qu'elle eût à ne les pas rejetter. Chaque soirée elle prit des fraises, qui, le jour suivant, la faisoient aller. Quatre jours après ce petit voyage, elle fut prise de fortes convulsions, de tranchées, avant qu'elle eût achevé sa bouteille, & rendit en un peloton le *tænia* entier avec sa petite extrémité. La tête étoit telle que je l'ai décrite plus haut. Je ne pus en appercevoir les quatre trous, faute de microscope. Les jointures de ce ver étoient très-épaissies. Cette Dame acheva la prise de ses eaux, sans ressentir après cela aucune incommodité ni répugnance de la boisson. L'appétit qu'elle avoit perdu lui revint. De sorte que quatorze jours s'étoient à peine passés qu'elle reprit des couleurs & de l'embonpoint.

J'ai donc lieu de croire qu'elle n'aura plus de récidive d'affection vermineuse, & qu'elle jouira d'une bonne santé. Dès que ce ver eut été rejetté, je le mis dans de l'eau tiede; il n'y eût que la petite extrémité qui s'y remua, & environ un quart d'aune au milieu. Dans de l'eau chaude, ces parties ramperent; mais le reste étoit mort. Ensuite j'y versai de l'eau froide, & ce qui vivoit perdit tout mouvement, &c.

Je conclus de-là que la plus grande partie en étoit morte; & un autre cas semblable me persuade que ce fut l'ail qui en avoit ôté la vie. L'ail ne doit donc qu'être continué long-tems pour exterminer le *tænia.* Cette Dame en avoit pris pendant six mois, & seize aunes du ver en étoient mortes: peut-être que le reste seroit aussi mort, si elle n'eût pris que ce vermifuge plus long-tems dans le cas ou le ver ne seroit pas sorti, quelque vivace qu'on suppose la petite extrémité. La secousse du voyage l'a probablement forcé de se ramasser en un peloton. Or, il fait moins de mal alors que quand il est étendu dans toute sa longueur; & l'on peut le chasser plus aisément, parce qu'il n'est pas attaché en tant de points. Il étoit d'autant plus aisé de l'expulser, qu'il étoit mort en grande partie. Les fraises ont l'avantage de servir de purgatif avant midi, lorsqu'on les prend le soir pendant l'usage des eaux minérales. Quelquefois même elles font aller si fort, qu'il en résulte des tranchées, qu'on appaise alors avec de l'eau-de-vie, où l'on a mis infuser de la canelle. Les fraises ont suppléé ici au purgatif, & la froideur de l'eau a affoibli le reste vivant de l'insecte, qui n'a pu s'accrocher davantage.

La teinture de rhubarbe dont j'ai si souvent fait mention, se prépare ainsi:

℞ Rhubarbe d'Alexandrie, *deux onces.*
Raisins secs, *une once.*
Ecorce de citron, *demi-once.*
Réglisse, *même dose.*

Cardam. minor. *deux drachmes.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Mêlez. Faites digérer pendant deux jours ; passez, exprimez, ajoutez

Extrait d'aunée, *demi-once.*
Sucre fin, *trois onces.*

C'est du Docteur Darélius que je prends cette excellente formule. Quand on s'en sert contre les vers, on prend *deux livres* de bons hydromel au lieu de vin de Portugal. On fait digérer pendant quatre jours ; on passe & l'on ajoute

Extrait de tanaisie, *deux onces*,

au lieu d'aunée. C'est la même quantité de sucre.



CHAPITRE XXIII.

Du rachitis ou *Noueure des Enfans.*

DE toutes (*a*) les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est pas de plus à craindre pour

(*a*) L'Auteur, extrêmement intéressant dans le Chapitre des vers, n'a presque rien dit que d'après les autres sur le rachitis. Il y suit l'opinion commune. Je rapporte tout ce qu'il en dit, en refondant le Chapitre entier; & je ne balance pas à me déclarer pour une opinion toute différente de la sienne, sur la vraie cause & les progrès de ce mal. Chacun pensera là-dessus comme il le jugera à propos. Je crois cependant avoir donné à mon sentiment toute la probabilité possible. M. Murray n'a rien dit en note dans sa traduction allemande. Comment un aussi habile homme n'a-t-il pas fait une seule réflexion neuve sur une maladie si dangereuse à l'espece humaine? Au moins aurai-je donné lieu de réfléchir; m'inquiétant peu d'une critique aussi absurde que celle du jeune homme qui nous a présenté l'*Analyse des Oracles de Cos*, de M. Aubry, à la mort de M. Roux. Cette Analyse n'est qu'un tissu d'ignorance, de paralogismes & d'inepties. Elle ne méritoit pas de réponse. Les Oracles de Cos, de M. Aubry, devroient être le Breviaire de tous ceux qui passent à la pratique de la Médecine. Je n'y vois de trop long que le Discours préliminaire. Mais il est si intéressant, qu'on ne peut que gagner à le lire. Le Journal de Médecine est, je pense, à présent redigé par des gens plus conséquens, & qui ne s'imaginent pas qu'en sortant de la Licence, on est en état de juger Hyppocrate & ceux qui l'ont médité long-tems, d'après des faits de pratique comparés avec ses observations.

l'espece humaine après la vérole. Les malheureux individus qui en sont attaqués maudiroient sans doute pere & mere, & le jour qui les a vus naître ou leur nourrice, s'ils savoient qu'en général c'est d'un sang impur que cette redoutable maladie a pris son origine chez eux. Heureux ceux qu'elle enleve dans leurs tendres années, lorsqu'elle est devenue incurable ! En effet, ne vaut-il pas mieux mourir, que de montrer toute la vie à quel point la Nature a été dégradée par l'abus des plaisirs ? Tel est cependant l'état de la plupart de ceux qui en sont attaqués. Bossus, tortus, foibles, souvent très-infirmes, hideux, à qui peuvent-ils reprocher la contrefaction totale de leur corps, qu'aux parens qui les ont engendrés, ou à leurs aïeux ? & d'où viendroit cette difformité dans les climats qui sont entre les extrémités des deux Zones tempérées, sinon du libertinage ? Car je suis d'un sentiment bien différent de ceux qui regardent les maladies vénériennes comme nouvelles, c'est-à-dire, comme inconnues en Europe avant les voyages de Colomb. J'en ai trop vu de trace chez les Anciens, pour changer d'opinion, & jamais on ne me persuadera le contraire. C'est donc aux suites de ces maladies que j'attribue le rachitis, qui suivant moi, n'est qu'une vérole dégénérée ou dénaturée, en passant des peres aux enfans & aux générations suivantes. De-là je soutiens aussi que le rachitis est plus ancien que plusieurs habiles Ecrivains l'ont prétendu. Les maladies vénériennes ont été autrefois d'un caractere moins malin dans nos climats, avant les voyages de

Colomb, parce que, malgré le libertinage, le virus n'a pas pu s'y exalter autant que chez les Américains; mais ce n'en étoit pas moins un vrai virus vénérien, semblable à celui dont parle B. C. de Juvellina; *mitis, ita ut patiens sospitem se habeat: hinc paulatim corpus distemperatur, — morbus fit incognitus, obscurus, nec à Medico, nec a patiente, pro venereo morbo judicatur, sicque medendo difficillimus.* Astruc admettoit pareillement un degré insensible de ces maladies, mais qui n'en étoit pas moins tel. Des causes particulieres au climat de l'Amérique, soit dans les vivres, soit dans les lieux où naquit la maladie, soit même la fréquence de l'accouplement & le changement réciproque des hommes & des femmes, ont pu contribuer à y rendre la maladie plus maligne qu'elle ne l'étoit dans ceux qui en avoient été jadis attaqués en Europe ou en Asie; & c'est sans doute de-là que cette maladie a été si terrible dans les Sujets de nos climats, qui en ont été infectés les premiers. L'impression de ce virus, trop exalté, excédoit les forces de leur organisation & la crase de leurs humeurs, sur-tout dans les climats du Nord, où l'on transpire beaucoup moins qu'il est besoin pour résister à cet horrible mal, si on ne le guérit là promptement.

Conséquemment il y a lieu de croire que le rachitis est une maladie plus ancienne. Glisson, qui l'a décrit le premier en homme de l'art, le regardoit comme une maladie nouvelle. Tous les Médecins de son tems ont pensé comme lui, on parlé comme lui, & notre Auteur,

Van-Swieten, d'autres ont été du même avis. Mais le nombre des témoins n'a souvent fait que multiplier l'erreur. Faloppe s'est attribué la découverte des trompes de la matrice; tous les Médecins, jusqu'à Drélincourt, lui ont fait le même honneur; s'ils avoient lu Hyppocrate ils y auroient vu ces trompes, & même assez perforées pour laisser passer un crin de cheval dans la matrice. Huit à dix Médecins, longtems avant Fallope, les avoient également vues. Ce qui prouve la vérité de cet axiome. *O imitatores servum pecus!*

Mais voyons mieux la chose. D'abord, je dis qu'en examinant l'ætiologie que plusieurs Médecins ont produite pour assigner les causes de la maladie, sans même y comprendre de virus vénérien, la maladie a du exister de tout tems comme de nos jours, parce que ces causes ont toujours existé, soit dans un endroit soit dans un autre. Que le Lecteur jette ici les yeux sur les n°. 1482 = 83 = 84 de Boerhaave & de Van-Swieten, je suis sûr qu'il sera de mon avis, quant aux conséquences que j'en tire. Car comme il n'y a point d'effet sans cause, la cause n'est jamais sans son effet, parce qu'il est lié avec elle de toute nécessité physique.

Voici donc ce que nous apprend notre Auteur. Les causes de cette maladie chez les enfans, sont, en général, tout ce qui peut amollir les parties solides :

1°. Par exemple, être né de pere & de mere foibles, maladifs, ou qui ont fait un abus du thé, du sucre, de viandes grasses.

2°. Si les pere & mere vivent dans l'indolence, l'oisiveté; *sur-tout* s'ils ont eu quelques *Maladies vénériennes*, ou qu'il en soit résulté certain épuisement. Dans ces cas-ci, rarement une mere amene un enfant à terme; plus souvent il est mort, ou attaqué du rachitis lorsqu'il est né.

3°. L'indigence qui prive les pere & mere d'une nourriture convenable. Voilà pourquoi cette maladie a sur-tout lieu dans les maisons très-riches ou très-pauvres; & rarement chez les gens d'un état moyen.

4°. Naître de pere & mere très-âgés.

5°. Habiter des lieux bas, humides, marécageux.

6°. Le lait d'une mere ou d'une nourrice trop âgée; ou si le lait est trop épais ou trop délayé, ou insuffisant pour la quantité, ou imprégné d'un virus vénérien, scorbutique, scrophuleux, cancéreux; ou vicié par les effets du chagrin, par une grossesse, par la boisson, &c.

7°. Si l'enfant a été continuellement tenu dans une chambre humide; s'il est long-tems & souvent resté dans ses linges sales, ou sur le pot, ou dans les bras de sa Nourrice, ou sur ses genoux.

8°. S'il a souvent pris des substances douces, sucrées, de la bouillie avec de la farine & du lait, des fruits, de la bierre pendant la nuit sur-tout étant aigrie. Tout cela empêche la transpiration nécessaire, augmente les sérosités, produit des acides, rend le corps mat & indolent.

9° Répercuter une galle avec des topiques

quelconques. Laiſſer un enfant traîner longtems une fievre, une coqueluche, ſans ſonger à le guérir. Plus il ſe réunit de ces cauſes dans un enfant ou dans les pere & mere, plus la maladie eſt déterminée chez lui; & plus longtems elles durent, plus auſſi eſt-elle difficile à guérir.

Je demande à préſent ſi preſque toutes ces cauſes n'ont pas été connues des anciens. Ils ont connu le virus cancéreux. Strabon nous donne les ſymptômes du ſcorbut de maniere à ne pas s'y tromper; le ſucre a été très-connu de Théophraſte, & les Anciens en faiſoient uſage; au moins connoiſſoient-ils les choſes douçâtres. Les livres hébreux me fourniroient des preuves ſans replique de la vérole, ſi c'étoit ici le lieu de me livrer à des réflexions philoſophiques ſur la vraie ſignification des termes; j'en produirois auſſi des exemples des Auteurs latins, quoique Van-Swieten ne les y ait pas vus. Quant aux autres cauſes rapportées par Roſen, elles ſont journalieres. Donc le rachitis a pu exiſter; donc, dis-je, il a exiſté avant l'époque de Gliſſon; & la preuve triomphante, c'eſt qu'il y a eu des boſſus, des tortus, des gens contrefaits, tels qu'on en voit de nos jours, à la ſuite de cette maladie, ſelon Gliſſon, lorſque les Sujets ont le bonheur de n'en pas périr juſqu'à l'âge de vingt ans, mais en ont été mal guéris au terme de l'âge de cinq ans, ſelon le même. J'en ai vu périr un âgé de dix-ſept ans il y a trois ans, & dont la maladie ne s'étoit manifeſtée que l'année précédente, par des douleurs dans les os, ſur-tout aux omoplates

& à l'épine du dos : bientôt ſurvint le gonflement & la plus grande dimenſion des os, *le ſpina ventoſa*, la ſuppreſſion de tout mouvement & la mort.

En vain objecte-t-on que les Anciens n'en ont pas parlé. Je dirai qu'Hyppocrate ne nous a donné les ſymptômes que d'un très-petit nombre de maladies dans les écrits qu'il nous a laiſſés ; & ces écrits ſe réduiſent à quatre ou cinq Ouvrages : car les autres qui forment le corps des Traités qu'on lui attribue, ne ſont ni de lui, ni de ſon école. Enſuite avons-nous tout ce que les Anciens ont écrit ? Le rachitis a été confondu chez eux comme chez nos Modernes, & même par pluſieurs Médecins de nos jours, avec la (*a*) cachéxie. D'ailleurs cette maladie produite alors par un virus beaucoup moins violent que celui qui s'eſt répandu depuis la découverte de l'Amérique, n'a probablement pas été accompagnée de ſymptômes auſſi graves que ceux qu'on a vus depuis la propagation de la vérole américaine en Europe.

Mais je ne puis concevoir l'aveuglement de ceux qui n'ont pas reconnu la maladie au détail que préſente le paſſage d'une lettre de Jean-Baptiſte Théodoſe, ſur lequel Van-Swieten s'eſt fait une ſinguliere illuſion : « L'enfant eſt

(*a*) Ces deux maladies ſont eſſentiellement différentes. Mais je crois très-fort que le *ſpina ventoſa*, le rachitis, ne ſont que deux eſpeces d'un même genre. Je remarque même qu'on a donné, pendant quelque tems, le nom de *ſpina ventoſa* au rachitis, avant que Gliſſon publiât ſes Obſervations.

» d'un tempérament qui incline au froid & » à l'humide, ce qui lui donne une couleur » pâle; de sorte qu'il paroît tendre à la ca- » chéxie, & qu'il s'engendre chez lui beaucoup » de crudités. Sa maladie est un affoiblissement » de la faculté motrice, de maniere qu'âgé » de dix-sept mois, il ne peut absolument se » mouvoir, ni se tenir de bout; & si sa Nour- » rice le prend dans ses bras, il n'est pas en » état de soutenir sa tête. Mais le symptôme » le plus fâcheux, c'est que trois vertebres à » la région des fausses côtes se sont déjetées » en dehors : c'est une espece de gibbosité, & » les côtes se courbent même comme un arc » tendu ». C'est-à-dire, très-tendu, comme lorsqu'on décoche la fleche; autrement l'Ecrivain ne diroit rien.

Que conclut Van-Swieten de ce passage ? Il n'y a pas, dit-il, de mention que le ventre eût été enflé, que les os fussent grossis aux jointures. Mais la maladie étoit-elle à son dernier période ? d'ailleurs, tous les Sujets rachitiques ont-ils le ventre gonflé ? Je (*a*) le nie.

Van-Swieten ajoute : « Les côtes se courbent » ici comme un arc, tandis que dans le rachitis, » le thorax est déprimé sur les côtés, & le » sternum s'éleve en pointe ». Cette réflexion

(*a*) Il est aisé de voir que Van-Swieten s'est encore fait illusion en citant Héister, qui n'avoit pas parlé du gonflement du ventre. Héister, quoique jeune, n'auroit pas manqué d'observer la cause de ce phénomene, si elle avoit existé dans les Sujets rachitiques qu'il ouvroit.

eſt pitoyable. Qu'on examine le corps de dix rachitiques, je ſuis sûr qu'on en trouvera huit dans la poſition de celui de cet enfant. De cinq ſquelettes d'enfans rachitiques que j'ai vus en ma vie, il n'y en avoit pas un dont quelques côtes ne fuſſent extrêmement courbées du côté que les côtes oppoſées les avoient dejetées; de-là vient juſtement la conformation irréguliere de la charpente oſſeuſe, qui tantôt promine en dehors, tantôt ſe renforce ſur le derriere, tantôt ſe porte ſur l'un ou l'autre côté. Or, cet exemple eſt antérieur à l'année 1514, tandis que le rachitis de Gliſſon ne s'eſt manifeſté qu'environ vers 1612 & 1620, ſelon Roſen; donc cette maladie étoit connue cent ans avant qu'elle fût remarquée en Angleterre. Boot avoit-il tort d'avancer que c'étoit une maladie commune à d'autres Contrées qu'à l'Angleterre & l'Irlande? Comme il ne nomme point la France, Van-Swieten conclut qu'elle n'y étoit pas connue, cette Logique n'eſt pas exacte. Mais que nous importe? ſi on l'a remarquée en Italie: c'eſt ainſi qu'il a demandé la preuve qu'il avoit ſous les yeux. Je vois que le ſavant M. Lorry n'a pas été non plus du ſentiment de Gliſſon ſur la nouveauté de cette maladie. *Cui (Gliſſonio) tamen contradicere forſan licitum foret, ſi de eo tractanti morbo nobis incumberet Provinciâ?* De morb. cut.

Mais doit-on déduire ce vice d'un virus vénérien ſans exception, de ſorte que de tous les tems le rachitis en ait été une conſéquence éloignée? Pour moi, je ne balance pas à prendre le parti de l'affirmative. M. Lorry, qui ne

pense pas tout-à-fait de même, s'énonce ainsi : « Quoique ce soit *peut-être* parler trop (*a*) » généralement, que de toujours déduire cette » maladie d'un vice vénérien, cependant il n'y » a point d'homme un peu instruit sur cette » matiere, qui ne convienne que ceux qui ont » été infectés d'un vice vénérien, ont la plu- » part du tems des enfans rachitiques : ces » enfans sont si impregnés d'un mucus acide » & abondant, que le suc osseux ne peut ja- » mais parvenir chez eux à une consistance » solide & comme calcaire : au contraire, il » n'acquiert qu'une texture mollasse & sélé- » nitique. De-là vient que les os augmentés » en volume sont privés de toute force, pro- » minent de toute part, & ne forment que des » appuis trop foibles pour soutenir le corps ; » ce qui est cause de la figure informe qu'ils » prennent ». On sent aussi dans les expressions de Boerhaave, qu'il n'a pas non plus osé dire son sentiment au net. Mais il en regarde le virus vénérien comme la principal cause, *imprimis labi venereæ.* Je ne nie pas le concours des autres causes. Je conviendrai qu'un enfant, en se cassant la jambe, a pu devenir rachitique, comme le dit très-sensément M. Lorry. Mais l'inflammation, la foiblesse résultante de l'*accident*, ou toute autre circonstance, n'a-t-elle pas pu déterminer la cause préexistente à

(*a*) Cette habile Observateur ne se sert que du mot *forte*, *peut-être*, pour supposer des exceptions à mon opinion. Rosen même semble la favoriser plus bas.

l'actualité ? c'est ce que semble insinuer Van-Swieten : « Il est peut-être vrai que ce vice » des parens a pu donner aux enfans une » disposition à cette maladie, qu'ils auroient » pu vaincre avec une constitution plus ro» buste ». L'exemple (*a*) de M. Lorry est bien dans ce cas-ci ; & l'on peut aussi rendre raison du concours de toutes les autres causes qui ne font que déterminer le développement du virus rachitique, ou vénérien dégénéré. Van-Swieten objecte que plusieurs enfans sont devenus rachitiques, sans qu'on ait pu remarquer le moindre indice de virus vénérien dans leur pere ou leur mere. J'ai déjà prévenu l'objection plus haut, en citant B. C. de Juvellina & Astruc, & l'on en verra ci-après la foiblesse au Chapitre des maladies vénériennes. On ajoute aux causes rapportées ci-devant, *les fleurs blanches* : j'en conviens, aussi. Et l'enfant mort, âgé de dix-sept ans, dont je viens de parler, étoit dans ce cas-là. Ce fut moi qui osai interroger la mere en particulier sur cet article : l'habile M. Moreau, qui y étoit avec moi, n'y avoit pas songé. Ainsi Storck, cité par Van-Swieten, avoit raison de dire qu'après les fleurs blanches, *tandem subsequitur pessima*

(*a*) Je me suis trouvé, la semaine derniere, dans une voiture publique, avec un enfant à qui pareille chose est arrivée ; & la sœur aînée, quoique fort droite, faisoit encore voir, à l'âge de sept ans, par la grosseur de ses veines, les marques du rachitis dont elle avoit été affectée dans l'enfance.

rachitis

rachitis quæ rarò huc usque sanari potuit. « Enfin » ces enfans, conçus dans une mere sujette » à ces fleurs blanches acrimonieuses, sont » attaqués d'un rachitis très-malin, & qu'on » n'a encore guéri que très-rarement jusqu'ici ». Ce fut aussi ce qui me fit aussitôt prononcer que l'enfant n'en reviendroit pas, sous quelque forme qu'on lui donnât le mercure. M. Moreau l'avoit ordonné en syrop; mais il étoit trop tard. Sans dire tout à fait sa pensée, il avoit bien vu le remede, & moi je ne voulus rien ordonner en disant la mienne. L'enfant fut remis entre les mains d'un bourreau, autorisé à tromper le Peuple par le crédit de quelques Grands; il ne tarda pas à l'achever. Mais je sais que le pere & la mere ne se sont pas gênés sur les plaisirs: ainsi je regardois ces fleurs blanches comme une suite d'une acrimonie vénérienne. Les sœurs du jeune homme en sont pareillement attaquées dès leur premiere jeunesse. On sait que les filles ont quelquefois apporté cette maladie en naissant. Depuis que les maux vénériens se sont répandus avec les plus cruels symptômes, rien de si commun que les fleurs blanches chez les femmes, & rarement elles en guérissent aujourd'hui. Cette incommodité fait des ravages énormes, de nos jours sur-tout, dans les villes: c'est encore une autre cause de la difformité de tant d'enfans contrefaits; c'est-à-dire, du rachitis. Les Médecins ne font pas assez d'attention à cette dégénération de l'espece humaine. Boerhaave avoit donc raison de supposer, dans la cause du rachitis, un virus vénérien,

latente fortè *leni labe venerea permixtâ*, §. 1488. Si le respect que je dois à d'honnêtes gens me permettoit de produire les noms de celles que j'ai guéries l'année derniere des fleurs blanches opiniâtres, je prouverois, sans craindre le soupçon de mauvaise foi, que la mere & deux filles, attaquées de fleurs blanches, rebelles à tout remede, ont été guéries par l'usage du mercure & les décoctions de salsepareille. La plus jeune des deux filles, agée actuellement de vingt-un ans, en a encore quelque léger ressentiment de tems à autre. Elle n'a pas eu le courage de suivre la cure sans interruption: mais son état actuel prouve qu'elle eût été guérie entiérement si elle l'eût voulu. Plusieurs enfans ont été guéris du rachitis par l'usage des mercuriaux, soit intérieurement, soit extérieurement: c'est au moins une présomption favorable (*a*) à mon opinion. Van-Swieten raisonne certainement très-mal, lorsqu'il prétend qu'on ne peut déduire le rachitis d'un virus vénérien, parce que le rachitis ne s'est manifesté en Angleterre qu'un siecle après la vérole de Naples ou d'Espagne. Son objection seroit sensée, s'il eût été vrai que l'époque du rachitis eût été antérieure à celle de la vérole. Mais celle-ci l'a précédée; donc on en peut déduire

(*a*) Je ne prétends pas que le mercure soit l'unique remede du rachitis: il n'est pas toujours le vrai spécifique contre le virus vénérien. Quelque avantageux qu'il soit dans la cure des maladies cutanées, M. Lorry remarque très-bien qu'il y est assez souvent sans effet; j'oserois même dire dangereux.

le rachitis de Gliſſon, qui parut, non un ſiecle, comme dit Van-Swieten, mais près d'un ſiecle & demi après la vérole américaine. Ainſi, l'eſpece humaine avoit eu le tems de ſentir partout l'impreſſion de ce terrible virus. L'époque de la vérole, ſelon B. C. de Juvelina, eſt de 1483, ce qui feroit antérieur de dix ans au premier retour de Colomb. Il y auroit peut-être là un 8 pour un 9; ou la vérole moderne a été connue en Italie avant cette fameuſe expédition de l'Argonature Italien. Mais je ſuis du parti de ceux qui regardent le virus vénérien comme très-ancien, dans notre Continent; quoique d'un caractere moins malin; & je dis que le rachitis eſt *une maladie de ſon genre particulier, réſultante d'un virus vénérien dégénéré* mais plus ou moins dangereuſe, ſelon le concours des cauſes qui la déterminent. Ainſi, j'exclus tout autre miaſme, virus, affection, maladie, comme cauſe primitive du rachitis.

Je conclus auſſi de-la que le rachitis eſt inné, au moins, quand au principe du mal; ou qu'il vient immédiatement du lait de la Nourrice qu'on donne à l'enfant, ſi les pere & mere ne tiennent aucun virus éloigné de leurs aïeux. Que le virus, dans le premier cas puiſſe être inné, cela eſt hors de doute. N'aurions-nous qu'un ſeul exemple il ſuffiroit pour nous le prouver. Or, Gliſſon fait mention d'un enfant né rachitique, de maniere à ne pas s'y méprendre. Notre Auteur & d'autres ont donc eu tort de prétendre que les enfans ne naiſſoient pas avec la maladie; pour moi, je penſe que ceux qui en ſont incommodés

l'ont apporté avec eux. Si le virus en étoit peu actif, les progrès du mal ont été très-lents, insensibles pendant quelque tems ; & c'est sur-tout à la dentition que le mal s'est manifesté. La cruelle révolution qui se fait alors dans le corps d'un enfant développe le germe caché du mal ; & l'on voit, avec étonnement un enfant très-sain en apparence, devenir tout contrefait. Cependant un œil attentif est rarement abusé sur ce phénomene. Ces enfans sont toujours plus intraitables ou de plus mauvaise humeur que les autres. J'en ai vu d'autres si taciturnes, qu'en quelque place qu'on les mît, cela leur étoit très-indifférent ; ils y restoient sans jeter un cri, sans même regarder à peine leur mere on leur Nourrice. Tels sont les premiers signes de cette terrible maladie imminente, qui tantôt se manifeste avec les symptômes que je rapporterai ci-après, tantôt sous la forme d'un virus scrophuleux à l'age de trois ou quatre ans ; quelquefois plutôt ou plus tard.

Le virus scrophuleux, quoique très-malin de sa nature, est souvent plus traitable que le rachitique, proprement dit, lorsque celui-là s'est manifesté par la seule tumeur des glandes quelconques. Mais si à la tumeur des glandes il est survenu quelque exostose, ou même des ulceres avec carie, comme je l'ai vu ; alors il n'y a presque plus de remede, ou il faut traiter le mal comme un virus rachitique ; encore n'a-t-on guere lieu d'espérer ce succès. Mais j'ai vu, rue Aubry-le-Boucher, il y a environ deux ans, près de Saint-Josse, un passementier

entaché des deux virus en même tems. Dans sa jeunesse, il avoit été attaqué du rachitis ; la nature avoit enfin pris le dessus, & il s'en étoit tiré, quoique tout contrefait de la tête aux pieds, il se maria avec une femme qui avoit perdu deux doigts à la suite des effets d'un virus scrophuleux, dont elle se croyoit bien guérie. Le germe scrophuleux, compliqué avec le virus rachitique étouffé en apparence dans l'homme, ne tarda pas à se manifester chez lui avec tous ses symptômes. Il lui survint des exostoses au dos à la poitrine aux clavicules, au coup, à la mâchoire : la carie suivit promptement. Je fus appellé à cet état : j'appris qu'il avoit usé de nombre de médicamens de Charlatans, sans succès. Je parvins à rendre le pus moins caustique, à cicatriser enfin les plaies, excepté une seule au côté droit. Je n'avois osé établir un cautere par précaution, de peur d'établir en même temps un ulcere, avec un écoulement aussi acrimonieux. Le malade tomba en paralysie ; ce que je craignois très-fort. Je le tirai cependant de là. Il monta même & descendit deux étages. La faim le prit : il se refusa à mes avis, & mourut d'une indigestion. Mais se seroit-il guéri entiérement de ses ulceres ? Non. J'en avois dit mon sentiment à la famille. La paralysie est une preuve que le virus avoit déjà attaqué le principe vital & les nerfs. Le Lecteur me passera cette digression : elle donnera lieu aux Observateurs de réfléchir sur la nature de ces deux virus, en faisant voir combien l'on a peu de raison de se persuader que les virus rachitique & scrophuleux peuvent

s'éteindre (*a*) entiérement dans ces Sujets malheureux. Leur haleine très-souvent fétide, même dans leur meilleure santé, décele le principe du mal jusqu'à leur mort. Quelle sera donc la crase des humeurs de leurs enfans, s'ils en ont ?

Voyons, d'après notre Auteur, les symptômes du rachitis. Les Sujets, en général, ont avant la maladie déterminée, les os gros aux articulations, la peau lâche, le ventre prominent sur-tout à droite, le visage plein, pâle, bouffi, le corps maigre. Dès que la maladie passe à son état déterminé, le coronal commence à prominer sensiblement; les os du crâne quittent leurs sutures; la peau se ride, s'épaissit, sur-tout aux articulations des mains. Les dents jaunissent, noircissent, tombent l'une après l'autre. Les nouvelles ne les remplacent qu'avec lenteur, pour tomber bientôt, si l'on ne guérit promptement le malade. La poitrine est comme renfoncée aux côtés, le sternum s'éleve, & la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette toute d'un côté. Les côtes s'élargissent; il s'y forme des nœuds, surt-out à la rencontre des cartilages, qui joignent le sternum. Les clavicules se courbent considérablement, de même que la colonne épiniere qui fléchit en divers sens. Quelques os s'applatissent, se courbent, tels

(*a*) Astruc remarque que le virus vénérien, qu'on ne soupçonnoit plus, s'est quelquefois remontré avec toute sa fureur, par une occasion capable de le remettre en action.

que le fémur, le tibia, les deux os de l'avant-bras. Ceux du baſſin ſe renfoncent, ſe dévoient, en retréciſſent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroiſſement naturel ; & ce qui arrive quelquefois, ils ſe ramoliſſent, & perdent la conſiſtance oſſeuſe naturelle. De-là vient ce racourciſſement ſenſible qu'on a remarqué à quelques enfans. Souvent auſſi les os s'émincissent, ou ne ſont qu'une eſpece de cartillage très-foible & très-caſſant. D'où vient que certains enfans en qui l'on ne ſoupçonne pas le virus, ſe caſſent la cuiſſe, la jambe, à la moindre chûte ; ce qui eſt rare, en général, aux autres enfans (*a*) ſains. Ou bien les os ſont ſouples en un endroit, friables en un autre.

Les muſcles s'affoibliſſent peu à peu, au point que le malade n'eſt plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il eſt continuellement dévoré par une petite fievre hectique, ſur-tout la nuit, & qui acheve d'abſorber le peu de graiſſe qui reſte à la peau. Quelques Sujets ont un râlement, une toux humide, & avalent les flegmes qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une toux ſéche, comme on l'a remarqué à l'enfant de Thomas Moore, au commencement de ſa maladie. A cela ſurvient une difficulté de reſpirer, qui s'augmente au point que le

(*a*) Cette facilité avec laquelle quelques enfans ſe caſſent un bras ou une jambe, m'a toujours fait ſoupçonner le virus rachitique, depuis que j'ai réfléchi ſur cette maladie. Auſſi ne tarde-t-elle pas à ſe déclarer après ces accidens, s'ils en ſont entachés ; mais ce n'eſt pas l'accident ni ſes ſuites qui la produiſent.

malades ſont près d'être ſuffoqués, ſi on ne les aſſeoit dans le lit. Quelquefois ils ſe bouffiſſent tout-à-coup comme s'il étoit entré de l'air entre cuir & chair. La ſueur ſort par gouttes, ou les yeux coulent, & le viſage déſenfle. Enfin, viennent les convulſions, la paralyſie, qui terminent cet état déplorable. *Il eſt remarquable que le corps de ces Sujets ne ſe refroidit pas promptement, ni ne ſe roidit après la mort.*

Cette obſervation, que notre Auteur fait après pluſieurs Médecins, n'eſt accompagnée chez lui, ni chez d'autres, d'aucune réflexion. Je crois devoir m'y arrêter un inſtant. L'habile Docteur Lorry remarque que ces Sujets ſont comme gorgés d'un *mucus acide*, qui empêche leurs os de prendre une ferme conſiſtance, &c. Si l'on pouvoit conclure des opérations de l'art à ce qui ſe paſſe dans le corps pendant cette maladie, il eſt très-sûr que M. Lorry auroit mieux vu que Boerhaave, qui rapportoit la maladie à une cacochymie *inerte*, *froide*, *vapide*, par laquelle on ne peut pas expliquer le ramolliſſement des os, au moins lorſque le rachitis ne ſe manifeſte que vers l'âge de ſeize à dix-ſept ans. Mais ce mucus acide, qui eſt vraiment la cauſe efficiente de tous les ravages, exiſte-t-il toujours comme tel, lorſque la maladie eſt à ſon dernier période. Je ne le crois pas; & ſans doute M. Lorry ne le prétend pas non plus. La chymie nous démontre que tous les corps fermenteſcibles tendent ſpontanément de la fermentation acide à la fermentation putride ou alkaline, & qu'elles ne parviennent jamais à cette derniere ſans un degré ſi

foible qu'on le voudra ſuppoſer, de fermentation acide. Les ſubſtances animales, les bouillons de viande, par exemple, nous le prouvent, de même que les plantes qu'on appelle improprement *alkalines.* Faiſons l'application de ce principe : l'acide, qui détruit le corps des rachitiques, agiſſant ſur & dans un corps animal, reſte long-tems, ſi on le veut, dans cet état d'acidité acrimonieuſe qui lui eſt particuliere; mais il doit enfin s'alkaliſer inſenſiblement, & les effets le prouvent. Le ſang de ces Sujets n'eſt plus, ſur la fin, qu'un magma putrilagineux. Leur haleine fétide vers les approches de la mort, décele leur entiere dépravation, cauſée par une fermentation alkaline interne, qui doit même ſe continuer après la mort; tems où elle parvient enfin au dernier degré de la putréfaction. Voilà pourquoi ces corps ſont long-tems chauds après le décès, & ne ſe roidiſſent pas comme les autres. On peut remarquer le même phénomene dans ceux qui meurent de la peſte. Cela nous montre en même-tems à quel degré de la maladie l'on peut adminiſtrer tel remede, qui n'y convient plus dans un autre. Les alkalis qu'ordonne notre Auteur ci-après, ſeroient donc utiles au commencement; le mercure a donc auſſi pu réuſſir à ce période, comme pluſieurs Médecins s'en ſont ſervi, & Gliſſon n'a pas non plus eu tort de dire que le mercure avoit fait périr quelques-uns de ces malades. On l'avoit ſans doute donné ſans faire cette diſtinction, tandis que Buchner a guéri des rachitiques en joignant le mercure à ſes autres moyens curatifs. Les alkalis vers la

fin feroient devenus très-préjudiciables. Je vois qu'il en eſt de même de la vérole. Si la maladie n'eſt que commençante, le mercure ſeul, ſans y joindre d'acides, eſt le vrai ſpécifique; ſi on l'adminiſtre ſans y joindre les acides, lorſque le virus a fait de grands ravages, ſurtout à un Sujet dont le ſang eſt d'une foible texture, ou tendant au ſcorbut, il doit cauſer bien du mal, & laiſſer les triſtes reliquats qu'on remarque après ſon uſage dans des mains imprudentes.

Je puis propoſer actuellement cette queſtion. Le rachitis eſt-il contagieux? En admettant une diſtinction, je crois qu'on peut la réſoudre. Non, il ne l'eſt peut-être pas, ſi la maladie n'eſt qu'un virus peu exalté; mais je penſe qu'elle le feroit aux derniers degrés qui conduiſent à la mort. C'eſt une vraie putréfaction dont les miaſmes ne peuvent être que nuiſibles aux corps qui en éprouveroient l'impreſſion. Ainſi Gliſſon, en un endroit, a conclu trop généralement pour la négative, de ce que les enfans qui avoient couché avec un rachitique, n'avoient pas gagné la maladie. Sans doute que l'état du malade n'étoit pas encore à ce dernier degré. Gliſſon lui-même en doute dans un autre endroit, & penche même pour l'affirmative. Pour moi, je penſe que ſi la phthiſie en général eſt contagieuſe, on a droit de conclure que le rachitis, qui eſt une phthiſie univerſelle, capable de réſoudre les os, ou de les carier au point où je l'ai vu, doit l'être à plus forte raiſon. Il faut donc être ſur ſes gardes vers la fin de ces maladies.

Doit-on admettre la diſtinction qu'on a faite entre rachitis *parfait* & *imparfait*? Si on prend la diſtinction dans les termes qu'on la propoſe, c'eſt demander ſi l'on doit diſtinguer entre une eſpérance aſſez probable de la vie & une mort certaine : ce qui n'eſt pas propoſable pour les vues de la Médecine-pratique. En effet, ceux qui ont fait la diſtinction appellent *rachitis parfait* celui qui a conduit le ſujet aux derniers degrés du mal. Sans doute il n'y a plus de reſſources, & c'eſt la mort même. La ſeule diſtinction qu'on peut établir ici doit ſe prendre des degrés auxquels le virus aura été exalté. S'il eſt encore près de ſa ſource, il cede preſque aux mêmes remedes que le virus vénérien, pourvu qu'on en continue long-tems l'uſage dans les premieres années de la vie.

S'il a paſſé à pluſieurs générations, c'eſt un virus d'une nature différente, par rapport aux qualités acrimonieuſes qu'il a acquiſes dans les humeurs des divers Sujets qui en ont été infectés (*a*). Quoique ces Sujets ſe tranſmettent de pere en fils à peu près la même difformité externe, je penſe que le virus varie de l'un à l'autre, ſelon leur régime & leur conduite, quoique le même dans ſon principe. De-là je préſume auſſi que ce virus, une fois porté dans le ſang d'une famille, ne s'y éteint qu'à l'extinction de la race entachée : ce qui ne tarde pas long-tems, heureuſement pour l'eſpece humaine : car ces gens contrefaits quoique

(*a*) Voilà pourquoi l'on a guéri cette maladie par des remedes tout-à-fait oppoſés.

très-salaces, ont rarement une nombreuse postérité. Presque tous leurs enfans périssent dans le bas âge, ou un peu plus tard.

Le virus rachitique, parfait dans son caractere n'est donc (*a*) déterminé que d'une génération à l'autre. Souvent même il reste plusieurs générations sans se développer dans les humeurs des descendans, pour exérer son énergie à la premiere cause occasionnelle. L'expérience prouve que les sujets qui en ont triomphé passé l'âge de seize ans environ, se soutiennent quelquefois jusqu'à une heureuse vieillesse; mais qu'au moindre excès ils sont exposés à en ressentir les effets. Mais c'est je pense, se jouer des termes que de demander si le rachitis est imparfait ou parfait, lorsqu'il se manifeste par ses symptômes ordinaires. Il est bien sûr que ces symptômes doivent commencer de l'une ou de l'autre maniere. Qu'en conclure? sinon que le virus déterminé, dans son propre caractere, va détruire infailliblement le Sujet, si l'on n'y prend garde. Mais en est-il moins tel parce qu'il n'a pas encore fait tous ses ravages? Les maux vénériens, dont il dérive, quoiqu'en dise Astruc, peuvent cependant en varier le caractere, selon leur degré de malignité; & c'est la seule différence intrinseque qui doit s'y

(*v*) Malheureusement on ne connoît le degré du mal que par ses ravages. *Nec enim huc usque definitum est ad quem gradum possit per varios decrescentium prosapiarum ordines degenerare mutari, alterari, mitescere.* Lorry *de Morb. cut, p.* 121.

rencontrer. La bonne conduite, un régime, & des exercices bien proportionnés, contribueront à l'adoucir, à le refréner : pour lors, si le sujet qui en est manifestement entaché dans l'enfance, est conduit prudemment, il n'est pas douteux que l'action musculaire, artérielle, ne consolide un jour les os que le virus avoit lésés, affoiblis, & que le Sujet, quoique contrefait, n'échappe au danger; car dans ce cas-là, l'acide acrimonieux n'ayant plus cette énergie qui lui est propre, ne peut plus dissoudre la substance terreuse ou calcaire (*a*), qui doit s'incorporer avec le principe mucilagineux pour former les os; & ils reprennent leur fermeté, au moins en grande partie.

Je ne m'arrêterai pas aux phénomenes que les cadavres des rachitiques ont présenté à différens curieux. Ces phénomenes, uniformes à certain point, ne laissent pas de varier : il n'est

(*a*) Je demanderai en passant pourquoi les os se sont dissous dans l'humeur qu'on tira d'un dépôt goutteux ? cette humeur étoit-elle acide, ou tenoit-elle d'un caractere rachitique, ou plutôt ces deux vices sont-ils analogues ? On n'ignore pas que la goutte est souvent la conséquence des maux vénériens, ou au moins d'un peu de licence dans les plaisirs de Cythere. Un Cordonnier de mon voisinage rendit, pendant quelque tems, une terre vraiment osseuse par les urines à la suite de maux vénériens. Dès que le sédiment étoit reposé, il se durcissoit, & faisoit plus d'un tiers des urines. Je fus assez heureux pour le guérir, quoique je n'en espérasse rien. A peine pouvoit-il se soutenir. L'antimoine, les forts mucilagineux, le quinquina en poudre & un régime farineux, furent mes moyens curatifs.

même pas de Sujet qui ne présente quelque chose de particulier. Par exemple, on a observé quelquefois du pus dans la poitrine. Un sujet m'a fait voir un épanchement de sang, mêlé d'un pus d'une puanteur abominable. Plusieurs côtes étoient picottées en dedans comme avec un poinçon. L'hydrocéphale est très-souvent une suite de la maladie; j'ai aussi remarqué des vésicules assez grosses, remplies d'une sérosité mordicante qui me causa de la rougeur & une démangeaison à un doigt. Des trois seuls sujets que j'ai vu ouvrir dans ma vie, deux ne m'ont pas présenté le foie du volume dont Glisson & d'autres l'ont dit. La surface concave ou inférieure en étoit grumeleuse & livide dans un; & tous les trois exhaloient une puanteur très-forte.

Voyons quelques réflexions de notre Auteur & sa méthode curative. Plus il se réunit de causes (*a*) de cette maladie dans un enfant, plus elle est déterminée chez lui; & plus long-tems elles

(*a*) La source des erreurs où l'on est tombé par rapport à la vraie cause de cette maladie, a été de prendre, comme on le fait à l'égard de presque toutes les autres maladies, les signes de la maladie pour les signes de la cause, ce qui est bien différent. De-là cette multiplicité de causes qu'on assigne à une affection morbifique. Mais si l'effet est déterminé par sa cause, on doit aussi convenir que la cause l'est par son effet. Rarement le concours de plusieurs causes a lieu pour déterminer l'état malade, sous quelque dénomination que se présente la discordance des fonctions naturelles. De trente causes possibles qu'on assigne, je soutiens même qu'il n'y en a qu'une vraie; & c'est souvent celle qu'on veut ignorer ou qu'on ne peut connoître, parce qu'on perd de vue le signe qui lui est propre.

durent plus il eſt difficile de la guérir. On peut voir par-là juſqu'à quel degré on a lieu de la craindre pour lui, & les meſures qu'il faut prendre pour la prévenir à tems. Si par exemple, un homme ſait qu'il a gardé long-temps une maladie vénérienne, & qu'il n'a pris que des remedes au haſard, ſans ordre & ſans ſuite, & inſuffiſans pour déraciner le virus, & que cet homme vienne à ſe marier avec une femme d'une ſanté débile & ſi l'enfant qu'il en a eſt confié à une Nourrice ſcorbutique & qui a un lait trop vieux, il y a lieu, dans ces circonſtances de préſumer ou que l'enfant ne vivra pas, ou qu'il ſera attaqué du rachitis. Il eſt donc alors de la prudence de donner une bonne Nourrice à cet enfant, & d'écarter toutes les autres cauſes qui donneroient naiſſance à cette maladie. Les Anglois la craignent pour leurs enfans, lorſqu'ils les entendent parler avant de marcher. Mais il faut ſe ſouvenir qu'un enfant apprend à parler d'autant plus vîte qu'on jaſe ſouvent avec lui, & qu'il marche auſſi de bonne heure, ſi on le porte moins dans les bras, & qu'on le laiſſe ramper & ſe rouler à terre. Plutôt les dents paroiſſent, plus on craint le rachitis. Suppoſons que l'enfant ait pu ſe ſoutenir auparavant & marcher, qu'il ait été gai, ſain, on a cependant lieu de craindre la maladie, ſi l'éruption des dents, (qu'il y ſoit pris d'éclampſie ou non,) la peau devient flaſque, l'eſtomac eſt météoriſé, & la poitrine promine en avant. C'eſt à quoi il faut prendre garde, depuis le neuvieme mois juſqu'à deux ans.

Le changement qui arrive dans le corps d'un enfant au tems de la dentition, donne lieu à la maladie de se manifester. L'épine ne se courbe ordinairement que lorsque l'enfant commence à marcher. La tête devient proportionnement plus volumineuse que le reste du corps parce que les sutures deviennent lâches, & que les os se quittent. Alors le poids de la tête & la foiblesse des muscles empêchent de la soutenir. La peau se ride, parce que les chairs s'amolissent & que la graisse se consume. La chair est même pâle par rapport à la dissolution aqueuse du sang. L'élévation du bas-ventre vient de ce que les visceres sont proportionnément trop grands & trop gros, & que l'estomac & les intestins sont remplis de vents.

La respiration courte & gênée vient du peu de liberté qu'ont les poumons dans la poitrine retrécie, soit parce qu'elle s'applatit sur les côtés, soit parce que le trop gros volume des visceres du bas-ventre refoule le diaphragme & s'oppose à l'intromission suffisante de l'air. Mais la principale cause vient du relâchement (*a*) des releveurs des côtes. Enfin, il s'est peut-être amassé de l'eau dans la cavité de la poitrine ou du péricarde. Si l'eau est du côté droit de la poitrine, le malade ne peut se coucher du côté gauche; si elle est dans le péricarde, l'enfant se courbe ordinairement en devant.

La gêne de la poitrine empêche le sang de passer de la tête & du visage aux parties

(*a*) Ceci est une pure chimere.

inférieures. Voilà ce qui rend les veines du cou & de la face si grosses. Le grand appétit vient des sucs acides de l'estomac, & ces acides sont la suite du défaut de bile ; & la bile manque, (*a*) parce que la graisse de l'épiploon est épuisée. La présence des acides se manifeste assez par l'haleine aigre (*b*) de ces Sujets. Or, ces acides sont assurément la cause du ramollissement des os.

La bosse vient de la courbure de la colonne épiniere. De-là le cou court, & l'enfoncement de la tête sur les épaules. Les bras paroissent plus longs par rapport au raccourcissement de l'épine du dos. Le corps se déjette selon l'obliquité de la courbure de l'épine. Les parties inférieures sont plus contrefaites que les bras, par le poids du corps qu'elles ont à soutenir. Les observations de Valsalva, de Haller, de J. H. Von-Brunn, prouvent assez qu'on ne doit pas déduire la maigreur de ces Sujets, de ce que les nerfs qui partent de la moëlle épiniere, sont comprimés par l'inflexion des vertebres.

Il est facile, en général, de prévenir les suites de cette maladie, lorsqu'elle ne fait que commencer. Mais l'enfant exige un soin particulier, & l'on doit écarter de lui tout ce qui pourroit contribuer aux progrès du mal. Il est, au contraire, presque impossible de lui donner du secours, pour peu qu'on soit négligent ou

(*a*) Ceci est dit un peu légérement.

(*b*) Oui, au commencement de la maladie ; car plus tard, l'haleine est très-fétide.

indifférent sur la propreté de l'appartement ; si la saison est pluvieuse, & si l'enfant ne peut être placé dans un endroit bien sec & bien sain. Si le mal a déjà fait quelque progrès, la cure devient presque impraticable. Il est plus aisé de guérir ces Sujets lorsqu'ils sont attaqués (*a*) de la galle. Mais si l'enfant se donne un coup violent en tombant ou en se heurtant, ou s'il se casse un membre, il y a grand risque que la maladie n'empire & ne parvienne même à son plus haut degré. La septieme ou la quinzieme année sont fort critiques pour ces sujets : car c'est à ces deux périodes qu'ils en reviennent, ou que la maladie empire sans ressource.

L'été est une saison précieuse pour eux, sur-tout si la saison est bien séche. C'est le contraire de l'hiver & de l'automne. Ceux qui gardoient le lit commencent à se sentir de nouvelles forces aux approches de l'été ; ils se traînent un peu, & même parviennent à marcher. Ils ont cela de commun avec les vieillards & ceux qui ont essuyé une paralysie. Les saignemens de nez leur sont aussi nuisibles que toute autre perte de sang. Lorsqu'ils expectorent ou crachent du sang, cela vient rarement de l'ouverture violente de quelque vaisseau ; mais des pores exhalans où le sang trop delayé s'est

(*a*) C'est ce qu'avoit dit Glisson. *Scabies & pustulæ in cute puritusve huic morbo supervenientes*, *ad curam ejusdem multum conferunt*. Personne que je sache n'a encore essayé de communiquer la galle à un enfant rachitique, pour faciliter sa guérison. Pourquoi ne pas tenter ce moyen dans des cas critiques ?

porté par quelques ſymptômes de la maladie.

L'enflure, quelquefois ſubite du corps, ne marque point de changement; car un ſeul vomiſſement la fait ſouvent diſparoître pour deux jours. Mais la mort n'eſt pas loin lorſque l'enflure, loin de ſe paſſer, quitte un côté pour reparoître à un autre. Par exemple, du bras ou du pied droit, au bras ou au pied gauche; ſi l'œil, outre cela, pleure du côté de l'enflure, & que la fievre, quoique petite, s'y joigne; ſi le viſage s'abat, ſe ride; ſi les ſelles s'augmentent, ou d'autres ſympthômes ſpaſmodiques deviennent plus grands.

Ces Sujets approchent auſſi du terme de leur triſte exiſtence, lorſqu'il ſe fait chez eux des changemens conſidérables. Si, par exemple, leur ventre ſe reſſerre après avoir été libre auparavant, ſi les urines ne coulent plus librement. Lorſque le viſage ſe contracte ſenſiblement, ils n'ont guerre plus que quatorze jours à vivre. Si le viſage s'obſcurcit & que les pieds perdent le ſentiment, ils n'ont plus que trois ou quatre jours de vie. Il en eſt de même ſi l'haleine devient (*a*) très-fétide.

J'ai aſſez de preuves que cette maladie ſe voit parmi nos payſans Suédois; mais il me ſemble qu'on devroit examiner ſi elle n'a lieu que dans les endroits expoſés au paſſage des Voyageurs, ou près des palais des Grands (*b*), où

(*a*) Souvent elle devient très-fétide avant cette extrémité.

(*b*) Il eſt ſingulier que la plûpart des Médecins ſe

les maux vénériens se glissent le plus communément.

La cure de cette maladie exige assez souvent une année entiere, si les Sujets ne sont pas encore dans un état désespéré. Ce qui ne doit pas étonner si l'on fait attention que c'est pour le moins autant du régime que des médicamens, qu'on doit attendre la guérison. Il est aisé d'affoiblir un corps robuste ; mais très-difficile de relever un corps foible (*a*) & abattu.

Les gens qui ne peuvent beaucoup dépenser pour leurs enfans, se contenteront de deux sortes de médicamens.

Le premier est pour dompter & détruire les acides. On jette donc *une demi-once de potasse* dans *une livre d'eau de fontaine* très-pure, & l'on garde cela dans une (*b*) bouteille. L'enfant en prendra depuis vingt jusqu'à quatre-vingt, ou cent gouttes, dans un verre d'eau tous les matins, selon l'âge. On interrompt tous les trois ou quatre jours, pour les reprendre ainsi

---

déclarent tacitement pour mon opinion, sans oser l'admettre. Elle n'est cependant pas injurieuse aux peres & meres des enfans, puisqu'ils peuvent tenir ce vice de leurs aïeux, ou de leur nourrice.

(*a*) Hyppocrate disoit, dans le même sens, qu'il étoit plus aisé de vuider que de remplir.

(*b*) Je doute que cela réussît lorsque le mal a fait de grands progrès. C'est risquer de déterminer plutôt les humeurs acrimonieuses à la putréfaction. Aussi Buchner, à ce période, abandonnoit-il les Sujets à leur triste sort, comme des malades sans espoir ; & Van-Swieten a eu mauvaise grace de lui en faire un crime.

alternativement au bout de quatre jours.

Le second diminue aussi les acides, mais favorise particuliérement les digestions, donne lieu à la préparation d'un bon chyle, soutient l'ouverture des pores, des vaisseaux lactés, obvie aux matieres glaireuses, dissout les humeurs visqueuses, leve les obstructions des glandes mésentériques, entretient, par une légere irritation, le mouvement vermiculaire des intestins & des selles.

℞ Savon de Venise, *dix grains.*
Fiel de bœuf cuit, *un grain.*
Arum préparé, *cinq grains.*

Mêlez; faites huit pillules de deux grains chaque.

On les roule dans de la canelle en poudre, pour en donner quatre à dîner & quatre à souper; & l'on supplée ainsi au défaut de la bile.

On ne risque rien d'en faire préparer pour trois mois; cela se conserve bien à la cave dans une bouteille de verre, bouchée.

Les Anglois (*a*) font prendre les bains froids à ces enfans, ou leur font tomber de l'eau froide sur le corps avec un entonnoir. Nous employons aussi ces deux moyens, quoique plus rarement. Une fille usa de ces bains pendant trois étés de suite contre cette maladie, & fut entiérement guérie. Il se fit une cure des plus

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre.

notables à nos eaux minérales de Loka (*a*), par la douche à laquelle on exposa un enfant rachitique en 1760. Il ne pouvoit ni marcher, ni se (*b*) soutenir; & en quatorze jours il fut assez sain & assez fort pour sauter, danser. La froideur du limon contribua sans doute beaucoup à cette guérison. Rien ne rend si promptement aux muscles leur force que l'eau froide, soit dans les bains, soit en douche. Si l'enfant ne pouvoit la soutenir, on lui bassineroit le corps avec une éponge imbibée d'eau froide, tous les jours en allant au lit.

On ne sauroit prescrire de régime aux enfans (*c*) des pauvres. On aura cependant soin de tenir leur appartement bien net, d'y faire des fumigations avec du bois de genievre; de ne pas laisser sortir les malades pendant un tems humide : leur habit, leurs linges, seront bien secs : ils ne prendront ni lait (*d*) aigre, ni bierre vapide ou aigre : on leur frottera plusieurs fois par jour le corps avec un morceau de

(*a*) Voyez, touchant ces bains salutaires de Loka, ce qu'en a dit Bergius, *Tal om*, &c. « Discours sur les bains » froids en général, & en particulier sur ceux de Loka, » 1764. »

(*b*) La cachexie seule, sans vice rachitique, peut réduire les enfans à cet état.

(*c*) Pourquoi non? est-ce par rapport aux dépenses? Mais ils sont également gênés dans toutes les maladies.

(*d*) Le lait en général ne convient pas ici, par rapport à son principe acide. Un os bouilli dans le lait s'y ramollit assez promptement. Voyez ci-après.

flanelle, expofé à la fumée de bois de genievre.

On a recommandé *la garence*, contre cette maladie. Voyez M. *Cofnier*, Quæftio Medica, *an rachitidi rubia tinctorum? Parif.* 1758; & Levret, *Art des Accouchemens*, 1766, p. 277. Comparez les obfervations du Profeffeur Bœhmer & l'Encyclopédie, tom. 7. p. 479.

La racine de la (*a*) parelle feroit très-utile dans cette maladie, fi on la préparoit comme la *fquille.*

Les gens aifés peuvent parvenir plus sûrement & en moins de tems à la guérifon.

1°. On jettera une demi-once d'alkali du tartre dans une livre d'eau de fontaine bien pure, qu'on gardera comme la premiere, mentionnée ci-devant. L'enfant en prendra le matin depuis vingt jufqu'à cent gouttes, felon l'âge, dans un verre d'eau, & autant l'après-midi, pendant trois jours: on interrompt pen-

---

(*a*) *Hydrolapathum.* M. Murray dit que la faveur amere & aftringente de cette plante, donne déja une préfomption favorable de fes vertus. Du refte, Zwinger dans fon *Théât. Botanic.* donne à cette plante toutes les vertus que les Médecins Suédois lui attribuent. C'eft donc injuftement que M. Murray reproche aux Allemands de n'en pas parler dans leur matiere médicale. Voyez Zwing, p. 458. *édit. allem.* M. Lewis la regarde la Βρεττανικη de Diofcoride, lib. 4. c. 2. Voyez le *Nouveau Difpenfaire* de Lewis. Selon ces deux habiles Ecrivains, il n'eft peut-être pas de plante plus convenable pour purifier le fang, & les humeurs des vices qui s'y feroient infinués. Jointe au trefle d'eau verd & non fec, comme on le prefcrit, fes effets font beaucoup plus prompts, fur-tout fi l'on ordonne quelque préparation d'antimoine.

dant le même tems, pour les reprendre de même alternativement jusqu'à ce que l'on n'apperçoive plus de signes d'acidité, tel qu'une haleine ou des sueurs aigres.

2°. Si ces gouttes ne procurent pas de selles, ce qui arrive cependant par le mêlange de ce sel lixiviel avec les acides, on donnera de l'élixir de rhubarbe mentionné, jusqu'à trois cuillerées, selon l'âge.

3°. A la fin des repas, savoir, du dîner & du souper, on donnera cinq ou six pillules de deux grains.

℞ Offa de Van-Helmont, *neuf grains*.
Fiel de bœuf, desséché, *un grain*.
Arum (*a*) préparé, *même dose*.

Mêlez bien.

On en peut faire préparer pour deux mois. Ces pillules sont très-avantageuses pour suppléer à la bile, par rapport à l'*offa*, qui n'est qu'une huile subtile, & un sel lixiviel très-atténué.

Si l'on observe que les gouttes (n°. 1.) ne doivent pas être réitérées si souvent, on commence à donner à l'enfant tous les jours le quinquina en poudre depuis vingt jusqu'à qua-

(*a*) L'arum ne doit se préparer en poudre qu'à l'instant de s'en servir, autrement il perd bientôt sa vertu, & devient insipide & farineux, dit Lewis : *Dried and kept for some time, it loses much of its acrimony, and becomes at lenght an almost farinaceous substance. Mat. Médic.* Arum.

rante grains, ſelon l'âge. On l'humecte d'un peu d'eau, pour l'envelopper d'une oublie. J'ai déja dit comment on pouvoit faire prendre cela à ces petits malades. Le ſel eſſentiel de quinquina eſt auſſi utile dans ces circonſtances. J'en fis prendre pendant neuf mois dix grains en pillules à un enfant, qui avoit quelques ſymptômes de cette maladie. Soir & matin, on le frottoit avec un coupon de flanelle, parfumé de l'odeur du maſtic ſur le feu, & on le rouloit dans la chambre, preſque tous les jours, ſur un petit charriot. Il ſe trouva enfin en état d'aller, & ne ſe reſſentit plus de la maladie.

Si le quinquina rebute, on fait boire fréquemment de l'eau (*a*) de *Spa*, (celle du Pouhon) dans le cas où l'on n'en auroit pas, on en prépareroit d'artificielle, à la maniere de Monro. Voyez *Eſſais & Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg*, t. 3. pag. 66. *éd. franç.* Ou bien l'on fera de l'eau de boule. On ſuſpend une *boule de Mars* à un morceau de mouſſeline qui baigne dans l'eau, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que l'eau ait pris la couleur d'une infuſion de thé : on ôte alors la boule qu'on met ſécher. L'enfant boit de cela pendant la matinée. Le lendemain on en fait autant.

On auroit donc tous les remedes les plus efficaces, connus, ſi l'enfant pouvoit prendre les bains froids, ou recevoir l'eau avec un entonnoir, ou en douche ; tous les jours au ſoir.

(*a*) C'eſt une foible reſſource, ſi on ne la prend ſur les lieux.

Il faut joindre à cela un régime convenable. Après avoir pris toutes les précautions mentionnées relativement à l'air, à la sécheresse de l'appartement, des linges, l'enfant sera mis dans une chambre assez espacée, & où il y ait au plus deux ou trois personnes. L'appartement sera modérément chaud. L'enfant doit coucher, non sur de la laine ou de la plume, mais sur la paille. En Hollande & en Angleterre, ils couchent alors sur de la fougere mâle. Les habits seront blancs ou rouges, à moins que l'enfant ne soit attaqué d'épilepsie en voyant une couleur rouge, comme le Docteur Buchner en cite un exemple.

Les alimens seront plus secs que fluides, & l'on ne livrera pas l'enfant à son appétit. Ainsi le thé, l'eau chaude, le bouillon, la bouillie, les décoctions de gruau, le pain tendre, ne lui valent rien; il faut, au contraire, un pain semblable au biscuit de mer, & dont la farine ait bien fermenté. Toutes les substances grasses, les acides, ou ce qui peut le devenir, est préjudiciable. Les choses douçâtres, les fruits, le lait, le petit-lait, les poissons, les ragoûts, le bouilli, ne doivent pas être permis. Toute la boisson doit être un peu d'eau & de vin, où il y ait le moins d'acide, ou de la petite-bierre forcée de houblon. Du reste, on permettra un peu de soupe bien dégraissée, des œufs brouillés ou mollets, de la volaille, du veau, de l'agneau; enfin, toute viande légere, bien rôtie, & en ôter la superficie brunie par le feu. On aura soin d'assaisonner les alimens d'un peu d'épices, de canelle, de muscade ou de macis.

On préférera le plus fouvent les foies rôtis des poiffons, de veau, de poule, de canard, d'oie & d'autres volailles engraiffées. On porte par-là dans les humeurs un principe bilieux qui y manque.

Comme l'auteur ne propofe pas tous les moyens curatifs dont plufieurs habiles Médecins ont fait ufage, & que fouvent ceux qui traitent les malades dans les Campagnes, ne peuvent pas lire les originaux latins, je vais joindre ici ce que d'autres ont propofé pour la guérifon de cette maladie.

Il eft très-probable que c'eft l'acide du lait qui commence à développer le germe du virus dont le fang eft impregné dès la naiffance. Je ferois donc affez de l'avis de ceux qui ont d'abord employé quelques doux purgatifs & à petites dofes. Je préférerois une infufion de rhubarbe & de quinquina à toute autre, pour purger de loin en loin, fur-tout aux approches des tems humides. Si les enfans fe refufent à cette boiffon, on mêle quelques grains de réfine de jalap, avec de la conferve d'orange, ou de citron, & ils prennent cela volontiers. Mais en général, dans cette maladie, comme dans toute autre, les purgatifs réitérés font funeftes aux enfans. Leurs fibres s'affaiffent promptement & ne reprennent leur ton qu'avec beaucoup de peine. Le gros ventre qui femble diminuer par l'effet de ces médicamens, redevient bientôt plus gros ou plus dur.

Quoique les enfans foutiennent aifément les effets des vomitifs, lorfqu'on les leur donne proportionnément à leurs forces, il n'eft guere

à propos de leur en adminiſtrer dans ces maladies, à moins qu'ils ne ſoient indiqués par des ſymptômes particuliers. Les ſeuls purgatifs peuvent remplir toutes les vues. Le vice n'eſt pas ici dans les premieres voies, mais dans le principe même de la vie, dans toutes les humeurs. On a donc plutôt beſoin d'altérans. Je ne vois que quelques mauvaiſes digeſtions qui les indiquent, & c'eſt la pratique la plus abuſive que de prétendre expulſer toute la ſaburre de l'eſtomac & des premieres voies. D'ailleurs, ces Sujets ſont preſque toujours privés de l'humeur bilieuſe qui leur ſeroit ſi néceſſaire.

Devons-nous, dans notre Contrée, preſcrire la biere à ces enfans, comme on le fait dans les pays qui ſe rapprochent du Nord ? Je ne le penſe pas. J'ai eu lieu de remarquer en Flandre que le foie de ces grands buveurs de biere étoit preſque toujours pierreux, ou rempli de concrétions livides, jaunâtres. J'en demandai la cauſe à un habile homme ; il me dit que c'étoit l'effet du houblon. La biere, forcée de houblon, telle que la recommande l'Auteur, ne ſeroit donc pas exempte d'inconvéniens. D'ailleurs, cette boiſſon ne nous eſt pas familiere. Van-Swieten a raiſon de préférer le vin, le moins acide qu'il ſoit poſſible, détrempé de ſuffiſante quantité d'eau, ou bien une infuſion de vin & de canelle (de l'hyppocras) ; mais le faltranck ſuiſſe en infuſion eſt préférable à toute boiſſon.

On a conſeillé d'expoſer tous les jours les habits de ces enfans devant le feu, & à une

fumigation d'aromates : le conseil est très-sage. Le mastic en larmes, l'encens, la colophone & les herbes odoriférantes, telle que le thym, la lavande, &c. rempliront ces vues ; cela joint aux frictions que recommande l'auteur & Van-Swieten, produira toujours de bons effets. Van-Swieten remarque qu'il ne faut commencer les frictions qu'avec douceur, & frotter peu de temps chaque fois, pour augmenter ensuite peu à peu & la force & la durée ; cela est juste. Mais la raison qu'il donne de ce précepte d'après Celse, ne paroît pas admissible dans le cas de cette maladie. Ces frictions faites avec des aromates ou des substances pénétrantes, sont moins dans les vues de faire passer plus aisément une partie des alimens digérés à la peau, que pour porter dans les humeurs un principe balsamique qui ranime, soutienne le principe vital, & résiste en même tems à l'énergie du vice rachitique. Ainsi la réflexion de Celse, quoique très-juste, n'étoient pas applicable dans toute son extension. Le grand mal de ces enfans, c'est qu'en mangeant quelquefois beaucoup, ils ne digerent que très-mal, ou point du tout. L'effet des frictions ne peut donc être uniquement d'attirer à la peau une plus grande quantité de substance nutritive dans ces cas-ci.

On a aussi employé les vésicatoires. Comme on a vu qu'ils étoient utiles dans la paralysie, & que les rachitiques perdent presque tout mouvement lorsque la maladie a fait de grands progrès, on a conclu que ces topiques produiroient de bons effets. Mais il n'y a même

pas de comparaiſon à faire entre ces deux affections, à moins que la paralyſie ne ſoit l'effet direct & ſubit du rachitis. La paralyſie, priſe dans ſon acception propre & ordinaire, eſt bien différente de la privation du mouvement qui arrive aux rachitiques. Je croirois offenſer le Lecteur, ſi je m'arrêtois à lui expliquer cette différence. Si les véſicatoires ont été avantageux à un rachitique, pris d'une fievre continue & maligne, ce n'a été que comme un ſtimulant qui a ouvert en même tems un égoût à la Nature, pour ſe débarraſſer du virus dont la fievre avoit heureuſement fait le départ. Il arrive quelquefois la même choſe dans les maladies peſtilentielles. Le principe délétere, irréductible par la force de notre organiſation, (comme le dit Fermel, après Hypocrate,) eſt alors expulſé à l'un ou l'autre endroit de la circonférence, par l'heureux effort d'une organiſation puiſſante, & le Sujet traité avec ſoin ſe guérit du dépôt qu'a fait la Nature, s'il n'eſt pas jeté ſur une partie trop foible pour en ſoutenir l'impreſſion. Mais conclure de-là que les véſicatoires ſeront avantageux aux rachitiques, c'eſt un abus extrême. Peut-être ne ſeroient-ils pas mal placés lorſqu'on apperçoit les premiers ſymptômes du mal, & avant que le ſujet ſoit affoibli : autrement ce topique portera dans les humeurs un principe acrimonieux, dont il ne réſultera qu'une plus grande activité dans le virus, qui dévore & conſume toute la ſubſtance du Sujet. Gliſſon, qui en avoit fait uſage, décide auſſi pour la négative, à moins que quelque maladie aiguë, compliquée, ne l'exige.

Le cautere a eu ſes avantages en pluſieurs cas; cependant Gliſſon conſeille de n'y avoir recours que lorſqu'il n'y a plus d'autres moyens à tenter pour dompter l'énergie du virus rachitique. Mais dans les cas où il a réuſſi, n'a-t-on pas pris une cachexie pour un commencement de rachitis. Jamais Gliſſon ni d'autres ne me perſuaderont que le rachitis ait été guéri par ce moyen, preſque ſeul, *ferè ſolo;* & je ne veux que cette aſſertion pour préſumer qu'on s'eſt trompé. Encore une fois, lorſqu'on voit ſix freres (*a*) & ſœurs rachitiques, nés cependant de pere & mere qui ne ſe ſoupçonnoient aucun vice, on a lieu de croire que le virus de l'un ou de l'autre s'eſt développé par la co-alition des deux ſangs, & de conclure auſſi qu'il eſt dans le principe même de la vie des enfans; que conſéquemment l'égoût du cautere (*b*) n'en diminuera que la quantité, loin d'en affoiblir & changer la qualité intrinſeque. Ainſi, le cautere ne feroit qu'un adminicule, dont les effets devroient être ſoutenus par d'autres moyens curatifs très-énergiques. Van-Swieten dit qu'il n'y a jamais eu recours, quoiqu'il ait guéri pluſieurs rachitiques.

(*a*) On a vu huit freres & ſœurs très-ſains, nourris par une même mere, & le neuvieme devenir rachitique, ayant été allaité par une Nourrice étrangere: donc il tenoit le virus d'elle.

(*b*) Si l'on diſoit que dans ces cas-là il eſt ſurvenu une fievre conſidérable, une éruption cutanée, je croirois la choſe poſſible; mais on n'en dit rien.

D'ailleurs, pourquoi établit-on un cautere ? pour empêcher un vice accidentel de ſe jetter ſur l'une ou l'autre partie noble. Il ſera utile pour ſauver un Sujet d'une pulmonie accidentelle ; mais ſi le Sujet eſt né de pere ou de mere ſur-tout phthiſique, le cautere ne le ſauvera pas, parce que ce vice eſt inné. Il en eſt de même du rachitis. En procurant un égoût au virus, on prive en même-tems les Sujets d'une partie de la lymphe nutritive, dont ils ne ſont déja que trop dépourvus par le vice interne qui la dévore.

Inſita nam miſeros peſtis depaſcitur artus.

Quant aux médicamens dont on a tiré le plus d'utilité, j'ai déja parlé des mercuriaux & de l'antimoine. Boyle, & d'autres depuis lui, ſe ſont beaucoup loués de ſon *ens veneris*, qui n'eſt qu'un mixte compoſé de parties ferrugineuſes, les plus ſubtiles du vitriol, & de ſel ammoniac, ſublimés enſemble : ce qui les a fait appeller *fleurs martiales ammoniacales.* On les a données à la doſe de trois à trente grains par jour, en faiſant prendre aux Sujets une infuſion de ſalſepareille. C'eſt un médicament qu'il faut continuer avec patience. Van-Swieten obſerve que ce médicament agit ſur-tout par ſa partie ferrugineuſe. Mais ce n'eſt pas s'expliquer nettement. Le fer agit moins ici que la partie ſaline avec laquelle il eſt extrêmement atténué. L'acide du virus rachitique ſe jette ſur le fer, qui s'embarraſſe avec lui & l'abſorbe peu-à-peu, tandis que la partie ſaline agit

agit comme un puissant apéritif, & détruit tous les embarras qui se trouvent dans les viscères. D'où il résulte deux avantages. Le premier, c'est que le virus embarrassé par la chaux ferrugineuse, n'agit plus sur la partie calcaire des os, ou que très-peu. Le second, c'est que la lymphe nutritive se porte avec liberté partout, & répare ainsi les pertes que faisoit la Nature. Je ne doute pas qu'en joignant le sel ammoniac, ou l'extrait (*a*) de suie, à la *teinture dorée de vitriol martial*, dont parle (*b*) Van-Swieten, on n'en retire encore plus d'avantage que de la donner seule, quoiqu'il s'en loue beaucoup. Il la donnoit à la dose de trois ou quatre gouttes, une ou deux fois par jour, prescrivant pour nourriture du pain, fait comme le biscuit de mer, & de bonne biere, mais peu forte.

De Haën a conseillé les écailles d'huîtres en poudre. Cet absorbant seul peut-il opérer une guérison radicale, comme de Haën & Van-Swieten l'ont dit? Je le nie, en accordant même que les symptômes ne décelent pas encore la ruine de toute l'organisation. Si les absorbans ont leur avantage sur-tout chez les enfans, on sait que leur usage long-tems continué, n'est pas exempt de danger. Au moins doit-on y joindre de tems à autre quelque léger purgatif. Du reste s'y fie qui voudra.

On a encore prescrit l'usage de la vipere en

(*a*) Voyez le Dispensaire de Lewis.
(*b*) Tom. 5. p. 588.

aliment, & l'on aſſure avoir radicalement guéri le rachitis par ce ſeul moyen. Il n'eſt peut-être pas ſi indifférent que le penſent ces gens qui ont le bonheur de tout ſavoir, ſans avoir rien appris. Les analyſes abuſives de la Chymie ont fait négliger, pour les fumées de ſes fourneaux, des médicamens excellens, introduits par une pratique aveugle, il eſt vrai, mais qui n'en (*a*) ſont pas moins efficaces. Si j'avançois qu'un jeune homme de vingt-trois ans s'eſt guéri, avec la vipere, de deux ulceres, contre leſquels tous les remedes anti-vénériens avoient échoué, quoique ce fut un reliquat des plaiſirs de Vénus, on riroit ſans doute. J'ai le bonheur d'être aſſez ignorant pour le croire, parce que j'en ſuis pertinemment inſtruit. On me démentiroit peut-être encore, non pas à ma honte, ſi j'avançois qu'une fille, épuiſée par des plaiſirs effrénés, & rongée de pluſieurs vilains ulceres, s'étant retirée à la campagne pour finir ſa déplorable exiſtence, ſe guérit de tous ſes maux, par l'uſage du lait, qui étoit la ſeule nourriture dont elle pût s'accommoder. Je citerai un Profeſſeur reſpectable, dont j'ai ſuivi les Cours à la Faculté de Paris. Je ne rapporte ces faits que pour prouver que la Nature ne nous dit pas toujours quelles reſſources elle tire des médicamens, ni comment elle

---

(*a*) Ceux qui voudroient faire ici quelque objection, les trouveront dans les Médecins de Breſlaw. Ils verront en même tems que je connois les bornes de mes aſſertions. *De experientiâ*, pag. 415.

opere dans ses laboratoires, mieux distribués & plus économisés que ceux des Chymistes.

Les extraits des plantes vénéneuses les plus terribles, à la dose d'un à deux & trois grains, sont celles qui ont encore fourni les plus grandes ressources. Mais rarement elles suffisent seules, quoiqu'en dise Stork. Si l'on y joint prudemment les fleurs martiales ammoniacales, ou quelques grains de calomelas avec autant de soufre doré d'antimoine, deux grains de chaque tous les jours; le matin, & dans le courant de la journée, un peu de quinquina en poudre, on a des ressources presque assurées, pourvu que les ravages ne soient pas encore considérables : autrement la Nature ne peut plus se prêter à l'effet des médicamens. Ces médicamens actifs doivent s'administrer d'abord dans quelque excipient mucilagineux, qu'on délaie peu à peu, à mesure que l'estomac s'y fait. Ceux qui ont prescrit des gelées de viandes, ont mal vu la maladie & les forces des Sujets. Les rapports aigres & nidoreux que donnent ces gelées, font voir qu'il faut s'en abstenir.

En général, il n'est pas de cure qui donne moins d'espérance pendant long-tems. Mais avec de la persévérance, on est au moins sûr d'arrêter l'énergie du virus, si on l'a attaqué de bonne-heure; car je doute qu'on le détruise entiérement. Benevoli, au bout de trente mois, perdoit courage, & l'enfant fut guéri par la persévérance de sa mere. C'est un abus énorme que de prétendre redresser ces enfans par des entraves, des machines, qui ne sont

que la ressource de l'ignorance. Trois filles entachées de ce principe malin, mais peu actif, se courboient à vue d'œil. La mere leur fit mettre des corps très-serrés ; & l'incurvation de leur colonne épiniere fit les progrès les plus rapides. Un Chirurgien prudent dit son avis, proscrivit les corps, attaqua le virus avec succès, & toutes les trois se redresserent, comme l'enfant que traita Benevoli. Malgré cela, je suis sûr que si elles deviennent meres, leurs enfans porteront la peine de l'iniquité, dont elles-mêmes ne sont pas coupables. Mais c'est assez faire, que d'avoir au moins rendu une existence agréable aux Sujets.

On a beaucoup vanté les bains. Rosen, comme on l'a vu ci-devant, en est grand partisan. Comme je n'ai pas lu les détails que Bergius à donné sur ceux de Loka, je ne puis prononcer si leur énergie dépend de l'impression seule du froid, ou d'un principe sulphureux ou métallique qu'ils portent dans les pores inhalans. J'admettrois cependant plutôt cette derniere raison que la premiere. L'Anglois Floyer, dont les détails ennuyeux n'ont rien de décisif en faveur des bains froids, a prétendu que le rachitis ne s'étoit manifesté en Angleterre que lorsqu'on y eut négligé le Baptême par immersion dans l'eau froide. Je n'examinerai pas ici les effets spirituels du Baptême sur la tache du péché originel, dont les Théologiens n'auroient jamais dû parler, selon St. Augustin ; mais au tribunal de la Médecine, j'aurai droit de dire que trois immersions dans l'eau froide, faites une fois pour la vie, n'étoient

pas capables d'effacer la tache matérielle du virus rachitique, s'il étoit dans les humeurs. Van-Swieten n'a pas pensé non plus devoir en croire Floyer sur les avantages physiques de ces bains. La seule réponse que méritoit Floyer est que,

Quisquis amat ranam, ranam crepat esse Dianam.

Je présume que quiconque aura lu les solides réflexions que fait M. Lorry sur l'endurcissement de la (*a*) peau, & ses dangereuses conséquences, ne sera pas porté à prescrire des bains froids. Je pense aussi ne pas me tromper, en disant que les enfans qu'on a baignés dans l'eau froide sont plus exposés au moment de l'éruption de la (*b*) petite-vérole que les autres. Je viens encore d'en voir un exemple. Quelque avantage qu'en rapportent les Anglois, je leur répondrai que la premiere cause de leur consomption vient de l'usage des bains froids de l'enfance. Leur peau trop épaissie à ce premier âge ne peut plus permettre une transpiration assez abondante, si nécessaire d'ailleurs pour des gens qui mangent tant de viandes

---

(*a*) *De Morb. cut,* pag. 483 & suiv. Cet endroit est du plus grand intérêt.

(*b*) Que doit-on inférer de la réflexion de Buchner? « Presque tous les rachitiques qu'il a vus, avoient eu la » petite-vérole naturelle ». La regardoit-il donc comme le principe de cette maladie?

ſalées, tant de beurre (*a*) & de graiſſe. L'air de leur climat continuellement chargé de particules ſalines, leur porte dans les humeurs alkaleſcentes un principe acrimonieux, qui acheve de déterminer la maladie; mais le grand mal vient originairement du défaut de tranſpiration, occaſionnée par les bains froids de l'enfance. En général, les Anglois ont tous l'haleine extrêmement forte; ce qui appuie ma conjecture. On auroit tort de dire que c'eſt le charbon-de-terre qui leur cauſe en partie cette maladie : ce qu'on a déja avancé mal-à-propos. Voyez ce qui en eſt dit dans le Traité de l'Expérience de M. Zimmermann. Je crois donc que les bains, conſidérés par rapport à la ſeule impreſſion du froid, ne peuvent faire que du mal aux rachitiques, au moins en général. Cette diſpoſition peccante des humeurs, eſt une de celles qu'il ne faut pas (*b*) attaquer, ni prétendre réſoudre avec violence, mais par des progrès preſque inſenſibles. Si le virus cauſe de ſi grands dommages avec une libre tranſpiration, que ne doit-on pas craindre en ſupprimant cette voie ſi néceſſaire à la Nature, pour ſe décharger d'une partie de ce qui anéantit preſque toutes ſes fonctions ? Les topiques ne ſont pas plus avantageux que l'eau froide. On

---

(*a*) Le beurre & la graiſſe, dit le docteur Grant, ont détruit plus d'Anglois que la famine & l'épée. *Traité des Fievres.*

(*b*) *De Morb. cut.* 121.

peut admettre cependant quelques huiles essentielles, délayées dans quelque véhicule très-fluide, pour en faire des frictions le long de l'épine du dos; mais prétendre diminuer la grosseur du ventre, par des linimens impregnés de principes drastiques, ce n'est pas connoître la nature du mal.

CHAPITRE XXIV.

De l'Hydrocéphale.

LES enfans se trouvent dans un état très-fâcheux, lorsque leur tête excede la grosseur relative ordinaire à leur âge, & s'augmente rapidement de volume, tandis que les autres parties du corps cessent de s'accroître, ou même dépérissent. Nous appelons cette maladie *hydrocéphale.* Il est avantageux pour l'humanité que cette maladie soit rare; & je n'en aurois pas parlé, si elle n'entroit naturellement dans la classe des maux particuliers aux enfans. Plusieurs Lecteurs auroient été fachés de ne pas voir ici les détails nécessaires sur cette métamorphose de la tête, puisqu'il est vrai qu'on a quelquefois lieu de l'observer. Je ne doute pas que nombre d'enfans, morts de maladies rangées sur nos (*a*) Tables parmi les maladies

(*a*) Les Suédois, très-attentifs aux progrès de la

inconnues, ne soient péri d'une attaque de celle-ci ; & c'est ce qui est arivé il y a peu de tems dans une famille distinguée.

Lorsque l'enfant apporte ce mal en naissant plusieurs causes peuvent en avoir déterminé l'actualité. Par exemple, la mere étant grosse se sera peut-être donné un coup au ventre ; l'embryon sera resté trop long-tems dans une même position, parce que la mere aura été trop serrée dans ses habits, ou aura gardé quelque tems une attitude gênante sur le

---

Médecine, publient tout les ans une Table des maladies rares ou inconnues. Cependant M. Murray observe que ces Tables ne sont pas toujours rédigées par des gens éclairés. On y trouve souvent les maladies les plus communes. Le Chevalier Vargentin s'en étoit déja plaint en 1755 ; comme on le voit par les Mémoires de l'Académie de Stocholm. Il n'est pas étonnant que ces Tables deviennent quelquefois si considérables. Une Table de 1760 fait mention de 5332 garçons & de 4451 filles, que la mort a enlevés de maladies inconnues. Supposons que ces Tables soient lues dans plusieurs siecles, & qu'il ne reste pas d'autre Ouvrage de Médecine, la postérité n'auroit-elle pas droit de croire que ces maladies, si ordinaires de notre tems, étoient cependant nouvelles pour nous ? Ce qui nous arrive sans ces Tables, peut arriver à nos descendans. Nous sommes néanmoins mieux fondés qu'ils ne le seroient, puisque nombre de maladies très-anciennes n'ont été détaillées dans aucun des Ecrits que le tems a épargnés ; ou s'ils en ont parlé, ils n'en ont donné que quelques symptômes qui ne les caractérisent pas : peut-être les Anciens, en nombre de cas s'étoient-ils proposé la sage maxime des Médecins de Breslaw, pag. 414. *Et certè meliùs honori suo & arti consulerent multi, si nullo præfixo titulo rariora symptomata ennarrarentur*, &c. De-là les disputes de nos Modernes sur les prétendues maladies nouvelles.

même ſiege, ou aura eu le ventre opiniâtrément reſſerré.

Quant au coup que peut s'être donné la mere, ce n'eſt pas une cauſe purement imaginaire. *Johan. Thad.* Klinkoſch. *Program. de hydrocephalo fœtus rariori. Pragæ*, 1773, en rapporte un cas des moins équivoques. La mere s'étoit donné un coup au ventre huit jours avant d'accoucher. Les os s'étoient ſéparés au haut du crâne, & l'on trouva entre la dure-mere & le péricrâne, de l'eau qui s'y étoit amaſſée. Ce fut le même coup qui cauſa par la ſuite à la mere de fréquentes fauſſes-couches, des pertes, & enfin la mort.

Cependant la maladie peut encore venir de cauſes cachées, comme de maladies internes & enracinées chez les pere & mere. Malgré l'impoſſibilité de découvrir toutes ces cauſes, je fais mention de ces circonſtances, parce qu'elles contribuent ordinairement à la forme extraordinaire qu'ont ſouvent les embryons, & qu'une mere doit tâcher de les éviter. Une frayeur ſubite à la vue d'un objet inſolite, eſt preſque toujours préjudiciable à l'embryon. Cependant, il ne paroît pas qu'elle contribue en rien à la maladie dont il s'agit. Si la tête de l'enfant a déja été défigurée à certain degré dans le ſein de la mere, l'accouchement en devient plus difficile, M. Jacob (*a*) Hydeen a

(*a*) Voici encore une chimere de notre tems. La tête de l'enfant, dit-on, ne peut alors changer de poſition. J'ai été témoin du contraire, & j'ai fait voir à

eu occasion de voir un cas semblable ; dont il a fait le rapport au College Royal des Médecins. La tête de l'enfant étant (*a*) enclavée, le Docteur Hydeen crut qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que d'ouvrir le crâne avec le ciseau de Smellie. Il le fit à la suture sagittale ; d'abord il sortit un peu de sang, ensuite beaucoup d'eau, & l'accouchement se fit sans difficulté. L'enfant fut assez bien le premier jour, mais mourut le quatrieme, après les convulsions qu'il avoit eues le troisieme. Du reste, la maladie doit d'autant moins causer de chagrin en commençant de si bonne-heure ; qu'elle est toujours suivie d'une prompte mort.

On ne s'apperçoit le plus souvent de cette maladie que quelques semaines ou quelques mois après la naissance : malgré cela, il y a lieu de croire qu'elle avoit déja eu son principe dans le sein de la mere. Peut-être est-ce aussi la compression & la douleur que l'enfant a souffert au passage, qui y aura donné lieu. Cela dépend de la conformation des parties.

---

mon professeur d'accouchement que son opinion étoit des plus erronées, en dérangeant l'enfant de cette position sans aucune difficulté ; ce qu'il disoit impossible. Mai j'ai vu un enfant en changer lui-même à ce période de l'accouchement. Heureusement on vient de combattre avec beaucoup de raisons cette chimere, qui coûte tous les jours la vie aux meres & aux enfans. M. Murray devoit au moins demander si l'Auteur ne se trompoit pas.

(*a*) Dans ses observations de Médecine, page. 300, édit. suéd.

Il eſt encore d'autres circonſtances qu'on a regardées comme des cauſes de cette maladie, par rapport au danger qui les a accompagnées. On l'a donc attribuée à un rhume provenu du refroidiſſement de la tête, & à la répercuſſion d'une galle, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance, quoique ſouvent ces inconvéniens arrivent ſans être ſuivis d'hydrocéphale. Quelquefois on a cru qu'une chûte de l'enfant ou une forte fievre en étoient la cauſe : auſſi dans ces circonſtances la vie des Sujets a-t-elle été très-courte. Cependant on a vu des enfans vivre trois, quatre, dix & quinze ans avec cette maladie. On a vu, dans une Paroiſſe près d'Upſal, une femme mourir à quarante-cinq ans, avec une tête énormément groſſe, depuis le ſixieme mois de ſa naiſſance. Voyez la theſe du Docteur Auriville, *de hydroceph. interno, annorum* 45 *reſp. Carolo*, D. Ekmark, 1763. L'Auteur y rapporte encore pluſieurs exemples d'anciens hydrocéphales; ſavoir de quatorze, de vingt-quatre ans. M. Gottlieb Buttner en rapporte un de trente-un ans. Voyez-en ſa deſcription. *Kœningsberg*, 1773.

Lorſque la tête prend cette augmentation de volume, le crâne ſe dilate ordinairement; & il eſt aiſé d'en ſentir les os à la réſiſtance qu'ils oppoſent au tact, ſous le cuir chevelu. Quelquefois le crâne ſe gonfle dans toute ſon étendue; mais ſur-tout en devant & en haut où il n'y a pas en général de réſiſtance externe. Le frond s'étend, s'éleve, & ſaillit ſur les yeux & ſur le viſage, qui en paroît beaucoup plus étroit & plus court. Les os ſe lâchent

d'abord aux ſutures, de ſorte qu'on peut aiſément en ſentir la ſéparation, comme à la fontanelle. Si l'enfant vit quelques années malgré ce malheureux état, les os jettent quelques productions à leurs bords, ou ils ſe forme des os wormiens entre les eſpaces vuides, & toutes les parties du crâne ſe lient, ſe réuniſſent. Cependant on a remarqué que le crâne de ces Sujets n'avoit pas la dureté ordinaire après cette réunion. Il eſt donc vrai que la ſéparation des os de la tête n'eſt un ſigne de cette maladie que dans les jeunes années. Malgré cela, il faut y faire attention, lorſque la maladie commence dans un âge plus avancé, & ne pas différer d'y remédier, ſi l'on veut la guérir. En général, les os ſe durciſſent & s'épaiſſiſſent après la réunion; mais on a produit un exemple de crâne, devenu diaphane : l'on pouvoit, à la faveur d'une lumiere placée à l'oppoſite de la vue, appercevoir les parties internes de la tête. M. Murray a auſſi obſervé la même choſe à Gottingue en 1767, dans le cas d'hydrocéphale ſurvenu à une petite fille à la ſuite d'une peur.

Aux premiers commencemens de la maladie, l'enfant ne ſouffre pas qu'on le leve. Il eſt boudeur, impatient. Il touſſe, vomit, s'agite ſi on tarde de le coucher. Tout cela ceſſe, dès qu'il eſt dans une poſition horiſontale, où ſa tête eſt appuyée. Il eſt toujours aſſoupi, ne peut ſoutenir (*a*) la lumiere. Ces ſymptômes

(*a*) Whytt regardoit cette averſion de la lumiere

méritent une attention particuliere, même chez les adultes. Lorſqu'on peut en avoir des ſoupçons chez les enfans, on doit auſſitôt examiner l'état du crâne & de la fontanelle, pour en diſcerner exactement la forme & le changement. Le corps s'accroît lentement, les membres s'amincissent lorſque l'hydrocéphale fait des progrès; & en peu de tems l'enfant ne peut plus tenir ſa tête droite, & encore moins le corps; ou plutôt, il eſt comme perclus. Le lit que ces malades doivent garder continuellement ne contribue pas peu à leur dépériſſement. Ceux qui ont vécu quelques années dans cet état, n'ont pu rien apprendre. Ils ont été comme imbécilles, agités par de fréquens vomiſſemens & des convulſions. Donald Monro en cite cependant un de huit ans environ, dont la tête avoit quatre pieds quatre pouces de tour, & qui, malgré cela, étoit auſſi éveillé, auſſi intelligent, que d'autres enfans de ſon âge, ayant beaucoup de mémoire. Il apprit même inſenſiblement à marcher avec aſſez de fermeté. Mais en général, ces Sujets ne jouiſſent que de l'exiſtence la plus malheureuſe. N'eſt-ce pas déja un aſſez grand malheur que de ne pouvoir changer ſa tête de place?

L'ouverture des cadavres a fait voir que la boîte oſſeuſe a été abreuvée du fluide qui s'eſt répandu dans le crâne, & a empêché ces os

---

comme un ſymptôme inſéparable de l'amas ſéreux qui commence à ſe faire dans les ventricules du cerveau. Voyez un autre ſigne dans Van-Swieten, t. 4. p. 109. §. 1218.

de prendre de bonne-heure la consistance naturelle ; ce qui en a favorisé l'expansion. Le fluide occupe ordinairement les ventricules du cerveau, qu'il baigne enfin totalement. Quelquefois on a trouvé l'eau dans un kyste particulier ; ou sur la cervelle même au-dessous de la pie-mere, ou entre celle-ci & la dure-mere ; l'eau s'est aussi amassée entre celle-ci & les parois des os ; malgré cela il y avoit dans ces cas-ci un épanchement aqueux dans les ventricules, & c'est probablement là que se fait le commencement du dépôt. Voyez les réflexions importantes de Whytt, sur les signes de cette maladie. *Observations sur l'hydropisie du cerveau*, page 723, *édit. angl.* Conférez Fothergill & Watson, *Recherches & Observat. de Médec.* tom. 4 pag. 20, 78, 324. *édit, angl.* Roux, *Journ. Médic.* tom. 30. pag. 20.

Le fluide qu'on trouve dans ces dépôts est ordinairement une sérosité claire, quelquefois teinte de sang, ou mêlée de pus, ou fétide. On en a retiré depuis une jusqu'à huit livres. On dit même qu'on en a eu jusqu'à douze livres de la tête d'un enfant. En général, ces dépôts sont plus considérables chez les enfans.

Le moindre amas d'un pareil fluide est déja suffisant pour violenter le cerveau, & comprimer les nerfs qui se jettent aux parois, ou bien hors du crâne à sa base, ou latéralement. Voilà pourquoi la partie supérieure du cerveau, qui a ordinairement deux ou trois doigts d'épaisseur, à été trouvée aussi mince que le dos de la lame d'un couteau, ou même qu'une feuille de gros papier, sans y appercevoir la

moindre trace de ses fibres sinueuses. Lorsque l'eau s'est trouvée sur le cerveau, il étoit comprimé dans un très-petit espace & très-dur. Quelquefois il étoit dissous en bouillie, ou consommé jusqu'à la production du cervelet.

Quelquefois l'eau ne s'amasse sensiblement dans le crâne que jusqu'à la deuxieme ou troisieme année d'un enfant ; & pour lors elle n'augmente qu'avec beaucoup de lenteur, ou même reste dans cet état. Dans ce cas-là, le crâne ne prend qu'un peu plus de dimension ; & les signes de la maladie deviennent fort équivoques. Il en est de même dans les cas de rachitis avec beaucoup d'enfans. Souvent ils sont sots, bouffis, ont la peau élevée par certaine quantité d'eau, & sont à bien des égards dans le même état apparent que ceux-là.

Les adultes sont également exposés à ces amas de sérosités internes ; mais sans que le crâne prenne plus d'expansion, parce qu'il a pour lors trop de consistance pour être détrempé & amolli par les fluides surabondans. Les sutures forment une trop ferme adhérence, & quelquefois même disparoissent assez tôt ; de sorte que la boîte osseuse, en quelques Sujets, ne forme presque plus qu'une seule piece des quatre os principaux qui forment l'hémisphere. L'eau n'est jamais amassée en aussi grande quantité chez les adultes. Mais la pression où elle met les nerfs n'en est pas moins violente & dangereuse. Les Sujets sont exposés à l'apoplexie, à la perte de la raison, à des foiblesses très-fréquentes, aux affections soporeuses. M. Zimmermann rapporte un exemple

qui confirme cette théorie, dans fon Traité de l'expérience. En voici un affez récent. Un jeune Eccléfiaftique fut pris, à l'âge de vingt-quatre ans environ, de certains étourdiffemens qui revinrent affez fréquemment. Bientôt cela fut fuivi de foibleffes; il tomboit inopinément & reftoit quelque tems fans connoiffance, fans mouvement. Peu de tems après, on le trouva mort dans fon lit. On l'ouvrit, & l'on apperçut un globe formé par une peau très-mince, entre les deux lobes antérieurs du cerveau. Il étoit rempli d'une eau fort claire (*a*).

Ces amas d'eaux fe préfentent, quoiqu'affez rarement, fous la forme de deux vices particuliers à la naiffance même des enfans. Le premier eft une tumeur qui a l'air d'une excroiffance, tantôt à un côté, tantôt à l'autre de la tête. Cette tumeur eft de différente groffeur. Quelquefois comme un œuf, quelquefois du même volume que la tête. On a trouvé dans ces kyftes plus ou moins (*b*) de cervelle, avec une cavité dans le milieu, où il y avoit un fluide féreux. Cette cavité communiquoit avec l'un des ventricules du cerveau, par une ouverture pratiquée naturellement dans les os fur lefquels la bafe la de tumeur s'appuyoit.

(*a*) Voyez ce que M. Zimmermann rapporte d'un Savant dans fon Traité de l'Expérience.

(*b*) M. Murray rapporte un exemple de cette hernie du cerveau, pris de M. Silebold, *Collect. Médic. Chirurg. Fafcic j.* Art. 1. L'hernie étoit à la future lamdoïde, & pendoit jufuqu'aux vertebres du cou. L'enfant vécut vingt-fix jours après fa naiffance.

L'ouverture du kyste, loin de soulager, a accéléré la mort du sujet. On voit clairement par-là que l'eau qui s'étoit amassée dans un des ventricules du cerveau, après avoir délayé une partie de ce corps pulpeux, l'avoit entraînée entre l'espace que laissoient les os encore cartilagineux, & peu rapprochés du crâne, avoit ainsi formé la tumeur. Souvent ce vice a été suivi d'une prompte mort après la naissance. Quelquefois la tumeur a été peu considérable, & selon l'habile le Dran, on est parvenu à la faire disparoître & à sauver le malade. Il a donné par-là l'espérance de guérir l'hydrocéphale, lorsqu'il n'est que commençant.

Le second vice ne differe du premier que par sa position locale. On remarque à une partie de la colonne épiniere, sur-tout aux vertebres des lombes, quelquefois même assez près du siege, & rarement ailleurs, une tumeur qui décele au tact quelque fluide (a) renfermé, &

(a) Voyez Van-Swieten, tom. 4. pag. 112. §. 1218. Notre Auteur dit que ces vices se manifestent quelquefois près du siege. Ruysch, selon Van-Swieten, étoit étonné de ne pas les y voir, même page, ligne 2. *Rarissimè in inferiore & exteriore parte ossis sacri, quod mirabatur Ruyschius, cum infima pars, &c.* M. Murray rapporte plusieurs exemples de ce vice, & cite le Professeur Acrel, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Suede*, 1748. Un sujet étoit âgé de dix-huit ans, l'autre de dix-sept : Heverman, *Remarq. & Recherch. de Médecine-pratique*, *édit. allem.* tom. 1. p. 304 & suiv. table. 3. Rau, Henkel, *Observ. de Médec. & de Chirurg.* premier Recueil, n°. 1. *édit. allem.* Roux, *Journ. Médec.* Chirurgie, t. 29. p. 140. Ce dernier cas a de particulier que

forme décidément un vice local, à la partie où elle se forme. Le plus souvent les os y sont ou contrefaits ou dévoyés. Lorsque ce vice a été accompagné d'une grosseur extraordinaire de la tête, & qu'on a ouvert la tumeur, la tête a diminué de volume, & l'a repris dès que l'ouverture de la tumeur dorsale s'est refermée. Cette Ouverture a même causé quelquefois la mort. Or l'Anatomie en a fait voir la cause, en montrant la correspondance de ces parties. Le fluide, qui s'étoit d'abord amassé dans les ventricules supérieurs ou latéraux du cerveau, prend dans ces cas-là son cours par le trou de la moëlle allongée, se répand dans la production des méninges qu'il écarte même de la moëlle. Outre cela, les vertebres ont été trouvées divisées par derriere. On y sent alors des especes de nœuds qui, dans un enfant nouvellement né, ne sont encore que des cartillages : quelquefois ces nœuds (qui ne sont que les apophyses,) ont manqué, soit qu'ils aient été dissous par le fluide, ou qu'il se soit opposé à la formation complette de l'os.

C'est alors ce que nous appelons *spina bifida*, mal auquel il n'est pas impossible de remédier, lorsqu'il n'est pas encore à un certain

---

la tumeur se gonfloit à l'inspiration : le Docteur Hall, *Etat & progrès de la Médecine*, *édit. suéd. p.* 239. L'enflure, dans ce cas-ci, étoit à l'os sacrum. Le même fait mention d'un autre Sujet, dont la tumeur étoit à la quatrieme vertebre dorsale. Ces deux Sujets moururent âgés de quatre mois.

degré, & se trouve plus près du siege, où il n'y a proprement pas de vertebres. Mais la cure devient plus difficile lorsque le mal est aux vertebres lombaires même parce qu'on ne peut remédier par une simple pression à la *défiguration* des os. Il est aussi possible que l'eau se soit d'abord amassée seulement autour de cet endroit-là, & soit montée plus haut par la suite; ce qui peut arriver sur-tout après quelque chûte ou quelque coup.

Dans tous les autres cas mentionnés, l'on voit que le vice de la tête a son principe dans les ventricules du cerveau. Il se forme une autre espece d'hydrocéphale externe, lorsque l'eau s'amasse entre le crâne & les tégumens externes. Comme il y a plusieurs tégumens l'un sur l'autre, l'eau peut s'amasser en différens endroits. Dans l'anasarque totale des adultes, le visage est enflé comme les autres parties. L'érésipele de la tête est aussi acompagnée d'une pareille enflure. Cela se voit aussi dans la petite-vérole, les douleurs de dents, les rhumes, & aux fluxions de la tête. Cependant on ne voit pas que le cuir chevelu s'enfle dans la plûpart de ces cas-ci; & l'on appelle proprement hydrocéphale externe l'enflure de ce tégument, soit que l'eau soit épanchée entre la calotte aponévrotique, & le péricrâne, soit entre celui-ci & les os. Dans ce cas-ci, l'enflure a plus de profondeur, & le mal est plus rebelle. Des Praticiens fort expérimentés n'ont cependant pas remarqué ce dernier cas-ci; ce qui en prouve la rareté. On l'a observé une ou deux fois avec l'hydrocéphale interne: il

étoit alors la conséquence manifeste de celui-ci. Malgré le peu d'exemples qu'on en a, cela prouve toujours que les gens âgés y sont exposés comme les Sujets les plus jeunes.

L'hydropisie commence dans la tête comme dans toute autre partie du corps. Les ventricules du cerveau, grands ou petits, sont, comme les autres cavités, arrosés continuellement par une vapeur aqueuse qui s'échappe des dernieres productions des arteres. Si cette vapeur ne trouve pas d'issue, elle s'amasse, forme un dépôt, qui ramollit même ses solides. Quelques petits que soient les orifices par où cette humidité s'exhale, elle ne peut, avec le laps du tems, qu'inonder l'endroit où elle s'arrête, quand on supposeroit même l'espace de plusieurs mois ou de quelques années. C'est pour éviter ces désordres que la nature a formé dans le tissu de nos membranes quelconques, un nombre incompréhensible de pores absorbans, qui reprenent sans cesse cette vapeur, pour la porter dans les couloirs destinés à la recevoir : de-là elle passe dans le sang par le moyen des vaisseaux lymphatiques qui se déchargent dans les vaisseaux sanguins. Ainsi l'on voit que l'hydropisie peut reconnoître pour cause d'obstruction de l'une ou l'autre de ces especes de couloirs, de quelque maniere que l'obstruction ait lieu.

On doit se proposer deux choses dans la cure de l'hydropisie en général.

1°. D'évacuer l'eau.

2°. D'empêcher qu'elle ne s'amasse de nouveau.

On la fait évacuer par les purgatifs, les

diurétiques, les véficatoires, ou les opérations chirurgicales connues, & pratiquées dans l'endroit même du dépôt. On l'empêche de revenir par un régime approprié, & en rendant aux folides leur ton naturel.

C'eft en fuivant ces mêmes vues qu'on doit tenter la guérifon de l'hydrocéphale, qui commence à fe manifefter. On purge l'enfant avec la manne, la rhubarbe, le jalap, l'électuaire lénitif, le fyrop de rofe folutif; choififfant ce qui convient le mieux à la dofe convenable. On fait même prendre un laxatif à la Nourrice, pour rendre fon lait purgatif. Si l'enfant eft un peu plus âgé, on joint à ces purgatifs quelques grains de fquille, c'eft le médicament le plus convenable pour faire évacuer par les urines ou les felles, & fouvent par les deux voies en même tems, les eaux furabondantes. On tâchera d'empêcher les vomiffemens que la fquille caufe quelquefois. Ce n'eft pas qu'un léger vomiffement ne devienne utile; mais il en réfulteroit du dommage, s'il étoit violent. Le cerveau ne feroit que plus comprimé par les efforts du Sujet.

Si l'eau eft épanchée extérieurement, comme on le voit quelquefois, le plus prompt & le plus sûr moyen de la faire écouler, eft d'ouvrir les téguments verticalement, jufqu'au bas de l'occiput; & l'on entretient l'ouverture auffi long-temps qu'il eft befoin avec de la charpie & un peu de *digeftif*, fans oublier de baigner la tête avec de l'eau de chaux, mêlée d'un peu de vin ou d'eau de vie, ou fimple ou camphrée, ce qui vaut beaucoup

mieux. Les cantharides procureront presque le même avantage.

Si l'eau est dans l'intérieur du crâne, les ouvertures ou incisions ne serviront probablement qu'à accélérer la mort du Sujet : on doit donc les éviter. Les Cantharides sont fort vantées dans ces cas-ci. Van-Swieten dit en avoir eu les plus grands avantages dans des circonstances qui donnoient lieu de soupçonner un hydrocéphale interne. On prend neuf parties de l'emplâtre de mélilot, & une de poudre de cantharides, qu'on mêle bien, pour appliquer cela sur la tête de l'enfant, dont on a coupé les cheveux. L'emplâtre se renouvelle deux ou trois fois par jour, & l'on frotte la tête. Le malade en a eu de fortes sueurs, & la galle répercutée n'a pas tardé à revenir. Les yeux, la poitrine, tout le systême nerveux, avoient déjà senti l'impression de la rentré de la galle.

En même tems on aura soin de serrer (*a*) peu à peu les os du crâne, afin de les rapprocher à mesure que l'eau s'en écoule : ce qui n'est pas aussi aisé, que si l'on avoit des parties molles à rapprocher. Celle-ci retombent aisément l'une sur l'autre, lorsque les eaux sont évacuées ; au lieu que l'expansion du crâne lui a probablement fait prendre une plus grande dimension. Pour lors, le cerveau n'en remplit

(*a*) Il faut être bien prudent sur cette manœuvre. Autrement, on risque de faire périr les Sujets comme d'apoplexie.

plus la capacité, quelque rapprochés qu'en soient les os. L'eau restante seroit donc encore suffisante pour exercer sur le cerveau une pression considérable, quand bien même ce fluide n'y recroîtroit plus. Car nous ne connoissons pas de moyens capables de chasser entiérement l'eau de l'intérieur, de maniere à faire croître en même tems le volume du cerveau, pour qu'il chasse par son extension le résidu de l'eau. Cette cure n'est donc praticable qu'au commencement même de la maladie; & l'expérience a prouvé qu'on y parvenoit alors. La compression de la tête se fait avec des linges imbibés d'eau-de-vie, &c. comme nous l'avons dit ci-devant, ou par le moyen d'un bonnet ou bourrelet fait pour les circonstances.

M. Zacharie Vogel, *Observ. & Recherches*, *édit allem.* pag. 417, rapporte qu'il a vu de ces enfans tomber dans un sommeil de vingt-quatre heures; mais que cela ne lui a fait rien craindre. Toutes les trois heures il faisoit chatouiller les enfans pour leur donner le sein; outre cela on leur tenoit le ventre libre avec un lavement & il parvint ainsi à une entiere guérison. Ceci donne lieu d'espérer la guérison complette, non seulement des tumeurs aqueuses de l'épine du dos, lorsqu'elles sont près du siege, mais encore les hydrocéphales internes avec expansion du crâne, si le mal n'a pas fait de grands progrès.

Cette maladie se verroit peut-être plus souvent, si l'on observoit l'état des enfans avec

plus de ſoins, & on en ſauveroit beaucoup en s'y prenant à tems; au lieu qu'il n'y a plus de remede, ſi l'on manque de s'en appercevoir aſſez tôt, & la mort termine la ſcène.

CHAPITRE XXV.

De la Croup *ou* Suffocation ſtriduleuſe, *avec une peau morbifique dans la trachée.*

LES Feuilles hebdomadaires de Stockolm nous font ſouvent mention d'enfans morts de maladies inconnues. On peut, avec certitude, ranger parmi ces maladies un mal de gorge ſi inconnu de notre Peuple, qu'il n'a pas encore de nom particulier. Je ne vois pas non plus qu'il ait ſa dénomination chez les autres Peuples de l'Europe, excepté en Ecoſſe où on l'appelle *croup; (morbus ſtrangulatorius*, ſuffocation ſtriduleule.) Les médecins étrangers en parlent auſſi peu que les nôtres. C'eſt ſans doute parce que le mal eſt ſi peu de choſe dès l'abord, que les pere & mere ne ſongent pas à recourir au Médecin. Or les enfans ne peuvent faire connoître les maux qu'ils ſouffrent; & il n'y a plus de remede lorſque cette maladie eſt à ſon plus haut période. Voilà ce qui les fait périr inopinément. Les pere & mere n'ayant pas pris garde à l'attaque & à

l'accroiſſement du mal, les Médecins, qui ne ſont requis que rarement & trop tard, ne peuvent non plus en connoître le cours : d'ailleurs, on ne leur permet pas d'ouvrir les enfans après la mort.

Quelques peres & meres ont cependant été aſſez raiſonnables pour ne pas ſe refuſer à l'ouverture des morts, & l'on eſt ainſi parvenu à reconnoître la nature du mal. Le premier Médecin qui m'en a donné avis eſt M. Strandberg, à qui l'on avoit permis l'inſpection des cadavres. D'autres Médecins, après lui, ont fait les mêmes obſervations en Suede, & le Docteur Wilke a ſoutenu une theſe à ce ſujet en 1764, ſous la Préſidence de M. Auriville, Médecin à Upſal.

Ce mal de gorge s'eſt montré non-ſeulement à Stockholm, mais encore à Upſal, dans les campagnes des environs de Rasbo, & a fait tant de ravage en 1761 & 1762, que tous les enfans en furent enlevés dans nombre de maiſons. Les uns en mouroient le ſecond jour ; mais la plûpart le quatre ou le cinq de la maladie. Ils vomiſſoient quantité de flegmes, & quelquefois des lambeaux d'une eſpèce de pellicule. Les enfans qui alloient voir leurs camarades malades, étoient bientôt attaqués du même mal.

Il fit périr auſſi nombre d'enfans dans la Paroiſſe de Fundbo, & a régné pareillement à Hédémora & à Sœther. Il s'eſt répandu en Ecoſſe, comme on le peut voir par le petit ouvrage que le Docteur F. Home fit imprimer en 1765, ſous le titre de *Recherches ſur la*

Nature, la cause, & le traitement de la croupe (a). Il y a réuni ses observations & celles de plusieurs autres Médecins. C'est donc d'après ses observations & celles de nos Médecins, que je vais exposer cette maladie.

Il se forme à l'invasion de la fievre dans cette maladie, une peau molle, blanche, épaisse dans le larynx, & elle s'étend quelquefois jusqu'au bas de la trachée. Elle n'est pas adhérente aux parois de ce conduit cartilagineux, mais y est comme suspendue, & on l'a retirée sans peine après la mort, formant comme un second conduit invaginé dans l'autre. Entre ce conduit accidentel & la membrane, qui revêt naturellement l'intérieur de la trachée, on a remarqué une matiere semblable à du pus, qui s'étoit même porté jusques dans les bronches. Cette matiere va au fond de l'eau, & l'on ne remarque aucune apparence de fibre à la pellicule (ou conduit) produite par la maladie. Elle ne se dissout pas dans un mêlange d'eau & de lait. Malgré cela, les poumons ne sont pas endommagés, & l'on ne trouve pas la moindre apparence de suppuration à la pellicule naturelle interne de la trachée.

Dès que les enfans en sont attaqués, ils perdent leur gaieté naturelle; ils sont plus chauds au tact, & quelques-uns ont de la toux. Ils se plaignent d'une douleur sourde à la trachée, un peu au-dessous du larynx. On apperçoit

---

(a) An inquiry into the nature, cause and cure of the croup.

même là, extérieurement, une petite enflure. Si l'on preſſe du bout du doigt, ils ſentent de la douleur. Le viſage devient rouge & bouffi. On n'apperçoit rien dans la gorge : malgré cela, la déglutition devient difficultueuſe; la reſpiration eſt gênée; la fievre ſurvient, avec un pouls très-fréquent. La ſoif eſt grande; quelquefois la toux s'y joint. Tous ces ſymptômes augmentent rapidement; le pouls baiſſe, devient encore plus fréquent, mais obſcur & très-foible. La reſpiration devient de plus en plus fréquente & gênée; les douleurs ceſſent; la toux diſparoît, & la mort ſurvient inopinément.

Quelques-uns doivent toujours garder le lit; d'autres ſe trouvent mieux de le quitter de tems en tems, & peuvent marcher. Un enfant alloit & venoit dans la chambre; ſa mere voulut le prendre ſur ſes genoux, il mourut dans ſes mains. Ce mal a ceci de particulier, que les enfans conſervent leur raiſon juſqu'au dernier moment, qu'ils ont une voix extraordinaire & tout-à-fait étrange, rauque, dure, & en quelque maniere ſemblable au chant d'un jeune coq; mais on ne peut guere la décrire. Celui qui l'a entendu une fois ne peut ſe tromper ſur la maladie, car c'eſt le ſigne le plus certain de la préſence du mal. Il ne s'agit que de les entendre crier, parler, appeler.

On voit, par cet expoſé, qu'il eſt facile de différencier cette maladie des autres qui ſont accompagnées de toux, d'enrouement, de rhume. On doit auſſi la diſtinguer d'une autre mal de gorge, qui étoit preſque oublié, & qui

a reparu depuis peu en Suede, en France & en Angleterre, où il a fait périr beaucoup d'enfans. Dans ce mal de gorge, suivi de gangrene, on remarque une enflure manifeste à la gorge; elle blanchit, suppure, se termine par la gangrene, si l'on n'y remédie promptement. M. Bergius en a parlé amplement dans un ouvrage suédois. *Essai sur les Maladies courantes, extraordinaires, de la Suede*, pag. 36 38, année 1755.

Comme on n'a pas observé jusqu'ici que les Sujets fussent attaqués de cette maladie, passé douze ans, on peut conclure que c'est une maladie particuliere aux enfans.

M. Home pense qu'il se manifeste beaucoup plus dans les endroits voisins de la mer, ou quelquefois dans les pays bas & marécageux; mais on l'a vue en plusieurs endroits de ce Royaume, fort éloignés de la mer, à Hédémora & à Sœther.

Comme il n'y a pas de science où les conjectures soient moins permises qu'en Médecine, & qu'on n'y peut avancer qu'avec le flambeau de l'observation & de l'expérience, je vais rapporter différents exemples d'enfans morts ou réchappés, avec ce qu'on a fait pour les sauver : cela servira d'éclaircissemens sur la conduite qu'on doit tenir dans le cas de maladie inconnue.

Premier Cas.

Un enfant mourut de cette maladie en 1755, & fut ouvert par le Professeur Martin, en présence des deux Assesseurs Strandberg & Darélius.

On trouva dans la trachée *une peau* presque entiérement *séparée*, qui formoit un second conduit. Elle étoit intérieurement d'un blanc-gris, épaisse, & extérieurement rouge à sa partie supérieure. Plus elle plongeoit dans les bronches, plus elle étoit pâle; elle étoit de la couleur d'un blanc d'œuf cuit, au bas des plus petites ramifications des bronches. Il étoit facile de voir qu'elle n'étoit pas naturelle aux bronches, mais accessoire & nouvelle. Les poumons étoient sains, & sans aucune marque d'inflammation.

Second Cas.

M. Home fut appelé pour une petite fille de quinze mois, qui demeuroit à deux ou trois cents pas de la mer. Le soir précédent elle avoit paru dérangée, & avoit plus chaud que de coutume. Le Médecin la visita le matin, elle avoit beaucoup de peine à respirer; le pouls étoit dur, & battoit cent trente-cinq fois dans une minute. Le Médecin lui fit tirer cinq onces de sang. La voix devint rauque, avec ce son particulier dont j'ai parlé, & la respiration encore plus précipitée & profonde. On sentoit beaucoup de chaleur au front & dans les mains, qui étoient enflées, aussi bien que les pieds, mais sans rougeur. Comme le pouls étoit fort serré, on saigna une seconde fois, & il en résulta beaucoup de soulagement. On lui fit respirer la vapeur chaude de l'eau, mêlée avec un peu de vinaigre, ce qui fit expectorer. On purgea avec un peu de magnésie blanche,

& le ſoir on mit un véſicatoire autour du cou. Le troiſieme jour elle étoit un peu mieux. La voix, la reſpiration, étoient encore dans le même état. Le ſoir, on mit quatre ſangſues ſous le menton. Dès qu'elles furent *ſaturées*, on lava les endroits de la ſuccion avec de l'eau chaude, pour laiſſer encore couler le ſang quatre heures; & le matin du jour ſuivant l'enfant étoit guéri.

Troiſieme Cas.

Une petite fille de dix-huit mois, bien portante jusqu'à ce moment-là, fut priſe de la maladie. Elle demeuroit près d'un grand lac, à un mille de la mer. On lui mit auſſitôt les ſangſues, & on lui donna un vomitif. Le Docteur Home vint la voir, & obſerva qu'elle n'avoit le ſon de voix particulier, que lorſqu'elle touſſoit ou vouloit élever la voix. Sa reſpiration étoit précipitée & le pouls dur, battant cent trente fois dans une minute. La toux étoit ſéche. Elle pouvoit avaler ſans difficulté, mais ne pouvoit tourner la tête ſans douleur. Les urines étoient claires, ne laiſſant aucun ſédiment. On lui fit reſpirer la même vapeur, & l'on mit un véſicatoire au cou. Le ſoir elle ſembla ſe trouver mieux, & le cou commença à s'amollir. La nuit ſe paſſa bien. La voix étoit naturelle le troiſieme jour, ſinon lorſqu'elle touſſoit. Le nez commença à couler, & l'on n'apperçut aucun *énéoreme* dans les urines. On la fit encore vomir. La voix n'étoit pas encore dans ſon état. Les urines dépoſerent alors; ce qui arriva en trois ou quatre jours, pendant lequel tems

elle recouvra sa santé. Il est à remarquer que cet enfant eut la même maladie six mois après, mais très-bénigne.

Quatrieme Cas.

Un enfant de deux ans fut pris tout-à-coup de ce mal. Il avoit eu la petite-vérore six mois auparavant. Sa voix prit le son susdit. On lui mit les sangsues au cou, & les visicatoires derriere les oreilles, & au haut de la gorge extérieurement. La respiration étoit alors très-gênée; la poitrine serrée; le cou enflé pardevant. Le pouls battoit cent quarante fois par minute. Tout paroissoit aller très-mal. On employa la vapeur susdite, les fomentations, les cataplasmes, & l'on mit plus de sangsues au cou. Le jour suivant, l'enfant étoit beaucoup soulagé, plus gai, la voix plus naturelle. Le sixieme jour le pouls étoit bien, la voix ordinaire, & l'enflure avoit disparu.

Cinquieme Cas.

M. Home fut appelé pour un enfant de sept ans. Il y avoit quatre jours qu'il étoit malade. Il demeuroit près d'un pont. L'hyver précédent la toux l'avoit violemment secoué, & six semaines auparavant il avoit essuyé la rougeole. On l'avoit souvent purgé, & il fut assez bien après cela, n'ayant plus qu'un reste de toux, qui lui dura jusqu'au moment où il retomba. L'invasion de la fievre fut accompagnée de chaleur, de soif; & le son particulier de la voix

décela bientôt la maladie. Le quatrieme jour le pouls devint très-fréquent, dur, mais sans force. La déglutition étoit aisée. Le malade se plaignoit cependant de douleur au larynx, lorsqu'il vouloit parler, ou qu'on y appuyoit le doigt. Le visage devint bouffi, la soif considérable, & la respiration profonde. Le malade eut des envies de vomir, fit souvent voir sur ses levres des crachats spumeux. La tête étoit libre, & l'esprit présent. On saigna sans tarder; & la nuit suivante on mit les sangsues & les vésicatoires au cou. Le jour suivant le pouls très-foible battoit cent soixante-quinze fois. La respiration devint très-précipitée, & l'enfant mourut pendant la nuit, ayant eu l'esprit présent jusqu'au dernier moment.

On l'ouvrit. Il n'y avoit pas de marque d'inflammation au cou; mais le Médecin fut très-étonné de trouver dans la trachée une peau épaisse, presque entiérement libre, & recouvrant une matiere comme purulente. Les parties inférieures paroissoient rouges, sans que cependant l'on pût dire qu'il y eût eu de l'inflammation. En pénétrant dans les bronches, on trouva que la même peau étoit plus molle, plus mince, & comme purulente. En effet, on en fit découler beaucoup de pus en pressant. Les poumons étoient très-sains.

Ceux qui voudront voir d'autres cas, pour avoir des détails plus circonstanciés de cette maladie, consulteront l'Ouvrage du Docteur Home. Voici quelques exemples observés dans le territoire d'Upsal.

Sixieme cas.

Un enfant de cinq ans, bien portant, tomba dans une espece d'assoupissement le 19 Janvier 1762. Il fut pris en même tems de rhume de cerveau, d'enrouement, mais sans toux. Les deux jours suivans il fut tantôt levé, tantôt couché, mais étant toujours brûlant; l'assoupissement augmenta. Il vomit, eut un écoulement de nez & éternuoit; les yeux étoient larmoyans. Le quatrieme jour, même état vers le soir, déglutition difficile; fievre déterminée: point de sommeil pendant la nuit, sinon le matin. Le cinquieme jour, moins de fievre; déglutition plus difficile, langue blanche, comme couverte d'une peau: point de sommeil avant minuit, à cause des flegmes rendus par les vomissemens, ou d'autre maniere. Le six, déglutition plus aisée; mais les flegmes abondans rendoient la respiration comme striduleuse, quoiqu'elle fût plus aisée: fievre à peine sensible: vers le soir, bon sommeil, troublé pendant la nuit, par la sortie des flegmes. Le septieme jour, vers midi, enrouement; toux séche & profonde: vers le soir, encore plus seche, très-fatigante jusqu'à l'expectoration des flegmes; déglutition aisée, profond sommeil, pouls plus fréquent: plus de toux après minuit; grande agitation. Le dix-huit, de bon matin, respiration plus difficile; cent quarante à cent cinquante pulsations par minute: aucun moyen de susciter une toux pour faire expectorer: les anxiétés redoublent, la respiration devient très-précipitée: le Sujet meurt.

Pendant tout le cours de la maladie, M. Halenius avoit employé de doux laxatifs, les vomitifs, les résolutifs, les rafraîchissans, les gargarismes, les injections dans la gorge avec la seringue, un mêlange d'esprit de corne de cerf & d'huile d'olive : tout fut inutile. L'ouverture découvrit la peau dont j'ai parlé.

Septieme cas.

La sœur de cet enfant s'étoit bien trouvée pendant la maladie de son frere, & personne n'auroit présumé qu'elle alloit éprouver le même sort à l'âge de sept ans. Le 4 Février elle se sentit un violent mal de tête, un grand assoupissement, le visage lui devint rouge : la fievre se fit bientôt sentir, & la malade se tint au lit. Elle vomit une fois, eut une douce sueur pendant la nuit, & dormit assez bien. Le jour suivant elle se trouva mieux vers midi; mais commença vers le soir à se plaindre du mal de dent, de tête, & d'une vive chaleur. Sa langue blanchit; elle saigna plusieurs fois du nez, mais peu chaque fois : la respiration étoit déjà striduleuse, soit que la malade respirât par le nez ou par la bouche : nuit suivante inquiete. Le troisieme jour au matin, mal-aise à l'estomac; langue encore plus blanche : petite éruption au bas du nez & dedans, blanche à la pointe, & rouge à la base : deux vésicules semblables, à la levre supérieure; fievre presque insensible le matin, forte le soir comme auparavant : déglutition de plus en plus difficile aux approches de la nuit. Le quatrieme

jour, la fievre fut un peu modérée : grande douleur de tête : déglutition assez difficile : expectoration pénible des flegmes : croûte brune dans la bouche, à la luete, au voile du palais : langue plus blanche : vers le soir, augmentation de la fievre : l'injection avec la seringue détache beaucoup de flegmes de la gorge : sommeil troublé par le crachement de ces flegmes visqueux & abondans, qui découlerent aussi par le nez & causerent un éternument pénible. Le cinquieme jour, même état : la croûte de la bouche s'épaissit & se porte aux côtés. Le soir, fréquens éternumens qui s'opposent au sommeil : toux modérée : flegmes délayés, mais qui ne peuvent sortir. Le sixieme jour, état des choses un peu meilleur en apparence : l'injection fait encore sortir beaucoup de flegmes de la gorge : vers le soir, foiblesse, assoupissement, mais point de sommeil à cause des flegmes, quoique les yeux fussent presque toujours fermés : la toux détache une partie de la croûte du voile du palais, mais elle ne peut sortir étant retenue attachée par un côté. Le septieme jour, vers dix heures, un peu moins de sombre chez la malade, elle tousse, éternue ; il découle de son nez une matiere un peu délayée : point de sommeil avant minuit, à cause de la gêne de la respiration striduleuse, & des flegmes dont il sembloit devoir résulter une suffocation ; car la malade étoit déja extrêmement foible & fort agitée. Le huitieme jour, un peu moins d'abattement : expectoration quelquefois assez facile : l'injection détache entiérement plusieurs

morceaux de la croûte, visqueux, épais, d'un blanc gris à un côté, & rayés de rouge à l'autre. Après midi, pouls fréquent, foible: les forces s'abattent; plus d'expectoration : toux profonde; la voix change, les flegmes sont plus épais; la respiration plus précipitée, entre-coupée anxiété, agitation, profond sommeil, abattement encore plus grand; la toux diminue & cesse enfin vers minuit. Les boissons font vomir, & reviennent par les narines, quoique la déglutition soit aisée. Le neuvieme jour, de bon matin, vomissement qui fait rejetter un peu de la croûte mentionnée. L'agitation, la foiblesse, la fréquence du pouls, de la respiration augmentent insensiblement. De loin, l'odorat est frappé de la mauvaise odeur qui venoit de sa gorge : urines claires, telles que de la petite biere, avec un sédiment blanc & épais : suffocation; la mort à trois heures après midi.

Cette maladie regna aussi dans Fahlun en 1761. L'habile Chirurgien M. Schulz m'en donna avis. Voici quelques exemples où j'ai remarqué des circonstances particulieres.

Huitieme cas.

Une fille de huit ans se plaignit de quelque gêne dans la gorge, s'adressant seulement à une domestique. Le pere & la mere n'observerent pas que leur fille se trouvât dérangée en rien. Quatre ou cinq jours après elle mangea même avec très-bon appétit. Le même jour au soir, à huit heures, elle se trouva subitement

aſſez mal, reſpiroit difficilement, ſur-tout en aſpirant, & rendoit le ſon de voix mentionné. On lui donna du rob de ſureau, avec une poudre camphrée. On mit autour du cou un cataplaſme émollient. On purgea avec la rhubarbe, ſans omettre les véſicatoires, la vapeur des herbes émollientes. Le matin ſuivant, on lui donna du ſel de corne de cerf; & l'après-midi, de l'oximel ſimple, & même du ſcillitique. Rien ne ſoulagea. La malade avaloit cependant ſans difficulté, & n'avoit aucune fievre. Le pouls étoit inégal, & ſouvent intermittent. Le jour ſuivant, la malade mourut à quatre heures du matin. Ainſi la maladie déterminée ne dura que trente-deux heures.

Vers la troiſieme ou quatrieme côte, on remarqua, ſur la poitrine, quelques vergetures rouges, mais point d'enflure, ni là, ni au cou. Les poumons étoient ſains, ſinon que près de l'épine du dos on y remarqua une couleur ſombre & comme du ſang caillé : du reſte, point de ſignes d'inflammation, ni aux poumons ni à la trachée, qui étoit recouverte en dedans de la peau étrangere mentionnée : en quelques endroits même elle étoit très-adhérente, contre ce qu'on obſerve ordinairement. Il y avoit du pus au haut de la trachée, mais ſans odeur.

Neuvieme cas.

Une jeune fille de ſix ans, qui chantoit très-joliment, devint enrouée ſans cauſe manifeſte; du reſte, parut ſe trouver bien. Le 13 Novembre 1765, elle tomba ſubitement malade

le soir ; la respiration étoit très-gênée, la voix singuliere en aspirant. On la saigna du bras, mais sans soulagement. Elle prit de l'oximel, des purgatifs, fut exposée à la vapeur chaude des plantes émollientes, mais en vain. Le pouls s'arrêta plusieurs fois. Le peu d'urine rendue étoit comme de l'eau. Le matin la malade prit du thé, du bouillon léger. L'après-midi, elle ne voulut rien prendre de fluide ; elle mangea des prunes & des raisins secs. De jour elle n'éprouvoit point de mal-aise, jouoit avec ses petites babioles. Mais l'agitation recommençoit vers la nuit ; de sorte qu'elle ne dormoit que très-peu chaque fois. Comme elle rendoit, en expectorant, de petits lambeaux de peau, on présuma qu'elle s'en tireroit. L'espérance fut vaine. Le 21 Novembre elle fut tout-à-coup suffoquée sur les genoux de la domestique.

A l'ouverture du corps, on ne remarqua rien d'extraordinaire au dehors. Les poumons étoient sains. On trouva la peau mentionnée dans la trachée ; elle étoit très-libre. Il y avoit une matiere spumeuse d'un jaune pâle, près de la glotte & dans les bronches.

Dixieme cas.

La sœur, âgée de quatre ans, étoit pour lors à la campagne ; on la fit venir pour les funérailles. Après quelques jours de résidence à la ville, on la renvoya à la campagne. Le lendemain, elle tomba malade & garda le lit. Elle vomit, & même du sang avec ce qu'elle rejetta. La maladie resta cachée comme celle de

sa sœur. On ne put l'engager à rien prendre. Elle mourut au bout de quarante-quatre heures.

On trouva dans la trachée la même peau & quantité de matiere delayée, qui s'étoit même portée dans les bronches.

Le Docteur Home a observé que lorsque cette peau ne s'étoit point trouvée à aucun autre endroit de la trachée, on l'avoit apperçue le long de la partie membraneuse, où cessent les anneaux cartilagineux, & où ce canal s'appuie sur l'œsophage : or, c'est-là que se trouvent la plupart des corps glanduleux de la trachée.

Il est facile à présent de distinguer ce mal de gorge. Ainsi, dès qu'un enfant se plaint d'un mal-aise au larynx, & a la respiration gênée, il faut aussitôt prendre garde,

1°. S'il court des maux de gorge.

2°. Si la température est humide & froide, ou si elle a été telle.

3°. Si l'enfant a eu depuis peu un rhume de long cours, une coqueluche, la rougeole ou la petite-vérole.

4°. Si on lui sent de la chaleur, s'il a de la soif, ou le visage bouffi.

Dans tous ces cas-ci, on a lieu de craindre cette maladie meurtriere. Pour se mieux assurer des choses, on examine,

1°. S'il y a de l'enflure à la partie antérieure de la gorge, si en pressant on produit quelque sansation douloureuse au Sujet.

2°. Si l'enfant avale sans difficulté & respire de même.

2°. Si le pouls, étant au commencement de

la maladie, fréquent, dur, fort, devient quelques jours après, mou, foible & précipité.

4°. Si la toux, au cas qu'elle ait lieu, eſt précipitée & comme ſuffocante lors de l'invaſion.

5°. Si la voix eſt enrouée, aiguë, graſſayante, ſinon continuellement, au moins lorſque l'enfant crie, touſſe, ou appelle.

La deſcription précédente donne aſſez le moyen de différencier la maladie de toute autre, ſemblable au moins en apparence. Par exemple, de l'eſquinancie, dans laquelle la partie ſupérieure du larynx eſt enflammée : car,

1°. Cette maladie-ci n'eſt pas une de l'âge d'enfans.

2°. Elle eſt accompagnée de difficulté très-grande d'avaler.

3°. On y ſent à la gorge une telle chaleur avec douleur, que les malades ſont comme réduits au déſeſpoir, & ſouvent veulent ſe défaire eux-mêmes.

4°. On n'y remarque aucune tumeur externe à la gorge.

Ce qu'on peut conclure de ces obſervations, c'eſt que cette maladie eſt une fluxion qui ſe jette ſur la trachée, & ſur-tout à l'endroit membraneux, qui fait le complément des cartilages. Ce flux y vient des glandes, dont les orifices laiſſent couler une quantité de flegmes qui s'épaiſſit & forme une peau du côté expoſé au contact de l'air ; mais libre du côté oppoſé à la pellicule interne de la trachée, parce qu'il y découle continuellement de ſemblables flegmes, qui l'empêchent de s'attacher. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'on ne remarque

aucune ſuppuration à la tunique interne de la trachée. Il n'en eſt pas de même dans les maux de gorge gangreneux. Il arrive ſouvent que la pellicule interne de la trachée & même l'œſophage s'y ſéparent & ſortent par lambeaux en touſſant. Voyez *Journal de médecine*, 1769, pag. 202.

La formation de cette peau n'a cependant rien de ſi extraordinare. Nous en trouvons des exemples dans l'*Abrégé des Tranſactions Philoſophiques*, tom. 3. page. 60, *édit ang.* Haller. *Phiſiol.* tom. 3. pag. 149. On l'a auſſi remarquée dans les inteſtins, & les malades en ont rendu des bouts qui formoient un conduit entier. Comparez auſſi ce que M. Warren a dit des polypes de la trachée, dans les *Tranſact. Médic.* des Médecins de Londres, tome 1. M. Murrai en a remarqué un exemple, & en a donné toute l'hiſtoire pathologique dans le *Comment. nov. Soc. Scient.* Gotting. tom. 4. pag. 44.

Ces fluxions arrivent auſſi à la veſſie ; M. Lieutaud appelle cela un catarrhe de la veſſie.

Mais pourquoi cette humeur ſe jette-t-elle ſur la trachée, c'eſt ce que j'ignore. Les exhalaiſons de la mer n'en ſont pas la cauſe, comme le croit M. Home, puiſque la maladie s'eſt manifeſtée dans les endroits les plus éloignés dans le Continent.

D'après l'expoſé de la maladie, on voit aiſément que la ſuffocation ne vient que de ce que l'air eſt intercepté dans la poitrine, ſans pouvoir en ſortir, ni même y rentrer. Le ſang ne peut plus revenir de la tête, & produit la bouffiſſure du viſage.

La maladie eſt contagieuſe ; les exemples rapportés le prouvent. On a vu auſſi qu'il eſt poſſible d'en éprouver la récidive.

Nous apprenons, par les obſervations précédentes, que le pouls eſt prompt, dur, fort les premiers jours ; que le viſage eſt rouge, & que les ſangſues, la ſaignée, ont alors très-bien réuſſi. L'ouverture des ſujets prouve que la maladie eſt inflammatoire : ce que montre aſſez la couene dont le ſang eſt couvert. Lorſque cela a duré quelques jours, le pouls devient fréquent, mou, foible ; les mal-aiſes, les inquiétudes augmentent, les forces tombent ; les flegmes s'amaſſent, deviennent comme purulens ; les bronches s'empliſſent ; la reſpiration & la circulation du ſang deviennent difficiles. On peut donc diſtinguer deux périodes dans cette maladie ; le premier, eſt celui d'inflammation : le ſecond, celui de la ſuppuration. Au premier on a encore un eſpoir aſſez bien fondé ; mais c'en eſt fait du Sujet au ſecond. Les évacuations, qui ſont avantageuſes au premier, deviennent préjudiciables au ſecond. Ce qu'on doit y deſirer, c'eſt que le Sujet expectore la peau & beaucoup de matiere ; cependant cela n'a pas été ſuivi de grands avantages.

Malgré cela, il eſt aſſez difficile de diſtinguer ces deux périodes. Si l'urine des malades dépoſe un ſédiment blanc & ſemblable à du pus, la maladie eſt déja au ſecond période ; ainſi on ne doit attendre que la mort. C'eſt donc ſur-tout aux premieres plaintes ou à la premiere gêne des Sujets, qu'il faut faire une ſérieuſe

attention; autrement la mort survient inopinément. Les pere & mere doivent tout craindre après les exemples mentionnés, pour peu qu'ils perdent de tems.

Le moyen curatif le plus sûr, s'il est employé à tems, est, sans contredit, la saignée. On la doit réitérer jusqu'à ce que le pouls baisse; s'il s'éleve encore, on saignera de nouveau. Au second période, la saignée n'est plus praticable.

Après la saignée, on employera les sangsues à la gorge; elles procurent le même avantage que dans les cas de pleurésie, d'inflammation aux yeux, lorsqu'on les pose sur l'endroit douloureux du côté, ou autour des yeux.

On prépare ensuite une infusion de fleurs de sureau, impregnée d'une teinte de vinaigre. On y trempe une éponge, que l'on met sous le nez ou sur la poitrine, de maniere que le malade puisse en respirer la vapeur. On atténue par-là les flegmes, & l'on facilite la toux.

On applique les vésicatoires à la nuque, aux côtés de la gorge, mais non à l'endroit où les sangsues ont succé. On sait de quelle utilité elles sont dans les cas de fluxions sur les dents, de maux de gorge ordinaires, & autres flux d'humeurs. Mais il faut que la saignée & les sangsues aient précedé.

Si la cure devenoit moins aisée, on mettroit autour du cou un cataplasme émollient, aiguisé d'un peu de sénevé, & on le laisseroit jusqu'à ce que la peau rougît, & parût s'élever ça & la. Ensuite on met le cataplasme de sénevé, & ayant soin de le changer lorsqu'il est près de

ſe refroidir. Le cataplaſme ſe fait avec trois onces de feuille de mauve qu'on cuit en bouillie dans l'eau, y jettant, vers la fin de l'ébulition, deux drachmes de ſénevé écraſé.

On a ſoin de tenir le ventre libre avec des lavemens, ou l'électuaire lénitif ou de la pulpe de caſſe, ou de la magnéſie mêlée d'un peu de ſucre. On peut auſſi diſſoudre de la manne dans du petit-lait.

L'expérience a fait voir que les ſudorifiques n'ont été d'aucun avantage, non plus que les vomitifs. Cependant les ſecouſſes qu'ils produiſent contribueroient peut-être quelquefois à faire détacher la peau morbifique de la trachée ou des bronches, quoiqu'il ſoit alors trop tard pour en eſpérer de vrais avantages. Mais pourquoi ne pas tout haſarder dans des cas déſeſpérés ?

L'expérience apprendra ce qu'on doit eſpérer de la laryngotomie, ou de faire une fumigation de poivre dans la chambre pour ſolliciter la toux.

Cette maladie a fourni à pluſieurs Médecins de Province Suédois des obſervations intéreſſantes en 1769. Voyez M. l'Aſſeſſeur Wahlbom, pag. 58 ; le Docteur Blom, pag. 9 ; le Docteur Engſtrom, pag. 300. La grande difficulté eſt de ſavoir pourquoi la trachée eſt auſſi inſenſible dans ces circonſtances-là & dans quel tems la peau eſt réellement formée ?

CHAPITRE XXVI.

De la Galle.

Les enfans des gens aisés ont rarement la galle ; elle est, au contraire, très-fréquente parmi les pauvres. Les premiers sont soignés avec l'attention requise, on les tient proprement à tous égards ; leur Nourrice a de même les habits, les linges necessaires pour changer : mais les autres ne sont pas tenus dans la même propreté.

Je ne pense pas que la galle ait une autre cause que le manque de soins & la mal-propreté. Elle se répand ensuite par le contact d'un corps à l'autre, ou par celui des habits qu'on met, après qu'ils ont servi à une personne infectée.

La galle, en elle-même, n'est pas une évaporation, ni une acrimonie innée ou acquise, ni une qualité saline ou aigre du sang ; mais elle est produite par de petits insectes vivans, (*Acari* Faun. *Suecic.* 1191 & 1195.) qui se nichent dans l'épiderme, où ils croissent, pullulent, & causent une démangeaison à la peau par leur picotememt ; de sorte que le purit continuel produit une afluence de sérosités, qui fait lever des vésicules, recouvertes bientôt d'une croûte, lorsque l'humidité s'est évaporée. Cette opinion n'est pas imaginaire, mais fondée sur une expérience constante. Hauptmann,

Bonomo, Schiwiebe & d'autres gens dignes de foi, ont examiné soigneusement ce phénomene dans des Sujets de différens âges & de different sexe, & ils ont remarqué ces insectes dans les rides de la peau, sur-tout au bord des vésicules. Ils les en ont tiré & mis sous le microscope, & ont vu comment ils déposent leurs œufs ; ce qu'ils font très-promptement. Ils ont même vécu plusieurs jours hors du corps. Voyez les figures de Bonomo, *Act. nat. curios. append. ad* A. 10. Dec. 2 page 33. Comparez Linn. *Ammœnit. Acad.* vol. 3. page. 333, & vol. 5. pag. 95

On voit donc par-là,

1°. Pourquoi la galle se communique si aisément ; car le seul mouvement peut les porter d'un homme à l'autre.

2°. Pourquoi la mal-propreté l'entretient ; car les insectes se multiplient alors considérablement.

3°. Pourquoi les enfans y sont plus exposés que les adultes ; car leur peau est plus tendre, plus poreuse : les insectes s'y insinuent donc plus aisément.

4°. Pourquoi l'éruption paroît d'abord aux mains. C'est par-là que se fait le plus fréquent contact des personnes ou des habits. Si elle venoit d'acrimonie ou saline, ou autre quelconque, elle se manifesteroit d'abord aux endroits où l'on sue le plus.

5°. Pourquoi il est nécessaire de se laver souvent, sur-tout le soir. On déterge & emporte par-là les insectes, qui sont encore dans les plis de la peau, avant qu'ils aient pénétré

dans l'épiderme. Comme on manie plus de choſes le jour que la nuit, on voit qu'il faut encore plus laver les mains le ſoir que le matin, dans ces circonſtances.

6°. Pourquoi la galle rentre par le froid, & reſſort en s'échauffant par une grande agitation. Les inſectes ſont également moleſtés par l'une & l'autre alternative.

7°. Pourquoi le purit eſt alternatif. Les inſectes ne ſe meuvent que de tems à autre pour pâturer.

8°. Pourquoi la galle ſe porte d'un endroit à l'autre du corps ; les inſectes changent de place & pullulent.

9°. Pourquoi la galle n'eſt pas une maladie néceſſaire. Les inſectes n'y ſont pas innés ; mais tranſportés accidentellement. Il en eſt de même de toutes les autres maladies contagieuſes, auxquelles on peut échapper avec des précautions.

10°. Pourquoi la démangeaiſon & la galle diſparoiſſent, lorſqu'on frotte le corps avec des médicamens gras, impregnés de ſouffre, de mercure, de plomb, d'ail, de tabac, de racine d'aunée, de ſel alkalin, &c. Les inſectes rentrent alors plus avant, & c'eſt ce qui fait le danger d'une galle imprudemment répercutée.

11°. Pourquoi la galle reparoît ſi aiſément. Outre que l'on peut la gagner une ſeconde fois, nous ignorons encore combien ces inſectes vivent de tems ſur les habits. On peut les avoir détruit ſur la ſurface de la peau, ſans que ceux qui étoient plus enfoncés aient été tués. Alors ils ſe remontrent avec la maladie.

12°. Pourquoi un enfant que sa Nourrice poudroit avec de la farine eut la galle, selon Linnée, *Amœnit. Acad.* vol. 5. pag. 85. Il s'y trouve de semblables insectes.

13°. Pourquoi la galle empire lorsqu'on se frotte ou se gratte. Les insectes agités, tourmentés, s'irritent, se portent plus avant.

14°. Pourquoi un seul homme peut infecter toute une armée. Ces insectes pullulent très-promptement, & la propreté est presque impossible dans les camps.

15°. Pourquoi ceux qui sont dans les prisons ou dans les grands Hôpitaux, la gagnent si aisément.

16°. Pourquoi la galle est plus difficile à guérir en hiver qu'en été. Le froid empêche les insectes de paroître à la surperficie. La chaleur, au contraire, les y attire, ou les y pousse, si elle est produite sur-tout par un grand mouvement.

17°. Pourquoi le Peuple fait plutôt disparoître la galle que les Médecins. Il a sur le champ recours aux pommades, la fait rentrer sans en savoir les conséquences.

J'ai tenté différens moyens curatifs contre cette maladie ; je n'en ai pas trouvé de plus sûr que le soufre. Les insectes en périssent décidément. Le soufre, qui ne rend aucune odeur sans brûler, se fait sentir très-désagréablement lorsqu'il s'exhale du corps avec la sueur, ou même pour peu qu'on ait chaud. L'or, l'argent, noircissent dans la main de celui qui prend du soufre intérieurement. C'est ce principe

odorant qui tue ces insectes. Ainsi, le soufre est le premier des médicamens antipsoriques.

Lorsqu'on veut traiter un enfant.

1°. On tiendra la chambre, les habits, les linges dans la plus grande propreté; ceux qui le manieront, auront le même soin pour eux.

2°. L'appartement sera modérément chaud.

3°. On fera prendre à l'enfant depuis deux jusqu'à trois grains & plus de fleur de soufre, tamisée, dans un peu de lait, même dans celui de la Nourrice, deux ou trois fois par jour, s'il purge, ce qui arrive quelquefois; on diminuera les doses.

4°. Si cela ne procuroit aucun effet au bout de quatre jours, on feroit un liniment avec de la fleur de soufre & de la crême, pour en oindre, tous les matins seulement, les articulations des mains & des pieds, jusqu'à ce que la galle fût passée. Mais pour l'empêcher de rentrer, on continuera toujours l'usage de la fleur de soufre. Je fais frotter le matin, parce que l'on prend le remede interne pendant le jour; les insectes pris ainsi, comme entre deux feux, périssent infailliblement. On donnera un laxatif, si l'estomac & les intestins ne sont pas nets; autrement il n'en faut pas. Les laxatifs n'ont jamais guéri de la galle, à moins que leur action n'ait été assez lente pour qu'ils passassent dans le sang; encore faut-il qu'on y joigne quelqu'autre chose, capable de tuer les insectes, ou de les chasser.

Si l'enfant est trop jeune pour risquer de le médicamenter quelque tems, sa Nourrice prendra tous les jours un peu de fleurs de soufre,

dans du lait chaud. Je fais, par expérience, que cela est suivi de bons succès. Si l'éruption est considérable, par exemple, aux pieds, j'y ai fait appliquer avec réussite des feuilles de choux. D'abord les *ulcuscules* coulent abondamment, se desséchent & se cicatrisent promptement. Les mains se nettoient bientôt, si on les lave pendant deux jours plusieurs fois avec du genievre bouilli.

Je dirai au Chapitre suivant, comment on guérit les galles que les enfans ont des maux vénériens de pere ou de mere, & de leur Nourrice.

Malgré l'opinion que Rosen adopte d'un air si décidé sur la seule cause de la galle, je ne pouvois me résou re à embrasser son sentiment. J'avois fait quelques réflexions, que j'ai revues en partie dans l'ouvrage immortel du Docteur Lorry. Je pense que le Lecteur (*a*) lira ici avec plaisir ce que cet habile homme a produit d'avance contre l'opinion de Rosen, dont il n'a certainement pas encore lu les réflexions.

« Quoique plusieurs Médecins, dit-il, aient » abusé des raisonnemens précédens, pour » admettre dans toutes les maladies conta- » gieuses un vrai principe morbifique vermi- » neux, on ne doit pas regarder avec indiffé- » rence l'opinion de ceux qui pensent que la » galle dérive des vers; car il n'y a ni ridi-

(*a*) Je ne parle en françois qu'à ceux qui ne peuvent voir dans l'original combien il faut de prudence pour traiter cette maladie sans courir aucun risque.

» cule, ni absurdité à croire qu'il se trouve » dans les corps animés certains animalcules » nuisibles qui échappent à la vue, & s'insi- » nuent dans la peau. On peut même assurer » qu'il y en a un grand nombre que nous » n'appercevons nullement. D'ailleurs, cette » opinion est appuyée de l'autorité des gens » très-versés dans l'observation des phénomenes » de la Nature. Cependant Méad & d'autres » Observateurs assurent ne pas avoir apperçu » (a) ces insectes, depuis que cette découverte » s'est répandue. Les yeux armés des meil- » leurs microscopes ne les découvrent pas.

» Mais comme ce seroit être injuste que » de nier ce qu'on n'a pas vu, & que cette » hypothese se prête à l'explication de plu- » sieurs cas de cette maladie, on peut l'ad- » mettre, en disant qu'elle n'est pas applica- » ble à toutes les circonstances, ni expliquer » tous les phénomenes de la galle.

» Tous les Médecins conviennent

» 1°. Que plusieurs fievres se sont heureu- » sement terminées par l'éruption d'une galle, » & qu'à sa premiere apparition tous les symp- » tômes internes ont cessé; ce qui n'auroit » pas pu avoir lieu, si la galle n'avoit été » répandue qu'à la superficie de la peau. Tous » les Médecins ont vu, comme moi, des Sujets » *moroses & chagrins depuis long-tems*, guéris

(a) On voit, par les détails de notre Auteur, que les insectes ont été apperçus par d'autres Observateurs que ceux qui sont cités dans l'Ouvrage de M. Lorry.

» de cette affection par l'éruption d'une galle » qui devint alors, pour eux, une crise vraiment dépuratoire. Je citerois Schenck, Hidan, » Riviere, & d'autres de différens âges.

» 2°. Rien de si connu & de si souvent » répété dans les ouvrages de Médecine, que » les effets d'une galle répercutée, qui se jette » alors sur les poumons & les autres visceres; » tandis que l'on a vu les asthmes, les inflammations, les fievres malignes cesser, en » faisant mettre aux Sujets la chemise d'un » galleux.

» 3°. Meklin nous apprend qu'une manie » mélancolique fut guérie en inoculant la » galle, &c.

» Or, tous ces effets ne peuvent se dériver » de la maladie produite par ces insectes cutanés; mais s'expliquent très-bien par un » principe qui, emporté dans le torrent des » humeurs, lese les fonctions, crispe les visceres, & y cause les spasmes les plus cruels, » & produisent en apparence toute autre maladie que celle qui est cachée : si, au contraire, on parvient à attirer ce principe vicieux à la peau, il y cause un purit pénible, » tandis que la santé se rétablit à l'intérieur.

» Si l'on veut donc chercher une autre cause » de la galle, on la trouvera certainement » dans un acrimonie particuliere à cette affection. Répandue dans un principe salin & » mordicant, elle décele quelque chose de » muriatique au goût, sans volatilité, il est vrai, » mais cependant imprégné d'une odeur spécifique, pénétrante & contagieuse. *de Morb. « cut.* p. 230. & suiv. »

Tels ſont les doutes que j'avois entrevus, & la ſolution que j'y trouvois. J'avoue néanmoins que cela ne ſatisfait pas encore. On peut expliquer les phénomenes rapportés par M. Lorry, en admettant l'hypotheſe de Roſen.

1°. Si pluſieurs maladies fébriles ont ceſſé à l'éruption de la galle, produite par la chemiſe d'un Sujet entaché de ce vice, ne peut-on pas dire que les inſectes produiſant à ce *ſenſorium commun* le même effet qu'un ſynapiſme, l'ébranlement général qui en réſulte, y ouvre une voie d'autant plus prompte qu'elle eſt générale, & la Nature s'y décharge du principe morbifique, ſur-tout s'il eſt acrimonieux. Car, pour lors, il a une affinité directe avec la lymphe qui ſe trouve viciée à la peau par la préſence des inſectes. Or, ſuivant Hypocrate, c'eſt toujours en vertu de leur affinité que les principes analogues ſe réuniſſent dans tous les mixtes de la nature (*a*). Ainſi, le phénomene s'expliqueroit en admettant les inſectes. On peut dire la même choſe du principe vicieux qui cauſoit la *moroſité*.

2°. La galle répercutée ſe jette ſur les poumons, les viſceres, & y cauſe les dommages que nous connoiſſons. Cela eſt vrai; mais cela n'exclut pas encore la préſence des inſectes. Quel doit être le premier effet de cette répercuſſion de la galle? C'eſt de faire entrer dans

(*a*) Voyez comment j'ai expoſé la doctrine de cet habile Maître, dans mon Diſcours préliminaire du *Traité de l'Expérience*, de M. Zimmermann.

le torrent des humeurs une lymphe devenue acrimonieuſe à la peau, ſoit par les excrémens que les inſectes dépoſent dans leurs nids, ſoit par les principes corruptibles que l'air y porte. Le ſecond, c'eſt que l'acrimonie entraînée avec les autres humeurs, ſe jette toujours ſur les parties les plus foibles quelconques. Hyppocrate avoit bien vu ce principe. De-là les ravages, ſi elle n'eſt ou réſolue, atténuée, expulſée, ou rappelée à la circonférence. Mais il n'eſt pas beſoin, pour produire l'aſthme, &c. de croire que les inſectes doivent ſe porter dans l'intimité des viſceres. Ils périſſent probablement par l'effet du topique, qui ne peut corriger les vices de la lymphe dont il ſupprime l'expulſion favorable. Ainſi ce ſecond phénomene ne les exclut pas encore. Le cas de l'hydropiſie, à la ſuite d'une galle ſupprimée, s'expliqueroit auſſi facilement. L'acrimonie, dont les véſicules ſcabieuſes ſont gorgées par le prurit continuel qu'y cauſent les inſectes, n'ayant plus d'iſſue, eſt refoulée dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui ſe répandent en tout ſens ſous la peau; il ſe fait une aſtriction aux orifices de ces canaux, qui portent à la peau la lymphe dont elle tient ſa ſoupleſſe & ſa nourriture. Cette lymphe ſtagnante ne peut que faire des amas, des dépots, &c. d'où réſulte l'hydropiſie. Mais ces ravages n'excluent pas les inſectes. On peut dire auſſi que la ſéroſité acrimonieuſe de la galle refoulée, eſt portée juſqu'aux parties les plus éloignées du centre. Un homme meurt hydropique, à la ſuite d'une éruption cutanée, répercutée. Le

Sujet eſt ouvert, on lui trouve un rein preſque pourri. Sans doute que l'humeur acrimonieuſe s'étoit d'abord portée là, dans le gros conduit lymphatique qui paſſe par ce viſcere; ſans parler des autres moindres qui s'y jettent en grand nombre. Ainſi les phénomenes que rapportent M. Lorry & Nietzki, *Pathol.* (*a*) §. 1130. s'expliquent très-bien avec les animalcules.

3°. L'inoculation ou la communication de la galle a guéri les plus cruelles maladies, la manie, &c. cela ne répugne nullement. Le vice acrimonieux qui les cauſoit ayant été jeté à la circonférence par l'ébranlement, qu'ont cauſé les animalcules, s'eſt joint à l'acrimonie périphérique, (qu'y cauſoient ces inſectes) par l'affinité, l'analogie qui ſe trouvoit dans leur caractere. Les nerfs n'étant plus titillés, picotés à leur origine ou dans leur partie principale, ſont rentrés dans leur mouvement & leur action naturelle, & les Sujets ſe ſont enſuite guéris de la galle traitée méthodiquement. Rien de plus ſimple que ce méchaniſme. C'eſt un vrai véſicatoire qui a attiré ſur lui un principe homogene. Et ſans l'action des animalcules, cela ne ſeroit pas arrivé.

Je ne propoſe ces raiſonnemens, ſenſés je penſe, que pour faire voir combien Roſen avoit peut-être de raiſon pour ſe décider ſur ſon ſentiment, raiſons qu'il a probablement

(*a*) Cet Abrégé de Pathologie eſt un des meilleurs Ouvrages de Médecine qu'on ait jamais écrit. Celle de Gaubius n'en eſt pas l'ombre.

cru ne pas devoir détailler. Du reste, l'hypothese de M. Lorry (*a*) est très-sensée. C'est mot à mot la même que celle de M. Nietzki, cet habile homme, qui fait tant d'honneur à l'humanité par l'art avec lequel il sait ranimer les Noyés. Mais dans l'une ou l'autre hypothese, le traitement revient-il au même? Voici celui que j'ai suivi pour moi-même en revenant d'Allemagne, où j'avois attrapé cet amusement ordinaire du Pays Germanique. Je pris des délayans, des rafraîchissans, ensuite deux légers purgatifs. Après cela, demi-gros de fleur de soufre dans de l'eau très-froide, deux fois par jour, durant une semaine. Le huitieme jour, sans interrompre

(*a*) On leveroit peut-être tous les doutes en admettant une distinction reçue de ceux qui ont sensément réfléchi sur les causes des maladies. Une cause est nécessairement interne ou externe. Dans le premier cas, la cause est ou une partie essentielle du corps humain, ou un produit du corps, mais qui y est encore contenu. Dans le second, la cause n'appartient pas au corps humain, & n'est pas non plus un de ses produits. Si c'est une partie du corps humain ou un de ses produits, il est clair qu'il n'en résulte qu'une maladie symptomatique; au lieu que si ce n'est pas une partie du corps ni un de ses produits, il en résulte une maladie idiopathique. Or les insectes sont une cause externe dans l'hypothese de Rosen; & dans celle de M. Lorry, l'acrimonie un produit du corps : donc les deux galles sont essentiellement différentes par rapport à leur cause. D'où l'on pourra dire que la galle idiopathique est l'effet de la présence des vers, & la galle symptomatique celle de l'acrimonie interne des humeurs. Cependant on demanderoit encore, ces deux galles sont-elles la même maladie, quant à l'effet présent? Je ne le crois pas.

la fleur de soufre, je me frottai par-tout le corps avec de la poudre à tirer, broyée dans de l'huile d'olive, une fois par jour le matin, gardant alors les mêmes linges jusqu'à la fin. Le lendemain, je me lavois avec de l'eau chaude simplement, & une heure après je me refrottois. Au bout de cinq jours, la galle disparut. Enfin, je me purgeai trois fois dans l'espace de seize jours, délayant foiblement pendant les intervalles; & je fus bien guéri. J'ai guéri depuis la femme d'un meûnier par le même traitement.

CHAPITRE XXVII.

Des Maladies Vénériennes.

JE ne m'arrêterai pas à examiner l'époque de cette maladie en Europe. Y seroit-elle plus ancienne qu'on ne l'a dit? n'a-t-elle paru (*a*) qu'en 1494? L'abus des plaisirs de l'Amour a été excessif de tout tems; les suites devoient donc en être les mêmes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le premier qui en a été gâté n'a pu l'être que par ces excès. Or, ce vice une fois implanté dans des parties aussi chaudes, contracte une acrimonie extrêmement

(*a*) L'Auteur se déclare pour l'affirmative. C'est l'opinion d'Astruc.

pénétrante ; d'où l'on ſent aiſément que les progrès du mal ont été auſſi rapides que dangereux, dans des tems ſur-tout où l'on ignoroit l'art de l'arrêter.

Au reſte, quelle qu'en ſoit la date en Europe, il eſt certain qu'elle a été, les ſiecles derniers, beaucoup plus mauvaiſe, & qu'elle s'eſt manifeſtée avec les plus horribles ſymptômes. Sa malignité ſemble avoir diminué peu à peu ; & depuis 1610 environ, elle n'eſt plus accompagnée de ces cruels ſymptômes. Le virus attaque, en général, aujourd'hui les parties externes avant de paſſer dans le ſang, ſur-tout les endroits où la peau eſt fine, comme les levres, la bouche, la tête du gland, l'urhetre, &c. Si les ſymptômes diminuent en nombre, comme ils ont fait en violence, il eſt probable que cette maladie ſera un jour facile à guérir, ou ceſſera peut-être.

Ce mal ſe gagne par un commerce impur, & l'on a tout lieu de craindre alors d'en être infecté, quand bien même il ne ſe manifeſteroit pas quelques jours ou quelques ſemaines après. Le virus eſt ſouvent aſſez foible pour ne cauſer ni prurit, ni cuiſſon, ni douleur dans les parties qu'il a attaquées ; mais il n'en gagne pas moins la maſſe du ſang, s'y cache pluſieurs années, & ſe manifeſte enfin comme un mal preſque ſans remede, ſur-tout s'il s'eſt porté dans l'intérieur des os.

On peut cependant en être encore attaqué ſans voir de femme. Par exemple, en couchant dans des draps qui ont ſervi à un Sujet infecté. Voilà pourquoi il n'eſt pas ſûr de coucher

avec ceux dont la ſanté n'eſt pas bien connue. *Fabr. Hildan* nous rapporte un pareil exemple, *Cent* 5. *Obſer.* 97. Les habits la communiquent de même, ſur-tout ceux qui enveloppent & ſerrent le corps. Un Chirurgien gagna ce mal, pour avoir dormi la tête poſée ſur un orreiller où avoit bavé un Sujet pendant la cure de cette maladie. Hildan dit encore qu'une Domeſtique ignorante la gagna pour avoir mis les bas d'un jeune garçon infecté. Le Docteur L'indeſtolpe dit qu'un frere infecta ſa sœur en la baiſant ſur la bouche. Tous les jours les gens mariés libertins ſe la communiquent l'un à l'autre. Un homme infecta ſa femme; l'enfant qu'elle portoit en fut atteint, il gâta ſa Nourrice; & elle, ſes deux enfans. Nous avons vu, ces dernieres années-ci, à Stockholm, une Nourrice gâter, ſans qu'on y ſongeât, l'homme, la femme, trois enfans, & deux garçons de boutique, dans une des bonnes maiſons de la Ville. On a vu pluſieurs fois les Sages-Femmes être gâtées dans des accouchemens de femmes infectées. Burgeſius dit qu'une Sage-Femme gâtée infecta trente-cinq familles. Everhaers, Médecin Hollandois, rapporte qu'une femme, honnête d'ailleurs, & qui ignoroit ſon mal, gâta nombre de femmes & d'enfans, en prêtant ſon miniſtere pour tirer le ſein des femmes qui venoient d'accoucher, & leur faire ainſi le mamelon. Le Docteur Bilguer fait mention de ſemblables exemples dans ſon traité de l'Hypochondriacie, pag. 71, 75.

Si le pere & la mere ſont tous les deux

gâtés, il eſt naturel que les enfans le ſoient auſſi. Comme le virus, pendant la groſſeſſe, ou devient plus acrimonieux, ou s'émouſſe par des circonſtances particulieres, on voit que l'effet doit en être différent chez les enfans qui naiſſent avec. S'il eſt extrêmement acrimonieux ou malin, l'enfant périt ordinairement dans le ſein de la mere : voilà ce qui occaſionne auſſi des fauſſes couches. L'enfant vient quelquefois à terme, mais couvert d'ulceres ; preuve évidente du mal dont il eſt atteint. Un homme infecté ſans reſſource recherche une fille en mariage ; elle l'épouſe à cauſe de ſa fortune, diſant qu'avec le bien qu'il lui apportoit, elle ſe feroit guérir. L'homme meurt de ſa maladie quelque mois après. La femme, devenue groſſe, accouche d'un enfant couvert d'ulceres, de galles. qu'il a gardées juſqu'à l'âge de ſeize ans, moment où j'écris ceci, & n'en guérira probablement jamais. La mere mourut de la maladie quelque temps après ſes couches. Un homme, âgé de trente ans environ, ſe marie après avoir fait arrêter l'écoulement d'une gonorrhée, il y avoit à peu près ſept ans. Sa petite-fille fut attaquée d'écrouelles à l'âge de deux ans & demi, & en eſt encore incommodé. On voit par-là que le mal ne ſe manifeſte plutôt ou plus tard, que ſelon le degré de malignité.

Quelquefois les progrès en ont été ralentis par des médicamens que l'on aura pris, ſans cependant ſe guérir radicalement. Pour lors les enfans n'ont pas de maux vénériens proprement tels. Le virus eſt chez eux comme dénaturé, & n'y produit que des maux d'autant

plus rebelles, qu'on n'en ſoupçonne pas la cauſe.

Ces enfans croiſſent à peine, ſont foibles, malingres & n'ont qu'une poſtérité qui s'éteint bientôt, s'ils parviennent à l'âge viril. C'eſt ainſi qu'une Nation entiere peut dégénérer & s'éteindre peu à peu. Les femmes gâtées font plus de ravage que la poudre & l'épée. Philippe V. en vit bien les funeſtes conſéquences, lorſque l'armée portugaiſe campoit autour de Madrid. La moitié en fut détruite par les femmes infectées, qui paſſerent chez les ennemis, dans la vue de les perdre. Voyez *Supplément aux Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, pag. 75.

Il arrive auſſi que quelques enfans nés de parens gâtés ne font appercevoir aucuns ſymptômes morbifiques, tandis que les autres ſont manifeſtement atteints du mal. Dans le premier cas, les enfans ſont nés, lorſque le pere ou la mere obſervoient une conduite réguliere, un bon régime; enfin ne donnoient pas lieu à l'exertion de la malignité du virus par un excès quelconque, ſur-tout ſi ce virus avoit été comme étouffé auparavant par l'uſage de quelques médicamens, des bains, &c. Dans le ſecond, le virus ou aura eu le tems de ſe faire enfin ſentir dans la maſſe des humeurs en s'y répandant peu à peu, ou aura été ranimé par quelques excès. L'enfant engendré dans ces circonſtances doit donc en être atteint même au principe de ſon exiſtence, & n'en guérira peut-être jamais, ou il périt avant ſa naiſſance.

On voit, par ces réflexions, fondées ſur l'expérience, combien l'on doit s'examiner avant de ſe marier, ſi l'on a eu quelques maux

vénériens par le passé ; autrement on perd une femme & ses enfans. Ce n'est qu'un Médecin de la plus grande expérience qu'on peut consulter dans ces cas-là, & l'on doit lui parler à cœur ouvert.

L'on n'auroit même eu qu'un chancre qui auroit disparu subitement, sans être suivi de tumeur aux aines, ou au moins sans qu'elle eût été bien guérie, c'en est assez pour être assuré qu'on a quelque virus caché dans les humeurs, & qui tôt ou tard se manifestera sur le pere, ou la mere, ou les enfans. Il en est de même d'une gonorrhée simple, supprimée par quelques astringens ou autres répercussifs, comme je l'ai déja dit. Si l'on sent même une dureté insolite aux glandes de l'aine ou du cou, après avoir vu des femmes, y eut-il plusieurs années, on doit encore craindre, malgré la bonne santé dont on jouit. La honte est toujours préjudiciable & mal-fondée dans ces circonstances ; & l'on doit se soumettre à un traitement régulier, entre les mains d'un homme adroit & d'une probité reconnue. Car on ne voit que trop souvent blanchir simplement les malades au moyen de quelques palliatifs ; alors le virus se porte encore plus avant dans le sang, & reparoît avec le laps du tems, ou au moindre excès ; ou occasionne des affections spasmodiques, la paralysie, l'apoplexie, la goutte, &c.

Un jeune homme, atteint de ce mal, se soumit au traitement. Après avoir salivé, il se crut guéri, se maria, eut deux enfans très-sains ; devint veuf, se remaria : sa seconde

femme étoit très-saine. Il eut deux filles. Cette femme, qui n'avoit jamais senti la moindre foiblesse de poitrine, commença à cracher le sang & assez souvent, sans cause manifeste. Les enfans qu'elle eut ensuite furent d'une foible constitution, attaqués du rachitis, & l'un deux de l'épilepsie.

On voit donc que le traitement auquel cet homme s'étoit soumis, avoit étouffé le virus pour quelque tems, & que les derniers enfans n'en furent infectés que lorsqu'il se fut développé de nouveaux.

Dans le cas où l'enfant seroit gâté par la Nourrice, il faut la traiter, & qu'elle allaite le nourrisson pendant la cure, & ne pas attendre que l'enfant soit sevré pour le guérir, autrement le mal s'enracine, & devient des plus rebelles.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention au choix des Nourrices. L'établissement qu'on a fait à Stockolm d'un Bureau des Nourrices, peut garantir, par la suite, de tout inconvénient, si les vues en sont toujours bien remplies. On les y examine non-seulement ; il faut qu'elles donnent de bonnes preuves de leur conduite passée. De deux cent quatre-ving-quinze qui s'y présenterent en 1764, on n'en agréa que cent cinquante-deux ; & en 1767, sur six cent trente, on en renvoya deux cens pour cause de maux vénériens, de galles, d'écrouelles, de lait corrompu, & l'on n'en admet qu'après les recherches les plus exactes, sur toutes les circonstances qui pourroient donner du soupçon. On doit aussi être

instruit de la santé de leur propres enfans. Ce point même est ce qu'il y a de plus essentiel. Jamais une Nourrice ne devroit se présenter qu'avec un certificat authentique, par lequel la santé passée & actuelle de ses enfans est bien constatée. On en excepte les maladies accidentelles, qui ne viennent pas de la dépravation innée du sang.

L'enfant atteint de ce mal en naissant, peut aussi infecter sa Nourrice. Il est bon de faire pour l'un ou l'autre cas une observation confirmée par l'expérience : « C'est toujours la » partie où le virus a fait quelque impression, » que les premiers symptômes se manifestent ». Ainsi, lorsque l'enfant a pris le mal de sa Nourrice, il s'éleve des boutons dans sa bouche, sur-tout au fond de la gorge & aux amygdales, qui s'enflent, se durcissent. Si la Nourrice le tient de son nourrisson, c'est au sein, aux glandes des aisselles, que le mal se déclare. Si c'est en couchant avec une personne infectée que le mal s'est propagé, il se manifeste d'abord à la peau par des vésicules, des tumeurs, des abcès, &c. Il est cependant des exceptions. Le mal peut être caché long-tems, gagné de cette maniere-ci, & ne se manifester qu'à la gorge. Dans ce cas, il faut de prompts remedes, ou le mal est sans ressource encore plus chez les enfans que chez les adultes.

Le virus attaque plus aisément les enfans, parce que leur peau est d'une texture plus lâche, plus fine, & que les pores en sont plus ouverts. Je n'approuve donc pas que des enfans se servent, pour boire ou manger, de

ce dont ſe ſervent les adultes dont on n'eſt pas sûr.

Le mal ne tarde pas à ſe manifeſter chez les enfans, pour peu qu'il ait eu d'activité chez la mere, à moins qu'elle n'en ait comme arrêté l'action par quelques médicamens. Pour lors on ignore quand il ſe déclarera.

Une jeune fille de onze ans ſe trouvoit fraîche comme une roſe, après avoir ſubi l'inoculation de la petite-vérole. Quelques mois après, le mal vénérien héréditaire ſe déclara chez elle par la tuméfaction & la ſuppuration des glandes du cou, du nez, par une mauvaiſe galle, la carie du palais, & des ulceres rongeans au viſage.

Un autre de deux ans fut infectée par une Domeſtique, qui ne lui préſentoit ſon manger qu'après l'avoir mâché. On remarqua pluſieurs ulceres vénériens ſur le corps de cette malheureuſe, & on la chaſſa. Le mal ne ſe déclara chez l'enfant qu'à l'âge de neuf ans. Sa tête ſe couvrit d'une teigne. On lui fit prendre de l'eſprit mercuriel pendant quatre mois, (je ne ſais avec quelle méthode;) elle parut guérie. L'année ſuivante l'éruption reparut; quoique moins conſidérable, & fut ſuivie d'ulceres rongeans à la gorge. La malade parloit du nez & ſe trouvoit ſouvent enrouée. Deux de ſes freres furent gâtés par une Nourrice, qui perdit le nez après être ſortie de la maiſon. Le mal vénérien ne ſe déclara chez l'un qu'au bout de trente ans; l'autre en préſenta les ſymptômes au bout de huit, par l'éruption qui lui ſurvint.

Je ne haſarderai pas de dire ſi le virus vénérien

consiste en petits insectes, ou si c'est une acrimonie acide, ou un principe putride. Ce que l'expérience nous montre, c'est qu'il cause de la rougeur, de la chaleur, une tension & de la douleur aux endroits qu'il attaque, & que cela est bientôt suivi d'ulcere rongeant. Nous savons encore qu'il coagule la partie lymphatique du sang, & se fixe sur-tout aux glandes sébacées. Ce virus n'est pas non plus volatil, & conséquemment n'est pas porté par l'air, mais par le seul contact.

Il a cela de particulier, qu'il peut rester caché dans le corps pendant très-long-tems, sans que le Sujet en éprouve le moindre dérangement, tandis que le Sujet infectera une autre personne, chez qui le virus produira des effets mortels, Goulard nous donne un exemple. (*Œuvres de Chirurgie*, tom. 2. pag. 19.)

Ce virus caché manifeste aussi sa présence par des symptômes qui semblent n'avoir rien de commun avec les maux vénériens. Les bons Observateurs ont remarqué qu'il en résultoit alors (*a*) des maux de tête, l'ophthalmie, l'aveuglement, les douleurs d'oreille, la surdité, des ulceres dans le nez, des catharres, des aphthes, l'enrouement, la toux, des points de côté, le crachement de sang, l'asthme, la phthisie, la dyssenterie, la lombagie, les fleurs blanches, le marasme, la jaunisse, la fievre-

(*a*) J'ai vu des maux de gorge, & ensuite trois attaques d'esquinancie, céder aux anti-vénériens. Le Sujet m'avoit donné lieu d'en soupçonner la cause.

tierce, une foibleſſe aux articulations, le rhumatiſme, la goutte, des convulſions, l'épilepſie, &c.

Les Sujets ont peut-être eu quelques-unes de ces maladies avant d'être atteints de mal vénérien ; mais la préſence du mal les rend toujours plus graves. On a lieu de ſoupçonner dans les maladies ſuſdites, lorſque le Sujet a eu une gonorrhée ou un chancre qu'il a négligé, ou s'il a eu commerce avec des perſonnes ſuſpectes; ſi le malade n'en fait l'aveu, ou ſes amis, le Médecin ne peut guere deviner la ſource du mal, loin d'y porter remede.

M. l'Aſſeſſeur Bierchen m'a raconté ce fait-ci. Un jeune homme de vingt ans vint le trouver, ayant une paupiere pendante, la bouche renverſée du côté droit, & une tumeur à la joue. Il ſoutenoit que cela lui étoit venu d'un refroidiſſement ou d'un rhume ; que dans le même tems il avoit eu mal au cou, & s'étoit trouvé ainſi dérangé tout-à-coup ; mais que ſon cou alloit mieux. Ce Médecin n'eût ſoupçonné aucun virus vénérien, s'il n'eût pas remarqué que les glandes fuſſent enflées ſous le menton, & comme *accrûes* les unes aux autres. En viſitant la gorge, il apperçut, ſans y penſer, un ulcere dans le nez & à la cloiſon intermédiaire ; ce qui acheva de le confirmer dans ſes ſoupçons. Le malade alors lui dit qu'il avoit négligé une gonorrhée. Le Docteur Bierchen lui fit uſer, pendant, quatorze jours, de l'eſprit mercuriel de Van-Swieten intérieurement & extérieurement. Les joues, la bouche, la paupiere, reprirent leur état naturel.

Mais comment une honnête femme fera-t-elle un aveu de cette nature, si elle n'a rien à se reprocher, sur-tout si l'état de son mari n'est pas équivoque? Le Médecin, dans ce cas-là, doit ne rien omettre dans les interrogations & les recherches qu'il fait pour s'éclaircir. Une femme honnête souffroit depuis long-tems de fleurs blanches, au moins regardoit-elle son incommodité comme telle. Cet écoulement étoit de mauvaise couleur, accompagné de douleurs violentes dans le bas-ventre, & d'une puanteur qui obligeoit la malade d'éviter presque toute compagnie. On n'avoit cependant rien à lui reprocher. Son mari sembloit être très-sain : mais l'on découvrit enfin qu'il avoit essuyé un traitement mercuriel, il y avoit un an. Tous les doutes furent levés. Le Medecin n'en parla pas à cette Dame, lui fit prendre l'esprit mercuriel susdit, & tous les maux disparurent.

Il est encore moins possible de découvrir la maladie cachée dans les enfans, & de s'assurer s'ils l'ont de pere ou mere, ou de la Nourrice. C'est à la sagacité du Médecin de chercher toutes les voies capables de le conduire à la vérité. Quelque médicament qu'on emploie, tout devient inutile dès qu'on ignore la cause du mal. Les réflexions que je viens de faire engagent un Médecin à essayer prudemment les mercuriaux, & d'en épier attentivement les effets. Voyez l'exemple que rapporte Sauvage, *Nosolog. méthod.* t. 3. part. 2. pag. 383. Conférez Riviere, *Observ.* 10. *Communic.*

M. Strandberg nous présente les deux cas

ſuivans, dans le Diſcours qu'il fit en quittant la Préſidence de l'Académie des Sciences. Un homme, après avoir ſouffert long-tems les douleurs les plus vives dans une hanche, les fit ceſſer avec des frictions mercurielles, pag. 33. Un jeune homme étoit près de perdre l'ouïe & la vue, lorſqu'il fit l'aveu de ſon inconduite paſſée : on le guerit auſſitôt.

Je rapporte ces exemples pour engager les malades à ne pas uſer de déguiſement, & par-là éviter leur perte infaillible. Si, au contraire, le Médecin eſt appelé pour une mere innocente ou un enfant, c'eſt à lui de découvrir la nature & la cauſe du mal, de quelque maniere que ce ſoit.

Quant à l'enfant, il ne préſente pas communément les ſignes de la maladie, à moins que la maladie de la mere n'ait commencé avec des ulceres chancreux. Cependant on a lieu de ſoupçonner le virus lorſqu'on lui apperçoit dans la bouche quantité de boutons & de petits ulceres ſemblables à du lard, ſurtout aux amygdales, à la luette, au voile du palais, dans la gorge; ces boutons ſe portent d'un endroit à l'autre, paroiſſent tantôt ici, tantôt là, tandis que les glandes de la mâchoire inférieure ou du cou ſe durciſſent, & qu'il s'exhale une mauvaiſe odeur de ces parties.

On obſervera que les ulceres ſcorbutiques commencent toujours aux gencives.

Le détail que m'a envoyé M. Kœhler, Médecin de l'Amirauté, m'a prouvé que la teigne des enfans eſt quelquefois un ſigne manifeſte de mal vénérien chez les parens qui n'en ont

pas été bien guéris. On examine donc si l'enfant a des dartres, la teigne, un larmoiement, ou un écoulement derriere les oreilles, ou si les levres suppurent, dans ce cas, on doit soupçonner la Nourrice. Si elle a du mal, il n'y a plus de doute sur la maladie de l'enfant.

Il peut arriver, comme je l'ai dit, que le virus ne se manifeste pas sous les symptômes ordinaires à ces maladies. Dans ces cas-là, voici l'examen qu'il faut faire.

On prendra donc garde si l'on apperçoit un visage, des mains d'un jaune pâle, des yeux enfoncés, avec un cercle bleuâtre & comme tuméfié; de la maigreur, un dépérissement de l'embonpoint, un écoulement comme dans un rhume de cerveau, un enrouement frequent sans cause manifeste, une déglutition difficile; si ce qui est avalé revient quelquefois par les narrines ou par la toux; s'il y a des ulceres rongeans, semblables à du lard, dans la gorge; si le Sujet meut difficilement les membres, & s'il perd les cheveux, les poils. S'il dort bien, ou sent alors de la douleur à la tête, au dos, aux membres, sur-tout aux jambes, lesquelles douleurs cessent le jour, & ne sont pas si fortes la nuit, lorsqu'il dort sur une chaise.

On examine aussi l'état des aines, des aisselles, des oreilles, de la mâchoire inférieure, du crâne, des os du bras, de la jambe, pour voir s'il y a des tumeurs ou des exostoses. On prendra garde s'il y a de petits boutons purulens, squammeux, ou quelque humidité à la racine des cheveux, sur le front. Si l'on voit

des taches rouges, jaunes au cou, à la poitrine, au bas-ventre, une éruption, des gerçures, des crevaffes aux pieds, aux mains, des excroiffances, de porreaux, des chancres aux parties cachées ; ces chancres font plus ou moins gros, tantôt planes, tantôt creux, le plus fouvent d'un rouge clair au bord, & plus ou moins durs ; l'intérieur en eft blanc, & ils deviennent livides ou noirâtres, lorfqu'ils ont déja rongé pendant quelque tems. Ils font d'une nature différente des ulceres cancéreux, commencent tout différemment ; favoir, par une petite rougeur, un purit, qui fe change bientôt en douleur : ce qui eft fuivi de boutons blancs, qui tombent & fuppurent. Quelquefois ils reffemblent à des verrues qui rendent un pus blanchâtre ; mais ce pus eft toujours jaune fur le linge.

On verra encore s'il y a au fiege des cicatrices purulentes ; des excroiffances de différentes formes, dures ou mollaffes.

Tous ces fymptômes ne fe rencontrent pas chez le même Sujet. L'un en préfente plus, l'autre moins. Par exemple, les Sujets ne fentent que peu ou point de douleur pendant la nuit, lorfque les fymptômes fe font manifeftés par des ulceres purulens, ou par l'expectoration de flegmes abondans & de pus.

Les enfans qui tiennent ce mal de pere & mere, font foibles, maigres en naiffant, n'ont point de repos la nuit, font fujets aux éruptions cutannées quelconques, ou dès qu'ils font nés, ou au bout de fix mois. Outre les fymptômes fufdits, dont ils prefentent les uns ou les

autres, on voit de la rougeur, de la tumeur au mamelon de leur Nourrice.

Cependant on n'a pas encore de certitude à cet égard, on a moins qu'on ne sâche que les pere & mere, ou l'un, ou l'autre, a été pris de ce mal. On a lieu de présumer, que la mere en est entachée, si elle fait de frequentes fausses couches, ou si elle met au monde des enfans qui semblent comme à demi-pourris, & qui sont bientôt morts. Le médecin se comportera prudemment avec les personnes d'un certain rang dans ses recherches.

Les ulceres vénériens de la bouche s'appellent ordinairement *chancreux*, mais il ne faut pas les regarder directement comme *cancéreux*. Il me semble qu'on n'a pas fait, à cet égard, une juste distinction, & la chose n'est réellement pas si facile à discerner que je l'avois d'abord pensé. S'il paroit aux levres, à la langue, à la poitrine, des tumeurs rénitentes ou des ulceres, & que ces symptômes s'aggravent, on ne peut guere les reconnoître pour tels sans en avoir vu souvent. On dit que les ulceres cancéreux rendent beaucoup de sang, & les vénériens aucun; mais ceux-ci en rendent également, même souvent & beaucoup. Tous les ulceres vénériens, qui ne sont pas semblables extérieurement à du lard, mais rouges & secs, saignent aussi lorsqu'on en ôte la charpie, si elle s'y est attachée. Or, tous ces ulceres ne ressemblent pas à du lard; les uns sont rouges, les autres rongeans, quelques-uns gangreneux ou noirâtres. Ces derniers passent souvent pour cancéreux, sur-tout lorsqu'ils ne

ſont pas aux parties de la génération. Il eſt encore difficile de les différencier par la dureté des bords ou de l'intérieur. Cependant il eſt vrai que toutes les tumeurs cancéreuſes ſont plus dures ; mais il faut, comme je l'ai dit, avoir vu ſouvent les unes ou les autres pour les reconnoître avec ſûreté. Dans ces cas-là, c'eſt des circonſtances antécédentes qu'il faut tirer l'éclairciſſement convenable pour entreprendre la cure avec ſuccès, ſur-tout lorſque l'on n'en peut voir le local : par exemple, à l'orifice de la matrice. Si l'ulcere eſt cancéreux, la guériſon eſt preſque impoſſible. Le mercure a ſouvent fait diſparoître l'ulcere vénérien.

Une fille de douze ans fut amenée à Stockolm pour ſe faire traiter d'un ulcere qu'elle avoit à la bouche, & qu'on regardoit comme cancéreux. Pluſieurs Médecins l'examinerent. L'ulcere étoit large, ayant des bords rabotteux, élevés, mais point durs : il paroiſſoit ſale & purulent. On ne remarquoit extérieurement qu'une tumeur blanche ; les glandes du cou & des oreilles étoient très-gonflées. M. l'Aſſeſſeur Bierchen regarda cela comme un mal vénérien, qui ne tenoit rien du cancere. Il la penſa pendant cinq ſemaines avec une ſolution de quatre à ſix grains de ſublimé dans une once d'eſprit-de-vin, appliquant ſur l'ulcere de la charpie trempée dans ce médicament ; les bords s'ammollirent & diſparurent avec l'enflure : l'ulcere ſe cicatriſa. Après cela, il lui fit prendre une préparation de mercure pour extirper le principe du mal. Il eſt donc eſſentiel de bien ſavoir différencier ces ulceres.

Comme M. Bierchen a une grande expérience à cet égard, il m'a envoyé les instructions suivantes, dont je fais part au Lecteur.

» Les ulceres cancéreux se manifestent de » deux manieres : ou ils rongent en formant » des bords durs, calleux, ou ils s'élevent » & deviennent spongieux. Les premiers pré- » sentent une rénitence assez ferme en dedans » & en dehors. La dureté ne cede pas à la » pression du doigt, & ils ne paroissent pas » tenir de la nature des corps élastiques ; ils » font la même résistance qu'une pierre. En » cela, ils se rapportent avec les squirrhes » complets.

» Ces ulceres sont le plus souvent ronds, » d'un rouge terne, avec des bords pâles, & » ordinairement recouverts d'une pellicule pu- » rulente.

» Ou bien ils sont spongieux, & en cela » différens des premiers. A n'en juger que par » l'extérieur, ils semblent mollasses. Malgré » cela, on sent aussi un peu de fermeté. Ils » n'ont pas de bords sensibles, mais s'enflent, » s'étendent en hauteur & en largeur ; & » semblent comme attachés au fond par la » pellicule qui est dessous ; de sorte que quand » on a enlevé la partie spongieuse, on y re- » marque de la dureté, & un bord élevé à » l'un ou l'autre endroit. Ces ulceres sont d'un » rouge terne & rabotteux. Le plus souvent » ils rendent un pus jaune, quelquefois une » sanie délayée & maligne, ou même l'un & » l'autre mêlés ensemble.

» Le pus jaune vient du tissu cellulaire am-

» biant qui a entiérement suppuré par l'impres-
» sion de l'air & l'irritation continuelle ».

Le virus vénérien peut rester caché dans un homme gras tout le tems de sa vie; mais cet homme est dans le cas de gâter sa femme, & les enfans s'en sentiront infailliblement.

Le mal ne tarde pas ordinairement à paroître, lorsque le Sujet s'agite beaucoup contre sa coutume, s'il boit de l'eau-de-vie, prend des alimens durs, grossiers, & sur-tout beaucoup de lard. Voilà pourquoi la maladie est si rebelle chez le Paysan, & souvent mortelle.

Lorsqu'on a tout essayé pour découvrir le caractere & la cause d'une maladie de long cours, on parvient à s'éclaircir en recourant au mercure. S'il soulage, on peut croire que le virus vénérien y joue au moins son rôle. On verra plus bas comment je m'en sers.

Une maladie vénérienne, à la suite d'une gonorrhée mal guérie, est plus rebelle que celle qui se manifeste par des chancres. Celle-ci attaque vivement & force le Sujet à ne pas différer de se faire traiter; ainsi le mal ne fait pas tant de progrès.

Les ulceres scorbutiques se distinguent des vénériens, en ce que leur contour est bleuâtre & comme parsemé de petits points blanchâtres. Si on en presse la croûte, on la trouve molle & spongieuse. On y trouve communément des morceaux de chair crue & étrange, qui a l'air du foie de veau. Si on l'en retire, le reste s'éleve bientôt en hauteur. On l'arrête aisément avec de l'alun calciné, dont on saupoudre la plaie. Si l'on apperçoit d'autres signes de scorbut,

il ne reste plus de doute sur la nature du mal. Dans le cas de scorbut froid, le visage est bouffi, pâle; le Sujet est très-foible, & hors d'haleine au moindre mouvement; les gencives sont mollasses, spongieuses, saignent aisément. On voit sur le corps & particuliérement sur le tibia, des taches rouges, bleues; livides ou noires; mais jamais au visage. On sent de la douleur & de la foiblesse aux genoux.

En 1735, je fus appelé, avec M. Boltenhagen, Chirurgien, pour un enfant qui avoit plusieurs ulceres sur le corps. Ils ressembloient à du lard. L'enfant pleuroit souvent, & les parens ne demandoient que du secours. La couleur des ulceres, & tout leur extérieur nous fit présumer que c'étoit un mal vénérien. Nous ne pûmes avoir assez d'éclaircissement sur l'état des parens; il ne nous restoit donc que des soupçons. Dans cet état déplorable de l'enfant, M. Boltenhagen, homme adroit & fort expérimenté, imagina de répandre, dans un des ulceres, un peu de mercure doux, bien trituré, le couvrant d'un emplâtre, & me dit que si nos soupçons étoient bien fondés, l'espece de champignon seroit fondu le lendemain, mais que le mal seroit pire dans le cas contraire. L'effet justifia le pronostic; nous vîmes alors que c'étoit un mal vénérien. La mere se soumit aux frictions mercurielles, allaita en même tems son enfant, & tous deux furent guéris.

Il est plus aisé de secourir les enfans qui tettent, que ceux qui sont sevrés. Mais le mal est plus rebelle lorsqu'il est héréditaire, que

lorſqu'il vient de la Nourrice. Plus le mal ſe manifeſte de bonne-heure, plus il eſt aiſé de le guérir. Mais au bout de quinze ou vingt ans, il eſt très-difficile & ſouvent impoſſible de le déraciner, ou il faut quelquefois uſer du mercure pendant deux ans ; & une grande patience, tant de la part du Médecin que du malade. Si les os ſont entrepris, le malade eſt preſque déſeſpéré.

Rarement on parvient à ces cures heureuſes après un long laps de tems, & l'on a toute la vie des reſtes de la maladie mal guérie ; ou elle ſe manifeſte de nouveau ſous ſa premiere forme & plus dangereuſement. On voit donc le danger des cures palliatives, & combien un homme de l'Art mérite d'être puni, lorſqu'il ne fait que blanchir un malade.

Le moindre mal qui réſulte de ces cures manquées, eſt une dartre. Or, rien de ſi rebelle que cette incommodité. Les plus habiles Médecins échouent tous les jours contre ce mal opiniâtre. Après avoir eſſayé, le ſeul parti qu'il y ait à prendre, c'eſt de la fendre, de la déchirer avec la pointe d'une lancette ou d'une aiguille, de l'amener à ſuppuration & de la traiter comme un ulcere; encore faut-il de la prudence dans cette manœuvre, qui n'eſt pas toujours pratiquable, par rapport au local. Il y auroit du danger à le faire, ſi la dartre étoit vers quelque endroit glanduleux ou gras.

Plus on a été de fois atteint de maux vénériens, plus il eſt difficile de les guérir ; & plus

on prend long-tems des palliatifs, moins il y a, par la suite, d'espoir d'en guérir.

Ceux qui ont des tophus à la tête, ou des ulceres au cou, doivent se faire traiter promptement, parce que la carie dévore bientôt les os; de-là méninges, &c. ce qui est suivi de convulsion, d'épilepsie. Les autres ont à craindre la *déturpation* du visage, & que le nez ne vienne à tomber.

Le mercure est préjudiciable, lorsque les Sujets sont en même tems scorbutiques. Au moins faut-il l'avoir guéri en partie, avant de risquer le mercure sur ces Sujets. Les écrouelles vénériennes se guérissent avec le mercure, si le mal n'est pas vieux, mais il faut du tems pour ces cures. La jaunisse, les vomissemens habituels, le dévoiement, les convulsions, cedent aussi au médicament, si cela provient de la même cause. Mais si le virus porté aux poumons, y a produit une suppuration, il n'y a presque plus rien à espérer. Les enfans périssent en général de l'éclampsie, qui vient de cette cause.

Les Sujets hypochondriaques s'imaginent n'être jamais guéris de ces maux, après les cures les plus exactes.

Les Sujets atteints de ce virus périssent ordinairement des maladies aiguës ou inflammatoires.

Lorsque le mal s'est manifesté à la superficie du corps, soit par une éruption, soit par des ulceres, les Sujets sentent moins de douleur. Voilà pourquoi un véficatoire les soulage;

ſi on l'applique ſur la partie douloureuſe ; mais le mal ne tarde pas à ſe faire reſſentir, dès que la peau eſt guérie.

Après ces réflexions préliminaires, je paſſe maintenant au traitement même, mais dans les limites que je me ſuis propoſé.

TRAITEMENT.

Voyons d'abord comment on traitera une femme groſſe, atteinte de ce mal, & qui conſéquemment doit en infecter ſon fruit. Il n'y a pas à différer ; le cas eſt preſſant ; l'enfant viendroit peut-être avant terme, ou mort au tems convenable, ou à demi-pourri. Le virus peut auſſi produire des tumeurs, des exoſtoſes, des excroiſſances qui s'oppoſeront à la délivrance de la mere, & elle périra dans l'accouchement, même avec ſon fruit. Dedier, dans ſa Diſſertation ſur les Maladies Vénériennes, nous rapporte un exemple important à cet égard, voyez pag. 84.

La malade ſera donc bien préparée & ſubira les frictions ; nous verrons plus bas comment on s'y prend à ces deux égards. Je dis auparavant qu'il n'y a point de danger particulier. Je l'ai expérimenté ſur une femme groſſe de ſix mois, qui m'avoit avoué ſon état. Les ſuccès furent des plus heureux. Elle recouvra ſa ſanté, mit au monde l'enfant le mieux portant ; ſon mari ſubit le même traitement, & les couches ſuivantes de cette femme furent des plus favorables. Ce fut ainſi qu'Hildan ſauva une femme groſſe, ſon fruit, & un autre

enfant qu'elle allaitoit encore. D'autres Chirurgiens en ont fait la même expérience.

Qant à l'enfant né avec ce virus, il se guérit avec le lait de la mere, soumise aux frictions mercurielles. Si elle est trop foible, on paie une nourrice forte & bien portante pour allaiter l'enfant, pendant qu'elle se soumet aux frictions. Cependant l'honnêteté veut qu'on prévienne cette Nourrice, pour éviter tout inconvénient. On sait que pareil événement a donné matiere à un procès en France.

Comme il arrive souvent que l'enfant infecté cause de la tumeur ou autre incommodité au sein de sa Nourrice, on se servira d'une chevre dont on rase le poil, pour la frotter avec une pommade mercurielle, & l'on fait prendre son lait à l'enfant pendant ce tems-là. Plusieurs habiles gens de l'Art ont vérifié les succès de cette manœuvre. M. d'Aumont, Professeur à Valence, a guéri de cette maniere, en trente-cinq jours, un enfant qui recouvra entiérement sa santé. M. Levret dit aussi avoir traité plusieurs enfans avec la même méthode, & heureusement.

Si l'enfant est déja sevré, il peut user du même traitement avec le lait. Est-il âgé de dix à douze ans, il peut subir les frictions, mais sous la conduite d'un homme très-prudent; ou bien il prendra une ou deux fois par jour du syrop mercuriel de M. Plenk, à la dose d'une cuillerée à café chaque fois.

Je sais qu'on employe ordinairement plutôt le mercure doux, ou d'autre préparation mercurielle, fait avec un acide minéral, & je conviens que plusieurs en ont été guéris. Mais
L'expérience

l'expérience m'a prouvé que ces préparations sont sujettes à causer de violentes tranchées, de douloureux dévoiemens, une salivation abondante; circonstances qui rendent le traitement ou dangereux, ou infructueux. Ces préparations produiseut un effet plus prompt, les symptômes diminuent, & l'on conclut aussitôt que la salivation résultante de l'effet des médicamens, doit les faire préférer à des frictions réitérées pendant quelque tems. Mais les recidives de la maladie, dont tant de Médecins ont été les témoins, ont prouvé que le mal, subsistant même après la salivation, avoit enfin cédé entiérement aux frictions; ce qui justifie ce que j'avance. Si l'on a soin d'éviter la salivation pendant l'usage de l'aquila-alba (calomélas), ou d'autres semblables, continué aussi long-temps que devroient durer les frictions, sans doute qu'ils auroient les mêmes avantages. On peut même prendre à certaine quantité le calomélas, joint au camphre, & au soufre doré d'antimoine, sans faire saliver : on en tireroit la même utilité que des frictions. M. l'Assesseur Bierchen rétablit avec cela un jeune Cavalier, qui étoit incommodé d'un flux hépatique, à la suite de maladie vénérienne, parce que les frictions le faisoient aussitôt saliver.

Les fumigations du cinnabre sont tout au plus avantageuses pour résoudre quelque tumeur vénérienne; mais il y a peu d'espoir à fonder sur ce moyen curatif, pour extirper un vrai mal vénérien. Voyez Astruc.

Quoique le traitement par salivation soit

encore très-commun en Suede, je voudrois qu'on y renonçât.

1°. Il est sujet à trop d'incommodités.

2°. Il est trop dangereux.

3°. Il n'est pas sûr qu'il guérisse complétement.

4°. Tous les Sujets ne peuvent pas y être exposés.

5°. La salivation n'est pas une vraie crise.

6°. La meilleure raison, c'est qu'on peut s'en passer.

Je ne m'arrêterois à prouver ces six assertions, qu'en répétant ce que de très-habiles gens ont dit avant moi; ainsi je passe outre.

Tout le traitement consiste,

1°. A introduire dans le corps autant de mercure qu'il en faut pour détruire le virus.

2°. A le faire passer dans toutes les plus petites ramifications de nos vaisseaux.

3°. A exposer à son contact la plus petite goutte du sang & des autres humeurs.

4°. A n'y exposer chaque goutte qu'une seule fois.

Le mercure doit donc s'arrêter quelque tems dans le corps, se porter dans l'intimité des parties, & n'en pas sortir trop tôt: c'est ce qui arrive lorsqu'on le joint aux purgatifs. Il ne passe alors que dans les premieres voies. Les décoctions sudorifiques le chassent également trop vîte; il en est de même de la salivation.

C'est pourquoi il faut,

1°. Frotter avec quantité suffisante de pommade mercurielle. Ordinairement sept, huit, neuf onces complétent la cure. Cependant

on consultera l'âge, l'accroissement, la grandeur des malades, & autres circonstances. Plus on met de tems entre chaque friction, moins il faut de pommade, & *vice versâ*, plus aussi la cure devient certaine. M. Raymond tira ainsi d'affaire, en procédant avec lenteur, un homme à qui le virus vénérien avoit fait un trou au crâne. Il n'employa que cinq onces de pommade en huit mois, y compris le tems de la préparation. Le trou se ferma, & tout alla très-bien. Cet homme avoit pensé périr auparavant dans des convulsions, parce qu'on avoit voulu accélérer la cure.

S'il faut huit mois pour guérir une maladie vénérienne, contractée par un commerce impur, on croira sans doute aisément qu'il faut plus de tems pour extirper une maladie héréditaire. Ainsi l'on a lieu de penser que nombre de Sujets n'ont pas été guéris par trop de préparation. Voyez ce que rapporte Astruc de deux malades, dont l'un fut frotté tous les cinq, six, ou sept jours, & se rétablit en six mois; & l'autre qui étoit moins mal, en trois mois.

2°. Il ne faut que peu de pommade pour chaque friction; tout au plus deux drachmes; mais plutôt moins.

3°. Les frictions se feront lentement, de maniere qu'il y ait assez de tems de l'une à l'autre pour éviter la salivation. On cessera donc lorsque le malade sentira de la chaleur dans la bouche, ou aux gencives, ou lorsque celles-ci deviendront d'un rouge animé, ou s'enfleront.

On eſt alors aſſuré que le mercure a paſſé dans le ſang.

4°. Le corps doit auparavant avoir été préparé aſſez de tems pour que le mercure n'y cauſe aucun trouble, ne ſe porte pas auſſitôt à la bouche; mais reſte quelque tems dans le cours des fluides, pour s'évaporer en partie par la peau, & ſortir en partie par les urines, les ſelles, &c.

La préparation fait le point le plus eſſentiel de la cure; elle exige plus ou moins de tems, ſelon les circonſtances du Sujet. M. Strandberg, page 18 de ſon diſcours cité, a fait voir quelles funeſtes ſuites il réſulte d'une préparation précipitée, & quels heureux ſuccès a eu une nouvelle préparation, faite avec le tems convenable.

En général, on commence par la ſaignée; & l'on tire plus ou moins de ſang, ſelon qu'il ſe grumele plus ou moins dans le baſſin. Le lendemain, l'on purge pluſieurs fois s'il le faut. Le malade prend du petit-lait coupé, ou de l'eau ſimple, ou coupée avec un quart ou un cinquieme de lait. On peut auſſi faire une légere décoction de chiendent, de ſcorſonere, de chicorée & de piſſenlit, où l'on jette un petit bout de régliſſe, en la retirant du feu. On boit cela ſeul, ou avec un peu de lait. On évitera de ſuivre l'appétit. Les alimens ne ſeront ni groſſiers, ni capables d'échauffer le ſang, ou d'y porter de l'acrimonie. Après avoir été purgé, on prend deux fois par jour, ſoir & matin, les bains tiedes.

Plus on reſtera au bain, mieux on fera, ſur-tout ſi l'on eſt maigre & décharné. Je ne ferois cependant pas prendre les bains à une femme groſſe, de peur de fauſſe-couche. Les uns font prendre dix-huit bains, d'autres moins; ce ſont les circonſtances & les forces qui doivent régler le Médecin. Après chaque bain, le malade prendra ou du bouillon, ou une décoction de gruau. Lorſqu'on a ceſſé les bains, il eſt bon d'examiner ſi la ſaignée ne ſeroit pas encore utile. Nous ne la réitérons pas alors en Suede; mais en général, il eſt avantageux de repurger quoique modérément.

Il arrive cependant que l'état ruineux des malades ne permet pas le délai d'une longue préparation. Par exemple, s'ils ſont déjà épuiſés, ſi les ulceres du nez ou de la gorge font craindre le ravage de ces parties, ſi les os commencent à être attaqués, ſi la foibleſſe de la poitrine menace de ſuppuration. Dans ces cas-là, il faut, après une courte préparation, entremêler les frictions aux bains alternativement, juſqu'à ce que les ſymptômes alarmans aient ceſſé en partie; ce qui ne tarde pas. Pour lors on ſuſpend les frictions & l'on prépare le malade par la diete, mais ſur-tout par les bains, comme s'il n'avoit pas encore été frotté. Après quoi l'on continue les frictions juſqu'à parfaite guériſon.

Pendant la cure, on ſera auſſi attentif ſur la quantité que ſur le choix des alimens. Ils ſeront de très-facile digeſtion. On évitera les épices, les viandes durcies à la fumée. Les décoctions de gruau, l'eau pannée, coupée avec

du lait, le bouillon de veau, de poulet, les œufs mollets, les épinards, & autres légumes semblables, le pain, feront la principale nourriture. On permettra le vin avec de l'eau, si le Sujet est trop relâché, ou d'une foible complexion. En général on s'abstiendra de tout ce qui peut resserrer le ventre, parce que ce n'est qu'en le tenant un peu libre qu'on empêche le mercure de porter à la bouche.

On a lieu de craindre ce transport, lorsque, outre les chaleurs de la bouche & l'enflure des gencives, le ventre se resserre, les selles & les urines diminuent, le visage rougit, & la tête s'appesantit. On aura aussitôt recours à quelque doux laxatif, tel que la casse, la manne, sans négliger les lavemens; & l'on fera beaucoup prendre de l'une ou l'autre boisson mentionnée.

La pommade pour les frictions se prépare ainsi :

Eteignez bien trois onces de mercure dans suffisante quantité de térébentine, de maniere qu'on ne le distingue plus; mêlez ce magma peu à peu, avec six onces de graisse de porc. Il faut procéder avec lenteur & patience, en faisant cette mixtion des trois. Cela exige à peu près trois jours, si l'on a eu soin de bien purifier le mercure auparavant. Le mercure se purifie bien en le jetant dans un mortier de marbre avec de l'eau : on l'y agite avec un pilon de bois. On décante de tems en tems l'eau avec la poudre noire, qui se sépare du mercure, & l'on y jette de nouvelle eau propre, décantant après l'avoir battue, jusqu'à ce qu'elle ne change plus de couleur. La graisse

de porc doit n'avoir pas été fondue, mais coupée ou arrachée de ses locules adipeux. Si le mêlange n'est pas bien fait, de maniere que le mercure n'y soit pas également combiné dans toutes les parties, la cure souffre bien des difficultés. Le mercure d'ailleurs fait départ, & se précipite au fond du vase, où l'on garde la pommade, sur-tout en été.

L'attention & le travail que je recommande pour faire ce mêlange, ne sont pas une chose indifférente. On parvient, par cette méthode, à charger la graisse de moitié de son poids de mercure : au lieu que par les autres, on y en fait à peine entrer un tiers. Le mêlange n'est pas encore bien fait, lorsque la couleur bleue en est terne ; il survient bientôt un ptyalisme ; la couleur bleue doit en être claire, & cet inconvénient n'arrive plus.

Quand tout est prêt, qu'on a des bas secs à sa disposition, & que l'état de la bouche & des gencives a été bien examiné, on procede aux frictions. Le malade s'assied près du feu à moins que ce ne soit par un tems très-chaud d'été. S'il peut se frotter lui-même, il le fait ; autrement un autre s'acquitte de cela, faisant d'abord chauffer sa main, & il frotte avec une ou deux drachmes de pommade, selon l'âge & la force du sujet, jusqu'à rougir la peau : premiérement, un pied & une jambe ; deux ou trois jours après, l'autre pied & l'autre jambe : après le même tems, l'un des lombes ; trois ou quatre jours après, l'autre partie correspondante. Si l'on n'apperçoit aucun signe de ptyalisme, on donne la cinquieme friction

aux aines & aux hanches, & la sixieme le long de l'épine du dos, la septieme à l'un des bras, la huitieme à l'autre : après quoi l'on recommence par l'un des pieds, & l'on procede comme auparavant, mettant toujours le même espace de tems entre chaque friction, jusqu'à ce qu'on voie que les frictions suffisent.

Comme la transpiration insensible est la plus abondante de nos évacuations, & peut, par conséquent, le plus garantir la bouche, on aura soin, quelques momens après chaque friction, de passer sur le corps une eau légere de savon, impregnée d'une idée d'eau-de-vie, & d'enlever ainsi, en essuyant, ce qui pourroit être resté de pommade à la peau. Par ce moyen on débouche les pores exhalans & inhalans; la transpiration reprend son cours, & le mercure ne trouve plus d'obstacles à la prochaine friction. Je ne suis pas d'avis qu'on mette alors les malades au bain, sinon dans les cas mentionnés, parce que la sueur survient abondamment, peut faire sortir le mercure, & d'ailleurs affoiblit beaucoup. Ceux qui subiront ce traitement en été, feront bien de s'exposer alors à un air libre, & de prendre un peu de mouvement.

Il faut réitérer plus souvent les frictions aux endroits qui ont le plus souffert de la maladie, sur-tout aux exostoses & autres tumeurs. C'est sur-tout pour les enfans & les femmes grosses, les Sujets foibles, qu'on observera quelques jours d'intermission entre chaque friction. On doit même tenir le malade au lit une ou deux heures après chaque opération. Je ne puis

prescrire combien cela doit être réitéré de fois; c'est la grandeur du mal & les symptômes de la maladie, qui doivent régler la conduite du Médecin. On cessera les frictions lorsque les symptômes, qui doivent céder au mercure, ne paroissent plus, sur-tout si la cure s'est passée sans salivation & sans diarrhée; on se lave alors avec l'eau de savon susdite. On prend quelques doux laxatifs, pour se remettre peu à peu à l'ancienne maniere de vivre réguliere; mais prenant garde de s'exposer trop tôt à l'impression d'un air trop vif ou trop humide. Un Sujet crut pouvoir sortir, mais trop tôt, avec une veste de soie; il en eut une colique qui manqua le perdre. Un autre mourut pour avoir mangé inconsidérément quelques pâtisseries. D'autres se sont attirés d'autres maux par imprudence dans le boire, le manger, dans la maniere de se conduire, en sortant de ces traitemens, qui ne font sur la machine qu'une trop vive impression.

Dans quelques sujets le mercure se porte d'abord à la bouche; voilà pourquoi il faut sans cesse visiter la bouche, & s'arrêter, si on apperçoit le moindre signe de ptyalisme imminent. Si, malgré cette précaution, la salivation survient, on fait changer de bas, de draps; on lave le corps comme il a été dit; on donne un léger laxatif, & l'on a recours à la saignée, pour peu que le pouls soit élevé. Le bain domestique tiede peut être très-utile. En augmentant la transpiration, on détourne de la bouche l'affluence des humeurs (*a*).

(*a*) Je n'ai pas cru devoir reprendre, dans ce chapitre,

CHAPITRE XXVIII.

Des Insectes de la tête.

LES enfans sont attaqués de ces insectes, comme ils le sont de la galle. Rien de plus aisé que de les détruire. On fait une pommade avec de la graine de persil & du beurre frais. Dès que la tête est rasée, on l'en frotte plusieurs fois. Le moyen le plus sûr d'éviter ces insectes, c'est de peigner les enfans & de les tenir propres.

---

plusieurs observations que l'auteur a tirées de nos Ouvrages François en faveur de ses compatriotes. Ces choses nous sont toutes connues.

FIN.



TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES.

A

C

D

E

G

H

O

P

Q

R

S

V

Fin de la Table.

Faute à corriger.

En note ligne 5, après *Hiertsprång*, ajoutez, mot équivoque, qui peut signifier *serrement*, ou *palpitation de cœur.*

Le Lecteur suppléera de lui-même aux autres fautes moins graves.



De l'Imprimerie de PIERRE-FRANÇ. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Traduction du Traité des Maladies des Enfans de Rosen*, par M. le Febvre de Villebrune; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher le publication. A Paris, ce 24 Décembre 1777. RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur LE FEBVRE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public le *Traité des Maladies des Enfans de Rosen, traduit du Suédois* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit

Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original; COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſixieme jour du mois d'Août, l'an de grâce mil-ſept-cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le quatireme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale (le préſent Privilége & enſemble la Ceſſion) des Libraires & Imprimeur de Paris, nº. 430 *fol.* 415, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 5 *Septembre* 1777. GOGUÉ, Adjoint.